

Découverte de la Terre

Jules Verne

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Première partie · Chapitre premier

VOYAGEURS CÉLÈBRES AVANT L'ÈRE CHRÉTIENNE

Hannon (505). — Hérodote (484). — Pythèas (340) — Néarque (326). — Eudoxus (146). — César (100). — Strabon (50).

Hannon le Carthaginois. — Les îles Fortunées, la Corne du Soir, la Corne du Midi, le golfe de Rio do Ouro. — Hérodote. — Il visite l'Égypte, la Lybie, l'Éthiopie, la Phénicie, l'Arabie, la Babylonie, la Perse, l'Inde, la Médie, la Colchide, la mer Caspienne, la Scythie, la Thrace et la Grèce. — Pythéas explore les rivages de l'Ibérie et de la Celtique, la Manche, l'île d'Albion, les Orcades, la terre de Thulé. — Néarque visite la côte asiatique depuis l'Indus jusqu'au golfe Persique. — Eudoxus reconnaît la côte occidentale de l'Afrique. — César conquiert la Gaule et la Grande-Bretagne. — Strabon parcourt l'Asie intérieure, l'Égypte, la Grèce et l'Italie.

Le premier voyageur que l'histoire nous présente, dans l'ordre chronologique, c'est Hannon, que le sénat de Carthage envoya coloniser quelques portions des côtes occidentales de l'Afrique. La relation de cette expédition fut écrite en langue punique, et traduite en grec ; elle est connue sous le nom de Périple d'Hannon. À quelle époque vivait cet explorateur ? Les historiens ne sont pas d'accord. Mais la version la plus probable assigne la date de 505, avant Jésus-Christ, à son exploration des côtes africaines.

Hannon quitta Carthage avec une flotte de soixante vaisseaux de cinquante rames chacun, portant trente mille personnes, avec les vivres nécessaires à un long voyage. Ces émigrants, — on peut

leur donner ce nom, — étaient destinés à peupler les villes nouvelles que les Carthaginois voulaient créer sur les côtes occidentales de la Lybie, c'est-à-dire de l'Afrique.

La flotte dépassa heureusement les Colonnes d'Hercule, ces montagnes de Gibraltar et de Ceuta qui commandent le détroit, et elle s'aventura sur l'Atlantique en descendant vers le sud. Deux jours après avoir franchi le détroit, Hannon mouilla en vue des côtes et fonda la ville de Thymatérion. Puis, il reprit la mer, doubla le cap Soloïs, créa de nouveaux comptoirs et s'avança jusqu'à l'embouchure d'un grand fleuve africain, sur les rives duquel campait une tribu de bergers nomades. Après avoir conclu un traité d'alliance avec ces bergers, le navigateur carthaginois continua son exploration vers le sud. Il arriva ainsi près de l'île de Cerne, située au fond d'une baie, dont la circonférence mesurait cinq stades, soit neuf cent vingt-cinq mètres. Suivant le journal d'Hannon, cette île serait placée, par rapport aux Colonnes d'Hercule, à une distance égale à celle qui sépare ces Colonnes de Carthage. Quelle est cette île ? Sans doute un îlot appartenant au groupe des Fortunées.

La navigation fut reprise, et Hannon arriva à l'embouchure du fleuve Chrétès, qui formait une sorte de baie intérieure. Les Carthaginois remontèrent ce fleuve et furent accueillis à coups de pierres par les naturels de race nègre. Les crocodiles et les hippopotames étaient nombreux dans ces parages.

La flotte, après cette exploration, revint à Cerne, et, douze jours plus tard, elle arrivait en vue d'une région montagneuse, où abondaient les arbres odoriférants et les plantes balsamiques. Elle pénétra alors dans un vaste golfe terminé par une plaine. Cette région, calme pendant le jour, était éclairée pendant la nuit

par des torrents de flammes, qui provenaient soit des feux allumés par les sauvages, soit de l'incinération fortuite des herbes sèches, après la saison des pluies.

Cinq jours plus tard, Hannon doublait le cap nommé la Corne du Soir. Là encore, suivant ses propres expressions, « il entendit le son des fifres, le bruit des cymbales, des tambourins, et les clameurs d'un peuple innombrable. » Les devins qui accompagnaient l'expédition carthaginoise conseillèrent de fuir cette terre effrayante. Ils furent obéis, et la flotte reprit sa course vers de plus basses latitudes.

Elle arriva à un cap qui formait un golfe nommé Corne du Midi. D'après M. d'Avezac, ce golfe serait l'embouchure même du Rio do Ouro, qui se jette dans l'Atlantique, à peu près sur le Tropique du Cancer. Au fond de ce golfe se voyait une île habitée par un grand nombre de gorilles que les Carthaginois prirent pour des sauvages velus. Ils parvinrent à s'emparer de trois « femmes », qu'ils furent obligés de tuer, tant la rage de ces femelles de singes était indomptable.

Cette Corne du Midi est certainement la limite extrême atteinte par l'expédition punique. Quelques commentateurs veulent même qu'elle n'ait pas dépassé le cap Bojador, qui se développe à deux degrés au-dessus du Tropique, mais l'opinion contraire semble avoir prévalu. Arrivé à ce point, Hannon, qui commençait à se trouver à court de vivres, reprit la route au nord et rentra à Carthage, où il fit graver la relation de ce voyage dans le temple de Baal Moloch.

Après l'explorateur carthaginois, le plus illustre des voyageurs de l'antiquité pendant les temps historiques fut le neveu du poëte

Panyasis, dont les poésies rivalisaient alors avec celles d'Homère et d'Hésiode, le savant Hérodote, surnommé le père de l'histoire. Pour notre compte, nous dégagerons le voyageur de l'historien, et nous le suivrons au milieu des contrées qu'il a parcourues.

Hérodote naquit à Halicarnasse, ville de l'Asie Mineure, l'an 484 avant Jésus-Christ. Sa famille était riche, et, par ses vastes relations commerciales, elle pouvait favoriser les instincts d'explorateur qui se révélaient en lui. À cette époque, les opinions étaient diversement partagées sur la forme de la terre. L'école pythagoricienne commençait à enseigner, cependant, qu'elle devait être ronde. Mais Hérodote ne prit aucune part à cette discussion qui passionnait les savants de l'époque, et, jeune encore, il s'éloigna de sa patrie, dans le but d'explorer avec le plus grand soin les contrées connues de son temps, et sur lesquelles il n'existait que des données incertaine.

Il quitta Halicarnasse, en 464, à l'âge de vingt ans. Suivant toute probabilité, il se dirigea d'abord vers l'Égypte, et visita Memphis, Héliopolis et Thèbes. Il fit dans ce voyage d'utiles remarques sur les débordements du Nil, et il rapporte les diverses opinions du temps touchant les sources de ce fleuve que les Égyptiens adoraient comme un Dieu. « Quand le Nil a débordé, dit-il, on n'aperçoit plus que les villes ; elles paraissent au-dessus de l'eau, et ressemblent à peu près aux îles de la mer Égée. » Il raconte les cérémonies religieuses des Égyptiens, leurs pieux sacrifices, leur empressement aux fêtes de la déesse Isis, principalement à Busiris, dont les ruines se voient encore près de Bousyr, leur vénération pour les animaux sauvages ou domestiques qu'ils considèrent comme sacrés, et auxquels ils rendent des honneurs funèbres. Il dépeint, en naturaliste fidèle, le crocodile du Nil, sa

structure, ses mœurs, la manière dont on s'en empare, puis l'hippopotame, le tupinambis, le phénix, l'ibis, les serpents consacrés à Jupiter. Sur les coutumes égyptiennes, nul n'est plus précis. Il note les habitudes domestiques, les jeux, les embaumements auxquels excellaient les chimistes du temps. Puis, il fait l'histoire du pays, depuis Ménès, son premier roi ; il décrit, sous Chéops, l'érection des pyramides et la manière dont elles furent construites, le labyrinthe bâti un peu au-dessus du lac Mœris, et dont les restes furent découverts en 1799, le lac Mœris dont il attribue le creusement à la main de l'homme, et les deux pyramides qui s'élevaient au-dessus de ses eaux ; il admire fort le temple de Minerve à Saïs, les temples de Vulcain et d'Isis, érigés à Memphis, et ce colosse monolithe que deux mille hommes, tous bateliers, mirent trois ans à amener d'Éléphantine à Saïs.

Après avoir scrupuleusement visité l'Égypte, Hérodote passa en Lybie, c'est-à-dire dans l'Afrique proprement dite ; mais, vraisemblablement, le jeune voyageur n'imaginait pas qu'elle s'étendît au delà du Tropique du Cancer, car il suppose que les Phéniciens ont pu contourner ce continent et revenir en Égypte par le détroit de Gibraltar. Hérodote fait alors le dénombrement des peuples de la Lybie, qui n'étaient que de simples tribus nomades habitant les côtes maritimes ; puis au-dessus, dans l'intérieur des terres infestées de bêtes féroces, il cite les Ammoniens, qui possédaient ce temple célèbre de Jupiter Ammon dont les ruines ont été découvertes dans le nord-est du désert de Lybie, à cinq cents kilomètres du Caire. Il donne aussi des détails précieux sur les mœurs des Lybiens ; il décrit leurs usages ; il parle des animaux qui courent le pays, serpents de grosseur prodigieuse, lions, éléphants, ours, aspics, ânes à cornes, — probablement des rhinocéros, — singes cynocéphales, « animaux sans tête qui ont des yeux

sur la poitrine », renards, hyènes, porcs-épics, béliers sauvages, panthères, etc. Puis il termine en reconnaissant que toute cette contrée n'est habitée que par deux populations indigènes, les Lybiens et les Éthiopiens.

Selon Hérodote, on trouve déjà les Éthiopiens au-dessus d'Éléphantine. Le savant explorateur voyagea-t-il réellement dans cette contrée ? Les commentateurs en doutent. Il est plus probable qu'il apprit des Égyptiens les détails qu'il donne sur Méroé, la capitale, sur le culte rendu à Jupiter et à Bacchus, sur la longévité des habitants. Mais ce qui n'est pas contestable, car il le dit expressément, c'est qu'il fit voile vers Tyr, en Phénicie. Là, il admira les deux magnifiques temples d'Hercule. Puis, il visita Thasos, et profita des renseignements puisés sur les lieux mêmes pour faire l'historique très-abrégé de la Phénicie, de la Syrie et de la Palestine.

De ces contrées, Hérodote redescend au sud vers l'Arabie, dans ce pays qu'il nomme l'Éthiopie d'Asie, c'est-à-dire cette partie méridionale de l'Arabie qu'il croit être le dernier pays habité. Il regarde les Arabes comme le peuple le plus religieux observateur du serment ; leurs seuls dieux sont Uranie et Bacchus ; leur contrée produit en abondance l'encens, la myrrhe, la cannelle, le cinnamome, le lédanon, et le voyageur donne d'intéressants détails sur la récolte de ces substances odoriférantes.

Nous retrouvons ensuite Hérodote dans ces contrées célèbres qu'il appelle indistinctement Assyrie ou Babylonie. Tout d'abord, il décrit minutieusement cette grande cité de Babylone que les rois du pays habitaient depuis la destruction de Ninive, et dont les ruines ne sont plus aujourd'hui que des monticules épars sur les deux rives de l'Euphrate, à soixante-dix-huit kilomètres sud

sud-ouest de Bagdad. L'Euphrate, grand, profond et rapide, partageait alors la ville en deux quartiers. Dans l'un s'élevait le palais fortifié du roi ; dans l'autre, le temple de Jupiter Bélus, qui fut peut-être construit sur l'emplacement même de la tour de Babel. Hérodote parle ensuite des deux reines Sémiramis et Nitocris, et il raconte tout ce que fit cette dernière pour assurer le bien-être et la sécurité de sa capitale. Il passe ensuite aux productions de la contrée, à la culture du froment, de l'orge, du millet, du sésame, de la vigne, du figuier, du palmier. Il décrit enfin l'habillement des Babyloniens, et termine en citant leurs coutumes, particulièrement celles concernant les mariages, qui se faisaient à la criée publique.

Après avoir exploré la Babylonie, Hérodote se rendit en Perse, et comme le but de son voyage était de recueillir sur les lieux mêmes les documents relatifs aux longues guerres de la Perse et de la Grèce, il tenait à visiter le théâtre de ces combats dont il voulait écrire l'histoire. Il débute par citer cet usage des Perses, qui, ne reconnaissant point aux dieux une forme humaine, ne leur élèvent ni temples, ni autels, et se contentent de les adorer sur le sommet des montagnes. Il note ensuite leurs coutumes domestiques, leur dédain pour la viande, leur goût pour les friandises, leur passion pour le vin, l'habitude qu'ils ont de traiter les affaires sérieuses quand ils ont bu avec excès, leur curiosité des usages étrangers, leur ardeur pour les plaisirs, leurs vertus guerrières, leur sévérité bien entendue pour l'éducation des enfants, leur respect pour la vie de l'homme et même de l'esclave, leur horreur du mensonge et des dettes, leur répugnance pour tout lépreux, dont la maladie prouve que « l'infortuné a péché contre le soleil. »

L'Inde d'Hérodote, suivant M. Vivien de Saint-Martin, ne comprend guère que la contrée arrosée par les cinq affluents du Pendjab actuel, en y adjoignant l'Afghanistan. C'est là que le jeune voyageur porta ses pas en quittant le royaume de Perse. Pour lui, les Indiens sont les plus nombreux des peuples connus. Les uns ont une demeure fixe, les autres sont nomades. Ceux de l'est, nommés Padéens, tuent les malades et les vieillards, et ils les mangent. Ceux du nord, les plus braves et les plus industrieux, recueillent les sables aurifères. L'Inde, pour Hérodote, est la dernière contrée habitée à l'est, et il observe « que les extrémités de la terre ont eu en quelque sorte en partage ce qu'elle a eu de plus beau, comme la Grèce a la plus agréable température des saisons. »

Hérodote, infatigable, passe ensuite en Médie. Il fait l'histoire de ces peuples qui les premiers secouèrent le joug des Assyriens. Ces Mèdes fondèrent l'immense ville d'Ecbatane, qui fut entourée de sept murailles concentriques, et ils furent réunis en un seul corps de population sous le règne de Dejocès. Après avoir traversé les montagnes qui séparent la Médie de la Colchide, le voyageur grec pénétra dans le pays illustré par les prouesses de Jason, et il en étudia, avec la précision qui lui était propre, les mœurs et les coutumes.

Hérodote paraît avoir parfaitement connu la disposition topographique de la mer Caspienne. Il dit qu'elle est « une mer par elle-même », et qu'elle n'a aucune communication avec l'autre. Cette Caspienne est, suivant lui, bornée à l'ouest par le Caucase, à l'est par une vaste plaine qu'habitent les Massagètes, qui pourraient bien être Scythes de nation, opinion admise par Arrien et Diodore de Sicile. Ces Massagètes n'adorent que le soleil, et ils

immolent des chevaux en son honneur. Hérodote parle en cet endroit de deux grands fleuves, dont l'un, l'Araxes, serait le Volga, et dont l'autre, l'Ist, serait le Danube.

Le voyageur passe ensuite en Scythie. Pour lui, les Scythes sont ces tribus diverses qui habitent le pays spécialement compris entre le Danube et le Don, c'est-à-dire une portion considérable de la Russie d'Europe, Ces Scythes ont l'habitude de crever les yeux à leurs prisonniers. Ils ne sont point cultivateurs, mais nomades. Hérodote raconte les diverses fables qui obscurcissent l'origine de la nation scythique, et dans lesquelles Hercule joua un rôle considérable. Puis, il cite les divers peuples ou tribus qui composent cette nation, mais il ne paraît pas qu'il ait visité en personne les contrées situées au nord du Pont-Euxin. Il entre alors dans une description très-précise des coutumes de ces peuplades, et se laisse aller à une sincère admiration pour le Pont-Euxin, la mer inhospitalière. Les mesures qu'il donne de cette mer Noire, du Bosphore, de la Propontide, du Palus-Méotide, de la mer Égée, sont à peu près exactes. Puis, il nomme les grands fleuves qui y versent leurs eaux, l'Ister ou Danube, le Borysthène ou Dnieper, le Tanaïs ou le Don, et il termine en racontant comment se fit l'alliance et, par suite, l'union des Scythes et des Amazones, ce qui explique pourquoi les jeunes filles du pays ne peuvent se marier avant qu'elles n'aient tué un ennemi.

Après un rapide séjour en Thrace, pendant lequel il reconnut les Gètes comme étant les plus braves de cette race, Hérodote arriva en Grèce, le but final de ses voyages, le pays où il voulait recueillir les derniers documents nécessaires à son histoire. Il visita les lieux illustrés par les principaux combats des Grecs contre les Perses. Du passage des Thermopyles, il fait une description scru-

puleuse ; puis, il visita la plaine de Marathon, le champ de bataille de Platée, et il revint en Asie Mineure, dont il parcourut le littoral, sur lequel les Grecs avaient fondé de nombreuses colonies.

En rentrant en Carie, à Halicarnasse, le célèbre voyageur n'avait pas vingts-huit ans, car c'est à cet âge seulement, l'an de la première olympiade, ou 456 ans avant J.-C., qu'il lut son histoire aux Jeux Olympiques. Sa patrie était alors opprimée par Lygdamis, et il dut se retirer à Samos. Peu après, il parvint à renverser le tyran ; mais l'ingratitude de ses concitoyens l'obligea de reprendre le chemin de l'exil. En 444, il assista aux fêtes des Panathénées, lut son ouvrage entièrement achevé, provoqua un enthousiasme universel, et, vers la fin de sa vie, il se retira en Italie, à Thurium, où il mourut, 406 ans avant l'ère chrétienne, laissant la réputation du plus grand voyageur et du plus célèbre historien de l'antiquité.

Après Hérodote, nous franchirons un siècle et demi, en citant le médecin Ctésias, contemporain de Xénophon, qui publia la relation d'un voyage dans l'Inde qu'il n'a vraisemblablement pas fait, et nous arriverons, chronologiquement, au Marseillais Pythéas, à la fois voyageur, géographe et astronome, l'une des illustrations de son époque. Ce fut vers l'an 340 que Pythéas s'aventura avec un seul vaisseau au delà des Colonnes d'Hercule ; mais, au lieu de suivre au sud la côte africaine, ainsi que l'avaient fait les Carthaginois ses devanciers, il remonta au nord, en prolongeant les rivages de l'Ibérie et ceux de la Celtique jusqu'aux pointes avancées qui forment actuellement le Finistère ; puis il embouqua la Manche et accosta l'Angleterre, cette île d'Albion dont il allait devenir le premier explorateur. En effet, il débarqua

sur divers points de la côte, et il entra en relation avec ses habitants simples, honnêtes, sobres, dociles, industrieux, qui faisaient un grand commerce d'étain.

Le navigateur gaulois, s'aventurant plus au nord, dépassa les îles Orcades, situées à la pointe extrême de l'Écosse, et il s'éleva sous une latitude assez haute pour que, pendant la saison d'été, la durée de la nuit ne dépassât pas deux heures. Après six jours de navigation, il atteignit une terre nommée Thulé, probablement le Jutland ou la Norvège, qu'il ne put dépasser. « Au delà, dit-il, il n'y avait plus ni mer, ni terre, ni air. » Il revint donc sur ses pas, et, modifiant sa première direction, il arriva à l'embouchure du Rhin, où habitaient les Ostions, et plus loin les Germains. De ce point, il gagna les bouches du Tanaïs, que l'on suppose être l'Elbe ou l'Oder, et il revint à Marseille, un an après avoir quitté sa ville natale. Pythéas, en même temps qu'un hardi navigateur, était un savant remarquable ; il fut le premier à reconnaître l'influence de la lune sur les marées, et à observer que l'étoile polaire n'occupe pas exactement le point par lequel est supposé passer l'axe du globe.

Quelques années après Pythéas, vers 326 avant J.-C., un voyageur grec macédonien s'illustra dans la carrière des explorateurs. Ce fut Néarque, né en Crète, amiral d'Alexandre, qui eut pour mission de visiter toute la côte d'Asie, depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'à l'Euphrate.

Le conquérant, quand il eut cette pensée d'opérer une reconnaissance qui devait assurer les communications de l'Inde avec l'Égypte, se trouvait avec son armée à huit cents milles dans les terres, sur le haut cours de l'Indus. Il donna à Néarque une flotte composée vraisemblablement de trente-trois galères, de navires à

deux ponts, et d'un grand nombre de bâtiments de transport. Deux mille hommes montaient cette flotte, qui pouvait compter environ huit cents voiles. Néarque descendit l'Indus en quatre mois, escorté sur chaque rive par les armées d'Alexandre. Le conquérant, arriva aux bouches du grand fleuve, employa sept mois à en explorer le Delta ; puis, Néarque mit à la voile, et il suivit la côte qui forme aujourd'hui la lisière du royaume du Béloutchistan.

Néarque avait pris la mer le 2 octobre, c'est-à-dire un mois trop tôt pour que la mousson d'hiver eût gardé une direction favorable à ses projets. Les débuts de son voyage furent donc contrariés, et, dans les quarante premiers jours, à peine fit-il quatre-vingts milles dans l'ouest. Ses premières relâches le conduisirent à Stura et à Coreestis, noms qui ne conviennent à aucun des villages actuels élevés sur la côte. Puis, il arriva à l'île de Crocala, qui forme la baie moderne de Caranthey. Battue par les vents, la flotte, après avoir doublé le cap Monze, se réfugia dans un port naturel que l'amiral dut fortifier pour se défendre contre les attaques des barbares, les Sangariens actuels, qui forment encore une tribu de pirates.

Vingt-quatre jours après, le 3 novembre, Néarque remit à la voile. Des coups de vent obligèrent souvent le navigateur à relâcher sur divers points de la côte, et, dans ces circonstances, il dut toujours se garder contre les attaques de ces Arabites, ces féroces Beloutches modernes, que les historiens orientaux représentent « comme une nation barbare, portant les cheveux longs et sans ordre, laissant croître leur barbe et ressemblant à des faunes ou à des ours. » Jusqu'alors, cependant, aucun accident grave n'était survenu à la flotte macédonienne, quand, le 10 novembre, le vent

du large souffla avec une telle violence, qu'il fit périr deux galères et un vaisseau. Néarque vint alors mouiller à Crocala, et fut ravitaillé par un convoi de blé que lui avait expédié Alexandre. Chaque vaisseau reçut pour dix jours de vivres.

Après divers incidents de navigation, après une courte lutte avec les barbares de la côte, Néarque arriva à l'extrémité du territoire des Orites, qui est marquée par le cap Moran de la géographie moderne. En cet endroit de son récit, Néarque prétend que le soleil, frappant verticalement les objets, lorsqu'il était au milieu de sa course, ne produisait plus aucune ombre. Mais il se trompe évidemment, car à cette époque l'astre du jour se trouvait dans l'hémisphère sud, sur le Tropique du Capricorne, et, d'ailleurs, les navires de Néarque furent toujours éloignés de quelques degrés du Tropique du Cancer. Donc, même en plein été, ce phénomène n'aurait pas pu se produire.

La navigation continua dans des conditions meilleures, lorsque la mousson de l'est se fut régularisée. Néarque prolongea la côte des Ichthyophages, des mangeurs de poissons, tribus misérables auxquelles les pâturages manquent totalement, et qui sont forcées de nourrir leurs brebis avec les produits de la mer. La flotte commença à être éprouvée de nouveau par le manque de vivres. Elle doubla le cap Posmi. Là, Néarque prit un pilote indigène, et les vaisseaux, favorisés par quelques brises de terre, purent s'avancer rapidement. La côte était moins aride. Quelques arbres l'ornaient çà et là. Néarque arriva à une petite ville des Ichthyophages qu'il ne nomme pas, et, manquant de vivres, il s'en empara par surprise, au détriment des habitants, qui durent céder à la force.

Les vaisseaux arrivèrent à Canasida, qui n'est autre que la ville de Churbar, dont on remarque encore les ruines dans la baie de ce nom. Mais déjà le blé faisait défaut. Néarque relâcha successivement à Canate, à Trois, à Dagasira, sans trouver à refaire des vivres chez ces populations misérables. Les navigateurs n'avaient plus ni viande, ni blé, et ils ne pouvaient se décider à manger des tortues, qui sont abondantes dans ces parages.

La flotte, arrivée presque à l'entrée du golfe Persique, se trouva en présence d'un troupeau de baleines. Les matelots effrayés voulaient prendre la fuite. Mais Néarque, les encourageant par ses paroles, les entraîna contre ces monstres peu redoutables, qu'il ne tarda pas à disperser.

Les vaisseaux, parvenus à la hauteur de la Carmanie, modifièrent un peu leur direction vers l'ouest, et se tinrent davantage entre l'occident et le nord. Les rivages étaient fertiles ; partout des champs de blé et des pâturages, et toutes sortes d'arbres fruitiers, sauf des oliviers. Néarque relâcha à Badis, le Jask actuel, puis, après avoir doublé le promontoire de Maceta ou Mussendon, les navigateurs aperçurent l'entrée du golfe Persique, auquel Néarque, d'accord avec les géographes arabes, donne improprement le nom de mer Rouge.

Néarque pénétra dans le golfe, et, après une seule halte, il arriva au lieu nommé Harmozia, qui, plus tard, a donné son nom à la petite île d'Ormuz. Là, il apprit que l'armée d'Alexandre n'était pas à plus de cinq jours de marche. Il se hâta donc de débarquer, afin de rejoindre le conquérant. Celui-ci, sans nouvelle de sa flotte depuis vingt et une semaines, n'espérait plus la revoir. On conçoit sa joie quand l'amiral, alors maigri par les fatigues et méconnaissable, se présenta devant lui. Pour fêter son retour,

Alexandre fit célébrer les jeux gymniques, et remercia les dieux par de grands sacrifices. Puis Néarque, voulant reprendre le commandement de sa flotte pour la conduire jusqu'à Suse, revint à Harmozia et remit à la voile après avoir invoqué Jupiter-Sauveur.

La flotte visita diverses îles, probablement les îles d'Arek et de Kismis ; peu de temps après, les vaisseaux s'échouèrent, mais la marée montante les remit à flot, et, après avoir doublé le promontoire de Bestion, ils touchèrent à Keish, île consacrée à Mercure et à Vénus. C'était là la frontière extrême de la Carmanie. Au-delà commençait la Perse. Les navires suivirent la côte persique, visitant divers points, Gillam, Indérabia, Shevou, Konkûn, Sita-Reghiau, où Néarque reçut un approvisionnement de blé envoyé par Alexandre.

Après plusieurs jours de navigation, la flotte arriva à l'embouchure du fleuve Endian, qui sépare la Perse de la Susiane. De là, elle atteignit l'embouchure d'un grand lac poissonneux, nommé Cataderbis, et qui est situé dans la contrée actuellement appelée Dorghestan. Enfin, elle mouilla devant le village babylonien de Dégéla, aux sources mêmes de l'Euphrate, après avoir reconnu toute cette côte comprise entre ce point et l'Indus. Néarque rejoignit une seconde fois Alexandre, qui le récompensa magnifiquement et le maintint dans le commandement de sa flotte. Alexandre voulait encore entreprendre la reconnaissance de toute la côte arabe jusqu'à la mer Rouge, mais la mort le frappa, et il ne fut pas donné suite à ses projets.

On croit que dans la suite Néarque devint gouverneur de Lycie et de Pamphilie. Pendant ses loisirs, il écrivit lui-même le récit de ses voyages, récit qui a péri, mais dont fort heureusement Arrien avait fait une analyse complète dans son Historia Indica. Il est

probable que Néarque fut tué à la bataille d'Ipsus, laissant la réputation d'un habile navigateur, dont le voyage est un événement considérable dans l'histoire de la navigation.

Nous devons citer maintenant une tentative audacieuse qui fut faite à cette époque par Eudoxus de Cyzique, géographe qui vivait l'an 146 avant J.-C. à la cour d'Évergète II. Après avoir visité l'Égypte et les rivages de l'Inde, ce hardi aventurier eut la pensée de faire le tour de l'Afrique, qui ne devait être réellement effectué que seize cents ans plus tard par Vasco da Gama. Eudoxus fréta un grand navire et deux barcasses, et il s'aventura sur les flots inconnus de l'Atlantique. Jusqu'où conduisit-il ces navires ? ce point est difficile à déterminer. Quoi qu'il en soit, après avoir pris langue avec des naturels qu'il considéra comme des Éthiopiens, il revint en Mauritanie. De là, il passa en Ibérie, et fit les préparatifs d'un nouveau voyage de circumnavigation autour de l'Afrique. Ce voyage fut-il effectué ? on ne peut répondre, et il faut même ajouter que cet Eudoxus, en somme plus courageux que probe, a été tenu pour imposteur par un certain nombre de savants.

Deux noms nous restent à mentionner parmi les voyageurs qui s'illustrèrent avant l'ère chrétienne. Ces noms sont ceux de César et de Strabon. César, né cent ans avant J.-C., fut surtout un conquérant, dont le but n'était pas l'exploration de pays nouveaux. Rappelons seulement qu'en l'an 58 il entreprit la conquête de la Gaule, et que, pendant les dix ans que dura sa vaste entreprise, il entraîna ses légions victorieuses jusqu'aux rivages de la Grande-Bretagne, dont les provinces étaient habitées par des populations d'origine germanique.

Quant à Strabon, né en Cappadoce, 50 ans avant J.-C., il se distingua plutôt comme géographe que comme voyageur. Cependant, il parcourut l'Asie intérieure, l'Égypte, la Grèce, l'Italie, et il vécut longtemps à Rome, où il mourut dans les dernières années du règne de Tibère. Strabon a laissé une géographie divisée en dix-sept livres, qui nous est parvenue en grande partie. Cet ouvrage forme, avec celui de Ptolémée, le monument le plus important que l'antiquité ait légué aux géographes modernes.

Première partie · Chapitre II

VOYAGEURS CÉLÈBRES DU PREMIER AU NEUVIÈME SIÈCLE

Pausanias (174). — Fa-Hian (399). — Cosmas Indicopleustes (5...). — Arculphe (700). — Willibald (725). — Soleyman (851).

Pline, Hippalus, Arrien et Ptolémée. — Pausanias visite l'Attique, la Corinthie, la Laconie, la Messénie, l'Élide, l'Achaïe, l'Arcadie, la Béotie et la Phocide. — Fa-Hian explore le Kan-tcheou, la Tartarie, l'Inde du nord, le Pendjâb, Ceylan et Java. — Cosmas Indicopleustes et la Topographie chrétienne de l'univers. — Arculphe décrit Jérusalem, la vallée de Josaphat, le mont des Oliviers, Bethléem, Jéricho, le Jourdain, le Liban, la mer Morte, Capharnaüm, Nazareth, le mont Thabor, Damas, Tyr, Alexandrie, Constantinople. — Willibald et les Lieux-Saints. — Soleyman parcourt la mer d'Oman, Ceylan, Sumatra, le golfe de Siam et la mer de Chine.

Pendant les deux premiers siècles de l'ère chrétienne, le mouvement géographique fut très-accentué sous le rapport purement scientifique, mais les voyageurs proprement dits, nous voulons dire les explorateurs, les découvreurs de pays nouveaux, furent certainement très-rares.

Pline, en l'an 23 de J.-C., consacrait les 3, 4, 5 et 6 livres de son Histoire naturelle à la géographie. En l'an 50, Hippalus, navigateur habile, trouvait la loi des moussons de l'océan Indien, et il enseignait aux navigateurs à s'écarter au large, pour effectuer, grâce à ces vents constants, leur voyage d'aller et retour aux Indes dans l'intervalle d'une seule année. Arrien, un historien grec, né en 105, composait son Périple du Pont-Euxin, et cherchait à fixer avec une grande précision les contrées découvertes dans les explorations précédentes. Enfin, l'Égyptien Claude Ptolémée, vers 175, coordonnant les travaux de ses devanciers, publiait une géographie célèbre, malgré ses erreurs graves, et dans laquelle la situation des villes, relevée en longitude et en latitude, reposait pour la première fois sur une base mathématique.

Le premier voyageur de l'ère chrétienne dont le nom ait survécu, c'est Pausanias, écrivain grec, qui habita Rome au deuxième siècle, et dont il nous reste une relation composée vers l'an 175. Ce Pausanias avait précédé notre contemporain Joanne dans la rédaction des Guides du voyageur. Il fit pour la Grèce antique ce que l'ingénieux et laborieux Français a fait pour les diverses contrées de l'Europe. Son récit est un manuel exact et sûr, écrit sobrement, précis dans ses détails, et avec lequel les touristes du deuxième siècle pouvaient parcourir fructueusement les diverses provinces de la Grèce.

Pausanias décrit minutieusement l'Attique et plus spécialement Athènes et ses monuments, ses tombeaux, ses arcs, ses temples, sa citadelle, son aréopage, son académie, ses colonnes. De l'Attique, il passe dans la Corinthie, et explore les îles d'Egine et d'Éaque. Après la Corinthie, la Laconie et Sparte, l'île de Cythère, la Messénie, l'Élide, l'Achaïe, l'Arcadie, la Béotie et la Phocide sont étudiées avec soin ; les routes des provinces, les rues des villes sont portées dans ce récit, et l'aspect général des diverses contrées de la Grèce n'y est point oublié. Mais, en somme, Pausanias n'ajouta aucune découverte nouvelle à celles que ses prédécesseurs avaient mentionnées. Ce fut un voyageur précis qui borna son œuvre à l'exploration exacte de la Grèce, et non un découvreur. Néanmoins, sa relation a été mise à profit par tous les géographes et commentateurs qui traitèrent de l'Hellas et du Péloponèse, et c'est avec raison qu'un savant du seizième siècle a pu l'appeler « un trésor de la plus ancienne et de la plus rare érudition. »

Cent trente ans environ après l'historien grec, un voyageur chinois, un moine, entreprenait, vers la fin du quatrième siècle, une exploration des pays situés à l'occident de la Chine. La relation de son voyage nous a été conservée, et il faut s'associer aux sentiments de M. Charton, qui regarde ce récit « comme un monument d'autant plus précieux, qu'il nous transporte en dehors de notre point de vue exclusif de la civilisation occidentale. »

Fa-Hian, accompagné de quelques moines, voulant sortir de la Chine par le côté de l'occident, franchit plusieurs chaînes de montagnes, et arriva dans ce pays qui forme aujourd'hui le Kantcheou, situé non loin de la grande muraille. Là, des Samanéens se joignirent à lui. Ils traversèrent le fleuve Cha-ho et un désert

que Marco-Polo devait explorer huit cents ans plus tard. Ils purent atteindre, après dix-sept jours de marche, le lac de Lobe, qui se trouve dans le Turkestan chinois actuel. Depuis ce point, tous les royaumes que ces religieux visitèrent se ressemblaient par les coutumes et les mœurs. La langue seule différait.

Peu satisfaits de l'accueil qu'ils reçurent dans la contrée des Ouigours, dont les habitants ne sont pas hospitaliers, ils s'aventurèrent vers le sud-est, en un pays désert, passant les rivières avec une peine extrême. Après trente-cinq jours de marche, la petite caravane arriva en Tartarie, dans le royaume de Khotan, qui comptait « plusieurs fois dix mille religieux ». Fa-Hian et ses compagnons furent reçus dans des monastères spéciaux, et, après une attente de trois mois, ils purent assister à la « procession des images, » grande fête commune aux bouddhistes et aux brahmanes, pendant laquelle on promène les images des dieux sur un char magnifiquement orné, par les rues jonchées de fleurs et au milieu des nuages de parfums.

Après la fête, les religieux quittèrent Khotan et se rendirent dans le royaume qui forme aujourd'hui le canton de Kouke-yar. Après un repos de quinze jours, on les retrouve plus au sud, dans un pays qui forme le Balistan actuel, pays froid et montagneux où ne mûrit pas d'autre grain que le blé. Là, les religieux se servirent de cylindres sur lesquels sont collées les prières, et que le fidèle fait tourner avec une rapidité extrême. De ce royaume, Fa-Hian passa dans la partie orientale de l'Afghanistan, et il ne lui fallut pas moins d'un mois pour traverser des montagnes, au milieu desquelles, dans les neiges perpétuelles, il signale la présence de dragons venimeux.

Au delà de cette chaîne, les voyageurs se trouvaient dans l'Inde du nord, dans ce pays arrosé par les premiers cours d'eau qui forment le Sind ou l'Indus. Puis, après avoir traversé les royaumes de Ou-tchang, de Sû-ho-to et de Kian-tho-wei, ils arrivèrent à Fo-lou-cha, qui doit être la ville de Peichaver, placée entre Kaboul et l'Indus, et, vingt-quatre lieues plus à l'ouest, à la ville de Hilo, bâtie sur le bord d'un affluent de la rivière de Kaboul. Dans toutes ces villes, Fa-Hian signale surtout les fêtes et coutumes relatives au culte de Foe, qui n'est autre que Bouddha.

Les religieux, en quittant Hilo, durent franchir les monts Hindou-Kousch, qui s'élèvent entre le Tokharestan et le Gandhara. Là, le froid fut tellement violent, qu'un des compagnons de Fa-Hian tomba pour ne plus se relever. Après mille fatigues, la caravane parvint à gagner la ville de Banou, qui existe encore ; puis, après avoir passé de nouveau l'Indus dans la partie moyenne de son cours, elle entra dans le Pendjab. De là, descendant vers le sud-est, avec l'intention de traverser la partie septentrionale de la péninsule indienne, elle atteignit Mathoura, une ville de la province actuelle d'Agra, et, traversant le grand désert salé qui est à l'est de l'Indus, elle parcourut un pays que Fa-Hian appelle « le royaume-central, dont les habitants, honnêtes et pieux, sans magistrats, ni lois, ni supplices, sans demander leur nourriture à aucun être vivant, sans boucheries et sans marchands de vins, vivent heureux, dans l'abondance et la joie, sous un climat où le froid et le chaud sont tempérés l'un par l'autre. » Ce royaume, c'est l'Inde.

En descendant au sud-est, Fa-Hian visita le district actuel de Feroukh-abâd, sur lequel, suivant la légende, Bouddha mit le pied en redescendant du ciel par un triple escalier à degrés pré-

cieux. Le religieux voyageur s'étend longuement sur ces croyances du bouddhisme. De ce point, il partit pour visiter la ville de Kanoudje, située sur la rive droite du Gange, qu'il appelle le Heng. C'est le pays de Bouddha par excellence. Partout où le dieu s'est assis, ses fidèles ont élevé de hautes tours. Les pieux pèlerins ne manquèrent pas de se rendre au temple de Tchi-houan, où Foe, pendant vingt-cinq années, s'était livré à des macérations volontaires, et considérant le lieu sacré, près de l'endroit où Foe avait rendu la vue à cinq cents aveugles, « le cœur des religieux fut pénétré d'une vive douleur. »

Ils reprirent leur route, passèrent à Kapila, à Gorakh-pour, sur la frontière du Népaul, à Kin-i-na-kie, endroits célèbres par les miracles de Foe, et ils arrivèrent au delta du Gange, à la célèbre ville de Palian-fou, dans le royaume de Magadha. C'était un pays riche, habité par une population compatissante et juste, aimant les discussions philosophiques. Après avoir gravi le pic du Vautour, qui s'élève aux sources des rivières Dahder et Banourah, Fa-Hian descendit le Gange, visita le temple d'Issi-Pattene, que fréquentaient autrefois des mages « volants », atteignit Benarès, dans le « royaume resplendissant », et plus bas encore, la ville de To-mo-liiti, située à l'embouchure du fleuve, à quelque distance de l'emplacement qu'occupe actuellement Calcutta.

En ce temps, une caravane de marchands se préparait à prendre la mer dans l'intention de se rendre à l'île de Ceylan. Fa-Hian prit passage sur leur navire, et, après quatorze jours de traversée, il débarqua sur les rivages de l'ancienne Taprobane, sur laquelle le marchand grec Jamboulos avait donné, quelques siècles auparavant, des détails assez curieux. Le religieux chinois retrouva dans ce royaume toutes les traditions légendaires qui se

rattachent au dieu Foe, et il y demeura deux ans à s'occuper de recherches bibliographiques. Il quitta Ceylan pour se rendre à Java, qu'il atteignit après une traversée très-mauvaise, pendant laquelle, lorsque le ciel était sombre, « on ne voyait que de grandes vagues qui s'entre-choquaient, des éclairs couleur de feu, des tortues, des crocodiles, des monstres marins et d'autres prodiges. »

Après cinq mois de séjour à Java, Fa-Hian s'embarqua pour Canton ; mais les vents le contrarièrent encore, et, après avoir subi mille fatigues, il débarqua dans le Chan-toung actuel ; puis, ayant séjourné quelque temps à Nan-king, il rentra à Si'an-fou, sa ville natale, après dix-huit ans d'absence.

Telle est la relation de ce voyage, dont M. Abel de Rémusat a fait une traduction excellente, et qui donne des détails très intéressants sur les coutumes des Tartares et des Indiens, particulièrement en ce qui touche leurs cérémonies religieuses.

Au moine chinois succède dans l'ordre chronologique, pendant le sixième siècle, un voyageur égyptien nommé Cosmas Indicopleustes, nom que M. Charlon traduit ainsi : « Voyageur cosmographe dans l'Inde. » C'était un marchand d'Alexandrie qui, après avoir visité l'Éthiopie et une partie de l'Asie, se fit moine à son retour.

Son récit porte le titre de Topographie chrétienne de l'univers. Il ne donne aucun détail sur les voyages de son auteur. Des discussions cosmographiques pour prouver que la terre est carrée et renfermée avec les autres astres dans un grand coffre oblong, forment le début de l'ouvrage ; suivent des dissertations sur les fonctions des anges, et une description du costume des prêtres

hébreux. Cosmas fait ensuite l'histoire naturelle des animaux de l'Inde et de Ceylan, et cite le rhinocéros, le taureau-cerf, qui peut se prêter aux usages domestiques, la girafe, le bœuf sauvage, le musc, que l'on chasse pour recueillir « son sang parfumé », la licorne, qu'il ne considère pas comme un animal chimérique, le sanglier, qu'il appelle pourceau-cerf, l'hippopotame, le phoque, le dauphin et la tortue. Après les animaux, Cosmas décrit le poivrier, arbrisseau frêle et délicat, comme les plus petits sarments de vigne, et le cocotier, dont les fruits ont une saveur douce comme celle des noix vertes.

Depuis les premiers temps de l'ère chrétienne, les fidèles s'empressaient à visiter les lieux saints, berceau de la religion nouvelle. Ces pèlerinages devinrent de plus en plus fréquents, et l'histoire a conservé le nom des principaux personnages qui se rendaient en Palestine pendant les premiers âges du christianisme.

Un de ces pèlerins, l'évêque français Arculphe, qui vivait vers la fin du septième siècle, a laissé le récit circonstancié de son voyage.

Il débute par donner la situation topographique de Jérusalem, et décrit la muraille qui entoure la ville sainte. Il visite ensuite l'église en forme de rotonde construite sur le Saint-Sépulcre, le tombeau de Jésus-Christ et la pierre qui le fermait, l'église de Sainte-Marie, l'église construite sur le Calvaire et la basilique de Constantin, élevée au lieu où fut trouvée la vraie croix. Ces différentes églises sont comprises dans un édifice unique, qui renferme aussi le tombeau du Christ et le Calvaire au sommet duquel le Sauveur fut crucifié.

Arculphe descend ensuite dans la vallée de Josaphat, située à l'est de la ville, où s'élève l'église qui recouvre le tombeau de la Vierge et le tombeau d'Absalon, qu'il appelle tour de Josaphat. Puis, il gravit le mont des Oliviers, qui fait face à la ville au delà de la vallée, et là il prie dans la grotte où pria Jésus. Il se rend alors au mont Sion, situé en dehors de la ville, à sa pointe sud ; il remarque en passant le figuier gigantesque auquel, suivant la tradition, se pendit Judas Iscariote, et il visita l'église du Cénacle, maintenant détruite.

En contournant la ville par la vallée de Siloë et en remontant le torrent de Cédron, l'évêque revient au mont des Oliviers, couvert de riches moissons de froment et d'orge, d'herbes et de fleurs, et il décrit, au sommet de la montagne sainte, l'emplacement d'où le Christ s'éleva au ciel. Là, les fidèles ont bâti une grande église ronde, avec trois portiques cintrés, qui, sans toit ni voûte, demeure ouverte sous le ciel nu. « On n'a pas voûté l'intérieur de l'église, dit la relation de l'évêque afin que de ce lieu où se posèrent pour la dernière fois les pieds divins, lorsque le Seigneur s'éleva au ciel sur une nuée, une voie toujours ouverte jusqu'au ciel y conduisît les prières des fidèles. Car, lorsqu'on construisit cette église dont nous parlons, on ne put paver, comme le reste de l'édifice, l'endroit où s'étaient posés les pieds du Seigneur. À mesure que l'on appliquait les marbres, la terre, impatiente de supporter quelque chose d'humain, les recrachait, si j'ose le dire, à la face des ouvriers. D'ailleurs, comme un enseignement immortel, la poussière conserve encore l'empreinte des pas divins, et bien que chaque jour la foi des visiteurs leur fasse enlever cette empreinte, elle reparaît sans cesse, et la terre la conserve toujours. »

Après avoir exploré le champ de Béthanie, au milieu de la grande forêt des oliviers, où se voit le sépulcre de Lazare, et l'église située à droite sur l'emplacement même où le Christ avait l'habitude de s'entretenir avec ses disciples, Arculphe se rendit à Bethléem, qui est bâtie à deux heures de la ville sainte, au sud de la vallée de Zéphraïm. Il décrit le lieu de la naissance du Seigneur, une demi-grotte naturelle, creusée à l'extrémité de l'angle oriental de la ville, et au-dessus, l'église construite par sainte Hélène, puis les tombeaux des trois pasteurs qui, à la naissance du Seigneur, furent entourés d'une clarté céleste, le sépulcre de Rachel, les tombeaux des quatre patriarches, Abraham, Isaac, Jacob et Adam, le premier homme. Puis, il visite la montagne et le chêne de Mambré, sous l'ombrage duquel Abraham donna l'hospitalité aux anges.

De ce point, Arculphe se rend à Jéricho, ou plutôt à l'endroit qu'occupait cette ville dont les murailles s'écroulèrent au son des trompettes de Josué. Il explore le lieu où les fils d'Israël, après avoir passé le Jourdain, firent leur première station dans la terre de Chanaan. Il contemple dans l'église de Galgala les douze pierres que les Israélites, par ordre du Seigneur, tirèrent du torrent desséché. Il suit les rives du Jourdain et reconnaît sur sa rive droite, près d'un coude du fleuve, à une heure de marche de la mer Morte, au milieu d'un site pittoresque planté d'arbres magnifiques, le lieu où le Seigneur fut baptisé par Jean, à l'endroit même où l'on a planté une croix que les eaux blanchâtres, lorsqu'elles sont grossies, couvrent tout entière.

Après avoir parcouru les rivages de la mer Morte, dont il goûta le sel, après avoir recherché en Phénicie ce pied du Liban d'où s'échappent les sources du Jourdain, après avoir exploré la plus

grande partie du lac de Tibériade, visité le puits de Samarie où le Christ fut rafraîchi par la Samaritaine, la fontaine du désert où s'abreuvait saint Jean-Baptiste, la vaste plaine de Gazan, « jamais labourée depuis, » dans laquelle Jésus bénit cinq pains et deux poissons, Arculphe descendit vers Capharnaüm, dont les restes n'existent même plus ; puis il se transporta à Nazareth, où se passa l'enfance du Christ, et il termina au mont Thabor, situé en Galilée, son voyage proprement dit aux lieux saints.

La relation de l'évêque contient ensuite des détails géographiques et historiques sur d'autres villes qu'il visita, la cité royale de Damas, que quatre grands fleuves parcourent « pour l'égayer », Tyr, métropole de la province de Phénicie, qui, jadis séparée du continent, y fut rattachée par les jetées de Nabuchodorossor, Alexandrie, autrefois la capitale de l'Égypte, que le voyageur atteignit quarante jours après avoir quitté Jaffa, et enfin Constantinople, dont il visita souvent la vaste église où l'on conserve « le bois sacré de la croix sur lequel le Sauveur mourut crucifié pour le salut du genre humain. »

Enfin, la relation du voyage, qui fut écrite sous la dictée de l'évêque par l'abbé de Saint-Columban, s'achève en recommandant aux lecteurs d'implorer la clémence divine pour le saint prélat Arculphe, et de prier aussi pour l'écrivain, misérable pécheur, le Christ, juge de tous les siècles !

Quelques années après l'évêque français, un pèlerin anglais entreprenait le même voyage dans un but pieux, et il l'accomplissait à peu près dans les mêmes conditions.

Ce pèlerin se nommait Willibald ; il appartenait à une famille riche qui habitait vraisemblablement le comté de Southampton.

À la suite d'une maladie de langueur, ses parents le consacrèrent à Dieu, et sa jeunesse se passa au milieu des exercices de piété dans le monastère de Waltheim. Arrivé au terme de l'adolescence, Willibald résolut d'aller prier à Rome dans l'église consacrée à l'apôtre Pierre, et ses vives instances déterminèrent son père Richard, son frère Wimebald et sa jeune sœur Walpurge à l'accompagner.

La pieuse famille s'embarqua à Hamble-Haven, au printemps de l'année 721, et, remontant la Seine, elle vint débarquer près de la ville de Rouen. Willibald donne peu de détails sur le voyage jusqu'à Rome. Après avoir traversé Cortone, ville de la Ligurie, Lucques en Toscane, où Richard succomba aux fatigues du voyage, le 7 février 722, après avoir franchi les Apennins pendant l'hiver, les deux frères et la sœur entrèrent à Rome, et ils y passèrent le reste de l'hiver, très-éprouvés les uns et les autres par de violentes fièvres.

Willibald, revenu à la santé, forma le projet de poursuivre son pèlerinage jusqu'aux lieux saints. Il renvoya son frère et sa sœur en Angleterre, et partit en compagnie de quelques religieux. Par Terracine et Gaëte, ils allèrent à Naples, firent voile pour Reggio en Calabre, pour Catane et Syracuse en Sicile ; puis, prenant définitivement la mer, après avoir touché à Cos et à Samos : ils débarquèrent à Éphèse en Asie Mineure, où s'élevaient les tombeaux de saint Jean l'Évangéliste, de Marie-Madeleine et des Sept Dormants, qui sont sept chrétiens martyrisés sous le règne de l'empereur Dèce.

Après avoir séjourné quelque temps à Strobole, à Patara, et en dernier lieu à Mitylène, capitale de l'île de Lesbos, les pèlerins se transportèrent à Chypre, visitèrent également Paphos et

Constance ; enfin, on les retrouve au nombre de sept dans la ville phénicienne d'Édissa, où se voit le tombeau de saint Thomas l'apôtre.

En cet endroit, Willibald et ses compagnons, pris pour des espions, furent emprisonnés par les Sarrasins ; mais le roi, à la recommandation d'un Espagnol, les fit mettre en liberté. Les pèlerins quittèrent la ville en toute hâte, et, à partir de ce moment, leur itinéraire est presque celui de l'évêque Arculphe. Ils visitent Damas en Syrie, Nazareth en Galilée, Cana, où l'on voit une des amphores miraculeuses, le mont Thabor, où s'accomplit le grand fait de la transfiguration, Tibériade, située à l'endroit où le Seigneur et Pierre marchèrent sur les flots, Magdala, où demeuraient Lazare et ses sœurs, Capharnaüin, où Jésus ressuscita la fille du prince, Bethsaïde de Galilée, patrie de Pierre et d'André, Corozaïn, où le Seigneur guérit des possédés, Césarée où la clef du ciel fut donnée à saint Paul, l'endroit où le Christ fut baptisé, Golgala, Jéricho et Jérusalem.

La ville sainte, la vallée de Josaphat, le mont des Oliviers, Bethléem, Thema, où Hérode fit mettre à mort les petits enfants, la vallée de Laura, Gaza, reçurent la visite des pieux pèlerins. Dans cette ville, pendant qu'on célébrait l'office dans l'église Saint-Matthias, Willibald raconte qu'il perdit subitement la vue, et il ne la recouvra qu'à Jérusalem, deux mois après, en rentrant dans l'église de la Sainte-Croix. Il parcourut ensuite la vallée de Diospolis, à dix milles de Jérusalem, puis, au bord de la mer Syrienne, Tyr, Sidon et Tripoli de Syrie. De là, par le Liban, Damas et Césarée, Willibald gagna Émaüs, bourg de la Palestine où coule la fontaine à laquelle le Christ lava ses pieds, et enfin Jéru-

salem, où les voyageurs demeurèrent pendant toute la saison d'hiver.

Les infatigables pèlerins ne devaient pas borner là leur exploration. On les retrouve successivement à Ptolémaïs, Saint-Jean d'Acre actuellement, à Emessa, à Jérusalem, à Damas, à Samarie, où sont les tombeaux de saint Jean-Baptiste, d'Abdias et d'Élisée, à Tyr, où, il faut l'avouer, le pieux Willibald frauda la douane du temps en dissimulant une certaine quantité de baume de Palestine, très-renommé alors et qui était soumis aux droits. À Tyr, après un long séjour, il put s'embarquer pour Constantinople, que ses compagnons et lui habitèrent pendant deux ans, et enfin ils revinrent par la Sicile et la Calabre, Naples et Capoue. Le pèlerin anglais arriva au monastère du mont Cassin, ayant quitté son pays depuis dix ans. L'heure du repos, cependant, n'était pas encore venue pour lui. Il fut nommé par le pape Grégoire III à un évêché nouvellement créé en Franconie. Il avait quarante et un ans, quand il fut sacré évêque. Pendant quarante-cinq ans encore il occupa son siège épiscopal, et il mourut en l'an 745. En 938, Willibald fut canonisé par le pape Léon VII.

Nous terminerons la liste des voyageurs du premier au neuvième siècle, en citant un certain Soleyman, marchand de Bassorah, qui, parti du golfe Persique, atteignit les confins de l'Asie et débarqua sur les rivages chinois. Ce récit contient deux parties distinctes : l'une rédigée en 851 par Soleyman lui-même, qui fit réellement ce voyage ; l'autre écrite en 878 par un géographe, Abou-Zeyd-Hassan, dans le but de compléter la première. Suivant l'opinion de l'orientaliste Reinaud, ce récit « a jeté un jour tout nouveau sur les rapports commerciaux qui existèrent au neuvième siècle entre les côtes de l'Égypte, de l'Arabie et des pays

riverains du golfe Persique, d'une part, et, de l'autre, les vastes provinces de l'Inde et de la Chine. »

Soleyman, sorti du golfe Persique, après s'être approvisionné d'eau douce à Mascate, visita d'abord la deuxième mer, c'est-à-dire la mer Larevy des Arabes, ou mer d'Oman de la géographie moderne. Il observa d'abord un poisson d'une masse énorme, — probablement un cachalot, — que les navigateurs prudents cherchent à effrayer en sonnant la cloche, puis un requin dans le ventre duquel on en trouva un plus petit, qui en renfermait lui-même un plus petit encore, « tous deux vivants, » dit le voyageur avec une exagération manifeste ; enfin, après avoir décrit le remora, le dactyloptère et le marsouin, il dit ce qu'est la mer de Herkend, comprise entre les Maldives et les îles de la Sonde, dans laquelle il compte au moins dix-neuf cents îles, dont les rivages sont semés de gros morceaux d'ambre gris. Parmi ces îles, gouvernées par une femme, il nomme principalement de leur nom arabe Ceylan et sa pêcherie de perles, Sumatra, riche en mines d'or, habitée par des anthropophages, les Nicobar et les Andaman, dont les tribus sont encore aujourd'hui cannibales. « Cette mer de Herkend, dit-il, se soulève quelquefois en trombes furieuses qui fracassent les navires et rejettent à la côte une immense quantité de poissons morts, et même des blocs de pierre et des montagnes. Quand les vagues de cette mer se soulèvent, l'eau présente l'apparence d'un feu qui brûle. » Soleyman la croit fréquentée par une espèce de monstre qui dévore les hommes, et dans lequel les commentateurs ont cru reconnaître le squale pantouflier.

Arrivé aux Nicobar, Soleyman, après avoir échangé avec les habitants du fer contre des cocos, des cannes à sucre, des ba-

nanes et du vin de cocotier, traversa la mer de Kalâh-Bar, qui baigne la côte de Malacca ; puis, après dix journées de navigation, sur la mer de Schelaheth, il se dirigea pour faire de l'eau vers un lieu qui pourrait être Sincapour ; enfin, il remonta au nord par la mer de Kedrendj, qui doit être le golfe de Siam, de manière à venir en vue de Poulo-Oby, situé dans le sud de la pointe de Cambodje.

Devant les navires du marchand de Bassorah s'ouvrait alors la mer de Senf, étendue d'eau comprise entre les Moluques et l'Indo-Chine. Soleyman alla se ravitailler à l'île Sander-Foulat, située vers le cap Varela, et, de là, il se lança sur la mer de Sandjy ou mer de Chine, et, un mois plus tard, il entrait à Khan-fou, le port chinois de la ville actuelle de Tche-kiang, où les bâtiments, à cette époque, avaient coutume d'aborder.

Le reste de la relation de Soleyman, complétée par Abou-Zeyd-Hassan, ne contient plus que des renseignements très-détaillés sur les mœurs des Indiens, des Chinois et des habitants du Zendj, contrée située sur la côte orientale de l'Afrique. Mais ce n'est plus le voyageur qui parle, et ces détails qu'il donne, nous les retrouverons, plus intéressants et plus précis, dans les relations de ses successeurs.

Ce qu'il faut dire, pour résumer les travaux des explorateurs qui parcoururent la terre, seize siècles avant l'ère chrétienne et neuf siècles après, c'est que depuis la Norvège jusqu'aux extrémités de l'empire chinois, en passant par l'Atlantique, la Méditerranée, la mer Rouge, l'océan Indien et la mer de la Chine, cette immense étendue de côtes était en grande partie déterminée et visitée. Des explorations avaient été hardiment tentées à l'intérieur des terres, en Égypte jusqu'à l'Éthiopie, en Asie Mineure jusqu'au

Caucase, dans l'Inde et la Chine jusqu'à la Tartarie, et si la précision mathématique manquait encore aux divers points relevés par les voyageurs, du moins les usages, les mœurs des habitants, les productions des divers pays, les modes d'échange, les coutumes religieuses étaient suffisamment connus ; les navires, profitant des vents réguliers, pouvaient se hasarder avec plus de confiance sur les mers ; les caravanes savaient se diriger plus sûrement à l'intérieur du continent, et c'est grâce à cet ensemble de connaissances, répandues par les écrits des savants, que le commerce prit un essor considérable dans la dernière période du moyen âge.

Première partie · Chapitre III

VOYAGEURS CÉLÈBRES DU DIXIÈME AU TREIZIÈME SIÈCLE

Benjamin de Tudele (1159-1173). — Plan de Carpin (1245-1247). — Rubruquis (1253-1254).

Les Scandinaves dans le Nord, l'Islande et le Groënland. — Benjamin de Tudele visite Marseille, Rome, la Valachie, Constantinople, l'Archipel, la Palestine, Jérusalem, Bethléem, Damas, Balbek, Ninive, Bagdad, Babylone, Bassorah, Ispahan, Schiraz, Samarkand, le Thibet, le Malabar, Ceylan, la mer Rouge, l'Égypte, la Sicile, l'Italie, l'Allemagne et la France. — Plan de Carpin explore le pays du Coman et du Khangita, le Turkestan moderne. — Mœurs et coutumes des Tartares. — Rubruquis et la mer d'Azof, le Volga, le pays des Baskhirs, Caracorum, Astrakan, Derbend.

Pendant le dixième siècle et le commencement du onzième, un mouvement géographique assez considérable s'était produit dans le nord de l'Europe. Des Norvégiens et des Gallois audacieux s'étaient aventurés sur les mers septentrionales, et, si l'on en croit certains récits plus ou moins authentiques, ils avaient atteint la mer Blanche et visité les contrées possédées aujourd'hui par les Samoyèdes. Quelques documents prétendent même que le prince Madoc aurait exploré le continent américain.

On peut affirmer toutefois que l'Irlande fut découverte vers 861 par des aventuriers scandinaves et que les Normans ne tardèrent pas à la coloniser. Vers cette époque, un Norvégien s'était réfugié sur une terre nouvelle, située à l'extrême ouest de l'Europe, et, émerveillé par sa verdoyante apparence, il lui avait donné le nom de Terre-Verte ou Groënland. Mais les communications avec cette portion du continent américain étaient difficiles, et, paraîtrait-il, un vaisseau, au dire du géographe Cooley, « employait cinq années pour aller de la Norvège au Groënland et revenir du Groënland en Norvège. » Quelquefois, cependant, dans des hivers rigoureux, l'Océan septentrional se gelait dans toute son étendue, et un certain Hollur-Geit, conduit par une chèvre, put aller à pied de la Norvège au Groënland. Mais n'oublions pas que nous sommes encore dans les temps légendaires, et que ces régions hyperboréennes sont riches de traditions merveilleuses.

Revenons aux faits réels, prouvés, incontestables, et racontons le voyage d'un juif espagnol, dont la véracité est affirmée par les plus savants commentateurs.

Ce juif était fils d'un rabbin de Tudele, ville du royaume de Navarre, et il se nommait Benjamin de Tudele. Il est probable que son but, en voyageant, fut de dénombrer ses coreligionnaires

dispersés à la surface du globe. Mais, quel que soit son motif, pendant quatorze ans, de 1160 à 1173, il explora presque tout le monde connu, et sa relation forme un document détaillé, minutieux même, dont l'autorité fut grande jusqu'au seizième siècle.

Benjamin de Tudele quitta Barcelone, et par Tarragone, Girone, Narbonne, Béziers, Montpellier, Lunel, Pousquiers, Saint-Gilles et Arles, il arriva à Marseille. Après avoir visité les deux synagogues et les principaux juifs de cette ville, il s'embarqua pour Gênes, où son navire arriva quatre jours après. Les Génois étaient alors les maîtres de la mer et faisaient la guerre aux Pisans, gens vaillants, qui ; de même que les Génois, dit le voyageur, n'ont ni rois ni princes, mais seulement des juges qu'ils établissent suivant leur bon plaisir.

Après avoir visité Lucques, Benjamin de Tudele, en six jours, arriva à Rome la grande. Alexandre III était pape alors, et, suivant la relation, il comptait des juifs parmi ses ministres. Parmi les monuments de la ville éternelle, Benjamin de Tudele cite plus spécialement Saint-Pierre et Saint-Jean de Latran ; mais ses descriptions sont singulièrement sèches. De Rome, par Capoue et Pouzzoles, alors à demi inondée, il se rendit à Naples, où il ne vit rien, si ce n'est les cinq cents juifs qui habitaient cette ville. Puis, traversant Salerne, Amalfi, Bénévent, Ascoli, Trani, Saint-Nicolas de Bari, Tarente et Brindes, il arriva à Otrante, sur le golfe de ce nom, ayant traversé l'Italie sans rien rapporter d'intéressant sur cette contrée si curieuse.

Quelque ingrate que soit la nomenclature des villes, nous ne dirons pas visitées, mais citées par Benjamin de Tudele, nous ne devons pas en omettre une seule, car l'itinéraire du voyageur juif est précis, et il est utile de le suivre sur la carte que Lelewel a spé-

cialement dressée pour lui. D'Otrante à Zéitün, en Valachie, ses étapes sont Corfou, le golfe d'Arta, Achéloüs, ancienne ville de l'Étolie, Anatolica en Grèce, sur le golfe de Patras, Patras, Lépante, Crissa, bâtie au pied du Parnasse, Corinthe, Thèbes, dont les deux mille Juifs sont les meilleurs ouvriers de la Grèce dans l'art de fabriquer la soie et la pourpre, puis Négrepont et Zéitün.

Là commence la Valachie, suivant le voyageur espagnol. Les Valaques courent comme des chevreuils et descendent des montagnes pour piller et voler dans les terres des Grecs. De ce point, par Gardicki, petite bourgade du golfe Volo, Armyros, port fréquenté par les Vénitiens, les Génois et les Pisans, Bissina, ville actuellement détruite, Salonicki, l'ancienne Thessalonique, Dimitritzi, Darma, Christopoli, Abydos, Benjamin de Tudele arriva à Constantinople.

Le voyageur donne ici quelques détails sur cette grande capitale de toute la terre des Grecs. L'empereur Emmanuel Comnène régnait alors et habitait un palais qu'il avait bâti sur le bord de la mer. Là s'élevaient des colonnes d'or et d'argent pur, et « ce trône d'or et de pierres précieuses au-dessus duquel est pendue une couronne d'or par une chaîne d'or aussi, qui vient justement à la mesure du roi, quand il est assis. Il y a à cette couronne des pierreries d'un si grand prix que personne ne peut l'estimer, et la nuit, on n'y a pas besoin de lumière, car chacun y voit assez à la faveur de l'éclat que jettent ces pierres précieuses. » Le voyageur ajoute que la ville est fort peuplée, que les marchands y accourent de tous côtés, et que sous ce rapport elle ne peut être comparée qu'à Bagdad. Ses habitants sont habillés de vêtements de soie, couverts de broderies et agrémentés de franges d'or ; à les voir ainsi, montés sur leurs chevaux, on dirait que ce sont autant

d'enfants de rois ; mais ils n'ont ni cœur ni courage pour faire la guerre ; et ils entretiennent des mercenaires de toutes nations qui se battent pour eux. Un regret de Benjamain de Tudele, c'est que les juifs manquent à la ville et qu'on les a transportés au delà de la tour de Galata, près de l'entrée du port. Là, on en compte à peu près deux mille cinq cents de deux sectes, les rabbinites et les caraïtes, et, parmi eux, beaucoup d'ouvriers en soie et de riches marchands, tous très-haïs des Grecs qui les traitent durement. Seulement aucun de ces juifs opulents n'a le droit de monter à cheval, sauf un seul, l'Égyptien Salomon, qui est le médecin du roi. Quant aux monuments de Constantinople, Benjamin cite le temple de Sainte-Sophie, qui possède autant d'autels qu'il y a de jours dans l'année, et des colonnes, des chandeliers d'or et d'argent en si grand nombre qu'on ne peut les compter ; puis, l'hippodrome, devenu aujourd'hui le marché aux chevaux, dans lequel, pour le plaisir du peuple, on fait battre ensemble « des lions, des ours, des tigres, des oies sauvages, comme aussi des oiseaux. »

En quittant Constantinople, Benjamin de Tudele visita l'ancienne Bisanthe, Gallipoli et Kilia, port de la côte orientale ; puis, s'embarquant, il parcourut les îles de l'archipel, Mitylène, Chio, qui fait le commerce du suc de pistachier, Samos, Rhodes et Chypre. Faisant voile vers la terre d'Aram, il passa par Messis, par Antioche, dont il admira le service des eaux, et par Latachia, pour arriver à Tripoli, récemment éprouvée par un tremblement de terre qui s'était fait sentir dans tout le pays d'Israël. De Tripoli, on le voit toucher à Beyrouth, à Sidon, à Tyr, célèbre pour sa pourpre et sa fabrication du verre, à Acre, à Khaifa, près du mont Carmel, dans lequel est creusée la grotte d'Élie, à Capharnaüm, à Césarée, très-belle et bonne ville, à Kakon, à Samarie, bâtie au

milieu d'une campagne entrecoupée de ruisseaux et riche en jardins, en vergers, en vignobles et en oliviers, à Naplouse, à Gabaon, et il arrive à Jérusalem.

Dans la cité sainte, le juif espagnol ne pouvait rien voir de ce qu'un chrétien y eût vu sans doute. Pour lui, Jérusalem est une petite ville défendue par trois murailles et fort peuplée de Jacobites, de Syriens, de Grecs, de Géorgiens et de Francs de toutes langue et nation. Elle possède deux hôpitaux, dont l'un est habité par quatre cents chevaliers toujours prêts pour la guerre, un grand temple qui est le tombeau de « cet homme », qualification donnée à Jésus-Christ par le Talmud, et une maison dans laquelle les juifs, moyennant une redevance, ont le privilège de faire de la teinture. D'ailleurs, les coreligionnaires de Benjamin de Tudele ne sont pas nombreux à Jérusalem, deux cents à peine, et ils demeurent sous la tour de David, dans un coin de la ville.

En dehors de Jérusalem, le voyageur cite le tombeau d'Absalon, le sépulcre d'Osias, la fontaine de Siloé, près du torrent de Cédron, la vallée de Josaphat, la montagne des Oliviers, du sommet de laquelle on aperçoit la mer de Sodome. À deux parasanges ou deux lieues, se dresse l'indestructible statue de la femme de Loth, et le voyageur affirme que, « quoique les troupeaux qui passent lèchent continuellement cette statue de sel, elle recroît néanmoins toujours et devient comme elle était auparavant. »

De Jérusalem, Benjamin de Tudele, après avoir écrit son nom sur le tombeau de Rachel, suivant la coutume des juifs qui passent en cet endroit, se rendit à Bethléem, où il compta douze teinturiers israélites, puis à Hébron, ville maintenant déserte et ruinée.

Après avoir visité, dans la plaine de Makhphéla, les tombeaux d'Abraham et de Sara, d'Isaac et de Rébecca, de Jacob et de Lia, passant par Beith-Jaberim, Scilo, le mont Morija, Beith-Nubi, Rama, Jaffa, Jabneh, Azotos, Ascalon, bâtie par Esdras le sacrificateur, Lud, Serain, Sufurieh, Tiberias, où l'on trouve des bains chauds « qui sortent du fond de la terre », par Gish, par Meirün, qui est encore un lieu de pèlerinage pour les juifs, par Alma, Kadis, Belinas, près de la caverne de laquelle s'échappe le Jourdain, le voyageur juif, quittant enfin la terre d'Israël, arrive à Damas.

Voici la description que Benjamin fait de cette ville où commence le pays de Noureddin, roi des Turcs :

« La ville est fort grande et fort belle, ceinte de murailles ; le terroir abonde en jardins et en vergers à quinze milles à la ronde ; on ne voit point dans toute la terre de pays si fertile que celui-ci. La ville est située au pied du mont Hermon, d'où sortent les deux rivières d'Amana et de Pharphar, dont la première passe par le milieu de la ville, et dont les eaux sont conduites par des aqueducs dans les maisons des grands, aussi bien que dans les places et dans les marchés. Ce pays commerce avec tout le reste du monde. Le Pharphar arrose de ses eaux les jardins et les vergers qui sont en dehors de la ville. Les Ismaélites ont à Damas une mosquée appelée Goman-Dammesec, c'est-à-dire synagogue de Damas. Il n'y a point de bâtiment semblable dans toute la terre. On dit que ç'a été autrefois un palais de Benhadad. On y voit une muraille de verre construite par art magique. Il y a dans cette muraille autant de trous qu'il y a de jours dans l'année solaire : le soleil descendant par douze degrés, selon le nombre des heures du jour, entre chaque jour dans l'un de ces trous, et, par là, chacun peut connaître à ces trous quelle heure il est. Au de-

dans du palais, il y a des maisons bâties d'or et d'argent, grandes comme une cuve, qui peuvent contenir trois personnes, si elles veulent s'y laver ou se baigner. »

Après Galad et Salkah, située à deux journées de Damas, Benjamin de Tudele arriva à Balbek, l'Héliopolis des Grecs et des Romains, bâtie par Salomon, dans la vallée du Liban, puis à Tadmor, qui est Palmyre, pareillement construite toute de grandes pierres. Puis, passant par Cariatin, il s'arrête à Hama, en partie détruite par ce tremblement de terre qui, en 1157, renversa en même temps un grand nombre de villes de la Syrie.

Suit, dans la relation, — une aride nomenclature de villes, dont il se borne tout au plus à donner les noms, Halab, Belès, Kalatdajbar, Racca, Harran, la ville principale des Sabéens, Nisibe, Djeziret, dont le nom turc est Kora, Mossoul, sur le Tigre, où commence la Perse, Ninive, point à partir duquel le voyageur retourne vers l'Euphrate, Rahaba, Karkésia, Juba, Abkéra, et enfin Bagdad, résidence du calife.

Bagdad plaît beaucoup au voyageur israélite. C'est une grande ville dont la circonférence est de trois milles, où s'élèvent des hôpitaux pour les malades ordinaires et pour les juifs. Savants, philosophes habiles en toutes sortes de sciences et mages experts en toutes sortes d'enchantements, y accourent de toutes parts. C'est la résidence et la capitale d'un calife, qui, suivant certains annotateurs, doit être Mostaidjed, qui régnait sur la Perse occidentale et sur les bords du Tigre. Ce calife possédait un vaste palais au milieu d'un parc, arrosé par un affluent du Tigre et peuplé de bêtes sauvages. Ce souverain, à certains égards, peut être proposé comme exemple à tous les potentats de la terre. C'est un homme de bien, amateur de la vérité, affable et civil envers tous ceux

qu'il rencontre. Il ne vit que du travail de ses mains, et fabrique des couvertures marquées de son sceau, qu'il fait vendre au marché par les princes de sa cour, afin de subvenir aux frais de sa nourriture. Il ne sort qu'une fois l'an de son palais, à la fête du Ramadan, pour se rendre à la mosquée qui est à la porte de Bassorah, et, remplissant les fonctions d'iman, il explique la loi à son peuple. Puis, il rentre à son palais par un chemin différent, et la route qu'il a suivie est gardée toute l'année, afin qu'aucun passant ne profane la marque de ses pas. Tous les frères du calife habitent le même palais que lui ; chacun d'eux est traité avec beaucoup d'honneur, et ils possèdent sous leur commandement des villes et des bourgs dont les revenus leur permettent de passer une vie agréable. Seulement, comme ils se sont rebellés une fois contre leur souverain, ils sont tous enchaînés avec des chaînes de fer et ont des gardes devant leur maison.

Après avoir noté ces particularités, Benjamin de Tudele descendit cet angle de la Turquie d'Asie arrosé par le Tigre et l'Euphrate, passa par Gihiagin, Babylone, ville ruinée, dont les rues s'étendent à trente milles de circuit. Il vit, chemin faisant, la fournaise ardente où furent jetés Ananias, Misaël et Azarias, Hillah et la tour de Babel, qu'il décrit en ces termes : « Là est la tour qu'ont bâtie les dispersés Elle est faite de briques ; la largeur de ses fondements est d'environ deux milles ; sa largeur est de deux cent quarante coudées, et sa hauteur de cent cannes ; de dix en dix coudées, il y a des chemins qui mènent à des degrés faits en coquille de limaçon qui conduisent jusqu'en haut. De cette tour, on découvre l'espace de vingt milles, car le pays est large et uni ; mais le feu du ciel étant tombé sur la tour, l'a rasée et aplanie jusqu'au fond. »

De Babel, le voyageur se rendit à la synagogue d'Ézéchiel qui est sur l'Euphrate, véritable sanctuaire vers lequel affluent les croyants pour lire le grand livre écrit de la main du prophète. Puis, ne faisant que passer à Alkotzonath, à Ain-Japhata, à Lephras, à Kephar, à Kuffa, à Sura, jadis le siège d'une célèbre université juive, à Shafjathib, dont la synagogue est bâtie avec des pierres de Jérusalem, et traversant le désert de l'Yémen, il toucha à Théma, à Tilimas, à Chaibar, qui comptait cinquante mille israélites, à Waseth, et il entra enfin à Bassorah, qui est sur le Tigre, presque à l'extrémité du golfe Persique.

Sur cette ville importante et commerciale, le voyageur ne donne aucun détail ; mais, de là, il se rendit probablement à Karna, et visita le tombeau du prophète Esdras ; puis, il entra en Perse, et il séjourna à Chuzestan, grande ville ruinée en partie, que le Tigre divise en deux quartiers, l'un riche, l'autre pauvre, réunis par un pont sur lequel, par raison d'équité, est suspendu le cercueil de Daniel.

Benjamin de Tudele continua son voyage en Perse par Rudbar, Holwan, Mulehet, Amaria, où commence la Médie. En cet endroit, raconte-t-il, apparut cet imposteur David-El-Roï, faiseur de faux miracles, qui n'est autre que le Jésus des juifs. Puis, par Hamadan, où s'élèvent les tombeaux de Mardochée et d'Esther, et par Dabrestan, il arriva à Ispahan, capitale du royaume, qui mesure douze milles de circuit.

Ici, la relation du voyageur devient un peu obscure. En suivant ses notes, on le retrouve à Shiras, probablement dans le canton d'Hérat en Afghanistan, puis à Samarkand, puis enfin au pied du Thibet. De ce point extrême atteint par lui dans le nord-est, il serait revenu à Nisapour et à Chuzestan sur les bords du Tigre. De

là, en deux journées de mer, il serait descendu à El-Cachif, ville d'Arabie, située sur le golfe Persique, où l'on exploite des pêcheries de perles. Puis, en sept jours de navigation, après avoir traversé la mer d'Oman, il aurait gagné Choulan, aujourd'hui Quilon, sur la côte de Malabar.

Benjamin de Tudele était enfin aux Indes, dans le royaume de ceux qui adorent le soleil, ces enfants de Cush, contemplateurs des astres. C'est le pays qui produit le poivre, la cannelle et le gingembre. Vingt jours après avoir quitté Choulan, le juif voyageur arrivait aux îles Cinrag, c'est-à-dire à Ceylan, dont les habitants sont de fanatiques adorateurs du feu.

De Ceylan, Benjamin de Tudele est-il allé jusqu'à la Chine dont il parle ? on ne saurait l'affirmer. Il regarde le trajet par mer comme fort dangereux. Grand nombre de vaisseaux périssent, et voici le moyen singulier que préconise notre voyageur pour se tirer du danger : « On prend avec soi, dit-il, plusieurs peaux de bœufs ; si le vent vient à menacer le vaisseau, celui qui veut échapper se met dans une de ces peaux, coud cette peau en dedans de peur que l'eau n'y pénètre, ensuite se jette dans la mer ; alors, quelqu'un de ces grands aigles appelés griffons, le voyant et croyant que c'est une bête, descend, le prend et l'emporte sur terre, sur quelque montagne ou vallée, pour dévorer sa proie ; alors l'homme enfermé tue promptement l'aigle avec son couteau ; ensuite, sortant de sa peau, il marche jusqu'à ce qu'il trouve quelque lieu habité. Plusieurs personnes ont été sauvées de cette manière. »

On retrouve de nouveau Benjamin de Tudele à Ceylan, puis probablement à l'île de Socotora, à l'entrée du golfe Persique, et ensuite à Sebid ; traversant alors la mer Rouge, il arrive aux

contrées de l'Abyssinie, qu'il appelle « l'Inde, qui est en terre ferme. » De là, redescendant le cours du Nil, à travers la contrée d'Assouan, il arrive au bourg d'Holvan, et, par le Sahara, où le vent engloutit les caravanes sous une couche de sable, il atteint Zavila, Kous, Faioum et Misraïm, c'est-à-dire le Caire.

Misraïm, au dire du voyageur, est une grande ville ornée de places et de boutiques. Il n'y pleut jamais, mais le Nil, qui déborde tous les ans une fois, arrose le pays « dans une étendue de quinze jours de chemin, » et lui communique une extrême fertilité.

Benjamin de Tudele, en quittant Misraïm, passa à Gizeh, sans remarquer ses pyramides, à Ain-Schams, à Boutig, à Zifita, à Damira, et il s'arrêta à Alexandrie, bâtie par Alexandre le Grand. La ville, dit-il, est très-commerçante, et on y vient de toutes les parties du monde. Ses places et ses rues sont très-fréquentées, et si longues qu'on n'en voit pas le bout. Une digue s'avance d'un mille en mer et supporte une haute tour, élevée par le conquérant, et au sommet de laquelle était disposé un miroir de verre « d'où l'on pouvait voir à cinquante journées d'éloignement tous les vaisseaux qui venaient de la Grèce ou de l'Occident pour faire la guerre ou pour nuire autrement à la ville. Cette tour de lumière, si l'on en croit le voyageur, sert encore jusqu'à présent de signal à tous ceux qui naviguent à Alexandrie, car on la découvre, à cent milles de là, jour et nuit, par le moyen d'un grand flambeau allumé, etc. » Que seraient nos phares, auprès de cette tour de lumière, eux qui ne portent pas à plus de trente milles, même quand l'électricité leur fournit la lumière ?

Damiette, Sunbat, Ailah, Refidim, le bourg de Thor, au pied du Sinaï, furent visités par le voyageur juif. Revenu à Damiette, il

prit la mer, et, vingt jours après, il débarqua à Messine. Voulant continuer encore le recensement de ses coreligionnaires, il remonta par Rome et Lucques à la Maurienne, au Saint-Bernard, et il cite un grand nombre de villes de l'Allemagne et de la France où les juifs se sont réfugiés ; ce qui, d'après le relevé fait par Chateaubriand sur l'itinéraire de Benjamin de Tudele, porterait leur nombre à sept cent soixante-huit mille cent soixante-cinq.

Enfin, pour terminer, le voyageur parle de Paris, qu'il a visité sans doute, cette grande ville qui appartient au roi Louis, et qui est située sur la rivière de la Seine. « Elle renferme, dit-il, des disciples des sages, qui n'ont pas leurs pareils aujourd'hui sur toute la terre ; ils s'appliquent jour et nuit à l'étude de la loi ; ils sont fort hospitaliers envers tous les étrangers, et démontrent leur amitié et leur fraternité envers tous leurs frères juifs. »

Tel est ce voyage de Benjamin de Tudele. Il forme un monument important de la science géographique au milieu du XII siècle, et, par l'emploi du nom actuel de chaque ville citée dans la relation, nous l'avons rendu facile à suivre sur les cartes modernes.

Au nom de Benjamin de Tudele, l'ordre chronologique fait succéder celui de Jean du Plan de Carpin, que quelques auteurs appellent simplement Carpini. C'était un franciscain, qui naquit vers 1182 dans un bourg du district de Pérouse, en Italie. On sait les progrès que firent les hordes mongoles sous le commandement de l'ambitieux Gengis-Khan. En 1206, ce chef habile avait fait de Caracorum, ancienne ville turque, située dans la Tartarie, au nord de la Chine, la capitale de son empire. Sous son successeur Ogadaï, la domination mongole s'étendit jusque dans la Chine centrale, et ce souverain barbare, levant une armée de six

cent mille hommes, envahit l'Europe. La Russie, la Géorgie, la Pologne, la Moravie, la Silésie, la Hongrie devinrent le théâtre de luttes sanglantes qui se dénouèrent au profit d'Ogadaï. On regardait ces Mongols comme des démons lâchés par quelque puissance infernale, et l'Occident se vit sérieusement menacé par leur invasion.

Le pape Innocent IV envoya vers le khan des Tartares une première ambassade qui n'obtint qu'une réponse arrogante et peu rassurante. En même temps, il dépêchait de nouveaux ambassadeurs vers les Tartares du nord-est afin d'arrêter l'irruption mongole, et il choisit pour chef de cette ambassade le franciscain Carpini, qui était considéré comme un diplomate intelligent et habile.

Carpini, accompagné d'Étienne de Bohême, se mit en route le 6 avril 1245. Il se rendit d'abord en Bohême. Le roi de ce pays lui donna des lettres de créance pour des parents qu'il avait en Pologne et dont l'influence devait faciliter aux ambassadeurs leur entrée en Russie. Carpini et son compagnon arrivèrent sans difficulté jusque dans les États du duc de Russie où, sur le conseil de ce duc, ils se procurèrent des fourrures de castor et d'autres animaux, afin d'en faire présent aux chefs tartares. Ainsi approvisionné, Carpini se dirigea vers le nord-est, et atteignit Kiew, alors capitale de la Russie et maintenant chef-lieu du gouvernement de ce nom, mais non sans avoir eu tout à craindre des Lithuaniens, ces ennemis de la croix, qui couraient alors la contrée.

Le gouverneur de Kiew engagea les envoyés du pape à changer leurs chevaux pour des chevaux tartares, habitués à découvrir l'herbe sous la neige, et, montés convenablement, les ambassadeurs atteignirent la ville de Danilon. Là, ils tombèrent dange-

reusement malades ; mais, à peine guéris, ils achetèrent un chariot, et, malgré le froid, ils reprirent leur route. Arrivés à Kaniew, sur le Dnieper, ils se trouvaient alors dans le premier village de l'empire mongol. De ce point, un chef assez brutal, qu'il fallut adoucir par des présents, les fit conduire au campement des Tartares.

Ces barbares, après les avoir mal reçus d'abord, les dirigèrent vers le duc Correnſa, qui commandait une armée d'avant-garde de soixante mille hommes. Ce général, devant lequel ils durent s'agenouiller, les renvoya sous la conduite de trois Tartares au prince Bathy, qui était le chef le plus puissant après l'empereur.

Des relais étaient préparés sur la route, Le voyage se fit à grandes journées, nuit et jour, et toujours au grand trot. Le franciscain traversa ainsi le pays des Comans, compris entre le Dnieper, le Tanaïs, le Volga et le Jaek, remontant souvent les rivières glacées, et il arriva enfin à la cour du prince Bathy, sur les frontières du pays des Comans.

« Comme on nous menait vers ce prince, dit Carpini, on nous avertit qu'il nous fallait passer entre deux feux, afin que, si, par hasard, nous avions quelque dessein mauvais contre leur maître et seigneur, ou si nous portions quelque venin, le feu pût emporter tout cela, ce que nous accordâmes pour ce sujet-là, et pour ôter tout soupçon de nous. »

Le prince trônait au milieu de sa cour et de ses officiers, dans une magnifique tente de fine toile de lin. Il avait la réputation d'un prince affable aux siens, mais fort cruel dans ses guerres. Carpini et Étienne se placèrent à sa gauche.

C'était le jour du vendredi-saint. Les lettres papales, traduites en langue esclavone, arabique et tartare, furent présentées au prince. Celui-ci les lut attentivement, et renvoya les envoyés du pape à leur tente, où on leur servit pour tout repas une petite écuelle de millet.

Le lendemain, Bathy fit appeler les deux ambassadeurs et leur ordonna de se rendre vers l'empereur. Ils partirent le jour de Pâques avec deux guides. Mais, à se nourrir seulement de millet, d'eau et de sel, les malheureux voyageurs n'étaient pas très-valides. Cependant on les forçait d'aller très-vite, et ils changeaient de chevaux cinq ou six fois par jour. Ce pays de Comanie, qu'ils traversaient, était presque désert, ses habitants ayant été pour la plupart exterminés par les Tartares. Les voyageurs entrèrent sur le pays des Kangites, à l'est de la Comanie, où l'eau manque en beaucoup d'endroits. Dans cette province, les rares tribus s'occupaient seulement d'élever des bestiaux, et subissaient la dure servitude des Mongols.

Il fallut à Carpini tout le temps compris entre l'octave de Pâques et l'Ascension pour franchir ce pays des Kangites, et il pénétra alors dans la contrée des Bisermins, c'est-à-dire des Musulmans, qui correspond au Turkestan moderne. De tous côtés ce n'étaient que villes, villages et châteaux en ruines. Après avoir cheminé à travers cette région montagneuse depuis l'Ascension jusqu'à l'octave de Saint-Jean, c'est-à-dire jusqu'au 1 juillet, les envoyés du pape entrèrent dans le Karâ-Kitây. Le gouverneur de cette province les reçut bien, et, pour leur faire honneur, il fit danser devant eux ses deux fils avec les principaux personnages de sa cour.

En quittant le Karâ-Kitây, les voyageurs chevauchèrent pendant plusieurs jours le long d'un lac, situé au nord de la ville de Yéman, qui doit être, suivant M. de Rémusat, le lac Késil-Basch. Là habitait Ordu, le plus ancien capitaine des Tartares.

Carpini et Étienne se reposèrent un jour entier dans cet endroit, où on ne leur ménagea pas l'hospitalité. Puis, ils repartirent à travers le pays montagneux et froid des Naimans, peuples nomades qui vivaient sous la tente, et, après quelques jours de marche, ils franchirent le pays des Mongols, ce qui leur prit trois semaines, malgré la rapidité de leur marche. Enfin, le jour de la Madeleine, c'est-à-dire le 22 juillet, ils arrivaient au lieu où se trouvait l'empereur, ou plutôt celui que l'élection allait faire empereur, car il n'était pas encore élu.

Ce futur souverain se nommait Cuyné. Il fit défrayer généreusement les envoyés du pape, mais il ne put les recevoir, n'étant pas empereur et ne se mêlant aucunement d'affaires. Cependant, une lettre du prince Bathy lui avait fait connaître les raisons qui avaient déterminé le pape Innocent IV à lui envoyer des ambassadeurs.

Depuis la mort d'Ogadaï, la régence de l'empire mongol avait été confiée à l'impératrice sa veuve, mère du prince Cuyné. Ce fut cette princesse qui reçut le franciscain et son compagnon en audience solennelle, dans une tente de pourpre blanche, qui pouvait contenir deux mille personnes.

« Étant donc là, dit Carpini, nous vîmes une grande assemblée de ducs et princes, qui y étaient venus de tous côtés avec leurs gens, et chacun était à cheval aux environs, par les campagnes et les collines. Le premier jour, ils se vêtirent tous de pourpre

blanche, au second de rouge, et ce fut alors que Cuyné vint en cette tente ; le troisième jour, ils s'habillèrent de pourpre violette, et le quatrième de très-fin écarlate ou cramoisi. En cette palissade, proche de la tente, il y avait deux grandes portes, par l'une desquelles devait entrer l'empereur seulement ; il n'y avait point de gardes, encore qu'elle demeurât tout ouverte, d'autant que personne, entrant ou sortant, n'osait passer par là, mais on entrait par l'autre, où il y avait des gardes portant épée, arc et flèches. De sorte que, si quelqu'un s'approchait de la tente au delà des bornes qui avaient été posées, si on le pouvait attraper, il était battu, sinon on le tirait à coups de flèches. Il y avait là plusieurs seigneurs qui aux harnais de leurs chevaux portaient, à notre jugement, plus de vingt marcs d'argent. »

Cependant, un mois tout entier se passa avant que Cuyné fût proclamé empereur, et les envoyés du pape durent attendre son élection afin de pouvoir être reçus par lui. Carpini, mettant à profit ses loisirs, étudia les mœurs de ces hordes si curieuses. On trouve dans sa relation des détails intéressants à ce sujet.

Le pays lui parut généralement montagneux, mais presque partout sablonneux, avec un peu de terre grasse. Le bois manque presque absolument ; aussi empereurs et princes ne se chauffent-ils qu'en brûlant de la fiente d'animaux. Quoique la contrée soit stérile, les troupeaux s'y élèvent aisément. Le climat est inégal. En été, les orages sont fréquents et la foudre fait de nombreuses victimes. Le vent est si violent qu'il renverse souvent les cavaliers. En hiver, pas de pluie, mais en été seulement, et encore à peine de quoi humecter la poussière. Les grêles sont terribles, et, pendant le séjour de Carpini, ce phénomène se produisit avec une telle intensité, que cent quarante personnes furent submer-

gées, quand les grêlons se fondirent en eau. En somme, pays étendu, mais plus pauvre et plus misérable qu'on ne saurait dire.

Carpini fait aussi des Tartares un portrait très-exact, et qui dénote chez lui de remarquables qualités d'observateur. « Ils ont, dit-il, une grande largeur entre les yeux et les joues, et les joues s'élèvent fort en dehors ; leur nez est plat et petit ; leurs yeux sont aussi petits, et leurs paupières s'élèvent jusqu'à leurs sourcils ; ils sont fort grêles et menus de ceinture, pour la plupart de stature médiocre, avec peu de barbe ; quelques-uns, toutefois, ont quelques poils à la lèvre supérieure et au menton, qu'ils laissent croître sans jamais les couper. Au sommet de la tête, ils ont des couronnes comme nos prêtres, et depuis une oreille jusqu'à l'autre ils se rasent tous à la largeur de trois doigts ; et pour les cheveux qui sont entre leur couronne et leur rasure, ils les laissent croître jusque sur les sourcils ; et, de part et d'autre du front, ils ont leurs cheveux à demi coupés ; et, du reste, ils les laissent croître aussi longs que les femmes, et de cela ils font deux cordons qu'ils lient et nouent au derrière de l'oreille. Ils ont les pieds assez petits. »

Les hommes et les femmes, très-difficiles à distinguer les uns des autres, car leur habillement ne diffère pas, sont vêtus de tuniques fourrées, fendues depuis le haut jusqu'en bas, et ils portent de longs bonnets de bougran ou de pourpre qui vont en s'élargissant par le haut. Ils habitent des maisons en forme de tentes, faites de verges et de bâtons, qui peuvent se démonter et être facilement chargées sur des bêtes de somme. D'autres, plus grandes, se transportent toutes construites sur des chariots, et suivent leur propriétaire à travers le pays.

Les Tartares croient à un Dieu créateur de toutes choses, tant visibles qu'invisibles, qui récompense ou punit suivant les mérites. Mais ils adorent aussi le soleil, la lune, le feu, la terre, l'eau, et se prosternent devant des idoles de feutre, faites à la ressemblance des hommes. Ils sont assez peu tolérants et ils ont martyrisé Michel de Turnigow et Féodor, que l'Église grecque a mis au rang des saints, et qui refusèrent au prince Bathy de se courber vers le midi, comme le font tous les Tartares. Ces peuplades sont superstitieuses ; elles croient aux enchantements et aux sorcelleries ; elles admettent que le feu purifie tout. Quand un de leurs seigneurs est mort, on l'enterre avec une table, un bassin plein de chair, une tasse de lait de jument, une jument et son poulain, un cheval sellé et bridé.

Les Tartares sont très-obéissants à leurs chefs ; ils évitent le mensonge entre eux ; ils fuient les discussions ; les meurtres et voies de fait sont rares ; peu de vols se commettent, et les objets précieux ne sont jamais renfermés. Ces gens-là supportent sans se plaindre le jeûne et la fatigue, le chaud et le froid, jouant, chantant et dansant à toute occasion ; mais ils sont sujets à l'ivrognerie ; leur principal défaut est d'être orgueilleux et méprisants avec les étrangers, et ils n'ont aucun respect pour la vie humaine.

Pour achever de les peindre, Carpini ajoute que ces barbares mangent toutes sortes de viandes, chiens, loups, renards, chevaux et même, à l'occasion, chair humaine. Leur boisson consiste en lait de jument, de brebis, de chèvre, de vache et de chameau. Ils ne connaissent ni le vin, ni la cervoise, ni l'hydromel, mais seulement des liqueurs enivrantes. D'ailleurs, ils sont très-sales, ne dédaignant ni les rats, ni les souris, ni la vermine, faute d'autre comestible ; ne lavant jamais leurs écuelles, ou les lavant

avec le potage même ; ne nettoyant jamais leurs vêtements, ni ne permettant jamais qu'on le fasse, « surtout quand il tonne. » Les hommes ne s'astreignent à aucun travail ; chasser, tirer de l'arc, veiller sur les troupeaux, monter à cheval, voilà toute leur occupation. Les filles et les femmes ne dédaignent pas ces exercices ; elles sont très-adroites et très-audacieuses. En outre, elles fabriquent les fourrures et les habillements, conduisent les chariots et les chameaux, et suffisent d'autant mieux à ces divers travaux qu'elles sont nombreuses dans les familles, et que ces barbares polygames achètent, et très-cher, autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir.

Tel est le résumé des observations faites par Carpini pendant le mois qu'il passa à Syra Orda, en attendant l'élection de l'empereur. Bientôt, certains symptômes marquèrent que cette élection était prochaine. En effet, on chantait devant Cuyné quand il sortait de sa tente, on lui faisait la révérence avec de belles baguettes ayant au bout une touffe de laine écarlate. À quatre lieues de Syra Orda, dans une plaine, le long d'un ruisseau, on avait préparé une tente destinée au couronnement, toute tapissée d'écarlate au dedans et appuyée sur des colonnes incrustées de lames d'or. Enfin, à la Saint-Barthélemy, une grande assemblée se réunit, et chacun, priant incessamment, demeura la face tournée vers le midi, prosternation idolâtre à laquelle le franciscain et son compagnon refusèrent de se joindre. Puis, Cuyné fut placé sur le siège impérial, et les ducs et le peuple fléchirent le genou devant lui. Il était sacré.

Aussitôt Carpini et Étienne furent mandés devant le nouvel empereur. On les fouilla d'abord, puis ils entrèrent dans la tente impériale en même temps que d'autres ambassadeurs, porteurs

de riches présents. Quant à eux, pauvres envoyés du pape, ils n'avaient plus rien à offrir. Leur réception s'en ressentit-elle ? nous ne savons, mais Carpini et Étienne furent longtemps avant de pouvoir entretenir Sa Majesté tartare des affaires qui les avaient amenés vers lui. Les jours s'écoulaient, les envoyés étaient fort maltraités, et ils mouraient littéralement de faim et de soif, quand, vers la Saint-Martin, l'intendant et les secrétaires de l'empereur les firent mander devant eux, et ils leur remirent pour le pape des lettres finissant par ces mots superbes, qui sont comme la formule finale des souverains asiatiques : « Nous adorons Dieu, et, avec son aide, nous détruirons la terre entière, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident. »

Vers la Saint-Brice, les ambassadeurs partirent, et, pendant tout l'hiver, ils cheminèrent à travers les déserts glacés. À l'Ascension, ils arrivaient à la cour du prince Bathy, qui leur donna des passeports, et ils ne rentraient à Kiew que quinze jours avant la Saint-Jean de l'année 1247. Le 9 octobre, le pape nommait Carpini archevêque d'Antivari en Dalmatie, et ce voyageur célèbre mourut à Rome vers 1251.

La mission de Carpini ne produisit en somme aucun résultat, et les Tartares restèrent ce qu'ils étaient, des hordes féroces et sauvages. Cependant, six ans après le retour du franciscain, un autre moine mineur, nommé Guillaume de Rubruquis, Belge d'origine, fut envoyé vers ces barbares, qui habitaient le territoire situé entre le Don et le Volga. Voici quel était l'objet de la mission.

Acette époque, saint Louis faisait la guerre aux Sarrasins de Syrie, et tandis qu'il harcelait les infidèles, un prince mongol, Erkaltay, les attaquait du côté de la Perse, faisant une utile diver-

sion en faveur du roi de France. Le bruit courait que ce prince s'était converti au christianisme. Saint Louis, désirant s'assurer du fait, chargea le moine Rubruquis d'observer Erkaltay dans son pays même.

Au mois de juin 1253, Rubruquis et ses compagnons s'embarquèrent pour Constantinople, et de là ils atteignirent l'embouchure du Don, sur la mer d'Azof, où se trouvaient un grand nombre de Goths, descendant des tribus germaniques. Arrivés chez les Tartares, les envoyés du roi de France furent d'abord assez mal traités ; mais, sur la présentation de leurs lettres, le gouverneur Zagathal, parent du khan, leur fournit des chariots, des chevaux et des bœufs pour leur voyage.

Ils partirent donc, et le lendemain ils rencontrèrent tout d'abord un village ambulant ; c'étaient des chariots chargés de maisons appartenant au gouverneur. Pendant dix jours, les voyageurs demeurèrent dans cette tribu, qui ne se distingua pas par sa générosité, et, sans leurs provisions de biscuits, Rubruquis et ses compagnons fussent sans doute morts de faim. Parvenus à l'extrémité de la mer d'Azof, ils se dirigèrent vers l'est en longeant un désert aride, sans un arbre, sans une pierre. C'était le pays des Comans, déjà traversé plus au nord par Carpini. Rubruquis, laissant au sud les montagnes habitées par les peuplades circassiennes, arriva, après un fatigant voyage de deux mois, au camp du prince Sartach, établi sur les rives du Volga.

Là était la cour du prince, fils de Baatu-Khan. Il avait six femmes ; chacune d'elles possédait un palais, des maisons et deux cents chariots, dont quelques-uns, larges de vingt pieds, étaient traînés par un attelage de vingt-deux bœufs disposés sur deux rangs de onze chacun.

Sartach reçut les envoyés du roi de France avec beaucoup d'affabilité, et, les voyant pauvres, il leur fournit tout ce dont ils avaient besoin ; mais Rubruquis et ses compagnons durent se présenter devant le prince revêtus de leurs habits sacerdotaux ; puis, posant sur un coussin une magnifique Bible donnée par le roi de France, un psautier, présent de la reine, un missel, un crucifix et un encensoir, ils entrèrent chez le prince, en se gardant bien de toucher le seuil de la porte, ce qui eût été un acte inexcusable de profanation. Une fois en présence de Sartach, ces pieux ambassadeurs entonnèrent le Salve Regina. Le prince et une des princesses qui l'assistait dans cette cérémonie examinèrent attentivement les ornements des religieux et leur permirent de se retirer. Quant à la question de savoir si Sartach était chrétien, Rubruquis ne put la traiter.

Cependant, la mission des envoyés du roi saint Louis n'était pas terminée. Aussi le prince les engagea fort à se rendre à la cour de son père. Rubruquis obéit, et à travers les tribus mahométanes qui se partageaient la contrée entre le Don et le Volga, il arriva au camp du roi, situé sur le bord du fleuve.

Là, même cérémonie qu'à la cour du prince Sartach. Les religieux durent revêtir leurs ornements d'église, et ils se présentèrent ainsi devant le khan, qui occupait un siège doré, large comme un lit. Mais Baatu ne crut pas devoir traiter lui-même avec les ambassadeurs du roi de France, et il les envoya à Caracorum, à la cour de Mangu-Khan.

Rubruquis franchit le pays des Baskhirs, visita Ken-chat, Talach, passa l'Axiarte et atteignit Equius, ville dont les commentateurs n'ont pas su reconnaître la position ; puis, par la terre d'Organum, où se voit le lac de Balkash, et par le territoire des Uigurs,

il arriva à Caracorum, la capitale devant laquelle s'était arrêté Carpini sans y entrer.

Cette ville, suivant Rubruquis, était ceinte de murailles de terre percées de quatre portes. Deux mosquées et une église chrétienne en formaient les principaux monuments. Le moine recueillit dans cette cité quelques renseignements sur les peuplades environnantes, principalement sur les Tangurs, dont les bœufs, de race remarquable, ne sont autres que ces yacks renommés dans le Thibet, et il parle de ces Thibétains, dont la plus étrange coutume est de manger les cadavres de leurs père et mère, afin de leur procurer une sépulture honorable.

Cependant, le grand khan n'était pas alors dans sa capitale de Caracorum. Rubruquis et ses compagnons durent aller à sa résidence, située au delà des montagnes qui s'élèvent dans la partie septentrionale de la contrée. Le lendemain de leur arrivée, ils se rendirent à la cour, pieds nus, suivant la règle franciscaine, ce qui leur valut d'avoir les orteils gelés. Introduits devant Mangu-Khan, ils virent « un homme au nez camard et de taille moyenne, couché sur un lit de repos et vêtu d'une fourrure brillante, tachetée comme la peau d'un veau marin. » Ce roi était entouré de faucons et autres oiseaux. Plusieurs sortes de liqueurs, un punch d'arrack, du lait de jument fermenté, du ball, sorte d'hydromel, furent offertes aux envoyés du roi de France. Ceux-ci s'abstinrent d'en boire ; mais le khan, moins sobre qu'eux, ne tarda pas à perdre la raison sous l'influence de ces boissons capiteuses, et l'audience dut être levée sans que la mission des ambassadeurs eût été remplie.

Rubruquis passa plusieurs jours à la cour de Mangu-Khan. Il y trouva un grand nombre de prisonniers allemands et français,

principalement employés à la fabrication des armes et à l'exploitation des mines de Bocol. Ces prisonniers, bien traités par les Tartares, ne se plaignaient point de leur situation. Après plusieurs audiences que lui donna le grand khan, Rubruquis obtint la permission de partir, et il revint à Caracorum.

Près de cette ville s'élevait un magnifique palais appartenant au khan ; il ressemblait à un vaste église avec nef et double bascôté. C'est là que le souverain siège sur une estrade élevée, à l'extrémité septentrionale ; les hommes s'assoient à sa droite et les femmes à sa gauche. C'est aussi dans ce palais que, deux fois l'an, on célèbre de splendides fêtes, quand tous les seigneurs du pays sont réunis autour de leur souverain.

Pendant qu'il séjournait à Caracorum, Rubruquis recueillit des documents intéressants sur les Chinois, leurs mœurs, leur écriture, etc. Puis, quittant la capitale des Mongols, il reprit le chemin qu'il avait déjà parcouru ; mais, arrivé à Astrakan, à l'embouchure du grand fleuve, il descendit au sud, entra en Syrie, et, sous la garde d'une escorte de Tartares, nécessitée par la présence de tribus pillardes, il arriva à Derbend, aux Portes-de-Fer. De ce point, par Nakshivan, Erzeroum, Siwas, Césarée, Iconium, il atteignit le port de Curch, et s'y embarqua pour retourner dans sa patrie.

Son voyage, en le voit, se rapproche beaucoup de celui de Carpini, mais la relation en est moins intéressante, et le moine belge ne parait pas avoir été doué de l'esprit d'observation qui caractérise le franciscain italien.

Avec Carpini et Rubruquis se termine la liste des explorateurs qui se rendirent célèbres dans le treizième siècle ; mais leur re-

nommée allait être dépassée, et de beaucoup, par celle du Vénitien Marco Polo, le plus illustre voyageur de toute cette époque.

Première partie · Chapitre IV · I

Marco Polo (1253-1324).

Intérêt des marchands génois et vénitiens à provoquer des explorations dans le centre de l'Asie. — La famille Polo et sa situation à Venise. — Nicolo et Matteo Polo, les deux frères. — Ils vont de Constantinople à la cour de l'empereur de Chine. — Leur réception à la cour de Kublaï-Khan. — L'empereur les nomme ses ambassadeurs près du pape. — Leur retour à Venise. — Marco Polo. — Il part avec son père Nicolo et son oncle Matteo pour la résidence du roi tartare. — Le nouveau pape Grégoire X. — La relation de Marco Polo écrite en français sous sa dictée par Rusticien de Pise.

Les marchands génois et vénitiens ne pouvaient rester indifférents aux explorations que de hardis voyageurs tentaient dans l'Asie centrale, l'Inde et la Chine. Ils comprenaient que ces contrées allaient bientôt offrir de nouveaux débouchés à leurs produits, et que, d'un autre côté, les bénéfices seraient immenses à rapporter en Occident les marchandises de fabrique orientale. Les intérêts du commerce devaient donc lancer quelques nouveaux chercheurs dans la voie des découvertes. Telles furent les raisons qui décidèrent deux nobles Vénitiens à quitter leur patrie, à braver toutes les fatigues et tous les dangers de ces périlleux voyages dans le but d'étendre leurs relations commerciales.

Ces deux Vénitiens appartenaient à la famille Polo, originaire de la Dalmatie, que ses richesses, dues au négoce, avaient mise au rang des familles patriciennes de Venise. En 1260, les frères Nicolo et Matteo, qui se trouvaient depuis plusieurs années à Constantinople, où ils avaient établi une succursale, se rendirent avec une pacotille considérable de bijoux au comptoir de Crimée dirigé par leur frère aîné, Andrea Polo. De ce point, remontant vers le nord-est et traversant le pays de Comanie, ils atteignirent, sur le Volga, le camp de Barkaï-Khan. Ce prince mongol reçut fort bien les deux marchands de Venise, et leur acheta tous les bijoux qu'ils lui offraient au double de leur valeur.

Nicolo et Matteo restèrent un an dans le camp mongol ; mais, vers cette époque, en 1262, une guerre éclata entre Barkaï et le prince Houlagou, le conquérant de la Perse. Les deux frères, ne voulant pas s'aventurer au milieu de contrées battues par les Tartares, préférèrent se rendre à Boukharâ, qui formait la principale résidence de Barkaï, et ils y séjournèrent pendant trois ans. Mais, Barkaï vaincu et sa capitale prise, les partisans d'Houlagou engagèrent les deux Vénitiens à les suivre vers la résidence du grand khan de Tartarie, qui, d'ailleurs, ne pouvait manquer de leur faire un excellent accueil. Ce Kublaï-Khan, quatrième fils de Gengis-Khan, était empereur de la Chine, et il occupait alors sa résidence d'été en Mongolie, sur la frontière de l'empire chinois.

Les marchands vénitiens partirent et employèrent une année entière à traverser cette immense étendue de pays qui sépare Boukharâ des limites septentrionales de la Chine. Kublaï-Khan fut très-heureux de recevoir ces étrangers venus des pays occidentaux. Il leur fit grande fête, et les interrogea avec empressement sur les événements qui se passaient alors en Europe, de-

mandant force détails sur les empereurs et les rois, sur leur administration, sur leurs méthodes de guerre ; puis il les entretint longtemps du pape et des affaires de l'Église latine.

Matteo et Nicolo, qui parlaient couramment la langue tartare, répondirent franchement à toutes les questions de l'empereur. Celui-ci eut alors la pensée d'envoyer des messagers au pape, et il pria les deux frères d'être ses ambassadeurs auprès de Sa Sainteté. Les marchands acceptèrent avec reconnaissance, car, grâce à ce nouveau caractère, leur retour allait se faire dans des conditions avantageuses. L'empereur fit préparer des chartes en langue turque, demandant au pape de lui envoyer cent hommes sages pour convertir les idolâtres au christianisme ; puis, il adjoignit aux deux Vénitiens un de ses barons nommé Cogatal, et il les chargea de lui rapporter de l'huile de la lampe sacrée qui brûle incessamment sur le tombeau du Christ à Jérusalem.

Les deux frères, munis de passeports qui mettaient à leur disposition hommes et chevaux dans toute l'étendue de l'empire, prirent congé du khan et se mirent en route en 1266. Mais bientôt le baron Cogatal tomba malade. Les Vénitiens, forcés de se séparer de lui, continuèrent leur chemin, et, malgré toute l'aide qu'ils reçurent, ils ne mirent pas moins de trois ans pour atteindre Laïas, port de l'Arménie, connu actuellement sous le nom d'Issus, et qui est situé au fond du golfe Issique. Quittant alors Laïas, ils se rendirent à Acre en 1269. Là, ils apprirent la mort du pape Clément IV, vers lequel ils étaient envoyés. Mais le légat Tebaldo résidait en cette ville. Il reçut les Vénitiens, et, apprenant quelle était la mission dont le grand khan les avait chargés, il les engagea à attendre l'élection du nouveau pape.

Matteo et Nicolo, absents de leur patrie depuis quinze ans, résolurent de retourner à Venise. Ils se rendirent à Négrepont, et s'embarquèrent sur un navire qui les conduisit directement à leur ville natale.

En débarquant, Nicolo Polo apprit et la mort de sa femme et la naissance d'un fils qui lui était né quelques mois après son départ, en 1254. Ce fils se nommait Marco Polo. Pendant deux ans, les deux frères, qui avaient à cœur de remplir leur mission, attendirent à Venise l'élection du nouveau pape. Cette élection ne se faisant pas, ils crurent qu'ils ne pouvaient différer davantage leur retour vers l'empereur mongol ; ils partirent donc pour Acre, emmenant cette fois le jeune Marco, qui ne devait pas être âgé de plus de dix-sept ans. À Acre, ils retrouvèrent le légat Tebaldo, qui les autorisa à aller chercher à Jérusalem l'huile de la lampe du saint sépulcre. Cette mission accomplie, les Vénitiens revinrent à Acre, et, en l'absence d'un pape, ils demandèrent au légat des lettres pour Kublaï-Khan, dans lesquelles devait être mentionnée la mort du pape Clément IV. Tebaldo leur donna ces lettres, et les deux frères retournèrent à Laïas. Là, à leur grande joie, ils apprirent que le légat Tebaldo venait d'être sacré pape sous le nom de Grégoire X, le 1 septembre 1271. Le nouvel élu les manda immédiatement, et le roi d'Arménie mit une galère à leur disposition pour les conduire plus rapidement à Acre. Le pape les reçut avec empressement, leur remit des lettres pour l'empereur de la Chine, leur adjoignit deux frères prêcheurs, Nicolas de Vicence et Guillaume de Tripoli, et leur donna sa bénédiction.

Les ambassadeurs prirent alors congé de Sa Sainteté et retournèrent à Laïas. Mais, à peine arrivés en cette ville, ils faillirent être faits prisonniers par les bandes du sultan mamelouk Bibars,

qui ravageait alors l'Arménie. Les deux frères prêcheurs, peu satisfaits de ce début, renoncèrent à se rendre en Chine, et laissèrent aux deux Vénitiens et à Marco Polo le soin de remettre à l'empereur mongol les lettres du pape.

C'est ici que commence le voyage proprement dit de Marco Polo. A-t-il visité réellement tous les pays, toutes les villes qu'il décrit ? Non, sans doute, et dans la narration écrite en français sous sa dictée par Rusticien de Pise, il est formellement dit que « Marco Polo, sage et noble citoyen de Venise, vit tout cela de ses propres yeux, et que ce qu'il ne vit pas il l'entendit de la bouche d'hommes croyables de vérité. » Mais ajoutons que la plupart des villes et royaumes cités par Marco Polo ont été réellement parcourus par lui. Nous suivrons donc l'itinéraire tel qu'il existe dans son récit, en indiquant seulement ce que le célèbre voyageur apprit par ouï-dire, durant les missions importantes dont le chargea l'empereur Kublaï-Khan. Pendant ce second voyage, les deux Vénitiens ne gardèrent pas exactement la même route qu'ils avaient prise lorsqu'ils se rendirent pour la première fois vers l'empereur de la Chine. Ils avaient passé par le nord des monts Célestes, qui sont les monts Thiân-chân-pe-lou, ce qui allongea leur chemin. Cette fois, ils tournèrent le sud des mêmes monts, et cependant, bien que cette route fût plus courte que l'autre, ils ne mirent pas moins de trois ans et demi à la parcourir, à cause des pluies et des débordements des grands fleuves. Cet itinéraire sera facile à suivre sur une carte de l'Asie, car aux vieux noms du récit de Marco Polo, nous avons partout substitué les noms exacts de la cartographie moderne.

Première partie · Chapitre IV · II

La Petite-Arménie. — La Grande-Arménie. — Le mont Ararat. — La Géorgie. — Mossoul Bagdad, Bassorah, Tauris. — La Perse. — La province de Kirman. — Comadi. — Ormuz. — Le Vieux de la montagne. — Cheburgan. — Balac. — Le Balacian. — Cachemire. — Kaschgar. — Samarkand. — Cotan. — Le désert. — Tangut. — Caracorum. — Signan-fu. — Tenduc. — La grande muraille. — Ciandu, la ville actuelle de Chang-tou. — La résidence de Kublaï-Khan. — Cambaluc, maintenant Péking. — Les fêtes de l'empereur. — Ses chasses. — Description de Péking. — L'hôtel de la monnaie et les billets de banque chinois. — Les postes de l'empire.

En quittant la ville d'Issus, Marco Polo parle de la Petite-Arménie comme d'une terre très-insalubre, dont les habitants, autrefois vaillants, maintenant vils et chétifs, n'ont d'autre talent que de bien boire. Quant au port d'Issus, c'est l'entrepôt des précieuses marchandises de l'Asie et le rendez-vous des marchands de tout pays. De la Petite-Arménie, Marco Polo passe dans la Turcomanie, dont les tribus, simples et un peu sauvages, exploitent des pâturages excellents, et élèvent des chevaux et des mulets renommés ; quant aux ouvriers des villes, ils excellent dans la fabrication des tapis et des draps de soie. La Grande-Arménie, que Marco Polo visita ensuite, offre pendant l'été un campement favorable aux armées tartares. Là, le voyageur vit le mont Ararat, où s'arrêta l'arche de Noé après le déluge, et il signale sur les terres confinant à la mer Caspienne d'abondantes sources de naphte, qui sont l'objet d'une exploitation importante.

Marco Polo, quittant alors la Grande-Arménie, se dirigea par le nord-est vers la Géorgie, royaume qui s'étend sur le revers méridional du Caucase, et dont les anciens rois avaient en naissant, dit la tradition, « un aigle dessiné sur l'épaule droite. » Les Géorgiens, suivant lui, sont bons archers et hommes de guerre. Les ouvriers du pays fabriquent d'admirables étoffes de soie et d'or. Là se voient ce célèbre défilé de quatre lieues de long, situé entre le pied du Caucase et de la mer Caspienne, que les Turcs appellent la Porte de Fer, et les Européens, le Pas de Derbent, et ce lac miraculeux dans lequel, dit-on, on ne trouve de poisson que pendant le carême.

De ce point, les voyageurs descendirent vers le royaume de Mossoul et gagnèrent la ville de ce nom située sur la rive droite du Tigre, puis Bagdad, où demeure le calife de tous les Sarrasins du monde. Marco Polo raconte ici la prise de Bagdad par les Tartares en 1255, et il cite une histoire merveilleuse à l'appui de cette maxime chrétienne de la foi qui soulève les montagnes ; puis il indique aux marchands la route qui va de cette ville au golfe Persique, et qui se fait en dix-huit jours par le fleuve en traversant Bassorah par le pays des dattes.

De ce point à Tauris, ville persane de la province d'Adzerbaïdjan, l'itinéraire de Marco Polo parait rompu. Quoi qu'il en soit, on le retrouve à Tauris, grande et commerçante cité, bâtie au milieu de beaux jardins, et qui fait le trafic des pierres précieuses et autres marchandises de haut prix, mais dont les habitants sarrasins sont mauvais et déloyaux. Là, il établit la division géographique de la Perse en huit provinces. Les indigènes de la Perse, suivant lui, sont redoutables aux marchands, qui ne peuvent voyager sans être armés d'arcs et de flèches. Le principal com-

merce du pays est celui des chevaux et des ânes, que l'on envoie à Kis ou à Ormuz, et de là aux Indes. Quant aux productions de la terre, elles consistent en froment, en orge, en millet et en raisin, qui y viennent abondamment.

Marco Polo descendit au sud jusqu'à Yezd, la ville la plus orientale de la Perse proprement dite, bonne cité, noble et industrielle. En la quittant, les voyageurs durent chevaucher pendant sept jours à travers de magnifiques forêts giboyeuses pour arriver à la province de Kirman. Ici, les mineurs exploitent avec profit dans les montagnes des mines de turquoises, de fer et d'antimoine ; les broderies à l'aiguille, la fabrication des harnais et des armes, l'élevage des faucons de chasse occupent un grand nombre d'habitants. En quittant la ville de Kirman, Marco Polo et ses deux compagnons mirent neuf jours à traverser un pays riche et populeux, et ils atteignirent la ville de Comadi, que l'on suppose être la moderne Memaun, qui à cette époque était déjà bien déchue. La campagne était superbe ; de tous côtés, de beaux moutons, gros et gras, des bœufs blancs comme la neige, à cornes courtes et fortes, et par milliers des gelinotes et autre gibier ; puis, des arbres magnifiques, principalement des dattiers, des orangers et des pistachiers.

Après cinq jours de voyage vers le midi, les trois voyageurs entrèrent dans la belle plaine de Cormos, dont le nom moderne est Ormuz ; de belles rivières l'arrosent. Après deux autres jours de marche, Marco Polo se trouva sur les bords du golfe Persique, et à la cité d'Ormuz qui forme le port maritime du royaume de Kirman. Ce pays lui parut très-chaud et très-malsain, mais riche en dattiers et arbres à épices ; productions du sol, pierres précieuses, étoffes de soie et d'or, dents d'éléphant, vin de dattes et

autres marchandises étaient entreposés dans cette ville, et là venaient de nombreux navires à un mât, cousus de fil d'écorce, chevillés et non cloués, dont beaucoup périssaient en traversant la mer des Indes.

D'Ormuz, Marco Polo, remontant vers le nord-est, retourna à Kirman ; puis il s'aventura par des chemins dangereux, à travers un aride désert, où l'on ne trouve que de l'eau saumâtre, — désert que, 1500 ans auparavant ; Alexandre franchit avec son armée en revenant des bouches de l'Indus rejoindre l'amiral Néarque, — et, sept jours après, il entra dans la ville de Khabis, sur la fraction du royaume de Kirman. En quittant cette ville, il remonta en huit jours à travers de vastes solitudes jusqu'à Tonocain, qui doit être la capitale actuelle de la province de Kumis, soit Damaghan. Ici, Marco Polo donne quelques détails sur le Vieux de la montagne, le chef des Hashishins, secte mahométane qui se signal par son fanatisme religieux et ses cruautés épouvantables. Il entra alors, après six journées de marche, dans la ville corassane de Cheburgan, la cité par excellence, où les melons sont plus doux que le miel, et dans la noble cité de Balac, située vers les sources de l'Oxus. Puis, à travers un pays où les lions ne sont pas rares, il arriva à Taïkan, vaste marché au sel qui attire un grand nombre de trafiquants, et à Scasem ; c'est le Kashem de Marsden, le Kishin ou Krisin de Hiouen Tsang, que sir H. Rawlinson a identifié avec la colline de Kharesm du Zend Avesta, que quelques commentateurs croient être la moderne Coundouz. Dans cette contrée, on rencontrait beaucoup de porcs-épics, et quand on les chassait, dit Marco Polo, ces animaux, s'accolant tous ensemble, lançaient contre les chiens les épines qu'ils ont sur le dos et sur les côtés. On sait maintenant ce qu'il faut penser de cette prétendue faculté défensive du porc-épic.

Les voyageurs entrèrent alors sur le territoire montagneux de Balacian, dont les rois se prétendent issus d'Alexandre le Grand, contrée froide, qui produit de bons chevaux, grands coureurs, des faucons bien volants et toute espèce de gibier. Là existent des mines de rubis-balais, que le roi exploite à son profit dans une montagne appelée Sighinan, et sur laquelle personne ne peut mettre le pied sous peine de mort. On récolte aussi en d'autres lieux du minerai d'argent et beaucoup de pierres avec lesquelles on fait « l'azur le plus fin du monde », c'est-à-dire le lapis-lazuli. Marco Polo a dû résider pendant longtemps dans cette région pour avoir une idée si précise des lieux. À dix journées de Balacian, se rencontre une province qui doit être la Paishore moderne, dont les habitants idolâtres ont le teint très-foncé, puis, à sept journées de marche vers le midi, le royaume de Cachemire, un pays tempéré, dont les cités et les villages sont nombreux, et que son sol, coupé de défilés très-forts, rend facile à défendre. Arrivé à ce point, si Marco Polo eut continué plus avant dans cette direction, il serait entré sur le territoire de l'Inde ; mais il remonta vers le nord, et, après douze jours, il se trouva sur le territoire de Vaccan, arrosé par le haut cours de l'Oxus et au milieu des pâturages magnifiques où paissent ces immenses troupeaux de moutons sauvages que l'on appelle mouflons. De là, par les contrées du Pamer et du Belor, territoires montagneux jetés entre les systèmes orographiques de l'Altaï et de l'Himalaya, qui prirent aux voyageurs quarante jours d'une marche pénible, ils arrivèrent à la province de Kaschgar. C'est là que Marco Polo rejoignit l'itinéraire de Matteo et Nicolo Polo pendant leur premier voyage, lorsque de Boukhara ils furent entraînés vers la résidence du grand khan. De Kaschgar, Marco Polo fit une pointe dans l'ouest jusqu'à Samarkand, grande ville habitée par des chrétiens

et des Sarrasins ; puis, repassant par Kaschgar, il se dirigea sur Yarkuud, ville fréquentée par les caravanes qui font le commerce entre l'Inde et l'Asie septentrionale ; traversant alors Cotan, capitale de la province de ce nom, et Pein, ville incertaine, située dans une contrée où l'on recueille abondamment le jaspe et la calcédoine, il atteignit un certain royaume de Ciarcian, peut-être Kharachar, qui devait s'étendre sur les frontières du désert de Gobi ; enfin, après cinq journées à travers des plaines sablonneuses et privées d'eau potable, il vint se reposer pendant huit jours dans la cité de Lob, ville aujourd'hui détruite, dans laquelle il fit tous ses préparatifs pour traverser le désert qui s'étend dans l'est, « désert si long, dit-il, qu'il faudrait un an pour le traverser dans toute sa longueur, désert hanté par les esprits et au milieu duquel retentissent des tambours invisibles et autres instruments. »

Après un mois employé à franchir ce désert dans sa largeur, les trois voyageurs arrivèrent, dans la province de Tangut, à la ville de Cha-tcheou, bâtie sur la limite ouest de l'empire chinois. Cette province renferme peu de commerçants, mais un grand nombre d'agriculteurs qui vivent du profit de leur blé. Parmi les coutumes de Tangut qui paraissent avoir frappé le plus vivement Marco Polo, il faut citer cette coutume de ne brûler les morts qu'au jour fixé par les astrologues ; « et tout le temps que le mort reste au logis, ses parents, qui demeurent dans la maison, lui font une place à table, et lui servent à manger et à boire comme s'il était vivant. »

Vers le nord-ouest, en sortant du désert, Marco Polo et ses compagnons firent une excursion vers la cité d'Amil et poussèrent jusqu'à Ginchintalas, ville sur la situation de laquelle les

géographes ne sont pas d'accord, et qui est habitée par des idolâtres, des mahométans et des chrétiens nestoriens.

De Ginchintalas, Marco Polo revint à Cha-tcheou, et il reprit sa route vers l'est à travers le Tangut, par la ville de So-ceu, sur un territoire propice à la culture de la rhubarbe, et par Canpicion, le Kan-tcheou des Chinois, alors capitale de tout le Tangut. C'était une ville importante, peuplée de riches chefs idolâtres qui sont polygames, et épousent de préférence leurs cousines ou « la femme de leur père ». Les trois Vénitiens demeurèrent un an dans cette grande ville. Il est donc facile de comprendre, en les voyant faire de telles haltes et se détourner sans cesse de leur route, comment leur voyage à travers l'Asie centrale a pu durer plus de trois années.

En quittant Kan-tcheou, après avoir chevauché pendant douze jours, Marco Polo arriva sur la limite d'un désert de sable, à la cité d'Etzina. C'était encore un détour, puisqu'il remontait directement au nord ; mais le voyageur tenait à visiter la célèbre cité de Caracorum, cette capitale tartare que Rubruquis avait habitée en 1254.

Marco Polo avait certainement en lui les instincts d'un explorateur, et il ne regardait pas aux fatigues quand il s'agissait de compléter ses études géographiques. Dans cette circonstance, et pour atteindre la ville tartare, il dut marcher pendant quarante jours au milieu d'un désert sans habitations, sans herbages.

Il atteignit enfin Caracorum. C'était une ville qui mesurait trois milles de tour. Après avoir été longtemps la capitale de l'empire mongol, elle fut conquise par Gengis-Khan, l'aïeul de l'empereur actuel, et Marco Polo fait en cet endroit une digression his-

torique, dans laquelle il raconte les guerres du héros tartare contre, ce fameux prêtre Jean, ce souverain qui tenait tout le pays sous sa domination.

Marco Polo, revenu à Kan-tcheou, marcha cinq journées vers l'est, et arriva à la ville d'Erginul, probablement la ville de Liang-sheu. De là, il fit une petite pointe au sud pour visiter Si-gnan-fu à travers un territoire où paissaient des bœufs sauvages, grands comme des éléphants, et ce précieux chevrotain qui a reçu le nom de porte-musc. Remontés à Liang-sheu, les voyageurs, en huit jours, atteignirent vers l'est Cialis, où se fabriquent des camelots de poil de chameau les plus beaux du monde, puis, dans la province de Tenduc, la ville de ce nom, où régnait un descendant du prêtre Jean soumis au grand khan. C'était une cité industrielle et commerçante. De ce point, par un crochet vers le nord, les Vénitiens s'élevèrent par Sinda-cheu, au delà de la grande muraille de la Chine, jusqu'à Ciagannor, qui doit être Tsaan-Balgassa, jolie ville, où l'empereur réside volontiers quand il veut se livrer au plaisir de la chasse au gerfaut, car grues, cigognes, faisans et perdrix abondent sur ce territoire.

Enfin, Marco Polo, son père et son oncle, trois journées après avoir quitté Ciagannor, arrivèrent à la cité de Ciandu, le Chang-tou actuel, que la relation nomme ailleurs Clemen-fou. C'est là que les envoyés du pape furent reçus par Kublaï-Khan, qui habitait alors cette résidence d'été, située au delà de la grande muraille, au nord de Cambaluc, devenu maintenant Péking, et qui était la capitale de l'empire. Le voyageur parle peu de la réception qui lui fut faite, mais il décrit avec un soin tout particulier le palais du khan, grande construction de pierre et de marbre dont les chambres sont toutes dorées. Ce palais est bâti au milieu d'un

parc entoure de murs, où se voient des ménageries et des fontaines, et même un bâtiment construit en roseaux si bien entrelacés qu'ils sont impénétrables à l'eau ; c'était une sorte de kiosque qui pouvait se démonter, et que le grand khan habitait pendant les mois de juin, de juillet et d'août, c'est-à-dire pendant la belle saison. Cette saison ne pouvait manquer d'être belle, en effet, car, au dire de Marco Polo, des astrologues, attachés à la personne du khan, étaient chargés de dissiper, par leurs sortilèges, toute pluie, tout brouillard ou mauvais temps. Le voyageur vénitien n'a pas l'air de mettre en doute le pouvoir de ces magiciens. « Ces sages hommes, dit-il, sont de deux races, tous idolâtres ; ils savent des arts diaboliques et des enchantements plus que tous les autres hommes ; et ce qu'ils font, ils le font par le secours du diable, mais ils font croire aux autres hommes qu'ils le font par sainteté et par l'œuvre de Dieu. Ces gens ont un usage que voici : lorsqu'un homme est condamné à mort et exécuté, ils le prennent, le font cuire et le mangent ; mais ils ne le mangeraient point s'il était mort de sa belle mort. Et sachez que ces gens dont je vous ai parlé, qui savent tant d'enchantements, font le prodige que je vais vous raconter. Quand le grand khan est assis dans sa principale salle, à sa table, qui a bien huit coudées, et que les coupes sont sur le pavé de la salle, loin de la table bien de dix pas, et toutes remplies de vin, de lait ou d'autres bons breuvages, ces sages enchanteurs font tant par leur art et leurs enchantements, que ces coupes pleines se lèvent d'elles-mêmes et viennent devant le grand khan sans que personne y touche ; et ils font cela devant dix mille personnes, et c'est bien l'exacte vérité sans mensonge ; et d'ailleurs les habiles en nécromancie vous diront que cela peut se faire. »

Puis, Marco Polo fait l'histoire de l'empereur Kublaï, qui est le plus puissant des hommes, et qui possède plus de terres et de trésors que personne n'en eut depuis Adam, notre premier père. Il raconte comment le grand khan, âgé alors de quatre-vingt-cinq ans, homme de moyenne taille, assez gras, mais bien taillé de tous ses membres, au visage blanc et vermeil, aux beaux yeux noirs, monta sur le trône en l'an 1256 de la naissance du Christ. C'était un bon capitaine à la guerre, et il le prouva bien quand son oncle Naïan, s'étant révolté contre lui, voulut lui disputer le pouvoir à la tête de quatre cent mille cavaliers. — Kublaï-Khan, réunissant « en secret » trois cent soixante mille hommes à cheval et cent mille à pied, marcha contre son oncle. La bataille fut terrible. « Il y mourut tant d'hommes de part et d'autre, que c'était une merveille. » Mais Kublaï-Khan fut vainqueur, et Naïan, en sa qualité de prince du sang royal, étroitement cousu vivant dans un tapis, mourut ainsi au milieu d'atroces souffrances.

Après sa victoire, l'empereur rentra triomphant dans sa capitale du Cathay, nommée Cambaluc, qui est devenue peu à peu la ville actuelle de Péking. Marco Polo, arrivé dans cette ville, dut y faire un assez long séjour, jusqu'au moment où il fut chargé de diverses missions dans l'intérieur de l'empire. C'est à Cambaluc que s'élevait le magnifique palais de l'empereur, dont le voyageur vénitien fait la description suivante, que nous empruntons au texte, rapporté par M. Charton, et qui donnera une idée exacte de l'opulence de ces souverains mongols.

« En avant du palais est un grand mur carré dont chaque côté a un mille, ce qui fait quatre milles de tour ; il est moult gros, haut bien de dix pas, tout blanc et crénelé. À chaque coin de ce

mur est un palais moult beau et moult riche, dans lequel sont conservés les harnais du grand khan : ses arcs, ses carquois, ses selles, les freins de ses chevaux, ses cordes d'arc, et toutes choses dont on a besoin à la guerre ; au milieu de chaque carré est encore un palais semblable à ceux des coins, si bien qu'il y en a huit en tout, et ces huit sont remplis des harnais du grand sire, de sorte que, dans chacun d'eux, il y a une espèce différente : dans l'un les arcs, dans l'autre les selles, et ainsi de suite. En ce mur, sur le côté du midi sont cinq portes. Celle du milieu est une grande porte qui ne s'ouvre que pour laisser entrer ou sortir le grand khan ; près de cette grande porte, de chaque côté en est une petite par où entrent les autres personnes ; puis encore deux autres par où l'on entre aussi. À l'intérieur de ce mur en est un autre plus long que large. Il a aussi huit palais disposés comme les autres, où l'on conserve de même les harnais du grand sire. »

Jusqu'ici, on le voit, tous ces palais constituent la sellerie et les salles d'armes de l'empereur. Mais on ne s'étonnera pas de compter un si grand nombre de harnais, quand on saura que le grand khan possédait une race de chevaux blancs comme la neige, et entre autres dix mille juments, dont le lait était exclusivement réservé aux princes du sang royal.

Marco Polo continue en ces termes : « Ce mur a aussi cinq portes du côté du midi, semblables à celles du mur de devant. En chacun des autres côtés, les deux murs n'ont qu'une porte. Au milieu de ces murs est le palais du grand sire, fait ainsi que je vais vous le dire. C'est le plus grand qu'on ait jamais vu. Il n'a pas de second étage, mais le rez-de-chaussée est plus élevé de dix paumes que le sol qui l'entoure. La couverture est moult haute ; les murs des salles et des chambres sont tout couverts d'or et

d'argent, et on y a représenté des dragons, des bêtes, des oiseaux, des chevaux et divers autres animaux, tellement qu'on ne voit qu'or et peintures. La salle est si grande et si large, que plus de six mille hommes peuvent y manger. Il y a tant de chambres que c'est merveille à voir. Il est si grand et si bien fait qu'il n'y a nul homme au monde qui, quand bien même il en aurait la puissance, pût le mieux ordonner. En dessus le toit est tout vermeil, et vert, et bleu, et jaune, et de toutes couleurs, et il est si bien verni qu'il est resplendissant comme du cristal, et luit au loin alentour. Ce toit est d'ailleurs si fort et si solidement fait, qu'il durera nombre d'années. Entre les deux murs sont des prairies avec de beaux arbres où sont diverses espèces de bêtes. Ce sont des cerfs blancs, les bêtes qui donnent le musc, des chevreuils, des daims, des vairs et plusieurs sortes de belles bêtes, qui remplissent toutes les terres en dedans des murs, excepté les chemins ménagés pour les hommes. D'un côté, vers le nord-ouest, est un lac moult grand dans lequel sont divers poissons, car le grand sire en a fait mettre de plusieurs espèces, et chaque fois qu'il en désire, il en a à sa volonté. Un grand fleuve y naît et sort du palais, mais on a fait en sorte que nul poisson ne pût s'en échapper, et cela au moyen de filets de fer et d'airain. Vers le nord, à une portée d'arc du palais, le grand khan a fait faire un tertre. C'est un mont qui est bien haut de cent pas et qui a plus d'un mille de tour. Il est couvert d'arbres qui jamais ne perdent leurs feuilles, mais qui sont toujours verts. Or, sachez que le grand sire, du moment qu'on lui citait quelque bel arbre, le faisait prendre avec toutes ses racines et la terre qui l'entourait, et le faisait apporter à cette montagne par ses éléphants, et peu lui importait que l'arbre fût grand. Ainsi il avait les plus beaux arbres du monde. Le grand sire a fait couvrir toute cette montagne de rouille d'azur, qui est

moult verte, de sorte que les arbres sont tout verts, et le mont tout vert, et on ne voit que du vert, si bien que le mont est appelé mont Vert. Sur la montagne, au milieu du sommet, est un palais beau et grand et tout vert. Cette montagne, les arbres et le palais sont si beaux à regarder que tous ceux qui les voient en sont réjouis ; et le grand sire a fait ce tertre pour jouir de cette belle vue et goûter ce plaisir. »

Après le palais du khan, Marco Polo cite celui de son fils et héritier ; puis, il décrit la ville de Cambaluc, ville ancienne, séparée de la ville moderne de Taidu par un canal qui divise la moderne Péking en ville chinoise et en ville tartare. Le voyageur, observateur minutieux, nous apprend alors les faits et gestes de l'empereur. Suivant sa relation, Kublaï-Khan a une garde d'honneur de deux mille cavaliers, mais « ce n'est pas par peur qu'il l'entretient. » Ses repas sont de véritables cérémonies, soumis à une étiquette sévère. À sa table, qui est plus haute que les autres, il s'assoit au nord, ayant à sa gauche sa première femme, à droite et plus bas ses fils, ses neveux, ses parents ; il est servi par de hauts barons qui ont soin de se fermer la bouche et le nez avec de belles toiles de drap d'or, « afin que leur haleine et leur odeur n'atteignent point les mets et les breuvages du grand sire. » Quand l'empereur va boire, un concert d'instruments se fait entendre, et quand il tient sa coupe à la main, tous les barons et les spectateurs s'agenouillent humblement.

Les principales fêtes du grand khan sont données par lui, l'une au jour anniversaire de sa naissance, l'autre à chaque commencement de l'année. À la première, douze mille barons, auxquels l'empereur offre annuellement cent cinquante mille vêtements de drap de soie d'or ornés de perles, figurent autour du trône, tandis

que les sujets, idolâtres ou chrétiens, font des prières publiques. À la seconde fête, au début de la nouvelle année, le peuple entier, hommes et femmes, se vêt de robes blanches, parce que, suivant la tradition, le blanc porte bonheur, et chacun apporte au souverain des présents de la plus grande valeur. Cent mille chevaux richement caparaçonnés, cinq mille éléphants couverts de beaux draps et portant la vaisselle impériale, et un nombre considérable de chameaux défilent devant l'empereur.

Pendant ces trois mois, décembre, janvier et février, que le grand khan demeure en sa cité d'hiver, tous les seigneurs, dans un rayon de soixante journées de marche, sont tenus de l'approvisionner de sangliers, cerfs, daims, chevreuils et ours. D'ailleurs Kublaï est lui-même un grand chasseur, et sa vénerie est superbement montée et entretenue. Il a des léopards, des loups-cerviers et de grands lions dressés à prendre le gibier sauvage, des aigles assez forts pour chasser loups, renards, daims, chevreuils, et « qui en prennent assez souvent, » enfin des chiens qui se comptent par milliers. C'est vers le mois de mars que l'empereur commence ses grandes chasses en se dirigeant vers la mer, et il n'est pas accompagné de moins de dix mille fauconniers, de cinq cents gerfauts et d'une innombrable quantité d'autours, de faucons-pèlerins et de faucons sacrés. Pendant cette excursion, un palais portatif, dressé sur quatre éléphants accouplés et revêtu au dehors de peaux de lions et au dedans de drap d'or, suit ce roi tartare qui se complaît à toute cette pompe orientale. Il s'avance ainsi jusqu'au camp de Chachiri-Mondou, établi sur un cours d'eau, tributaire de l'Amour, et il dresse sa tente, qui est assez vaste pour contenir dix mille chevaliers ou barons. C'est là son salon de réception ; c'est là qu'il donne ses audiences. Quand il veut se retirer ou se livrer au sommeil, il trouve dans une autre

tente une merveilleuse salle tapissée de fourrures d'hermine et de zibeline, dont chaque peau vaut deux mille besants d'or, soit environ vingt mille francs de notre monnaie. L'empereur demeure ainsi jusqu'à Pâques, chassant grues, cygnes, lièvres, daims, chevreuils, et il revient alors vers sa capitale de Cambaluc.

Marco Polo complète en cet endroit la description de cette ville magnifique. Il énumère les douze bourgs qui la composent, dans lesquels les riches marchands ont fait élever des palais magnifiques, car cette ville est extrêmement commerçante. Il y vient plus de précieuses marchandises qu'en aucun lieu du monde. Mille charrettes chargées de soie y entrent chaque jour. C'est l'entrepôt et le marché des plus riches productions de l'Inde, telles que perles et pierres précieuses, et l'on y vient acheter de plus de deux cents lieues à la ronde. Aussi, pour les besoins de ce commerce, le grand khan a-t-il fait établir un hôtel de la monnaie, qui est pour lui une source intarissable de richesses. Il est vrai de dire que cette monnaie, véritable billet de banque scellé du sceau du souverain, est faite d'une sorte de carton fabriqué avec l'écorce du mûrier. Le carton, ainsi préparé, est coupé de diverses manières suivant la valeur fiduciaire que le souverain lui impose. Naturellement, le cours de cette monnaie est forcé. L'empereur s'en sert pour tous ses payements, il la fait répandre dans tous les pays soumis à sa domination, « et nul ne peut la refuser sous peine de perdre la vie. » D'ailleurs, plusieurs fois par année, les possesseurs de pierres précieuses, de perles, d'or ou d'argent, sont tenus d'apporter leurs trésors à l'hôtel de la monnaie, et ils reçoivent en échange ces pièces de carton, de telle sorte que l'empereur possède ainsi toutes les richesses de son empire.

Suivant Marco Polo, le système du gouvernement impérial repose sur une centralisation excessive. Le royaume, divisé en trente-quatre provinces, est administré par douze grandissimes barons qui habitent la ville même de Cambaluc ; là aussi, dans le palais de ces barons, demeurent les intendants et écrivains qui font les affaires de chaque province. Autour de la ville rayonnent un grand nombre de routes bien entretenues qui aboutissent aux divers points du royaume ; sur ces routes sont disposés des relais de poste, luxueusement montés, de vingt-deux en vingt-deux milles, et dans lesquels deux cent mille chevaux sont toujours prêts à transporter les messagers de l'empereur. De plus, entre les relais, tous les trois milles, il existe un hameau composé d'une quarantaine de maisons où demeurent les courriers qui portent à pied les messages du grand khan ; ces hommes, sanglés du ventre, la tête comprimée sous une bandelette, ont une ceinture garnie de sonnettes qui se font entendre au loin ; ils partent au galop, enlèvent rapidement leurs trois milles, remettent le message au courrier qui les attend, et, de cette manière, l'empereur a des nouvelles de lieux situés à dix journées de distance en un jour et une nuit. D'ailleurs, ce mode de communication coûte peu à Kublaï-Khan, car il se contente, pour toute rétribution, d'exempter d'impôt ses courriers, et, quant aux chevaux des relais, ils sont fournis gratuitement par les habitants des provinces.

Mais si le roi tartare use ainsi de sa toute-puissance, s'il fait peser d'aussi lourdes charges sur ses sujets, il s'inquiète activement de leurs besoins et il leur vient souvent en aide. Ainsi, quand la grêle a perdu leurs récoltes, non-seulement il n'exige pas d'eux le tribut accoutumé, mais il leur expédie du blé de sa propre réserve. De même, si une mortalité accidentelle a frappé les bestiaux d'une province, il les remplace à ses propres frais. Il

a soin, dans les bonnes années, d'engranger une quantité considérable de froment, d'orge, de mil, de riz et autres productions, de manière à maintenir les grains à un cours moyen dans tout son empire. De plus, il a pour les pauvres de sa bonne cité de Cambaluc une affection toute particulière. « Il fait faire un recensement de tous les ménages de la ville qui sont pauvres et qui n'ont de quoi manger ; tel est de six personnes, tel de huit, tel de dix, plus ou moins. Il leur fait donner du froment et d'autres blés, tant comme ils en ont besoin, en grande quantité ; et tous ceux qui veulent aller demander du pain du seigneur à la cour, on ne leur en refuse jamais. Or, chaque jour, il va plus de trente mille personnes en chercher, et cette distribution a lieu toute l'année, ce qui est une grande bonté du seigneur d'avoir ainsi pitié de ses sujets pauvres. Aussi l'adorent-ils comme un Dieu. » En outre, l'empire tout entier est administré avec soin ; ses routes sont bien entretenues et plantées d'arbres magnifiques qui servent surtout à les faire reconnaître dans les contrées désertes. De la sorte, sans parler des forêts, le bois ne manque pas aux habitants du royaume, et d'ailleurs, dans le Cathay principalement, on exploite de nombreuses houillères, qui fournissent du charbon en abondance.

Marco Polo résida pendant un temps assez long dans la ville de Cambaluc. Il est certain que, par sa vive intelligence, son esprit, sa facilité à s'assimiler les divers idiomes de l'empire, il plut particulièrement à l'empereur. Chargé de diverses missions, non-seulement en Chine, mais aussi dans les mers de l'Inde, à Ceylan, aux côtes du Coromandel et du Malabar et dans la partie de la Cochinchine voisine du Cambodje, il fut nommé, probablement de 1277 à 1280, gouverneur de la ville de Yâng-tcheou et des vingt-sept autres villes comprises sous sa juridiction. Grâce à ces

missions, il parcourut une grande étendue de pays et en rapporta d'utiles documents, tant géographiques qu'ethnologiques. Nous allons le suivre aisément, la carte à la main, dans ces voyages dont la science devait retirer un si grand profit.

Première partie · Chapitre IV · III

Tso-cheu. — Tai-yen-fou. — Pin-yang-fou. — Le fleuve Jaune. — Si-gnan-fou. — Le Szu-tchouan. — Ching-tu-fou. — Le Thibet. — Li-kiang-fou. — Le Carajan. — Yung-chang. — Mien. — Le Bengale. — L'Annam. —LeTaï-ping. — Cintingui. — Sindi-fu. — Técheu. — Tsi-nan-fou. — Lin-tsin-cheu. — Lin-cing. — Le Mangi. — Yang-cheu-fou. — Villes du littoral. — Quin-say ou Hang-tcheou-fou. — Le Fo-kien.

Marco Polo, après avoir séjourné à Cambaluc, fut chargé d'une mission qui le tint éloigné de la capitale pendant quatre mois. À dix milles au delà de Cambaluc, en descendant vers le sud, il traversa le magnifique fleuve du Pe-ho-nor, qu'il appelle Pulisanghi, sur un beau pont de marbre de vingt-quatre arches et de trois cents pas de longueur, qui n'a pas son pareil dans le monde entier. À trente milles plus bas, il rencontra la ville de Tso-cheu, cité industrielle où l'on travaillait particulièrement le bois de sandal. À dix journées de Tso-cheu, il arriva dans la ville moderne de Tai-yen-fou, capitale du Shan-si, qui fut autrefois le siège d'un gouvernement indépendant. Toute cette province lui parut riche en vignes et en mûriers ; la principale industrie de la ville était alors la fabrication des harnais pour le compte de l'empereur. À sept journées au delà se trouvait la belle cité de Pianfu, aujourd'-

hui Pin-yang-fou, très adonnée au commerce et au travail de la soie. Marco Polo, après avoir visité cette ville, arriva sur les rives du célèbre fleuve Jaune, qu'il appelle Caramoran ou fleuve Noir, probablement à cause de la couleur de ses eaux assombries par les plantes aquatiques ; puis, à deux journées de là, il rencontra la ville de Cacianfu, dont la position moderne n'a pu être rigoureusement déterminée par les commentateurs.

Marco Polo, en quittant cette ville, où il ne vit rien qui fût digne d'être remarqué, chevaucha à travers une belle contrée, couverte de châteaux, de villes, de jardins, et très-giboyeuse. Après huit jours de marche, il arriva à la noble cité de Quengianfu, l'ancienne capitale de la dynastie des Thang, la moderne ville de Si-gnan-fou, actuellement capitale du Shen-si. Là régnait le fils de l'empereur, Mangalai, prince juste et aimé de son peuple, qui occupait, en dehors de la ville, un magnifique palais, bâti au milieu d'un parc dont le mur crénelé ne mesurait pas moins de cinq milles de circonférence.

De Si-gnan-fou, le voyageur se dirigea vers le Thibet, à travers la province moderne de Szu-tchouan, contrée montagneuse, coupée de grandes vallées, où pullulent lions, ours, loups-cerviers, daims, chevreuils et cerfs, et, après vingt-trois jours de marche, il se trouva sur les limites de la grande plaine d'Acmelec-Mangi. Ce pays est fertile ; il donne abondamment toutes sortes de productions, et particulièrement le gingembre, dont il approvisionne toute la province du Cathay. Et telle est la fertilité du sol, que, suivant un voyageur français, M. E. Simon, l'hectare s'y vend actuellement 30,000 francs, soit trois francs le mètre. Au treizième siècle, cette plaine était couverte de villes et de châteaux, et les habitants y vivaient des fruits de la terre, du produit des bestiaux

et du gibier, qui fournissait aux chasseurs une proie abondante et facile.

Marco Polo atteignit alors la capitale de la province de Szu-tchouan, Sindafu, la moderne Ching-tu-fou, dont la population dépasse actuellement quinze cent mille habitants. Sindafu, mesurant alors vingt milles de tour, était divisée en trois parties, entourées d'un mur particulier, et dont chacune avait un roi avant que Kublaï-Khan s'en fût emparé. Cette ville était traversée par le grand fleuve poissonneux du Kiang, large comme une mer, dont les eaux étaient sillonnées par une incroyable quantité de navires. Ce fut après avoir quitté cette cité commerçante et industrieuse que Marco Polo, après cinq journées de marche à travers de vastes forêts, arriva à cette province de Thibet, qu'il dit « être moult désolée, car elle fut détruite par la guerre. »

Ce Thibet est peuplé de lions, d'ours et d'animaux féroces, dont les voyageurs se défendraient difficilement, s'il n'y poussait une quantité considérable de ces cannes merveilleusement grosses et grandes, qui ne sont autres que des bambous. En effet, « les marchands et les voyageurs qui parcourent ces contrées la nuit prennent de ces cannes et en font un grand feu, parce que, quand elles brûlent, elles font un tel bruit et de tels craquements, que les lions, les ours et les autres bêtes fauves, épouvantés, se sauvent au loin, et ne s'approcheraient du feu pour rien au monde ; les voyageurs font donc ce feu pour préserver leurs animaux des bêtes fauves, qui sont très-communes dans ce pays. Or, voici comment se produit ce grand bruit : on prend de ces cannes toutes vertes, et on en met plusieurs dans un feu de bois ; au bout d'un certain temps qu'elles sont dans le feu, elles se tortillent et se fendent par la moitié, avec un tel bruit que, la nuit, on l'entend

bien à dix milles de loin. Et quand on n'est pas accoutumé à ce bruit, on en demeure tout ébahi, tant c'est horrible à entendre : les chevaux qui ne l'ont jamais entendu en sont tellement effrayés qu'ils rompent cordes et licols et prennent la fuite, ce qui arrive souvent ; mais, quand on sait qu'ils ne sont pas aguerris à ce bruit, on leur bande les yeux et on leur lie les quatre pieds, de sorte que, lorsqu'ils entendent ce grand bruit, ils ne peuvent s'enfuir. C'est de cette manière que les hommes échappent, eux et leurs bêtes, aux lions, ours et autres mauvaises bêtes, qui sont très-nombreuses en ce pays. » Le procédé relaté par Marco Polo est encore employé dans les contrées qui produisent le bambou, et, véritablement, le crépitement de ces cannes dévorées par les flammes peut se comparer aux plus violentes pétarades d'un feu d'artifice.

Suivant la relation du voyageur vénitien, le Thibet est une très-grande province, qui a son langage particulier, et dont les habitants idolâtres forment une race de redoutables voleurs. Elle est traversée par un fleuve important, le Khin-cha-kiang, aux sables aurifères. On y recueille en grande quantité du corail, dont les idoles et les femmes du pays font une notable consommation. Le Thibet était alors sous la domination du grand khan.

Marco Polo, en quittant Sindafu, avait pris direction vers l'ouest. Il traversa ainsi le royaume de Gaindu et il arriva probablement à Li-kiang-fou, capitale de cette contrée qui forme aujourd'hui le pays de Si-mong. Dans cette province, il visita un beau lac qui produisait des huîtres perlières, dont la pêche était réservée à l'empereur. C'est un pays où le girofle, le gingembre, la cannelle et autres épices donnent d'abondantes récoltes.

En quittant le royaume de Gaindu, et après avoir traversé un grand fleuve, peut-être l'Irraouady, Marco Polo, revenant franchement au sud-est, pénétra dans la province de Carajan, région que forme probablement la partie nord-ouest de l'Yun-nan. Suivant lui, les habitants de cette province, presque tous cavaliers, vivraient de la chair crue des poules, des moutons, des buffles et des bœufs, ce mode d'alimentation serait général, et les riches assaisonneraient seulement la chair crue d'une sauce à l'ail et de bonnes épices. Ce royaume était aussi fréquenté par de grandes couleuvres et de grands serpents hideux à voir. Ces reptiles, — vraisemblablement des alligators, — étaient longs de dix pas ; ils avaient deux jambes, armées d'un ongle, placées en avant près de leur tête, qui était démesurément grande, et dont la gueule pouvait engloutir un homme d'un seul coup.

Acinq journées à l'ouest de Carajan, Marco Polo, faisant de nouveau route vers le sud, entra dans la province de Zardandan, dont la capitale, Nocian, forme la ville moderne de Yung-chang. Tous les habitants de cette cité avaient des dents d'or, c'est-à-dire que la mode était alors de recouvrir leurs dents de petites lames d'or, qu'ils enlevaient lorsqu'ils voulaient manger. Les hommes de cette province, tous chevaliers, ne font que « oiseler, chasser et aller en guerre ; » les ouvrages pénibles sont dévolus soit aux femmes, soit aux esclaves. Ces Zardandaniens n'ont ni idoles ni églises, mais ils adorent le plus âgé de la famille, c'est-à-dire l'ancêtre, le patriarche. Le règlement de leurs fournisseurs se fait au moyen de coches semblables à celles dont se servent les boulangers de France. Ils n'ont point de médecins, mais seulement des enchanteurs qui sautent, dansent et jouent des instruments auprès du malade jusqu'à ce qu'il meure ou qu'il guérisse.

En quittant la province des hommes aux dents d'or, Marco Polo, suivant pendant deux jours cette grande route qui sert au trafic entre l'Inde et l'Indo-Chine, passa par Bamo, où se tenait, trois fois la semaine, un grand marché qui attire les marchands des pays les plus éloignés. Après avoir chevauché pendant quinze jours au milieu de forêts remplies d'éléphants, de licornes et autres animaux sauvages, il atteignit la grande cité de Mien, c'est-à-dire cette partie du haut Birman dont la capitale actuelle, de construction récente, est nommée Amrapoura. Cette cité de Mien, qui fut peut-être l'ancienne villa d'Ava, maintenant ruinée, ou la vieille Paghan, située sur l'Irraouady, possédait une véritable merveille architecturale ; c'étaient deux tours, l'une construite en belles pierres et recouverte en entier d'une lame d'or de l'épaisseur d'un doigt, et l'autre revêtue d'une lame d'argent, toutes deux destinées à servir de tombeau au roi de Mien, avant que son royaume ne fût tombé au pouvoir du khan.

Après avoir visité cette province, Marco Polo descendit jusqu'au Bangala, le Bengale actuel, qui à cette époque, en 1290, n'appartenait pas encore à Kublaï-Khan. Les armées de l'empereur s'occupaient alors de conquérir ce pays fertile, riche en coton, en gingembre, en cannes à sucre, et dont les magnifiques bœufs égalaient des éléphants par leur taille. Puis, de là, le voyageur s'aventura jusqu'à la cité de Cancigu, dans la province de ce nom, probablement la ville actuelle de Kassay. Les habitants de ce royaume se tatouaient le corps, et, au moyen d'aiguilles, ils dessinaient sur leur visage, leur cou, leur ventre, leurs mains, leurs jambes, des images de lions, de dragons et d'oiseaux, regardant comme le plus beau des êtres humains celui qui portait ainsi le plus grand nombre de ces peintures.

Cancigu est le point extrême atteint dans le sud par Marco Polo pendant ce voyage. À partir de cette cité, il remonta vers le nord-est, et par le pays d'Amu, l'An-nâm et le Ton-kin actuel, qu'il atteignit après quinze journées de marche, il arriva dans la province de Toloman, aujourd'hui le département de Taï-ping. Là, il trouva ces beaux hommes, bruns de peau, ces vaillants guerriers qui ont couronné leurs montagnes de châteaux forts, et dont la nourriture habituelle est la chair des animaux, le lait, le riz et les épices.

En quittant Toloman, Marco Polo suivit pendant douze jours un fleuve bordé de nombreuses villes. Ici, M. Charton fait justement observer que le voyageur s'éloigne du pays connu sous le nom de l'Inde au delà du Gange, et qu'il retourne vers la Chine. En effet, après avoir laissé Toloman, Marco Polo visita la province de Guigui ou Chintingui, et sa capitale qui porte le même nom. Ce qui le frappa le plus dans cette contrée, — et on est fondé à croire que le hardi explorateur était aussi un chasseur déterminé, — ce fut le grand nombre de lions qui parcouraient les plaines et les montagnes. Seulement, les commentateurs sont d'accord sur ce point que les lions de Marco Polo devaient être des tigres, car il n'y a pas de lions en Chine. Voici, pourtant, ce qu'en dit la relation : « Il y a tant de lions en ce pays, qu'on ne peut dormir hors de sa maison sans danger d'être dévoré. Et même quand on va sur le fleuve, et que la nuit on s'arrête quelque part, il faut avoir soin de dormir loin de la terre, car sans cela les lions viennent jusqu'à la barque, se saisissent d'un homme et le dévorent. Et les habitants, qui savent cela, ont bien soin de s'en garder. Ces lions sont très-grands et très-dangereux ; mais ce qui est merveilleux, c'est qu'en cette contrée il y a des chiens qui ont la hardiesse d'assaillir des lions, mais il faut qu'ils

soient deux, car un homme et deux chiens viennent à bout d'un grand lion. »

De cette province, Marco Polo remonta directement à Sindiu, la capitale de la province de Szu-tchouan, d'où il s'était élancé pour accomplir son excursion dans la Thibet et, reprenant la route déjà parcourue, il revint près de Kublaï-Khan, après avoir heureusement terminé sa mission dans l'Indo-Chine. Il est vraisemblable qu'alors Marco Polo fut chargé par l'empereur d'une autre mission dans la partie sud-est de la Chine, « la partie la plus riche et la plus commerçante de ce vaste empire, dit M. Pauthier dans son bel ouvrage sur le voyageur vénitien, et celle aussi sur laquelle, depuis le seizième siècle, on a obtenu en Europe le plus de renseignements. »

As'en rapporter à l'itinéraire tracé sur la carte de M. Pauthier, Marco Polo, en quittant Cambaluc, se dirigea au midi vers l'industrieuse cité de Ciangli, probablement la ville de Té-cheu, et, à six journées de là, vers Condinfu, la cité actuelle de Tsi-nan-fou, capitale de la province de Chan-toung, où naquit Confucius. C'était alors une grande ville, la plus noble de toutes ces contrées, très-visitée par les marchands de soie, et dont les merveilleux jardins produisaient une grande quantité de fruits excellents. À trois journées de marche de Condinfu, Marco Polo trouva la ville de Lin-tsin-cheu, située au commencement du grand canal de Yunno, et lieu de rendez-vous des innombrables bâtiments qui portent tant de marchandises dans les provinces du Mangi et du Cathay. Huit jouis après, il traversait Ligui, qui parait correspondre à la ville actuelle de Ling-cing, la ville de Pi-ceu, cité commerçante de la province de Tchiangsu, puis la ville de Cingui, et il arrivait à ce Caramoran, ce fleuve Jaune qu'il avait déjà traversé

dans son cours supérieur quand il se dirigeait vers l'Indo-Chine. En cet endroit, Marco Polo n'était pas à plus d'une lieue de l'embouchure de cette grande artère chinoise. Après l'avoir franchie, le voyageur se trouva dans la province de Mangi, territoire désigné sous le nom d'empire des Song.

Ce royaume de Mangi, avant d'appartenir à Kublaï-Khan, était gouverné par un roi pacifique, qui n'aimait pas les cruels hasards de la guerre, et qui se montrait compatissant pour les malheureux. Voici en quels termes Marco Polo en parle, et il le fait de si bonne façon que nous voulons donner le texte même de son récit. « Ce dernier empereur de la dynastie des Song pouvait tellement dépenser, que c'était prodigieux ; et je vous raconterai de lui deux traits bien nobles. Chaque année, il faisait nourrir bien vingt mille petits enfants ; car c'est la coutume, en ces provinces, que les pauvres femmes jettent leurs enfants dès qu'ils sont nés, quand elles ne peuvent les nourrir. Le roi les faisait tous prendre, puis faisait inscrire sous quel signe et sous quelle planète ils étaient nés, puis les donnait à nourrir en divers lieux, car il y a des nourrices en quantité. Quand un riche homme n'avait pas de fils, il venait au roi et s'en faisait donner tant qu'il voulait, et ceux qu'il aimait le mieux. Puis le roi, quand les garçons et les filles étaient en âge d'être mariés, les mariait ensemble et leur donnait de quoi vivre ; et de cette manière, chaque année il en élevait bien vingt mille, tant mâles que femelles. Quand il allait par quelque chemin et qu'il voyait une petite maison au milieu de deux grandes, il demandait pourquoi cette petite maison n'était pas aussi grande que les autres, et si on lui disait que c'était parce qu'elle était à un pauvre homme qui ne pouvait la faire bâtir, il la faisait aussitôt faire aussi belle et aussi haute que les autres. Ce roi se faisait toujours servir par mille damoiseaux et mille damoi-

selles. Il maintenait une justice si sévère en son royaume, que jamais il ne s'y commettait aucun crime ; la nuit, les maisons des marchands restaient ouvertes, et nul n'y prenait rien ; l'on pouvait aussi bien voyager de nuit que de jour. »

Àl'entrée de la province du Mangi, Marco Polo rencontra la ville de Coigangui, actuellement Hoaï-gnan-fou, qui est située sur les bords du fleuve Jaune, et dont la principale industrie est la fabrication du sel qu'elle tire de ses marais salants. À une journée de cette ville, en suivant une chaussée construite en belles pierres, le voyageur atteignit la cité de Pau-in-chen, renommée pour ses draps d'or, la ville de Caiu, actuellement Kao-yu, dont les habitants sont habiles pêcheurs et chasseurs, puis la cité de Tai-cheu, où viennent des navires en grand nombre, et il arriva enfin dans la cité de Yangui.

Cette cité de Yangui, c'est la moderne Yang-che-fou, dont Marco Polo fut gouverneur pendant trois ans. C'est une ville très-populeuse et très-commerçante, qui ne mesure pas moins de deux lieues de tour. Ce fut de Yangui que Marco Polo partit pour diverses explorations qui lui permirent d'étudier si minutieusement les villes du littoral et de l'intérieur.

Tout d'abord, le voyageur se dirigea vers l'ouest et atteignit la ville de Nanghin, qu'il ne faut pas confondre avec le Nan-king actuel. Son nom moderne est Ngan-khing ; elle est située dans une province extrêmement fertile. Marco Polo, s'enfonçant plus avant dans la même direction, arriva à Saianfu, la ville moderne de Siang-yang, bâtie dans la partie septentrionale de la province de Hu-kuang. Ce fut la dernière ville du Mangi qui résista à la domination de Kublaï-Khan. L'empereur en fit le siège pendant trois ans, et il ne s'empara de cette ville si bien défendue que grâce au

concours des trois Polo, qui construisirent des balistes puissantes et écrasèrent les assiégés sous une grêle de pierres, dont quelques-unes pesaient jusqu'à trois cents livres.

De Saianfu, Marco Polo revint sur ses pas, afin d'explorer les villes du littoral. Il rentra sans doute à Yang-tcheou. Il visita Singui (Kiu-kiang), située sur le Kiang, large d'une lieue en cet endroit, et qui reçoit jusqu'à cinq mille navires à la fois, Kain-gui, qui approvisionne de blé la plus grande partie de la cour de l'empereur, Cinghianfu (Chingiam), où se voyaient deux églises de chrétiens nestoriens, Cinguigui, maintenant Tchang-tcheou-fou, cité commerçante et industrielle, et Singui, actuellement Soutcheou ou Su-cheu, grande ville dont la circonférence est de six lieues, et qui, suivant la relation très-exagérée du voyageur vénitien, ne possédait pas alors moins de six mille ponts.

Après avoir séjourné quelque temps à Vugui, probablement Hou-tcheou-fou, et à Ciangan, aujourd'hui Kia-hing, Marco Polo, après trois journées de marche, entra dans la noble cité de Quinsay. Ce nom signifie la « Cité du ciel, » et cette importante capitale s'appelle maintenant Hang-tcheou-fou. Elle a six lieues de tour ; elle est traversée par le fleuve Tsien-tang-kiang, qui, en se ramifiant à l'infini, fait de Quinsay une autre Venise. Cette ancienne capitale des Song est presque aussi peuplée que Péking ; ses rues sont pavées en pierres et en briques ; on y compte, suivant Marco Polo, « six cent mille maisons, quatre mille établissements de bains et douze mille ponts en pierre. » Dans cette cité vivent les plus riches marchands du monde avec leurs femmes, qui sont « de belles et angéliques créatures. » C'est la résidence d'un vice-roi, qui gouverne pour le compte de l'empereur plus de cent quarante cités. On y voyait encore le palais souverain du

Mangi, entouré de beaux jardins, de lacs, de fontaines, et qui renferme plus de mille chambres. Le grand khan tire de cette ville et de la province des revenus immenses, et c'est par millions de francs qu'il faut chiffrer le rendement du sel, du sucre, des épices et de la soie, qui forment les principales productions du pays.

Aune journée au sud de Quinsay, après avoir parcouru un pays charmant, Marco Polo visita Tanpigui (Chao-hing-fou), Vugui (Hou-tcheou), Ghengui (Kui-tcheou), Cianscian (Yen-tcheou-fou suivant M. Charton, Souï-tchang-fou suivant M. Pauthier), et Cugui (Kiou-tcheou), la dernière ville du royaume de Quinsay, puis il entra dans le royaume de Fugui, dont la ville principale, du même nom, est aujourd'hui Fou-cheu-fou, la capitale de la province de Fo-kien. Suivant lui, les habitants de ce royaume seraient des hommes d'armes cruels, qui n'épargnent jamais leurs ennemis et qui boivent leur sang et mangent leur chair. Après avoir traversé Quenlifu (Kien-ning-fou) et Un-guen, Marco Polo fit son entrée dans la capitale Fugui, vraisemblablement la ville moderne de Kuangcheou, notre Canton, qui fait un très-grand commerce de perles et de pierres précieuses, et, après cinq journées de marche, il atteignit le port de Zaitem, très-probablement la ville chinoise de Tsuen-tcheou, point extrême visité par lui dans cette exploration de la Chine sud-orientale.

Première partie · Chapitre IV · IV

Le Japon. — Départ des trois Polo avec la fille de l'empereur et les ambassadeurs persans. — Saïgon. — Java. — Condor. — Bintang. — Sumatra. — Les Nicobar. — Ceylan. — La côte de Coro-

mandel. — La côte de Malabar. — La mer d'Oman. — L'île de Socotora. — Madagascar. — Zanzibar et la côte africaine. — L'Abyssinie. — L'Yémen, l'Hadramant et l'Oman. — Ormuz. — Retour à Venise. — Une fête dans la maison des Polo. — Marco Polo prisonnier des Génois. — Mort de Marco Polo, vers 1323.

Marco Polo, après avoir heureusement terminé cette exploration, revint sans doute à la cour de Kublaï-Khan. Il fut encore chargé de missions diverses, que rendait faciles sa connaissance des langues mongole, turque, mantchoue et chinoise. Il fit probablement partie d'une expédition entreprise dans les îles de l'Inde, et remit à son retour un rapport détaillé sur la navigation de ces mers encore peu connues. Les divers incidents de sa vie ne sont pas nettement déterminés à partir de cette époque. Sa relation donne des détails circonstanciés sur l'île de Cipangu, nom appliqué au groupe d'îles qui composent le Japon ; mais il ne paraît pas qu'il soit allé dans ce royaume. Le Japon était alors un pays renommé pour ses richesses, et vers 1264, quelques années avant l'arrivée de Marco Polo à la cour tartare Kublaï-Khan avait tenté de le conquérir. Sa flotte arriva heureusement à Cipangu, s'empara d'une citadelle, dont les défenseurs furent passés au fil de l'épée ; mais une tempête dispersa les vaisseaux tartares, et l'expédition ne produisit aucun résultat. Marco Polo raconte cette tentative avec détails, et il cite différentes particularités relatives aux mœurs des Japonais.

Cependant, depuis dix-sept ans, sans compter les années employées au voyage de l'Europe à la Chine, Marco Polo, son oncle Matteo et son père Nicolo étaient au service de l'empereur. Ils avaient un vif désir de revoir leur patrie ; mais Kublaï-Khan, très-attaché à eux et très-appréciateur de leurs mérites, ne pouvait se

décider à les laisser partir. Il fit tout pour vaincre leur résolution, et il leur offrit d'immenses richesses s'ils consentaient à ne jamais le quitter. Les trois Vénitiens persistèrent dans leur dessein de retourner en Europe, mais l'empereur refusa absolument d'autoriser leur départ. Marco Polo ne savait comment tromper la surveillance dont il était l'objet, quand un incident fit revenir Kublaï-Khan sur sa détermination.

Un prince mongol, Arghun, qui régnait en Perse, avait envoyé une ambassade à l'empereur pour lui demander en mariage une princesse du sang royal. Kublaï-Khan accorda au prince Arghun la main de sa fille Cogatra, et il la fit partir avec une suite nombreuse. Mais les contrées que l'escorte essaya de traverser pour se rendre en Perse n'étaient pas sûres ; des troubles, des rébellions arrêtèrent bientôt la caravane, qui dut revenir, après quelques mois, à la résidence de Kublaï-Khan. C'est alors que les ambassadeurs persans entendirent parler de Marco Polo comme d'un navigateur instruit qui avait quelque habitude de l'océan Indien, et ils supplièrent l'empereur de lui confier la princesse Cogatra, afin qu'il la conduisît à son fiancé en traversant ces mers moins périlleuses que le continent.

Kublaï-Khan accéda enfin à cette demande, non sans difficultés. Il fit équiper une flotte de quatorze vaisseaux à quatre mâts, et il l'approvisionna pour un voyage de deux années. Quelques-uns de ces bâtiments comptaient deux cent cinquante hommes d'équipage. C'était, on le voit, une importante expédition, digne de l'opulent souverain de l'empire chinois.

Matteo, Nicolo, Marco Polo partirent avec la princesse Cogatra et les ambassadeurs persans. Fut-ce pendant cette traversée, qui ne dura pas moins de dix-huit mois, que Marco Polo visita les

îles de la Sonde et de l'Inde, dont il fait une description complète ? on peut l'admettre dans une certaine mesure, surtout en ce qui concerne Ceylan et le littoral de la péninsule indienne. Nous allons donc le suivre pendant tout le cours de sa navigation et relater les descriptions qu'il donne de ces pays, imparfaitement connus jusqu'alors.

Ce fut vers 1291 ou 1292 que la flotte, commandée par Marco Polo, quitta le port de Zaitem, que le voyageur avait atteint pendant son voyage à travers les provinces méridionales de la Chine. De ce point, il se dirigea directement sur la vaste contrée de Cianba, située au sud de la Cochinchine, qui comprend la province actuelle de Saigon appartenant à la France. Le voyageur vénitien avait déjà visité cette province, probablement vers l'an 1280, en remplissant une mission dont l'empereur l'avait chargé. À cette époque, Cianba était tributaire du grand khan, et lui payait un tribut annuel consistant en un certain nombre d'éléphants. Lorsque Marco Polo parcourut ce pays avant la conquête, le roi qui le gouvernait n'avait pas moins de trois cent vingt-six enfants, dont cent cinquante étaient en état de porter les armes.

En quittant la péninsule cambodjienne, la flotte se dirigea vers la petite île de Java, dont Kublaï-Khan n'avait jamais pu s'emparer, île qui possède de grandes richesses, et qui produit en abondance le poivre, la muscade, le cubèbe, le girofle et autres précieuses épices. Après avoir relâché à Condor et à Sandur, à l'extrémité de la péninsule cochinchinoise, Marco Polo atteignit l'île de Pentam (Bintang), située près de l'entrée orientale du détroit de Malacca, et l'île de Sumatra, qu'il nomme Java-la-Petite. « Cette île est tellement au midi, dit-il, que jamais on n'y voit l'étoile polaire », — ce qui est vrai pour les habitants de sa partie

méridionale. C'est une fertile contrée, où le bois d'aloès pousse merveilleusement ; on y rencontre des éléphants sauvages, des rhinocéros, que Marco Polo appelle des licornes, et des singes qui vont par troupes nombreuses. La flotte fut retenue pendant cinq mois sur ces rivages par suite du mauvais temps, et le voyageur mit ce temps à profit pour visiter les principales provinces de l'île, telles que Samara, Dagraian, Labrin qui compte un grand nombre d'hommes à queue, — évidemment des singes, — et Fandur, c'est-à-dire l'île Panchor, où pousse le sagoutier, duquel on tire une farine qui sert à fabriquer un pain excellent.

Enfin, les vents permirent aux vaisseaux de quitter Java-la-Petite. Après avoir touché à l'île Necaran, qui doit être l'une des Nicobar, et au groupe des Andaman, dont les naturels sont encore anthropophages comme au temps de Marco Polo, la flotte, prenant la direction du sud-ouest, vint atterrir sur les côtes de Ceylan. « Cette île, dit la relation, était bien plus grande autrefois, car elle avait trois mille six cents milles, d'après ce que l'on voit dans la mappemonde des pilotes de cette mer ; mais le vent du nord souffle si fort en ces parages qu'il a fait enfoncer une partie de l'île sous l'eau », tradition que l'on retrouve encore parmi les habitants de Ceylan. C'est là que se recueillent en abondance les « nobles et bons » rubis, les saphirs, les topazes, les améthystes et autres pierres précieuses, telles que grenats, opales, agates et sardoines. Le roi du pays possédait à cette époque un rubis long d'une paume, gros comme le bras d'un homme, vermeil comme du feu, et que le grand khan voulut vainement acheter à ce souverain au prix d'une cité.

Asoixante milles à l'ouest de Ceylan, les navigateurs rencontrèrent la grande province de Maabar, qu'il ne faut pas confondre

avec le Malabar, situé sur la côte occidentale de la péninsule indienne. Ce Maabar forme le sud de la côte de Coromandel, très estimée pour ses pêcheries de perles. Là fonctionnent des enchanteurs qui rendent les monstres marins inoffensifs aux pêcheurs, sortes d'astrologues dont la race s'est perpétuée jusqu'aux temps modernes. Marco Polo donne ici d'intéressants détails sur les mœurs des indigènes, sur la mort des rois du pays, en l'honneur desquels les seigneurs se jettent dans le feu, sur les suicides religieux, qui sont fréquents, sur le sacrifice des veuves, que le bûcher attend à la mort de leurs maris, sur les ablutions biquotidiennes dont la religion fait un devoir, sur l'aptitude de ces indigènes à devenir bons physionomistes, sur leur confiance aux pratiques des astrologues et des devins.

Après avoir séjourné sur la côte de Coromandel, Marco Polo s'éleva au nord jusqu'au royaume de Muftili, dont la capitale est actuellement la ville de Masulipatam, principale cité du royaume de Golconde. Ce royaume était sagement gouverné par une reine, veuve depuis quarante ans, qui voulut rester fidèle à la mémoire de son époux. En ce pays, on exploitait de riches mines de diamants, qui sont situées dans des montagnes, malheureusement infestées par un grand nombre de serpents. Mais les mineurs, pour récolter ces pierres précieuses, sans avoir rien à craindre des reptiles, ont imaginé un singulier moyen, dont on peut à bon droit contester l'excellence. « Ils prennent plusieurs morceaux de viande, dit le voyageur, et ils les lancent dans ces précipices escarpés où nul ne peut aller. Cette chair tombe sur les diamants, qui s'y attachent. Or, dans les montagnes vivent des aigles blancs qui font la chasse aux serpents ; quand ces aigles aperçoivent la viande au fond des précipices, ils fondent dessus et l'emportent ; mais les hommes, qui ont suivi les mouvements de l'aigle, dès

qu'ils le voient posé et occupé à manger la viande, se mettent à pousser de grands cris ; l'aigle épouvanté s'envole sans emporter sa proie, de peur d'être surpris par les hommes ; alors ceux-ci arrivent, prennent la viande et ramassent les diamants qui y sont attachés. Souvent aussi, quand l'aigle a mangé les morceaux de viande, il rejette les diamants avec ses ordures, de sorte qu'on en retrouve dans leur fiente. »

Après avoir visité la petite ville de San-Thomé, située à quelques milles au sud de Madras, dans laquelle repose le corps de messire saint Thomas l'apôtre, Marco Polo explora le royaume de Maabar, et plus particulièrement la province de Lar, d'où sont originaires tous les « abraiaments » du monde, probablement les Brahmanes. Ces hommes, suivant la relation, vivent très vieux, grâce à leur sobriété et à leur abstinence ; quelques-uns de leurs moines atteignent cent cinquante ou deux cents ans, ne mangeant que du riz et du lait, et buvant un mélange de soufre et de vif-argent. Ces abraiaments sont des marchands habiles, superstitieux cependant, mais d'une remarquable franchise ; ils n'enlèvent rien à personne, ils ne tuent aucun être vivant, quel qu'il soit, et ils adorent le bœuf, qui est pour eux un animal sacré.

De ce point de la côte, la flotte revint à Ceylan, où, en 1284, Kublaï-Khan avait envoyé une ambassade qui lui rapporta de prétendues reliques d'Adam, et entre autres ses deux dents mâchelières ; car, à en croire les traditions des Sarrasins, le tombeau de notre premier père aurait été situé au sommet de la montagne escarpée qui forme le principal relief de l'île. Après avoir perdu de vue Ceylan, Marco Polo se rendit à Cail, port qui paraît avoir disparu des cartes modernes, et auquel abordaient alors tous les navires qui venaient d'Ormuz, de Kis, d'Aden et des côtes de

l'Arabie. De là, doublant le cap Comorin, pointe de la péninsule, les navigateurs arrivèrent en vue de Coilum, la Coulam actuelle, qui était, au treizième siècle, une ville très-commerçante. C'est là qu'on recueille particulièrement le bois de sandal, l'indigo, et les marchands du Levant et du Couchant y viennent trafiquer en grand nombre. Le pays du Malabar est très fertile en riz ; les animaux sauvages n'y manquent pas, tels que les léopards, que Marco Polo appelle « des lions noirs, » puis des perroquets de différentes espèces, et des paons qui sont incomparablement plus beaux que leurs congénères d'Europe.

La flotte, abandonnant Coilum et prolongeant vers le nord la côte du Malabar, arriva sur les rivages du royaume d'Éli, qui tire son nom d'une montagne située sur la limite du Kanara et du Malabar ; là se récoltent le poivre, le gingembre, le safran et autres épices. Au nord de ce royaume s'étendait cette contrée que le voyageur vénitien appelle Melibar, et qui est située au nord du Malabar proprement dit. Les vaisseaux des marchands du Mangi venaient fréquemment trafiquer avec les indigènes de cette partie de l'Inde, qui leur fournissaient des cargaisons d'épices excellentes, des bougrans précieux et autres marchandises de prix ; mais leurs vaisseaux étaient trop souvent pillés par les pirates de la côte, qui passaient justement pour des gens de mer très-redoutables. Ces pirates habitaient plus particulièrement la presqu'île de Gohurat, aujourd'hui Goudjarate, vers laquelle la flottille se dirigea après avoir eu connaissance de Tanat, contrée où l'on recueille l'encens brun, et de Canbaot, maintenant Kambayet, ville qui fait un important trafic de cuirs. Après avoir visité Sumenat, cité de la presqu'île, dont les habitants sont idolâtres, cruels et féroces, puis Kesmacoran, probablement la cité actuelle de Kedge, capitale de cette contrée du Makran située à l'est de l'Indus, près

de la mer, et la dernière ville de l'Inde entre l'occident et le nord, Marco Polo, au lieu de remonter vers la Perse, où l'attendait le fiancé de la princesse tartare, s'élança vers l'ouest à travers la vaste mer d'Oman.

Son insatiable passion d'explorateur l'entraîna ainsi pendant cinq cents milles jusqu'aux rivages de l'Arabie, où il relâcha aux îles Mâle et Femelle, ainsi nommées parce que l'une est uniquement habitée par les hommes et l'autre par leurs femmes, qu'ils ne visitent que pendant les mois de mars, d'avril et de mai. En quittant ces îlots, la flotte fit voile au sud vers l'île de Socotora, située à l'entrée du golfe d'Aden, et dont Marco Polo reconnut diverses parties. Il parle des habitants de Socotora comme d'enchanteurs habiles, qui par leurs charmes obtiennent tout ce qu'ils veulent et commandent aux ouragans et aux tempêtes. Puis, descendant encore de mille milles vers le sud, il poussa sa flotte jusqu'au rivage de Madagascar.

Aux yeux du voyageur, Madagascar est l'une des plus grandes et plus nobles îles qui soient au monde. Ses habitants sont très-adonnés au commerce, et particulièrement au trafic des dents d'éléphant. Ils se nourrissent principalement de chair de chameau, qui est une chair meilleure et plus saine qu'aucune autre. Les marchands qui viennent des côtes de l'Inde n'emploient que vingt jours à traverser la mer d'Oman ; mais, quand ils retournent, il ne leur faut pas moins de trois mois, à cause des courants contraires qui tendent incessamment à les rejeter dans le sud. Néanmoins, ils fréquentent cette île, car elle leur fournit le bois de sandal, dont il existe des forêts entières, et l'ambre, qu'ils échangent contre des draps d'or et de soie avec grand profit. Les animaux sauvages et le gibier ne manquent point à ce royaume,

suivant Marco Polo ; léopards, ours, lions, cerfs, sangliers, girafes, ânes sauvages, chevreuils, daims, bestiaux, s'y rencontrent par troupes nombreuses ; mais ce qui lui parut merveilleux, ce fut ce prétendu griffon, ce « roc » dont il est tant question dans les Mille et Une Nuits, qui, dit-il, n'est pas, comme on le croit généralement, un animal moitié lion et moitié oiseau, capable d'enlever un éléphant dans ses serres. Cet oiseau si merveilleux était probablement l'épyornis maximus, dont on trouve encore des œufs à Madagascar.

De cette île, Marco Polo, remontant vers le nord-ouest, vint prendre connaissance de Zanzibar et de la côte africaine. Les habitants lui parurent démesurément gros, mais forts et capables de porter la charge de quatre hommes, « ce qui n'est pas étonnant, car ils mangent bien comme cinq. » Ces indigènes étaient noirs et marchaient tout nus ; ils avaient la bouche grande, le nez retroussé, les lèvres et les yeux gros, description exacte qui s'applique encore aux naturels de cette portion de l'Afrique. Ces Africains vivent de riz, de viande, de lait, de dattes, et fabriquent leur vin avec le riz, le sucre et les épices. Ce sont de vaillants guerriers qui ne craignent point la mort ; ils combattent sur des chameaux et des éléphants, armés d'un écu de cuir, d'une épée et d'une lance, et ils excitent leurs montures en les enivrant d'un breuvage capiteux.

Au temps de Marco Polo, suivant l'observation de M. Charton, les pays compris sous la dénomination de l'Inde se divisaient en trois parts : l'Inde majeure, c'est-à-dire l'Hindoustan et tout le pays situé entre le Gange et l'Indus ; l'Inde mineure, c'est-à-dire cette contrée située au delà du Gange, et comprise depuis la côte ouest de la péninsule jusqu'à la côte de la Cochinchine ; enfin

l'Inde moyenne, c'est-à-dire l'Abyssinie et les rivages arabiques jusqu'au golfe Persique.

En quittant Zanzibar, ce fut donc cette Inde moyenne dont Marco Polo, remontant vers le nord, explora le littoral, et d'abord l'Abasie ou Abyssinie, où l'on fabrique de beaux draps de coton et de bougran, et qui est un pays très-riche. Puis, la flotte alla jusqu'au port de Zeila, presque à l'entrée du détroit de Bab-el-Mandeb, et enfin, suivant les rivages de l'Yémen et de l'Hadramaut, elle reconnut Aden, le port fréquenté de tous les navires qui commercent avec l'Inde et la Chine, Escier, grande cité, qui exporte une quantité considérable de chevaux excellents, Dafàr, qui produit un encens de première qualité, Calatu, maintenant Kalâjâte, située sur la côte d'Oman, et enfin Cormos, c'est-à-dire Ormuz, que Marco Polo avait déjà visitée, lorsqu'il se rendit de Venise à la cour du roi tartare.

C'est à ce port du golfe Persique que se termina la traversée de la flotte équipée par les soins de l'empereur mongol. La princesse était enfin arrivée sur les limites de la Perse, après une navigation qui n'avait pas duré moins de dix-huit mois. Mais, à ce moment, son fiancé, le prince Arghun, était mort, et le royaume était ensanglanté par la guerre civile. La princesse fut donc remise entre les mains du fils d'Arghun, le prince Ghazan, qui ne monta sur le trône qu'en 1295, lorsque l'usurpateur, frère d'Arghun, eut été étranglé. Ce que devint la princesse, on l'ignore ; mais, avant de se séparer de Marco, de Nicolo et de Matteo Polo, elle leur laissa des marques de sa haute faveur.

Ce fut probablement pendant qu'il était en Perse que Marco Polo recueillit des documents curieux sur la grande Turquie ; ce sont des fragments sans suite qu'il donne à la fin de sa relation,

véritable histoire des khans mongols de la Perse. Mais ses voyages d'exploration étaient terminés. Après avoir pris congé de la princesse tartare, les trois Vénitiens, bien escortés et défrayés de toute dépense, prirent la voie de terre pour regagner leur patrie. Ils se rendirent à Trébizonde, de Trébizonde à Constantinople, de Constantinople à Négrepont, et ils s'embarquèrent pour Venise.

Ce fut en 1295, vingt-quatre ans après l'avoir quittée, que Marco Polo rentra dans sa ville natale. Les trois voyageurs, hâlés par les ardeurs du soleil, grossièrement vêtus d'étoffes tartares, ayant conservé dans leurs manières et leurs usages les modes mongoles, et déshabitués de parler la langue vénitienne, ne furent pas reconnus, même de leurs plus proches parents. D'ailleurs, depuis longtemps le bruit de leur mort s'était répandu, et on croyait ne jamais les revoir. Ils se rendirent à leur maison, dans le quartier Saint-Jean-Chrysostome, et ils la trouvèrent occupée par différents membres de la famille Polo. Ceux-ci accueillirent les trois voyageurs avec une extrême défiance, que méritait certainement leur apparence piteuse, et ils n'ajoutèrent aucune foi aux récits un peu extraordinaires que leur fit Marco Polo. Cependant, sur leur insistance, ils les admirent dans cette maison dont ils étaient les légitimes possesseurs. Quelques jours après, Nicolo, Matteo et Marco, voulant détruire jusqu'aux moindres soupçons qui planaient sur leur identité, donnèrent un magnifique repas suivi d'une fête splendide. Ils y convièrent les divers membres de leur famille et les plus grands seigneurs de Venise. Lorsque tous ces invités furent réunis dans la salle de réception, les trois Polo parurent vêtus de robes de satin cramoisi. Les convives passèrent dans la salle du repas, et le festin commença. Après le premier service, Marco Polo, son père et son oncle se retirèrent un instant

et revinrent splendidement drapés dans de somptueuses étoiles de Damas qu'ils déchirèrent et distribuèrent par morceaux à leurs invités. Après le second service, ils se vêtirent de robes encore plus riches, faites en velours cramoisi, qu'ils gardèrent jusqu'à la fin de la fête. Ils reparurent alors simplement vêtus à la mode vénitienne.

Les convives, surpris, émerveillés par ce luxe de vêtements, ne savaient où leurs amphitryons voulaient en venir, quand ceux-ci firent apporter les habits grossiers qui leur avaient servi pendant le voyage ; puis, défaisant les coutures, arrachant les doublures, ils en firent ruisseler rubis, saphirs, escarboucles, émeraudes, diamants, toutes pierres précieuses du plus haut prix. Ces haillons cachaient d'immenses richesses. Ce spectacle inattendu dissipa tous les doutes ; les trois voyageurs furent immédiatement reconnus pour ce qu'ils étaient réellement, Marco, Nicolo, Matteo Polo, et les plus sincères compliments leur furent prodigués de toutes parts.

Un homme aussi célèbre que Marco Polo ne pouvait échapper aux honneurs civiques. Il fut appelé à la première magistrature de Venise, et comme il parlait sans cesse des « millions » du grand khan, qui commandait à des « millions » de sujets, on le nomma lui-même Messire Million.

Ce fut vers cette époque, en 1296, qu'une guerre éclata entre Venise et Gênes. Une flotte génoise, commandée par Lamba Doria, courait les flots de l'Adriatique et menaçait le littoral. L'amiral vénitien, Andréa Dandolo, arma aussitôt une flotte supérieure en nombre à la flotte génoise, et confia le commandement d'une galère à Marco Polo, qui passait justement pour un navigateur renommé. Cependant, à cette bataille navale du 8 septembre 1296,

les Vénitiens furent vaincus, et Marco Polo, grièvement blessé, tomba au pouvoir des Génois. Les vainqueurs, connaissant et appréciant la valeur de leur prisonnier, le traitèrent avec beaucoup d'égards. Il fut conduit à Gênes, où les plus grandes familles, avides d'entendre ses récits, lui firent le plus gracieux accueil. Mais, si on ne se lassait pas de l'entendre, Marco Polo se lassa enfin de raconter, et, ayant fait en 1298, pendant sa captivité, la connaissance du Pisan Rusticien, il lui dicta le récit de ses voyages.

Vers 1299, Marco Polo fut rendu à la liberté. Il revint à Venise, où il se maria. Depuis cette époque, l'histoire est muette sur les divers incidents de sa vie. On sait seulement par son testament, daté du 9 janvier 1323, qu'il laissa trois filles, et l'on croit qu'il mourut vers cette époque, à l'âge de soixante-dix ans.

Telle fut l'existence de ce célèbre voyageur, dont les récits eurent une influence considérable sur le progrès des sciences géographiques. Il possédait à un degré éminent le génie de l'observation. Il savait voir comme il savait dire, et les explorations postérieures n'ont fait que confirmer la véracité de sa relation. Jusqu'au milieu du XVIII siècle, les documents tirés du récit de Marco Polo servirent de base aux études géographiques comme aux expéditions commerciales faites dans la Chine, l'Inde et le centre de l'Asie. Aussi la postérité ne peut-elle qu'approuver ce titre que les premiers copistes avaient donné à l'ouvrage de Marco Polo : « Le Livre des merveilles du monde. »

Première partie · Chapitre V

Ibn Batuta (1328-1353).

Ibn Batuta. — Le Nil. — Gaza, Tyr, Tiberias, le Liban, Balbek, Damas, Meshed, Bassorah, Bagdad, Tébriz, Médine, la Mecque. — L'Yemen. — L'Abyssinie. — Le pays des Berbères. — Le Zanguebar. — Ormuz. — La Syrie. — L'Anatolie. — L'Asie Mineure. — Astrakan. — Constantinople. — Le Turkestan. — Hérat. — L'Indus. — Delhi. — Le Malabar. — Les Maldives. —Ceylan. —Le Coromandel. — Le Bengale. — Les Nicobar.— Sumatra. — La Chine. — L'Afrique. — Le Niger. — Tembouctou.

Marco Polo avait revu sa patrie depuis vingt-cinq ans environ, lorsqu'un frère mineur de l'ordre de Saint François traversa toute l'Asie, de 1313 à 1330, depuis la mer Noire jusqu'aux extrêmes limites de la Chine, en passant par Trébizonde, le mont Ararat, Babel et l'île de Java. Mais sa relation est si confuse et sa crédulité si évidente, qu'on ne peut attacher aucune importance à ses récits. Il en est de même des voyages fabuleux de Jean de Mandeville, dont Cooley dit qu'il publia « un ouvrage tellement rempli de mensonges, qu'il n'en existe peut-être pas un semblable dans aucune des langues connues. »

Pour trouver au voyageur vénitien un successeur digne de lui, il faut citer un voyageur arabe qui fit pour l'Égypte, l'Arabie, l'Anatolie, la Tartarie, l'Inde, la Chine, le Bengale et le Soudan, ce que Marco Polo avait fait pour une portion relativement considérable de l'Asie centrale. Cet homme, ingénieux et audacieux à la fois, doit être mis au rang des plus hardis explorateurs.

C'était un théologien. Il se nommait Abd Allah El Lawati, mais il se rendit célèbre sous le surnom de Ibn Batuta. En l'an 1324, dans la 725 année de l'Hégire, il résolut de faire le pèlerinage de la Mecque, et, quittant Tanger, sa ville natale, il se rendit à Alexandrie, puis au Caire. Pendant son séjour en Égypte, il étudia particulièrement le Nil, surtout à son embouchure ; puis il essaya d'en remonter le cours ; mais, arrêté par des troubles sur les frontières de la Nubie, il dut redescendre le grand fleuve et fit voile pour l'Asie Mineure.

Après avoir visité Gaza, les tombeaux d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, Tyr, alors très-fortifiée et inattaquable sur trois côtés, Tiberias, qui n'était qu'une ruine et dont les bains célèbres étaient entièrement détruits, Ibn Batuta fut attiré par les merveilles du mont Liban, rendez-vous de tous les ermites de l'époque, qui avaient judicieusement choisi l'une des plus belles contrées de la terre pour y finir leurs jours. Alors, traversant Balbek et touchant à Damas, en l'an 1345, il trouva cette ville décimée par la peste. L'horrible fléau dévorait jusqu'à « vingt-quatre mille » personnes par jour, s'il faut en croire le voyageur, et sans doute Damas eût été promptement dépeuplée sans l'intervention du ciel, qui, suivant lui, céda aux prières du peuple réuni dans cette mosquée vénérée, où se voit cette précieuse pierre qui conserve l'empreinte du pied de Moïse.

Le théologien arabe, en quittant Damas, se rendit à la ville de Meshed, où il visita le tombeau d'Ali. Ce tombeau attire un grand nombre de pèlerins paralytiques auxquels il suffit de passer une nuit en prières pour se guérir de leurs infirmités. Batuta ne paraît pas mettre en doute l'authenticité de ce miracle, qui est connu

dans tout l'Orient sous la dénomination de « nuit du rétablissement. »

Après Meshed, Ibn Batuta, toujours infatigable et entraîné par son impérieux désir de voir, se rendit à Bassorah et s'enfonça dans le royaume d'Ispahan, puis dans la province de Shiraz, où il voulait s'entretenir avec le célèbre faiseur de miracles, Magd Oddin. De Shiraz il passa à Bagdad, à Tébriz, puis à Médine, où il pria sur le tombeau du prophète, et enfin à la Mecque, où il se reposa pendant trois ans.

On sait que de cette ville sainte partent incessamment des caravanes qui sillonnent tout le pays environnant. Ce fut en compagnie de quelques-uns de ces audacieux marchands que Ibn Batuta put visiter toutes les villes de l'Yémen. Il poussa sa reconnaissance jusqu'à Aden, à l'extrémité de la mer Rouge, et s'embarqua pour Zeïla, l'un des ports de l'Abyssinie. Il remettait donc le pied sur la terre africaine. S'avançant dans le pays des Berbères, il étudia les mœurs, les habitudes de ces tribus sales et repoussantes, qui ne vivent que de poissons et de chair de chameau. Ibn Batuta, cependant, trouva dans la ville de Makdasbu un certain luxe, nous dirions presque un confort, dont il conserva un bon souvenir. Les habitants de cette ville étaient très gras ; chacun d'eux « mangeait autant qu'un couvent tout entier » et appréciait fort de délicates friandises, telles que plantain bouilli dans le lait, citrons confits, cosses de poivre frais et gingembre vert.

Après avoir pris une certaine connaissance de ce pays des Berbères, principalement sur le littoral, Ibn Batuta résolut de gagner le Zanguebar, et, traversant la mer Rouge, il se rendit, en suivant la côte arabique, à Zafar, ville située sur la mer des Indes. La végétation de cette contrée était magnifique ; le bétel, le cocotier,

l'arbre a encens y formaient des forêts magnifiques ; mais, toujours poussé par son esprit aventureux, le voyageur arabe alla plus avant et arriva à Ormuz, sur le golfe Persique. Il parcourut quelques provinces persanes. Nous le retrouvons une seconde fois à la Mecque en l'année 1332. Il rentrait donc à la ville sainte trois ans après l'avoir quittée.

Mais ce n'était qu'une halte dans l'existence voyageuse d'Ibn Batuta, un instant de repos, car, abandonnant l'Asie pour l'Afrique, cet intrépide savant se hasarda de nouveau au milieu des régions peu connues de la haute Égypte et redescendit jusqu'au Caire. De ce point, il s'élance en Syrie, court à Jérusalem, à Tripoli, et pénètre jusque chez ces Turcomans de l'Anatolie, où la « confrérie des jeunes gens » lui fit l'accueil le plus hospitalier.

Après l'Anatolie, c'est l'Asie Mineure dont parle la relation arabe. Ibn Batuta s'avança jusqu'à Erzeroum, où on lui montra un aérolithe pesant six cent vingt livres. Puis, traversant la mer Noire, il visita Crim et Kafa, Bulgar, ville déjà assez élevée en latitude pour que l'inégalité des jours et des nuits y fût très-marquée, et enfin il arriva à Astrakan, à l'embouchure du Volga, où résidait le khan tartare pendant la saison d'hiver.

La princesse Bailun, femme de ce chef et fille de l'empereur de Constantinople, se disposait à visiter son père. C'était une occasion toute naturelle pour Ibn Batuta d'explorer la Turquie d'Europe. Il obtint la permission d'accompagner la princesse, qui partit, accompagnée de cinq mille hommes et suivie d'une mosquée portative que l'on dressait à chaque station. La réception de la princesse à Constantinople fut magnifique, et les cloches furent sonnées avec un entrain tel « que l'horizon même était ébranlé par le bruit. »

L'accueil fait au théologien par les princes du pays fut digne de sa renommée. Il put visiter la ville en détail, et il y resta pendant trente-six jours.

On le voit, à une époque où les communications étaient difficiles et dangereuses entre les divers pays, Ibn Batuta s'était posé en explorateur audacieux. L'Égypte, l'Arabie, la Turquie d'Asie, les provinces du Caucase avaient été parcourues par lui. Après tant de fatigues, il avait droit au repos. Sa renommée était grande et eût satisfait un esprit moins ambitieux. Il était, sans conteste, le plus célèbre voyageur du quatorzième siècle ; mais son insatiable passion l'entraîna encore, et le cercle de ses explorations devait s'agrandir considérablement.

En quittant Constantinople, Ibn Batuta se rendit de nouveau à Astrakan. De là, traversant les arides déserts du Turkestan actuel, il gagna la ville de Chorasm, qui lui parut grande et populeuse, puis Boukharah, à demi détruite encore par les armées de Gengis-Khan. Quelque temps après, nous le retrouvons à Samarkand, ville religieuse qui plut beaucoup au savant voyageur, puis à Balk, qu'il ne put atteindre qu'après avoir franchi le désert de Khoraçan. Cette ville n'était que ruine et désolation. Les armées barbares avaient passé là. Ibn Batuta ne put y séjourner. Il voulut revenir dans l'ouest, sur la frontière de l'Afghanistan. Le pays montagneux du Kusistan se présentait à lui. Il n'hésita pas à s'y engager, et, après de grandes fatigues surmontées avec autant de bonheur que de patience, il atteignit l'importante ville d'Hérat.

Ce fut le point extrême auquel Ibn Batuta s'arrêta dans l'ouest. Il résolut alors de reprendre sa route vers l'Orient, et de toucher les extrêmes limites de l'Asie jusqu'aux rivages de l'océan Paci-

fique. S'il réussissait, il dépasserait ainsi le cercle des explorations de l'illustre Marco Polo.

Il se mit donc en route en suivant le Caboul et la frontière de l'Afghanistan, et il parvint jusqu'aux rivages de Sindhi, l'Indus moderne, qu'il descendit jusqu'à son embouchure. De la ville de Lahari, il se dirigea vers Delhi, la grande et belle cité que ses habitants avaient alors désertée, pour échapper aux fureurs de l'empereur Mohammed.

Ce tyran, généreux et magnifique à ses heures, accueillit très favorablement le voyageur arabe. Il ne lui épargna pas ses faveurs, et le nomma juge à Delhi avec concession de terres et avantages pécuniaires attachés à cette charge. Ces honneurs ne devaient pas durer longtemps. Ibn Batuta, compromis dans une prétendue conspiration, crut devoir abandonner sa place, et il se fit faquir pour échapper à la colère de l'empereur. Mais Mohammed eut le bon goût de lui pardonner et de le nommer son ambassadeur en Chine.

La fortune souriait donc encore au courageux théologien ; il allait pouvoir gagner ces pays lointains dans des conditions exceptionnelles de bien-être et de sécurité. Il était chargé de présents pour l'empereur de la Chine, et deux mille cavaliers devaient l'accompagner.

Mais Ibn Batuta comptait sans les insurgés qui occupaient les contrées environnantes. Un combat eut lieu entre les gens de son escorte et les Hindous. Ibn Batuta, séparé de ses compagnons, fut pris, dépouillé, garrotté et entraîné. Où ? il ne le savait. Cependant, ne perdant ni espoir ni courage, il parvint à s'échapper des

mains de ces pillards. Il erra pendant sept jours, fut recueilli par un nègre, et enfin ramené à Delhi, au palais de l'empereur.

Mohammed fit aussitôt les frais d'une nouvelle expédition et confirma le voyageur arabe dans sa position d'ambassadeur. Cette fois, l'escorte traversa sans encombre le pays insurgé, et par Kanoge, Merwa, Gwalior et Barun, elle arriva au Malabar. Quelque temps après, Ibn Batuta entrait à Calicut, qui devint plus tard le chef-lieu de la province de Malabar, port important dans lequel il attendit pendant trois mois des vents favorables pour prendre la mer. Il profita de cette halte involontaire pour étudier la marine marchande des Chinois qui fréquentaient cette ville. Il parle avec admiration de ces jonques, véritables jardins flottants, sur lesquels on cultivait le gingembre et les herbes potagères, sortes de villages indépendants dont quelques riches particuliers possédaient un grand nombre.

La saison favorable arriva. Ibn Batuta choisit, pour le transporter, une petite jonque commodément aménagée, sur laquelle il fit mettre ses richesses et ses bagages. Treize autres jonques devaient recevoir les présents envoyés par le souverain de Delhi à l'empereur de la Chine. Mais, pendant la nuit, une violente tempête fit périr tous les bâtiments. Fort heureusement, Ibn Batuta était resté à terre pour assister aux prières de la mosquée. Sa piété le sauva. Mais il avait tout perdu ; il ne lui restait que « le tapis sur lequel il faisait ses dévotions, » et, après cette seconde catastrophe, il n'osa plus se représenter devant le souverain de Delhi. Il y avait de quoi indisposer un empereur moins impatient.

Ibn Batuta prit son parti ; il abandonna le service de l'empereur et les avantages attachés à sa qualité d'ambassadeur ; puis, il s'embarqua pour les îles Maldives, alors gouvernées par une

femme, et qui faisaient un grand commerce de fils de coco. Là encore le théologien arabe fut investi de la dignité de juge ; il épousa trois femmes, encourut la colère du vizir, jaloux de sa réputation, et dut bientôt s'enfuir. Son espoir était de gagner la côte de Coromandel ; mais les vents poussèrent son navire vers l'île de Ceylan. Ibn Batuta fut reçu avec de grands égards, et il obtint du roi la permission de gravir la montagne sacrée de Serendid ou pic d'Adam. Son but était de voir l'empreinte miraculeuse située au sommet du mont, que les Hindous nomment « Pied de Bouddha, » et les Mahométans « Pied d'Adam. » Il prétend, dans sa relation, que cette empreinte mesure onze palmes en longueur, estimation très-inférieure à celle d'un historien du neuvième siècle, qui ne lui donne pas moins de soixante-dix-neuf coudées. Cet historien ajoute même que pendant que l'un des pieds de notre premier père reposait sur la montagne, l'autre trempait dans l'océan Indien. Ibn Batuta parle aussi de grands singes barbus, formant une partie importante de la population de l'île, qui serait soumise à un gouvernement monarchique, représenté par un roi cynocéphale, couronné de feuilles d'arbres. On sait ce qu'il faut penser de toutes ces fables propagées par la crédulité des Hindous.

De Ceylan, le voyageur passa sur la côte de Coromandel, non sans avoir éprouvé de violentes tempêtes. De cette côte, il atteignit le rivage opposé, en traversant l'extrémité inférieure de la péninsule indienne, où il s'embarqua de nouveau. Mais son navire fut pris par des pirates, et dépouillé, presque nu, exténué de fatigues, Ibn Batuta arriva à Calicut. Cependant, aucun malheur ne pouvait le rebuter. Il était de cette forte race des grands voyageurs qui se retrempent dans l'infortune. Dès que l'hospitalité généreuse de quelques marchands de Delhi lui eut permis de re-

prendre son bâton de voyageur, il s'embarqua de nouveau pour les Maldives, courut au Bengale, dont il admira les richesses naturelles, fit voile pour Sumatra, relâcha, après cinquante jours d'une détestable traversée, sur une des îles Nicobar, situées dans le golfe du Bengale, et, quinze jours après, il atteignit enfin Sumatra, dont le roi l'accueillit avec grande faveur, comme il faisait, d'ailleurs, pour tous les Mahométans. Mais Ibn Batuta n'était pas un homme ordinaire ; il plut au souverain de l'île, qui lui fournit généreusement les moyens de se rendre en Chine.

Une jonque transporta le voyageur arabe sur la « mer tranquille », et, soixante et onze jours après avoir quitté Sumatra, il atteignit le port de Kailuka, capitale d'un pays assez problématique, dont les habitants, beaux et courageux, excellaient dans le métier des armes. De Kailuka, Ibn Batuta passa dans les provinces chinoises, et visita d'abord la magnifique ville de Zaitem, probablement le Tsuen-tcheou des Chinois, qui est situé un peu au nord de Nan-king. Il parcourut ainsi diverses cités de ce grand empire, étudiant les coutumes de ces peuples, dont il admira partout les richesses, l'industrie et la civilisation, mais il ne s'avança pas jusqu'à la grande muraille, qu'il appelle « l'obstacle de Gog et de Magog. » C'est en explorant ainsi ces pays immenses, qu'il séjourna dans la grande cité de Chensi, qui comprenait six villes fortifiées. Les hasards de ses pérégrinations lui permirent d'assister aux funérailles d'un khan qui fut enterré en compagnie de quatre esclaves, de six favoris et de quatre chevaux.

Sur ces entrefaites, des troubles éclatèrent à Zaïtem, et obligèrent Ibn Batuta à quitter cette ville. Le voyageur arabe s'embarqua pour Sumatra, et de là, touchant à Calicut et à Ormuz, il

rentra à la Mecque en l'an 1348, après avoir fait le tour de la Perse et de la Syrie.

L'heure du repos n'avait pas encore sonné pour cet infatigable explorateur. L'année suivante, il revoyait Tanger, sa ville natale : puis, après avoir visité les contrées méridionales de l'Espagne, il revenait au Maroc, s'enfonçait dans le Soudan, parcourait les pays arrosés par le Niger, traversait le grand désert, entrait à Tembouctou, faisant ainsi un trajet qui eût suffi à illustrer un voyageur moins ambitieux.

Ce devait être sa dernière expédition. En 1353, vingt-neuf ans après avoir quitté Tanger pour la première fois, il rentrait au Maroc et se fixait à Fez. ibn Batuta mérite la réputation du plus intrépide explorateur du quatorzième siècle, et la postérité n'est que juste en inscrivant immédiatement son nom après celui de Marco Polo, l'illustre Vénitien.

Première partie · Chapitre VI · I

Jean de Béthencourt (1339-1425).

Le chevalier normand. — Ses idées de conquête. — Ce que l'on savait des Canaries.— Cadix. — L'archipel des Canaries. — La Gracieuse. — Lancerote. — Fortaventure. — Lobos. — Jean de Béthencourt retourne en Espagne. — Révolte de Berneval. — Entrevue de Jean de Béthencourt et du roi Henri III. — Gadifer visite l'archipel Canarien. — La Grande-Canarie. — L'île de Fer. — L'île de Palme.

Ce fut vers l'an 1339 que naquit dans le comté d'Eu, en Normandie, Jean de Béthencourt, baron de Saint-Martin-le-Gaillard. Ce Jean de Béthencourt était de bonne maison, et, s'étant distingué dans la guerre et la navigation, il devint chambellan de Charles VI. Mais il avait le goût des découvertes, et, fatigué du service de la cour pendant la démence du roi, peu heureux d'ailleurs dans son ménage, il résolut de quitter son pays et de s'illustrer par quelque aventureuse conquête. L'occasion s'offrit à lui, et voici à quel propos.

Il existe sur la côte africaine un groupe d'îles nommées îles Canaries, qui portèrent autrefois le nom d'îles Fortunées. Juba, fils d'un roi de Numidie, les aurait explorées, dit-on, vers 776 de Rome. Au moyen âge, suivant certaines relations des Arabes, des Génois, des Portugais, des Espagnols, des Biscaïens, visitèrent en partie ce groupe intéressant. Enfin, en 1393, un seigneur espagnol, Almonaster, commandant une expédition, opéra un débarquement à Lancerote, l'une des Canaries, et rapporta, avec un certain nombre de prisonniers, des productions qui attestaient la grande fertilité de cet archipel.

Ce fait donna l'éveil au chevalier normand. La conquête des Canaries l'allécha, et, en homme pieux, il résolut de convertir les Canariens à la foi catholique. C'était un seigneur valeureux, intelligent, adroit, riche en ressources. Il quitta son hôtel de Grainville-la-Teinturière, en Caux, et se rendit à La Rochelle. Là, il fit la rencontre du bon chevalier Gadifer de la Salle, qui s'en allait à l'aventure. Jean de Béthencourt raconta ses projets d'expédition à Gadifer. Gadifer lui demanda de tenter la fortune en sa compagnie. Il y eut entre eux « moult de belles paroles », trop longues à raconter, et l'affaire fut conclue.

Cependant, Jean de Béthencourt avait réuni son armée. Il possédait de bons navires suffisamment garnis de gens et de victuailles. Gadifer et lui mirent à la voile, et, après avoir été contrariés par les vents au passage de l'île de Ré, et plus encore par les dissensions qui éclataient fréquemment entre les chefs et les équipages, ils arrivèrent au port de Vivero, sur la côte de la Galice, puis à la Corogne. Là, Jean de Béthencourt et ses gentilshommes demeurèrent huit jours. Les Français eurent quelques difficultés avec un certain comte d'Écosse, qui se montra désobligeant à leur égard, mais tout se borna à un échange de paroles. Le baron reprit la mer, doubla le cap Finistère, suivit la côte portugaise jusqu'au cap Saint-Vincent, et arriva au port de Cadix, où il fit un assez long séjour. Là, il eut encore maille à partir avec des marchands génevois qui l'accusaient d'avoir pris leur navire, et il dut même se transporter à Séville, où le roi Henri III lui rendit justice en le déchargeant de toute plainte. Jean de Béthencourt revint donc à Cadix et trouva une partie de son équipage en pleine mutinerie. Ses matelots, effrayés des dangers de l'expédition, ne voulaient pas continuer le voyage ; mais le chevalier français, gardant les courageux et renvoyant les lâches, fit appareiller, et, quittant le port, il gagna la haute mer.

Le navire du baron fut retenu pendant trois jours par des calmes, qu'il appelle « la bonace » ; puis, le temps se relevant, il atteignit en cinq jours une des petites îles du groupe des Canaries, la Gracieuse, et enfin une île plus importante, Lancerote, dont la longueur est de 44 kilomètres et la largeur de 16. ayant à peu près la grandeur et la forme de l'île de Rhodes. Lancerote est riche en pâturages et en bonnes terres de culture, très propices à la production de l'orge. Les fontaines et les citernes, très-nombreuses, y fournissent une eau excellente. La plante tinctoriale

nommée l'orseille y croît en abondance. Quant aux habitants de cette île, dont la coutume est d'aller à peu près nus, ils sont grands, bien faits, et leurs femmes, vêtues de houppelandes de cuir qui traînent jusqu'à terre, sont belles et honnêtes.

Jean de Béthencourt, avant que ses projets de conquête fussent dévoilés, aurait voulu s'emparer d'un certain nombre de Canariens. Mais il ne connaissait pas le pays, et l'opération était difficile. Il alla donc mouiller à l'abri d'un îlot de l'archipel, situé plus au nord, et, assemblant son conseil de gentilshommes, il leur demanda leur avis sur ce qu'il convenait de faire. Le conseil émit l'opinion qu'il fallait à tout prix, par ruse ou séduction, prendre des gens du pays. La fortune favorisa le brave chevalier. Le roi de l'île, Guadarfia, se mit en relation avec lui, et jura obéissance, comme ami, non comme sujet. Jean de Béthencourt fit construire un chastel, ou mieux un fort, dans la prairie sud-ouest de l'île, y laissa quelques hommes sous le commandement de Berthin de Berneval, homme de bonne diligence, et il partit avec le reste de sa troupe pour conquérir l'île d'Erbanie, qui n'est autre que Fortaventure.

Gadifer conseilla d'opérer un débarquement de nuit, ce qui fut fait ; puis il prit le commandement d'une petite troupe d'hommes, et, pendant huit jours, il courut l'île sans pouvoir rencontrer un seul de ses habitants, qui s'étaient réfugiés dans les montagnes. Gadifer, manquant de vivres, dut revenir, et il gagna l'îlot de Lobos, situé entre Lancerote et Fortaventure. Mais, là, son chef marinier se révolta contre lui, et ce ne fut pas sans difficulté que Gadifer revint avec le baron au fort de l'île Lancerote.

Jean de Béthencourt résolut alors de retourner en Espagne, afin de ramener des approvisionnements et un nouveau

contingent d'hommes d'armes, car il ne pouvait plus compter sur son équipage. Il laissa donc le commandement général des îles à Gadifer ; puis, prenant congé de toute la compagnie, il fit voile vers l'Espagne sur un navire appartenant à Gadifer.

On se rappelle que Jean de Béthencourt avait nommé Berthin de Berneval commandant du fort de l'île de Lancerote. Ce Berneval était un ennemi personnel de Gadifer. Le chevalier normand était à peine sorti que Berneval chercha à corrompre ses compagnons, et il parvint à entraîner un certain nombre d'entre eux, particulièrement des Gascons, à se révolter contre le gouverneur. Celui-ci, ne soupçonnant en aucune façon la conduite de Berneval, s'occupait de faire la chasse aux loups marins sur l'îlot de Lobos, en compagnie de son ami Remonnet de Levéden et de plusieurs autres. Ce Remonnet, ayant été envoyé à Lancerote pour y faire des vivres, n'y trouva plus Berneval, qui avait abandonné l'île avec ses complices, pour se rendre à un port de l'île Gracieuse, où un patron de nef, trompé par ses promesses, avait mis son navire à sa disposition.

De l'île Gracieuse, le traître Berneval revint à Lancerote, et mit le comble à sa scélératesse en simulant une alliance avec le roi de l'île et les Canariens. Le roi, ne pensant pas qu'un officier du seigneur de Béthencourt, en qui il avait toute confiance, pût le tromper, vint avec vingt-quatre de ses sujets se mettre entre les mains de Berneval. Celui-ci, quand ils furent endormis, les fit lier et conduire au port de l'île Gracieuse. Le roi, se voyant indignement trahi, rompit ses liens, délivra trois de ses hommes et parvint à s'enfuir ; mais ses infortunés compagnons demeurèrent prisonniers, et furent livrés par Berneval à des larrons espagnols qui les menèrent vendre en terre étrangère.

Acette infamie Berneval en joignit d'autres. Ainsi, par son ordre, ses compagnons s'emparèrent du navire que Gadifer avait envoyé au fort de Lancerote pour lui rapporter des vivres. Remonnet voulut se battre contre ces traîtres ; mais lui et les siens étaient en trop petit nombre. Leurs supplications ne purent même empêcher la bande de Berneval, et Berneval en personne, de piller et détruire les approvisionnements, les outils et les armes que Jean de Béthencourt avait réunis au fort de Lancerote. Puis, les insultes ne furent pas épargnées au gouverneur, et Berneval s'écria : « Je veux bien que Gadifer de la Salle sache que, s'il était aussi jeune que moi, je l'irais tuer ; mais, parce qu'il ne l'est pas, par aventure, je m'en dispenserai. S'il me monte un peu à la tête, je l'irai faire noyer en l'île de Lobos, et il y péchera aux loups marins ! »

Cependant, Gadifer et dix de ses compagnons, sans vivres et sans eau, étaient en danger de périr dans l'île de Lobos. Heureusement, les deux chapelains du fort de Lancerote, s'étant rendus au port de l'île Gracieuse, parvinrent à attendrir un patron de nef, déjà outré de la trahison de Berneval. Ce patron leur donna un de ses compagnons, nommé Ximénès, qui revint au fort de Lancerote. Là se trouvait une fragile nacelle que Ximénès chargea de vivres ; puis, s'embarquant avec quatre fidèles de Gadifer, il se hasarda à gagner l'îlot de Lobos, distant de quatre lieues, en franchissant « le plus horrible passage de tous ceux qui sont dans cet endroit de la mer. »

Cependant, Gadifer et les siens étaient en proie aux plus terribles tortures de la faim et de la soif. Ximénès arriva à temps pour les empêcher de succomber. Gadifer, ayant appris la trahison de Berneval, s'embarqua dans la nacelle pour revenir au fort

de Lancerote. Il était outré de la conduite de Berneval envers les pauvres Canariens, auxquels le seigneur de Béthencourt et lui avaient juré protection. Non ! jamais il n'aurait pensé que ce traître eût osé faire et machiner ce qu'il avait fait, lui que l'on regardait comme l'un des plus « suffisants » de la compagnie.

Pendant ce temps, que faisait Berneval ? Après avoir trahi son seigneur, il trahissait ses compagnons qui l'avaient aidé à accomplir ses forfaits ; il faisait mettre à terre douze d'entre eux, et partait dans l'intention de rejoindre en Espagne Jean de Béthencourt, et de lui faire approuver sa conduite en lui racontant les choses à sa façon. Il avait donc intérêt à se défaire de témoins gênants, et il les abandonna. Ces malheureux eurent d'abord la pensée d'implorer la générosité du gouverneur, et ils se confessèrent au chapelain, qui les encouragea dans cette pensée. Mais ces pauvres gens, craignant la vengeance de Gadifer, s'emparèrent d'un bateau, et, dans un moment de désespoir, ils s'enfuirent vers la terre des Maures. Le bateau fit côte sur la Barbarie. Dix de ceux qu'il portait se noyèrent, et les deux autres tombèrent entre les mains des païens, qui les retinrent en esclavage.

Al'époque où ces événements se passaient à l'île Lancerote, Jean de Béthencourt, montant le navire de Gadifer, arrivait à Cadix. Là, il prit d'abord des mesures de rigueur contre les hommes de son équipage enclins à la révolte, et il fit emprisonner les principaux d'entre eux. Puis, il envoya son navire à Séville, où se trouvait alors le roi Henri III ; mais le bâtiment périt dans le Guadalquivir, au grand dommage de Gadifer.

Jean de Béthencourt, étant arrivé à Séville, y reçut un certain Francisque Calve, qui était rapidement venu des Canaries, et qui offrait d'y retourner avec des approvisionnements pour le gou-

verneur. Mais le baron de Béthencourt ne voulut pas prendre de décision à cet égard avant d'avoir vu le roi.

Sur ces entrefaites, Berneval arriva avec ses principaux complices et quelques Canariens qu'il avait gardés avec l'intention de les vendre comme esclaves. Ce traître espérait bien faire tourner sa trahison à son profit et surprendre la bonne foi de Jean de Béthencourt ; mais il avait compté sans un certain Courtille, trompette de Gadifer, qui se trouvait avec lui. Ce brave soldat dénonça les fourberies de Berneval, et, sur sa dénonciation, ces fourbes furent enfermés dans la prison de Cadix. Courtille fit connaître aussi la situation des Canariens retenus à bord. Le chevalier normand, ne pouvant quitter Séville au moment où il allait obtenir une audience du roi, donna l'ordre que ces insulaires fussent traités avec égards. Mais, pendant ces pourparlers, le navire qui les portait fut conduit en Aragon, et là ces pauvres gens furent vendus comme esclaves.

Cependant, Jean de Béthencourt avait été introduit en présence du roi de Castille, et, après lui avoir raconté les résultats de son expédition : « Sire, dit-il, je viens vous demander secours, c'est qu'il vous plaise me donner congé de conquérir à la foi chrétienne des îles qui s'appellent les îles Canaries, et pour ce que vous êtes roi et seigneur de tout le pays à l'environ, et le plus proche roi chrétien, je suis venu requérant votre grâce qu'il vous plaise me recevoir à vous en faire hommage. »

Le roi, très-joyeux, reçut à hommage le chevalier normand. Il lui donna la seigneurie des îles Canaries, et en outre le cinquième des marchandises qui desdites îles viendraient en Espagne. De plus, il lui fit présent de vingt mille maravédis, environ quinze mille francs, pour acheter des approvisionnements destinés à ra-

vitailler le gouverneur Gadifer, et il lui attribua le droit de battre monnaie au pays de Canarie.

Très malheureusement, ces vingt mille maravédis furent confiés à un homme de peu de foi, qui s'enfuit en France en emportant le don du roi de Castille.

Cependant, Jean de Béthencourt obtint encore de Henri III un navire bien gréé, monté par quatre-vingts hommes d'équipage, et approvisionné de vivres, d'armes et d'outils. Jean de Béthencourt, fort reconnaissant de la générosité du roi, écrivit à Gadifer le récit de tout ce qu'il avait fait, son extrême irritation, et son « ébahissement » en apprenant la conduite de ce Berneval en qui il avait confiance, et il lui annonça le prochain départ du navire donné par le roi de Castille.

Pendant ce temps, des événements assez graves se passaient à l'île Lancerote. Le roi Guadarfia, blessé des procédés du traître Berneval à son égard, s'était révolté, et quelques-uns des compagnons de Gadifer avaient été tués par les Canariens. Gadifer était résolu à exiger la punition des coupables, quand un parent du roi, l'indigène Ache, vint lui proposer de s'emparer de Guadarfia et de le détrôner à son profit. Cet Ache n'était qu'un fourbe qui, après avoir trahi son roi, se proposait de trahir les Normands et de les chasser du pays.. Gadifer, ne soupçonnant pas ses mauvaises intentions et voulant venger la mort des siens, accepta les propositions d'Ache, et, quelque temps après, la veille de la Sainte-Catherine, le roi, surpris, était conduit au fort, où il fut enchaîné.

Quelques jours après, Ache, nouvellement proclamé souverain de l'île, attaqua les compagnons de Gadifer, et il en blessa plusieurs mortellement. Mais, dans la nuit qui suivit, Guadarfia,

étant parvenu à s'échapper, s'empara d'Ache à son tour et il le fit incontinent lapider et brûler.

Le gouverneur, très-irrité des scènes violentes qui se renouvelaient chaque jour, prit la résolution de tuer tous les hommes du pays, et de ne conserver que les femmes et les enfants pour les faire baptiser. Mais ce fut à cette époque qu'arriva le navire expédié par Jean de Béthencourt, et d'autres soins réclamèrent Gadifer. Ce navire, outre ses quatre-vingts hommes et l'approvisionnement dont il était chargé, apportait une lettre par laquelle, entre autres choses, Jean de Béthencourt mandait à Gadifer qu'il avait fait hommage au roi de Castille des îles Canaries, ce dont le gouverneur ne fut point réjoui, car il pensait bien avoir sa part desdites îles. Mais il dissimula son mécontentement et fit bon accueil aux nouveaux arrivants.

Le débarquement des vivres et des armes se fit aussitôt, et Gadifer s'embarqua sur le navire, afin d'aller explorer les îles voisines. Il était accompagné de Remonnet et de plusieurs autres, et emmenait deux Canariens pour lui servir de guides.

Gadifer arriva sans encombre à l'île de Fortaventure. Quelques jours après son débarquement, il partit avec trente-cinq hommes, afin d'explorer le pays ; mais bientôt la plus grande partie de sa troupe l'abandonna, et treize compagnons seulement, dont deux archers, restèrent avec lui. Gadifer continua cependant son exploration. Après avoir passé à gué un fort cours d'eau, il entra dans un magnifique vallon ombragé par huit cents palmiers. Puis, s'étant reposé et restauré, il reprit sa route en gravissant une longue côte.

Là apparurent une cinquantaine d'indigènes qui, entourant la petite troupe, menacèrent de l'exterminer. Gadifer et ses compagnons firent bonne contenance et parvinrent à mettre leurs ennemis en fuite, et ils purent vers le soir regagner leur navire, emmenant quatre femmes prisonnières.

Le lendemain, Gadifer quitta Fortaventure et vint aborder à la Grande-Canarie, dans un grand port entre Teldès et Argonnez. Cinq cents indigènes vinrent au-devant de lui, mais sans faire de démonstrations hostiles ; ils échangèrent contre des hameçons et de la ferraille des productions du pays, telles que des figues et du sangdragon, substance résineuse tirée du dragonnier, dont l'odeur balsamique est fort agréable. Seulement, ces Canariens se tenaient en garde contre les étrangers, car ils avaient eu à se plaindre des gens du capitaine Lopez, qui, vingt ans auparavant, avaient fait irruption dans l'île, et ils ne permirent point à Gadifer de descendre à terre.

Le gouverneur dut donc appareiller sans avoir exploré la Grande-Canarie, et il se dirigea vers l'île de Fer ; après l'avoir seulement côtoyée, son navire arriva de nuit à l'île de Gomère, sur laquelle brillaient les feux des indigènes. Quand le jour fut venu, quelques-uns des compagnons de Gadifer voulurent débarquer ; mais les Gomérytes, très redoutables par leur adresse et leur intrépidité, coururent sus aux Castillans, qui furent obligés de se rembarquer en toute hâte.

Gadifer, très-mécontent de l'accueil que lui faisaient ces sauvages Canariens, résolut de tenter encore une fois la fortune à l'île de Fer. Il partit donc et arriva de jour à cette île. Là, il put débarquer sans obstacle, et il resta pendant vingt-deux jours dans cette relâche.

L'île était magnifique en sa partie centrale. Plus de cent mille pins la hérissaient. Des ruisseaux, clairs et abondants, l'arrosaient en maint endroit. Les cailles pullulaient, et l'on trouvait en abondance des porcs, des chèvres et des brebis.

De cette île hospitalière, les conquérants passèrent à l'île de Palme, et ils mouillèrent dans un port situé à droite d'une importante rivière. Cette île était la plus avancée du côté de l'Océan. Couverte de pins et de dragonniers, arrosée par de bonnes rivières, revêtue d'excellents herbages, elle pouvait se prêter à toute espèce de cultures. Ses habitants, grands et robustes, bien faits, avaient les traits gracieux et la peau très-blanche.

Gadifer demeura peu de temps en cette île ; ses matelots firent de l'eau pour leur retour, et en deux nuits et deux jours, après avoir côtoyé les autres îles de l'archipel sans y débarquer, ils arrivèrent au fort de Lancerote. Ils avaient été absents trois mois. Pendant ce temps, leurs compagnons, toujours en guerre avec les indigènes, avaient fait un grand nombre de prisonniers, et les Canariens, démoralisés, venaient de jour en jour se rendre à leur merci et implorer la consécration du baptême. Gadifer, enchanté de ces résultats, fit partir un de ses gentilshommes pour l'Espagne, afin de rendre compte à Jean de Béthencourt de l'état actuel de la colonie canarienne.

Première partie · Chapitre VI · II

Retour de Jean de Béthencourt. — Jalousie de Gadifer. — Jean de Béthencourt visite son archipel. — Gadifer va conquérir la Grande-Canarie. — Brouille des deux seigneurs. — Ils reviennent

en Espagne. Gadifer est blâmé par le roi. — Retour du chevalier normand. — Les indigènes de Fortaventure se font baptiser. — Jean de Béthencourt revient au pays de Caux. — Retour à Lancerote. — Débarquement sur la côte africaine. — Conquête de la Grande-Canarie, de l'île de Fer et de l'île de Palme. — Maciot nommé gouverneur de l'archipel. — Jean de Béthencourt, à Rome, obtient du pape la création d'un évêché canarien. — Son retour en son pays et sa mort.

L'envoyé du gouverneur n'était pas encore arrivé à Cadix que le baron de Béthencourt débarquait en personne au fort de Lancerote, avec « une belle petite compagnie. » Gadifer et ses compagnons lui firent grand accueil, ainsi que les Canariens baptisés. Peu de jours après, le roi Guadarfia venait lui-même se rendre à merci, et, l'an 1404, le vingtième jour de février, il se fit chrétien avec tous ses compagnons. Les chapelains de Jean de Béthencourt rédigèrent même à son intention une instruction très simple contenant les principaux éléments du christianisme, la création du monde, la chute d'Adam et Ève, l'histoire de Noé et de la tour de Babel, la vie des patriarches, l'histoire de Jésus-Christ et de son crucifiement par les Juifs, et enfin elle disait comment on doit croire les dix commandements de la loi, le saint sacrement de l'autel, la pâque, la confession et autres points.

Jean de Béthencourt était un homme ambitieux. Non content d'avoir exploré et pour ainsi dire pris possession de l'archipel des Canaries, il songeait déjà à conquérir ces contrées de l'Afrique baignées par l'Océan. En revenant à Lancerote, c'était sa pensée secrète, et cependant il lui restait beaucoup à faire pour établir une domination effective sur ce groupe d'îles dont il n'était véritablement que le seigneur nominal. Il résolut donc de se mettre à

l'œuvre et de visiter par lui-même toutes ces îles que Gadifer avait déjà explorées.

Mais, avant de partir, une conversation eut lieu entre Gadifer et lui, qu'il est bon de rapporter. Gadifer, vantant ses services, demanda au baron de l'en récompenser en lui faisant don de Fortaventure, de Ténériffe et de Gomère.

« Monsieur mon ami, répliqua le baron, les îles et pays que vous me demandez ne sont pas encore conquis. Mais mon intention n'est point que vous perdiez votre peine, ni que vous ne soyez pas récompensé, car vous avez bien droit à l'être. Je vous en prie, achevons notre entreprise, et restons frères et amis.

— C'est très-bien dit, reprit Gadifer ; mais il y a une chose dont je ne suis pas content, c'est que vous ayez déjà fait hommage au roi de Castille des îles de Canarie, et que vous vous en disiez tout à fait seigneur.

— A l'égard de ce que vous dites, répondit Jean de Béthencourt, il est bien vrai que j'en ai fait hommage et que je m'en regarde aussi comme le vrai seigneur, puisqu'il plaît au roi de Castille. Mais, s'il vous plaît d'attendre la fin de notre affaire, pour vous contenter, je vous donnerai et laisserai telle chose dont vous serez content.

— Je ne resterai pas longtemps en ce pays, répondit Gadifer, car il faut que je m'en retourne en France. Je ne veux plus rester ici. »

Là-dessus, les deux chevaliers se séparèrent ; mais Gadifer s'apaisa peu à peu et ne refusa pas d'accompagner Jean de Béthencourt pendant son exploration de l'archipel canarien.

Le baron de Béthencourt, bien approvisionné et bien armé, fit voile pour Fortaventure. Il resta trois mois dans cette île, et, pour son début, il s'empara d'un grand nombre d'indigènes qu'il fit transporter à l'île Lancerote. On ne s'étonnera pas de cette façon de procéder, qui était très-naturelle à une époque où tous les explorateurs en agissaient ainsi. Pendant son séjour, le baron parcourut toute l'île, après s'être fortifié contre les attaques des indigènes, qui étaient des gens de grande stature, forts et bien fermes en leur loi. Une citadelle, nommée Richeroque, dont on voit encore les traces au milieu d'un hameau, fut bâtie sur la pente d'une haute montagne.

Acette époque, et bien qu'il n'eût point oublié ses griefs et sa mauvaise humeur, qui se traduisait souvent par de grosses paroles, Gadifer accepta le commandement d'une compagnie que le baron mit à sa disposition pour conquérir la Grande-Canarie.

Il partit le 25 juillet 1404, mais cette expédition n'amena aucun résultat utile. Tout d'abord les navigateurs furent très-éprouvés par la tempête et les vents contraires. Ils arrivèrent enfin près du port de Teldès, mais comme la nuit, tombait et que le vent soufflait en grande brise, ils n'osèrent débarquer en cet endroit, et ils se rendirent plus avant à la petite ville d'Argyneguy, devant laquelle ils restèrent mouillés pendant onze jours. Là, les naturels, excités par leur roi Artamy, dressèrent des embûches qui faillirent être fatales aux gens de Gadifer. Il y eut escarmouche, sang versé, et les Castillans, ne se sentant pas en nombre, vinrent passer deux jours à Teldès, et de là ils regagnèrent Lancerote.

Gadifer, très-contrarié de son insuccès, commença à trouver fort mauvais tout ce qui se passait autour de lui. Sa jalousie contre son chef grandissait chaque jour et il se laissait aller à de

violentes récriminations, répétant que le baron de Béthencourt n'avait pas tout fait par lui-même, et que les choses ne seraient pas si avancées si d'autres n'y eussent mis la main. Ces paroles revinrent aux oreilles du baron, qui en fut très-courroucé. Il les reprocha à l'envieux Gadifer, ce qui amena entre eux un échange de gros mots. Gadifer persistait dans son idée de quitter ce pays où, plus il resterait, moins il gagnerait. Or, précisément, Jean de Béthencourt avait disposé ses affaires pour retourner en Espagne ; il proposa à Gadifer de l'accompagner, afin de « pourvoir à leur désaccord. » Gadifer accepta ; mais les deux rivaux ne firent point route ensemble, et, tandis que le baron partait sur son navire, Gadifer faisait voile sur le sien. Ils arrivèrent tous deux à Séville, et Gadifer fit ses réclamations ; mais le roi de Castille lui ayant donné tort et pleinement approuvé la conduite du baron de Béthencourt, Gadifer quitta l'Espagne, retourna en France, et ne revint plus jamais à ces Canaries qu'il avait espéré conquérir pour son propre compte.

Le baron de Béthencourt prit congé du roi presque aussitôt. L'administration de la colonie naissante réclamait impérieusement sa présence. Avant son départ, les habitants de Séville, qui l'aimaient beaucoup, lui firent maintes gracieusetés, et, ce qui était plus utile, ils l'approvisionnèrent d'armes, de vivres, d'or et d'argent.

Jean de Béthencourt arriva à l'île de Fortaventure, où il fut joyeusement accueilli par ses compagnons. En partant, Gadifer avait laissé en son lieu et place son bâtard Annibal, auquel le baron fit cependant bonne mine.

Les premiers jours de l'installation du baron de Béthencourt dans l'île furent marqués par des combats nombreux avec les Ca-

nariens, qui détruisirent même la forteresse de Richeroque, après avoir brûlé une chapelle et pillé les approvisionnements. Le baron les poursuivit avec vigueur, et finit par demeurer victorieux. Il manda une grande quantité de ses gens qui étaient restés à Lancerote, et donna des ordres pour que la citadelle fût immédiatement reconstruite.

Néanmoins, les combats recommencèrent, et bien des Canariens périrent, entre autres un certain géant de neuf pieds de haut que Jean de Béthencourt aurait voulu prendre vivant. Le baron ne pouvait se fier au bâtard de Gadifer, ni aux gens qui l'accompagnaient. Ce bâtard avait hérité de la jalousie de son père contre le baron ; mais celui-ci, ayant besoin de son aide, dissimulait sa défiance. Fort heureusement, ses gens l'emportaient en nombre sur ceux qui étaient restés fidèles à Gadifer. Cependant, les récriminations d'Annibal devinrent telles, que le baron lui envoya un de ses lieutenants, Jean le Courtois, pour lui rappeler son serment avec injonction de s'y conformer.

Jean le Courtois fut assez mal reçu ; il eut maille à partir avec le bâtard et les siens, principalement au sujet de certains prisonniers canariens que ces partisans de Gadifer retenaient indûment et qu'ils ne voulaient point rendre. Annibal dut obéir, cependant ; mais Jean le Courtois, revenant vers le baron, lui raconta les insolences du bâtard, et chercha à exciter son maître contre lui. « Non, monsieur, lui répondit le juste Béthencourt, je ne veux pas qu'on lui fasse tort, ni à lui, ni aux siens. Il ne faut pas faire tout ce que l'on serait en droit de faire ; on doit toujours se contraindre et garder son honneur plus que son profit. » Belles paroles, qu'on ne saurait trop méditer.

Cependant, malgré ces discordes intestines, la guerre continuait entre les indigènes et les conquérants ; mais ceux-ci, bien armés et « artillés, » l'emportaient dans toutes les rencontres. Aussi, les rois de Fortaventure, en humeur de parlementer, envoyèrent-ils un Canarien vers le baron de Béthencourt pour lui demander une trêve. Ils ajoutaient que leur désir était de se convertir au christianisme. Le baron, très heureux de ces ouvertures, répondit que les rois, seraient bien et joyeusement reçus, s'il se présentaient à lui.

Aussitôt, le roi de Maxorata, qui régnait sur le nord-ouest de l'île, arriva avec une suite de vingt-deux personnes, qui furent toutes baptisées le 18 janvier 1405. Trois jours après, vingt-deux autres indigènes recevaient le sacrement de baptême. Le 25 janvier, le roi qui gouvernait la presqu'île de Handia, au sud-est de Fortaventure, se présenta suivi de vingt-six de ses sujets, qui furent également baptisés. En peu de temps, tous les habitants de Fortaventure embrassèrent la religion catholique.

Le baron de Béthencourt, heureux de ce succès, songea alors à revoir son pays. Il laissa le commandement et le gouvernement des îles à son nouveau lieutenant, Jean le Courtois, et il partit le dernier jour de janvier, au milieu des pleurs et des bénédictions de ses compagnons, emmenant trois Canariens et une Canarienne, auxquels il voulait montrer le royaume de France. Il partit. « Dieu veuille le conduire et le reconduire, » dit la relation.

En vingt et un jours, le baron de Béthencourt arriva au port d'Harfleur, et, deux jours après, il rentrait à son hôtel de Grainville. Tous les gentilshommes du pays vinrent le fêter, et la baronne et lui se firent grand accueil. L'intention de Jean de Béthencourt était de retourner dans le plus bref délai aux îles Cana-

ries. Il comptait emmener tous ceux de ses compatriotes auxquels il conviendrait de le suivre, engageant des gens de tous les métiers, auxquels il promettait des terres, gens mariés ou à marier. Il parvint ainsi à réunir un certain nombre d'émigrants, parmi lesquels on comptait vingt-huit hommes d'armes, dont vingt-trois emmenaient leurs femmes. Deux navires avaient été disposés pour le transport de cette troupe, et rendez-vous fut donné pour le sixième jour de mai. Le 9 du même mois, le baron de Béthencourt mit à la voile, et il débarquait à Lancerote, quatre mois et demi après avoir quitté l'archipel.

Le seigneur normand fut reçu au son des trompettes, clairons, tambourins, harpes, buccines, et autres instruments. « On n'eut pas ouï Dieu tonner au milieu de la mélodie qu'ils faisaient. » Les Canariens saluèrent par leurs danses et leurs chants le retour du gouverneur, en criant : « Voici venir notre roi ! » Jean le Courtois arriva en toute hâte au-devant de son capitaine qui lui demanda comment tout allait : « Monsieur, tout va de mieux en mieux, » répondit le lieutenant.

Les compagnons du baron de Béthencourt furent logés avec lui au fort de Lancerote. Le pays semblait leur plaire beaucoup. Ils mangeaient des dattes et des fruits du pays, qui leur semblaient excellents, « et rien ne leur faisait mal. »

Après avoir séjourné quelque temps à Lancerote, Jean de Béthencourt partit avec ses nouveaux compagnons pour visiter Fortaventure. Ici, l'accueil qu'il reçut ne fut pas moins joyeux, surtout de la part des Canariens et de leurs deux rois. Ceux-ci soupèrent avec le baron à la forteresse de Richeroque, que Jean le Courtois avait fait réparer.

Le baron de Béthencourt annonça alors son intention de conquérir la Grande-Canarie, comme il avait fait de Lancerote et de Fortaventure. Dans sa pensée, son neveu Maciot, qu'il avait amené de France, devait lui succéder dans le gouvernement des îles, afin que ce pays ne fût jamais sans le nom de Béthencourt. Il fit part de ce projet au lieutenant Jean le Courtois, qui l'approuva fort, et ajouta : « Monsieur, s'il plaît à Dieu, quand vous retournerez en France, je retournerai avec vous. Je suis un mauvais mari : il y a cinq ans que je ne vis ma femme, et, à la vérité, elle n'en souffrait pas trop. »

Le départ pour la Grande-Canarie fut fixé au 6 octobre 1405. Trois navires transportèrent la petite troupe du baron. Mais le vent les porta tout d'abord vers la côte africaine, et ils dépassèrent le cap Bojador, où Jean de Béthencourt débarqua. Il fit une reconnaissance de huit lieues dans le pays, et il s'empara de quelques indigènes et de trois mille chameaux, qu'il ramena vers son navire. On embarqua le plus possible de ces animaux qu'il était opportun d'acclimater aux Canaries, et le baron mit à la voile, abandonnant ce cap Bojador qu'il a eu l'honneur de dépasser trente ans avant les navigateurs portugais.

Pendant cette navigation de la côte africaine à la Grande-Canarie, les trois navires furent séparés par les vents. L'un arriva à Fortaventure, l'autre à l'île de Palme. Mais enfin tous furent réunis au lieu du rendez-vous. La Grande-Canarie mesurait vingt lieues de long et douze de large. Elle avait la forme d'une herse. Au nord, c'était un pays uni, et montagneux vers le sud. Sapins, dragonniers, oliviers, figuiers, dattiers, y formaient des forêts véritables. Les brebis, les chèvres, les chiens sauvages se trouvaient en grande quantité sur cette île. La terre, facile à labourer, pro-

duisait annuellement deux récoltes de blé, et cela sans aucun amendement. Ses habitants faisaient un grand peuple et se disaient tous gentilshommes.

Lorsque Jean de Béthencourt eut opéré son débarquement, il songea à conquérir le pays. Malheureusement, ses guerriers normands étaient très-fiers de la pointe qu'ils avaient poussée sur la terre d'Afrique, et, à les en croire, ils se flattaient de conquérir avec vingt hommes, seulement toute la Grande-Canarie et ses dix mille indigènes. Le baron de Béthencourt, les voyant si enflés, leur fit bien des recommandations de prudence, dont ils ne tinrent aucun compte. Ce qui leur coûta cher. En effet, dans une escarmouche pendant laquelle ils eurent d'abord l'avantage contre les Canariens, ils se débandèrent ; surpris alors par les indigènes, ils furent massacrés au nombre de vingt-deux, parmi lesquels le lieunant Jean le Courtois et Annibal, le bâtard de Gadifer.

Après cette fâcheuse rencontre, le baron de Béthencourt quitta la Grande-Canarie pour aller soumettre à sa domination l'île de Palme. Les Palmeros étaient des gens de grande adresse à lancer des pierres, et ils manquaient rarement leur but. Aussi, dans les nombreux combats avec les indigènes, y eut-il bon nombre de morts de chaque côté, cependant plus de Canariens que de Normands, dont une centaine périt.

Après six semaines d'escarmouches, le baron quitta l'île de Palme, et vint passer trois mois à l'île de Fer, grande île de sept lieues de long sur cinq de large, et qui a la forme d'un croissant. Son sol est élevé et uni. De grands bosquets de pins et de lauriers l'ombragent en maint endroit. Les vapeurs, retenues par de hautes montagnes, humectent le sol et le rendent propre à la

culture du blé et de la vigne. Le gibier y est très-abondant ; les pourceaux, les chèvres, les brebis courent la campagne, en compagnie de gros lézards, qui ont la taille des iguanes d'Amérique. Quant aux habitants du pays, hommes et femmes, ils étaient très-beaux, vifs, gais, sains, agiles de corps, bien proportionnés et très-enclins au mariage. En somme, cette île de Fer était une des plus « plaisantes » qui fût dans l'archipel.

Le baron de Béthencourt, après avoir conquis l'île de Fer et l'île de Palme, revint à Fortaventure avec ses navires. Cette île, de dix-sept lieues de long sur huit de large, est formée de plaines et de montagnes. Cependant, son sol est moins accidenté que celui des autres îles de l'archipel. De grands courants d'eau douce coulent sous de magnifiques bocages ; les euphorbes, au suc laiteux et âcre, y fournissent un poison violent. En outre, dattiers, oliviers et mastiquiers y abondent, ainsi qu'une certaine plante tinctoriale, dont la culture ne pouvait manquer d'être extraordinairement fructueuse. La côte de Fortaventure n'offre pas de bons refuges pour les gros navires, mais les petits peuvent s'y mettre en sûreté.

Ce fut dans cette île que le baron de Béthencourt commença à faire un partage à ses colons, et il l'opéra avec tant de justice, que chacun fut content de son lot. Ceux qu'il avait amenés lui-même, ses propres compagnons, devaient être exempts de redevance pendant neuf ans.

La question de religion et d'administration religieuse ne pouvait être indifférente à un homme aussi pieux que le baron de Béthencourt. Il prit donc la résolution de se rendre à Rome, afin d'obtenir pour ce pays un prélat évêque, qui « ordonnera et magnifiera la foi catholique. » Mais, avant de partir, il nomma son

neveu, Maciot de Béthencourt, lieutenant et gouverneur de toutes les îles de l'archipel. Sous ses ordres devaient fonctionner deux sergents qui auraient le gouvernement de la justice. Il ordonna aussi que, deux fois l'an, des nouvelles lui fussent adressées en Normandie, et que le revenu de Lancerote et de Fortaventure fût employé à la construction de deux églises.

Et il dit à son neveu Maciot : « En outre, je vous donne plein pouvoir et autorité qu'en toutes choses que vous jugerez profitables et honnêtes, vous ordonniez et fassiez faire, en sauvant mon honneur d'abord et mon profit. Qu'au plus près que vous pourrez, vous suiviez les coutumes de France et de Normandie, c'est-à-dire en justice et en autre chose que vous verrez bonne à faire. Aussi, je vous prie et charge que le plus que vous pourrez, vous ayez paix et union ensemble, que vous vous entr'aimiez tous comme frères, et spécialement qu'entre vous, gentilshommes, vous n'ayez point d'envie les uns contre les autres. Je vous ai à chacun ordonné votre fait : le pays est assez large ; apaisez-vous l'un l'autre, et appartenez-vous l'un à l'autre. Je ne saurais plus que vous dire, si ce n'est que principalement vous ayez paix ensemble, et tout se portera bien. »

Le baron de Béthencourt resta trois mois dans l'île Fortaventure et dans les autres îles. Il chevauchait sur sa mule, s'entretenant avec les gens du pays, qui commençaient à parler la langue normande. Maciot et d'autres gentilshommes l'accompagnaient. Il leur indiquait les bonnes choses à faire, les mesures honnêtes à prendre. Puis, quand il eut bien exploré cet archipel qu'il avait conquis, il fit crier qu'il partirait pour Rome le 15 décembre de la présente année.

Revenu à Lancerote, le baron de Béthencourt y demeura jusqu'à son départ. Il ordonna alors à tous les gentilshommes qu'il avait amenés, à ses ouvriers et aux trois rois canariens de se réunir en sa présence deux jours avant son départ, afin de leur dire sa volonté et de les recommander à Dieu.

Aucun ne manqua au rendez-vous. Le baron de Béthencourt les reçut tous à la forteresse de Lancerote, où il les traita somptueusement. Le repas terminé, il monta dans une chaire un peu haute, et renouvela ses recommandations touchant l'obéissance que chacun devait à son neveu Maciot, le prélèvement du cinquième denier fait sur toutes choses à son profit, l'exercice des devoirs de chrétien et l'amour de Dieu. Puis il choisit ceux qui devaient l'accompagner à Rome, et il se disposa à partir.

Apeine son navire eut-il appareillé que les gémissements éclatèrent de toutes parts. Européens et Canariens pleuraient « ce droiturier seigneur » qu'ils pensaient ne plus revoir. Un grand nombre d'entre eux entraient dans l'eau jusqu'aux aisselles, et essayaient de retenir le navire qui l'emportait. Mais la voile est hissée. Le sieur de Béthencourt part. « Dieu par sa grâce le veuille garder de mal et d'encombrié ! »

En sept jours, le baron normand arriva à Séville. De là il s'en fut rejoindre le roi à Valladolid, où il fut accueilli avec grande faveur. Il raconta l'histoire de sa conquête au roi d'Espagne et sollicita de lui des lettres de recommandation pour le pape, afin d'obtenir la création d'un évêché aux îles Canaries. Le roi, après l'avoir merveilleusement traité et comblé de présents, lui octroya les lettres qu'il demandait, et le baron de Béthencourt, avec une suite brillante, partit pour Rome.

Arrivé dans la ville éternelle, le baron y demeura trois semaines. Il fut admis à baiser les pieds du pape Innocent VII, qui, le félicitant de ce qu'il avait conquis tous ces Canariens à la foi catholique, le complimenta de ce courage dont il avait fait preuve pour s'en aller si loin de France. Puis, les bulles furent dressées ainsi que le demandait le baron de Béthencourt, et Albert des Maisons fut nommé évêque de toutes les îles canariennes. Enfin, le baron prit congé du pape, qui lui donna sa bénédiction.

Le nouveau prélat fit ses adieux au baron et partit immédiatement pour son diocèse. Il passa par l'Espagne, où il remit au roi des lettres de Jean de Béthencourt. Puis, il fit voile pour Fortaventure, où il arriva sans difficultés. Messire Maciot, qui avait été créé chevalier, le reçut avec de grands égards. Albert des Maisons organisa immédiatement son diocèse, gouvernant gracieusement et débonnairement, prêchant souvent, tantôt dans une île, tantôt dans une autre, et instituant au prône de l'église des prières spéciales pour Jean de Béthencourt. Maciot était aimé de tous également, et principalement des gens du pays. Il est vrai que ce beau temps ne dura que cinq années ; car, plus tard, Maciot, enivré par l'exercice de ce pouvoir souverain, entra dans la voie des exactions et fut chassé du pays.

Cependant, le baron de Béthencourt avait quitté Rome de son côté. Il passa par Florence, et il arriva à Paris, puis à Béthencourt, où un grand nombre de gentilshommes vinrent visiter en sa personne le roi de Canare. Il ne faut pas demander si l'on fit grande chère ; et, s'il était venu force gens de bien au premier retour du baron, cette fois il en vint plus encore.

Le baron de Béthencourt, « déjà ancien, » s'installa à Grainville avec sa femme, encore belle et jeune dame. Il avait fréquem-

ment des nouvelles de ses chères îles, de son neveu Maciot, et il espérait bien retourner en son royaume de Canare ; mais Dieu ne lui donna pas cette joie.

Un jour, en l'année 1425, le baron tomba malade en son château, et l'on vit bien qu'il se mourait. Il fit donc son testament, reçut les sacrements de l'Église « et, dit la relation en terminant, il est allé de ce siècle en l'autre. Dieu lui veuille pardonner ses méfaits. Il est enterré à Grainville-la-Teinturière, dans l'église de ladite ville, tout devant le grand autel de ladite église, et trépassa en l'an mil quatre cent vingt-cinq. »

Première partie · Chapitre VII · I

Christophe Colomb (1436-1506).

Découverte de Madère, des îles du cap Vert, des Açores, de la Guinée et du Congo. — Bartholomeu Dias. — Cabot et le Labrador. — Les tendances géographiques et commerciales au moyen âge. — Erreur admise généralement sur la distance qui séparait l'Europe de l'Asie. — Naissance de Christophe Colomb. — Ses premiers voyages. — Ses projets repoussés. — Son séjour au couvent des Franciscains. — Il est enfin reçu par Ferdinand et Isabelle. — Son traité du 17 avril 1492. — Les frères Pinzon. — Trois caravelles armées au port de Palos. — Départ du 3 août 1492.

1492 est un millésime célèbre dans les annales géographiques. C'est la date mémorable de la découverte de l'Amérique. Le génie

d'un homme allait pour ainsi dire compléter le globe terrestre, en justifiant ce vers de Gagliuffi :

Unus erat mundus ; duo sint, ait iste : fuere.

L'ancien monde devait donc être chargé de l'éducation morale et politique du nouveau. Était-il à la hauteur de cette tâche, avec ses idées encore étroites, ses tendances à demi barbares, ses haines religieuses ? Les faits répondront d'eux-mêmes.

Entre cette année 1403, à la fin de laquelle Jean de Béthencourt venait de terminer sa colonisation des Canaries et l'année 1492, que s'était-il passé ? Nous allons le raconter en quelques lignes.

Un mouvement scientifique considérable, dû aux Arabes, qui allaient être bientôt chassés d'Espagne, s'était produit dans toute la péninsule. Dans tous les ports, mais surtout dans ceux du Portugal, on parlait de cette terre d'Afrique et des pays d'au delà des mers, si riches et si merveilleux. « Mille récits, dit Michelet, enflammaient la curiosité, la valeur et l'avarice ; on voulait voir ces mystérieuses contrées où la nature avait prodigué les monstres, où elle avait semé l'or à la surface de la terre. » Un jeune prince, l'infant dom Henri, duc de Viseu, troisième fils de Jean 1, qui s'était adonné à l'étude de l'astronomie et de la géographie, exerça sur ses contemporains une influence considérable ; c'est à lui que le Portugal doit le développement de sa puissance coloniale, et ces expéditions répétées dont les récits enthousiastes et les résultats grandioses devaient enflammer l'imagination de Christophe Colomb.

Établi à la pointe méridionale de la province des Algarves, à Sagrès, d'où ses regards embrassaient l'immensité de l'Océan et

semblaient y chercher quelque terre nouvelle, dom Henri fit bâtir un observatoire, créa un collège maritime où des savants traçaient des cartes plus correctes et enseignaient l'usage de la boussole, s'entoura de savants, et réunit de précieuses informations sur la possibilité de contourner l'Afrique et d'arriver aux Indes. Sans qu'il ait jamais pris part à aucune expédition maritime, ses encouragements, sa protection aux marins ont valu à dom Henri le surnom de Navigateur, sous lequel il est connu dans l'histoire.

Le cap Non, cette borne fatale des navigateurs antiques, avait été dépassé lorsqu'en 1418 deux gentilshommes de la cour du roi Henri, Juan Gonzalès Zarco et Tristam Vaz Teixeira, furent entraînés en pleine mer et jetés vers un îlot auquel ils donnèrent le nom de Puerto-Santo. Quelque temps après, naviguant vers un point noir qui restait fixe à l'horizon, ils atteignirent une île vaste et couverte de forêts magnifiques. C'était Madère.

En 1433, le cap Bojador, qui avait si longtemps arrêté les explorateurs, fut doublé par les Portugais Gillianès et Gonzalès Baldaya, qui voguèrent plus de quarante lieues au delà.

Enhardis par cet exemple, Antonio Gonzalès et Nuño Tristam s'avancèrent, en 1441, jusqu'au cap Blanc, sur le vingt et unième degré, « exploit, dit Faria y Souza, qui, dans l'opinion commune, n'est nullement au-dessous des plus glorieux travaux d'Hercule », et ils rapportèrent à Lisbonne une certaine quantité de poudre d'or produit du Rio del Ouro. Dans un second voyage, Tristam reconnut quelques-unes des îles du cap Vert et s'avança jusqu'à Sierra Leone. Pendant le cours de cette expédition, il avait acheté de trafiquants maures, à la côte de Guinée, une dizaine de nègres qu'il ramena à Lisbonne et dont il se défit à très-haut prix, car ils excitaient vivement la curiosité publique. Telle

fut l'origine de la traite des noirs, qui, pendant quatre siècles, devait enlever à l'Afrique tant de millions de ses habitants, et devenir la honte de l'humanité.

En 1441, Cada Mosto doubla le cap Vert et explora une partie de la côte inférieure. Vers 1446, les Portugais, s'avançant plus loin en pleine mer que leurs devanciers, relevèrent l'archipel des Açores. Dès lors, toute crainte est bannie. On a franchi cette ligne redoutable où l'on croyait que l'air brûlait comme le feu, les expéditions se succèdent sans relâche, et chacune revient après avoir augmenté le nombre des régions découvertes. Il semblait que cette côte d'Afrique ne dût jamais finir. Plus on avançait dans le sud, plus ce cap tant cherché, cette extrémité du continent qu'il fallait doubler pour gagner la mer des Indes, semblait reculer !

Depuis quelque temps le roi Jean II avait ajouté à ses titres celui de seigneur de Guinée. Déjà, avec le Congo, on avait découvert un nouveau ciel et des étoiles inconnues, lorsque Diogo Cam, dans trois voyages successifs, porta la connaissance de l'Afrique plus loin que ne l'avaient fait ses prédécesseurs, et faillit ravir à Dias l'honneur d'avoir reconnu la pointe australe du continent. Le point extrême qu'il atteignit gît par 21° 50' sud. C'est le cap Cross, où il éleva, suivant la coutume, un padrao ou padron, c'est-à-dire une colonne commémorative qu'on a depuis retrouvée. À son retour, il visita le roi de Congo dans sa capitale et ramena à Lisbonne un ambassadeur nommé Caçuta, avec une suite nombreuse d'Africains, qui tous venaient s'y faire baptiser et instruire des dogmes de la foi qu'ils devaient propager à leur retour au Congo.

Peu de temps après le retour de Diogo Cam, au mois d'août 1487, trois caravelles sortirent du Tage, sous le commandement

supérieur d'un chevalier de la maison du roi, nommé Bartholomeu Dias, vétéran des mers de Guinée. Il avait sous ses ordres un marin expérimenté, Joam Infante, et son propre frère, Pedro Dias, capitaine du plus petit des trois bâtiments, qui était chargé des vivres.

Nous ne possédons aucun détail sur la première partie de cette mémorable expédition. Nous savons seulement, d'après Joao de Barros, auquel il faut sans cesse recourir pour tout ce qui a trait aux navigations des Portugais, qu'au delà du Congo, il suivit la côte jusqu'au 29° parallèle, et atterrit à un mouillage qu'il nomma das Voltas, à cause des bordées qu'il lui fallut courir pour l'atteindre, et où il la laissa plus petite de ses caravelles sous la garde de neuf matelots. Après avoir été cinq jours durant retenu dans ce havre par le mauvais temps, Dias prit le large et piqua au sud ; mais il se vit ballotté pendant treize jours par la tempête.

Plus il s'enfonçait dans le sud, plus la température s'abaissait et devenait relativement rigoureuse. Enfin, la furie des éléments s'étant calmée, Dias mit le cap à l'est, où il comptait rencontrer la terre. Mais, au bout de quelques jours, étant par 42° 54′ sud, il fit route au nord et vint mouiller à la baie dos Vaqueiros, ainsi nommée des troupeaux de bêtes à cornes et des bergers qui, de la plage, s'enfuirent dans l'intérieur à la vue des deux caravelles. À ce moment, Dias était à quarante lieues dans l'est du cap de Bonne-Espérance, qu'il avait doublé sans l'apercevoir. L'expédition fit de l'eau, gagna la baie San-Braz (Saint Blaise, aujourd'hui Mossel-Bay) et remonta la côte jusqu'à la baie de l'Algua et à une île da Cruz, où fut élevé un padrao. Mais là, les équipages, abattus par les dangers qu'ils venaient d'affronter, épuisés par la mauvaise qualité et la rareté des vivres, déclarèrent ne vouloir al-

ler plus loin. « D'ailleurs, disaient-ils, puisque la côte court maintenant à l'est, il est bon d'aller reconnaître ce cap qu'on a doublé sans le savoir. »

Dias réunit le conseil et obtint qu'on remonterait encore dans le nord-est pendant deux ou trois jours. C'est grâce à sa fermeté qu'il put atteindre, à vingt-cinq lieues de da Cruz, une rivière qu'il appela, du nom de son second, Rio Infante. Mais, devant le refus des équipages de se porter plus loin, force fut à Dias de reprendre la route de l'Europe.

« Lorsqu'il se sépara, dit Barros, du pilier qu'il avait élevé en ce lieu, ce fut avec un tel sentiment d'amertume, une telle douleur, qu'on eût dit qu'il laissait un fils exilé à jamais, surtout quand il venait à se représenter combien de périls lui et tous ses gens avaient courus, de quelle région lointaine il leur avait fallu venir, uniquement pour y planter cette borne, puisque Dieu ne leur avait pas accordé le principal. »

Enfin ils découvrirent ce grand cap, « caché pendant tant de centaines d'années, et que le navigateur, avec ses compagnons, nomma le Cap des Tourmentes (o Cabo Tormentoso), en souvenir des périls et des tempêtes qu'il leur avait fallu essuyer avant de le doubler. »

Avec cette intuition qui est l'apanage des hommes de génie, Jean II substitua à ce nom de cap des Tourmentes celui de cap de Bonne-Espérance. Pour lui, la route des Indes était dès lors ouverte, et ses vastes projets pour l'extension du commerce et de l'influence de sa patrie allaient pouvoir se réaliser.

Le 24 août 1488, Dias rentrait à Angra das Voltas. Des neuf hommes qu'il y avait laissés, six étaient morts ; un septième périt

de joie en revoyant ses compatriotes. Le retour s'effectua sans incidents dignes de remarque. Après une relâche à la côte de Bénin, où l'on fit la traite, et à La Mina, où l'on reçut du gouverneur l'argent provenant du commerce de la colonie, l'expédition ralliait le Portugal dans le courant de décembre 1488.

Chose étonnante ! Dias non-seulement n'obtint aucune récompense pour ce hardi voyage couronné de succès, mais il paraît avoir été disgracié, car on ne le voit pas employé pendant une dizaine d'années. Bien plus, le commandement de l'expédition chargée de doubler le cap qu'il avait découvert fut donné à Vasco da Gama, et Dias ne fit que l'accompagner en sous-ordre jusqu'à La Mina. Il put entendre le récit de la merveilleuse campagne de son heureux émule dans l'Inde et juger de l'immense influence qu'un tel événement exercerait sur les destinées de sa patrie.

Il faisait partie de cette expédition de Cabral qui découvrit le Brésil ; mais il n'eut même pas la joie de contempler les rivages dont il avait montré le chemin. À peine la flotte venait-elle de quitter la terre américaine, qu'une horrible tempête s'éleva. Quatre bâtiments sombrèrent, et, parmi eux, celui que Dias commandait. C'est pour faire allusion à cette fin tragique, que Camoëns met dans la bouche d'Adamastor, le génie du cap des Tempêtes, cette sombre prédiction : « Je ferai un exemple terrible de la première flotte qui passera près de ces rochers, et je signalerai ma vengeance sur celui qui, le premier, m'est venu braver dans ma demeure. »

En somme, ce ne fut qu'en 1497, soit cinq ans après la découverte de l'Amérique, que la pointe australe de l'Afrique fût doublée par Vasco da Gama. On peut donc affirmer que si ce dernier

eût précédé Colomb, la découverte du nouveau continent aurait vraisemblablement été retardée de plusieurs siècles.

En effet, les navigateurs de cette époque se montraient fort timorés ; ils n'osaient s'écarter en plein Océan ; peu soucieux de braver des mers inconnues, ils suivaient prudemment la côte africaine sans jamais s'en éloigner. Si donc le cap des Tempêtes eût été doublé, les marins auraient pris l'habitude de se rendre aux Indes par cette voie, et aucun d'eux n'eût songé à gagner le « Pays des Épices, » c'est-à-dire l'Asie, en s'aventurant à travers l'Atlantique. À qui, en effet, serait il venu la pensée de chercher l'Orient par les routes de l'Occident ?

Or, précisément et par ces motifs, cette idée était à l'ordre du jour. « Le principal objet des entreprises maritimes des Portugais au quinzième siècle, dit Cooley, était la recherche d'un passage aux Indes par l'Océan. » Les plus savants n'allaient pas jusqu'à supposer l'existence d'un nouveau continent par des raisons d'équilibre et de pondération du globe terrestre. Nous dirons plus. Quelques parties de ce continent américain avaient été réellement découvertes. Un navigateur italien, Sébastien Cabot, en 1487, aurait atterri sur un point du Labrador. Les Normands scandinaves avaient certainement débarqué sur ces côtes inconnues. Les colons du Groënland avaient exploré la terre de Vinland. Mais telle était la disposition des esprits à cette époque, telle était l'improbabilité de l'existence d'un monde nouveau, que ce Groënland, ce Vinland, ce Labrador n'étaient considérés que comme un prolongement des terres européennes.

Les navigateurs du quinzième siècle ne cherchaient donc qu'à établir des communications plus faciles avec les rivages de l'Asie. En effet, la route des Indes, de la Chine et du Japon, contrées

déjà connues par les merveilleux récits de Marco Polo, cette route qui traversait l'Asie Mineure, la Perse, la Tartarie, était longue et périlleuse. D'ailleurs, ces « voies terrestres » ne peuvent jamais devenir commerçantes ; les transports y sont trop difficiles et trop coûteux. Il fallait trouver une communication plus pratique. Aussi tous les peuples du littoral européen, depuis l'Angleterre jusqu'à l'Espagne, toutes les populations riveraines de la Méditerranée, voyant les grands chemins de l'Atlantique ouverts devant leurs vaisseaux, devaient se demander et se demandaient en effet s'ils ne conduisaient pas aux rivages de l'Asie.

La sphéricité de la terre étant démontrée, ce raisonnement était juste. En gagnant toujours vers l'ouest, on devait nécessairement arriver à l'est. Quant à la route à travers l'Océan, elle ne pouvait manquer d'être libre. En effet, qui eût jamais soupçonné l'existence de cet obstacle, long de trois mille deux cent cinquante lieues, jeté entre l'Europe et l'Asie, et qui s'est appelé l'Amérique ?

Il faut observer, d'ailleurs, que les savants du moyen âge ne croyaient pas que les rivages de l'Asie fussent situés à plus de deux mille lieues des rivages de l'Europe. Aristote supposait le globe terrestre plus petit qu'il n'est réellement. « Combien y a-t-il depuis les derniers rivages de l'Espagne jusqu'à l'Inde ? disait Sénèque. L'espace de très-peu de jours, si le vent est favorable au vaisseau. » C'était aussi l'opinion de Strabon. Cette route entre l'Europe et l'Asie devait être courte. De plus, des points de relâche tels que les Açores et ces îles Antilia dont on admettait l'existence, au quinzième siècle, entre l'Europe et l'Asie, devaient assurer la facilité des communications transocéaniennes.

On peut donc affirmer que cette erreur de distance, si généralement accréditée, eut cela d'heureux qu'elle engagea les navigateurs de cette époque à tenter la traversée de l'Atlantique. S'ils eussent connu la distance véritable qui sépare l'Europe de l'Asie, soit cinq mille lieues, ils ne se seraient pas aventurés sur les mers de l'ouest.

Il faut dire que quelques faits donnaient, ou plutôt semblaient donner raison aux partisans d'Aristote et de Strabon qui croyaient à la proximité des rivages orientaux. Ainsi, un pilote du roi de Portugal, naviguant à quatre cent cinquante lieues au large du cap Saint-Vincent, situé à la pointe des Algarves, trouva une pièce de bois ornée de sculptures anciennes, qui ne pouvait provenir que d'un continent peu éloigné. Près de Madère, des pêcheurs avaient rencontré une poutre sculptée et de longs bambous qui par leur forme rappelaient ceux de la péninsule indienne. De plus, les habitants des Açores ramassaient souvent sur leurs plages des pins gigantesques d'une essence inconnue, et ils recueillirent un jour deux corps humains, « cadavres à large face, dit le chroniqueur Herrera, et ne ressemblant pas à des chrétiens. »

Ces divers faits mettaient donc les imaginations en émoi. Comme on ignorait, au quinzième siècle, l'existence de ce Gulf-Stream, qui, en se rapprochant des côtes européennes, leur apporte des épaves américaines, on était fondé à attribuer à ces débris une origine purement asiatique. Donc, l'Asie n'était pas éloignée de l'Europe, et les communications entre ces deux extrêmes du vieux continent devaient être faciles.

Ainsi, aucun géographe du temps ne pensait qu'il pût exister un nouveau monde ; c'est ce qu'il importe d'établir catégorique-

ment. Il n'était même pas question, en cherchant cette route de l'ouest, d'étendre les connaissances géographiques. Non : ce furent des commerçants qui se mirent à la tête de ce mouvement et qui préconisèrent cette traversée de l'Atlantique. Ils ne pensaient qu'à trafiquer, et à le faire par le plus court chemin.

Il faut ajouter que la boussole, inventée, suivant l'opinion la plus générale, vers 1302, par un certain Flavio Gioja d'Amalfi, permettait alors aux bâtiments de s'éloigner des côtes et de se diriger hors de la vue de toutes terres. De plus, Martin Behaim et deux médecins de Henri de Portugal avaient trouvé le moyen de se guider sur la hauteur du soleil et d'appliquer l'astrolabe aux besoins de la navigation.

Ces facilités admises, la question commerciale de la route de l'ouest se traitait donc journellement en Espagne, en Portugal, en Italie, pays où la science est faite d'imagination pour les trois quarts. On discutait et on écrivait. Les commerçants, surexcités, mettaient les savants aux prises. Un groupe de faits, de systèmes, de doctrines, se formait. Il était temps qu'une seule intelligence vînt les résumer en elle et se les assimiler. C'est ce qui arriva. Toutes ces idées éparses finirent par s'accumuler dans la tête d'un homme, qui eut, à un degré rare, le génie de la persévérance et de l'audace.

Cet homme, ce fut Christophe Colomb, né vraisemblablement près de Gênes, vers 1436. Nous disons « vraisemblablement », car les villages de Cogoreo, de Nervi, réclament avec Savone et Gênes l'honneur de l'avoir vu naître. Quant à l'année exacte de la naissance de cet illustre navigateur, elle varie, suivant les commentateurs, de 1430 à 1445 ; mais l'an 1436 paraît s'accorder plus exactement avec les documents les moins discutables.

La famille de Christophe Colomb était d'humble condition. Son père, Dominique Colomb, fabricant de lainages, jouissait cependant d'une certaine aisance, qui lui permit de donner à ses enfants une éducation plus qu'ordinaire. Le jeune Colomb, l'aîné de la famille, fut envoyé à l'université de Pavie, afin d'y apprendre la grammaire, la langue latine, la géographie, l'astronomie et la navigation.

Aquatorze ans, Christophe Colomb quitta les bancs de l'école pour le pont d'un navire, et il faut avouer que, depuis cette époque jusqu'en 1487, cette période de sa vie est demeurée très-obscure. Citons même à ce propos cette opinion de Humboldt, rapportée par M. Charton, dont le regret augmente « touchant cette incertitude relative à Colomb, quand il se rappelle tout ce que les chroniqueurs ont conservé minutieusement sur la vie du chien Becerillo ou sur l'éléphant Aboulababat, que Aaroun-al-Raschyd envoya à Charlemagne ! »

Ce qui parait le plus probable, à s'en rapporter aux documents du temps et aux écrits de Colomb lui-même, c'est que le jeune voyageur visita le Levant, l'Occident, le Nord, plusieurs fois l'Angleterre, le Portugal, la côte de Guinée, les îles africaines, peut-être même le Groënland, ayant, à l'âge de quarante ans, « navigué tout ce qui avait été navigué jusqu'à lui ».

Christophe Colomb était devenu un bon marin. Sa réputation bien établie le fit choisir pour commander les galères génoises à l'époque de la guerre de la république avec Venise. Le nouveau capitaine fit ensuite une expédition sur les côtes barbaresques pour le compte du roi René d'Anjou, et enfin, en 1477, il alla reconnaître les terres enfermées au delà des glaces de l'Islande.

Ce voyage heureusement terminé, Christophe Colomb revint à Lisbonne, où il avait fixé sa demeure. Là, il épousa la fille d'un gentilhomme italien, Bartholomeo Muniz Perestrello, marin comme lui et fort lancé dans le courant des idées géographiques. Sa femme, dona Felipa, était sans fortune ; lui n'avait rien ; il fallut donc travailler pour vivre. Le futur découvreur du nouveau monde se mit à fabriquer des livres à images, des globes terrestres, des cartes géographiques, des plans nautiques, et cela jusqu'en 1484, mais sans abandonner ses travaux scientifiques et littéraires. Il est même probable que pendant cette période il refit toutes ses études, et qu'il parvint à acquérir une instruction très-supérieure à celle des marins de son temps.

Fut-ce à cette époque que « la grande idée » germa pour la première fois dans son esprit ? on peut le supposer. Christophe Colomb suivait assidûment les discussions relatives aux routes de l'ouest et à la facilité des communications par l'Occident entre l'Europe et l'Asie. Sa correspondance prouve qu'il partageait l'opinion d'Aristote sur la distance relativement courte qui séparait les rivages extrêmes de l'ancien continent. Il écrivait fréquemment aux savants les plus distingués de son temps, à ce Martin Behaim dont nous avons déjà parlé, au célèbre astronome florentin Toscanelli, dont les opinions ne furent pas sans influencer celles de Christophe Colomb.

Acette époque, suivant le portrait qu'en donne son historien Washington Irving, Christophe Colomb était un homme de haute taille, robuste et noble de maintien. Il avait le visage long, le nez aquilin, les os de la joue saillants, les yeux clairs et pleins de feu, le teint vif et parsemé de quelques rousseurs. C'était un chrétien

profondément convaincu, qui remplissait avec une foi sincère les devoirs de la religion catholique.

Al'époque où Christophe Colomb était en relation avec l'astronome Toscanelli, il apprit que celui-ci, à la demande d'Alphonse V, roi de Portugal, avait remis au roi un mémoire approfondi sur la possibilité de gagner les Indes par les routes de l'ouest. Colomb, consulté, appuya de toute son autorité les idées de Toscanelli favorables à cette tentative. Mais cette ouverture n'eut aucun résultat, parce que le roi de Portugal, détourné de ce projet par ses guerres avec l'Espagne, mourut sans avoir pu porter son attention vers les découvertes maritimes.

Son successeur, Jean II, adopta avec enthousiasme les plans combinés de Colomb et de Toscanelli. Toutefois, avec une fourberie qu'il faut dénoncer, il chercha à dépouiller ces deux savants du bénéfice de leur proposition, et, sans les prévenir, il fit partir une caravelle pour tenter cette grande entreprise et atteindre la Chine en traversant l'Atlantique. Mais il comptait sans l'inexpérience de ses pilotes, sans la tempête qui se déclara contre eux, et, quelques jours après leur départ, un ouragan ramenait à Lisbonne les marins du roi de Portugal.

Christophe Colomb, blessé justement de cet acte d'indélicatesse, comprit qu'il ne pouvait plus compter sur ce roi qui l'avait indignement trahi. Devenu veuf, il quitta l'Espagne avec son fils Diégo vers la fin de l'année 1484. On croit qu'il se rendit à Gênes, puis à Venise, où ses projets de navigation transocéanienne furent assez mal accueillis.

Quoi qu'il en soit, on le retrouve en Espagne pendant le courant de l'année 1485. Le pauvre grand homme était sans res-

sources. Il voyageait à pied, portant dans ses bras son petit Diégo, âgé de dix ans. Mais, depuis cette période de sa vie, l'histoire le suit pas à pas, elle ne le perd plus de vue, et elle va conserver à la postérité les moindres incidents de cette grande existence.

Christophe Colomb se trouvait alors en Andalousie, à une demi-lieue du port de Palos. Dénué de tout, mourant de faim, il alla frapper à la porte d'un couvent de franciscains dédié à santa Maria de Rabida, et il demanda l'aumône d'un peu de pain et d'eau pour son pauvre enfant et pour lui.

Le gardien du couvent, Juan Perez de Marchena, accorda l'hospitalité à l'infortuné voyageur. Il l'interrogea. Surpris de la noblesse de son langage, ce bon père fut encore plus émerveillé de la hardiesse de ses idées, car Christophe Colomb lui fit connaître ses aspirations. Pendant plusieurs mois, le marin errant demeura dans ce couvent hospitalier. De savants moines s'intéressèrent à lui et à ses projets. Ils étudièrent ses plans ; ils se renseignèrent auprès des navigateurs en renom, et, il faut le noter, ils furent les premiers à croire au génie de Christophe Colomb. Juan Perez fit plus ; il offrit au père de se charger de l'éducation de son fils, et il lui donna une pressante lettre de recommandation pour le confesseur de la reine de Castille.

Ce confesseur, prieur du monastère de Prado, jouissait de toute la confiance de Ferdinand et d'Isabelle ; mais il ne sut admettre les projets du navigateur génois, et il ne le servit en aucune façon auprès de sa royale pénitente.

Christophe Colomb dut encore se résigner et attendre. Il se fixa donc à Cordoue, où la cour devait se transporter, et, pour vivre, il reprit son métier d'imagier. Pourrait-on citer dans l'his-

toire des hommes illustres une existence plus malmenée que celle du grand navigateur ? La fortune pouvait-elle frapper à coups plus redoublés ? Mais cet homme de génie, indomptable, infatigable, se relevant sous les épreuves, ne désespérait pas. Il avait le feu sacré, il travaillait toujours, visitant les personnages influents, répandant et défendant ses idées, combattant sans cesse avec l'énergie la plus héroïque. Enfin il finit par obtenir la protection du grand cardinal, archevêque de Tolède, Pedro Gonzalès de Mendoza, et grâce à lui il fut admis en présence du roi et de la reine d'Espagne.

Christophe Colomb dut croire alors qu'il touchait au terme de ses tribulations. Ferdinand et Isabelle accueillirent favorablement son projet, qui fut soumis à l'examen d'un concile de savants, de prélats et de religieux réunis ad hoc dans un couvent dominicain de Salamanque.

Mais le malheureux solliciteur n'était pas au bout de ses vicissitudes. Dans cette assemblée, il trouva tous ses juges contre lui. En effet, ses idées touchaient aux questions religieuses, si passionnées pendant le quinzième siècle. Les Pères de l'Église avaient nié la sphéricité de la terre, et, par conséquent, puisque la terre n'était pas ronde, un voyage de circumnavigation devenait absolument contradictoire avec les textes de la Bible et ne pouvait être logiquement entrepris. « D'ailleurs, disaient ces théologiens, si l'on parvenait jamais à descendre dans l'autre hémisphère, comment pourrait-on remonter dans celui-ci ?

C'était là une argumentation très-sérieuse pour l'époque. Aussi Christophe Colomb fut-il presque accusé du plus impardonnable des crimes dans ces pays intolérants, c'est-à-dire du crime

d'hérésie. Il put échapper aux mauvaises dispositions du concile, mais l'étude de son projet fut encore ajournée.

De longues années s'écoulèrent. Le pauvre homme de génie, désespérant de réussir en Espagne, envoya son frère au roi d'Angleterre, Henri VII, afin de lui offrir ses services. Probablement le roi ne répondit pas.

Christophe Colomb se retourna alors avec une nouvelle insistance vers Ferdinand. Mais celui-ci était alors engagé dans sa guerre d'extermination contre les Maures et ce ne fut qu'en 1492, après les avoir chassés d'Espagne, qu'il prêta de nouveau l'oreille aux paroles du Génois.

L'affaire, cette fois, fut mûrement examinée. Le roi consentit à tenter l'entreprise. Mais, comme il convient aux âmes fières, Christophe Colomb voulut imposer ses conditions. On marchanda celui qui devait enrichir l'Espagne ! Colomb, indigné, allait sans doute et pour jamais quitter cet ingrat pays ; mais Isabelle, émue à la pensée de ces infidèles de l'Asie qu'elle espérait convertir à la foi catholique, fit rappeler le célèbre navigateur et accéda à toutes ses demandes.

Ce fut donc dix-huit ans seulement après qu'il eut conçu son projet, et sept ans après avoir quitté le monastère de Palos, que Colomb, alors dans sa cinquante-sixième année, signa à Santa-Feta, le 17 avril 1492, un traité avec le roi d'Espagne.

Par convention solennelle, l'office de grand amiral fut attribué à Christophe Colomb dans toutes les terres qu'il pourrait découvrir. Cette dignité devait passer à ses héritiers et successeurs à perpétuité. Christophe Colomb était nommé vice-roi et gouverneur des possessions nouvelles qu'il espérait conquérir dans cette

riche contrée de l'Asie. Un dixième des perles, pierres précieuses, or, argent, épices, et toutes denrées et marchandises quelconques, obtenus de quelque manière que ce peut être dans les limites de sa juridiction, devait lui appartenir en propre.

Tout était conclu, et Christophe Colomb allait mettre enfin ses projets à exécution. Mais, répétons-le, il ne pensait pas à rencontrer ce nouveau monde dont il ne soupçonnait en aucune façon l'existence. Il ne voulait que « chercher l'orient par l'occident, et passer par la voie de l'ouest à la terre où naissent les épiceries. » On peut même certifier que Colomb est mort dans cette croyance qu'il avait atteint les rivages de l'Asie et sans avoir jamais su qu'il eut découvert l'Amérique. Mais ceci ne diminue aucunement sa gloire. La rencontre du nouveau continent ne fut qu'un hasard. Ce qui assure à Colomb une immortelle renommée, c'est ce génie audacieux qui le poussa à braver les dangers d'un océan nouveau, à s'éloigner de ces rivages dont les navigateurs n'avaient osé s'écarter jusqu'alors, à s'aventurer sur ces flots avec les fragiles bâtiments de cette époque, que la première tempête pouvait engloutir, à se lancer, enfin, dans le sombre inconnu des mers. Christophe Colomb commença ses préparatifs. Il s'entendit avec de riches navigateurs de Palos, les trois frères Pinzon, qui firent les avances nécessaires pour compléter les frais d'armement.

Trois caravelles furent équipées dans le port de Palos. Elles se nommaient la Gallega, la Nina et la Pinta. La Gallega devait être montée par Colomb, et il la baptisa du nom de Santa-Maria. La Pinta était commandée par Martin-Alonzo Pinzon, et la Nina par François-Martin et Vincent-Yanez Pinzon, ses deux frères. Les équipages furent difficiles à former, les matelots s'effrayant de

l'entreprise. Cependant, on parvint à réunir un effectif de cent vingt hommes.

Le vendredi 3 août 1492, l'Amiral, franchissant à huit heures du matin la barre de Saltes, située au large de la ville d'Huelva, en Andalousie, s'aventura avec ses trois caravelles à demi pontées sur les flots de l'Atlantique.

Première partie · Chapitre VII · II

Premier voyage : La Grande-Canarie. — Gomère. — Variation magnétique. — Symptômes de révolte. — Terre, terre ! — San-Salvador. — Prise de possession. — Conception. — Fernandina ou Grande-Exuma. —Isabelle ou île Longue. — Les Mucaras. — Cuba. — Description de l'île. — Archipel de Notre-Dame. — Ile Espagnole ou Saint-Domingue. — Ilot de la Tortue. — Le cacique à bord de la Santa-Maria. — La caravelle de Colomb s'échoue et ne peut être renflouée. — Ilot Monte-Cristi. — Retour. — Tempête. — Arrivée en Espagne. — Hommages rendus à Christophe Colomb.

Pendant la première journée de son voyage, l'Amiral — c'est le titre sous lequel les relations le désignent, — l'Amiral, portant droit au sud, fit quinze lieues avant le coucher du soleil. Donnant alors la route au sud-est, il mit le cap sur les Canaries, afin d'y réparer la Pinta dont le gouvernail s'était démonté, peut-être par le mauvais vouloir du timonier, que le voyage effrayait. Dix jours plus tard, Christophe Colomb mouillait devant la Grande-Canarie, où il réparait l'avarie de la caravelle. Dix-neuf jours après, il

jetait l'ancre devant Gomère, dont les habitants lui confirmèrent l'existence « l'une terre inconnue dans l'ouest de l'archipel.

Christophe Colomb ne quitta pas cette île avant le 6 septembre. Il avait reçu avis que trois navires portugais l'attendaient au large avec l'intention de lui couper la route. Mais, sans tenir compte de cet avertissement, il mit à la voile, évita habilement la rencontre de ses ennemis, donna la direction exactement à l'ouest, et perdit enfin toute terre de vue.

Pendant le cours de son voyage, l'Amiral eut le soin de cacher à ses compagnons la véritable distance du chemin parcouru chaque jour ; il l'amoindrissait sur ses relevés quotidiens, afin de ne pas effrayer davantage ses matelots, en leur faisant connaître l'éloignement réel des terres de l'Europe. Chaque jour aussi, il observait attentivement ses boussoles, et c'est à lui qu'on doit certainement la découverte de la variation magnétique, dont il tint compte dans ses calculs. Mais ses pilotes s'inquiétaient fort en voyant ces boussoles « nord-ouester », suivant leur expression.

Le 14 septembre, les matelots de la Nina aperçurent une hirondelle et un paille-en-queue. La présence de ces oiseaux pouvait indiquer l'existence de terres rapprochées, car ils ne s'éloignent pas, ordinairement, à plus de vingt-cinq lieues en mer. La température était très-douce, le temps magnifique. Le vent soufflait de l'est et poussait les caravelles dans une direction favorable. Mais précisément cette persistance des vents d'est effrayait la plupart des marins, qui voyaient dans cette persistance même, si propice à l'aller, un obstacle au retour.

Le 16 septembre, on rencontra quelques touffes de varech encore fraîches, que le flot berçait. Mais la terre ne se montrait pas. Ces herbes provenaient vraisemblablement de roches sous-marines, et non des rivages d'un continent. Le 17, trente-cinq jours après le départ de l'expédition, on vit fréquemment des herbes flotter à la surface de la mer ; sur un de ces paquets herbeux, se trouvait même une écrevisse vivante, ce qui était un symptôme de la proximité des côtes.

Pendant les jours suivants, un grand nombre d'oiseaux, des fous, des paille-en-queue, des hirondelles de mer, volèrent autour des caravelles. Colomb se fondait sur la présence de ces oiseaux pour rassurer ses compagnons, qui commençaient à s'effrayer beaucoup de ne rencontrer aucune terre, après six semaines de traversée. Pour lui, il montrait une grande assurance, mettant toute sa confiance en Dieu. Il adressait souvent aux siens d'énergiques paroles, et, chaque soir, il les conviait à chanter le Salve Regina ou quelque autre hymne à la Vierge. À la parole de cet homme héroïque, si grand, si sûr de lui-même, si supérieur à toutes les faiblesses humaines, les équipages reprenaient courage et allaient en avant.

On pense bien. que les matelots et les officiers des caravelles dévoraient du regard cet horizon de l'ouest vers lequel ils se dirigeaient. Tous avaient un intérêt pécuniaire à signaler le continent nouveau, car, au premier qui le découvrirait, le roi Ferdinand avait promis une somme de dix mille maravédis, qui font environ huit mille francs de notre monnaie.

Les derniers jours du mois de septembre furent animés par la présence d'un certain nombre de pétrels, de frégates, de damiers, grands oiseaux volant souvent par couple, ce qui démontrait

qu'ils n'étaient point égarés. Aussi Christophe Colomb soutenait-il avec une inébranlable conviction que la terre ne pouvait être éloignée.

Le 1 octobre, l'Amiral annonça à ses compagnons qu'ils avaient fait cinq cent quatre-vingt quatre lieues dans l'ouest depuis l'île de Fer. En réalité, la distance parcourue par les caravelles était supérieure à sept cents lieues, et Christophe Colomb le savait bien, mais il persistait à dissimuler la vérité à cet égard.

Le 7 octobre, les équipages de la flottille furent mis en émoi par des décharges de mousqueterie qui partaient de la Nina. Les commandants, les deux frères Pinzon, croyaient avoir aperçu la terre. Mais on reconnut bientôt qu'ils s'étaient trompés. Cependant, comme ils affirmaient avoir vu des perroquets voler dans la direction du sud-ouest, l'Amiral consentit à modifier sa route de quelques points vers le sud. Or, cette modification eut des conséquences heureuses pour l'avenir, car, en continuant de courir droit à l'ouest, les caravelles auraient été donner contre le grand banc de Bahama et s'y seraient probablement mises en perdition.

Cependant, la terre si ardemment désirée, n'apparaissait pas. Chaque soir, le soleil, descendant sur l'horizon, se plongeait derrière une interminable ligne d'eau. Les trois équipages, plusieurs fois victimes d'une illusion d'optique, commençaient à murmurer contre Colomb, « un Génois, un étranger », qui les avait entraînés si loin de leur patrie. Quelques symptômes de révolte se manifestèrent à bord, et, le 10 octobre, les matelots déclarèrent qu'ils n'iraient pas plus loin.

Ici, des historiens un peu fantaisistes, qui ont raconté le voyage de Christophe Colomb, parlent de scènes graves dont sa

caravelle aurait été le théâtre. Suivant eux, sa vie eût été menacée par les révoltés de la Santa-Maria. Ils disent aussi qu'à la suite de ces récriminations et par une sorte de transaction, trois jours de répit auraient été accordés à l'Amiral, après lesquels, si la terre ne s'était pas montrée, la flotte devait reprendre la route de l'Europe. On peut affirmer que ces récits sont des contes dus à l'imagination des romanciers du temps. Rien dans les relations mêmes de Colomb ne peut permettre d'y ajouter foi. Mais il est convenable de les rapporter, car il ne faut rien omettre de ce qui touche le navigateur génois, et un peu de légende ne messied pas à cette grande figure de Christophe Colomb.

Quoi qu'il en soit, on murmurait à bord des caravelles, le fait n'est pas douteux, mais les équipages, relevés par les paroles de l'Amiral, par son énergique attitude en face de l'inconnu, ne se refusaient pas à la manœuvre.

Le 11 octobre, l'Amiral remarqua le long de sa caravelle un roseau encore vert, qui flottait sur une mer assez grosse. En même temps, l'équipage de la Pinta hissait à son bord un autre roseau, une planchette et un petit bâton qui paraissait avoir été taillé avec un instrument de fer. La main de l'homme avait évidemment laissé sa marque sur ces épaves. Presque au même moment, les hommes de la Nina apercevaient une branche d'épine à fleurs. Ce dont tous les esprits furent très-réjouis. On ne pouvait mettre en doute la proximité de la côte.

La nuit enveloppa alors la mer. La Pinta, la meilleure voilière de la flottille, tenait la tête. Déjà Christophe Colomb lui-même et un certain Rodrigo Sanchez, contrôleur de l'expédition, croyaient avoir observé une lumière qui se déplaçait dans les ombres de

l'horizon, quand le matelot Rodrigo, de la Pinta, fit entendre ce cri : « Terre ! terre ! »

Que dut-il se passer à ce moment dans l'âme de Colomb ? Jamais homme, depuis l'apparition de la race humaine sur terre, éprouva-t-il une émotion comparable à celle que ressentit alors le grand navigateur ? Peut-être même est-il permis d'assurer que l'œil qui découvrit le premier ce nouveau continent fut celui de l'Amiral ? Mais peu importe : la gloire de Colomb, ce n'est pas d'être arrivé, c'est d'être parti.

Ce fut à deux heures de la nuit que la terre fut réellement reconnue. Les caravelles n'en étaient pas éloignées de deux heures. Tous les équipages entonnèrent d'une voix émue le Salve Regina.

Aux premiers rayons du soleil, on vit une petite île à deux lieues sous le vent. Elle faisait partie du groupe des Bahama. Colomb la nomma San-Salvador, et aussitôt, se mettant à deux genoux, il commença à dire, avec saint Ambroise et saint Augustin : « Te Deum laudamus, te Dominum confitemur. »

En ce moment, des naturels, entièrement nus, parurent sur la côte nouvelle. Christophe Colomb descendit dans sa chaloupe avec Alonzo et Yanez Pinzon, le contrôleur Rodrigo, le secrétaire Descovedo et quelques autres. Il accosta la terre, tenant à la main la bannière royale, tandis que les deux capitaines portaient la bannière de la croix verte sur laquelle s'entrelaçaient les chiffres de Ferdinand et d'Isabelle. Puis, l'Amiral prit solennellement possession de l'île au nom du roi et de la reine d'Espagne, et fit dresser procès-verbal de ces actes.

Pendant cette cérémonie, les indigènes entouraient Colomb et ses compagnons. Voici en quels termes, rapportés par M. Char-

ton, d'après le récit même de Colomb, cette scène est racontée :

« Désirant leur inspirer (aux indigènes) de l'amitié pour nous, et persuadé, en les voyant, qu'ils se confieraient mieux à nous, et qu'ils seraient mieux disposés à embrasser notre sainte foi si nous usions de douceur pour les persuader, plutôt que si nous avions recours à la force, je fis donner à plusieurs d'entre eux des bonnets de couleur et des perles de verre qu'ils mirent à leur cou. J'ajoutai différentes autres choses de peu de prix ; ils témoignèrent une véritable joie, et ils se montrèrent si reconnaissants que nous en fûmes émerveillés. Quand nous fûmes sur les embarcations, ils vinrent à la nage vers nous, pour nous offrir des perroquets, des pelotes de fil de coton, des zagaies et beaucoup d'autres choses : en échange, nous leur donnâmes des petites perles de verre, des grelots et d'autres objets. Ils nous donnaient tout ce qu'ils avaient. Mais ils me parurent très-pauvres de toute manière. Les hommes et les femmes sont nus comme au sortir du sein de leur mère. Parmi ceux que nous vîmes, une seule femme était assez jeune, et aucun des hommes n'était âgé de plus de trente ans. Du reste, ils étaient bien faits, beaux de corps et agréables de figure. Leurs cheveux, gros comme des crins de queue de cheval, tombaient devant jusque sur leurs sourcils ; par derrière il en pendait une longue mèche qu'ils ne coupent jamais. Il y en a quelques-uns qui se peignent d'une couleur noirâtre ; mais naturellement ils sont de la même couleur que les habitants des îles Canaries. Ils ne sont ni noirs ni blancs ; y en a aussi qui se peignent en blanc, ou en en rouge, ou avec toute autre couleur, soit le corps entier, soit seulement la figure, ou les yeux, ou seulement le nez. Ils n'ont pas d'armes comme les nôtres et ne savent même pas ce que c'est. Quand je leur montrai des sabres, ils les prenaient par le tranchant et se coupaient les doigts. Ils n'ont pas

de fer. Leurs zagaies sont des bâtons. La pointe n'est pas en fer ; mais quelquefois une dent de poisson ou quelque autre corps dur. Ils ont de la grâce dans leurs mouvements. Comme je remarquai que plusieurs avaient des cicatrices par le corps, je leur demandai, à l'aide de signes, comment ils avaient été blessés, et ils me répondirent, de la même manière, que des habitants des îles voisines venaient les attaquer pour les prendre, et qu'eux se défendaient. Je pensai et je pense encore qu'on vient de la terre ferme pour les faire prisonniers et esclaves ; ils doivent être des serviteurs fidèles et d'une grande douceur. Ils ont de la facilité à répéter vite ce qu'ils entendent. Je suis persuadé qu'ils se convertiraient au christianisme sans difficulté, car je crois qu'ils n'appartiennent à aucune secte. »

Lorsque Christophe Colomb retourna à son bord, un certain nombre de ces naturels suivit son embarcation à la nage. Le lendemain, qui était le 13 octobre, les naturels revinrent en foule autour des caravelles. Ils montaient de vastes pirogues taillées dans un tronc d'arbre, et dont quelques-unes pouvaient contenir quarante hommes ; il les dirigeaient au moyen d'une sorte de pelle de boulanger. Plusieurs de ces sauvages portaient de petites plaques d'or suspendues à la cloison du nez. Ils paraissaient fort surpris de l'arrivée de ces étrangers, et pensaient vraisemblablement que ces hommes blancs étaient tombés du ciel. C'est avec respect et curiosité qu'ils touchaient les vêtements des Espagnols, les prenant sans doute pour un plumage naturel. L'habit écarlate de l'Amiral excita surtout leur admiration. Il était évident qu'ils considéraient Colomb comme un perroquet d'une espèce supérieure. D'ailleurs, ils le reconnurent immédiatement pour le chef des étrangers.

Christophe Colomb et les siens visitèrent alors cette île nouvelle de San-Salvador. Ils ne pouvaient se lasser d'admirer son heureuse situation, ses magnifiques ombrages, ses eaux courantes, ses verdoyantes prairies. La faune y était peu variée. Les perroquets, au plumage chatoyant, abondaient sous les arbres et représentaient à eux seuls l'ordre des oiseaux. San-Salvador formait un plateau peu accidenté ; un petit lac en occupait la partie centrale ; aucune montagne n'en accidentait le sol. Cependant San-Salvador devait renfermer de grandes richesses minérales, puisque ses habitants portaient des ornements d'or. Mais ce précieux métal était-il tiré des entrailles de l'île ?

L'Amiral interrogea l'un de ces indigènes, et, par signes, il parvint à comprendre qu'en tournant l'île, et en naviguant vers le sud, il découvrirait une contrée dont le roi possédait de grands vases d'or et d'immenses richesses. Le lendemain, au point du jour, Christophe Colomb donna à ses caravelles l'ordre d'appareiller, et il se dirigea vers le continent indiqué, qui, suivant lui, ne pouvait être que Cipango.

Il faut faire ici une observation très importante, car elle résulte de l'état des connaissances géographiques à cette époque : c'est que Colomb se croyait arrivé aux terres d'Asie. Cipango est le nom que Marco Polo donne au Japon. Cette erreur de l'Amiral, partagée par tous ses compagnons, il faudra bien des années pour la reconnaître, et, ainsi que nous l'avons dit déjà, le grand navigateur après quatre voyages successifs aux îles, mourra sans savoir qu'il a découvert un nouveau monde. Il est hors de doute que les marins de Colomb, et Colomb lui-même, s'imaginaient avoir rencontré, dans cette nuit du 12 octobre 1492, soit le Japon, soit la Chine, soit les Indes. C'est ce qui explique comment l'Amé-

rique porta si longtemps le nom d'« Indes occidentales », et pourquoi les naturels de ce continent sont encore désignés sous la dénomination générale d'« Indiens », au Brésil et au Mexique aussi bien qu'aux États-Unis.

Christophe Colomb songeait donc uniquement à atteindre les rivages du Japon. Il côtoya San-Salvador de manière à explorer sa partie occidentale. Les indigènes, accourant sur le rivage, lui offraient de l'eau et du cassave, sorte de pain fabriqué avec une racine nommée « yucca ». Plusieurs fois, l'Amiral débarqua sur différents points de la côte, et, il faut bien l'avouer, manquant aux devoirs de l'humanité, il fit enlever quelques Indiens dans l'intention de les conduire en Espagne. Ces malheureux, on commençait déjà à les arracher à leur pays, on ne devait pas tarder à les vendre ! Enfin, les caravelles, perdant de vue San-Salvador, s'aventurèrent en plein Océan.

Le destin avait favorisé Christophe Colomb en le conduisant ainsi au milieu de l'un des plus beaux archipels du monde entier. Toutes ces nouvelles terres qu'il allait découvrir, c'était comme un écrin d'îles précieuses dans lesquelles il n'avait qu'à puiser à pleines mains.

Le 15 octobre, au coucher du soleil, la flottille jeta l'ancre près de la pointe ouest d'une seconde île, qui fut nommée Conception, et qu'une distance de cinq lieues seulement séparait de San-Salvador. Le lendemain, l'Amiral accosta ce rivage avec des embarcations armées et préparées contre toute surprise. Les naturels, appartenant à la même race que ceux de San-Salvador, firent très-bon accueil aux Espagnols. Mais un vent du sud-est s'étant levé, Colomb rallia la flottille, et s'avançant encore de neuf lieues

dans l'ouest, il découvrit une troisième île, à laquelle il donna le nom de Fernandina. C'est actuellement la Grande-Exuma.

Toute la nuit on resta en panne, et le lendemain, 17 octobre, de grandes pirogues vinrent entourer les caravelles. Les rapports avec les naturels étaient excellents. Les sauvages échangeaient paisiblement des fruits et de petites pelotes de coton pour des perles de verre, des tambours de basque, des aiguilles qui les séduisaient beaucoup, et de la mélasse dont ils se montraient très-friands. Ces indigènes de Fernandina, plus vêtus que leurs voisins de San-Salvador, étaient aussi plus civilisés ; ils habitaient des maisons faites en forme de pavillons et pourvues de hautes cheminées ; ces cases étaient fort propres à l'intérieur et très-bien entretenues. La côte occidentale de l'île, profondément échancrée, eût ouvert à cent vaisseaux un port large et magnifique.

Mais Fernandina n'offrait pas aux Espagnols ces richesses qu'ils convoitaient et qu'ils désiraient tant rapporter en Europe ; les mines d'or manquaient à ce sol. Cependant, les naturels, embarqués à bord de la flottille, parlaient toujours d'une île plus grande, située dans le sud et nommée Samoeto, sur laquelle on récoltait le précieux métal. Colomb mit donc le cap suivant la direction indiquée. Le vendredi 19 octobre, il mouilla pendant la nuit près de cette Samoeto, qu'il appela Isabelle, et qui est l'île Longue des cartes modernes.

Aen croire les indigènes de San-Salvador, on devait trouver dans cette île un roi dont la puissance était grande ; mais l'Amiral l'attendit vainement pendant quelques jours ; ce grand personnage ne se montra pas. L'île Isabelle offrait un aspect délicieux avec ses lacs limpides et ses épaisses forêts. Les Espagnols ne se

lassaient pas d'admirer ces essences nouvelles dont la verdure étonnait justement des yeux européens. Les perroquets volaient par troupes innombrables sous les arbres touffus, et de gros lézards très-vivaces, des iguanes sans doute, se glissaient prestement à travers les hautes herbes. Les habitants de l'île, qui s'étaient enfuis d'abord à la vue des Espagnols, se familiarisèrent bientôt et trafiquèrent des productions de leur sol.

Cependant, Christophe Colomb n'abandonnait pas son idée d'arriver aux terres du Japon. Les indigènes lui ayant indiqué dans l'ouest une grande île peu éloignée, qu'ils nommaient Cuba, l'Amiral supposa qu'elle devait faire partie du royaume de Cipango, et il ne douta pas d'atteindre avant peu la ville de Quinsay, autrement dite Hang-tcheou-fou, qui fut autrefois la capitale de la Chine.

C'est pourquoi, dès que les vents le permirent, la flottille leva l'ancre. Le jeudi 25 octobre, on eut connaissance de sept ou huit îles échelonnées sur une seule ligne, probablement les Mucaras. Christophe Colomb ne s'y arrêta pas, et le dimanche il arriva en vue de Cuba. Les caravelles mouillèrent dans un fleuve auquel les Espagnols donnèrent le nom de Saint-Sauveur ; puis, après une courte relâche, reprenant leur navigation vers le couchant, elles entrèrent dans un port situé à l'embouchure d'un grand fleuve, et qui devint plus tard le port de las Nuevitas del Principe.

Des palmiers nombreux croissaient sur les rivages de l'île, et leurs feuilles étaient si larges qu'une seule suffisait à couvrir les cabanes des naturels. Ceux-ci avaient pris la fuite à l'approche des Espagnols, qui trouvèrent sur la plage des espèces d'idoles à figure de femme, des oiseaux apprivoisés, des ossements d'animaux, des chiens muets et des instruments de pêche. Les sau-

vages de Cuba furent attirés par les moyens ordinaires, et ils firent des échanges avec les Espagnols.

Christophe Colomb se crut en terre ferme, et à quelques lieues à peine de Hang-tcheou fou. Et cette idée était tellement enracinée dans son esprit et dans celui de ses officiers qu'il s'occupa d'envoyer des présents au grand khan de la Chine. Le 2 novembre, il chargea un gentilhomme de son bord et un juif, parlant l'hébreu, le chaldéen et l'arabe, de se rendre auprès de ce monarque indigène. Les ambassadeurs, munis de colliers de perles, et auxquels on accorda six jours pour remplir leur mission, se dirigèrent vers les contrées de l'intérieur du prétendu continent.

Entre temps, Christophe Colomb remonta pendant deux lieues environ un beau fleuve qui coulait sous l'ombrage de grands bois odoriférants. Les habitants faisaient des échanges avec les Espagnols, et indiquaient fréquemment un endroit nommé Bohio, dans lequel l'or et les perles se trouvaient en abondance. Ils ajoutaient aussi que là vivaient des hommes à la tête de chien qui se nourrissaient de chair humaine.

Les envoyés de l'Amiral revinrent au port le 6 novembre, après quatre jours d'absence. Deux journées de marche avaient suffi pour les mener à un village composé d'une cinquantaine de huttes, dans lequel ils furent accueillis avec de grandes démonstrations de respect. On leur baisait les pieds et les mains ; on les prenait pour des dieux descendus du ciel. Entre autres détails de mœurs, ils racontèrent que les hommes et les femmes fumaient du tabac au moyen d'un tube bifurqué, en aspirant la fumée par les narines. Ces indigènes savaient se procurer du feu en frottant vivement deux morceaux de bois l'un contre l'autre. Le coton se

trouvait en grande quantité dans des maisons, disposées en forme de tentes, et l'une d'elles en renfermait près de onze mille livres. Quant au grand khan, ils n'en virent pas l'ombre.

Signalons ici une seconde erreur commise par Christophe Colomb, erreur dont les conséquences, suivant Irving, changèrent toute la série de ses découvertes. Colomb, se croyant sur les côtes de l'Asie, regardait logiquement Cuba comme faisant partie du continent. Dès lors il ne songea plus à en faire le tour, et il prit la décision de revenir vers l'est. Or, s'il ne se fût pas trompé en cette occasion, s'il eût continué à suivre sa direction première, les résultats de son entreprise auraient été singulièrement modifiés. En effet, ou il eût été jeté vers la Floride, à la pointe de l'Amérique du Nord, ou il eût couru droit au Mexique. Dans ce dernier cas, au lieu de naturels ignorants et sauvages, qu'eût-il rencontré ? Ces habitants du grand empire des Aztèques, de ce royaume à demi civilisé de Montézuma. Là, il eût trouvé des villes, des armées, d'immenses richesses, et son rôle fût sans doute devenu celui de Fernand Cortez. Mais il ne devait pas en être ainsi, et l'Amiral, persévérant dans son erreur, revint vers l'est avec sa flottille, qui leva l'ancre le 12 novembre 1492.

Christophe Colomb côtoya l'île de Cuba en louvoyant ; il reconnut les deux montagnes du Cristal et du Moa ; il explora un port qu'il appela Puerto del Principe, et un archipel auquel il imposa le nom de mer de Notre-Dame. Chaque nuit, des feux de pêcheurs se montraient sur ces nombreuses îles, dont les habitants se nourrissaient d'araignées et de gros vers. Plusieurs fois les Espagnols atterrirent sur divers points de la côte, et ils y plantèrent des croix en signe de prise de possession.

Les indigènes parlaient souvent à l'Amiral d'une certaine île Babèque, où l'or était abondant. L'Amiral résolut de s'y rendre. Mais Martin-Alonzo Pinzon, le capitaine de la Pinta, dont la caravelle était la meilleure marcheuse de la flottille, prit les devants, et le 21 novembre, au lever du jour, il avait complétement disparu.

L'Amiral fut très contrarié de cette séparation, et on en trouve la preuve dans son récit, quand il dit : « Pinzon m'a dit et fait bien d'autres choses. » Il continua sa route en explorant la côte de Cuba, et découvrit la baie de Moa, la pointe du Mangle, la pointe Vaez, le port Baracoa ; mais nulle part il ne rencontra de cannibales, bien que les huttes des naturels fussent souvent ornées de crânes humains, ce dont se montrèrent très-satisfaits les indigènes embarqués à son bord.

Les jours suivants, on vit le fleuve Boma, et les caravelles, doublant la pointe de los Azules, se trouvèrent sur la partie orientale de l'île, dont elles venaient de reconnaître la côte pendant cent vingt-cinq lieues. Mais Colomb, au lieu de reprendre sa route au sud, s'écarta dans l'est, et, le 5 décembre, il eut connaissance d'une grande île que les Indiens appelaient Bohio. C'était Haïti ou Saint-Domingue.

Le soir, la Nina, sur l'ordre de l'Amiral, donna dans un port qui fut nommé Port-Marie. C'est actuellement le port Saint-Nicolas, situé près du cap de ce nom, à l'extrémité nord-ouest de l'île.

Le lendemain, les Espagnols reconnurent un très-grand nombre de caps, et un îlot appelé île de la Tortue. Les caravelles, dès qu'elles paraissaient, mettaient en fuite les pirogues indiennes. Cette île qu'elles côtoyaient paraissait très-vaste et très-

haute, d'où lui vint plus tard la dénomination d'Haïti, qui signifie Terre élevée. La reconnaissance de ses rivages fut poussée jusqu'à la baie Mosquito. Les oiseaux qui voltigeaient sous les beaux arbres de l'île, ses plantes, ses plaines, ses collines, rappelaient au souvenir les paysages de la Castille. Aussi Christophe Colomb baptisa-t-il cette terre nouvelle du nom d'île Espagnole. Les habitants étaient très-craintifs et fort défiants ; on ne pouvait établir aucune relation avec eux ; ils fuyaient à l'intérieur. Toutefois, quelques matelots parvinrent à s'emparer d'une femme qu'ils conduisirent à bord. Elle était jeune et assez jolie. L'Amiral lui donna des bagues, des perles, et un habillement dont elle avait absolument besoin ; enfin il la traita généreusement et il la renvoya à terre.

Ces bons procédés eurent pour résultat d'apprivoiser les naturels, et, le lendemain, neuf matelots bien armés, s'étant aventurés jusqu'à quatre lieues dans les terres, furent reçus avec respect. Les indigènes accouraient en foule au-devant d'eux et leur offraient toutes les productions du sol. Ces matelots revinrent enchantés de leur excursion. L'intérieur de l'île leur avait paru riche en cotonniers, en aloès, en lentisques et un beau fleuve, qui fut nommé plus tard le fleuve des Trois-Rivières, y déroulait ses eaux limpides.

Le 15 décembre, Colomb remit à la voile, et le vent le porta vers l'îlot de la Tortue, où il remarqua un cours d'eau navigable et une vallée si belle qu'il lui donna le nom de Vallée du Paradis. Le lendemain, en louvoyant dans un golfe profond, il aperçut un Indien qui manœuvrait habilement un petit canot, malgré la violence du vent. Cet Indien fut invité à venir à bord ; Colomb le

combla de présents, puis il le débarqua à un port de l'île Espagnole, qui est devenu le port de la Paix.

Ces bons traitements rallièrent à l'Amiral tous les indigènes, et, depuis ce jour, ils vinrent en grand nombre au-devant des caravelles. Leur roi les accompagnait. C'était un jeune homme de vingt ans, bien constitué, vigoureux, avec un certain embonpoint. Il allait nu comme ses sujets et sujettes, qui lui témoignaient beaucoup de respect, mais sans aucune nuance d'humilité. Colomb lui fit rendre les honneurs dus à un souverain et en reconnaissance de ses procédés, ce roi, ou plutôt ce cacique, apprit à l'Amiral que les provinces de l'est regorgeaient d'or.

Le lendemain, un autre cacique vint mettre à la disposition des Espagnols tous les trésors de son pays. Il assista à la fête de Sainte-Marie que Colomb fit célébrer avec pompe sur son navire, qui avait été pavoisé pour la circonstance. Le cacique fut admis à la table de l'Amiral et fit honneur au repas ; après avoir goûté différents mets et différentes boissons, il envoyait les gobelets et les plats aux gens de sa suite. Ce cacique avait bon air ; il parlait peu et se montrait fort civil. Le repas terminé, il offrit quelques minces feuilles d'or à l'Amiral. Celui-ci lui présenta des pièces de monnaie sur lesquelles étaient gravés les portraits de Ferdinand et d'Isabelle, et, après lui avoir exprimé par signes qu'il s'agissait des plus puissants princes de la terre, il fit déployer en présence du roi indigène les bannières royales de la Castille. La nuit venue, le cacique se retira fort satisfait, et des salves d'artillerie saluèrent son départ.

Le jour suivant, les hommes de l'équipage plantèrent une grande croix au milieu de la bourgade, et quittèrent cette côte hospitalière. En sortant du golfe formé par l'île de la Tortue et

l'île Espagnole, on découvrit plusieurs ports, caps, baies et rivières, à la pointe Limbé, une petite île qui fut nommée Saint-Thomas, enfin un très-vaste port, sûr et abrité, caché entre l'île et la baie d'Acul, et auquel donnait accès un canal entouré de hautes montagnes couvertes d'arbres.

L'Amiral débarquait souvent sur la côte. Les naturels l'accueillaient comme un envoyé du ciel et l'invitaient à demeurer parmi eux. Colomb leur prodiguait les grelots, les bagues de laiton, les grains de verre et autres bimbeloteries qu'ils prisaient fort. Un cacique nommé Guacanagari, souverain de la province du Marien, envoya à Colomb une ceinture ornée d'une figure d'animal à grandes oreilles, dont la langue et le nez étaient faits d'or battu. L'or paraissait être abondant dans l'île, et les naturels en apportèrent bientôt une certaine quantité. Les habitants de cette partie de l'île Espagnole semblaient supérieurs par l'intelligence et la beauté. Suivant l'opinion de Colomb, la peinture rouge, noire ou blanche dont ils enduisaient leur corps servait surtout à les préserver contre les atteintes du soleil. Les maisons de ces indigènes étaient jolies et bien construites. Lorsque Colomb les interrogeait sur le pays qui produisait de l'or, ces indigènes indiquaient vers l'est une contrée qu'ils nommaient Cibao, dans laquelle l'Amiral s'obstinait à voir le Cipango du Japon.

Le jour de Noël, un grave accident survint à la caravelle de l'Amiral. C'était la première avarie de cette navigation jusque-là si heureuse. Un timonier inexpérimenté tenait la barre de la Santa-Maria pendant une excursion hors du golfe de Saint-Thomas ; la nuit venue, il se laissa prendre par des courants qui le jetèrent sur des roches. La caravelle toucha et son gouvernail fut engagé. L'Amiral, réveillé au choc, accourut sur le pont. Il ordonna d'éta-

blir une ancre à l'avant, afin de se touer et de relever son navire. Le maître et quelques matelots chargés de l'exécution de cet ordre sautèrent dans la chaloupe ; mais, pris de frayeur, ils s'enfuirent à toutes rames du côté de la Nina.

Cependant, la marée baissait. La Santa-Maria s'engravait de plus en plus. Il fallut couper ses mâts pour l'alléger, et bientôt il devint urgent de transporter son équipage à bord de sa conserve. Le cacique Guacanagari, comprenant la fâcheuse situation de la caravelle, accourut avec ses frères, ses parents qu'accompagnaient un grand nombre d'Indiens, et il aida à décharger le bâtiment. Grâce à ses soins, pas un objet de la cargaison ne fut détourné, et pendant toute la nuit, des indigènes armés firent bonne garde autour des dépôts de provisions.

Le lendemain, Guacanagari se rendit à bord de la Nina, afin de consoler l'Amiral, et il mit toutes ses richesses à sa disposition. En même temps, il lui offrait une collation composée de pain, de chevrettes, de poissons, de racines et de fruits. Colomb, ému de ces témoignages d'amitié, forma le projet de fonder un établissement sur cette île. Il s'attacha donc à gagner les Indiens par ses présents et ses caresses ; puis, voulant aussi leur donner une idée de sa puissance, il fit décharger une arquebuse et un espingard, dont la détonation effraya beaucoup ces pauvres gens.

Le 26 décembre, les Espagnols commencèrent la construction d'une forteresse sur cette partie de la côte. L'intention de l'Amiral était d'y laisser un certain nombre d'hommes, approvisionnés de pain, de vin, de graines pour un an, et de leur abandonner la chaloupe de la Santa-Maria. Les travaux furent poussés activement.

Ce jour-là, on eut des nouvelles de la Pinta, qui s'était séparée de la flottille depuis le 21 novembre ; elle était ancrée dans une rivière à l'extrémité de l'île, disaient les naturels ; mais un canot envoyé par Guacanagari revint sans avoir pu la découvrir. Ce fut alors que Colomb, ne voulant pas continuer ses explorations dans les conditions où il se trouvait, et réduit à une seule caravelle depuis la perte de la Santa-Maria qui n'avait pu être renflouée, résolut de revenir en Espagne, et commença ses préparatifs de départ.

Le 2 janvier, Colomb donna au cacique le spectacle d'une petite guerre dont ce roi et ses sujets se montrèrent très-émerveillés. Puis, il fit choix de trente-neuf hommes destinés à la garde de la forteresse pendant son absence et il nomma pour les commander Rodrigo de Escovedo. La plus grande partie de la cargaison de la Santa-Maria leur était abandonnée et devait leur suffire pendant plus d'un an. Parmi ces premiers colons du nouveau continent, on comptait un écrivain, un alguazil, un tonnelier, un médecin et un tailleur. Ces Espagnols avaient mission de rechercher les mines d'or, et de marquer un emplacement favorable à la fondation d'une ville.

Le 3 janvier, après de solennels adieux adressés au cacique et aux nouveaux colons, la Nina leva l'ancre et sortit du port. Bientôt on découvrit un îlot que dominait un mont très-élevé auquel on donna le nom de Monte-Cristi. Christophe Colomb prolongeait la côte depuis deux jours déjà, quand on signala l'approche de la Pinta. Bientôt son capitaine, Martin Alonzo Pinzon, vint à bord de la Nina, et tenta d'excuser sa conduite. La vérité est que Pinzon n'avait pris les devants que pour atteindre cette prétendue île de Babèque que les récits des indigènes faisaient si riche.

L'Amiral voulut bien se contenter des mauvaises raisons que lui donna le capitaine Pinzon, et il apprit que la Pinta n'avait fait que côtoyer l'île Espagnole, sans avoir reconnu aucune île nouvelle.

Le 7 janvier, on s'arrêta pour aveugler une voie d'eau qui s'était déclarée dans les fonds de la Nina. Colomb profita de cette relâche pour explorer un large fleuve situé à une lieue de Monte-Cristi. Les paillettes que ce fleuve charriait lui firent donner le nom de Rivière d'Or. L'Amiral aurait voulu visiter avec plus de soin cette partie de l'île Espagnole, mais ses équipages avaient hâte de revenir, et, sous l'influence des frères Pinzon, ils commençaient à murmurer contre son autorité.

Le 9 janvier, les deux caravelles remirent à la voile et se dirigèrent vers l'est-sud-est. Elles côtoyaient ces côtes dont on baptisait les moindres sinuosités, la pointe Isabélique, le cap de la Roca, le cap Français, le cap Cabron, et enfin la baie de Samana, située à l'extrémité orientale de l'île. Là s'ouvrait un port dans lequel la flottille, retenue par les calmes, jeta l'ancre. Les premières relations avec les naturels furent excellentes ; mais elles se modifièrent subitement Les échanges cessèrent, et certaines démonstrations hostiles ne permirent plus de douter des mauvaises intentions des Indiens. En effet, le 13 janvier, les sauvages s'élancèrent à l'improviste sur les Espagnols. Ceux-ci, malgré leur petit nombre, firent bonne contenance, et, leurs armes aidant, ils mirent leurs ennemis en fuite, après quelques minutes de combat. Pour la première fois, le sang indien venait de couler sous une main européenne.

Le lendemain, Christophe Colomb retint à son bord quatre jeunes indigènes, et, malgré leurs réclamations, il mit à la voile. Ses équipages, aigris et fatigués, lui donnaient de graves ennuis,

et, dans le récit de son voyage, cet homme, supérieur à toutes les faiblesses humaines et que le sort ne pouvait abattre, s'en plaint amèrement. Le 16 janvier, le voyage du retour commença véritablement, et le cap Samana, pointe extrême de l'île Espagnole, disparut à l'horizon.

La traversée fut rapide, et aucun incident ne se produisit jusqu'au 12 février. À cette date, les deux caravelles furent assaillies par une tempête terrible qui dura trois jours avec vents furieux, grosses vagues et éclairs du nord-nord-est. Trois fois les marins épouvantés firent vœu de pèlerinage à Sainte-Marie de Guadalupe, à Notre-Dame de Lorette et à Sainte-Claire de Moguer. Enfin tout l'équipage jura d'aller prier, pieds nus et en chemise, dans une église dédiée à Notre-Dame.

Cependant la tempête redoublait. L'Amiral, craignant une catastrophe, écrivit rapidement sur un parchemin le résumé de ses découvertes, avec prière à celui qui le trouverait de le faire parvenir au roi d'Espagne ; puis, enfermant ce document entouré de toile cirée dans un baril de bois, il le fit jeter à la mer.

Au lever du soleil, le 15 février, l'ouragan s'apaisa, les deux caravelles, séparées par la tempête, se rejoignirent, et, trois jours après, elles mouillaient à l'île Sainte-Marie, l'une des Açores. Aussitôt, l'Amiral s'occupa d'accomplir les vœux formés pendant l'orage ; il envoya donc la moitié de ses gens à terre ; mais ceux-ci furent retenus prisonniers par les Portugais, qui ne les rendirent que cinq jours plus tard, sur les réclamations énergiques de Colomb.

L'Amiral reprit la mer le 23 février. Contrarié par les vents et battu encore une fois par la tempête, il fit de nouveaux vœux avec

tout son équipage, et s'engagea à jeûner le premier samedi qui suivrait son arrivée en Espagne. Enfin, le 4 mars, ses pilotes reconnurent l'embouchure du Tage, dans lequel la Nina put se réfugier, tandis que la Pinta était repoussée par les vents jusque dans la baie de Biscaye.

Les Portugais firent bon accueil à l'Amiral. Le roi lui accorda même une audience. Mais Colomb avait hâte de se rendre en Espagne. Dès que le temps le permit, la Nina reprit la mer, et le 15 mars, à midi, elle mouillait devant le port de Palos, après sept mois et demi de navigation, pendant lesquels Colomb avait découvert les îles de San-Salvador, Conception, Grande-Exuma, île Longue, îles Mucaras, Cuba et Saint-Domingue.

La cour de Ferdinand et d'Isabelle se trouvait alors à Barcelone. L'Amiral y fut mandé. Il partit aussitôt avec les Indiens qu'il ramenait du nouveau monde. L'enthousiasme qu'il excita fut extrême. De toutes parts les populations accouraient sur le passage du grand navigateur, et elles lui rendaient les honneurs royaux. L'entrée de Christophe Colomb à Barcelone fut magnifique. Le roi, la reine, les grands d'Espagne le reçurent pompeusement au palais de la Députation. Là il fit le récit de son merveilleux voyage, puis il présenta les échantillons d'or qu'il avait rapportés, et toute l'assemblée, tombant à genoux, entonna le Te Deum.

Christophe Colomb fut alors anobli par lettres patentes, et le roi lui octroya des armoiries avec cette devise : « A Castille et à Léon, Colomb donne un nouveau monde. » Le nom du navigateur génois fut acclamé dans l'Europe entière ; les Indiens ramenés par lui reçurent le baptême en présence de toute la cour, et l'homme de génie, si longtemps pauvre et méconnu, s'éleva alors au plus haut point de la célébrité.

Première partie · Chapitre VII · III

Deuxième voyage : Flottille de dix-sept navires. — Ile de Fer. — La Dominique. — Marie-Galante. — La Guadeloupe. — Les Cannibales. — Montserrat. — Sainte-Marie-Rotonde. — Saint-Martin et Sainte-Croix. — Archipel des Onze mille Vierges. — Ile Saint-Jean-Baptiste ou Porto Rico. — L'île Espagnole. — Les premiers colons massacrés. — Fondation de la ville d'Isabelle. — Envoi en Espagne de deux navires chargés de richesses. — Fort Saint-Thomas élevé dans la province de Cibao. — Don Diègue, frère de Colomb, nommé gouverneur de l'île. — La Jamaïque. — La côte de Cuba. — Le rémora. — Retour à Isabelle. — Le cacique fait prisonnier. — Révolte des indigènes. — Disette. — Colomb calomnié en Espagne. — Envoi de Jean Aguado, commissaire, à Isabelle. — Les mines d'or. — Départ de Colomb. — Son arrivée à Cadix.

Le récit des aventures du grand navigateur génois avait surexcité les esprits. Les imaginations entrevoyaient déjà des continents d'or situés au delà des mers. Toutes les passions qu'engendre la cupidité bouillonnaient dans les cœurs. L'Amiral, sous la pression de l'opinion publique, ne pouvait se dispenser de reprendre la mer dans le plus bref délai. Lui-même, d'ailleurs, avait hâte de retourner au théâtre de ses conquêtes et d'enrichir les cartes du temps de terres nouvelles. Il se déclara donc prêt à partir.

Le roi et la reine mirent à sa disposition une flottille composée de trois vaisseaux et de quatorze caravelles. Douze cents hommes devaient y prendre passage. Un certain nombre de nobles castillans n'hésitèrent pas à se lier à l'étoile de Colomb, et voulurent tenter la fortune au delà des mers. Des chevaux, du bétail, des

instruments de toutes sortes, destinés à recueillir et à purifier l'or, des graines variées, en un mot tous les objets nécessaires à l'établissement d'une importante colonie, remplissaient la cale des bâtiments. Des dix indigènes ramenés en Europe, cinq retournaient à leur pays, trois restaient malades en Europe, deux étaient morts.

Christophe Colomb fut nommé capitaine général de l'escadre, avec des pouvoirs illimités.

Le 25 septembre 1403, les dix-sept navires sortirent de Cadix, toutes voiles dehors, aux applaudissements d'une foule immense. Le 1 octobre, ils relâchaient à l'île de Fer, la plus occidentale des Canaries. Après vingt-trois jours d'une navigation que le vent et la mer favorisèrent constamment, Christophe Colomb eut connaissance de terres nouvelles.

En effet, le 3 novembre, le dimanche dans l'octave de la Toussaint, au lever du soleil, le pilote du vaisseau-amiral Marie-Galante s'écria : « Bonne nouvelle ! voici la terre ! »

Cette terre, c'était une île couverte d'arbres. L'Amiral, la croyant inhabitée, passa outre, reconnut quelques îlots épars sur sa route et arriva devant une seconde île. La première fut nommée Dominique, la seconde Marie-Galante, noms qu'elles portent encore aujourd'hui. Le lendemain, une troisième île plus grande se montra aux Espagnols. Et, dit le récit de ce voyage fait par Pierre Martyr, contemporain de Colomb, « quand ils furent arrivés auprès, ils reconnurent que c'était l'île des infâmes Cannibales ou Caraïbes, dont on avait seulement ouï parler pendant le premier voyage. »

Les Espagnols, bien armés, descendirent sur ce rivage, où s'élevaient une trentaine de maisons de bois de forme ronde et couvertes de feuilles de palmier. À l'intérieur de ces huttes étaient suspendus des hamacs de coton. Sur la place se dressaient deux espèces d'arbres ou poteaux autour desquels deux grands serpents morts étaient enlacés. À l'approche des étrangers, les naturels s'enfuirent à toutes jambes, abandonnant un certain nombre de prisonniers qu'ils se préparaient à dévorer. Les matelots fouillèrent leurs cases, et ils trouvèrent des os de jambes et de bras, des têtes fraîchement coupées, encore moites de sang, et autres restes humains qui ne laissaient aucun doute sur le mode d'alimentation de ces Caraïbes.

Cette île, que l'Amiral fit explorer en partie et dont on reconnut les principales rivières, fut baptisée du nom de Guadeloupe, à cause de sa ressemblance avec une province de l'Estramadure. Quelques femmes dont les matelots s'étaient emparés furent renvoyées à terre, après avoir été bien traitées sur le vaisseau-amiral. Christophe Colomb espérait que sa conduite envers ces Indiennes déciderait les Indiens à venir à son bord. Mais son espoir fut déçu.

Le 8 novembre, l'Amiral donna le signal du départ et fit voile avec toute son escadre vers l'île Espagnole, actuellement Saint-Domingue, sur laquelle il avait laissé trente-neuf compagnons de son premier voyage. En remontant au nord, il découvrit une grande île à laquelle les indigènes, qu'il avait gardés à bord après les avoir sauvés de la dent des Caraïbes, donnaient le nom de Madanino. Ils prétendaient qu'elle n'était habitée que par des femmes, et comme la relation de Marco Polo citait une contrée asiatique uniquement occupée par une population féminine,

Christophe Colomb eut toutes les raisons de croire qu'il naviguait le long des côtes de l'Asie. L'Amiral désirait vivement explorer cette île, mais le vent contraire l'empêcha d'y atterrir.

Adix lieues au delà, on reconnut une autre île, entourée de hautes montagnes, qui fut nommée Montserrat, le lendemain, une seconde île à laquelle on donna le nom de Sainte-Marie-Rotonde, et, le jour suivant, deux autres îles, Saint-Martin et Sainte-Croix.

L'escadre mouilla devant Sainte-Croix pour y faire de l'eau. Là se passa une scène grave que Pierre Martyr raconte en des termes qu'il convient de rapporter, car ils sont fort expressifs : « L'Amiral, dit-il, commanda que trente hommes de son navire descendissent en terre pour explorer l'île ; et ces hommes étant descendus à la rive, trouvèrent quatre chiens et autant d'hommes jeunes et femmes au rivage, venant au-devant d'eux, et tendant les bras comme suppliants et demandant aide et délivrance de la gent cruelle. Les Cannibales voyant cela, tout ainsi que dans l'île de Guadeloupe, fuyant, se retirèrent tous aux forêts. Et nos gens demeurèrent deux jours en l'île pour la visiter.

« Pendant ce temps, ceux qui étaient demeurés au navire virent venir de loin un canot ayant huit hommes et autant de femmes ; nos gens leur firent signe ; mais eux approchant, tant hommes que femmes, commencèrent à transpercer très-légèrement et très-cruellement de leurs sagettes les nôtres avant qu'ils eussent eu le loisir de se couvrir de leurs boucliers, en telle manière qu'un Espagnol fut tué d'un trait d'une femme, et celle même d'une autre sagette en transperça un autre.

« Ces sauvages avaient des sagettes envenimées, contenant le venin au fer ; parmi eux était une femme à laquelle obéissaient tous les autres et s'inclinaient devant elle. Et c'était, comme on pouvait apercevoir par conjecture, une reine, ayant un fils de cruel regard, robuste, de face de lion, qui la suivait.

« Les nôtres, donc, estimant qu'il valait mieux combattre main à main que d'attendre plus grands maux en bataillant ainsi de loin, avancèrent tellement leur navire à force d'avirons, et par si grande violence le firent courir, que la queue d'icelui, de roideur qu'il allait, enfondra le canot des autres au fond.

« Mais ces Indiens, très-bons nageurs, sans se mouvoir plus lentement ni plus fort, ne cessèrent de jeter force sagettes contre les nôtres, tant hommes que femmes. Et ils firent tant qu'ils parvinrent, en nageant, à une roche couverte d'eau, sur laquelle ils montèrent et bataillèrent encore virilement. Néanmoins ils furent finalement pris, et l'un d'eux fut occis, et le fils de la reine percé en deux endroits ; et furent emmenés en le navire de l'Amiral, où ils ne montrèrent pas moins de férocité et d'atrocité de face que si c'eussent été des lions de Libye, quand ils se sentent pris dans les filets. Et ils étaient tels que nul ne les eût pu bonnement regarder sans que d'horreur le cœur et les entrailles ne lui eussent tressailli, tant leur regard était hideux, terrible et infernal. »

On le voit, la lutte commençait à devenir sérieuse entre les Indiens et les Européens. Christophe Colomb reprit sa navigation vers le nord, au milieu d'îles « plaisantes et innombrables », couvertes de forêts que dominaient des montagnes de toutes couleurs. Cette agglomération d'îles fut appelée l'archipel des Onze mille Vierges. Bientôt apparut l'île Saint-Jean-Baptiste, qui n'est

autre que Porto-Rico, terre alors infestée de Caraïbes, mais soigneusement cultivée et véritablement superbe avec ses bois immenses. Quelques matelots descendirent sur le rivage, et n'y trouvèrent qu'une douzaine de cases non habitées. L'amiral reprit alors la mer, et longea la côte méridionale de Porto-Rico pendant une cinquantaine de lieues.

Le vendredi 12 novembre, Colomb abordait enfin sur l'île Espagnole. On se figure de quelles émotions il devait être agité en revoyant le théâtre de ses premiers succès, en cherchant des yeux cette forteresse dans laquelle il avait abrité ses compagnons. Qu'était-il arrivé depuis un an à ces Européens abandonnés sur ces terres sauvages ? En ce moment, un grand canot, monté par le frère du cacique Guacanagari, vint au devant de la Marie-Galante, et cet indigène, s'élançant à bord, offrit deux images d'or à l'Amiral.

Cependant Christophe Colomb cherchait à apercevoir sa forteresse, et, bien qu'il fût mouillé en face de l'emplacement sur lequel il l'avait fait construire, il n'en voyait pas la moindre trace. Très-inquiet du sort de ses compagnons, il descendit à terre. Là, quelle fut sa stupéfaction, quand de cette forteresse il ne trouva plus que des cendres ! Qu'étaient devenus ses compatriotes ? Avaient-ils payé de leur vie cette première tentative de colonisation ? L'Amiral fit décharger à la fois toute l'artillerie des vaisseaux pour annoncer jusqu'au loin son arrivée devant l'île Espagnole. Mais aucun de ses compagnons ne parut.

Colomb, désespéré, envoya aussitôt des messagers au cacique Guacanagari. Ceux-ci, à leur retour, rapportèrent de funestes nouvelles. S'il fallait en croire Guacanagari, d'autres caciques, irrités de la présence des étrangers dans leur île, avaient attaqué

ces malheureux colons et les avaient massacrés jusqu'au dernier. Guacanagari lui-même se serait fait blesser en les défendant, et pour preuve il montrait sa jambe entourée d'une bandelette de coton.

Christophe Colomb n'ajouta pas foi à cette intervention du cacique, mais il résolut de dissimuler, et le lendemain, lorsque Guacanagari vint à son bord, il lui fit bon accueil. Le cacique accepta une image de la Vierge qu'il suspendit sur sa poitrine. Il parut très-étonné à la vue des chevaux qu'on lui montra ; ces animaux étaient inconnus de ses compagnons et de lui. Puis, sa visite terminée, le cacique revint au rivage, regagna la région des montagnes, et on ne le revit plus.

L'Amiral dépêcha alors un de ses capitaines, avec trois cents hommes sous ses ordres, avec mission de fouiller le pays et de s'emparer du cacique. Ce capitaine s'enfonça dans les régions de l'intérieur, mais il ne retrouva aucune trace du cacique ni des infortunés colons. Pendant son excursion, il avait découvert un grand fleuve et un beau port très-abrité, qu'il nomma Port-Royal.

Cependant, malgré l'insuccès de sa première tentative, Colomb avait résolu de fonder une nouvelle colonie sur cette île, qui paraissait riche en métaux d'or et d'argent. Les naturels parlaient sans cesse de mines situées dans la province de Cibao. Deux gentilshommes, Alonzo de Hojeda et Corvalan, chargés de vérifier ces assertions, partirent au mois de janvier avec une nombreuse escorte ; ils découvrirent quatre fleuves dont les sables étaient aurifères, et ils rapportèrent une pépite qui pesait neuf onces.

L'Amiral, à la vue de ces richesses, fut confirmé dans la pensée que l'île Espagnole devait être cette célèbre Ophir dont il est parlé

au livre des Rois. Il chercha un emplacement pour y bâtir une ville, et à dix lieues à l'est de Monte-Cristi, à l'embouchure d'une rivière qui formait un port, il jeta les fondements d'Isabelle. Le jour de l'Épiphanie, treize prêtres officièrent dans l'église en présence d'un immense concours de naturels.

Colomb songea alors à envoyer des nouvelles de la colonie au roi et à la reine d'Espagne. Douze navires, chargés de l'or recueilli dans l'île et des diverses productions du sol, se préparèrent à retourner en Europe sous le commandement du capitaine Torrès. Cette flottille mit à la voile le 2 février 1494, et peu de temps après, Colomb renvoya encore un des cinq navires qui lui restaient, avec le lieutenant Bernard de Pise, dont il avait à se plaindre.

Dès que l'ordre fut établi dans la colonie d'Isabelle, l'Amiral y laissa son frère, don Diègue, en qualité de gouverneur, et il partit avec cinq cents hommes, voulant visiter lui-même les mines de Cibao. Le pays que traversa cette petite troupe présentait une admirable fertilité ; les légumes y mûrissaient en treize jours ; le blé, semé en février, donnait de magnifiques épis en avril, et chaque année rapportait deux fois une moisson superbe. Des montagnes, des vallées furent franchies successivement ; souvent le pic dut être employé pour frayer une route à travers ces terres encore vierges, et les Espagnols arrivèrent enfin à la province de Cibao. Là, sur un coteau, près de la rive d'un grand fleuve, l'Amiral fit construire un fort en pierre et en bois ; il l'entoura d'un bon fossé, et lui donna le nom de Saint-Thomas, pour railler quelques-uns de ses officiers qui ne croyaient pas aux mines d'or. Et ils avaient mauvaise grâce à douter, car, de toutes parts, les indigènes apportaient des pépites, des grains d'or qu'ils échan-

geaient avec empressement contre des perles, et des grelots surtout, dont le son argentin les excitait à danser. Puis, ce pays n'était pas seulement le pays de l'or, c'était aussi le pays des épices et des aromates, et les arbres qui les produisaient formaient des forêts véritables. Les Espagnols ne pouvaient donc que se féliciter d'avoir conquis cette île opulente.

Après avoir laissé le fort Saint-Thomas à la garde de cinquante-six hommes, commandés par don Pedro de Margarita, Christophe Colomb reprit le chemin d'Isabelle vers le commencement d'avril. De grandes pluies contrarièrent son retour. À son arrivée, il trouva la colonie naissante dans un extrême désordre ; la disette menaçait par manque de farine, et la farine manquait faute de moulins ; soldats et ouvriers étaient épuisés par les fatigues. Colomb voulut obliger les gentilshommes à leur venir en aide ; mais ces fiers hidalgos si désireux de conquérir la fortune, ne voulaient même pas se baisser pour la ramasser, et ils refusèrent de faire le métier de manœuvres. Les prêtres les soutinrent, et Colomb, obligé de sévir, dut mettre les églises en interdit. Cependant, il ne pouvait prolonger son séjour à Isabelle ; il avait hâte de découvrir d'autres terres. Ayant formé un conseil destiné à gouverner la colonie, conseil composé de trois gentilshommes et du chef des missionnaires sous la présidence de don Diègue, le 24 avril, il reprit la mer avec trois navires pour compléter le cycle de ses découvertes.

La flottille descendit vers le sud. On découvrit bientôt une nouvelle île que les naturels appelaient Jamaïque. Le relief de cette île était formé par une montagne à pentes très-adoucies. Ses habitants paraissaient ingénieux et adonnés aux arts mécaniques, mais d'un caractère peu pacifique. Plusieurs fois, ils s'op-

posèrent au débarquement des Espagnols ; mais ils furent repoussés et finirent par conclure un traité d'alliance avec l'Amiral.

De la Jamaïque, Christophe Colomb poussa ses recherches plus à l'occident. Il se croyait arrivé au point où les géographes anciens plaçaient la Chersonèse, cette région d'or de l'occident. Des courants très-forts le rejetèrent vers Cuba, dont il prolongea la côte sur une étendue de deux cent vingt-deux lieues. Pendant cette navigation très-périlleuse, au milieu de gués et de passages étroits, il nomma plus de sept cents îles, reconnut un grand nombre de ports, et entra souvent en relation avec les indigènes.

Au mois de mai, les vigies des navires signalèrent un grand nombre d'îles herbeuses, fertiles et habitées. Colomb, se rapprochant de la terre, pénétra dans un fleuve, dont les eaux étaient si chaudes que nul ne pouvait y tenir la main ; fait évidemment empreint d'exagération et que les découvertes postérieures ne justifièrent jamais. Les pêcheurs de cette côte employaient pour pêcher un certain poisson nommé rémora, « qui remplissait près d'eux l'office du chien près du chasseur ».

« Ce poisson était de forme inconnue, ayant corps semblable à une grande anguille, et sur le derrière de la tête une peau très-tenante, à la façon d'une bourse pour prendre les poissons. Et ils tiennent ce poisson, lié d'une corde à l'esponde du navire, toujours en l'eau ; car il ne peut soutenir le regard de l'air. Et quand ils voient un poisson ou une tortue, qui là sont plus grandes que grands boucliers, alors ils délient le poisson en lâchant la corde. Et quand il se sent délié, soudain, plus vite qu'une flèche il (le rémora) assaille ledit poisson ou tortue, jette dessus sa peau en manière de bourse, et tient sa proie si fermement, soit poisson ou tortue, par la partie apparente hors de la coque, que nullement

on ne lui peut arracher, si on ne l'arrache à la marge de l'eau, la corde petit à petit attirée et assemblée : car sitôt qu'il voit la splendeur de l'air, il laisse incontinent sa proie. Et les pêcheurs descendent autant qu'il est nécessaire pour prendre la proie, et la mettent dedans leur navire, et ils lient le poisson chasseur, avec autant de corde qu'il lui en faut pour le remettre en son siège et place, et, avec une autre corde, lui donnent pour récompense un peu de viande de la proie.

L'exploration des côtes continua vers l'occident. L'Amiral visita diverses contrées, dans lesquelles abondaient les oisons, les canards, les hérons, et ces chiens muets que les naturels mangeaient comme des chevreaux, et qui doivent être soit des almiguis, soit des ratons. Cependant, les passes sablonneuses se rétrécissaient de plus en plus ; les navires s'en tiraient difficilement. L'Amiral tenait pourtant à ne pas s'éloigner de ces rivages qu'il voulait reconnaître. Un jour, il crut apercevoir sur une pointe des hommes vêtus de blanc, qu'il prit pour des frères de l'ordre de Sainte-Marie de la Merced, et il envoya quelques matelots pour s'aboucher avec eux. Pure illusion d'optique : ces prétendus moines n'étaient que de grands hérons des Tropiques, auxquels l'éloignement donnait l'apparence d'êtres humains.

Pendant les premiers jours de juin, Colomb dut relâcher pour radouber ses navires, dont la carène était très-endommagée par les bas-fonds de la côte. Le 7 du même mois, il fit célébrer une messe solennelle sur la plage. Pendant l'office, un vieux cacique survint, qui, la cérémonie terminée, offrit quelques fruits à l'Amiral. Puis, ce souverain indigène prononça ces paroles que les interprètes traduisirent ainsi :

« Il nous a été rapporté de quelle manière tu as investi et enveloppé de ta puissance ces terres qui vous étaient inconnues, et comment ta présence a causé aux peuples et aux habitants une grande terreur. Mais je crois devoir t'exhorter et t'avertir que deux chemins s'ouvrent devant les âmes lorsqu'elles se séparent des corps : l'un, rempli de ténèbres et de tristesse, destiné à ceux qui sont molestes et nuisants au genre humain ; l'autre, plaisant et délectable, réservé à ceux qui en leur vivant ont aimé la paix et le repos des gens. Donc, s'il te souvient toi être mortel et les rétributions à venir être mesurées sur les œuvres de la vie présente, tu ne feras de molestation à personne. »

Quel philosophe des temps anciens ou modernes eût jamais mieux dit et en un plus sain langage ! Tout le côté humain du christianisme est empreint dans ces magnifiques paroles, et elles sortaient de la bouche d'un sauvage ! Colomb et le cacique se séparèrent enchantés l'un de l'autre, et le plus étonné des deux ne fut peut-être pas le vieil indigène.

Toute cette tribu, d'ailleurs, semblait vivre dans la pratique des excellents préceptes indiqués par son chef. La terre était commune entre les naturels, comme le soleil, l'air et l'eau. Le mien et le tien, cause de toute discorde, n'existaient point dans leurs usages, et ils vivaient contents de peu « Ils ont l'âge d'or, dit le récit, ils ne fossoient ni n'enferment de haies leurs possessions ; ils laissent leurs jardins ouverts, sans lois, sans livres, sans juges ; mais, de leur nature, suivant ce qui est juste, et réputant mauvais et injuste celui qui se délecte à faire injure à autrui. »

Quittant la terre de Cuba, Christophe Colomb revint vers la Jamaïque. Il en releva toute la côte sud jusqu'à son extrémité

orientale. Son intention était d'assaillir les îles des Caraïbes et de détruire cette engeance malfaisante. Mais, à la suite de ses veilles et de ses fatigues, l'Amiral fut atteint d'une maladie qui l'obligea à suspendre ses projets. Il dut revenir à Isabelle, où, sous l'influence du bon air et du repos, il recouvra la santé, grâce aux soins de son frère et de ses familiers.

Du reste, la colonie réclamait impérieusement sa présence. Le gouverneur du fort Saint-Thomas avait soulevé les indigènes par ses cruelles exactions. Don Diègue, le frère de Christophe Colomb, lui avait fait des remontrances qui n'avaient pas été écoutées. Ce gouverneur, pendant l'absence de Colomb, était revenu à Isabelle, et s'était embarqué pour l'Espagne sur l'un des navires qui venaient d'amener à l'île Espagnole don Barthélémy, le second frère de l'Amiral.

Cependant, Colomb, revenu à la santé, ne pouvant laisser contester l'autorité qu'il avait déléguée à ses représentants, résolut de punir le cacique qui s'était révolté contre le gouverneur de Saint-Thomas. Avant tout, il envoya neuf hommes bien armés pour s'emparer d'un cacique redoutable nommé Caonabo. Leur chef, Hojeda, avec une intrépidité dont il donnera plus tard de nouvelles preuves, enleva le cacique au milieu des siens, et il le ramena prisonnier à Isabelle. Colomb fit embarquer cet indigène pour l'Europe ; mais le navire qui le portait fit naufrage, et on n'en entendit plus jamais parler.

Sur ces entrefaites, Antoine de Torrès, envoyé par le roi et la reine pour complimenter Colomb, arriva à Saint-Domingue avec quatre vaisseaux. Ferdinand se déclarait très satisfait des succès de l'Amiral, et il venait d'établir un service mensuel de transport entre l'Espagne et l'île Espagnole.

Cependant, l'enlèvement de Caonabo avait excité une révolte générale des indigènes. Ceux-ci prétendaient venger leur chef outragé et injustement déporté. Seul, le cacique Guacanagari, malgré la part qu'il avait prise au meurtre des premiers colons, demeurait fidèle aux Espagnols. Christophe Colomb, accompagné de don Barthélémy et du cacique, marcha contre, les rebelles. Il rencontra bientôt une armée de naturels dont le chiffre, évidemment exagéré, est porté par lui à cent mille hommes. Quoi qu'il en soit, cette armée fut mise en déroute par un simple détachement composé de deux cents fantassins, vingt-cinq chiens et vingt-cinq cavaliers. Cette victoire rétablit, en apparence, l'autorité de l'Amiral. Un tribut fut imposé aux vaincus. Les Indiens, voisins des mines, durent payer de trois mois en trois mois une petite mesure d'or, et les autres, plus éloignés, vingt-cinq livres de coton. Mais la révolte n'était que comprimée, et non éteinte. À la voix d'une femme, Anacaona, veuve de Caonabo, les indigènes se soulevèrent une seconde fois ; ils parvinrent même à entraîner dans leur révolte Guacanagari, jusque-là fidèle à Colomb ; puis, détruisant les champs de maïs et toutes les plantations, ils se rejetérent dans les montagnes. Les Espagnols se virent alors réduits à toutes les horreurs de la disette, et ils se livrèrent contre les naturels à de terribles représailles. On affirme que le tiers de la population indigène périt par la faim, la maladie et les armes des compagnons de Colomb. Ces malheureux Indiens payaient cher leurs rapports avec les conquérants européens.

Christophe Colomb était entré dans la voie des revers. Tandis que son autorité se voyait de plus en plus compromise à l'île Espagnole, sa réputation et son caractère subissaient de violentes attaques en Espagne. Il n'était pas là pour se défendre, et les officiers qu'il avait renvoyés dans la mère patrie l'accusaient haute-

ment d'injustice et de cruauté ; ils avaient même insinué que l'Amiral cherchait à se rendre indépendant du roi. Ferdinand, influencé par ces indignes propos, désigna un commissaire qu'il chargea d'apprécier les faits incriminés et de se rendre aux Indes occidentales. Ce gentilhomme se nommait Jean d'Aguado. Le choix de ce seigneur, destiné à remplir une mission de confiance, ne fut pas heureux. Jean d'Aguado était un esprit partial et prévenu. Il arriva au mois d'octobre au port d'Isabelle, à un moment où l'Amiral, occupé d'explorations, était absent, et il commença par traiter avec une extrême hauteur le frère de Christophe Colomb. Don Diègue, s'appuyant de son titre de gouverneur général, refusa de se soumettre aux injonctions du commissaire du roi.

Jean d'Aguado se disposait donc à rentrer en Espagne, ne rapportant que de très-incomplètes informations, quand un ouragan terrible engloutit dans le port les vaisseaux qui l'avaient amené. Il ne restait plus que deux caravelles à l'île Espagnole. Christophe Colomb, revenu au milieu de la colonie, agissant avec une grandeur d'âme qu'on ne saurait trop admirer, mit l'un de ces navires à la disposition du commissaire royal, à la condition qu'il s'embarquerait sur l'autre pour aller se justifier auprès du roi.

Les choses en étaient à ce point, quand de nouvelles mines d'or furent découvertes dans l'île Espagnole. L'Amiral suspendit son départ. La convoitise eut la puissance de couper court à toutes discussions. Il ne fut plus question ni du roi d'Espagne ni de l'enquête qu'il avait ordonnée. Des officiers se rendirent aux nouveaux terrains aurifères ; ils y trouvèrent des pépites dont quelques-unes pesaient jusqu'à vingt onces, et un bloc d'ambre d'un poids de trois cents livres. Colomb fit élever deux forteresses

afin de protéger les mineurs, l'une sur la limite de la province de Cibao, l'autre sur les bords de la rivière Hayna. Cette précaution prise, ayant hâte de se justifier, il partit pour l'Espagne.

Les deux caravelles quittèrent le port Sainte-Isabelle le 10 mars 1496. Christophe Colomb avait à son bord deux cent vingt-cinq passagers et trente Indiens Le 9 avril, il toucha à Marie-Galante, et, le 10, il alla faire de l'eau à la Guadeloupe, où il eut un engagement assez vif avec les naturels. Le 20, il quitta cette île peu hospitalière, et, pendant un mois, il lutta contre les vents alisés. Le 11 juin, la terre d'Europe fut signalée, et le lendemain les caravelles entraient dans le port de Cadix.

Ce second retour du grand navigateur ne fut pas salué comme le premier par l'empressement des populations. À l'enthousiasme avaient succédé la froideur et l'envie. Les compagnons de l'Amiral eux-mêmes prenaient parti contre lui. En effet, découragés, désillusionnés, ne rapportant pas cette fortune pour laquelle ils avaient couru tant de dangers et subi tant de fatigues, ils se montraient injustes. Pourtant, ce n'était pas la faute de Colomb si les mines exploitées jusqu'ici coûtaient plus qu'elles ne rendaient.

Cependant, l'Amiral fut reçu à la cour avec une certaine faveur. Le récit de son second voyage ramena vers lui les esprits égarés. En somme, pendant cette expédition, n'avait-il pas découvert les îles Dominique, Marie-Galante, Guadeloupe, Monserrat, Sainte-Marie, Sainte-Croix, Porto-Rico, Jamaïque ? N'avait-il pas opéré une nouvelle reconnaissance de Cuba et de Saint-Domingue ? Colomb combattit donc vivement ses adversaires, et il employa même contre eux l'arme de la plaisanterie. À ceux qui niaient le mérite de ses découvertes, il proposa de faire tenir un œuf en équilibre sur l'une de ses extrémités, et comme ils ne pou-

vaient y parvenir, l'Amiral, cassant le bout de la coquille, plaça l'œuf sur sa partie brisée.

« Vous n'y aviez pas songé, dit-il. Eh bien, tout est là ! »

Première partie · Chapitre VII · IV

Troisième voyage : Madère. — Santiago de l'archipel du cap Vert. — La Trinité. — Première vue de la côte américaine du Vénézuéla, au delà de l'Orénoque, actuellement la province de Cumana. — Golfe de Paria. — Les Jardins. — Tabago. — Grenade. — Margarita. — Cubaga. — L'île Espagnole pendant l'absence de Colomb. — Fondation de la ville de Saint-Domingue. — Arrivée de Colomb. — Insubordination de la colonie. — Plaintes en Espagne. — Bovadilla envoyé par le roi pour connaître de la conduite de Colomb. — Colomb enchaîné et renvoyé en Espagne avec ses deux frères. — Son arrivée devant Ferdinand et Isabelle. — Retour de la faveur royale.

Christophe Colomb n'avait pas encore renoncé à poursuivre ses conquêtes au delà de l'océan Atlantique. Ni les fatigues, ni l'injustice des hommes ne pouvaient l'arrêter. Après avoir, non sans peine, triomphé du mauvais vouloir de ses ennemis, il parvint à organiser une troisième expédition sous les auspices du gouvernement espagnol. Le roi lui accorda huit vaisseaux, quarante cavaliers, cent fantassins, soixante matelots, vingt mineurs, cinquante laboureurs, vingt ouvriers de métiers divers, trente femmes, des médecins et même des musiciens. L'Amiral obtint, en outre, que toutes les peines en usage dans le royaume seraient changées en une déportation aux îles. Il devançait ainsi les An-

glais dans cette idée si intelligente de peupler les colonies nouvelles avec des convicts que le travail devait réhabiliter.

Christophe Colomb mit à la voile le 30 mai de l'année 1498, bien qu'il souffrît de la goutte et qu'il fût encore malade des ennuis qu'il avait éprouvés depuis son retour. Avant de partir, il apprit qu'une flotte française le guettait au large du cap Saint-Vincent, afin d'entraver son expédition. Pour l'éviter, il se dirigea sur Madère où il relâcha ; puis, de cette île, il expédia vers l'île Espagnole tous ses navires moins trois, sous le commandement des capitaines Pedro de Arana, Alonzo Sanchez de Carabajal et Jean-Antoine Colomb, l'un de ses parents. Lui-même, avec un vaisseau et deux caravelles, il mit ensuite le cap au midi, dans l'intention de couper l'équateur et de chercher des terres plus méridionales, qui, suivant l'opinion généralement admise, devaient être plus riches en productions de toutes sortes.

Le 27 juin, la petite flottille toucha aux îles du Sel et de Santiago qui font partie de l'archipel du cap Vert. Elle en repartit le 4 juillet, fit cent vingt lieues dans le sud-ouest, éprouva de longs calmes et des chaleurs torrides, et, arrivée par le travers de Sierra-Léone, elle se dirigea directement vers l'ouest.

Le 31 juillet, à midi, un des matelots signala la terre. C'était une île située à l'extrémité nord-est de l'Amérique méridionale et fort rapprochée de la côte.

L'Amiral lui donna le nom de la Trinité, et tout l'équipage entonna le Salve Regina d'une voix reconnaissante. Le lendemain, 1 août, à cinq lieues du point signalé tout d'abord, le vaisseau et les deux caravelles mouillaient près de la pointe d'Alcatraz. L'Amiral fit descendre à terre quelques-uns de ses matelots pour renouve-

ler ses provisions d'eau et de bois. La côte semblait inhabitée, mais on y remarquait de nombreuses empreintes d'animaux qui devaient être des chèvres.

Le 2 août, un long canot, monté par vingt-quatre naturels, s'avança vers les bâtiments. Ces Indiens, d'une belle stature, plus blancs de peau que les indigènes de l'île Espagnole, portaient sur leur tête un turban fait d'une écharpe de coton aux couleurs vives, et autour du corps une petite jupe de même étoffe. On essaye de les attirer à bord en leur présentant des miroirs et des verroteries ; les matelots, pour leur inspirer plus de confiance, commencèrent même des danses joyeuses ; mais les naturels, effrayés par le bruit du tambourin qui leur parut une démonstration hostile, répondirent par une nuée de flèches et se dirigèrent vers une des caravelles ; là, un pilote essaya encore de les apprivoiser en se rendant au milieu d'eux ; mais bientôt le canot s'éloigna et ne reparut plus.

Christophe Colomb reprit alors la mer, et découvrit une nouvelle île qu'il nomma Gracia. Mais ce qu'il prenait pour une île, c'était réellement la côte américaine, c'étaient ces rivages du Vénézuéla qui forment le delta de l'Orénoque, entrecoupé par les branches multiples de ce fleuve. Ce jour-là, le continent américain fut véritablement découvert par Colomb, quoique à son insu, dans cette partie du Vénézuéla qui se nomme province du Cumana.

Entre cette côte et l'île de la Trinité, la mer forme un golfe dangereux, le golfe de Paria, dans lequel un navire résiste difficilement aux courants, qui portent à l'ouest avec une extrême rapidité. L'Amiral se croyait en pleine mer, et il courut d'extrêmes périls dans ce golfe, parce que les fleuves du continent, gonflés par

une crue accidentelle, précipitaient sur ses navires des masses d'eau considérables. Voici en quels termes Christophe Colomb raconte cet incident dans la lettre qu'il écrivit au roi et à la reine :

« À une heure avancée de la nuit, étant sur le pont, j'entendis une sorte de rugissement terrible : je cherchai à pénétrer l'obscurité, et tout à coup je vis la mer, sous la forme d'une colline aussi haute que le navire, s'avancer lentement du sud vers mes navires. Au-dessus de cette élévation, un courant arrivait avec un fracas épouvantable. Je ne doutais pas que nous ne fussions au moment d'être engloutis, et aujourd'hui encore j'éprouve à ce souvenir un saisissement douloureux. Par bonheur le courant et le flot passèrent, se dirigèrent vers l'embouchure du canal, y luttèrent longtemps, puis s'affaissèrent. »

Cependant, malgré les difficultés de cette navigation, l'Amiral, parcourant cette mer dont l'eau devenait de plus en plus douce à mesure qu'il s'élevait vers le nord, reconnut divers caps, l'un à l'est sur l'île de la Trinité, le cap de Pena-Blanca, l'autre à l'ouest sur le promontoire de Paria, qui est le cap de Lapa ; il nota plusieurs ports, entre autres le port des Singes, situé à l'embouchure de l'Orénoque. Colomb prit terre vers l'ouest de la pointe Cumana, et reçut un bon accueil de la part des habitants, qui étaient nombreux. Vers l'occident, au delà de la pointe d'Alcatraz, le pays était magnifique, et les indigènes affirmaient qu'on y récoltait beaucoup d'or et de perles.

Colomb aurait voulu relâcher pendant quelque temps sur cette partie de la côte ; mais il n'y voyait aucun abri sûr pour ses vaisseaux. D'ailleurs sa santé sérieusement altérée, sa vue assez gravement atteinte, lui prescrivaient le repos, et il avait hâte, pour lui, comme pour ses équipages fatigués, d'atteindre le port Isa-

belle, il s'avança donc en suivant la rive vénézuélienne, et, autant qu'il le put, il entretint des relations avec les indigènes. Ces Indiens étaient de complexion magnifique et d'agréable physionomie ; leur installation domestique prouvait un certain goût ; ils possédaient des maisons à façades dans lesquelles se trouvaient quelques meubles assez adroitement tournés. Des plaques d'or ornaient leur cou. Quant au pays, il était superbe ; ses fleuves, ses montagnes, ses forêts immenses en faisaient comme une terre de prédilection. Aussi l'Amiral baptisa-t-il cette harmonieuse contrée du nom de Gracia, et, par une longue discussion, il a cherché à prouver que là fut autrefois le berceau du genre humain, ce paradis terrestre qu'Adam et Ève habitèrent si longtemps. Pour expliquer jusqu'à un certain point cette opinion du grand navigateur, il ne faut pas oublier qu'il croyait être sur les rivages de l'Asie. Ce lieu enchanteur fut nommé par lui les Jardins.

Le 23 août, après avoir surmonté, non sans danger, non sans fatigues, les courants de ce détroit, Christophe Colomb sortit du golfe de Paria par cette étroite passe qu'il appela la Bouche du Dragon, dont la dénomination s'est conservée jusqu'à nous. Les Espagnols, parvenus en pleine mer, découvrirent l'île de Tabago, située au nord-est de la Trinité, puis, plus au nord, la Conception, aujourd'hui Grenade. Alors l'Amiral mit le cap au sud-ouest et revint vers la côte américaine ; il la prolongea sur une étendue de quarante lieues, reconnut, le 25 août, l'île très-peuplée de Margarita, et enfin l'île de Cubaga, placée près de la terre ferme. En cet endroit, les indigènes avaient fondé une pêcherie de perles et s'occupaient de recueillir ce précieux produit. Colomb envoya un canot à terre et fit des échanges très-avantageux, car pour des débris de faïence ou des grelots, il obtint plusieurs livres de perles

dont quelques-unes étaient fort grosses et d'un magnifique orient.

Arrivé à ce point de ses découvertes, l'Amiral s'arrêta. La tentation était grande d'explorer ce pays, mais les équipages et leurs chefs étaient épuisés. La route fut donnée de manière à rallier Saint-Domingue, où les intérêts les plus graves appelaient Christophe Colomb.

L'amiral, avant son départ, avait autorisé son frère à jeter les fondements d'une nouvelle ville. Dans ce but, don Barthélémy avait parcouru les diverses contrées de l'île. Ayant trouvé à cinquante lieues d'Isabelle un port magnifique, à l'embouchure d'un beau fleuve, il y traça les premières rues d'une cité qui devint plus tard la ville de Saint-Domingue. Ce fut en cet endroit que don Barthélémy fixa sa résidence, tandis que don Diègue restait gouverneur d'Isabelle. Ainsi donc, par leur situation, les deux frères de Colomb résumaient en leurs mains toute l'administration de la colonie. Mais déjà beaucoup de mécontents s'agitaient et étaient prêts à se révolter contre leur autorité. Ce fut dans ces circonstances que l'Amiral arriva à Saint-Domingue. Il donna raison à ses frères, qui, d'ailleurs, avaient sagement administré, et il fit une proclamation pour rappeler à l'obéissance les Espagnols révoltés. Puis, le 18 octobre, il fit partir cinq vaisseaux pour l'Espagne, avec un officier chargé de faire connaître au roi les nouvelles découvertes et l'état de la colonie, mise en danger par les fauteurs de désordre.

En ce moment, les affaires de Christophe Colomb prenaient en Europe une mauvaise tournure. Depuis son départ, les calomnies n'avaient cessé de s'accumuler contre ses frères et lui. Quelques révoltés, chassés de la colonie, dénonçaient cette envahissante

dynastie des Colomb, et ils excitaient la jalousie d'un monarque vain et ingrat. La reine elle-même, jusque-là fidèle protectrice du marin génois, fut outrée en voyant arriver sur les vaisseaux un convoi de trois cents Indiens arrachés à leur pays et traités en esclaves. Mais Isabelle ignorait qu'un pareil abus de la force s'était accompli à l'insu de Colomb et pendant son absence. L'Amiral n'en fut pas moins jugé responsable, et pour connaître de sa conduite, la cour envoya à l'île Espagnole un commandeur de Calatrava, nommé François de Bovadilla, auquel furent donnés les titres d'intendant de justice et de gouverneur général. En réalité, c'était destituer Colomb. Bovadilla, investi de ce pouvoir discrétionnaire, partit avec deux caravelles vers la fin de juin 1500. Le 23 août, les colons aperçurent les deux navires qui cherchaient à entrer dans le port de Saint-Domingue.

Christophe Colomb et son frère don Barthélémy étaient alors absents. Ils faisaient élever un fort dans le canton de Xaragua. Don Diègue commandait pour eux. Bovadilla prit terre et vint entendre la messe, en déployant pendant cette cérémonie une ostentation très-significative ; puis, ayant mandé don Diègue par devers lui, il lui ordonna de résigner ses pouvoirs entre ses mains. Christophe Colomb, prévenu par un messager, arriva en toute hâte. Il prit connaissance des lettres patentes de Bovadilla, et, lecture faite, il voulut bien le reconnaître comme intendant de justice, mais non comme gouverneur général de la colonie.

Alors, Bovadilla lui remit une lettre du roi et de la reine qui était conçue en ces termes :

« Don Christophe Colomb, notre Amiral dans l'Océan,

« Nous avons ordonné au commandeur don François Bovadilla de vous expliquer nos intentions. Nous vous ordonnons d'y ajouter foi et d'exécuter ce qu'il vous dira de notre part.

« Moi, le Roi, moi, la Reine. »

Le titre de vice-roi, qui appartenait à Colomb suivant les conventions solennellement signées par Ferdinand et Isabelle, n'était pas même mentionné dans cette lettre. Colomb fit taire sa juste colère et se soumit. Mais contre l'Amiral disgracié se leva tout le camp des faux amis. Tous ceux qui devaient leur fortune à Colomb se tournèrent contre lui ; ils le chargèrent, ils l'accusèrent d'avoir voulu se rendre indépendant. Ineptes accusations ! Comment cette pensée fût-elle venue à un étranger, à un Génois, seul, au milieu d'une colonie espagnole !

Bovadilla trouva l'occasion bonne pour sévir. Don Diègue était déjà emprisonné ; le gouverneur fit bientôt mettre aux fers don Barthélémy et Christophe Colomb lui-même. L'Amiral, accusé de haute trahison, fut embarqué avec ses deux frères, et un vaisseau les conduisit en Espagne sous la conduite d'Alphonse de Villejo. Cet officier, homme de cœur, honteux du traitement que subissait Colomb, voulut lui ôter les liens qui l'attachaient. Mais Colomb refusa. Il voulait, lui, le conquérant du nouveau monde, arriver chargé de chaînes dans ce royaume d'Espagne qu'il avait enrichi !

L'Amiral eut raison d'en agir ainsi, car à le voir en cet état d'humiliation, lié comme un scélérat, traité comme un criminel, le sentiment public se révolta. La reconnaissance pour l'homme de génie se fit jour à travers les mauvaises passions si injustement surexcitées. Ce fut un soulèvement de colère contre Bova-

dilla. Le roi et la reine, entraînés par l'opinion, blâmèrent hautement la conduite du commandeur, et ils adressèrent à Christophe Colomb une lettre affectueuse, en l'invitant à se rendre à la cour.

Ce fut encore un beau jour pour Colomb. Il parut devant Ferdinand et Isabelle, non en accusé, mais en accusateur ; puis, le souvenir d'indignes traitements lui brisant la poitrine, le pauvre grand homme pleura et fit pleurer autour de lui. Il raconta sa vie fièrement. Lui qu'on accusait d'ambition, que l'on disait s'être enrichi dans l'administration de la colonie, il se montra tel qu'il était, presque sans ressources ! Oui ! celui qui venait de découvrir un monde ne possédait pas une tuile pour abriter sa tête !

Isabelle, bonne et compatissante, pleura avec le vieux marin, et fut quelque temps sans pouvoir lui répondre, tant les larmes la suffoquaient. Enfin, d'affectueuses paroles s'échappèrent de ses lèvres ; elle assura Colomb de sa protection ; elle lui promit de le venger de ses ennemis ; elle s'excusa du mauvais choix que l'on avait fait de ce Bovadilla pour l'envoyer aux îles, et elle jura d'en tirer un châtiment exemplaire. Toutefois, elle demandait à son Amiral de laisser passer quelque temps avant de le rétablir dans son gouvernement, afin de permettre aux esprits prévenus de revenir au sentiment de l'honneur et de la justice.

Christophe Colomb fut calmé par les gracieuses paroles de la reine ; il se montra satisfait de son accueil, et admit la nécessité de ce délai que lui demandait Isabelle. Ce qu'il voulait avant tout, c'était servir encore son pays, son souverain adoptif, et il faisait entrevoir de grandes choses à tenter dans la voie des découvertes. En effet, son troisième voyage, malgré sa courte durée, n'avait pas été infructueux, et la carte s'était enrichie de ces noms nou-

veaux, la Trinité, le golfe de Paria, la côte de Cumana, les îles Tabago, Grenade, Margarita et Cubaga.

Première partie · Chapitre VII · V

Quatrième voyage : une flottille de quatre bâtiments. — La Grande-Canarie. — La Martinique. — La Dominique. — Sainte-Croix. — Porto-Rico. — L'île Espagnole. — La Jamaïque. — L'île des Caïmans. — Ile des Pins. — Ile de Guanaja. — Cap Honduras. — La côte américaine de Truxillo au golfe de Darien. — îles Limonares. — Ile Huerta. — Côte de Veragua. — Terrains aurifères. — Révolte des indigènes. — Le songe de Colomb. — Porto-Bello. — Les Mulatas. — Relâche à la Jamaïque. — Misère. — Révolte des Espagnols contre Colomb. — L'éclipsé de lune. — Arrivée de Colomb à l'île Espagnole. — Retour de Colomb en Espagne. — Sa mort, le 20 mars 1506.

Christophe Colomb avait reconquis à la cour de Ferdinand et d'Isabelle toute la faveur qui lui était due. Peut-être le roi lui manifesta-t-il encore une certaine froideur ; quoique la reine le protégeât chaudement et ouvertement. Cependant son titre officiel de vice-roi ne lui fut pas encore rendu ; mais, en homme supérieur, l'Amiral ne réclama pas. Il eut d'ailleurs la satisfaction de voir Bovadilla destitué, autant pour ses abus de pouvoir que parce que sa conduite envers les Indiens était devenue atroce. L'inhumanité de cet Espagnol fut même poussée à ce point que, sous son administration, la population indigène de l'île diminua sensiblement.

Cependant, l'île Espagnole commençait à tenir les promesses de Colomb, qui ne demandait pas trois ans pour accroître de soixante millions les revenus de la couronne. L'or se récoltait en abondance dans les mines mieux exploitées. Un esclave avait déterré sur les bords de la rivière Hayna un bloc pesant trois mille six cents écus d'or. On pouvait déjà prévoir que les nouvelles colonies renfermaient d'incalculables richesses.

L'Amiral, ne pouvant demeurer inactif, demandait instamment à entreprendre un quatrième voyage, bien qu'il fût alors âgé de soixante-six ans. Les raisons qu'il faisait valoir en faveur de cette nouvelle expédition étaient très-plausibles. En effet, un an avant le retour de Colomb, le Portugais Vasco da Gama était revenu des Indes après avoir doublé le cap de Bonne-Espérance. Or, Colomb voulait, en s'y rendant par les routes de l'ouest, beaucoup plus sûres et beaucoup plus courtes, faire une concurrence sérieuse au commerce portugais. Il soutenait toujours, croyant avoir accosté les terres d'Asie, que les îles et continents découverts par lui n'étaient séparés des Moluques que par un détroit. Il voulait donc, sans même revenir à l'île Espagnole et aux colonies déjà installées, marcher droit à ce pays des Indes. On le voit, le vice-roi déchu redevenait le hardi navigateur de ses premières années.

Le roi acquiesça à la demande de l'Amiral, et lui confia, le commandement d'une flottille composée de quatre bâtiments, le Santiago, le Gallego, et le Vizcaino, une caravelle capitane. Le plus grand de ces navires ne jaugeait que soixante-dix tonneaux, le plus petit cinquante seulement. En réalité, ce n'étaient que des caboteurs.

Christophe Colomb quitta Cadix, le 9 mai 1502, avec cent cinquante hommes d'équipage. Il emmenait son frère Barthélémy et son second fils, Fernand, âgé de treize ans à peine, qu'il avait eu d'un second mariage.

Le 20 mai, les navires relâchaient à la Grande-Canarie, et, le 15 juin, ils atteignaient une des îles du Vent, la Martinique ; puis, ils touchaient à la Dominique, à Sainte-Croix, à Porto-Rico, et enfin, après une heureuse traversée, ils arrivaient le 29 juin devant l'île Espagnole.

L'intention de Colomb, conseillé en cela par la reine, était bien de ne pas mettre le pied sur cette île d'où il avait été si indignement chassé. Mais sa caravelle, de construction mauvaise, tenait mal la mer ; des réparations à sa carène devenaient urgentes. L'Amiral demanda donc au gouverneur la permission d'entrer dans le port.

Le nouveau gouverneur qui avait succédé à Bovadilla était un chevalier de l'ordre d'Alcantara, nommé Nicolas Ovando, homme juste et modéré. Cependant, par un excès de prudence, objectant que la présence de Colomb dans la colonie pourrait amener des désordres, il lui refusa l'entrée du port. Colomb renferma dans son cœur l'indignation que devait lui causer une telle conduite, et ce fut même par un bon avis qu'il répondit à ce mauvais procédé.

En effet, la flotte qui devait ramener Bovadilla en Espagne, et rapporter avec l'énorme bloc d'or d'immenses richesses, était prête à mettre à la voile. Mais le temps était devenu menaçant, et Colomb, avec sa perspicacité de marin, ayant observé les signes d'une prochaine tempête, fit engager le gouverneur à ne pas exposer ses navires et ceux qui les montaient. Ovando ne voulut te-

nir aucun compte du conseil de l'Amiral. Les bâtiments prirent la mer ; ils n'étaient pas arrivés à la pointe orientale de l'île qu'un ouragan terrible en fit périr vingt et un, corps et biens. Bovadilla et la plupart des ennemis de Christophe Colomb furent noyés, tandis que, par une exception pour ainsi dire providentielle, le navire portant les débris de la fortune des Colomb échappa au désastre. L'Océan venait d'engloutir dix millions d'or et de pierres précieuses.

Pendant ce temps, les quatre caravelles de l'Amiral, repoussées du port, avaient fui devant la tempête. Elles furent désemparées et séparées les unes des autres, mais elles parvinrent à se rejoindre. La bourrasque les avait portées le 14 juillet en vue de la Jamaïque. Là, de grands courants les amenèrent devant le Jardin de la Reine, puis dans la direction de l'est quart sud-ouest. La petite flottille lutta alors pendant soixante jours sans faire plus de soixante-dix lieues, et fut enfin rejetée vers la côte de Cuba, ce qui amena la découverte des îles Caïmans et de l'île des Pins.

Christophe Colomb refit alors route au sud-ouest au milieu de ces mers qu'aucun navire européen n'avait encore parcourues. Il s'élançait de nouveau dans la voie des découvertes avec toutes les émotions passionnées du navigateur. La fortune le conduisit vers la côte septentrionale de l'Amérique ; il reconnut l'île Guanaja le 30 juillet, et, le 14 août, il toucha au cap Honduras, cette langue de terre qui, prolongée par l'isthme de Panama, réunit les deux continents.

Ainsi donc, pour la seconde fois, Colomb accostait, sans le savoir, la véritable terre américaine. Il suivit les contours de ces rivages pendant plus de neuf mois, au milieu de périls et de luttes de tout genre, et il dressa le tracé de ces côtes, depuis l'endroit où

fut depuis Truxillo jusqu'au golfe de Darien. Chaque nuit, il jetait l'ancre afin de ne pas s'éloigner de la terre, et il remonta jusqu'à cette limite orientale qui se termine brusquement par le cap de Gracias a Dios.

Ce cap fut doublé le 14 septembre, mais l'Amiral se vit assailli par des coups de vent tels que, lui, le plus vieux marin de ses équipages, n'en avait jamais subi de semblables. Voici dans quels termes sa lettre au roi d'Espagne raconte ce terrible épisode : « Pendant quatre-vingts jours, les flots continuèrent leurs assauts, et mes yeux ne virent ni le soleil, ni les étoiles, ni aucune planète ; mes vaisseaux étaient entr'ouverts, mes voiles rompues ; les cordages, les chaloupes, les agrès, tout était perdu ; mes matelots, malades et consternés, se livraient aux pieux devoirs de la religion ; aucun ne manquait de promettre des pèlerinages, et tous s'étaient confessés mutuellement, craignant de moment en moment de voir finir leur existence. J'ai vu beaucoup d'autres tempêtes, mais jamais je n'en ai vu de si longues et de si violentes. Beaucoup des miens qui passaient pour des matelots intrépides perdaient courage ; mais ce qui navrait profondément mon âme, c'était la douleur de mon fils, dont la jeunesse augmentait mon désespoir, et que je voyais en proie à plus de peines, plus de tourments qu'aucun de nous. C'était Dieu, sans doute, et non pas un autre, qui lui prêtait une telle force ; mon fils seul rallumait le courage, réveillait la patience des marins dans leurs durs travaux ; enfin, on eût cru voir en lui un navigateur qui aurait vieilli au milieu des tempêtes, chose étonnante, difficile à croire, et qui venait mêler quelque joie aux peines qui m'abreuvaient. J'étais malade, et plusieurs fois je vis l'approche de mon dernier moment… Enfin, pour mettre le comble à mon malheur, vingt années de service, de fatigues et de périls ne m'ont apporté

aucun profit, car je me trouve aujourd'hui sans posséder une tuile en Espagne, et l'auberge seule me présente un asile lorsque je veux prendre quelque repos ou les repas les plus simples ; encore m'arrive-t-il souvent de me trouver dans l'impuissance de payer mon écot… »

Ces quelques lignes n'indiquent-elles pas de quelles suprêmes douleurs était abreuvée l'âme de Colomb ? Au milieu de tant de périls et d'inquiétudes, comment pouvait-il conserver l'énergie nécessaire à un chef d'expédition ?

Pendant toute la durée de la tempête, les navires prolongèrent cette côte qui porte successivement les noms de Honduras, de Mosquitos, de Nicaragua, de Costa-Rica, de Veragua et de Panama. Les douze îles Limonares furent découvertes pendant cette période. Enfin, le 25 septembre, Colomb s'arrête entre la petite île de la Huerta et le continent, puis, le 5 octobre, il part de nouveau et, après avoir relevé la baie de l'Almirante, il jette l'ancre en face du village de Cariay. Là, les navires furent réparés, et ils restèrent dans cette relâche jusqu'au 15 octobre.

Christophe Colomb se croyait alors arrivé non loin de l'embouchure du Gange, et les naturels, en lui parlant d'une certaine province de Ciguare, entourée par la mer, semblaient confirmer cette opinion. Ils prétendaient aussi que la contrée renfermait d'abondantes mines d'or, dont la plus importante était située à vingt-cinq lieues vers le sud. L'Amiral reprit donc la mer et commença à suivre la côte boisée de Veragua. Les Indiens, sur cette partie du continent, semblaient être très sauvages. Le 26 novembre, la flottille entra au port d'El Retrete, qui a formé le port actuel des Escribanos. Les bâtiments, rongés par les vers, étaient dans le plus triste état ; il fallut encore réparer leurs avaries et

prolonger la relâche à El Retrete. Colomb ne quitta ce port que pour essuyer une tempête plus affreuse que les précédentes : « Pendant neuf jours, dit-il, je restai sans aucune espérance de salut. Jamais homme ne vit une mer plus violente et plus terrible ; elle s'était couverte d'écume ; le vent ne permettait ni d'aller en avant ni de se diriger vers quelque cap ; il me retenait dans cette mer, dont les flots semblaient être de sang ; son onde paraissait bouillir comme échauffée par le feu. Jamais je ne vis au ciel un aspect aussi épouvantable : ardent pendant un jour et une nuit comme une fournaise, il lançait sans relâche la foudre et les flammes, et je craignais qu'à chaque moment les voiles et les mâts ne fussent emportés. Le tonnerre grondait avec un bruit si horrible qu'il semblait devoir anéantir nos vaisseaux ; pendant tout ce temps la pluie tombait avec une telle violence que l'on ne pouvait pas dire que c'était la pluie, mais bien un nouveau déluge. Mes matelots, accablés par tant de peines et de tourments, appelaient la mort comme un terme à tant de maux ; mes navires étaient ouverts de tous côtés, et les barques, les ancres, les cordages, les voiles, tout était encore perdu. »

Pendant cette longue et pénible navigation, l'Amiral avait parcouru près de trois cent cinquante lieues. Ses équipages étaient à bout de forces. Il fut donc obligé de revenir sur ses pas et de regagner la rivière de Veragua ; mais, n'ayant pas trouvé un abri sûr pour ses navires, il se rendit non loin, à l'embouchure de la rivière de Bethléem, qui est aujourd'hui la rivière Yebra, dans laquelle il mouilla le jour de l'Epiphanie de l'année 1503. Le lendemain, la tempête recommençait, et même le 24 janvier, sous un gonflement subit du fleuve, les câbles des bâtiments se rompirent, et ils ne purent être sauvés qu'à grand'peine.

Cependant l'Amiral, n'oubliant pas le but principal de sa mission sur ces terres nouvelles, était parvenu à établir des relations suivies avec les indigènes. Le cacique de Bethléem se montrait accommodant, et il désigna, à cinq lieues à l'intérieur, une contrée où les mines d'or devaient être très riches. Le 6 février, Christophe Colomb expédia vers l'emplacement indiqué un détachement de soixante-dix hommes, sous la conduite de son frère Barthélémy. Après avoir franchi un sol très-accidenté et coupé par des rivières tellement sinueuses que l'une d'elles dut être traversée trente-neuf fois pendant le trajet, les Espagnols atteignirent les terrains aurifères. Ils étaient immenses et s'étendaient à perte de vue. L'or y était tellement abondant qu'un homme seul pouvait en recueillir une mesure en dix jours. En quatre heures, Barthélémy et ses compagnons en ramassèrent pour une somme énorme. Ils revinrent vers l'Amiral. Celui-ci, quand il connut ce résultat, résolut de s'établir sur la côte et fit construire des baraques en bois.

Les mines de cette région étaient véritablement d'une incomparable richesse ; elles semblaient inépuisables, et pour elles Colomb oublia Cuba et Saint-Domingue. Sa lettre au roi Ferdinand marque son enthousiasme à cet égard, et l'on peut être étonné de trouver sous la plume de ce grand homme cette curieuse phrase, qui n'est ni d'un philosophe, ni d'un chrétien : « L'or ! l'or ! excellente chose ! C'est de l'or que naissent les richesses, c'est par lui que tout se fait dans le monde, et son pouvoir suffit souvent pour envoyer les âmes en paradis ! »

Les Espagnols travaillaient donc avec ardeur à entasser l'or dans leurs vaisseaux. Jusqu'alors les relations avec les indigènes avaient été paisibles, bien que ces gens-là fussent d'humeur fa-

rouche. Mais bientôt le cacique, irrité de l'usurpation accomplie par les étrangers, résolut de les massacrer et de brûler leurs habitations. Un jour donc, il se jeta sur les Espagnols avec des forces considérables. Il y eut une bataille très-sérieuse. Les Indiens furent repoussés. Le cacique s'était laissé prendre avec toute sa famille ; mais ses enfants et lui parvinrent à s'échapper et ils gagnèrent la région des montagnes avec un grand nombre de leurs compagnons. Plus tard, dans le mois d'avril, les indigènes, formant une troupe considérable, attaquèrent une seconde fois les Espagnols, qui les exterminèrent en grande partie.

Cependant, la santé de Colomb s'altérait de plus en plus. Le vent lui manquait pour quitter cette relâche, il se désespérait. Un jour, épuisé de fatigue, il tomba et s'endormit. Dans son sommeil il entendit une voix compatissante qui lui dicta ces paroles que nous allons répéter textuellement, car elles sont empreintes d'une certaine religiosité extatique qui complète la personnalité du vieux navigateur. Voici ce que lui disait cette voix :

« Ô insensé ! pourquoi tant de lenteur à croire et à servir ton Dieu, le Dieu de l'univers ? Que fit-il de plus pour Moïse et pour David son serviteur ? Depuis ta naissance, n'a-t-il pas eu pour toi la plus tendre sollicitude ; et lorsqu'il te vit dans un âge où t'attendaient ses desseins, n'a-t-il pas fait glorieusement retentir ton nom sur la terre ? Les Indes, cette partie si riche du monde, ne te les a-t-il pas données ? Ne t'a-t-il pas rendu libre d'en faire l'hommage suivant ta volonté ? Quel autre que lui te prêta les moyens d'exécuter ses projets ? Des liens défendaient l'entrée de l'Océan ; ils étaient formés de chaînes que l'on ne pouvait briser. Il t'en donna les clefs. Ton pouvoir fut reconnu dans les terres éloignées, et ta gloire fut proclamée par tous les chrétiens. Dieu

se montra-t-il plus favorable au peuple d'Israël lorsqu'il le retira de l'Égypte ? Protégea-t-il plus efficacement David, lorsque, de pasteur, il le fit roi de Judée ? Tourne-toi vers lui et reconnais ton erreur, car sa miséricorde est infinie. Ta vieillesse ne sera pas un obstacle pour les grandes choses qui t'attendent : il tient dans ses mains les plus brillants héritages. Abraham n'avait-il pas cent ans et Sarah n'avait-elle pas déjà dépassé sa première jeunesse lorsque Isaac naquit ? Tu appelles un secours incertain. Réponds-moi : qui t'a exposé si souvent à tant de dangers ? Est-ce Dieu ou le monde ? Les avantages, les promesses que Dieu accorde, il ne les enfreint jamais envers ses serviteurs. Ce n'est point lui qui, après avoir reçu un service, prétend que l'on n'a pas suivi ses intentions, et qui donne à ses ordres une nouvelle interprétation ; ce n'est point lui qui s'épuise pour donner une couleur avantageuse à des actes arbitraires. Ses discours ne sont point détournés ; tout ce qu'il promet il l'accorde avec usure. Il fait toujours ainsi. Je t'ai dit tout ce que le Créateur a fait pour toi ; en ce moment il te montre le prix et la récompense des périls et des peines auxquels tu fus en butte pour le service des autres. » Et moi, quoique accablé de souffrances, j'entendis tout ce discours ; mais je ne pus trouver assez de force pour répondre à des promesses si certaines ; je me contentai de pleurer sur mes erreurs. Cette voix acheva en ces termes : « Espère, prends confiance ; tes travaux seront gravés sur le marbre, et ce sera avec justice. »

Christophe Colomb, dès qu'il fut rétabli, songea à quitter cette côte. Il eût voulu y fonder un établissement, mais ses équipages n'étaient pas assez nombreux pour qu'il se risquât à en laisser une partie à terre. Les quatre caravelles étaient trouées par les vers. Il dut en abandonner une à Bethléem, et il mit à la voile le jour de Pâques. Mais à peine fut-il engagé de trente lieues en

mer, qu'une voie d'eau se déclara dans l'un des navires. L'Amiral dut regagner la côte en toute hâte, et il arriva heureusement à Porto-Bello, où il laissa ce bâtiment dont les avaries étaient irréparables. La flottille ne se composait plus alors que de deux caravelles, sans chaloupes, presque sans provisions, et elle avait sept mille milles à parcourir. Elle remonta la côte, passa devant le port d'El Retrete, reconnut le groupe des Mulatas, et pénétra dans le golfe de Darien. Ce fut le point extrême atteint par Colomb dans l'est.

Le 1 mai, l'Amiral se dirigea vers l'île Espagnole ; le 10 mai, il était arrivé en vue des îles Caïmans ; mais il ne put maîtriser les vents qui le repoussèrent dans le nord-ouest jusqu'auprès de Cuba. Là, dans une tempête au milieu des bas-fonds, il perdit ses voiles, ses ancres, et ses deux navires se heurtèrent pendant la nuit. Puis, l'ouragan le rejetant dans le sud, il revint avec ses bâtiments fracassés à la Jamaïque, et il mouilla le 23 juin dans le port San-Gloria, devenu baie de Don Christophe. L'Amiral eût voulu gagner l'île Espagnole ; là se trouvaient les ressources nécessaires pour ravitailler ses navires, ressources qui manquaient absolument à la Jamaïque ; mais ses deux caravelles, rongées par les vers, « semblables à des ruches d'abeilles, » ne pouvaient impunément tenter cette navigation de trente lieues. Or, comment envoyer un message à Ovando, le gouverneur de l'île Espagnole ?

Cependant, les caravelles faisaient eau de toutes parts, et l'Amiral dut les échouer ; puis il essaya d'organiser la vie commune sur ces rivages Les Indiens lui vinrent d'abord en aide, et fournirent aux équipages les vivres dont ils avaient besoin. Mais ces malheureux matelots, si éprouvés, manifestaient leur mécontentement contre l'Amiral ; ils étaient prêts à se révolter, et l'in-

fortuné Colomb, brisé par la maladie, ne quittait plus son lit de douleurs.

Ce fut dans ces circonstances que deux braves officiers, Mendez et Fieschi, proposèrent à l'Amiral de tenter sur des pirogues indiennes cette traversée de la Jamaïque à l'île Espagnole. En réalité, c'était un voyage de deux cents lieues, car il fallait remonter la côte jusqu'au port de la colonie. Mais les courageux officiers étaient prêts à affronter tous les périls, car il s'agissait du salut de leurs compagnons. Christophe Colomb, comprenant cette audacieuse proposition qu'en toute autre circonstance il eût faite lui-même, autorisa Mendez et Fieschi à partir. Puis l'Amiral, n'ayant plus de navires, presque sans vivres, demeura avec son équipage sur cette île sauvage.

Bientôt la misère de ces naufragés — on peut leur donner ce nom — fut telle qu'une révolte s'ensuivit. Les compagnons de l'Amiral, aveuglés par les souffrances, s'imaginèrent que leur chef n'osait pas retourner à ce port de l'île Espagnole dont le gouverneur Ovando lui avait déjà refusé l'entrée. Ils crurent que cette proscription les frappait eux-mêmes comme l'Amiral. Ils se dirent que le gouverneur, en excluant la flottille des ports de la colonie, ne devait avoir agi que sur les ordres du roi. Ces raisonnements absurdes montèrent des esprits déjà mal disposés, et enfin, le 2 janvier 1504, le capitaine de l'une des caravelles, le trésorier militaire, deux frères nommés Porras, se mirent à la tête des mécontents. Ils prétendaient revenir en Europe et se précipitèrent vers la tente de l'Amiral, en criant : Castille ! Castille !

Colomb était malade et couché. Son frère et son fils vinrent lui faire un rempart de leurs corps. Les révoltés, à la vue du vieil amiral, s'arrêtèrent, et leur fureur tomba devant lui. Mais ils ne

voulurent pas écouter ses remontrance et ses conseils ; ils ne comprirent pas qu'ils ne pouvaient se sauver que par une entente générale, et que si chacun, s'oubliant lui-même, travaillait pour le salut commun. Non ! Leur parti était pris de quitter l'île quand même et par n'importe quel moyen. Porras et les révoltés coururent donc vers le rivage ; ils s'emparèrent des canots des indigènes et ils se dirigèrent vers l'extrémité orientale de l'île. Là, ne respectant plus rien, ivres de fureur, ils pillèrent les habitations indiennes, rendant ainsi l'Amiral responsable de leurs violences, et ils entraînèrent quelques malheureux naturels à bord des canots qu'ils leur avaient volés. Porras et les siens continuèrent leur navigation ; mais, à quelques lieues au large, ils furent surpris par un coup de vent qui les mit en grand péril, et, pour alléger leurs embarcations, ils jetèrent leurs prisonniers à la mer. Après cette barbare exécution, les canots essayèrent de gagner l'île Espagnole, ainsi que l'avaient fait Mendez et Fieschi, mais ils furent obstinément jetés sur les côtes de la Jamaïque.

Cependant l'Amiral, resté seul avec ses amis et les malades, parvint à rétablir l'ordre dans son petit monde. Mais la misère s'accroissait. La famine devenait menaçante. Les indigènes se lassaient de nourrir ces étrangers dont le séjour se prolongeait sur leur île. D'ailleurs, ils avaient vu les Espagnols se livrer bataille entre eux, ce qui avait tué leur prestige. Ces naturels comprenaient enfin que ces Européens n'étaient que de simples hommes, et ils apprirent ainsi à ne plus les respecter ni les craindre. L'autorité de Colomb sur ces populations indiennes diminuait donc de jour en jour, et il fallut une circonstance fortuite, dont l'Amiral profita habilement, pour lui refaire un prestige si nécessaire au salut de ses compagnons.

Une éclipse de lune, prévue et calculée par Colomb, devait avoir lieu un certain jour. Le matin même de ce jour, l'Amiral fit demander une entrevue aux caciques de l'île. Ceux-ci se rendirent à l'invitation, et quand ils furent réunis dans la tente de Colomb, celui-ci leur annonça que Dieu, voulant les punir de leurs mesures inhospitalières et de leurs mauvaises dispositions à l'égard des Espagnols, leur refuserait le soir la lumière de la lune. En effet, tout se passa comme l'avait annoncé l'Amiral. L'ombre de la terre vint cacher la lune, dont le disque semblait rongé par quelque monstre formidable. Les sauvages épouvantés se jetèrent aux pieds de Colomb, le suppliant d'intercéder le ciel en leur faveur, et promettant de mettre toutes leurs richesses à sa disposition. Colomb, après quelques hésitations habilement jouées, feignit de se rendre aux prières des indigènes. Sous prétexte d'implorer la divinité, il courut s'enfermer sous sa tente pendant toute la durée de l'éclipsé, et il ne reparut qu'au moment où le phénomène allait toucher à sa fin. Alors il annonça aux caciques que le ciel s'était laissé gagner, et, le bras étendu, il commanda à la lune de reparaître. Bientôt, le disque sortit du cône d'ombre, et l'astre des nuits brilla dans toute sa splendeur. Depuis ce jour, les Indiens, reconnaissants et soumis, acceptèrent cette autorité de l'Amiral que les puissances célestes leur imposaient si manifestement.

Pendant que ces événements se passaient à la Jamaïque, Mendez et Fieschi avaient depuis longtemps atteint leur but. Ces courageux officiers, après une miraculeuse traversée de quatre jours opérée dans un frêle canot, étaient arrivés à l'île Espagnole. Aussitôt ils firent connaître au gouverneur la situation désespérée de Christophe Colomb et de ses compagnons. Ovando, haineux et injuste, retint d'abord les deux officiers, et, sous prétexte de se

rendre compte du véritable état de choses, il dépêcha vers la Jamaïque, après huit mois de retard, un homme à lui, un certain Diego Escobar, qui était l'ennemi particulier de l'Amiral. Escobar, à son arrivée à la Jamaïque, ne voulut pas communiquer avec Christophe Colomb ; il ne débarqua même pas ; il se contenta de mettre à terre, à la disposition des équipages en détresse, « un porc et un baril de vin ; » puis, il repartit sans avoir admis personne à son bord. La conscience se refuse à croire à de telles infamies, et malheureusement elles ne sont que trop réelles !

L'Amiral fut indigné, de cette cruelle raillerie ; mais il ne s'emporta pas, il ne récrimina point. L'arrivée d'Escobar devait rassurer les naufragés, car elle prouvait que leur situation était connue. La délivrance n'était donc plus qu'une affaire de temps, et le moral des Espagnols se releva peu à peu.

L'Amiral voulut tenter alors de ramener à lui Porras et les révoltés, qui, depuis leur séparation, ne cessaient de ravager l'île et d'exercer contre les malheureux indigènes d'odieuses cruautés. Il leur fit la proposition de rentrer en grâce auprès de lui ; mais ces insensés ne répondirent à ces généreuses ouvertures qu'en venant attaquer Colomb jusque dans sa retraite. Les Espagnols restés fidèles à la cause de l'ordre durent mettre les armes à la main. Les amis de l'Amiral défendirent vaillamment leur chef. Ils ne perdirent qu'un des leurs dans cette triste affaire, et ils restèrent maîtres du champ de bataille, après avoir fait prisonniers les deux frères Porras. Les révoltés se jetèrent alors aux genoux de Colomb, qui, tenant compte de leurs souffrances, pardonna.

Enfin, un an seulement après le départ de Mendez et de Fieschi, parut le navire, équipé par eux aux frais de Colomb, qui devait rapatrier les naufragés. Le 24 juin 1504, tous s'embar-

quèrent, et, quittant la Jamaïque, théâtre de tant de misères morales et physiques, ils firent voile vers l'île Espagnole.

Arrivé au port, après une bonne traversée, Christophe Colomb, à son grand étonnement, fut d'abord reçu avec beaucoup d'égards. Le gouverneur Ovando, en homme adroit qui ne veut pas résister à l'opinion publique, fit honneur à l'Amiral. Mais ces bonnes dispositions ne devaient pas durer. Bientôt les tracasseries recommencèrent. Alors, Colomb, ne pouvant plus, ne voulant plus les supporter, humilié, maltraité même, fréta deux navires, dont il partagea le commandement avec son frère Barthélémy, et, le 12 septembre 1504, il prit pour la dernière fois le chemin de l'Europe.

Ce quatrième voyage avait acquis à la science géographique les îles Caïmans, Martinique, Limonares, Guanaja, les côtes du Honduras, de Mosquitos, du Nicaragua, de Veragua, de Costa-Rica, de Porto-Bello, de Panama, les îles Mulatas et le golfe de Darien.

La tempête devait encore éprouver Colomb pendant sa dernière traversée de l'Océan. Son navire fut désemparé, et son équipage dut se transborder avec lui sur le navire de son frère. Le 19 octobre, un ouragan formidable vint encore briser le grand mât de ce bâtiment, qui dut faire sept cents lieues avec sa voilure incomplète. Enfin, le 7 novembre, l'Amiral entra dans le port de San-Lucar.

Une triste nouvelle attendait Colomb à son retour. Sa protectrice, la reine Isabelle, venait de mourir. Qui donc s'intéressera maintenant au vieux Génois ?

Le roi Ferdinand, ingrat et envieux, reçut froidement l'Amiral. Il ne lui ménagea ni les faux-fuyants, ni les lenteurs, espérant se

dégager ainsi des traités solennellement signés de sa main, et il finit par proposer à Colomb une petite ville de la Castille, Camon de los Condes, en échange de ses titres et de ses dignités.

Tant d'ingratitude et de déloyauté accablèrent le vieillard. Sa santé, si profondément altérée, ne se releva plus, et le chagrin le conduisit au tombeau. Le 20 mai 1506, à Valladolid, âgé de soixante-dix ans, il rendit son âme à Dieu, en prononçant ces paroles : « Seigneur, je remets mon esprit et mon corps entre vos mains. »

Les restes de Christophe Colomb avaient d'abord été déposés dans le couvent de Saint-François ; puis, en 1513, ils furent placés dans le couvent des Chartreux de Séville. Mais il semblait que le repos ne dût pas être acquis au grand navigateur, même après sa mort. En l'an 1536, son corps fut transporté dans la cathédrale de Saint-Domingue. La tradition locale veut que, après le traité de Bâle, en 1795, lorsque le gouvernement espagnol, avant de livrer à la France la partie orientale de l'île de Saint-Domingue, ordonna la translation des cendres du grand voyageur à la Havane, un chanoine ait substitué d'autres restes à ceux de Christophe Colomb, et que ceux-ci aient été déposés dans le chœur de la cathédrale, à gauche de l'autel.

Grâce à la manœuvre de ce chanoine, inspiré soit par un sentiment de patriotisme local, soit par le respect des dernières volontés de Colomb, fixant Saint-Domingue comme lieu choisi de sa sépulture, ce ne seraient pas les cendres de l'illustre navigateur que l'Espagne posséderait à la Havane, mais probablement celles de son frère Diego.

La découverte qui vient d'être faite, le 10 septembre 1877, dans la cathédrale de Saint-Domingue, d'une boite de plomb contenant des ossements humains et dont l'inscription prouverait qu'elle renferme les restes du découvreur de l'Amérique, semble confirmer de tout point la tradition que nous venons de rapporter.

Au reste, que le corps de Christophe Colomb soit à Saint-Domingue ou à la Havane, peu importe : son nom et sa gloire sont partout.

Première partie · Chapitre VIII · I

LA CONQUÊTE DE L'INDE ET DU PAYS DES ÉPICES

Covilham et Païva. — Vasco da Gama. — Le cap de Bonne-Espérance est doublé. — Escales à Sam-Braz. Mozambique, Mombaz et Melinde. — Arrivée à Calicut. — Trahisons du zamorin. — Batailles. — Retour en Europe. — Le scorbut. — Mort de Paul da Gama. — Arrivée à Lisbonne.

En même temps qu'il envoyait Diaz chercher dans le sud de l'Afrique la route des Indes, le roi de Portugal, Jean II, chargeait deux gentilshommes de sa cour de s'informer s'il ne serait pas possible d'y pénétrer par une voie plus facile, plus rapide et plus sûre : l'isthme de Suez la mer Rouge et l'océan Indien.

Une telle mission exigeait un homme habile, entreprenant, bien au courant des difficultés d'un voyage dans ces régions, connaissant les langues orientales et tout au moins l'arabe. Il fallait un agent de caractère souple et dissimulé, capable, en un

mot, de ne pas laisser pénétrer des projets qui ne tendaient à rien moins qu'à retirer des mains des musulmans, des Arabes et par eux des Vénitiens, tout le commerce de l'Asie pour en doter le Portugal.

Un navigateur expérimenté, Pedro de Covilham, qui avait servi avec distinction sous Alphonse V dans la guerre de Castille, avait fait un assez long séjour en Afrique. Ce fut sur lui que Jean II jeta les yeux. On lui adjoignit Alonzo de Païva, et tous deux, munis d'instructions détaillées ainsi que d'une carte tracée d'après la mappemonde de l'évêque Calsadilla, suivant laquelle on pouvait faire le tour de l'Afrique, partirent de Lisbonne au mois de mai 1487.

Les deux voyageurs gagnèrent Alexandrie et le Caire, où ils furent assez heureux pour rencontrer des marchands maures de Fez et de Tlemcen qui les conduisirent à Thor, l'ancienne Asiongaber, au pied du Sinaï, où ils purent se procurer de précieux renseignements sur le commerce de Calicut.

Covilham résolut de profiter de cette heureuse circonstance pour visiter un pays sur lequel, depuis un siècle, le Portugal jetait un regard de convoitise, tandis que Païva allait s'enfoncer, dans les régions alors si vaguement désignées sous le nom d'Éthiopie, à la recherche de ce fameux prêtre Jean, qui régnait, racontaient les anciens voyageurs, sur une contrée de l'Afrique merveilleusement riche et fertile. Païva périt sans doute dans sa tentative aventureuse, car on ne retrouve plus ses traces.

Quant à Covilham, il gagna Aden où il s'embarqua pour la côte de Malabar. Il visita successivement Cananor, Calicut, Goa, et recueillit des informations précises sur le commerce et les produc-

tions des pays voisins de la mer des Indes, sans éveiller les soupçons des Hindous, bien éloignés de penser que l'accueil bienveillant et amical qu'ils faisaient au voyageur assurait la ruine et l'asservissement de leur patrie.

Covilham, croyant n'avoir pas encore assez fait pour son pays, quitta l'Inde, gagna la côte orientale d'Afrique, où il visita Mozambique, Sofala, depuis longtemps fameuse par ses mines d'or, dont la réputation était venue avec les Arabes jusqu'en Europe, et Zeila, l'Avalites portus des anciens, la ville principale de la côte d'Adel, à l'entrée du golfe arabique, sur la mer d'Oman. Après un assez long séjour dans cette contrée, il revint par Aden, alors le principal entrepôt du commerce de l'Orient, poussa jusqu'à l'entrée du golfe Persique, à Ormuz, puis, remontant la mer Rouge, il regagna le Caire.

Jean II avait envoyé deux juifs instruits qui devaient y attendre Covilham. Celui-ci remit à l'un d'eux, le rabbin Abraham Beja, ses notes, l'itinéraire de ses voyages et une carte d'Afrique qu'un musulman lui avait donnée, en le chargeant de porter le tout à Lisbonne, dans le plus bref délai possible.

Pour lui, non content de ce qu'il avait fait jusque-là, et voulant exécuter la mission que la mort avait empêché Païva d'accomplir, il pénétra en Abyssinie, dont le negous, connu sous le nom de prêtre Jean, flatté de voir son alliance recherchée par un des souverains les plus puissants de l'Europe, l'accueillit avec une extrême bienveillance, et lui confia même une haute position à sa cour, mais, pour s'assurer la continuité de ses services, il se refusa constamment à lui laisser quitter le pays. Bien qu'il se fût marié et qu'il eût des enfants, Covilham pensait toujours à sa patrie, et, lorsqu'en 1525 une ambassade portugaise, dont faisait partie

Alvarès, vint en Abyssinie, il vit partir avec le plus profond regret ses compatriotes, et le chapelain de l'expédition s'est fait naïvement l'écho de ses plaintes et de sa douleur.

« En fournissant, dit M. Ferdinand Denis, sur la possibilité de la circumnavigation de l'Afrique, des renseignements précis, en indiquant la route des Indes, en donnant sur le commerce de ces contrées les notions les plus positives et les plus étendues, en faisant surtout la description des mines d'or de Sofala, qui dut exciter la cupidité portugaise, Covilham contribua puissamment à accélérer l'expédition de Gama. »

Si l'on devait ajouter foi à d'antiques traditions qu'aucun document authentique n'est venu confirmer, Gama descendrait par une branche illégitime d'Alphonse III, roi de Portugal. Son père, Estevam Eanez da Gama, grand alcaïde de Sinès et de Sylvès au royaume des Algarves, et commandeur de Seixal, occupait une haute position à la cour de Jean II. Sa réputation de marin était telle que ce roi, au moment où la mort vint le surprendre, songeait à lui donner le commandement de la flotte qu'il voulait envoyer aux Indes.

De son mariage avec dona Isabelle Sodré, fille de Jean de Resende, provéditeur des fortifications de Santarem, naquirent plusieurs enfants, et notamment Vasco, qui, le premier, gagna l'Inde en doublant le cap de Bonne-Espérance, et Paul, qui l'accompagna dans cette mémorable expédition. On sait que Vasco da Gama vit le jour à Sinès, mais on n'est pas fixé sur la date de sa naissance. 1469 est l'époque ordinairement admise, mais outre que Gama eût été bien jeune (il n'aurait eu que vingt-huit ans) lorsque lui fut confié l'important commandement de l'expédition des Indes, on a découvert il y a une vingtaine d'années, dans les

archives espagnoles, un sauf-conduit accordé en 1478 à deux personnages nommés Vasco da Gama et Lemos pour passer à Tanger. Il est peu vraisemblable qu'un tel passeport eût été donné à un enfant de neuf ans, ce qui reporterait plus en arrière la date de naissance du célèbre voyageur.

Il semble que, de bonne heure, Vasco da Gama ait été destiné à suivre la carrière de la marine, dans laquelle s'était illustré son père. Le premier historien des Indes, Lopez de Castañeda, se plaît à rappeler qu'il s'illustra sur les mers d'Afrique.

On sait même qu'il fut chargé de saisir dans les ports du Portugal tous les navires français qui s'y trouvaient mouillés, en représailles de la capture d'un riche galion portugais revenant de Mina, faite en pleine paix par des corsaires français.

Cette mission n'avait dû être confiée qu'à un capitaine actif, énergique et connu par ses hauts faits. C'est pour nous la preuve que la valeur et l'habileté de Gama étaient hautement appréciées du roi.

Vers cette époque, il épousa dona Catarina de Ataïde, une des plus hautes dames de la cour, dont il eut plusieurs enfants, entre autres Estevam da Gama, qui fut gouverneur des Indes, et dom Christovam, qui, par sa lutte en Abyssinie contre Ahmed Guerad, dit le Gaucher, et par sa mort romanesque, mérite d'être compté parmi les aventuriers fameux du XVI siècle.

Grâce à un document extrait de la bibliothèque publique de Porto, document que Castañeda dut connaître et dont M. Ferdinand Denis a publié la traduction dans les Voyageurs anciens et modernes, de M. E. Charton, le doute n'est plus possible sur la date du premier voyage de Gama.

On peut la fixer avec toute certitude au samedi 8 juillet 1497. Tous les détails de cette expédition, dès longtemps résolue, furent minutieusement réglés.

Elle devait se composer de quatre bâtiments de grandeur moyenne « afin, dit Pacheco, qu'ils pussent entrer et sortir prestement partout. » Solidement construits, ils étaient tous pourvus d'un triple rechange de voiles et d'amarres ; tous les tonneaux destinés à contenir les provisions d'eau, d'huile ou de vin avaient été renforcés de cercles de fer ; approvisionnements de toute sorte, farine, vin, légumes, objets de pharmacie, artillerie, tout avait été réuni en abondance ; enfin les meilleurs matelots, les plus habiles pilotes, les capitaines les plus expérimentés en formaient le personnel.

Gama, qui avait reçu le titre de capitam mõr, arbora son pavillon sur le Sam-Gabriel, de 120 tonneaux. Son frère, Paulo da Gama, monta le Sam-Raphael, de 100 tonneaux. Une caravelle de 50 tonneaux, le Berrio, ainsi nommée en souvenir du pilote Berrio qui l'avait vendue à Emmanuel I, eut pour capitaine Nicolas Coelho, marin expérimenté. Enfin une grande barque, chargée de provisions et de marchandises destinées au troc avec les naturels des pays qu'on visiterait, avait pour commandant Pedro Nuñes.

Pero de Alemquer, qui avait été le pilote de Bartholomeu Dias, devait régler la marche de l'expédition.

Le personnel de la flotte, y compris dix malfaiteurs qu'on avait embarqués pour remplir des missions dangereuses, s'élevait à cent soixante personnes.

Comparés à la grandeur de la mission que ces hommes allaient accomplir, quels faibles moyens, quelles ressources

presque dérisoires !

Le 8 juillet, aux premiers rayons du soleil, Gama, suivi de ses officiers, s'avance vers les bâtiments au milieu d'un immense concours de peuple. Autour de lui se déploie un cortège de moines et de religieux, qui chantent des hymnes sacrées et demandent au ciel, d'étendre sa protection sur les voyageurs.

Ce dut être une scène singulièrement émouvante que ce départ de Rastello, alors que tous, acteurs et spectateurs, mêlaient leurs chants, leurs cris, leurs adieux et leurs pleurs, tandis que les voiles, gonflées par un vent favorable, entraînaient vers la haute mer Gama et la fortune du Portugal.

Une grande caravelle et une barque plus petite qui se rendaient à Mina, sous le commandement de Bartholomeu Dias, devaient voyager de conserve avec la flotte de Gama.

Le samedi suivant, les bâtiments étaient en vue des Canaries et passèrent la nuit au vent de Lancerote. Lorsqu'ils arrivèrent à la hauteur du Rio de Ouro, un brouillard épais sépara Paul da Gama, Coelho et Dias du reste de la flotte. On se rejoignit près des îles du cap Vert, qu'on atteignit bientôt. À Santiago, les provisions de viande, d'eau et de bois furent renouvelées et les bâtiments remis en bon état de navigabilité.

On quitta la plage de Santa-Maria le 3 août. Le voyage s'accomplit sans incidents notables, et, le 4 novembre, on jeta l'ancre à la côte d'Afrique dans une baie qui reçut le nom de Santa-Ellena. On y passa huit jours à faire du bois et à tout remettre en ordre à bord des navires. Ce fut là qu'on vit pour la première fois des Boschis, race misérable et dégradée qui se nourrissait de la chair des loups marins et des baleines en même temps que de ra-

cines. Les Portugais s'emparèrent de quelques-uns de ces naturels et les traitèrent amicalement. Les sauvages ne connaissaient le prix d'aucune des marchandises qu'on leur présenta, ils les voyaient pour la première fois et en ignoraient l'usage. La seule chose qu'ils paraissaient priser, c'était le cuivre, et ils portaient aux oreilles de petites chaînes de ce métal. Ils savaient fort bien se servir de zagaies, sortes de javelines dont la pointe est durcie au feu, comme l'éprouvèrent trois ou quatre matelots et Gama lui-même, en essayant de tirer de leurs mains un certain Velloso, qui s'était imprudemment enfoncé dans l'intérieur du pays, — événement qui a fourni à Camoëns un des plus charmants épisodes des Lusiades.

En quittant Santa-Ellena, Pero de Alemquer, l'ancien pilote de Dias, déclara qu'il se croyait à trente lieues du Cap ; mais, dans le doute, on prit le large, et, le 18 novembre la flotte se trouva en vue du cap de Bonne-Espérance, qu'elle doubla le lendemain avec vent en poupe.

Le 25, les navires atterrirent à la baie Sam Braz, où ils restèrent treize jours, pendant lesquels on démolit le bâtiment porteur des approvisionnements, qui furent répartis sur les trois navires. Durant leur séjour, les Portugais donnèrent aux Boschis des grelots et d'autres objets qu'ils les virent accepter avec surprise, car, lors du voyage de Dias, les nègres s'étaient montrés craintifs, hostiles même, et avaient défendu l'aiguade à coups de pierres. Bien plus, ils amenèrent des bœufs et des moutons, et, pour témoigner leur satisfaction du séjour des Portugais, « ils commencèrent, dit Nicolas Velho, à faire résonner quatre ou cinq flûtes, les uns jouant haut, les autres bas, concertant à merveille pour des nègres dont on n'attend guère de la musique. Ils dan-

saient aussi, comme dansent les noirs, et le capitam mõr ordonna de sonner les trompettes, et nous, dans nos chaloupes, nous dansions, le capitam mõr dansant aussi après être revenu parmi nous. »

Que dites-vous de cette petite fête et de cette aubade réciproque que se donnent les Portugais et les nègres ? Se serait-on attendu à voir Gama, le grave Gama, que nous représentent ses portraits, initiant les nègres aux charmes de la pavane ? Par malheur, ces bonnes dispositions ne durèrent pas ; et il fallut faire quelques démonstrations hostiles par les décharges réitérées de l'artillerie.

Dans cette baie de Sam Braz, Gama planta un padraõ, qui fut renversé aussitôt après son départ. Bientôt on eut dépassé le Rio-Infante, point extrême atteint par Dias. À ce moment, la flotte ressentit les effets d'un courant violent, qui put être neutralisé, grâce au vent favorable. Le 25 décembre, jour de Noël, la terre de Natal était découverte.

Les bâtiments avaient des avaries, l'eau potable manquait ; il était urgent de gagner un port, ce que fit l'expédition, le 10 janvier 1498. Les noirs que virent les Portugais en débarquant étaient beaucoup plus grands que ceux qu'ils avaient rencontrés jusque-là. Ils étaient armés d'un grand arc, de longues flèches et d'une zagaie garnie de fer. C'étaient des Cafres, race bien supérieure aux Boschis. De si bons rapports s'établirent avec eux que Gama donna au pays le nom de Terre de la bonne Nation (Terra da boa Gente).

Un peu plus loin, en remontant toujours la côte, deux marchands musulmans, l'un portant le turban, l'autre un capuchon

de satin vert, vinrent visiter les Portugais avec un jeune homme qui, « selon ce qu'on pouvait comprendre par leurs signes, appartenait à un pays fort loin de là, et disait avoir déjà vu des bâtiments grands comme les nôtres. » Ce fut pour Vasco da Gama la preuve qu'il approchait de ces terres de l'Inde, depuis si longtemps et si ardemment cherchées. Aussi nomma-t-il la rivière qui débouchait à cet endroit dans la mer Rio dos Boms Signaes (Rivière des Bons Indices). Malheureusement apparurent en même temps parmi les équipages les premiers symptômes du scorbut, qui ne tarda pas à jeter bon nombre de matelots sur les cadres.

Le 10 mars, l'expédition mouilla devant l'île de Mozambique. Là, Gama, par ses interprètes arabes, apprit que, parmi les habitants d'origine mahométane, se trouvait un certain nombre de marchands qui trafiquaient avec l'Inde. L'or et l'argent, les draps et les épices, les perles et les rubis formaient le fond de leur commerce. Gama reçut en même temps l'assurance qu'en remontant le long du littoral, il trouverait de nombreuses cités ; « ce dont nous étions si joyeux, dit Velho dans sa naïve et précieuse relation, que nous en pleurions de plaisir, priant Dieu qu'il lui plût nous donner la santé pour que nous vissions ce que nous avions tant désiré. »

Le vice-roi Colyytam, qui croyait avoir affaire à des musulmans, vint plusieurs fois à bord des navires, où il fut magnifiquement traité ; il répondit à ces politesses par l'envoi de présents, il donna même à Gama deux pilotes habiles ; mais lorsque des marchands maures, qui avaient trafiqué en Europe, lui eurent, appris que ces étrangers, loin d'être Turcs, étaient les pires ennemis des mahométans, le vice-roi, honteux de s'être laissé tromper, mit tout en œuvre pour s'emparer d'eux et les tuer par trahi-

son. Il fallut pointer l'artillerie sur la ville, et menacer de la réduire en cendres pour obtenir l'eau nécessaire à la continuation du voyage. Le sang coula, et Paul da Gama s'empara de deux barques, dont le riche chargement fut distribué aux matelots.

Gama quitta le 29 mars cette ville inhospitalière et continua son voyage, tout en surveillant de près ses pilotes arabes, qu'il se vit obligé de faire fustiger.

Le 4 avril, on aperçut la côte, et, le 8, on arriva à Mombaça ou Mombaz, ville que les pilotes affirmèrent être habitée par des chrétiens et des musulmans.

La flotte jeta l'ancre devant le port, sans y entrer cependant, malgré la réception enthousiaste qui lui fut faite. Déjà les Portugais comptaient se rencontrer le lendemain à la messe avec les chrétiens de l'île, lorsque, à la nuit, s'approcha du vaisseau amiral une zavra montée par une centaine d'hommes armés, qui prétendaient y entrer tous à la fois, ce qui leur fut refusé.

Instruit de ce qui s'était passé à Mozambique, le roi de Mombaça, feignant de l'ignorer, envoya des présents à Gama, lui proposa d'établir un comptoir dans sa capitale et l'assura qu'il pourrait, aussitôt entré dans le port, prendre charge d'épiceries et d'aromates. Le capitam mõr, sans se douter de rien, envoya aussitôt deux hommes annoncer son entrée pour le lendemain. Déjà on levait l'ancre, lorsque le vaisseau amiral, se refusant à virer, on la laissa retomber à pic. Dans une gracieuse et poétique fiction, Camoëns affirme que ce sont les Néréides, conduites par Vénus, la protectrice des Portugais, qui arrêtèrent leurs navires sur le point d'entrer dans le port. À ce moment, tous les Maures

qui se trouvaient sur les navires portugais les quittèrent à la fois, tandis que les pilotes venus de Mozambique se jetaient à la mer.

Deux Maures, soumis à la question de la goutte d'huile ardente, avouèrent qu'on se proposait de faire prisonniers les Portugais dès qu'ils seraient entrés dans le port. Pendant la nuit, les Maures essayèrent à plusieurs reprises de grimper à bord, et de rompre les câbles pour faire échouer les bâtiments, mais chaque fois ils furent découverts. Une relâche dans ces conditions ne pouvait être bien longue à Mombaz. Elle dura cependant assez pour que tous les scorbutiques recouvrissent la santé.

Ahuit lieues de terre, la flotte s'empara d'une barque richement chargée d'or, d'argent et d'approvisionnements. Le lendemain, elle arriva à Mélinde, cité riche et florissante, dont les minarets dorés, étincelant sous les rayons du soleil, et les mosquées, d'une blancheur éclatante, se découpaient sur un ciel d'un bleu intense.

La réception, d'abord assez froide, parce qu'on savait à Mélinde la capture de la barque opérée la veille, devint cordiale aussitôt que des explications eurent été échangées. Le fils du roi vint visiter l'amiral avec un cortège de courtisans magnifiquement vêtus et des chœurs de musiciens qui jouaient de divers instruments. Ce qui l'étonna le plus, ce fut l'exercice du canon, car l'invention de la poudre n'était pas encore connue sur la côte orientale d'Afrique. Un traité solennel fut juré sur l'Évangile et le Coran et cimenté par un échange de présents magnifiques.

Le mauvais vouloir, les embûches, les difficultés de tout genre qui avaient assailli jusque-là l'expédition cessèrent dès lors comme par enchantement, ce qu'il faut attribuer à la franchise, à

la générosité du roi de Mélinde, et à l'aide qu'il fournit aux Portugais.

Fidèle à la promesse qu'il en avait faite à Vasco da Gama, le roi lui envoya un pilote guzarate, nommé Malemo Cana, homme instruit dans la navigation, qui savait se servir de cartes, du compas et du quart de cercle, et qui rendit les plus grands services à l'expédition.

Après une escale de neuf jours, la flotte leva l'ancre pour Calicut.

Il fallait maintenant renoncer à cette navigation de caboteurs, toujours en vue des côtes, qui avait été jusqu'alors pratiquée. Le jour était venu de s'abandonner à la grâce de Dieu sur l'immense Océan, sans autre guide qu'un pilote inconnu, fourni par un roi dont le bon accueil n'avait pu endormir la méfiance des Portugais.

Et cependant, grâce à l'habileté et à la loyauté de ce pilote, grâce à la clémence de la mer et du vent, qui se montra constamment favorable, après une navigation de vingt-trois jours, la flotte accostait la terre le 17 mai, et le lendemain, elle mouillait à deux lieues au-dessous de Calicut.

L'enthousiasme fut grand à bord. On était donc enfin arrivé dans ces pays si riches et si merveilleux. Les fatigues, les dangers, la maladie, tout fut oublié. Le but de tant et de si longs efforts était atteint !

Ou plutôt il semblait l'être, car il s'en fallait encore qu'on fût maître des trésors et des riches productions de l'Inde.

Apeine l'ancre avait-elle touché le fond que quatre embarcations se détachèrent du rivage, évoluèrent autour de la flotte, semblant inviter les matelots à débarquer. Mais Gama, qu'avaient rendu prudent les événements de Mozambique et de Mombaça, envoya en éclaireur un des malfaiteurs embarqués. Celui-ci devait parcourir la ville et tâcher de découvrir les dispositions des habitants.

Entouré d'une foule de curieux, assailli de questions auxquelles il ne pouvait répondre, il fut conduit chez un Maure nommé Mouçaïda, qui parlait l'espagnol et à qui il raconta sommairement les péripéties de l'expédition. Mouçaïda l'accompagna sur la flotte, et ses premiers mots en mettant le pied sur les navires furent : « Bonne chance ! bonne chance ! beaucoup de rubis, beaucoup d'émeraudes ! » Depuis ce moment, Mouçaïda fut attaché à l'expédition comme interprète.

Comme le roi de Calicut était alors éloigné de sa capitale d'une quinzaine de lieues, le capitam mõr envoya deux hommes pour l'avertir que l'ambassadeur du roi de Portugal était arrivé et lui apportait des lettres de son souverain. Le roi dépêcha aussitôt un pilote chargé de conduire les navires portugais sur la rade plus sûre de Pandarany et répondit qu'il serait le lendemain de retour à Calicut.

En effet, il chargea son intendant ou catoual d'inviter Gama à descendre à terre pour traiter de son ambassade. Malgré les supplications de son frère Paul da Gama, qui lui représentait les dangers auxquels il allait s'exposer et ceux que sa mort ferait courir à l'expédition, le capitam mõr gagna le rivage, où l'attendait une foule immense.

L'idée qu'ils se trouvaient au milieu de peuples chrétiens était tellement enracinée chez tous les membres de l'expédition, que, rencontrant une pagode sur son chemin, Gama y entra faire ses dévotions. Toutefois, un de ses compagnons, Juan de Saa, que la laideur des images peintes sur les murailles rendait moins crédule, dit à haute voix, en s'agenouillant : « Si cela est un diable, je n'entends toutefois adorer que le vrai Dieu ! » restriction qui excita la bonne humeur de l'amiral.

Près des portes de la ville, la foule était encore plus compacte. Gama et les Portugais, conduits par le catoual, eurent de la peine à gagner le palais, où le roi, désigné dans les relations sous le titre de « zamorin, » les attendait avec une extrême impatience.

Introduits dans des salles pompeusement décorées d'étoffes de soie et de tapis, où brûlaient des parfums exquis, les Portugais se trouvèrent en présence du zamorin, qui était revêtu d'habits magnifiques et de joyaux précieux, de perles et de diamants d'une grosseur extraordinaire.

Le roi leur fit servir des rafraîchissements, leur permit de s'asseoir, — faveur précieuse dans un pays où l'on ne parle au souverain que prosterné à terre, — et il passa dans une autre pièce pour entendre lui-même, comme le réclamait fièrement Gama, les motifs de son ambassade et le désir qu'avait le roi de Portugal de conclure avec celui de Calicut un traité de commerce et d'alliance. À ce discours de Gama, le zamorin répondit qu'il serait heureux de se considérer comme le frère et l'ami du roi Emmanuel, et qu'il enverrait des ambassadeurs en Portugal par son entremise.

Il est certains proverbes qui, pour changer de latitude, n'en demeurent pas moins vrais, et celui-ci : « Les jours se suivent et ne se ressemblent pas, » trouva le lendemain sa vérification à Calicut. L'enthousiasme excité dans l'esprit du zamorin par les adroits discours de Gama et l'espérance qu'il lui avait fait concevoir d'établir un commerce avantageux avec le Portugal s'évanouirent à la vue des présents qui lui étaient destinés. « Douze pièces de drap rayé, douze manteaux à capuce d'écarlate, six chapeaux et quatre rameaux de corail, accompagnés d'une caisse de bassines contenant six pièces, une caisse de sucre et quatre barils, deux pleins d'huile et deux de miel, » ne constituaient pas en effet un cadeau bien magnifique. À cette vue, le premier ministre déclara en se moquant que le plus pauvre marchand de La Mecque apportait de plus riches présents, et que jamais le roi n'accepterait de si ridicules bagatelles. À la suite de cet affront, Gama rendit visite au zamorin. Ce ne fut qu'après avoir attendu longtemps au milieu de la foule, qui se riait de lui, qu'il fut introduit auprès du prince. Celui-ci lui reprocha d'un ton méprisant de n'avoir rien il lui offrir, alors qu'il se prétendait sujet d'un roi riche et puissant. Gama répondit avec assurance et produisit les lettres d'Emmanuel, qui, conçues en termes flatteurs, contenaient la promesse formelle d'envoyer des marchandises à Calicut. Le roi, à qui cette perspective souriait, s'informa alors avec intérêt de l'importance des productions et des ressources du Portugal, et permit à Gama de débarquer et de vendre ses marchandises.

Mais ce brusque revirement dans les dispositions du zamorin n'était pas pour convenir aux commerçants maures et arabes qui faisaient la prospérité de Calicut. Ils ne pouvaient voir de sang-froid des étrangers essayer de détourner à leur profit le cours du

commerce resté jusqu'alors entièrement entre leurs mains, et résolurent donc de tout tenter pour écarter à jamais des rivages de l'Inde ces concurrents redoutables. Leur premier soin fut de gagner le catoual ; puis, ils peignirent sous les plus sombres couleurs ces aventuriers insatiables, ces pillards effrontés, qui ne cherchaient qu'à se rendre compte des forces et des ressources de la ville pour revenir en grand nombre la piller et massacrer ceux qui s'opposeraient à leurs desseins.

En arrivant sur la rade de Pandarany, Gama ne trouva pas une embarcation pour le conduire à ses navires et fut forcé de coucher à terre. Le catoual ne le quittait pas, s'efforçant de lui prouver la nécessité de rapprocher la flotte de la terre, et, sur le refus formel de l'amiral, il lui déclara qu'il était prisonnier. C'était peu connaître la fermeté de Gama.

Des chaloupes armées furent envoyées pour essayer de surprendre les navires, mais les Portugais, avertis secrètement par leur amiral de ce qui s'était passé, faisaient bonne garde, et l'on n'osa pas employer ouvertement la force.

Cependant Gama, toujours prisonnier, menaçait le catoual de la colère du zamorin, qui, pensait-il, ne pouvait ainsi trahir les devoirs de l'hospitalité ; mais voyant que les menaces restaient sans effet, il fit cadeau au ministre de quelques pièces d'étoffe qui modifièrent à l'instant ses dispositions. « Si les Portugais, dit-il, avaient tenu la promesse qu'ils avaient faite au roi de débarquer leurs marchandises, depuis longtemps l'amiral serait de retour sur ses navires ». Gama envoya aussitôt l'ordre de les débarquer, installa un comptoir dont la direction fut confiée à Diego Dias, frère du découvreur du cap de Bonne-Espérance, et put alors rallier son bord.

Mais les musulmans mettant obstacle à la vente des marchandises en les dépréciant, Gama envoya auprès du zamorin son facteur Dias se plaindre de la perfidie des Maures et des mauvais traitements qu'il avait subis. En même temps il réclamait la translation de son comptoir à Calicut, où il espérait que les marchandises se vendraient plus facilement.

La requête fut favorablement accueillie et les bonnes relations se maintinrent, malgré les menées des Maures, jusqu'au 10 août 1498. Ce jour-là, Dias vint prévenir le zamorin du prochain départ de Gama, lui rappeler sa promesse d'envoyer une ambassade en Portugal, et il lui demanda un échantillon de chacune des productions du pays, qui lui serait payé sur les premières marchandises vendues après le départ de la flotte, car les employés de la factorerie comptaient rester à Calicut pendant l'absence de Gama.

Non-seulement le zamorin, encore poussé par les trafiquants arabes, refusa l'exécution de sa promesse, mais il réclama le paiement de 600 séraphins pour droits de douane. En même temps, il faisait saisir les marchandises et retenait prisonniers les employés de la factorerie.

Un tel outrage, un tel mépris du droit des gens appelaient une prompte vengeance. Cependant Gama sut dissimuler ; mais, lorsqu'il reçut à son bord la visite de quelques riches marchands, il les retint et envoya au zamorin demander l'échange des prisonniers.

La réponse du roi s'étant fait attendre au delà du délai fixé par l'amiral, celui-ci mit à la voile et alla jeter l'ancre à quatre lieues de Calicut. Après une nouvelle attaque infructueuse des Hindous,

les deux facteurs revinrent à bord. et une partie des otages, dont Gama s'était assuré, fut rendue. Dias rapportait une lettre singulière écrite par le zamorin au roi de Portugal sur une feuille de palmier. Nous la reproduisons dans son étrange laconisme, si différent de la pompe ordinaire du style oriental :

« Vasco da Gama, naïre de ton palais, est venu dans mon pays, ce que j'ai eu pour agréable. En mon royaume, il y a beaucoup de cannelle, de girofle et de poivre, avec nombre de pierres précieuses, et ce que je souhaite de ton pays, c'est de l'or, de l'argent, du corail et de l'écarlate. Adieu. »

Le lendemain, Moucaïda, le Maure de Tunis qui avait servi d'interprète aux Portugais et qui leur avait rendu maint service dans leurs négociations avec le zamorin, vint chercher asile à bord des navires portugais. Les marchandises n'ayant pas été rapportées au jour fixé, le capitam mõr résolut d'emmener les hommes qu'il avait gardés pour otages. Cependant, la flotte se trouva arrêtée par le calme à quelques lieues de Calicut ; elle fut alors attaquée par une flottille de vingt barques armées que l'artillerie avait peine à tenir à distance, lorsqu'un violent orage vint les forcer à chercher un abri sous la côte.

L'amiral prolongeait la rive du Dekkan et avait permis à quelques matelots de descendre à terre pour cueillir des fruits et récolter de la cannelle, lorsqu'il aperçut huit bâtiments qui semblaient se diriger vers lui. Gama rappela son monde à bord, courut à la rencontre des Hindous, qui n'eurent rien de plus pressé que de s'enfuir, non sans laisser cependant aux mains des Portugais une barque chargée de cocos et de vivres.

Arrivé à l'archipel des Laquedives, Gama fit espalmer le Berrio et tirer à terre son propre bâtiment pour le radouber. Les matelots étaient occupés à ce travail, lorsqu'ils furent encore une fois attaqués, mais sans plus de succès. Ils virent arriver le lendemain un individu d'une quarantaine d'années, vêtu à la mode hindoue et qui se mit à leur raconter en un excellent italien que, originaire de Venise, il avait été amené tout jeune dans le pays, qu'il était chrétien mais dans l'impossibilité de pratiquer sa religion. Jouissant d'une haute situation auprès du roi de la contrée, il avait été, par lui, envoyé vers eux pour mettre à leur disposition tout ce qu'ils pourraient trouver à leur convenance dans le pays. Des offres de service, si contraires à l'accueil qui leur avait été fait jusque-là, excitèrent les soupçons des Portugais. Ils ne tardèrent d'ailleurs pas à apprendre que cet aventurier était le chef des barques qui les avaient attaqués la veille. On lui donna alors des étrivières jusqu'à ce qu'il avouât être venu pour examiner s'il était possible d'attaquer la flotte avec avantage, et il finit, en déclarant que toutes les populations du littoral s'étaient liguées pour se défaire des Portugais. On le garda donc à bord ; les travaux furent hâtés, et, dès qu'on eût complété les approvisionnements d'eau et de vivres, on mit à la voile pour revenir en Europe.

Pour atteindre la côte d'Afrique, il fallut à l'expédition trois mois moins trois jours, à cause des calmes plats et des vents contraires. Pendant cette longue traversée, les équipages furent violemment atteints du scorbut et trente matelots périrent. Sur chaque bâtiment il ne restait plus que sept ou huit hommes en état de manœuvrer, et bien souvent les officiers eux-mêmes furent obligés de leur donner la main « D'où je puis affirmer, dit Velho, que si le temps où nous voguions à travers ces mers s'était

prolongé de quinze jours, personne d'ici n'y eût navigué après nous et les capitaines ayant tenu à ce propos conseil, il avait été résolu, dans le cas où vents pareils nous reprendraient, de retourner vers les terres de l'Inde et de nous y réfugier. »

Ce fut le 2 février 1499 que les Portugais se trouvèrent enfin par le travers d'une grande ville de la côte d'Ajan, appelée Magadoxo, et distante de cent lieues de Mélinde.

Mais Gama, redoutant de voir se renouveler l'accueil qu'il avait reçu à Mozambique, ne voulut pas s'y arrêter et fit faire, en passant à la vue de la ville, une décharge générale de toute son artillerie. Peu de jours après, on découvrit les riches et salubres campagnes de Mélinde, où l'on relâcha. Le roi s'empressa aussitôt d'envoyer des vivres frais et des oranges pour les malades. L'accueil fut, en un mot, des plus sympathiques, et les liens d'amitié contractés au premier séjour de Gama furent encore resserrés. Le cheikh de Mélinde envoya pour le roi de Portugal une trompe d'ivoire et quantité d'autres présents ; en même temps, il pria Gama de recevoir à son bord un jeune Maure, afin que le roi sût, par lui, combien il désirait son amitié.

Les cinq jours de repos que les Portugais passèrent à Mélinde leur apportèrent le plus grand soulagement, puis ils remirent à la voile. Un peu après avoir dépassé Mombaça, ils furent forcés de brûler le Sam-Raphael, car les équipages étaient trop réduits pour pouvoir manœuvrer trois bâtiments. Ils découvrirent l'île de Zanzibar, mouillèrent dans la baie Sam-Braz, et le 20 février, grâce à un vent favorable, ils doublèrent le cap de Bonne-Espérance et se trouvèrent de nouveau dans l'océan Atlantique.

Par sa continuité, la brise semblait hâter le retour des voyageurs. En vingt-sept jours, ils avaient atteint les parages de l'île Santiago. Le 25 avril, Nicolas Coelho, qui montait le Berrio, jaloux d'apporter le premier à Emmanuel la nouvelle de la découverte des Indes, se sépara de son chef et, sans toucher aux îles du cap Vert, comme il était convenu, il fit directement voile pour le Portugal, qu'il atteignit le 10 juillet.

Pendant ce temps, l'infortuné Gama était plongé dans la plus profonde douleur. Son frère Paul da Gama, qui avait partagé ses fatigues et ses angoisses et qui allait être associé à sa gloire, voyait s'éteindre lentement sa vie. À Santiago, Vasco da Gama, revenu sur des mers connues et fréquentées, remit à Joao de Saa le commandement de son navire et fréta une rapide caravelle afin de hâter le moment où son cher malade reverrait les rives de la patrie.

Cet espoir fut déçu, et la caravelle n'arriva à Terceira que pour y enterrer le brave et sympathique Paul da Gama.

Ason retour, qui dut avoir lieu dans les premiers jours de septembre, l'amiral fut accueilli par des fêtes pompeuses. Des cent soixante Portugais qu'il avait emmenés, cinquante-cinq seulement revenaient avec lui. La perte était grande, assurément ; mais qu'était-elle, comparée aux avantages considérables que l'on se promettait ! Le public ne s'y trompa pas, et fit à Gama la réception la plus enthousiaste. Quant au roi Emmanuel I, il ajouta à ses titres propres ceux de seigneur de la conquête et de la navigation de l'Éthiopie, de l'Arabie, de la Perse et des Indes ; mais il attendit plus de deux ans avant de récompenser Gama et de lui conférer le titre d'amiral des Indes, qualité qu'il était autorisé à faire précéder de la particule dom qu'on accordait si difficilement

alors. Puis, sans doute pour faire oublier à Vasco da Gama le retard qui avait été apporté à récompenser ses services, il lui fit don de mille écus, somme considérable pour l'époque, et il lui concéda sur le commerce des Indes, certains privilèges qui ne devaient pas tarder à l'enrichir.

Première partie · Chapitre VIII · II

Alvarès Cabral. — Découverte du Brésil. — La côte d'Afrique. — Arrivée à Calicut, Cochin. Cananor. — Joao da Nova. — Seconde expédition de Gama. — Le roi de Cochin. — Les commencements d'Albuquerque. — Da Cunha. — Premier siège d'Ormuz. — Almeida, ses victoires, ses démêlés avec Albuquerque. — Prise de Goa. — Siège et prise de Malacca. — Seconde expédition contre Ormuz. — Ceylan. — Les Moluques. — Mort d'Albuquerque. — Destinées de l'empire portugais aux Indes.

Le 9 mars 1500, une flotte de treize bâtiments quittait le Rastello sous les ordres de Pedro Alvarès Cabral ; elle comptait comme volontaire Luiz de Camoëns qui devait illustrer dans son poëme des Lusiades la valeur et l'esprit aventureux de ses compatriotes. On sait bien peu de chose de Cabral, et l'on ignore complètement ce qui lui avait valu le commandement de cette importante expédition.

Cabral appartenait à l'une des plus illustres familles du Portugal, et son père Fernando Cabral, seigneur de Zurara da Beira, était alcaïde mõr de Belmonte. Quant à Pedr'Alvarès, il avait épousé Isabel de Castro, première dame de l'infante dona Maria, fille de Jean III. Cabral s'était-il fait un nom par quelque impor-

tante découverte maritime ? il n'y a pas lieu de le croire, car les historiens nous en auraient conservé le récit. Il est cependant assez difficile d'admettre que la faveur seule lui ait valu le commandement en chef d'une expédition dans laquelle des hommes, comme Bartholomeu Dias, Nicolas Coelho, le compagnon de Gama, Sancho de Thovar étaient sous ses ordres. Pourquoi cette mission n'avait elle pas été confiée à Gama, revenu depuis six mois, et qui, par sa connaissance des pays parcourus, aussi bien que des mœurs des habitants, semblait tout naturellement indiqué ? N'était-il pas encore remis de ses fatigues ? La douleur de la perte de son frère mort presque en vue des côtes de Portugal l'avait-elle si profondément affecté qu'il voulût se tenir à l'écart ? Ne serait-ce pas plutôt que le roi Emmanuel, jaloux de la gloire de Gama, ne voulut pas lui fournir l'occasion d'accroître sa renommée ? Autant de problèmes que l'histoire sera peut-être toujours impuissante à résoudre.

On croit facilement à la réalisation de ce qu'on désire vivement. Emmanuel s'était figuré que le zamorin de Calicut ne s'opposerait pas à l'établissement dans ses États de comptoirs et de factories portugaises, et Cabral, qui emportait des présents dont la magnificence devait faire oublier la mesquinerie de ceux que Gama lui avait présentés, reçut l'ordre d'obtenir qu'il interdît aux Maures tout commerce dans sa capitale. En outre, le nouveau capitam mõr devait relâcher à Mélinde, offrir au roi des cadeaux somptueux et reconduire auprès de lui le Maure qui avait pris passage sur la flotte de Gama. Enfin seize religieux, embarqués sur la flotte, devaient aller répandre dans les lointaines contrées de l'Asie la connaissance de l'Évangile.

Après treize jours de navigation, la flotte avait dépassé les îles du cap Vert, lorsqu'on s'aperçut que le navire commandé par Vasco d'Attaïde ne marchait plus de conserve. On mit quelque temps en panne pour l'attendre, mais ce fut en vain, et les douze autres bâtiments continuèrent leur navigation en pleine mer et non plus de cap en cap sur les rivages de l'Afrique, comme on l'avait fait jusqu'alors. Cabral espérait éviter ainsi les calmes qui avaient retardé les expéditions précédentes dans le golfe de Guinée. Peut-être même le capitam mõr, qui devait être au courant, comme tous ses compatriotes, des découvertes de Christophe Colomb, avait-il le secret espoir d'atteindre en s'enfonçant dans l'ouest quelque région échappée au grand navigateur ?

Qu'il faille attribuer ce fait à la tempête ou à quelque dessein caché, toujours est-il que la flotte était hors de la route à suivre pour doubler le cap de Bonne-Espérance, lorsque, le 22 avril, on découvrit une haute montagne et bientôt après une longue suite de côtes qui reçut le nom de Vera-Cruz, nom changé plus tard en celui de Santa-Cruz. C'était le Brésil et l'endroit même où s'élève aujourd'hui Porto-Seguro.

Dès le 28, après une habile reconnaissance du littoral par Coelho, les marins portugais accostaient la terre américaine et constataient une douceur de température et une exubérance de végétation qui laissaient bien loin derrière elles tout ce qu'ils avaient vu sur les côtes d'Afrique ou de Malabar.

Les indigènes, presque complètement nus, portant sur le poing un perroquet apprivoisé, à la façon dont les seigneurs d'Europe tenaient leur faucon ou leur gerfaut, se groupaient curieusement autour des nouveaux débarqués, sans le moindre signe de frayeur. Le dimanche de Pâques, 26 avril, on célébra la

messe à terre devant les Indiens, dont le silence et l'attitude respectueuse firent l'admiration des Portugais. Le 1 mai, une grande croix et un padraõ furent plantés sur la plage, et Cabral prit solennellement possession du pays au nom du roi de Portugal. Son premier soin, dès que cette formalité eût été accomplie, fut d'expédier à Lisbonne Gaspard de Lemos pour annoncer la découverte de cette riche et fertile contrée. Lemos emportait en même temps le récit de l'expédition, écrit par Pedro Vaz de Caminha, et un important document astronomique, dû à maître Joao, qui relatait sans doute la position de la nouvelle conquête. Avant de partir pour l'Asie, Cabral débarqua deux malfaiteurs qu'il chargea de s'enquérir des ressources, et des richesses du pays, ainsi que des mœurs et des usages des habitants.

Ces mesures si sages, si remplies de prévoyance, témoignent hautement de la prudence et de la sagacité de Cabral.

Ce fut le 2 mai que la flotte perdit de vue les terres du Brésil. Tous, joyeux de cet heureux commencement du voyage, croyaient à un facile et rapide succès, lorsque l'apparition pendant huit jours consécutifs d'une brillante comète vint frapper de terreur ces esprits ignorants et naïfs, qui y virent quelque funeste présage. Les événements devaient pour cette fois donner raison à la superstition.

Une horrible tempête s'éleva, des vagues hautes comme des montagnes fondirent sur les navires, tandis que le vent soufflait avec rage et que la pluie tombait sans discontinuer. Lorsque le soleil parvenait à percer l'épais rideau de nuages qui interceptait presque complètement sa lumière, c'était pour éclairer un horrible tableau. La mer paraissait noire et bourbeuse, de grandes taches d'un blanc livide en marbraient les vagues aux crêtes écu-

meuses, et, pendant la nuit, des lueurs phosphorescentes zébrant l'immense plaine humide, marquaient d'une traînée de feu le sillage des navires.

Durant vingt-deux jours, sans trêve ni merci, les éléments en fureur battirent les navires portugais. Les matelots épouvantés, arrivés au comble de la prostration, après avoir vainement épuisé leurs prières et leurs vœux, n'obéissaient plus que par habitude aux commandements de leurs officiers. Ils avaient fait dès le premier jour le sacrifice de leur vie et s'attendaient à tout moment à être submergés.

Lorsque la lumière revint enfin, lorsque les flots se calmèrent, chaque équipage, croyant être le seul à survivre, jeta les yeux sur la mer et chercha ses compagnons. Trois navires se retrouvèrent avec une joie que vint bien vite abattre la triste réalité. Huit bâtiments manquaient. Quatre, avaient été engloutis corps et biens par une trombe gigantesque pendant les derniers jours de la tempête. L'un d'eux était commandé par Bartholomeu Dias, qui, le premier, avait découvert le cap de Bonne-Espérance ; Il avait été submergé par ces flots meurtriers, défenseurs, comme dit Camoëns, de l'empire d'Orient, contre les peuples de l'Ouest qui depuis tant de siècles convoitaient ses merveilleuses richesses.

Pendant cette série de tempêtes, le Cap avait été doublé et l'on approchait des côtes d'Afrique. Le 20 juillet, Mozambique fut signalée. Les Maures firent preuve cette fois de dispositions plus bienveillantes qu'à l'époque du voyage de Gama, et ils fournirent aux Portugais des pilotes qui les conduisirent à Quiloa, île fameuse par le commerce de poudre d'or qu'elle faisait avec Sofala. Là, Cabral retrouva deux de ses navires, qu'un coup de vent y avait jetés, et, après avoir déjoué par un prompt départ un com-

plot qui avait pour but le massacre général des Européens, il arriva sans incident fâcheux à Mélinde.

Le séjour de la flotte dans ce port fut l'occasion de fêtes et de réjouissances sans nombre, et, bientôt, ravitaillés, radoubés, munis d'excellents pilotes, les navires portugais partirent pour Calicut, où ils arrivèrent le 13 décembre 1509.

Cette fois, grâce à la puissance de leur armement, ainsi qu'à la richesse des présents offerts au zamorin, l'accueil fut différent, et ce prince versatile consentit à tout ce que réclamait Cabral : privilège exclusif du commerce des aromates et de l'épicerie et droit de saisie sur les navires qui enfreindraient cette prescription. Pendant quelque temps, les Maures dissimulèrent leur mécontentement ; mais, lorsqu'ils eurent bien exaspéré la population contre les étrangers, ils se précipitèrent, à un signal donné, dans la factorie que dirigeait Ayrès Correa et massacrèrent une cinquantaine de Portugais qu'ils y surprirent.

La vengeance ne se fit pas attendre. Dix bâtiments, mouillés dans le port, furent pris, pillés, brûlés sous les yeux des Hindous, impuissants à s'y opposer ; et la ville, bombardée, fut à demi ensevelie sous ses ruines.

Puis Cabral, continuant l'exploration de la côte de Malabar, arriva à Cochin dont le radjah, vassal du zamorin, se hâta de faire alliance avec les Portugais et saisit avec empressement cette occasion de se déclarer indépendant.

Bien que sa flotte fût déjà richement chargée, Cabral visita encore Cananor, où il conclut un traité d'alliance avec le radjah du pays ; puis, impatient de revenir en Europe, il mit à la voile.

En côtoyant le rivage de l'Afrique, baigné par la mer des Indes, il découvrit Sofala, qui avait échappé aux recherches de Gama, et rentra, le 13 juillet 1501, à Lisbonne, où il eut le plaisir de retrouver les deux derniers navires qu'il croyait perdus.

On se plaît à croire qu'il reçut l'accueil que méritaient les importants résultats obtenus dans cette mémorable expédition. Si les historiens contemporains sont muets sur les particularités de son existence depuis son retour, des recherches toutes modernes ont fait retrouver son tombeau à Santarem, et d'heureuses trouvailles de M. Ferd. Denis ont prouvé qu'il reçut, comme Vasco da Gama, la qualification de dom, en récompense de ses glorieux services.

Tandis qu'il revenait en Europe, Alvarès Cabral aurait pu rencontrer une flotte de quatre caravelles, sous le commandement de Joao da Nova, que le roi Emmanuel envoyait pour donner un nouvel essor aux relations commerciales que Cabral avait dû établir aux Indes. Cette nouvelle expédition doubla sans encombre le cap de Bonne-Espérance, découvrit, entre Mozambique et Quiloa, une île inconnue qui reçut le nom du commandant, et arriva à Mélinde, où elle apprit les événements qui s'étaient passés à Calicut.

Da Nova ne disposait pas de forces assez redoutables pour aller châtier le zamorin. Ne voulant pas risquer de compromettre par un échec le prestige des armes portugaises, il se dirigea vers Cochin et Cananor, dont les rois tributaires du zamorin avaient fait alliance avec Alvarès Cabral. Il avait déjà chargé sur ses bâtiments mille quintaux de poivre, cinquante de gingembre et quatre cent cinquante de cannelle, lorsqu'il fut averti qu'une flotte considérable, paraissant venir de Calicut, s'avançait avec

des dispositions hostiles. Si da Nova s'était jusqu'ici plus soucié de commerce que de guerre, il ne se montra pas, dans cette circonstance critique, moins hardi et moins brave que ses prédécesseurs. Il accepta le combat, malgré la supériorité apparente des Hindous, et, grâce aux habiles dispositions qu'il sut prendre, grâce à la puissance de son artillerie, il dispersa, prit ou coula les navires ennemis.

Peut-être aurait-il dû profiter de l'épouvante que sa victoire avait jetée sur toute la côte et de l'épuisement momentané des ressources des Maures pour frapper un grand coup en s'emparant de Calicut ?

Mais nous sommes trop loin des événements, nous en connaissons trop peu le détail pour apprécier avec impartialité les raisons qui engagèrent da Nova à revenir immédiatement en Europe.

Ce fut dans cette dernière partie du voyage qu'il découvrit, au milieu de l'Atlantique, la petite île de Sainte-Hélène. Une curieuse légende se rattache à cette découverte. Un certain Fernando Lopès, qui avait suivi Gama aux Indes, avait dû, pour épouser une Hindoue, renoncer au christianisme et se faire mahométan. Au passage de da Nova, soit qu'il eût assez de la femme ou de la religion, il demanda à être rapatrié et reprit son ancien culte. Lorsqu'on visita Sainte-Hélène, Lopès, pour obéir à une idée subite qu'il prit pour une inspiration d'en haut, demanda à y être débarqué afin d'expier, disait-il, sa détestable apostasie et la réparer par son dévouement à l'humanité. Sa volonté parut si bien arrêtée que da Nova dut y consentir, et il lui laissa, comme il le demandait, des semences de fruits et de légumes. Nous devons ajouter que cet étrange ermite, pendant quatre ans, travailla au

défrichement et à la plantation de l'île avec un tel succès, que les navires y trouvèrent bientôt à se ravitailler pendant la longue traversée d'Europe au cap de Bonne-Espérance.

Les expéditions successives de Gama, de Cabral et de da Nova avaient prouvé jusqu'à l'évidence qu'il ne fallait pas compter sur un commerce suivi, ni sur un échange continu de marchandises avec les populations de la côte de Malabar, qui s'étaient à chaque fois liguées contre les Portugais, tant qu'on respecterait leur indépendance et leur liberté. Ce commerce, qu'elles se refusaient si énergiquement à faire avec les Européens, il fallait le leur imposer, et, pour cela, fonder des établissements militaires permanents, capables de tenir en respect les mécontents, et même, au besoin, s'emparer du pays.

Mais à qui confier une mission si importante ? Le choix ne pouvait être douteux, et Vasco da Gama fut, à l'unanimité, désigné pour prendre le commandement du formidable armement qu'on préparait.

Sous son commandement immédiat, Vasco avait dix bâtiments ; son second frère ou cousin, Étienne da Gama, Vincent Sodres en avaient chacun cinq sous leurs ordres, mais ils devaient reconnaître Vasco da Gama pour chef suprême.

Les cérémonies qui précédèrent le départ de Lisbonne furent d'un caractère particulièrement grave et solennel. Le roi Emmanuel, suivi de toute sa cour, se rendit à la cathédrale au milieu d'une foule immense, appela les bénédictions du Ciel sur cette expédition à la fois religieuse et militaire, et l'archevêque bénit lui-même l'étendard qui fut remis à Gama. Le premier soin de l'amiral fut de se rendre à Sofala et à Mozambique, villes dont il

avait eu à se plaindre lors de son premier voyage. Désireux de se créer des ports de relâche et de ravitaillement, il y installa des comptoirs et y jeta les premiers fondements de forteresses. il tira aussi du cheikh de Quiloa un important tribut ; puis, il fit voile pour la côte de l'Hindoustan.

Il était à la hauteur de Cananor, lorsqu'il aperçut, le 3 octobre 1502, un bâtiment d'assez fort tonnage qui lui parut richement chargé. C'était le Merii, qui ramenait de la Mecque quantité de pèlerins venus de toutes les contrées de l'Asie. Gama l'attaqua sans provocation, s'en empara et mit à mort plus de trois cents hommes qui le montaient. Vingt enfants seulement furent sauvés et amenés à Lisbonne, où. baptisés, ils prirent du service dans les armées du Portugal. Cet épouvantable massacre, d'ailleurs bien dans les idées de l'époque, devait, suivant Gama, jeter la terreur dans l'esprit des Hindous : il n'en fut rien. Cette, odieuse cruauté, parfaitement inutile, a imprimé une tache sanglante sur la renommée jusque-là si pure du grand amiral.

Dès son arrivée à Cananor, Gama obtint du radjah une entrevue, dans laquelle il reçut l'autorisation d'établir un comptoir et de construire un fort. En même temps fut conclu un traité d'alliance offensive et défensive. Après avoir mis à l'œuvre les ouvriers, et installé son facteur, l'amiral mit à la voile pour Calicut, où il entendait demander compte au zamorin de sa déloyauté ainsi que du massacre des Portugais surpris dans la factorie.

Bien qu'il eût appris l'arrivée aux Indes de ses redoutables ennemis, le radjah de Calicut n'avait pris aucune précaution militaire. Aussi, lorsque Gama se présenta devant la ville, put-il s'emparer, sans trouver de résistance, des bâtiments mouillés dans le port et faire une centaine de prisonniers ; puis, il accorda au za-

morin un délai de quatre jours pour donner satisfaction aux Portugais du meurtre de Correa, et pour payer la valeur des marchandises qui avaient été pillées en cette circonstance.

Le délai accordé venait à peine d'expirer que les corps de cinquante prisonniers se balançaient aux vergues des navires, où ils restèrent exposés à la vue de la ville pendant toute la journée. Le soir venu, les pieds et les mains de ces victimes expiatoires furent coupés et portés à terre avec une lettre de l'amiral annonçant que sa vengeance ne se bornerait pas à cette exécution.

En effet, à la faveur de la nuit, les bâtiments s'embossèrent à courte distance de la ville et la canonnèrent pendant trois jours. On ne saura jamais quel fut le nombre des victimes, mais il dut être considérable. Sans compter ceux qui tombèrent sous les décharges de l'artillerie et de la mousqueterie, un grand nombre d'Hindous furent ensevelis sous les ruines des édifices ou brûlés dans l'incendie qui détruisit une partie de Calicut. Un des premiers, le radjah avait fui sa capitale, et bien lui en prit, car son palais fut au nombre des édifices démolis.

Enfin, satisfait d'avoir transformé en un amas de décombres cette cité naguère si riche et si populeuse, jugeant sa vengeance assouvie et pensant que la leçon serait profitable, après avoir laissé devant le port pour en continuer le blocus Vincent Sodres avec quelques navires, Gama reprit la route de Cochin.

Triumpara, le souverain de cette ville, lui apprit qu'il avait été vivement sollicité par le zamorin de profiter de la confiance que les Portugais avaient en lui pour s'emparer d'eux par surprise, et l'amiral, afin de récompenser cette droiture et cette loyauté qui exposaient son allié à l'inimitié du radjah de Calicut, lui donna,

en partant pour Lisbonne avec un riche chargement, quelques bâtiments qui devaient lui permettre d'attendre en sûreté l'arrivée d'une nouvelle escadre.

Le seul incident qui marqua le retour de Gama en Europe, où il arriva le 20 décembre 1503, avait été la défaite d'une nouvelle flotte malabare.

Cette fois encore, les services éminents que ce grand homme venait de rendre à sa patrie furent méconnus, ou plutôt ne furent pas appréciés comme ils le méritaient. Lui, qui venait de jeter les bases de l'empire colonial portugais dans l'Inde, il eut besoin des sollicitations du duc de Bragance pour obtenir le titre de comte de Vidigueyra, et resta vingt et un ans sans être employé. Exemple d'ingratitude trop fréquent, mais qu'il est toujours à propos de stigmatiser.

Apeine Vasco da Gama avait-il repris la route d'Europe que le zamorin, toujours poussé par les musulmans, qui voyaient leur puissance commerciale de plus en plus compromise, assembla ses alliés à Pani, dans le but d'attaquer le roi de Cochin et de le punir des secours et des avis qu'il avait donnés aux Portugais. Dans cette circonstance, la fidélité du malheureux radjah fut mise à une dure épreuve. Assiégé dans sa capitale par des forces imposantes, il se vit tout à coup privé du secours de ceux pour lesquels il venait cependant de se lancer dans cette aventure.

Sodres et quelques-uns de ses capitaines, désertant le poste où l'honneur et la reconnaissance leur commandaient de mourir, si besoin était, abandonnèrent Triumpara pour aller croiser dans les parages d'Ormuz et à l'entrée de la mer Rouge, où ils comptaient que le pèlerinage annuel de la Mecque ferait tomber entre

leurs mains quelque riche butin. En vain le facteur portugais leur reprocha-t-il l'indignité de leur conduite, ils partirent à la hâte pour éviter cette censure gênante.

Bientôt le roi de Cochin, trahi par certains de ses naïres qu'avait gagnés le zamorin, vit sa capitale emportée d'assaut et dut se réfugier, avec les Portugais qui lui étaient restés fidèles, sur un rocher inaccessible de la petite île de Viopia. Lorsqu'il fut réduit aux dernières extrémités, le zamorin lui dépêcha un émissaire, qui lui promit, au nom de son maître, l'oubli et le pardon s'il voulait livrer les Portugais. Mais Triumpara, dont on ne saurait assez exalter la fidélité, répondit « que le zamorin pouvait user des droits de sa victoire ; qu'il n'ignorait pas de quels périls il était menacé, mais qu'il n'était au pouvoir d'aucun homme de le rendre traître et parjure. » On ne pouvait plus noblement répondre à l'abandon et à la lâcheté de Sodres.

Celui-ci arrivait au détroit de Bab-el-Mandeb, lorsque, dans une épouvantable tempête, il périt avec son frère, dont le navire fut brisé sur des écueils, et les survivants, voyant dans cet événement une punition providentielle de leur conduite, reprirent, à force de voiles, la route de Cochin. Retenus par les vents aux îles Laquedives, ils se virent rejoints par une nouvelle escadre portugaise, sous le commandement de Francisco d'Albuquerque. Celui-ci avait quitté Lisbonne presque en même temps que son cousin Alfonso, le plus grand capitaine de l'époque, qui, sous le titre de capitam mõr, était parti de Belem au commencement d'avril 1503.

L'arrivée de Francisco d'Albuquerque rétablit les affaires des Portugais, si gravement compromises par la faute criminelle de Sodres, et sauva du même coup leur seul et fidèle allié Triumpa-

ra. Les assiégeants s'enfuirent, sans même essayer de résistance, à la vue de l'escadre des Portugais, et ceux-ci, appuyés par les troupes du roi de Cochin, ravagèrent la côte de Malabar. À la suite de ces événements, Triumpara permit à ses alliés de construire une seconde forteresse dans ses États et les autorisa à augmenter le nombre et l'importance de leurs comptoirs. C'est à ce moment qu'arriva Alphonse d'Albuquerque, celui qui devait être le véritable créateur de la puissance portugaise aux Indes. Dias, Cabral, Gama avaient préparé les voies, mais Albuquerque fut le grand capitaine aux vastes conceptions, qui sut déterminer quelles étaient les villes principales dont il fallait s'emparer pour asseoir sur des basses solides et définitives la domination portugaise, Aussi, tout ce qui a trait à l'histoire de ce grand génie colonisateur est d'un intérêt de premier ordre, et nous dirons quelques mots de sa famille, de son éducation, de ses premiers exploits.

Alfonso d'Alboquerque ou d'Albuquerque naquit en 1453, à six lieues de Lisbonne, à Alhandra. Par son père, Gonçalo de Albuquerque, seigneur de Villaverde, il descendait, d'une façon illégitime, il est vrai, du roi Diniz ; par sa mère, des Menezes, les grands explorateurs. Élevé à la cour d'Alphonse V, il y reçut une éducation aussi variée, aussi étendue que l'époque le comportait. Il étudia surtout les grands écrivains de l'antiquité, ce qui se reconnaît à la grandeur et à la précision de son style, et les mathématiques, dont il sut tout ce qu'on savait de son temps. Après un séjour de plusieurs années en Afrique, dans la ville d'Arzila, tombée au pouvoir d'Alphonse V, il revint en Portugal et fut nommé grand écuyer de Jean II, dont toutes les préoccupations étaient d'étendre au delà des mers le nom et la puissance du Portugal. C'est évidemment à la fréquentation assidue du roi, imposée par

les devoirs de sa charge, qu'Albuquerque dut de voir son esprit tourné vers les études géographiques et qu'il rêva aux moyens de donner à sa patrie l'empire des Indes. Il avait pris part à l'expédition envoyée pour secourir le roi de Naples contre une incursion des Turcs, et, en 1489, avait été chargé de ravitailler et de défendre la forteresse de Graciosa, sur les côtes de Larache.

Il ne fallut que peu de jours à Alphonse d'Albuquerque pour se rendre compte de la situation ; il comprit que, pour pouvoir se développer, le commerce portugais devait s'appuyer sur des conquêtes. Mais sa première entreprise fut proportionnée à la faiblesse de ses moyens ; il mit le siège devant Raphelim, dont il voulait faire une place d'armes pour ses compatriotes, puis opéra lui-même avec deux navires une reconnaissance des côtes de l'Hindoustan. Attaqué à l'improviste sur terre et sur mer, il allait succomber, lorsque l'arrivée de son cousin Francisco rétablit le combat et amena la fuite des troupes du zamorin. L'importance de cette victoire fut considérable ; elle procura aux vainqueurs un immense butin et quantité de pierres précieuses, ce qui n'était pas peu fait pour exciter la convoitise portugaise ; en même temps elle affermit Albuquerque dans ses desseins, pour l'exécution desquels il avait besoin de l'assentiment du roi et de ressources plus considérables. Il partit donc pour Lisbonne, où il arriva en juillet 1504.

Cette même année, le roi Emmanuel, voulant constituer aux Indes un gouvernement régulier, avait remis les provisions de vice-roi à Tristan da Cunha, mais celui-ci, devenu momentanément aveugle, avait dû résigner ses fonctions avant de les avoir exercées. Le choix du roi était alors tombé sur Francisco d'Almeida, qui partit en 1505 avec son fils. Nous verrons tout à l'heure

quels étaient les moyens qu'il crut devoir employer pour amener le triomphe de ses compatriotes.

Le 6 mars 1506, seize bâtiments quittaient Lisbonne sous le commandement de Tristan da Cunha, alors revenu à la santé. Avec lui partait Alphonse d'Albuquerque, emportant sans le savoir sa patente de vice-roi de l'Inde. Il ne devait ouvrir le pli cacheté qui lui avait été remis qu'au bout de trois ans, lorsqu'Almeida serait arrivé au terme de sa mission.

Cette nombreuse flotte, après avoir relâché aux îles du cap Vert et reconnu le cap Saint-Augustin, au Brésil, s'enfonça résolument dans les régions inexplorées du sud de l'Atlantique, si profondément, disent les anciennes chroniques, que plusieurs matelots, trop légèrement vêtus, moururent de froid, tandis que les autres avaient peine à exécuter les manœuvres. Par 37° 8′ de latitude sud et par 14° 21′ de longitude ouest, da Cunha découvrit trois petites îles inhabitées, dont la plus grande porte encore son nom. Une tempête l'empêcha d'y débarquer et dispersa si complètement sa flotte qu'il ne put réunir ses bâtiments qu'à Mozambique. En remontant cette côte d'Afrique, il reconnut l'île de Madagascar ou de Sam-Lorenço, qui venait d'être découverte par Soarès à la tête d'une flotte de huit vaisseaux que d'Almeida renvoyait en Europe, mais il ne crut pas devoir y fonder d'établissement.

Après avoir hiverné à Mozambique, il débarqua à Mélinde trois ambassadeurs qui, par l'intérieur du continent, devaient gagner l'Abyssinie ; puis, il mouilla à Brava, dont Coutinho, un de ses lieutenants, ne put obtenir la soumission. Les Portugais mirent alors le siège devant cette ville, qui résista héroïquement, mais qui finit cependant par succomber, grâce au courage et à

l'armement perfectionné de ses adversaires. La population fut massacrée sans pitié et la ville livrée aux flammes.

A Magadoxo, toujours sur la côte d'Afrique, da Cunha essaya, mais en vain, d'imposer son autorité. La force de la ville, dont la population nombreuse se montra très-résolue, ainsi que l'approche de l'hiver, le forcèrent à lever le siège. Il tourna alors ses armes contre l'île de Socotora, à l'entrée du golfe d'Aden, dont il emporta la forteresse. Toute la garnison fut passée au fil de l'épée ; on n'épargna qu'un vieux soldat aveugle qui avait été découvert caché dans un puits. À ceux qui lui demandaient comment il y avait pu descendre, il avait répondu : « Les aveugles ne voient que le chemin qui conduit à la liberté. »

A Socotora, les deux chefs portugais construisirent le fort de Çoco, destiné, dans l'esprit d'Albuquerque, à commander le golfe d'Aden et la mer Rouge par le pas de Bab-el-Mandeb ; à couper, par conséquent, une des lignes de navigation les plus suivies de Venise avec les Indes.

C'est là que se séparèrent da Cunha et Albuquerque ; le premier se rendait aux Indes pour y chercher un chargement d'épices ; le second, officiellement revêtu du titre de capitam mõr et tout entier à la réalisation de ses vastes plans, partait le 10 août 1507 pour Ormuz, après avoir laissé dans la nouvelle forteresse son neveu, Alphonse de Noronha. Successivement, et comme pour se faire la main, il prit Calayate, où se trouvaient d'immenses approvisionnements, Curiate et Mascate, qu'il livra au pillage, à l'incendie et à la destruction, afin de se venger d'une série de trahisons bien compréhensibles pour qui connaît la duplicité de ces populations.

Le succès qu'il venait de remporter à Mascate, tout important qu'il fût, ne suffisait pas à Albuquerque. Il rêvait d'autres projets plus grandioses, dont l'exécution fut gravement compromise par la jalousie des capitaines sous ses ordres, et notamment de Joao da Nova, qui voulait abandonner son chef et qu'Albuquerque dut aller arrêter sur son propre navire. Après avoir mis ordre à ces tentatives de désobéissance et de rébellion, le capitam mõr gagna Orfacate, qui fut enlevée après une assez vigoureuse résistance.

Chose curieuse, depuis longtemps Albuquerque entendait parler d'Ormuz mais il en ignorait encore la position. Il savait que cette ville servait d'entrepôt à toutes les marchandises qui passaient d'Asie en Europe. Sa richesse et sa puissance, le nombre de ses habitants, la beauté de ses monuments, étaient alors célèbres dans tout l'Orient, si bien qu'on disait communément : « Si le monde est un anneau, Ormuz en est la pierre précieuse. »

Or, Albuquerque avait résolu de s'en emparer, non-seulement parce qu'elle constituait une proie désirable, mais encore parce qu'elle commandait tout le golfe Persique, la seconde des grandes routes de commerce entre l'Orient et l'Occident. Sans rien révéler aux capitaines de sa flotte, qui se seraient sans doute révoltés à la pensée de s'attaquer à une ville si forte, capitale d'un puissant empire, Albuquerque leur fit doubler le cap Mocendon, et la flotte entra bientôt dans le détroit d'Ormuz, porte du golfe Persique, d'où l'on vit s'étager dans toute sa magnificence une ville animée, bâtie sur une île rocheuse, dont le port renfermait une flotte plus nombreuse qu'on ne pouvait le soupçonner au premier abord, pourvue d'une artillerie formidable, et protégée par une armée qui ne s'élevait pas à moins de quinze à vingt mille hommes.

Àcette vue, les capitaines adressèrent au capitam mõr de vives représentations sur le danger qu'il y avait à attaquer une ville si bien armée, et firent valoir l'influence fâcheuse que pourrait produire un échec. À ces discours, Albuquerque répondit qu'en effet « c'était une fort grande affaire, mais qu'il était trop tard pour reculer et qu'il avait plus besoin de détermination que d'un bon conseil. »

Àpeine l'ancre avait-elle mordu le fond qu'Albuquerque posait son ultimatum. Quoiqu'il n'eût sous ses ordres que des forces bien disproportionnées, le capitam mõr exigeait impérieusement qu'Ormuz reconnût la suzeraineté du roi de Portugal et se soumît à son envoyé, si elle ne voulait pas être traitée comme Mascate.

Le roi Seif-Ed-din, qui régnait alors sur Ormuz, était encore un enfant. Son premier ministre Kodja-Atar, diplomate habile et rusé, gouvernait sous son nom.

Sans repousser en principe les prétentions d'Albuquerque, le premier ministre voulut gagner du temps pour permettre à ses contingents d'arriver au secours de la capitale ; mais l'amiral, devinant son projet, ne craignit pas, au bout de trois jours d'attente, d'attaquer avec ses cinq vaisseaux et la Flor de la Mar, le plus beau et le plus grand navire de l'époque, la flotte formidable réunie sous le canon d'Ormuz.

Le combat fut sanglant et longtemps indécis ; mais, lorsqu'ils virent la fortune tourner contre eux, les Maures, abandonnant leurs vaisseaux, essayèrent de gagner la côte à la nage. Les Portugais, sautant alors dans leurs chaloupes, les poursuivirent vigoureusement et en firent un épouvantable carnage,

Albuquerque tourna ensuite ses efforts contre une grande jetée en bois, défendue par une nombreuse artillerie et par des archers, dont les flèches, habilement dirigées, blessèrent nombre de Portugais et le général lui-même, ce qui ne l'empêcha pas de débarquer et d'aller brûler les faubourgs de la ville.

Convaincus que toute résistance allait devenir impossible, et que leur capitale courait risque d'être détruite, les Maures hissèrent le drapeau parlementaire et signèrent un traité par lequel Seif-Ed-din se reconnaissait vassal du roi Emmanuel, s'engageait à lui payer un tribut annuel de 15,000 séraphins ou xarafins, et concédait aux vainqueurs l'emplacement d'une forteresse qui, malgré la répugnance et les récriminations des capitaines portugais, fut bientôt mise en état de résister.

Malheureusement, des déserteurs portèrent bientôt ces dissentiments coupables à la connaissance de Kodaj-Atar, qui en profita pour se dérober sous divers prétextes à l'exécution des articles du nouveau traité. Quelques jours après, Joao da Nova et deux autres capitaines, jaloux des succès d'Albuquerque et foulant aux pieds l'honneur, la discipline et le patriotisme, le quittèrent pour gagner les Indes ; lui-même se vit alors forcé par ce lâche abandon de se retirer sans pouvoir même garder la forteresse qu'il avait mis tous ses soins à construire.

Il se rendit alors à Socotora. dont la garnison avait besoin de secours, revint croiser devant Ormuz, mais, se jugeant toujours impuissant à rien entreprendre, il se retira provisoirement à Goa, qu'il atteignit à la fin de 1508.

Que s'était-il passé à la côte de Malabar pendant cette longue et aventureuse campagne ? Nous allons le résumer en quelques

lignes.

On se rappelle qu'Almeida était parti de Belem, en 1805, avec une flotte de vingt-deux voiles portant quinze cents hommes de troupes. Tout d'abord il s'empara de Quiloa, puis de Mombaça, dont « les chevaliers, comme les habitants se plaisaient à le répéter, ne se rendirent pas aussi facilement que les poules de Quiloa. » De l'immense butin qui tomba dans cette ville entre les mains des Portugais, Almeida ne prit qu'une flèche pour sa part de butin, donnant ainsi un rare exemple de désintéressement.

Après avoir relâché à Mélinde, il atteignit Cochin, où il remit au radjah la couronne d'or qu'Emmanuel lui envoyait, tout en prenant lui-même, avec cette présomptueuse vanité dont il donna tant de preuves, le titre de vice-roi.

Puis, étant allé fonder à Sofala une forteresse destinée à tenir en respect tous les musulmans de cette côte, Almeida et son fils coururent les mers de l'Inde, détruisant les flottes malabares, s'emparant des navires de commerce, faisant un mal incalculable à l'ennemi, dont ils interceptaient ainsi les anciennes routes.

Mais, pour pratiquer cette guerre de croisières, il fallait une flotte à la fois considérable et légère, car elle n'avait guère, sur le littoral asiatique, d'autre port de refuge que Cochin. Combien était préférable le système d'Albuquerque, qui, s'établissant dans le pays d'une façon permanente, en créant partout des forteresses, en s'emparant des cités les plus puissantes d'où il était facile de rayonner dans l'intérieur du pays, en se rendant maître des clefs des détroits, s'assurait avec bien moins de risques et bien plus de solidité le monopole du commerce de l'Inde !

Cependant, les victoires d'Almeida, les conquêtes d'Albuquerque, avaient profondément inquiété le Soudan d'Égypte. La route d'Alexandrie abandonnée, c'était une diminution considérable dans le rendement des impôts et des droits de douane, d'ancrage et de transit qui frappaient les marchandises asiatiques traversant ses États. Aussi, avec le concours des Vénitiens qui lui fournirent les bois de construction nécessaires, ainsi que d'habiles matelots, il arma une escadre de douze navires de haut bord, qui vint chercher jusqu'auprès de Cochin la flotte de Lourenço d'Almeida et la défit dans un sanglant combat où celui-ci fut tué.

Si la douleur du vice-roi fut grande à cette triste nouvelle, du moins il n'en laissa rien paraître et mit tout en œuvre pour tirer une prompte vengeance des Roumis, appellation sous laquelle perce la longue terreur causée par le nom des Romains et commune alors sur la côte de Malabar à tous les soldats musulmans venus de Byzance. Avec dix-neuf voiles, Almeida se rendit d'abord devant le port où son fils avait été tué et remporta une grande victoire, souillée, nous devons l'avouer, par de si épouvantables cruautés qu'il fut bientôt à la mode de dire : « Puisse la colère des Franguis tomber sur toi comme elle est tombée sur Daboul ». Non content de ce premier succès, Almeida anéantit quelques semaines plus tard devant Diu les forces combinées du Soudan d'Égypte et du radjah de Calicut.

Cette victoire eut un prodigieux retentissement dans l'Inde, et mit fin à la puissance des Mahumetistes d'Égypte.

Joao da Nova et les capitaines qui avaient abandonné Albuquerque devant Ormuz, s'étaient alors décidés à rejoindre Almeida ; ils avaient expliqué leur désobéissance par des calomnies à la

suite desquelles des informations judiciaires venaient d'être commencées contre Albuquerque, lorsque le vice-roi reçut la nouvelle de son remplacement par ce dernier. Tout d'abord, Almeida avait déclaré qu'il fallait obéir à cette décision souveraine ; mais, influencé par les traîtres qui craignaient de se voir sévèrement punis lorsque l'autorité serait passée entre les mains d'Albuquerque, il regagna Cochin, au mois de mars 1509, avec la détermination bien arrêtée de ne pas remettre le commandement à son successeur. Il y eut entre ces deux grands hommes de fâcheux et pénibles démêlés, où tous les torts appartinrent à Almeida, et Albuquerque allait être renvoyé à Lisbonne, les fers aux pieds, lorsque entra dans le port une flotte de quinze voiles sous le commandement du grand maréchal de Portugal, Fernan Coutinho. Celui-ci se mit à la disposition du prisonnier, qu'il délivra aussitôt, signifia encore une fois à d'Almeida les pouvoirs qu'Albuquerque tenait du roi, et le menaça de toute la colère d'Emmanuel s'il n'obéissait pas. Almeida n'avait qu'à céder, il le fit noblement. Quant à Joao da Nova, l'auteur de ces tristes malentendus, il mourut quelque temps après abandonné de tous, et n'eut guère, pour le conduire à sa dernière demeure, que le nouveau vice-roi, qui oubliait généreusement ainsi les injures faites à Alphonse d'Albuquerque.

Aussitôt après le départ d'Almeida, le grand maréchal Coutinho déclara que, venu dans l'Inde avec la mission de détruire Calicut, il entendait mettre à profit l'éloignement du zamorin de sa capitale. En vain le nouveau vice-roi voulut-il modérer son ardeur et lui faire prendre quelques sages mesures commandées par l'expérience : Coutinho ne voulut rien entendre, et Albuquerque dut le suivre.

Tout d'abord Calicut, surprise, fut facilement incendiée ; mais les Portugais s'étant attardés au pillage du palais du zamorin, furent vivement ramenés en arrière par les naïres, qui avaient rallié leurs troupes. Coutinho, emporté par sa bouillante valeur, fut tué, et il fallut toute l'habileté, tout le sang-froid du vice-roi pour permettre aux troupes de se rembarquer sous le feu de l'ennemi, et empêcher la destruction complète des forces envoyées par Emmanuel.

Revenu à Cintagara, port de mer dépendant du roi de Narsingue, dont les Portugais avaient su se faire un allié, Albuquerque apprit que Goa, capitale d'un puissant royaume, était en proie à l'anarchie politique et religieuse. Plusieurs chefs s'y disputaient le pouvoir. L'un d'eux, Melek Çufergugi, était sur le point de s'emparer du trône, et il fallait profiter des circonstances et attaquer la ville avant qu'il eût pu réunir sous sa main des forces capables de résister aux Portugais. Le vice-roi comprit toute l'importance de cet avis. La situation de Goa, qui conduisait au royaume de Narsingue et dans le Dekkan, l'avait déjà vivement frappé. Il n'hésita pas, et bientôt les Portugais comptèrent une conquête de plus. Goa-la-Dorée, — ville cosmopolite où se coudoyaient, avec toutes les sectes de l'islam, des Parsis, adorateurs du feu, et même des chrétiens, — subit le joug d'Albuquerque, et devint bientôt, sous sa sage et sévère administration, qui sut se concilier les sympathies des sectes ennemies, la capitale, la forteresse par excellence, le siège de commerce principal de l'empire portugais aux Indes.

Insensiblement et avec les années, la lumière s'était faite sur ces riches contrées. Des informations nombreuses avaient été réunies par tous ceux qui, de leurs hardis vaisseaux, avaient

sillonné ces mers ensoleillées, et l'on savait maintenant quel était le centre de production de ces épices, qu'on était venu chercher de si loin et à travers tant, de périls. Déjà depuis plusieurs années, Almeida avait fondé les premiers comptoirs portugais à Ceylan, l'antique Taprobane. Lee îles de la Sonde et la presqu'île de Malacca excitaient maintenant l'envie de ce roi Emmanuel, déjà surnommé le Fortuné. Il résolut d'envoyer une flotte pour les explorer, car Albuquerque avait assez à faire dans l'Inde pour contenir les radjahs frémissants et les musulmans, — les Maures, comme on disait alors, — toujours prêts à secouer le joug. Cette expédition, sous le commandement de Diego Lopes Sequeira, fut, suivant la politique traditionnelle des Maures, tout d'abord amicalement reçue à Malacca. Puis, lorsque la méfiance de Lopes Sequeira eut été endormie par des protestations réitérées d'alliance, il vit se soulever contre lui toute la population et fut forcé de se rembarquer, non sans laisser, toutefois, entre les mains des Malais, une trentaine de ses compagnons.

Ces derniers événements s'étaient déjà passés depuis quelque temps lorsque la nouvelle de la prise de Goa parvint à Malacca. Le bendarra ou ministre de la justice, qui exerçait pour son neveu encore enfant le pouvoir royal, craignant la vengeance que les Portugais allaient sans doute tirer de sa trahison, résolut de les apaiser. Il alla donc trouver ses prisonniers, s'excusa auprès d'eux en leur jurant que tout s'était fait à son insu et contre sa volonté, car il ne désirait rien tant que de voir les Portugais venir commercer à Malacca ; d'ailleurs, il allait donner l'ordre de rechercher et de châtier les auteurs de la trahison.

Les prisonniers n'ajoutèrent naturellement aucune créance à ces déclarations mensongères, mais, profitant de la liberté rela-

tive qui leur fut octroyée dès lors, ils surent habilement faire parvenir à Albuquerque des renseignements précieux sur la position et la force de la ville.

Albuquerque réunit à grand'peine une flotte de dix-neuf bâtiments de guerre, qui portait quatorze cents hommes, parmi lesquels il n'y avait que huit cents Portugais. Devait-il alors, comme le lui demandait le roi Emmanuel, se diriger sur Aden, la clef de la mer Rouge, dont il importait de se rendre maître, si l'on voulait s'opposer à la venue d'une nouvelle escadre que le soudan d'Égypte se proposait d'envoyer dans l'Inde ? Il hésitait, lorsqu'un renversement de la mousson vint fixer son irrésolution. En effet, il était impossible de gagner Aden avec les vents régnants, tandis qu'ils étaient favorables pour descendre jusqu'à Malacca.

Cette ville, alors dans toute sa splendeur, ne contenait pas moins de cent mille habitants. Si bien des maisons étaient construites en bois et couvertes avec des feuilles de palmiers, il n'y en avait pas moins nombre d'édifices importants, de mosquées et de tours en pierre, dont le panorama se développait sur une lieue de longueur. L'Inde, la Chine, les royaumes malais des îles de la Sonde se donnaient rendez-vous dans son port, où de nombreux vaisseaux, venus de la côte de Malabar, du golfe Persique, de la mer Rouge et de la côte d'Afrique, échangeaient des marchandises de toute provenance et de toute espèce.

Lorsqu'il vit arriver la flotte portugaise dans ses eaux, le radjah de Malacca comprit qu'il fallait donner une apparente satisfaction aux étrangers en sacrifiant le ministre qui avait excité leur colère et déterminé leur venue. Son envoyé vint donc apprendre au vice-roi la mort du bendarra et s'informer des intentions des Portugais.

Albuquerque répondit en réclamant les prisonniers restés entre les mains du radjah ; mais celui-ci, désireux de gagner du temps pour permettre au changement de mousson de se produire, — changement qui forcerait les Portugais à regagner la côte de Malabar sans avoir rien obtenu ou qui les obligerait à rester à Malacca, où il comptait bien les exterminer, — inventa mille prétextes dilatoires, et, pendant ce temps, mit en batterie huit mille canons, disent les anciennes relations, et réunit vingt mille hommes de troupes.

Albuquerque, perdant patience, fit incendier quelques maisons et plusieurs navires guzarates, commencement d'exécution qui amena aussitôt la reddition des prisonniers ; puis, il réclama trente mille cruzades d'indemnité pour le dommage causé à la flotte de Lopes Sequeira ; enfin, il exigea qu'on lui laissât bâtir, dans la ville même, une forteresse qui devait servir en même temps de comptoir. Cette exigence ne pouvait être acceptée, Albuquerque le savait bien. Il résolut donc de s'emparer de la ville. Le jour de saint Jacques fut fixé pour l'attaque. Malgré une défense très-énergique qui dura neuf jours entiers, malgré l'emploi de moyens extraordinaires, tels qu'éléphants de guerre, pieux et flèches empoisonnés, trappes habilement dissimulées et barricades, la ville fut prise quartier par quartier, maison par maison, après une lutte véritablement héroïque. Un butin immense fut distribué aux soldats. Albuquerque ne se réserva que six lions de bronze disent les uns, de fer disent les autres, qu'il destinait à orner son tombeau et à éterniser le souvenir de sa victoire.

La porte qui donnait sur l'Océanie et la haute Asie était désormais ouverte. Bien des peuples, inconnus jusqu'à ce jour, allaient entrer en relations avec les Européens. Les mœurs étranges, l'his-

toire fabuleuse de tant de nations allaient être dévoilées à l'Occident émerveillé. Une ère nouvelle s'ouvrait, et ces résultats immenses étaient dus à l'audace effrénée, au courage indomptable d'une nation dont la patrie était à peine visible sur la carte du monde !

Grâce à la tolérance religieuse dont Albuquerque fit preuve, tolérance qui tranche si étrangement avec le fanatisme cruel des Espagnols, grâce aux mesures habiles qu'il sut prendre, la prospérité de Malacca résista à cette rude secousse. Quelques mois plus tard il n'y avait plus d'autre trace des épreuves qu'elle avait traversées que le pavillon portugais qui flottait fièrement sur cette immense cité, devenue la tête et l'avant-garde de l'empire colonial de ce petit peuple, si grand par la valeur et l'esprit d'entreprise.

Cette nouvelle conquête, pour merveilleuse qu'elle fût, n'avait pas fait oublier à Albuquerque ses anciens projets. S'il semblait y avoir renoncé, c'est que les circonstances ne lui avaient pas jusqu'alors semblé favorables. Avec cette décision et cette ténacité qui formaient le fond de son caractère, de l'extrémité méridionale de l'empire qu'il fondait, ses regards étaient fixés sur le nord. Ormuz, qu'au commencement de sa carrière la jalousie et la trahison de ses subordonnés l'avaient forcé d'abandonner, et au moment même où le succès allait couronner ses efforts et sa constance, Ormuz le tentait toujours.

Le bruit de ses exploits et la terreur de son nom avaient déterminé Kodja Atar à lui faire des avances, à demander un traité et à envoyer ce qui restait arriéré du tribut anciennement imposé. Tout en n'ajoutant aucune créance à ces déclarations d'amitié répétées, à cette foi maure qui méritait de devenir aussi célèbre que

la foi punique, le vice-roi les avait cependant accueillies, en attendant de pouvoir établir sa domination d'une façon permanente dans ces contrées.

En 1513 ou 1514, — on n'est pas fixé sur la date, — alors que la conquête de Malacca et la tranquillité dont jouissaient ses autres possessions rendaient libres sa flotte et ses soldats, Albuquerque cingla vers le golfe Persique.

Dès son arrivée, bien qu'une série de révolutions eût changé le gouvernement d'Ormuz et que le pouvoir fût alors aux mains d'un usurpateur nommé Rais-Nordim ou Noureddin, Albuquerque exigea la remise immédiate entre ses mains de la forteresse autrefois commencée. Après l'avoir fait réparer et terminer, il prit parti contre le prétendant Rais-Named dans la querelle qui divisait la ville d'Ormuz et allait la faire tomber au pouvoir de la Perse, il s'en empara et la remit à celui qui avait d'avance accepté ses conditions et qui lui paraissait présenter les plus sérieuses garanties de soumission et de fidélité. D'ailleurs, il ne serait plus difficile dorénavant de s'en assurer, car Albuquerque laissait dans la nouvelle forteresse une garnison parfaitement en état de faire repentir Rais-Nordim de la moindre tentative de soulèvement ou velléité d'indépendance. À cette expédition d'Ormuz se rattache une anecdote bien connue, mais qu'on nous reprocherait, par cela même, de ne pas rapporter.

Comme le roi de Perse faisait réclamer à Noureddin le tribut que les souverains d'Ormuz avaient coutume de lui payer, Albuquerque fit apporter de ses navires quantité de boulets, de balles et de bombes, et les montrant aux envoyés, il leur dit que telle était la monnaie avec laquelle le roi de Portugal était accoutumé

de payer tribut. Il ne paraît pas que les ambassadeurs de Perse aient réitéré leur demande.

Avec sa sagacité ordinaire, Albuquerque sut ne pas blesser les habitants, qui revinrent bien vite dans la ville. Loin de les pressurer comme devaient bientôt le faire ses successeurs, il établit une administration intègre, qui sut faire aimer et respecter le nom portugais.

En même temps qu'il accomplissait lui-même ces merveilleux travaux, Albuquerque avait confié à quelques lieutenants la mission d'explorer les régions mystérieuses dont il leur avait ouvert l'accès en s'emparant de Malacca. C'est ainsi qu'il remit à Antonio et à Francisco d'Abreu le commandement d'une petite escadre portant deux cent vingt hommes, avec laquelle ils explorèrent tout l'archipel de la Sonde, Sumatra, Java, Anjoam, Simbala, Jolor, Galam, etc. ; puis, arrivés non loin de la côte d'Australie, ils remontèrent au nord, après avoir fait un voyage de plus de cinq cents lieues à travers des archipels dangereux, semés d'écueils et de récifs de corail, au milieu de populations souvent hostiles, jusqu'aux îles Buro et Amboine, qui font partie des Moluques. Après y avoir chargé leurs bâtiments de girofle, de muscade, de bois de sandal, de macis et de perles, ils mirent à la voile en 1512 pour regagner Malacca. Cette fois, le véritable pays des épices était atteint ; il ne restait plus qu'à y fonder des établissements, à en prendre définitivement possession, ce qui ne devait pas se faire beaucoup attendre.

La roche Tarpéienne est près du Capitole, a-t-on dit souvent. Alphonse d'Albuquerque devait en faire l'expérience, et ses derniers jours allaient être attristés par une disgrâce imméritée, résultat de calomnies et de mensonges, trame artistement ourdie

qui, si elle porta momentanément atteinte à sa réputation auprès du roi Emmanuel, n'est pas parvenue à obscurcir aux yeux de la postérité la gloire de cette grande figure. Autrefois déjà, on avait voulu faire croire au roi de Portugal que la prise de possession de Goa était une lourde faute ; son climat malsain devait, disait-on, décimer en peu de temps la population européenne. Confiant dans l'expérience et la prud'homie de son lieutenant, le roi n'avait pas voulu écouter ses ennemis, ce dont Albuquerque l'avait publiquement remercié en disant : « Je dois savoir bien plus de gré au roi Emmanuel d'avoir défendu Goa contre les Portugais, qu'à moi-même de l'avoir conquis deux fois. » Mais, en 1514, Albuquerque avait demandé au roi de lui accorder en récompense de ses services le titre de duc de Goa, et c'était cette démarche imprudente que devaient exploiter ses adversaires.

Soarez d'Albergavia et Diogo Mendes, qu'Albuquerque avait envoyés prisonniers en Portugal, après qu'ils s'étaient publiquement déclarés ses ennemis, parvinrent non-seulement à se laver de l'accusation qu'il avait portée contre eux, mais ils persuadèrent à Emmanuel que le vice-roi voulait se constituer un duché indépendant dont la capitale serait Goa, et ils finirent par obtenir sa disgrâce.

La nouvelle de la nomination d'Albergavia à la charge de capitaine général de Cochin parvint à Albuquerque lorsqu'il sortait du détroit d'Ormuz pour rallier la côte de Malabar. Déjà profondément atteint par la maladie, « il leva les mains au ciel, dit M. F. Denis dans son excellente histoire de Portugal, et prononça ce peu de mots : « Voici, je suis mal avec le roi pour l'amour des hommes, mal avec les hommes pour l'amour du roi. Vieillard, tourne-toi vers l'Église, achève de mourir, car il importe à ton

honneur que tu meures, et jamais tu n'as négligé de faire ce qui importait à ton honneur. »

Puis, arrivé en rade de Goa, Alphonse d'Albuquerque régla les affaires de sa conscience avec l'Église, se fit revêtir de l'habit de Saint-Jacques, dont il était commandeur, et, « le dimanche 16 décembre 1515, une heure avant l'aurore, il rendit son âme à Dieu. Là finirent tous ses travaux, sans qu'ils lui eussent jamais apporté aucune satisfaction. »

Albuquerque fut enterré en grande pompe. Les soldats qui avaient été les fidèles compagnons de ses merveilleuses aventures et les témoins de ses douloureuses tribulations se disputèrent, en pleurant, l'honneur de porter ses dépouilles jusqu'à la dernière demeure qu'il s'était choisie. Dans leur douleur, les Hindous eux-mêmes se refusaient à croire qu'il fût mort et prétendaient qu'il était allé commander les armées du ciel.

La découverte relativement récente d'une lettre d'Emmanuel prouve que, si ce roi fut momentanément trompé par les faux rapports des ennemis d'Albuquerque, il ne tarda cependant pas à lui rendre pleine et entière justice. Malheureusement, cette lettre réparatrice n'est jamais parvenue au second vice-roi de l'Inde ; elle aurait adouci l'amertume de ses derniers moments, tandis qu'il mourut avec la douleur de trouver ingrat envers lui un souverain, à la gloire et à la puissance duquel il avait consacré son existence.

Avec lui, dit Michelet, disparut chez les vainqueurs toute justice, toute humanité. Longtemps après, les Indiens allaient au tombeau du grand Albuquerque lui demander justice des vexations de ses successeurs.

Parmi les nombreuses causes qui amenèrent assez rapidement la décadence et le morcellement de cet immense empire colonial, dont Albuquerque avait doté sa patrie et qui, même après sa ruine, a laissé dans l'Inde des souvenirs ineffaçables, il faut citer, avec Michelet, l'éloignement et l'éparpillement des comptoirs, la faiblesse de la population du Portugal, peu proportionnée à l'étendue de ses établissements, l'amour du brigandage et les exactions d'une administration en désordre, mais par-dessus tout cet indomptable orgueil national qui empêcha le mélange des vainqueurs et des vaincus.

Cette décadence fut toutefois arrêtée par deux héros, Juan de Castro, si pauvre, après avoir manié tant de richesses, qu'il n'avait même pas de quoi s'acheter une poule pendant sa dernière maladie, et Ataïde, qui donnèrent encore une fois à ces populations corrompues l'exemple des plus mâles vertus et de l'administration la plus intègre. Mais, après eux, l'effondrement se produisit ; cet immense empire tomba entre les mains des Espagnols et des Hollandais, qui ne surent pas eux-mêmes le garder intact. Tout passe, tout se transforme. N'est-ce pas le cas de répéter, avec le dicton espagnol, mais en l'appliquant aux empires : la vie n'est qu'un songe ?

Deuxième partie · Chapitre premier · I

Les Conquistadores de l'Amérique centrale.

Hojeda. — Améric Vespuce. — Son nom donné au Nouveau-Monde. — Juan de la Cosa. — V. Yanez Pinzon. — Bastidas. — Diego de Lepe. — Diaz de Solis. — Ponce de Léon et la Floride. —

Balboa découvre l'océan Pacifique. — Grijalva explore les côtes du Mexique.

Les lettres et les récits de Colomb et de ses compagnons, qui s'étendaient complaisamment sur l'abondance de l'or et des perles trouvés dans les pays récemment découverts, avaient enflammé l'imagination d'un certain nombre de commerçants avides et d'une foule de gentilshommes, amoureux des aventures.

Le 10 avril 1495, le gouvernement espagnol avait publié une permission générale d'aller découvrir de nouvelles terres ; mais les abus qui se produisirent aussitôt et les plaintes de Colomb, sur les priviléges duquel on empiétait ainsi, amenèrent le retrait de cette cédule, le 2 juin 1497. Quatre ans plus tard, il fallut encore renouveler la prohibition et lui donner, comme sanction, des peines plus sévères.

Il se produisit alors une sorte d'entraînement général, favorisé, du reste, par l'évêque de Badajoz, Fonseca, dont Colomb eut tant à se plaindre, et par les mains de qui passaient toutes les affaires des Indes.

Àpeine l'Amiral venait-il de quitter San-Lucar pour son troisième voyage, que quatre expéditions de découverte s'organisèrent presque simultanément aux frais de riches armateurs, au premier rang desquels figurent les Pinzon et Américo Vespuce.

De ces expéditions, la première, composée de quatre navires, quitta le port de Santa-Maria, le 20 mai 1499, sous le commandement d'Alonso de Hojeda, qui emmenait avec lui Juan de La Cosa, comme pilote, et Américo Vespuce, dont les fonctions ne sont pas déterminées, mais qui semble avoir été l'astronome de la flotte.

Avant de résumer très-brièvement l'historique de ce voyage, nous donnerons quelques détails sur ces trois hommes, dont le dernier surtout joue dans l'histoire de la découverte du nouveau monde un rôle d'autant plus important que celui-ci a reçu son nom.

Hojeda, né à Cuenca vers 1465, élevé dans la maison des ducs de Médina-Celi, avait fait ses premières armes dans les guerres contre les Maures. Enrôlé parmi les aventuriers que Colomb avait recrutés pour son second voyage, il s'était à plusieurs reprises fait remarquer par sa froide résolution en même temps que par les ressources de son esprit ingénieux. Quelles causes amenèrent entre Colomb et Hojeda une rupture complète, après les services éminents que ce dernier avait rendus, notamment en 1495, où il avait décidé de la bataille de La Vega dans laquelle la confédération caraïbe fut anéantie ? On ne sait. Toujours est-il qu'à son arrivée en Espagne, Hojeda trouva auprès de Fonseca appui et protection. Le ministre des Indes lui aurait même communiqué, dit-on, le journal du dernier voyage de l'Amiral et la carte des pays qu'il avait découverts.

Le premier pilote de Hojeda était Juan de La Cosa, né vraisemblablement à Santona, dans le pays biscayen. Il avait souvent navigué à la côte d'Afrique avant d'accompagner Colomb dans son premier voyage et dans la seconde expédition, où il remplissait les fonctions d'hydrographe (maestro de hacer cartas).

Comme témoignage de l'habileté cartographique de La Cosa, nous possédons deux cartes très curieuses : l'une enregistre toutes les données acquises sur l'Afrique en 1500 ; l'autre, sur vélin et enrichie de couleurs comme la précédente, retrace les découvertes de Colomb et de ses successeurs.

Le second pilote était Barthélemy Roldan, qui avait fait également avec Colomb le voyage de Paria.

Quant à Améric Vespuce, ses fonctions étaient, comme nous l'avons dit, assez mal définies ; il était là pour aider à découvrir (per ajutare a discoprire, dit le texte italien de sa lettre à Soderini).

Né à Florence le 9 mars 1451, Amerigo Vespucci appartenait à une famille considérable et très-aisée. Il avait étudié avec fruit les mathématiques, la physique et l'astrologie, comme on disait alors. Ses connaissances en histoire et en littérature, si l'on juge d'après ses lettres, étaient assez vagues et mal dirigées. Il avait quitté Florence vers 1492, sans but bien déterminé, et s'était rendu en Espagne, où il s'occupa d'abord de transactions commerciales. C'est ainsi qu'on le voit à Séville facteur dans la puissante maison de commerce de son compatriote Juanoto Berardi. Comme cette maison avait fait à Colomb les avances pour son second voyage, il y a lieu de penser que Vespuce avait connu l'amiral à cette époque. À la mort de Juanoto, en 1495, Vespuce fut placé par ses héritiers à la tête de la comptabilité de la maison.

Soit qu'il fût fatigué d'une situation qu'il ne croyait pas à la hauteur de ses capacités, soit qu'il fût pris, à son tour, de la fièvre des découvertes, ou qu'il pensât faire rapidement fortune dans ces pays neufs qu'on disait si riches, Vespuce se joignit, en 1499, à l'expédition de Hojeda, comme en fait foi la déposition de ce dernier dans le procès intenté par le fisc aux héritiers de Colomb.

La flottille, composée de quatre bâtiments, mit à la voile de Santa-Maria le 20 mai, et, se dirigeant au sud-ouest, n'employa que vingt-sept jours pour découvrir le continent américain dans

un endroit qui fut appelé Vénézuéla, parce que les habitations, construites sur pilotis, rappelaient celles de Venise. Hojeda, à la suite de quelques tentatives inutiles pour s'aboucher avec les indigènes, qu'il dut maintes fois combattre, vit l'île Marguerite ; après un voyage de quatre-vingts lieues à l'est de l'Orénoque, il arriva au golfe de Paria, dans une baie qui fut nommée baie de las Perlas, parce que les indigènes s'y livraient à la pêche des huîtres perlières.

Guidé par les cartes de Colomb, Hojeda passa par la Bouche-du-Dragon, qui sépare la Trinité du continent, et revint dans l'ouest jusqu'au cap de la Vela. Puis, après avoir touché aux îles Caraïbes où il fit un grand nombre de prisonniers qu'il comptait vendre en Espagne, il dut relâcher à Yaquimo, dans l'île Espagnole, le 5 septembre 1499.

L'Amiral, connaissant la hardiesse et l'esprit remuant de Hojeda, craignit de le voir apporter un nouvel élément de trouble dans la colonie. Il dépêcha donc Francisco Roldan avec deux caravelles afin de connaître les motifs de sa venue et de s'opposer, si besoin était, à son débarquement. L'Amiral avait été bien inspiré. À peine débarqué, Hojeda s'aboucha avec un certain nombre de mécontents, excita un soulèvement à Xaragua et résolut d'expulser Colomb. Après quelques escarmouches qui n'avaient pas tourné à son avantage, il fallut que, dans une entrevue, Roldan, Diego de Escobar et Juan de La Cosa s'interposassent pour décider Hojeda à quitter Española. Il emmenait, dit Las Casas, une prodigieuse cargaison d'esclaves, qu'il vendit sur le marché de Cadix pour des sommes énormes. Au mois de février 1500. il rentra en Espagne, où il avait été précédé par A. Vespuce et B. Roldan, qui avaient opéré leur retour le 18 octobre 1499.

La latitude la plus méridionale qu'Hojeda ait atteinte dans ce voyage est le 4 degré N., et l'expédition de découvertes proprement dite ne dura que trois mois et demi.

Si nous nous sommes un peu étendu sur ce voyage, c'est qu'il est le premier qu'ait accompli Vespuce. Certains auteurs, notamment Varnhagen et, tout dernièrement encore, M. H. Major, dans son histoire du prince Henri le Navigateur, admettent que le premier voyage de Vespuce est de 1497 et qu'il aurait, par conséquent, vu le continent américain avant Christophe Colomb. Nous avons tenu à bien établir la date de 1499 en nous étayant de l'autorité de Humboldt, qui a consacré tant d'années à l'examen de l'histoire de la découverte de l'Amérique, de M. Ed. Charton et de M. Jules Codine, qui a traité cette question dans le Bulletin de la Société de géographie de 1873 à propos de l'ouvrage de M. Major.

« Quand même il serait vrai, dit Voltaire, que Vespuce eût fait la découverte de la partie continentale, la gloire n'en serait pas à lui ; elle appartient incontestablement à celui qui eut le génie et le courage d'entreprendre le premier voyage, à Colomb. La gloire, comme dit Newton dans sa dispute avec Leibnitz, n'est due qu'à l'inventeur. » Mais comment admettre en 1497, dirons-nous avec M. Codine, « une expédition qui aurait découvert huit cent cinquante lieues de côtes de la terre ferme, sans qu'il en soit resté la moindre trace ni dans les grands historiens contemporains, ni dans les dépositions juridiques où, à propos des réclamations de l'héritier de Colomb contre le gouvernement espagnol, est exposée contradictoirement la priorité des découvertes de chaque chef d'expédition sur chaque partie de la côte parcourue ? »

Enfin les documents authentiques extraits des archives de la Casa de contratacion établissent que Vespuce fut chargé de l'ar-

mement des navires destinés à la troisième expédition de Colomb à Séville et à San-Lucar, depuis la mi-août 1497 jusqu'au départ de Colomb, le 30 mai 1498.

Les relations qu'on possède des voyages de Vespuce sont extrêmement diffuses, manquent de précision et de suite ; elles ne donnent sur les lieux qu'il a parcourus que des informations très vagues, pouvant s'appliquer à tel point de la côte aussi bien qu'à tel autre, et ne renferment enfin, sur les endroits dont ils ont été l'objet ainsi que sur les compagnons de Vespuce, aucune indication de nature à éclairer l'historien. Pas un seul nom de personnage connu, des dates qui se contredisent, voilà ce qu'on trouve dans ces lettres fameuses par le nombre de commentaires auxquels elles ont donné lieu. « Il y a, dit A. de Humboldt, comme un sort jeté pour embrouiller, dans les documents les plus authentiques, tout ce qui tient au navigateur florentin. »

Nous venons de raconter le premier voyage de Hojeda, avec lequel coïncide le premier voyage de Vespuce, suivant Humboldt, qui a comparé et mis en regard les principaux incidents des deux récits. Or, Varnhagen établit que, parti le 10 mai 1497, Vespuce pénétra le 10 juin suivant dans le golfe de Honduras, suivit les côtes du Yucatan et du Mexique, remonta le Mississipi et doubla, à la fin de février 1498, la pointe de la Floride. Après une relâche de trente-sept jours à l'embouchure du Saint-Laurent, il serait rentré en octobre 1498 à Cadix.

Si Vespuce avait réellement accompli cette navigation merveilleuse, il laisserait bien loin derrière lui tous les navigateurs ses contemporains. Ce serait en toute justice que son nom aurait été imposé au continent dont il aurait exploré une si longue ligne de littoral. Mais rien n'est moins établi, et l'opinion de Humboldt

a semblé jusqu'ici, aux écrivains les plus autorisés, réunir la plus grande somme de probabilités.

Améric Vespuce fit trois autres voyages. A. de Humboldt identifie le premier avec celui de V. Yañez Pinzon, et M. d'Avezac avec celui de Diego de Lepe (1499-1500). À la fin de cette dernière année, Giuliano Bartholomeo di Giocondo se fit auprès de Vespuce l'interprète du roi Emmanuel et l'engagea à passer au service du Portugal. Vespuce accomplit aux frais de cette puissance deux nouveaux voyages. Dans le premier, il n'est pas plus le chef de l'expédition que dans ceux qui l'ont précédé, et ne joue à bord de la flotte que le rôle d'un homme dont les connaissances nautiques peuvent devenir utiles dans certaines circonstances données. L'étendue des rivages américains longés pendant ce troisième voyage est comprise entre le cap Saint-Augustin et le 52 degré de latitude australe.

La quatrième expédition de Vespuce fut signalée par le naufrage du vaisseau amiral près de l'île Fernando de Noronha, circonstance qui empêcha les autres navires de continuer leur route, de faire voile au delà du cap de Bonne-Espérance vers Malacca, et qui les contraignit à atterrir à la baie de Tous-les-Saints, au Brésil. Ce quatrième voyage a sans doute été fait avec Gonzalo Coelho. Quant au troisième, on ignore complétement quel en était le chef.

Ces différentes expéditions n'avaient pas enrichi Vespuce ; sa situation à la cour de Portugal était si peu brillante qu'il se détermina à reprendre du service en Espagne. Il y fut nommé piloto mayor le 22 mars 1508. Comme des émoluments assez importants furent, pour lui, attachés à cette charge, il acheva ses jours, sinon riche, du moins à l'abri du besoin, et s'éteignit à Séville, le

22 février 1512, dans la conviction que, comme Colomb, il avait touché aux rivages de l'Asie.

Américic Vespuce est surtout célèbre parce que le nouveau monde, au lieu de s'appeler Colombie, comme c'eût été justice, a reçu son nom. Ce n'est cependant pas à lui qu'il en faut faire remonter la responsabilité. Longtemps et bien à tort, on l'a accusé d'impudence, de supercherie et de mensonge, en prétendant qu'il avait voulu obscurcir la gloire de Colomb et s'attribuer l'honneur d'une découverte qui ne lui appartenait pas. Il n'en est rien. Vespuce était aimé, estimé de Colomb et de ses contemporains, et rien, dans ses écrits, ne vient à l'appui de cette imputation calomnieuse. Il existe sept documents imprimés attribués à Vespuce. Ce sont les relations abrégées de ses quatre voyages, deux autres récits des troisième et quatrième voyages sous forme de lettres adressées à Lorenzo de Pier Francesco de Medici, enfin une lettre adressée au même personnage et relative aux découvertes des Portugais dans les Indes. Ces documents, imprimés sous forme de petites plaquettes ou de livrets, furent bientôt traduits en plusieurs langues et se répandirent par toute l'Europe.

Ce fut en 1507 qu'un certain Hylacolymus. dont le nom véritable serait Martin Waldtzemuller, dans un livre imprimé à Saint-Dié et intitulé Cosmographiæ introductio, propose le premier de donner à la nouvelle partie du monde le nom d'Amérique. En 1509 paraît à Strasbourg un petit traité de géographie qui suit la recommandation d'Hylacolymus ; en 1520 est imprimée à Bâle une édition de Pomponius Mela, qui contient une carte du nouveau monde avec le nom d'Amérique. Le nombre des ouvrages qui, depuis cette époque, employèrent la dénomination

proposée par Waldtzemuller devint tous les jours plus considérable,

Quelques années plus tard, mieux renseigné sur le véritable découvreur et sur la valeur des voyages de Vespuce, Waldtzemuller faisait disparaître de son ouvrage tout ce qui était relatif à ce dernier, et substituait partout au nom de Vespuce celui de Colomb. Trop tard ! L'erreur était consacrée.

Quant à Vespuce, il est fort peu probable qu'il ait eu connaissance des bruits qui se répandaient en Europe et de ce qui se passait à Saint-Dié. Les témoignages unanimes, pour louer son honorabilité, doivent définitivement le laver d'une accusation imméritée qui a trop longtemps pesé sur sa mémoire.

Presque en même temps que Hojeda, trois autres expéditions quittaient l'Espagne. La première, composée d'un seul bâtiment, sortit de la Barra Slatès au mois de juin 1499. Le commandant en était Pier Alonso Niño, qui avait servi sous l'Amiral dans ses deux derniers voyages. Il s'était adjoint un marchand de Séville, Christoval Guerra, qui avait sans doute fait les frais de l'entreprise. Ce voyage à la côte de Paria semble avoir eu pour but un commerce lucratif bien plutôt que l'intérêt scientifique. Aucune découverte nouvelle ne fut faite ; mais les deux voyageurs rapportèrent en Espagne, au mois d'avril 1500, une quantité de perles assez considérable pour exciter la cupidité de leurs compatriotes et le désir de tenter semblables aventures.

La seconde expédition était commandée par Vicente Yañez Pinzon, frère cadet d'Alonso, le commandant de la Pinta, qui se montra si jaloux de Colomb et qui avait adopté cette menteuse devise :

Yañez Pinzon, dont le dévouement à l'Amiral fut aussi grand que la jalousie de son frère, lui avait avancé le huitième des dépenses de l'entreprise et avait commandé la Niña dans l'expédition de 1492.

Il partit en décembre 1499 avec quatre navires, dont deux seulement rentrèrent à Palos à la fin de septembre 1500. Il aborda le continent un peu au-dessous des parages visités quelques mois auparavant par Hojeda, explora la côte sur une longueur de 700 à 800 lieues, découvrit le cap Saint-Augustin par 8°20' de latitude australe, suivit la côte au N.-O. jusqu'au Rio Grande, qu'il nomma Santa-Maria de la Mar dulce, et dans la même direction parvint jusqu'au cap San-Vicente.

Enfin, de janvier à juin 1500, Diego de Lepe, avec deux caravelles, explora les mêmes parages. Nous n'avons à enregistrer pour ce voyage que l'observation, très-importante, faite sur la direction des côtes du continent à partir du cap Saint-Augustin.

Àpeine Lepe venait-il de rentrer en Espagne que deux bâtiments sortaient de Cadix. Ils étaient armés par Rodrigo de Bastidas, homme honorable et riche, pour aller à la découverte de terres nouvelles, mais surtout dans le but de récolter de l'or et des perles, qu'on échangeait alors contre des verroteries et autres objets sans valeur.

Juan de La Cosa, dont l'habileté était proverbiale et qui, pour les avoir explorés, connaissait tous ces parages, était en réalité le chef de l'expédition. Les navigateurs gagnèrent la terre ferme, virent le rio Sinu, le golfe d'Uraba, et parvinrent au Puerto del Retrete ou de los Escribanos, dans l'isthme de Panama. Ce port, qui ne fut reconnu par Colomb que le 26 novembre 1502, est si-

tué à dix-sept milles de la ville bientôt célèbre, mais aujourd'hui détruite, de Nombre de Dios.

Bref, cette expédition, organisée par un négociant, devint, grâce à Juan de la Cosa, un des voyages les plus fertiles en découvertes. Par malheur, elle devait tristement finir. Les navires se perdirent dans le golfe de Xaragua, ce qui obligea Bastidas et La Cosa à gagner par terre Santo-Domingo. Là, Bovadilla, cet homme intègre, ce gouverneur modèle dont nous avons raconté l'infâme conduite envers Colomb, fit arrêter les deux explorateurs sous le prétexte qu'ils avaient acheté de l'or aux Indiens de Xaragua, et les expédia pour l'Espagne, où ils n'arrivèrent qu'après une horrible tempête, dans laquelle périt une partie de la flotte.

Après cette expédition féconde en résultats, les voyages de découvertes deviennent un peu moins fréquents pendant plusieurs années, qui furent consacrées par les Espagnols à asseoir leur domination dans les contrées où ils avaient fondé des établissements.

En 1493, la colonisation de l'Española avait été commencée et on bâtissait la ville d'Isabella. Christophe Colomb avait lui-même, deux ans plus tard, parcouru le pays, soumis les pauvres sauvages, avec l'aide de ces chiens terribles dressés à la chasse des Indiens, et il les avait astreints, eux habitués à ne rien faire, au travail excessif des mines. Bovadilla, puis Ovando, traitant les Indiens comme un troupeau de bestiaux, les avaient répartis entre les colons. Les cruautés envers cette malheureuse race devenaient tous les jours plus épouvantables. Dans un ignoble guet-apens, Ovando s'empara de la reine de Xaragua et de trois cents des principaux du pays. À un signal donné, ceux-ci furent passés

au fil de l'épée sans qu'on eût rien à leur reprocher. « Pendant plusieurs années, dit Robertson, l'or qu'on apportait aux fontes royales d'Espagne montait à 460,000 pesos environ (2,400,000 livres tournois), ce qui doit paraître une somme prodigieuse, si l'on fait attention à la grande augmentation de valeur que l'argent a acquise depuis le commencement du XVI siècle. » En 1511, Diego Velasquez fit avec trois cents hommes la conquête de Cuba, et là se renouvelèrent les scènes de massacre et de pillage qui ont rendu si tristement fameux le nom espagnol. On coupait les poings aux Indiens, on leur arrachait les yeux, on versait de l'huile bouillante ou du plomb fondu dans leurs blessures, quand on ne les brûlait pas à petit feu pour leur arracher le secret des trésors dont on les croyait possesseurs. Aussi la population diminuait-elle rapidement, et le jour n'était pas éloigné où elle serait complétement éteinte. Il faut lire, dans Las Casas, l'infatigable défenseur de cette race si odieusement persécutée, l'émouvant et horrible récit des tortures qu'elle eut partout à souffrir.

À Cuba, le cacique Hattuey, fait prisonnier, fut condamné à périr par le feu. Attaché au poteau, un franciscain s'efforçait de le convertir en lui promettant qu'il jouirait sur-le-champ de toutes les délices du paradis, s'il voulait embrasser la foi chrétienne.

« Y a-t-il quelques Espagnols, dit Hattuey, dans ce lieu de délices dont vous me parlez ? — Oui, répondit le moine, mais ceux-là seulement qui ont été justes et bons. — Le meilleur d'entre eux, répliqua le cacique indigné, ne peut avoir ni justice ni bonté ! Je ne veux pas aller dans un lieu où je rencontrerais un seul homme de cette race maudite. »

Ce seul fait ne suffit-il pas à peindre le degré d'exaspération où en étaient arrivées ces malheureuses populations ? Et ces hor-

reurs se reproduisaient partout où les Espagnols mettaient le pied ! Mais jetons un voile sur ces atrocités commises par des hommes qui se croyaient civilisés et prétendaient convertir au christianisme, cette religion de pardon et de charité, des peuples moins sauvages qu'eux-mêmes.

Pendant les années 1504 et 1505, quatre navires explorèrent le golfe d'Uraba. C'est le premier voyage pendant lequel Juan de La Cosa eut le commandement suprême. Il faut placer à la même époque le troisième voyage de Hojeda à la terre de Coquibacoa, voyage certain, suivant l'expression de Humboldt, mais très-obscur.

En 1507, Juan Diaz de Solis, de concert avec V. Yañez Pinzon, découvrit une vaste province connue depuis sous le nom de Yucatan. Quoique cette expédition n'ait été marquée par aucun événement mémorable, dit Robertson, elle mérite qu'on en fasse mention, parce qu'elle conduisit à des découvertes de la plus grande importance. C'est par la même raison que nous rappellerons le voyage de Diego de Ocampo qui, chargé de faire le tour de Cuba, reconnut le premier avec certitude que ce pays, regardé autrefois par Colomb comme une partie du continent, n'était qu'une grande île.

Deux ans plus tard, Juan Diaz de Solis et V. Pinzon, cinglant au sud vers la ligne équinoxiale, s'avancèrent jusqu'au 40 degré de latitude méridionale, et constatèrent avec surprise que le continent s'étendait à leur droite sur cette immense longueur. Ils débarquèrent plusieurs fois, prirent solennellement possession du pays, mais n'y fondèrent pas d'établissement, à cause de la faiblesse de leurs moyens. Le résultat le plus clair du voyage fut une appréciation plus exacte de l'étendue de cette partie du globe.

Le premier qui ait eu l'idée de fonder une colonie sur le continent est cet Alonso de Hojeda dont nous avons raconté plus haut les courses aventureuses. Sans fortune, mais connu pour son courage et son esprit entreprenant, il trouva facilement des associés, qui lui fournirent les fonds nécessaires à l'entreprise.

En même temps, Diego de Nicuessa, riche colon de l'Española, organisait une expédition dans le même but (1509). Le roi Ferdinand, toujours prodigue d'encouragements peu coûteux, leur accorda à tous deux force patentes et titres honorifiques, mais ne leur donna pas un maravédis. Il érigea sur le continent deux gouvernements, dont l'un s'étendait depuis le cap de la Vela jusqu'au golfe du Darien, et l'autre de ce golfe au cap Gracias a Dios. Le premier fut donné à Hojeda, le second à Nicuessa. Ces deux « conquistadores » eurent cette fois affaire à des populations moins débonnaires que celles des Antilles. Bien décidées à s'opposer à l'envahissement de leur pays, elles disposaient de moyens de résistance nouveaux pour les Espagnols. Aussi la lutte fut-elle acharnée. Dans un seul combat, soixante-dix des compagnons de Hojeda périrent sous les flèches des sauvages, armes terribles trempées dans le « curare, » poison si violent que la moindre blessure était suivie de mort. Nicuessa, de son côté, avait fort à faire pour se défendre, si bien que, malgré deux renforts considérables reçus de Cuba, la plupart de ceux qui s'étaient engagés dans ces expéditions périrent dans l'année de suites de blessures, de fatigues, de maladies ou de privations. Les survivants fondèrent la petite colonie de Santa-Maria el Antigua, dans le Darien, sous le commandement de Balboa.

Mais, avant de raconter la merveilleuse expédition de ce dernier, nous devons enregistrer la découverte d'une contrée qui

forme l'extrémité septentrionale de cet arc profondément creusé dans le continent qui porte le nom de golfe du Mexique. En 1502, Juan Ponce de Léon, d'une des plus vieilles familles d'Espagne, était arrivé avec Ovando dans l'Española. Il avait contribué à la soumission de cette île et conquis en 1508 l'île San-Juan de Porto-Rico. Ayant entendu dire à des Indiens qu'il existait, dans l'île de Bimini, une fontaine miraculeuse dont les eaux rajeunissaient ceux qui en buvaient, Ponce de Léon résolut d'aller à sa recherche. Il faut croire qu'il sentait le besoin d'expérimenter cette eau, bien qu'il n'eût alors qu'une cinquantaine d'années.

Ponce de Léon équipa donc à ses frais trois vaisseaux, et partit du port Saint-Germain de Porto-Rico, le 1 mars 1512. Il se dirigea vers les Lucayes, qu'il visita consciencieusement ainsi que l'archipel des Bahama. S'il ne rencontra pas la fontaine de Jouvence qu'il cherchait si naïvement, il trouva du moins une terre qui lui parut fertile et à laquelle il donna le nom de Floride, soit parce qu'il y débarqua le jour de Pâques-Fleuries, soit à cause de son aspect enchanteur. Une telle découverte aurait satisfait un chercheur moins convaincu. Mais Ponce de Léon s'en alla d'île en île, dégustant toutes les sources qu'il rencontrait, sans s'apercevoir cependant que ses cheveux blancs redevinssent noirs ni que ses rides disparussent. Las enfin de ce métier de dupe, après six mois de courses infructueuses, il quitta la partie, laissant Perez de Ortubia et le pilote Antonio de Alaminos continuer la recherche, et rentra à Porto-Rico le 5 octobre. « Il y essuya beaucoup de railleries, dit le P. Charlevoix, de ce qu'on le voyait revenir très-souffrant et plus vieux qu'il n'était parti. »

On pourrait ranger cette expédition, ridicule dans ses motifs, mais fertile par ses résultats, au nombre des voyages imaginaires,

si elle n'était garantie par des historiens aussi sérieux que Pierre Martyr, Oviedo, Herrera et Garcilasso de la Vega.

Vasco Nuñez de Balboa, de quinze ans plus jeune que Ponce de Léon, était venu en Amérique avec Bastidas et s'était établi dans l'Española. Mais là, comme un grand nombre de ses compatriotes, malgré le repartimiento d'Indiens qui lui avait été attribué, il s'était si bien endetté qu'il ne désirait rien tant que se soustraire aux poursuites de ses nombreux créanciers. Par malheur, un règlement défendait à tout navire en charge pour la Terre-Ferme de recevoir à son bord les débiteurs insolvables. Grâce à son esprit ingénieux, Balboa sut tourner la difficulté et se fit rouler dans un tonneau vide jusqu'au navire qui portait Encisco au Darien. Quoi qu'il en eût, le chef de l'expédition dut accepter le concours si singulièrement imposé de ce brave aventurier qui ne fuyait que devant les recors, comme il le prouva aussitôt débarqué. Les Espagnols, habitués à trouver si peu de résistance dans les Antilles, ne purent soumettre les populations féroces de la Terre-Ferme. À cause de leurs dissensions intestines, ils durent se réfugier à Santa-Maria el Antigua, que Balboa, élu commandant à la place d'Encisco, fonda dans le Darien.

S'il avait pu se faire craindre des Indiens par sa bravoure personnelle, par la férocité de son lévrier Léoncillo, plus redouté que vingt hommes armés et qui recevait régulièrement la paye d'un soldat, Balboa avait également su leur imposer une certaine sympathie par sa justice et par sa modération relative, car il n'admettait pas les cruautés inutiles. Pendant plusieurs années, Balboa recueillit de précieux renseignements sur cet El Dorado, ce pays de l'or qu'il ne devait pas atteindre lui-même, mais dont il devait faciliter l'accès à ses successeurs.

C'est ainsi qu'il apprit l'existence à six soleils (six jours de voyage) d'une autre mer, l'océan Pacifique, qui baignait le Pérou, pays où l'on trouvait de l'or en grande quantité. Balboa. dont le caractère était aussi fortement trempé que ceux de Cortès et de Pizarre, mais qui n'eut pas comme eux le temps de faire preuve des qualités extraordinaires que la nature lui avait départies, ne se trompa pas sur la valeur de cette information, et comprit toute la gloire qu'une telle découverte ferait jaillir sur son nom.

Il réunit cent quatre-vingt-dix volontaires, tous soldats intrépides, habitués comme lui aux hasards de la guerre, acclimatés aux effluves malsains d'une contrée marécageuse où les fièvres, la dyssenterie et les maladies de foie sont à l'état endémique.

Si l'isthme du Darien n'a pas plus de soixante milles de largeur, il est coupé par une chaîne de hautes montagnes au pied desquelles des terrains d'alluvion, extrêmement fertiles, entretiennent une végétation luxuriante dont les Européens ne peuvent se faire une idée. C'est un fouillis inextricable de lianes, de fougères, d'arbres gigantesques qui cachent complétement le soleil, véritable forêt vierge que coupent par places des flaques d'eau marécageuse et qu'habitent une multitude d'oiseaux, d'insectes et d'animaux dont personne ne vient jamais troubler les ébats. Une chaleur humide anéantit les forces et abat en peu de temps l'énergie de l'homme le plus robuste.

Àces obstacles que la nature semblait avoir semés à plaisir sur la route que Balboa devait parcourir, allaient s'ajouter ceux, non moins redoutables, que les féroces habitants de ce pays inhospitalier devaient lui opposer. Sans souci des risques que pouvait faire courir à son expédition la fidélité problématique de ses guides et de ses auxiliaires indigènes, Balboa partit, escorté par

un millier d'Indiens porteurs et par une troupe de ces terribles lévriers qui avaient pris goût à la chair humaine dans l'Española.

Des tribus qu'il rencontra sur son chemin, les unes s'enfuirent dans les montagnes avec leurs provisions ; les autres, mettant à profit les accidents du terrain, essayèrent de lutter. Marchant au milieu des siens, souffrant de leurs privations, ne s'épargnant jamais, Balboa sut relever leur courage plus d'une fois défaillant, et leur inspirer un tel enthousiasme qu'après vingt-cinq jours de marche et de combats, il put enfin découvrir du haut d'une montagne cet immense Océan, dont, quatre jours après, l'épée nue d'une main, la bannière de Castille de l'autre, il prit possession au nom du roi d'Espagne. La partie du Pacifique qu'il venait d'atteindre est située à l'est de Panama et porte encore aujourd'hui le nom de golfe de San-Miguel que Balboa lui avait donné. Les renseignements obtenus des caciques du voisinage, qu'il soumit par les armes et chez lesquels il fit un butin considérable, concordaient de tout point avec ceux qu'il avait recueillis à son départ.

Il existait bien, dans le sud, un vaste empire, « si riche en or que les plus vils instruments en étaient faits », où des animaux domestiques, les lamas, dont la figure, dessinée par les indigènes, rappelait celle du chameau, avaient été apprivoisés et portaient de lourds fardeaux. Ces détails intéressants et la grande quantité de perles qui lui furent offertes confirmèrent Balboa dans cette idée qu'il avait atteint les contrées asiatiques décrites par Marco Polo, et qu'il était non loin de cet empire de Cipango dont le voyageur vénitien avait décrit les merveilleuses richesses, qui miroitaient sans cesse devant les yeux de ces avides aventuriers.

Àplusieurs reprises, Balboa traversa l'isthme du Darien, et toujours dans des directions nouvelles. Aussi A. de Humboldt a-

t-il pu dire avec raison que ce pays était mieux connu au commencement du seizième siècle que de son temps. Bien plus, Balboa avait lancé sur l'Océan qu'il avait découvert des bâtiments construits par ses ordres, et il préparait un formidable armement, avec lequel il comptait conquérir le Pérou, lorsqu'il fut odieusement et juridiquement mis à mort par ordre du gouverneur du Darien, Pedrarias Davila, jaloux de la réputation qu'il avait déjà conquise et de la gloire qui allait sans doute récompenser son audace dans l'expédition qu'il projetait. La conquête du Pérou se trouva donc retardée de vingt-cinq ans, grâce à l'envie criminelle d'un homme dont le nom est devenu, par l'assassinat de Balboa, presque aussi tristement célèbre que celui d'Érostrate.

Si, grâce à Balboa, on avait recueilli les premiers documents un peu précis sur le Pérou, un autre explorateur devait en fournir de non moins importants touchant ce vaste empire du Mexique, qui avait imposé sa domination à presque toute l'Amérique centrale. Juan de Grijalva avait reçu, en 1518, le commandement d'une flottille de quatre bâtiments armés par Diego Velasquez, le conquérant de Cuba, pour recueillir des renseignements sur le Yucatan, vu l'année précédente par Hernandez de Cordova. Grijalva, accompagné du pilote Alaminos, qui avait fait avec Ponce de Léon le voyage de la Floride, avait sous ses ordres deux cent quarante volontaires dont faisait partie Bernal Dias del Castillo, ce naïf auteur d'une si intéressante histoire de la conquête du Mexique, à laquelle nous ferons plus d'un emprunt.

Après treize jours de navigation, Grijalva relevait sur la côte de Yucatan l'île de Cozumel, doublait le cap Cotoche, et s'enfonçait dans la baie de Campêche. Il débarquait le 10 mai à Potonchan, dont les habitants, malgré l'étonnement que leur causaient

les navires, qu'ils prenaient pour des monstres marins, et ces hommes au visage pâle qui lançaient la foudre, défendirent si vigoureusement l'aiguade et la ville, que cinquante-sept Espagnols furent tués et un grand nombre blessés. Une si chaude réception n'encouragera pas Grijalva à faire un long séjour chez cette nation belliqueuse. Il reprit donc la mer, après quatre jours de relâche, continua à longer dans l'ouest la côte du Mexique, entra le 17 mai dans une rivière appelée Tabasco par les indigènes, et s'y vit bientôt entouré d'une flottille d'une cinquantaine de pirogues, chargées de guerriers, prêts à engager le combat. Grâce à la prudence de Grijalva et aux démonstrations amicales qu'il ne ménagea pas, la paix ne fut point troublée.

« Nous leur fîmes dire, écrit Bernal Dias, que nous étions sujets d'un grand empereur ayant nom don Carlos, qu'eux aussi doivent le prendre pour maître et qu'ils s'en trouveront bien. Ils nous répondirent qu'ils avaient déjà un souverain et qu'ils ne comprenaient pas que, à peine arrivés, nous leur en offrissions un autre avant de les connaître. » Il faut avouer que cette réponse ne sentait pas trop son sauvage.

En échange de quelques bibelots européens sans valeur, les Espagnols reçurent du pain de yucca, de la gomme copale, des morceaux d'or taillés en forme de poissons ou d'oiseaux, ainsi que des vêtements de coton fabriqués dans le pays. Comme les indigènes, embarqués au cap Cotoche, n'entendaient pas bien la langue des habitants de Tabasco, la relâche en cet endroit fut abrégée et l'on reprit la mer. On passa devant le rio Guatzacoalco, on aperçut les sierras neigeuses de San-Martin et l'on jeta l'ancre à l'embouchure d'un fleuve qui fut appelé Rio de las Banderas, à

cause des nombreuses bannières blanches qu'en signe de paix les indigènes déployèrent à la vue des étrangers.

Lorsqu'il débarqua, Grijalva fut reçu avec les honneurs qu'on rendait aux dieux. On l'encensa avec le copal, et on déposa à ses pieds plus de quinze cents piastres de petits joyaux en or, des perles vertes et des haches de cuivre. Après avoir pris possession du pays, les Espagnols gagnèrent une île qui fut appelée île de los Sacrificios, parce qu'on y trouva, sur une sorte d'autel placé en haut d'un long escalier, cinq Indiens sacrifiés depuis la veille, la poitrine ouverte, le cœur arraché, les bras et les cuisses coupés. Puis, on s'arrêta devant une autre petite île, qui reçut le nom de San-Juan, du nom du saint que l'on fêtait ce jour même, et auquel on ajouta le mot Culua, qu'on entendait répéter par les Indiens de ces parages. Or, Culua était l'ancien nom du Mexique, et cette île San-Juan de Culua est aujourd'hui Saint-Jean d'Ulloa.

Après avoir chargé sur un navire qu'il expédia à Cuba tout l'or qu'il avait récolté, Grijalva continuait à suivre la côte, découvrait les sierras de Tusta et de Tuspa, recueillait de nombreux et d'utiles renseignements sur cette contrée populeuse, et arrivait au Rio Panuco, où il se vit assailli par une flottille d'embarcations contre lesquelles il eut toutes les peines du monde à se défendre.

L'expédition touchait à sa fin, les navires étaient en fort mauvais état et les vivres épuisés ; les volontaires, blessés ou malades, se trouvaient en tout cas trop peu nombreux pour être laissés, même à l'abri de fortifications, au milieu de ces populations guerrières. Les chefs eux-mêmes n'étaient plus d'accord. Bref, après avoir radoubé le plus grand des navires dans le rio Tonala, où Bernal Dias se vante d'avoir semé les premiers pépins d'orangers qui vinrent au Mexique, les Espagnols reprirent la route de

Santiago de Cuba, où ils arrivèrent le 15 novembre, après une croisière de sept mois, et non pas de quarante-cinq jours, comme le dit M. Ferdinand Denis dans la Biographie Didot, et comme il est répété dans les Voyageurs anciens et modernes de M. Ed. Charton.

Considérables étaient les résultats obtenus dans ce voyage. Pour la première fois, l'immense ligne de côtes qui forme la presqu'île de Yucatan, la baie de Campêche et le fond du golfe du Mexique avait été explorée sans discontinuité, de cap en cap. Non-seulement on savait maintenant que le Yucatan n'était pas une île, comme on l'avait cru, mais on avait recueilli de nombreuses et précises informations sur l'existence du riche et puissant empire du Mexique. On avait été surtout frappé des marques d'une civilisation plus avancée que celle des Antilles, de la supériorité de l'architecture, de la culture habile du sol, de la délicatesse de tissu des vêtements de coton et du fini des ornements d'or que portaient les indigènes, toutes choses qui devaient exalter chez les Espagnols de Cuba la soif des richesses et les décider à s'élancer, modernes Argonautes, à la conquête de cette nouvelle Toison d'or.

Mais, cette périlleuse et intelligente navigation qui jetait un jour si nouveau sur la civilisation indienne, Grijalva n'en devait pas recueillir les fruits. Le sic vos, non vobis du poëte allait encore une fois, en cette circonstance, trouver son application.

Deuxième partie · Chapitre premier · II

Fernand Cortès. — Son caractère. — Sa nomination. — Préparatifs de l'expédition et tentatives de Velasquez pour l'arrêter. — Débarquement à Vera Cruz. — Du Mexique et de l'empereur Montézuma. — La république de Tlascala. — Marche sur Mexico. — L'empereur prisonnier. — Défaite de Narvaez. — La Noche triste. — Bataille d'Otumba. — Second siége et prise de Mexico. — Expédition de Honduras. — Voyage en Espagne. — Expéditions dans l'océan Pacifique. — Second voyage de Cortès en Espagne. — Sa mort.

Velasquez n'avait pas attendu le retour de Grijalva pour expédier en Espagne les riches productions des contrées découvertes par celui-ci, et solliciter du conseil des Indes, ainsi que de l'évêque de Burgos, un surcroît d'autorité qui lui permît d'en tenter la conquête. En même temps, il préparait un nouvel armement proportionné aux dangers et à l'importance de l'entreprise qu'il méditait. Mais, s'il lui était relativement facile de rassembler le matériel et le personnel nécessaires, Velasquez, qu'un vieil écrivain nous représente comme peu généreux, crédule et porté au soupçon, eut plus de mal à lui trouver un chef. Ce dernier, en effet, devait réunir des qualités presque toujours incompatibles : un grand talent et un courage intrépide, sans lesquels il n'y avait pas de succès à espérer, en même temps assez de docilité et de soumission pour ne rien faire sans ordres et lui laisser, à lui qui ne courait aucun risque, la gloire de l'entreprise et de son succès. Les uns, braves et entreprenants, ne voulaient pas être réduits au rôle d'instruments ; les autres, plus dociles ou plus dissimulés, manquaient des qualités requises pour la réussite d'une si vaste entreprise ; ceux-ci, et c'étaient ceux qui venaient de faire cam-

pagne avec Grijalva, voulaient qu'on donnât à leur chef le commandement suprême ; ceux-là préféraient Agustin Bermudez ou Bernardino Velasquez. Pendant ces pourparlers, deux favoris du gouverneur, Andrès de Duero, son secrétaire, et Amador de Lares, contrôleur à Cuba, firent alliance avec un hidalgo nommé Fernando Cortès, à la condition de partager l'apport de celui-ci.

« Ils s'exprimèrent, dit Bernal Dias, en termes si bons et si mielleux, faisant de grands éloges de Cortès, assurant que c'était bien l'homme à qui convenait cet emploi, que ce serait un chef intrépide et certainement très-fidèle à Velasquez, dont il était le filleul, qu'ils le laissèrent convaincu, et Cortès fut nommé capitaine général. Et comme Andrès de Duero était le secrétaire du gouverneur, il s'empressa de formuler les pouvoirs par écrit, de bonne encre, bien amples au gré de Cortès, et il les lui apporta dûment signés. »

Ce n'était certainement pas l'homme que Velasquez aurait choisi, s'il avait pu lire dans l'avenir. Cortès était né en 1485, à Medellin, dans l'Estramadure, d'une famille ancienne mais peu fortunée. Après avoir étudié quelque temps à Salamanque, il retourna dans sa ville natale, dont le séjour, calme et paisible, ne pouvait longtemps convenir à son bouillant caractère et à son humeur capricieuse. Il partit bientôt pour l'Amérique, comptant, pour avancer, sur la protection de son parent Ovando, gouverneur de l'Española.

Àson arrivée, Cortès occupa en effet plusieurs emplois honorables et lucratifs, sans compter qu'entre temps il prenait part aux expéditions dirigées contre les indigènes. Malheureusement, s'il s'initiait ainsi à la tactique indienne, il se familiarisait aussi avec ces actes de cruauté qui ont trop souvent souillé le nom cas-

tillan. En 1511, il accompagna Diego de Velasquez dans son expédition de Cuba et s'y distingua tellement, que, malgré certains dissentiments avec son chef, dissentiments complétement élucidés par les auteurs modernes, il reçut en récompense de ses services une large concession de terres et d'Indiens.

En peu d'années, grâce à son existence industrieuse, Cortès avait amassé trois mille castellanos, somme considérable pour sa position. Bien qu'il n'eût jamais, jusqu'alors, commandé en chef, son activité infatigable, qui avait succédé à la fougue désordonnée de la jeunesse, sa prudence bien connue, sa prud'homie, comme on disait autrefois, une grande rapidité de décision, enfin le talent, qu'on lui reconnaissait à un haut degré, de savoir gagner les cœurs par la cordialité de son caractère, telles furent les qualités qu'avaient fait valoir auprès de Velasquez ses deux protecteurs, Ajoutez à cela qu'il avait une belle prestance, une habileté prodigieuse dans tous les exercices du corps, et une force d'endurance rare, même parmi ces aventuriers habitués à tout souffrir.

Sa commission une fois reçue avec les marques de la reconnaissance la plus respectueuse, Cortès arbora à la porte de sa maison un étendard de velours noir brodé d'or, portant une croix rouge au milieu de flammes bleues et blanches, et au-dessous cette légende en latin : « Amis, suivons la croix, et si nous avons la foi, nous vaincrons par ce signe. » Il concentra dès lors toutes les ressources de son esprit ingénieux sur les moyens propres à faire réussir l'entreprise. Poussé par un enthousiasme que ne lui auraient jamais supposé ceux mêmes qui le connaissaient le mieux, non-seulement il consacra tout l'argent qu'il possédait à l'armement de sa flotte, mais encore il engagea ses propriétés, et

il emprunta à ses amis des sommes considérables, qui lui servirent à l'achat de vaisseaux, de vivres, de munitions de guerre et de chevaux. En peu de jours, trois cents volontaires s'enrôlèrent, attirés par la renommée du général, alléchés par les risques et les profits vraisemblables de l'entreprise.

Mais Vélasquez, toujours soupçonneux et sans doute poussé par quelques envieux, faillit arrêter l'expédition à ses débuts. Averti par ses deux protecteurs que le gouverneur voulait lui enlever le commandement en chef, Cortès eut bientôt pris sa résolution. Bien que les équipages fussent incomplets et l'armement insuffisant, il réunit ses hommes et leva l'ancre dans la nuit. Velasquez, ainsi joué, dissimula sa colère, mais mit tout en œuvre pour arrêter celui qui venait de secouer toute dépendance avec tant de désinvolture.

À Macaca, Cortès compléta ses approvisionnements et vit se ranger sous sa bannière un grand nombre des compagnons de Grijalva : Pedro de Alvarado et ses frères, Christoval de Olid, Alonzo de Avila, Hernandez de Puerto-Carrero, Gonzalo de Sandoval et Bernal Dias del Castillo, qui devait écrire, de ces événements quorum pars magna fuit, une précieuse chronique. Puis il se dirigea vers la Trinité, port situé sur la côte méridionale de Cuba, où il prit de nouveaux approvisionnements. Pendant ce temps, le gouverneur Verdugo recevait des lettres de Velasquez, lui enjoignant d'arrêter Cortès, à qui le commandement de la flotte venait d'être retiré. Mais c'eût été un acte dangereux pour la sécurité de la ville, et Verdugo s'abstint. Afin de réunir de nouveaux adhérents, Cortès se rendit à la Havane, tandis que son lieutenant Alvarado gagnait par terre le port, où furent faits les derniers préparatifs. Malgré l'insuccès de sa première tentative,

Velasquez expédia encore l'ordre d'arrêter Cortès ; mais le gouverneur Pedro Barba comprit sans peine l'impossibilité de l'exécuter au milieu de soldats qui auraient, suivant l'expression de Bernal Dias, volontiers donné leur vie pour Cortès.

Enfin, après avoir bien battu le rappel des volontaires et embarqué tout ce qui lui parut nécessaire, Cortès mit à la voile, le 18 février 1519, avec onze bâtiments, dont le plus fort jaugeait 100 tonneaux, 110 marins, 553 soldats, dont 13 arquebusiers, 200 Indiens de l'île et quelques femmes pour les travaux domestiques. Ce qui constituait la force de l'expédition, c'étaient ses dix pièces de canon, ses quatre fauconneaux pourvus d'abondantes munitions, et seize chevaux réunis à grand renfort d'argent. C'est avec ces moyens presque misérables et qu'il avait eu cependant tant de peine à rassembler, que Cortès allait entamer la lutte avec un souverain dont les domaines étaient plus étendus que tous ceux de la couronne d'Espagne, — entreprise dont les difficultés l'auraient sans doute fait reculer, s'il en avait pu entrevoir la moitié. Mais, il y a longtemps qu'un poëte l'a dit, la fortune sourit à ceux qui osent.

Après une violente tempête, l'expédition toucha à l'île de Cozumel, dont les habitants, soit par peur des Espagnols, soit par conviction de l'impuissance de leurs dieux, embrassèrent le christianisme. Au moment où la flotte quittait l'île, on eut la chance de recueillir un Espagnol nommé Jeronimo de Aguilar, depuis huit ans prisonnier des Indiens. Cet homme, qui avait parfaitement appris la langue maya, et qui avait autant de prudence que d'adresse, rendit bientôt les plus grands services comme interprète.

Cortès, après avoir doublé le cap Cotoche, descendit dans la baie de Campêche, dépassa Potonchan et remonta le rio Tabasco, dans l'espérance d'y être aussi bien reçu que l'avait été Grijalva et d'y récolter une aussi grande quantité d'or. Mais les dispositions des indigènes étaient entièrement changées, et l'on dut employer la violence. Malgré leur nombre et leur bravoure, les Indiens furent battus dans plusieurs actions, grâce à la terreur que leur inspirèrent les détonations des armes à feu et l'aspect des cavaliers montés, qu'ils prenaient pour des êtres surnaturels. Les Indiens perdirent beaucoup de monde dans ces combats, et les Espagnols eurent deux tués, quatorze hommes et plusieurs chevaux blessés ; on pansa ces derniers avec de la graisse d'Indien prise sur les morts. Enfin la paix fut conclue, et Cortès reçut des vivres, des habits de coton, un peu d'or et vingt femmes esclaves, parmi lesquelles était cette Marina, célébrée par tous les historiens de la conquête, qui devait rendre aux Espagnols tant de signalés services comme interprète.

Cortès continua sa course à l'ouest, cherchant un endroit propre au débarquement, mais il ne le trouva qu'à Saint-Jean d'Ulloa. À peine la flotte avait-elle jeté l'ancre, qu'un canot s'approcha sans crainte du vaisseau amiral. Grâce à Marina, qui était d'origine aztèque, Cortès apprit que les peuples de ce pays étaient sujets d'un grand empire dont leur province était une conquête récente. Leur monarque, appelé Moctheuzoma, mieux connu sous le nom de Montézuma, habitait Tenochtitlan ou Mexico, à soixante-dix lieues environ dans l'intérieur. Cortès fit part aux Indiens de ses intentions pacifiques, leur offrit quelques présents, et débarqua sur la plage torride et malsaine de Vera-Cruz. Les provisions affluèrent aussitôt. Mais, le lendemain du débarquement, Teutile, gouverneur de la province, envoyé par Monté-

zuma, se trouva assez embarrassé pour répondre à Cortès, qui lui demandait de le conduire sans retard devant son maître : Il savait toutes les inquiétudes et les craintes qui hantaient l'esprit de l'empereur depuis l'arrivée des Espagnols. Cependant, il fit déposer aux pieds du général des étoffes de coton, des manteaux en plumes et des objets d'or, dont la richesse ne fit qu'exciter la cupidité des Européens. Alors, pour donner à ces pauvres Indiens une idée de sa puissance, Cortès fit manœuvrer ses soldats et tirer quelques pièces d'artillerie, dont les décharges les glacèrent de terreur. Pendant tout le temps qu'avait duré l'entrevue, des peintres avaient reproduit sur des étoffes de coton blanc les vaisseaux, les troupes et tout ce qui avait frappé leur vue. Ces dessins, fort habilement exécutés, devaient être envoyés à Montézuma.

Avant de commencer le récit des luttes héroïques qui allaient se succéder, il nous semble à propos de donner quelques détails sur cet empire du Mexique, qui, si puissant qu'il parût, renfermait cependant de nombreux ferments de décadence et de dissolution. Ce fut ce qui permit à cette poignée d'aventuriers d'en faire la conquête.

La partie de l'Amérique soumise à Montézuma portait le nom d'Anahuac, et s'étendait entre 14 et 20 degrés de latitude nord. Vers le milieu de cette région, qui présente des climats très-variés à cause des différences d'altitude, un peu plus près du Pacifique que de l'Atlantique, se développe, sur une circonférence de soixante-sept lieues et à 7,500 pieds au-dessus de la mer, une vaste cuvette dont le fond contenait alors plusieurs lacs, et qui est connue sous le nom de vallée de Mexico, du nom de la capitale de l'empire.

Comme on doit le penser, nous possédons bien peu de détails authentiques sur un peuple dont les annales écrites ont été brûlées par des « conquistadores » ignorants et par des moines fanatiques, qui supprimèrent avec acharnement tout ce qui pouvait rappeler les traditions religieuses et politiques de la race conquise.

Venus du nord au septième siècle, les Toltèques avaient débouché sur le plateau de l'Anahuac. C'était une race intelligente, adonnée à l'agriculture et aux arts mécaniques, sachant travailler les métaux, et qui construisit la plupart des édifices somptueux et gigantesques dont on retrouve partout les ruines dans la Nouvelle-Espagne.

Après quatre siècles de domination, les Toltèques disparurent du pays avec autant de mystère qu'ils y avaient pénétré. Ils furent remplacés un siècle plus tard par une tribu sauvage venue du nord-ouest, et bientôt suivie d'autres peuplades plus avancées, qui semblent avoir parlé la langue toltèque. Les plus célèbres de ces tribus sont les Aztecs et les Alcolhuès ou Tezcucans, qui s'assimilèrent avec facilité la teinture de civilisation demeurée dans le pays avec les derniers Toltèques. Quant aux Aztecs, après une série de migrations et de guerres, ils se fixèrent en 1326 dans la vallée de Mexico, où ils bâtirent leur capitale Ténochtitlan. Pendant un siècle, grâce à un traité d'alliance offensive et défensive entre les États de Mexico, de Tezcuco et de Tlacopan rigoureusement observé, la civilisation aztèque, d'abord renfermée dans les limites de la vallée, déborda et n'eut bientôt plus pour bornes que le Pacifique et l'Atlantique.

En peu de temps, ces peuples étaient arrivés à un degré de civilisation supérieur à celui de toutes les tribus du nouveau

monde. Le droit de propriété était reconnu au Mexique, le commerce y était florissant, et trois sortes de monnaies assuraient le mécanisme de l'échange. La police était bien faite, et un système de relais, fonctionnant dans la perfection, permettait de transmettre rapidement les ordres du souverain d'un bout à l'autre de l'empire. Le nombre et la beauté des villes, la grandeur des palais, des temples et des forteresses dénotent une civilisation avancée, qui présente un singulier contraste avec les mœurs féroces des Aztecs. Rien de plus barbare et de plus sanguinaire que leur religion polythéiste. Les prêtres formaient une corporation très-nombreuse et jouissaient d'une grande influence, même dans les affaires exclusivement politiques. À côté de rites semblables à ceux des chrétiens, tels que le baptême et la confession, leur religion était un tissu des plus absurdes et des plus sanguinaires superstitions. C'est ainsi que les sacrifices humains, adoptés au commencement du quatorzième siècle, et d'abord assez rares, étaient bientôt devenus si fréquents qu'on évalue à vingt mille, année moyenne, le nombre des victimes immolées, et qui étaient pour la plupart fournies par les nations vaincues. Dans certaines circonstances, ce nombre fut même beaucoup plus élevé. C'est ainsi qu'en 1486, lors de l'inauguration du temple d'Huitzilopchit, soixante-dix mille captifs périrent en un seul jour.

Le gouvernement du Mexique était monarchique ; mais la puissance des empereurs, d'abord assez restreinte, s'était accrue avec les conquêtes et était devenue despotique. Le souverain était toujours choisi dans la même famille, et son avénement était marqué par de nombreux sacrifices humains.

L'empereur Montézuma appartenait à la caste sacerdotale, et son pouvoir en avait reçu de singuliers accroissements. À la suite de nombreuses guerres, il avait reculé les frontières et subjugué des nations qui accueillirent avec empressement les Espagnols, dont la domination leur paraissait devoir être moins pesante et moins cruelle que celle des Aztecs.

Il est parfaitement certain que si Montézuma fût tombé avec les forces considérables dont il disposait sur les Espagnols, lorsque ceux-ci occupaient la plage chaude et malsaine de Vera-Cruz, ils n'auraient pu, malgré la supériorité de leurs armes et de leur discipline, résister à un pareil choc. Ils auraient tous péri ou auraient été forcés de se rembarquer. Les destinées du nouveau monde eussent été complétement changées. Mais la décision, ce trait le plus saillant du caractère de Cortès, faisait entièrement défaut à Montézuma, qui ne sut à aucun moment prendre résolûment un parti.

Cependant, de nouveaux envoyés de l'empereur s'étaient rendus au camp espagnol, apportant à Cortès l'ordre de quitter le pays, et, sur le refus de ce dernier, tous rapports des indigènes avaient immédiatement cessé avec les envahisseurs. La situation se tendait. Cortès le comprit. Après avoir vaincu quelques hésitations qui s'étaient manifestées dans ses troupes, il fit jeter les fondations de la Vera-Cruz, forteresse qui devait lui servir de base d'opérations et de soutien pour un rembarquement possible. Il organisa ensuite une sorte de gouvernement civil, de junte, comme on dirait aujourd'hui, à laquelle il remit sa commission révoquée par Velasquez, et il se fit donner, au nom du roi, de nouvelles provisions avec les pouvoirs les plus étendus. Puis, il reçut les envoyés de la ville de Zempoalla qui venaient

solliciter son alliance et sa protection contre Montézuma, dont ils supportaient le joug avec impatience.

C'était vraiment jouer de bonheur que de trouver de tels alliés dès les premiers jours du débarquement. Aussi, Cortès, ne voulant pas laisser échapper cette occasion, accueillit avec faveur les Totonaques, se rendit dans leur capitale, et, après avoir fait construire une forteresse à Quiabislan sur le bord de la mer, il les décida à refuser le payement de l'impôt. Il profita de son séjour à Zempoalla pour exhorter ces peuples à se convertir au christianisme, et renversa leurs idoles, comme il l'avait fait à Cozumel, pour leur prouver toute l'impuissance de leurs dieux.

Pendant ce temps, un complot se nouait dans son camp, et, persuadé que, tant qu'il resterait un moyen de regagner Cuba, il aurait à lutter contre la lassitude et le mécontentement de ses soldats, Cortès fit jeter à la côte tous ses navires sous le prétexte qu'ils étaient en trop mauvais état pour servir plus longtemps. C'était là un acte d'audace véritablement inouï, qui forçait ses compagnons à vaincre ou à mourir.

N'ayant alors plus rien à craindre de l'indiscipline de ses troupes, Cortès partit le 16 août de Zempoalla avec cinq cents soldats, quinze chevaux et six canons de campagne, sans compter deux cents Indiens porteurs, destinés à tous les travaux serviles.

Il atteignit bientôt les frontières de la petite république de Tlascala, dont les peuples, féroces, ennemis de toute servitude, étaient depuis longtemps en lutte avec Montézuma. Cortès se flattait que son intention, tant de fois proclamée, de délivrer les Indiens du joug mexicain jetterait les Tlascalans dans ses bras et en ferait ses alliés. Il leur demanda donc passage sur leur terri-

toire pour gagner Mexico. Mais ses ambassadeurs furent retenus, et lorsqu'il s'avança dans l'intérieur du pays, il dut, pendant quatorze jours consécutifs, soutenir les attaques continuelles de jour et de nuit de plusieurs armées de 30,000 Tlascalans, qui déployèrent une bravoure et une opiniâtreté dont les Espagnols n'avaient pas encore vu d'exemple dans le nouveau monde.

Mais les armes de ces braves étaient trop primitives. Que pouvaient-ils avec des flèches et des lances armées d'obsidienne ou d'os de poisson, des pieux durcis au feu, des épées de bois, et surtout une tactique insuffisante. Lorsqu'ils s'aperçurent que, dans tous ces combats, qui avaient coûté la vie à un si grand nombre de leurs plus braves guerriers, pas un seul Espagnol n'avait été tué, ils prêtèrent à ces étrangers une nature supérieure, tout en ne sachant quelle opinion se faire d'hommes qui renvoyaient, les mains coupées, les espions surpris dans leur camp, et qui, après chaque victoire, non-seulement ne dévoraient pas les prisonniers comme l'auraient fait les Aztecs, mais encore les relâchaient chargés de présents et demandaient la paix.

Les Tlascalans se reconnurent donc vassaux de l'Espagne, et jurèrent de seconder Cortès dans toutes ses expéditions. De son côté, celui-ci devait les protéger contre leurs ennemis. Il n'était que temps d'ailleurs que la paix fût faite. Beaucoup d'Espagnols étaient blessés ou malades, tous étaient exténués de fatigue. Leur entrée triomphale à Tlascala, où ils furent accueillis comme des êtres surnaturels, ne tarda pas à leur faire oublier leurs souffrances.

Après vingt jours de repos dans cette ville, Cortès reprit sa marche vers Mexico avec une armée auxiliaire de six mille Tlascalans. Il se dirigea d'abord vers Cholula, considérée par les In-

diens comme une ville sainte, sanctuaire et résidence chérie de leurs dieux. Montézuma était bien aise d'y attirer les Espagnols, soit qu'il comptât que les dieux vengeraient eux-mêmes la violation de leurs temples, soit qu'il pensât qu'une sédition et qu'un massacre fussent plus faciles à organiser dans cette ville populeuse et fanatique.

Mais Cortès avait été averti par les Tlascalans d'avoir à se défier des protestations d'amitié et de dévouement des Cholulans. Quoi qu'il en fût, il prit ses quartiers dans l'intérieur de la ville, car il y allait de son prestige de paraître n'avoir rien à redouter. Averti par les Tlascalans que les femmes et les enfants étaient éloignés, et, par Marina, qu'un corps considérable de troupes était concentré aux portes de la cité, que des chausse-trappes et des tranchées étaient creusées dans les rues, tandis que les terrasses se couvraient de pierres et de traits, Cortès prévint ses ennemis, fit saisir les principaux de la ville et organisa le massacre d'une population surprise et privée de ses chefs. Pendant deux jours entiers, les malheureux Cholulans furent en butte à tous les maux que purent inventer la rage des Espagnols et la vengeance des Tlascalans, leurs alliés. Six mille habitants égorgés, les temples brûlés et la ville à moitié détruite, c'était là un exemple terrible, bien fait pour terrifier Montézuma et ses sujets.

Aussi partout, sur les vingt lieues qui le séparaient de la capitale, Cortès fut-il reçu comme un libérateur. Il n'était pas un cacique qui n'eût à se plaindre du despotisme impérial, ce qui confirmait Cortès dans l'espoir qu'il aurait facilement raison d'un empire si divisé.

Àmesure qu'ils descendaient des montagnes de Chalco, la vallée de Mexico, son lac immense, profondément découpé et entou-

ré de grandes villes, cette capitale bâtie sur pilotis, ces champs si bien cultivés, tout cela se déroulait devant les yeux émerveillés des Espagnols.

Sans s'inquiéter des perpétuelles tergiversations de Montézuma, qui ne sut jusqu'au dernier moment s'il recevrait les Espagnols en amis ou en ennemis, Cortès s'engagea sur la chaussée qui conduit à Mexico au travers du lac. Déjà, il n'était plus qu'à un mille de la ville, lorsque des Indiens, qu'à leur costume magnifique on reconnaissait pour de hauts personnages, vinrent le saluer et lui annoncer la venue de l'empereur.

Montézuma parut bientôt, porté sur les épaules de ses favoris dans une sorte de litière ornée d'or et de plumes ; en même temps qu'un dais magnifique le protégeait contre l'ardeur du soleil.

Àmesure qu'il avançait, les Indiens se prosternaient devant lui et se cachaient la tête, comme s'ils eussent été indignes de le contempler. Cette première entrevue fut cordiale, et Montézuma conduisit lui-même ses hôtes dans le quartier qu'il leur avait préparé. C'était un vaste palais, environné d'une muraille de pierre et défendu par des tours élevées. Cortès prit aussitôt ses dispositions de défense et fit braquer ses canons sur les avenues qui y conduisaient.

Àla seconde entrevue, des présents magnifiques furent offerts au général ainsi qu'à ses soldats. Montézuma raconta que, suivant une antique tradition, les ancêtres des Aztecs seraient venus, dans le pays, sous la conduite d'un homme blanc et barbu comme les Espagnols. Après avoir fondé leur puissance, il s'était embarqué sur l'Océan, en leur promettant que ses descendants

viendraient un jour les visiter et réformer leurs lois. S'il les recevait aujourd'hui, non comme des étrangers, mais comme des pères, c'est qu'il était persuadé de voir en eux les descendants de leur ancien chef et qu'il les priait de se regarder comme les maîtres de ses États.

Les jours suivants furent employés à visiter la ville, qui parut aux Espagnols plus grande, plus populeuse, plus belle qu'aucune autre de celles qu'ils avaient vues jusque-là en Amérique. Ce qui constituait sa singularité, c'étaient ces chaussées qui la mettaient en communication avec la terre ferme, chaussées coupées de place en place pour permettre un libre passage aux embarcations qui sillonnaient le lac. Sur ces ouvertures étaient jetés des ponts qui pouvaient être facilement détruits. Du côté de l'est, il n'y avait pas de chaussée, et l'on ne pouvait communiquer avec la terre ferme qu'au moyen de canots.

Cette disposition de Mexico n'était pas sans inquiéter Cortès, qui pouvait se voir tout d'un coup bloqué dans la capitale sans qu'il lui fût possible d'en sortir. Il résolut donc, pour prévenir toute tentative séditieuse, de s'assurer de l'empereur comme otage. Les nouvelles qu'il venait de recevoir lui fournissaient d'ailleurs un excellent prétexte : Qualpopoca, général mexicain, avait attaqué les provinces soumises aux Espagnols, blessé à mort Escalante et sept de ses soldats ; enfin la tête d'un prisonnier décapité, promenée de ville en ville, prouvait que les envahisseurs pouvaient être vaincus et n'étaient rien de plus que de simples mortels.

Cortès profita de ces événements pour accuser l'empereur de perfidie. Il prétendit que, s'il lui faisait bonne mine ainsi qu'à ses soldats, c'était afin de saisir l'occasion favorable de leur faire su-

bir le même traitement qu'à Escalante, procédé indigne d'un souverain et bien différent de la confiance avec laquelle Cortès était venu le trouver. Si, d'ailleurs, les soupçons que tous les Espagnols avaient conçus n'étaient pas fondés, l'empereur avait un moyen bien simple de se justifier en faisant punir Qualpopoca. Enfin, pour empêcher le retour d'agressions qui ne pouvaient que nuire à la bonne harmonie et afin de prouver aux Mexicains qu'il ne nourrissait contre les Espagnols aucun mauvais dessein, Montézuma n'avait d'autre parti à prendre que de venir résider au milieu d'eux. L'empereur ne s'y décida pas facilement, cela se comprend de reste, mais il lui fallut céder à la violence et aux menaces. En annonçant à ses sujets sa nouvelle résolution, il dut plusieurs fois leur assurer qu'il se mettait librement et de son plein gré entre les mains des Espagnols et les calmer par ces paroles, car ils menaçaient de se jeter sur les étrangers.

Ce coup audacieux réussit à Cortès au delà de ses espérances, Qualpopoca, son fils et cinq des principaux artisans de la révolte furent saisis par les Mexicains, remis à un tribunal espagnol, à la fois juge et partie, qui les condamna et les fit brûler vifs. Non content d'avoir puni des hommes qui n'avaient fait qu'exécuter les ordres de leur empereur et s'étaient opposés les armes à la main à l'envahissement de leur pays, Cortès imposa une nouvelle humiliation à Montézuma en lui mettant les fers aux pieds, sous prétexte que les coupables l'avaient accusé au dernier moment.

Pendant six mois, le « conquistador » exerça au nom de l'empereur, réduit au rôle de roi fainéant, l'autorité suprême, changeant les gouverneurs qui lui déplaisaient, faisant rentrer les impôts, présidant à tous les détails de l'administration, envoyant, dans les différentes provinces de l'empire, des Espagnols chargés

de reconnaître leurs productions et d'examiner avec un soin tout spécial les districts miniers et les procédés en usage pour la récolte de l'or.

Enfin, Cortès exploitait la curiosité que Montézuma montrait de voir des navires européens pour faire venir de Vera-Cruz des agrès et des apparaux, et pour construire deux brigantins destinés à assurer ses communications par le lac avec la terre ferme.

Enhardi partant de preuves de soumission et d'humilité, Cortès alla plus loin et exigea de Montézuma qu'il se reconnût le vassal et le tributaire de l'Espagne. Cet acte de foi et hommage fut accompagné, on le devine facilement, de riches et nombreux présents, ainsi que d'une forte contribution qui fut levée sans trop de difficulté. On en profita pour rassembler tout ce qui avait été extorqué en or et en argent aux Indiens, et le fondre, sauf certaines pièces qui furent conservées à cause de la beauté du travail. Le tout ne monta pas à plus de 600,000 pesos, soit 2,500,000 livres. Ainsi, quoique les Espagnols eussent mis en usage toute leur puissance, bien que Montézuma eût épuisé ses trésors pour les rassasier, le produit ne montait qu'à une somme dérisoire, bien peu en rapport avec l'idée que les conquérants s'étaient faite des richesses du pays.

Lorsqu'on eut mis à part le quint du roi, le quint pour Cortès, et qu'on eut distrait de quoi rembourser les sommes avancées pour les frais de l'armement, la part de chaque soldat ne s'éleva pas à cent pesos. Avoir éprouvé tant de fatigues, couru de si grands dangers et souffert tant de privations pour cent pesos, autant aurait valu rester à l'Española ! Si c'était à ce piètre résultat qu'aboutissaient les magnifiques promesses de Cortès, si le partage avait été fait avec justice, ce dont on n'était pas certain, il

était dérisoire de rester plus longtemps dans un pays si misérable, alors que, sous un chef moins prodigue de promesses, mais plus généreux, on pouvait gagner des contrées riches en or et en pierreries, où de braves guerriers auraient trouvé une juste compensation à leurs misères. Ainsi murmuraient ces aventuriers avides ; les uns acceptèrent en maugréant ce qui leur revenait, les autres le refusèrent dédaigneusement.

Si Cortès avait réussi à convaincre Montézuma dans tout ce qui touchait à la politique, il n'en fut pas de même pour ce qui avait trait à la religion. Jamais il ne put le décider à se convertir, et lorsqu'il voulut renverser les idoles comme il l'avait fait à Zempoalla, il souleva une sédition qui n'aurait pas manqué de devenir très sérieuse, s'il n'avait pas aussitôt abandonné ses projets. Dès lors, les Mexicains, qui avaient souffert presque sans résistance l'emprisonnement et la soumission de leur monarque, résolurent de venger leurs dieux insultés et préparèrent une révolte générale contre les envahisseurs.

C'est au moment où les choses semblaient prendre une tournure moins favorable à l'intérieur que Cortès reçut, de Vera-Cruz, la nouvelle que plusieurs navires croisaient devant le port. Tout d'abord, il crut que cette flotte de secours était envoyée par Charles-Quint en réponse à la lettre qu'il lui avait adressée, le 16 juillet 1619, par Puerto Carrerro et Montejo. Il fut bientôt détrompé et apprit que cet armement, organisé par Diego Velasquez, qui avait su avec quelle facilité son lieutenant avait secoué tous les liens de dépendance envers lui, avait pour but de le déposséder, de le faire prisonnier et de l'envoyer à Cuba, où son procès serait fait rapidement.

Cette flotte, dont le commandement avait été remis à Pamphilo de Narvaez, ne comptait pas moins de dix-huit vaisseaux, portant quatre-vingts cavaliers, cent fantassins, dont quatre-vingts mousquetaires, cent vingt arbalétriers et douze pièces de canon.

Narvaez débarqua sans opposition près du fort San-Juan d'Ulloa. Mais, ayant sommé Sandoval, gouverneur de Vera-Cruz, de lui remettre la ville, celui-ci se saisit de ceux qui s'étaient chargés de cette insolente commission et les envoya à Mexico. Cortès les remit aussitôt en liberté et tira d'eux des informations circonstanciées sur les projets et les forces de Narvaez. Le danger qu'il courait personnellement était grand. Les troupes armées par Velasquez étaient plus nombreuses, mieux fournies d'armes et de munitions que les siennes ; en outre, ce qui l'inquiétait, ce n'était pas la perspective d'être condamné, mis à mort, c'était la crainte de voir perdre le fruit de tous ses efforts et du préjudice que ces dissensions allaient porter à sa patrie. La situation était critique. Après avoir mûrement réfléchi et pesé le pour et le contre du parti qu'il allait prendre, Cortès se détermina à combattre, malgré tout son désavantage, plutôt que de sacrifier ses conquêtes et les intérêts de l'Espagne.

Avant d'en venir à cette extrémité, Cortès dépêcha à Narvaez son chapelain Olmedo, qui fut très-mal reçu, et vit rejeter dédaigneusement toutes les propositions d'accommodement. Olmedo eut plus de succès auprès des soldats, qui le connaissaient pour la plupart et auxquels il distribua nombre de chaînes, d'anneaux d'or et de bijoux, très-propres à leur donner une haute opinion des richesses du conquérant. Mais Narvaez, qui en fut informé, ne voulut pas laisser plus longtemps ses troupes exposées à la séduction ; il mit à prix la tête de Cortès et de ses principaux offi-

ciers et s'avança à sa rencontre. Ce dernier était trop habile pour livrer bataille dans des conditions défavorables. Il temporisa, lassa Narvaez et ses troupes, qui rentrèrent à Zempoalla, et prit si bien ses mesures que, la surprise et la terreur d'une attaque nocturne compensant l'infériorité de ses forces, il fit prisonnier son adversaire et toutes ses troupes, et ne perdit lui-même que deux soldats.

Le vainqueur traita bien les vaincus, leur laissant le choix ou de se retirer à Cuba ou de partager sa fortune. Cette dernière perspective, appuyée de présents et de promesses, parut tellement séduisante aux nouveaux débarqués, que Cortès se vit à la tête de mille soldats, le lendemain du jour où il était sur le point de tomber entre les mains de Narvaez.

Ce brusque revirement de fortune fut puissamment secondé par l'habileté diplomatique de Cortès, qui se hâta de reprendre le chemin de Mexico. Les troupes qu'il y avait laissées sous le commandement d'Alvarado, à la garde de ses trésors et de l'empereur son prisonnier, étaient réduites aux dernières extrémités par les indigènes, qui avaient tué ou blessé un grand nombre de soldats et tenaient le reste étroitement bloqué, sous la menace permanente d'un assaut général. Il faut avouer, du reste, que la conduite imprudente et criminelle des Espagnols et notamment le massacre, pendant une fête, des citoyens les plus distingués de l'empire, avaient amené le soulèvement qu'ils redoutaient et qu'ils avaient voulu prévenir.

Après avoir été rejoint par deux mille Tlascalans, Cortès accourut à marches forcées vers la capitale, où il arriva heureusement, sans que les Indiens eussent rompu les ponts des chaussées et des digues qui reliaient Mexico à la terre ferme. Malgré

l'arrivée de ce renfort, la situation ne s'améliora pas. Chaque jour, il fallait livrer de nouveaux combats et faire des sorties pour dégager les avenues des palais occupés par les Espagnols.

Cortès comprit alors la faute qu'il avait commise de venir s'enfermer dans une ville où il pouvait être forcé à tout instant, et d'où il lui était cependant si difficile de sortir. Il eut alors recours à Montézuma, qui pouvait, par son autorité et par le prestige dont il était encore entouré, apaiser le soulèvement, donner, en tout cas, un peu de répit aux Espagnols et préparer leur retraite. Mais, lorsque le malheureux empereur, devenu le jouet de Cortès, parut sur les murailles, revêtu de ses ornements royaux, et engagea ses sujets à cesser les hostilités, des murmures de mécontentement s'élevèrent, des menaces furent proférées ; les hostilités recommencèrent, et, avant que les soldats eussent eu le temps de le protéger de leurs boucliers, l'empereur fut percé de flèches et atteint à la tête d'une pierre qui le renversa.

Àcette vue, les Indiens, épouvantés du crime qu'ils venaient de commettre, cessèrent à l'instant le combat et s'enfuirent dans toutes les directions. Quant à l'empereur, comprenant, mais trop tard, toute l'abjection du rôle que Cortès lui avait fait jouer, il arracha les appareils dont on avait bandé ses blessures, refusa toute nourriture et expira en maudissant les Espagnols.

Après un événement si funeste, on ne devait plus songer à entrer en accommodement avec les Mexicains, et il fallait à tout prix et rapidement se retirer d'une ville où l'on allait être bloqué et affamé. Cortès le comprit et s'y prépara en secret. Ses troupes étaient tous les jours serrées de plus près ; lui-même dut mainte fois mettre l'épée à la main et combattre comme un simple soldat. Solis raconte même, on ne sait d'après quelle autorité, que,

dans un assaut donné à l'un des édifices qui dominaient le quartier des Espagnols, deux jeunes Mexicains, reconnaissant Cortès qui animait ses soldats de la voix, résolurent de se sacrifier pour faire périr l'auteur des calamités de leur patrie. Ils s'approchèrent de lui dans une posture suppliante, comme s'ils voulaient lui demander quartier, et, le saisissant au milieu du corps, ils l'entraînèrent vers les créneaux, par lesquels ils se précipitèrent, espérant l'entraîner avec eux. Mais, grâce à sa force et à son agilité exceptionnelles, Cortès put échapper à leur étreinte, et ces braves Mexicains périrent dans leur tentative généreuse et inutile pour le salut de leur pays.

La retraite une fois décidée, il s'agissait de savoir si on l'opérerait de jour ou de nuit. De jour, on pourrait mieux résister à l'ennemi, on verrait mieux les embûches préparées, on pourrait plus facilement prendre ses précautions pour rétablir les ponts rompus par les Mexicains. D'un autre côté, on savait que les Indiens attaquaient rarement après le coucher du soleil ; mais ce qui décida Cortès en faveur d'une retraite nocturne, c'est qu'un soldat, qui se mêlait d'astrologie, avait promis à ses camarades un succès assuré si l'on agissait la nuit.

On se mit donc en marche à minuit. Outre les troupes espagnoles, Cortès avait sous ses ordres les détachements de Tlascala, de Zempoalla et de Cholula, qui s'élevaient encore, malgré les pertes considérables qu'ils avaient éprouvées, à sept mille hommes. Sandoval commandait l'avant-garde ; Cortès était au centre avec les bagages, les canons, les prisonniers, parmi lesquels étaient un fils et deux filles de Montézuma ; Alvarado et Velasquez de Léon conduisaient l'arrière-garde. On avait eu soin de construire un pont volant qui devait être jeté sur les parties rom-

pues de la chaussée. À peine les Espagnols avaient-ils débouché sur la digue qui menait à Tacuba et qui était la plus courte, qu'ils furent attaqués en tête, en flancs et en queue par des masses profondes d'ennemis, tandis qu'une innombrable flottille de canots faisait pleuvoir sur eux une grêle de pierres et de traits. Ahuris, aveuglés, les alliés ne savent auquel répondre. Le pont de bois s'enfonce sous le poids de l'artillerie et des combattants. Entassés sur une chaussée étroite, ne pouvant faire usage de leurs armes à feu, privés de leur cavalerie qui manque de champ, mêlés avec les Indiens qui les attaquent corps à corps, n'ayant plus la force de tuer, entourés de tous côtés, les Espagnols et leurs alliés cèdent sous le nombre toujours renouvelé des assaillants. Chefs et soldats, fantassins et cavaliers, Espagnols et Tlascalans sont confondus ; chacun se défend personnellement, sans souci de la discipline et du salut commun.

Tout semblait perdu, lorsque Cortès, avec une centaine d'hommes, parvient à franchir la coupure de la digue sur la masse des cadavres qui l'ont comblée. Il range ses soldats à mesure qu'ils arrivent, et, à la tête de ceux qui sont le moins grièvement blessés, il s'enfonce comme un coin dans la mêlée et parvient à dégager une partie des siens. Avant le jour, tout ce qui avait pu échapper au massacre de cette noche triste, comme fut désignée cette épouvantable nuit, se trouvait réuni à Tacuba. Ce fut les yeux pleins de larmes que Cortès passa la revue de ses derniers soldats, tous couverts de blessures, et qu'il se rendit compte des pertes sensibles qu'il avait essuyées ; 4,000 Indiens, Tlascalans et Cholulans, et presque tous les chevaux, étaient tués ; toute l'artillerie ainsi que les munitions et la plus grande partie des bagages étaient perdus ; plusieurs officiers de distinction, Velasquez de Léon, Salcedo, Morla, Lares et bien d'autres, étaient au

nombre des morts ; un des plus dangereusement atteints était Alvarado ; pas un homme, fût-il officier ou soldat, qui n'eût une blessure.

On ne s'attarda pas à Tacuba, et l'on fit route au hasard dans la direction de Tlascala, où l'on ne savait pas d'ailleurs quel accueil on recevrait. Toujours harcelés par les Mexicains, les Espagnols durent encore livrer une grande bataille dans les champs d'Otumba à une multitude de guerriers que certains historiens évaluent à deux cent mille. Grâce aux quelques cavaliers qui lui restaient, Cortès put renverser tout ce qui se trouvait devant lui, et arriver jusqu'à une troupe de hauts personnages facilement reconnaissables à leurs panaches dorés et à leurs vêtements luxueux, parmi lesquels se tenait le général portant l'étendard. Avec quelques cavaliers Cortès fondit sur le groupe et fut assez heureux ou assez adroit pour renverser d'un coup de lance le général mexicain, qu'un soldat nommé Juan de Salamanca acheva d'un coup d'épée. À dater du moment où l'étendard disparut, la bataille fut gagnée, et les Mexicains, pris d'une terreur panique, abandonnèrent à la hâte le champ de bataille. « Jamais les Espagnols n'avaient couru plus grand danger, et sans l'étoile de Cortès, dit Prescott, pas un n'eût survécu pour transmettre à la postérité le récit de la sanglante bataille d'Otumba. » Le butin fut considérable et put dédommager en partie les Espagnols des pertes qu'ils avaient subies à leur sortie de Mexico, car cette armée était composée des principaux guerriers de la nation, qui, persuadés de leur succès infaillible, s'étaient parés de leurs plus riches ornements.

Le lendemain, les Espagnols entraient sur le territoire de Tlascala.

« J'appellerai maintenant l'attention des curieux lecteurs, dit Bernal Dias, sur ce fait que, lorsque nous revînmes à Mexico au secours d'Alvarado, nous formions un total de treize cents hommes, y compris les cavaliers au nombre de quatre-vingt-dix-sept, quatre-vingts arbalétriers, autant d'hommes d'escopette et plus de deux mille Tlascalans avec beaucoup d'artillerie. Notre seconde entrée à Mexico avait eu lieu le jour de la Saint-Jean de 1520, et notre fuite le 10 du mois de juillet suivant. Nous livrâmes la mémorable bataille d'Otumba le 14 de ce même mois de juillet. Et maintenant, je veux porter l'attention sur le nombre d'hommes qu'on tua, tant à Mexico, au passage des chaussées et des ponts, que dans les autres rencontres d'Otumba et sur les routes. J'affirme que, dans l'espace de cinq jours, on nous massacra 860 hommes, en y comprenant soixante-dix soldats qu'on nous tua dans le village de Rustepèque avec cinq femmes de Castille ; nous perdîmes en même temps douze cents Tlascalans. Il est encore à remarquer que, s'il mourut plus d'hommes de la troupe de Narvaez que de celle de Cortès, au passage des ponts, ce fut parce qu'ils se mirent en route chargés d'une quantité d'or dont le poids les empêcha de nager et de se tirer des tranchées. »

Les troupes de Cortès étaient réduites à quatre cent quarante hommes avec vingt chevaux, douze arbalétriers et sept hommes d'escopette sans une charge de poudre, tous blessés, boiteux ou estropiés des bras, c'est-à-dire au même nombre que lors de la première entrée à Mexico, mais avec cette différence considérable qu'aujourd'hui ils sortaient de la capitale en vaincus.

En entrant sur le territoire de Tlascala, Cortès recommanda à ses hommes, et particulièrement à ceux de Narvaez, de ne commettre aucune vexation à l'égard des indigènes, car il y allait du

salut commun, et de ne pas irriter les seuls alliés qui leur restassent. Par bonheur, les craintes qu'on avait conçues sur la fidélité des Tlascalans furent vaines. L'accueil qu'ils firent aux Espagnols fut des plus sympathiques ; ils ne songeaient qu'à venger la mort de leurs frères massacrés par les Mexicains. Dans leur capitale, Cortès apprit encore la perte de deux détachements, mais ces échecs, si graves qu'ils fussent, ne le découragèrent pas. Il avait sous ses ordres des troupes aguerries, des alliés fidèles ; Vera-Cruz était intacte ; il pouvait encore une fois compter sur sa fortune.

Mais, avant d'entreprendre une nouvelle campagne et d'entamer un nouveau siége, il y avait des secours à demander et des préparatifs à faire. Cortès n'y manqua pas. Il dépêcha quatre navires à l'Española pour enrôler des volontaires et acheter des chevaux, de la poudre et des munitions ; en même temps, il fit couper dans les montagnes de Tlascala les bois nécessaires à la construction de douze brigantins qui devaient être transportés par pièces jusqu'au lac de Mexico, où ils seraient lancés au moment opportun.

Après avoir réprimé certaines tentatives de mutinerie qui se produisirent surtout parmi les soldats venus avec Narvaez, Cortès marcha de nouveau en avant et s'attaqua d'abord, avec l'aide des Tlascalans, à ceux de Tepeaca et d'autres provinces voisines, ce qui eut l'avantage de familiariser de nouveau ses troupes avec la victoire et d'aguerrir ses alliés.

Sur ces entrefaites, deux brigantins chargés de munitions et de renforts, adressés par Velasquez à Narvaez, dont il ignorait les mésaventures, tombèrent entre les mains de Cortès ; en même temps, un certain nombre d'Espagnols, envoyés par François de

Garay, gouverneur de la Jamaïque, se joignirent à lui. Grâce à ces recrues, l'armée de Cortès se trouva composée, lorsqu'il se fut débarrassé de plusieurs partisans de Narvaez dont il était mécontent, de cinq cent cinquante fantassins, dont quatre-vingts mousquetaires, et de quarante cavaliers. C'est avec ce faible corps d'armée, soutenu par mille Tlascalans, qu'il reprit la route de Mexico, le 28 décembre 1520, six mois après avoir été forcé de l'abandonner.

Nous passerons assez rapidement sur toute cette campagne malgré l'intérêt qu'elle peut offrir ; mais elle eut pour théâtre des contrées déjà décrites, et ce n'est pas à proprement parler l'histoire de la conquête du Mexique que nous voulons tracer. Il nous suffira de dire qu'après la mort de Montézuma, son frère Quetlavaca, élevé au trône, avait pris pour résister toutes les mesures de précaution compatibles avec la science stratégique des Aztecs. Mais il mourut de la petite vérole, triste cadeau que les Espagnols avaient fait au nouveau monde, au moment où ses brillantes qualités de prévoyance et de bravoure allaient être le plus nécessaires. Il eut pour successeur Guatimozin, neveu de Montézuma, connu pour ses talents et sa valeur.

Dès qu'il entra sur le territoire mexicain, Cortès eut à combattre. Il s'empara cependant bientôt de Tezcuco, ville située à vingt milles de Mexico et baignée par le lac central, sur lequel les Espagnols voyaient flotter trois mois plus tard une flottille imposante. Pendant ce temps, une nouvelle conspiration, qui avait pour but l'assassinat de Cortès et de ses principaux officiers, avait été découverte et le principal coupable fut exécuté. D'ailleurs, à ce moment, tout semblait sourire à Cortès ; il venait d'apprendre l'arrivée de nouveaux secours à Vera-Cruz, et la plupart des villes

sous la domination de Guatimozin se soumettaient à ses armes. Le siége véritable commença au mois de mai 1521 et se continua avec des alternatives de succès et de revers jusqu'au jour où les brigantins furent mis à l'eau. Les Mexicains ne craignirent pas de les attaquer ; quatre à cinq mille canots, chargés chacun de deux hommes, couvrirent le lac et vinrent assaillir les bateaux espagnols, sur lesquels étaient embarqués près de trois cents hommes. Ces neuf brigantins, qui portaient du canon, eurent bientôt dispersé ou coulé la flotte ennemie, qui leur laissa, depuis lors, le champ libre. Mais ce succès et certains autres avantages, remportés par Cortès, ne menaient pas à grand'chose, et le siége traînait en longueur. Aussi le général résolut-il d'emporter la ville de vive force. Malheureusement, l'officier chargé de protéger la ligne de retraite par les chaussées tandis que les Espagnols s'enfonçaient dans la ville, trouvant ce poste indigne de sa valeur, l'abandonna pour courir au combat. Guatimozin, instruit de la faute qui venait d'être commise, en tira aussitôt parti. Il attaqua de tous côtés les Espagnols avec un tel acharnement qu'il leur tua beaucoup de monde et que soixante-deux soldats tombèrent vivants entre ses mains. Cortès lui-même faillit être pris vivant et fut grièvement blessé à la cuisse. Pendant la nuit, le grand temple du dieu de la guerre fut illuminé en signe de triomphe, et les Espagnols entendirent avec une tristesse profonde résonner le grand tambour. Des positions qu'ils occupaient, ils purent assister aux derniers moments de leurs infortunés compatriotes prisonniers auxquels on ouvrit la poitrine pour en arracher le cœur, et dont les corps, précipités au bas des degrés, furent déchirés par les Aztecs, qui s'en disputèrent les morceaux pour en faire un horrible festin.

Cette épouvantable défaite fit traîner le siége en longueur jusqu'au jour où, les trois quarts de la ville étant pris ou détruits, Guatimozin fut obligé par ses conseillers de quitter Mexico et de gagner la terre ferme, où il comptait organiser la résistance. Mais, la barque qui le portait ayant été saisie, il fut fait prisonnier. Il devait montrer dans sa captivité bien plus de force de caractère et de dignité que son oncle Montézuma.

Dès lors, toute résistance cessa, et Cortès put prendre possession de la capitale à moitié détruite. Après une héroïque résistance pendant laquelle 120,000, disent les uns, 240,000 Mexicains, suivant les autres, avaient péri, après un siége qui n'avait pas duré moins de soixante-quinze jours, Mexico, et avec cette cité tout l'empire, succombait moins aux coups que lui avaient portés les Espagnols qu'à la vieille haine, à la révolte des peuples conquis et à la jalousie des États voisins, qui allaient bientôt regretter le joug dont ils s'étaient si délibérément délivrés.

Àl'ivresse du succès succédèrent presque aussitôt chez les Espagnols le dépit et la rage. Les immenses richesses sur lesquelles ils avaient compté n'existaient pas ou avaient été jetées dans le lac.

Cortès, dans l'impossibilité de calmer les mécontents, se vit contraint de laisser mettre à la torture l'empereur et son premier ministre. Quelques historiens, et notamment Gomara, rapportent que, tandis que les Espagnols attisaient le feu au-dessous du gril sur lequel les deux victimes étaient étendues, ce dernier tourna la tête vers son maître et sembla lui demander de parler pour mettre fin à ses tortures ; mais Guatimozin aurait réprimé cet instant de faiblesse par cette seule phrase : « Et moi, suis-je à

quelque plaisir ou au bain ? » réponse qui a été transformée poétiquement en : « Et moi. suis-je sur des roses ? »

Les historiens de la conquête se sont pour la plupart arrêtés à la prise de Mexico ; mais il nous reste à parler de quelques autres expéditions entreprises par Cortès dans des buts différents et qui sont venues jeter une lumière toute nouvelle sur certaines parties de l'Amérique centrale ; enfin, nous ne voulons pas abandonner ce héros, qui a joué un rôle si considérable dans le développement de la civilisation et dans l'histoire du nouveau monde, sans donner quelques détails sur la fin de sa vie.

Avec la capitale était, à proprement parler, tombé l'empire mexicain ; s'il y eut encore quelque résistance, notamment dans la province d'Oaxaca, elle fut isolée, et il suffit de quelques détachements pour réduire les derniers opposants, terrifiés par les supplices qu'on avait fait subir à ceux de Panuco qui s'étaient révoltés. En même temps, les peuples des contrées éloignées de l'empire envoyaient des ambassadeurs pour se convaincre de la réalité de ce merveilleux événement, la prise de Mexico, pour contempler les ruines de la ville abhorrée et faire leur soumission.

Cortès, enfin confirmé dans sa situation, après des incidents trop longs à raconter et qui lui avaient fait dire : « Il m'a été plus difficile de lutter contre mes compatriotes que contre les Aztecs, » n'avait plus qu'à organiser sa conquête. Il commença par établir le siége de sa puissance à Mexico, qu'il rebâtit. Il y attira les Espagnols en leur donnant des concessions de terres, et les Indiens en les laissant tout d'abord sous l'autorité de leurs chefs naturels, quoiqu'il les eût bientôt tous réduits, sauf les Tlascalans, à l'état d'esclaves par le vicieux système des repartimien-

tos en usage dans les colonies espagnoles. Mais, si l'on est en droit de reprocher à Cortès d'avoir fait bon marché des droits politiques des Indiens, il faut reconnaître qu'il manifesta la plus louable sollicitude pour leur bien-être spirituel. C'est ainsi qu'il fit venir des franciscains qui, par leur zèle et leur charité, gagnèrent en peu de temps la vénération des indigènes et obtinrent en une vingtaine d'années la conversion complète de la population.

En même temps, Cortès expédiait dans l'État de Mechoacan des détachements, qui pénétraient jusqu'à l'océan Pacifique et visitaient à leur retour quelques-unes des riches provinces situées au nord. Il fondait des établissements dans toutes les parties du pays qui lui paraissaient avantageuses, à Zacatula sur les bords du Pacifique, à Coliman dans le Mechoacan, à Santesteban près de Tampico, à Medellin près de Vera-Cruz, etc.

Aussitôt après la pacification du pays, Cortès confiait à Christoval de Olid un armement considérable, afin d'établir une colonie dans le Honduras. En même temps, Olid devait explorer la côte méridionale de cette province et rechercher un détroit qui mit en communication l'Atlantique et le Pacifique. Mais, affolé par l'orgueil du commandement, Olid n'eut pas plus tôt atteint sa destination qu'il se déclara indépendant. Cortès dépêcha aussitôt un de ses parents pour arrêter le coupable, et partit lui-même, accompagné de Guatimozin, à la tête de cent cavaliers et de cinquante fantassins, le 12 octobre 1524. Après avoir traversé la province de Goatzacoalco, Tabasco et le Yucatan. au milieu de privations de tout genre, opérant une marche des plus pénibles dans des terrains marécageux ou mouvants, à travers un océan de forêts ondulantes, le détachement approchait de la province d'Acu-

lan, lorsque fut révélée à Cortès une conspiration ourdie, prétendait-on, par Guatimozin et les principaux chefs indiens. Elle avait pour but de massacrer à la première occasion chefs et soldats, après quoi l'on continuerait de s'avancer sur le Honduras, on en détruirait les établissements et l'on reviendrait sur le Mexique, où, dans un soulèvement général, on n'aurait sans doute pas de peine à se défaire des envahisseurs. Guatimozin eut beau protester de son innocence, et l'on a tout lieu d'y croire, il fut pendu, ainsi que plusieurs nobles Aztecs, aux branches d'un ceyba qui ombrageait la route. « L'exécution de Guatimozin, dit Bernal Diaz del Castillo, fut très-injuste, et nous fûmes tous d'accord pour la blâmer. » Mais, « si Cortès n'avait consulté, au dire de Prescott, que son honneur et l'intérêt de sa renommée, il aurait dû le conserver, car il était le vivant trophée de sa victoire, comme on conserve l'or dans la doublure de son habit. »

Enfin les Espagnols atteignirent Aculan, ville florissante où ils se refirent dans d'excellents quartiers, et l'on reprit la direction du lac de Peten, dont les populations se convertirent facilement au christianisme. Nous ne nous étendrons pas sur les souffrances et les misères qui assaillirent l'expédition dans ces contrées peu peuplées, jusqu'à San-Gil de Buena-Vista sur le Golfo Dolce, où Cortès, après avoir appris l'exécution d'Olid et le rétablissement de l'autorité centrale, s'embarqua pour revenir au Mexique.

Àla même époque, il confiait à Alvarado le commandement de trois cents fantassins, cent soixante cavaliers et quatre canons, avec un corps d'Indiens auxiliaires. Alvarado s'avança au sud du Mexique, à la conquête du Guatemala. Il réduisit les provinces de Zacatulan, Tehuantepec, Soconusco, Utlatlan, fonda la ville de Guatemala la Vieja et fut nommé par Charles-Quint, pendant un

voyage qu'il fit plus tard en Espagne, gouverneur des pays qu'il avait conquis.

Moins de trois ans après la conquête, un territoire de plus de quatre cents lieues de long sur l'Atlantique et de cinq cents sur le Pacifique était donc soumis à la couronne de Castille et jouissait, à bien peu d'exceptions près, d'une parfaite tranquillité.

Rentré à Mexico après l'inutile expédition de Honduras qui avait consommé presque autant de temps et causé presque d'aussi grandes souffrances aux Espagnols que la conquête du Mexique, Cortès reçut, peu de jours après, l'avis de son remplacement provisoire et l'invitation de se rendre en Espagne pour se disculper. Il ne se pressa pas d'obtempérer à cet ordre, espérant qu'il serait révoqué ; mais ses calomniateurs infatigables, ses ennemis acharnés, tant en Espagne qu'au Mexique, le chargèrent de telle sorte qu'il se vit dans l'obligation d'aller présenter sa défense, exposer ses griefs et réclamer hautement l'approbation de sa conduite.

Cortès partit donc, accompagné de son ami Sandoval, de Tapia et de plusieurs chefs aztecs, parmi lesquels était un fils de Montézuma. Il débarqua à Palos en mai 1528. À la même place où Christophe Colomb avait pris terre trente-cinq ans auparavant, et il fut accueilli avec le même enthousiasme et les mêmes réjouissances que le découvreur de l'Amérique. Il s'y rencontra avec Pizarre, alors au début de sa carrière et qui venait solliciter l'appui du gouvernement espagnol. Puis, il partit pour Tolède, où se trouvait la cour. L'annonce seule de son retour avait produit dans l'opinion un revirement complet. Ses prétendus projets de révolte et d'indépendance se trouvaient démentis par cette arrivée inopinée. Charles-Quint comprit sans peine que le sentiment

public se révolterait à la pensée de punir un homme qui avait ajouté à la couronne de Castille son plus beau fleuron. Le voyage de Cortès ne fut qu'un triomphe continuel au milieu d'un concours inouï de population. « Les maisons et les rues des grandes villes et des villages, rapporte Prescott, étaient remplies de spectateurs impatients de contempler le héros dont le bras venait en quelque sorte de conquérir seul un empire à l'Espagne, et qui, pour emprunter le langage d'un vieil historien, marchait dans la pompe et la gloire, non d'un grand vassal, mais d'un monarque indépendant. »

Après lui avoir accordé plusieurs audiences et donné de ces marques particulières de faveur qui sont, par les courtisans, qualifiées de considérables, Charles-Quint daigna accepter l'empire que Cortès lui avait conquis et les présents magnifiques qu'il lui apportait. Mais il crut avoir tout fait pour le récompenser en lui donnant le titre de marquis della Valle de Oajaca et la charge de capitaine général de la Nouvelle-Espagne, sans lui restituer toutefois le gouvernement civil, pouvoir qui lui avait été attribué autrefois par la junte de Vera-Cruz. Puis Cortès, ayant épousé la nièce du duc de Béjar, d'une des premières familles de Castille, accompagna jusqu'au port l'empereur qui se rendait en Italie ; mais, bientôt las de cette vie frivole, si peu en rapport avec les habitudes actives de son existence passée, il reprit, en 1530, le chemin du Mexique, où il débarqua à Villa-Rica.

Cortès essuya tout d'abord quelques tracasseries de la part de l'Audience qui avait exercé le pouvoir en son absence et qui avait inauguré les poursuites contre lui, et il se trouva en conflit avec la nouvelle junte civile au sujet des affaires militaires. Bientôt dégoûté, le marquis della Valle se retira à Cuernavaca dans ses im-

menses propriétés, où il s'occupa d'agriculture. On lui doit l'introduction de la canne à sucre, du mûrier, l'encouragement de la culture du chanvre et du lin, et l'élève en grand des moutons mérinos.

Mais cette vie paisible, exempte d'aventures, n'était pas pour plaire longtemps à l'esprit entreprenant de Cortès. En 1532 et en 1533, il équipa deux escadres, qui allèrent faire dans le N.-O. du Pacifique un voyage de découvertes. La dernière parvint à l'extrémité méridionale de la péninsule californienne sans avoir obtenu le résultat qu'il se flattait d'obtenir : la découverte d'un détroit unissant le Pacifique à l'Atlantique. Lui-même n'eut pas plus de succès en 1536 dans la mer Vermeille. Enfin, trois ans plus tard, une dernière expédition, dont il avait confié le commandement à Ulloa, pénétra jusqu'au fond du golfe, puis, longeant la côte extérieure de la péninsule, remonta jusqu'au 29 degré de latitude. Là, le chef de l'expédition renvoya à Cortès un de ses bâtiments, tandis que lui-même s'enfonçait dans le nord ; mais on n'en entendit plus parler.

Telle fut l'issue malheureuse des expéditions de Cortès, qui, sans lui rapporter un ducat, ne lui coûtèrent pas moins de trois cent mille castellanos d'or. Elles eurent pour résultat cependant, de faire connaître la côte de l'océan Pacifique depuis la baie de Panama jusqu'au Colorado. On fit le tour de la presqu'île de Californie et l'on put ainsi reconnaître que cette prétendue île faisait partie du continent. Les replis de la mer Vermeille ou de Cortès, comme les Espagnols l'appelèrent à juste titre, furent soigneusement explorés, et l'on reconnut qu'au lieu d'avoir l'issue qu'on lui supposait au nord, cette mer n'était qu'un golfe profondément creusé dans le continent.

Ces expéditions de découvertes, Cortès n'avait pu les armer sans entrer en conflit avec le vice-roi, don Antonio de Mendoza, que l'empereur avait envoyé au Mexique, nomination blessante pour le marquis della Valle. Fatigué de ces tracasseries continuelles, indigné de voir ses prérogatives de capitaine général, sinon absolument méconnues, du moins toujours discutées, Cortès partit encore une fois pour l'Espagne. Mais ce voyage ne devait guère ressembler au premier. Vieilli alors, dégoûté, trahi par la fortune, le « conquistador » n'avait plus rien à attendre du gouvernement. Il ne devait pas tarder à le comprendre. Un jour, il fendit la presse qui entourait le coche de l'empereur et monta sur l'étrier de la portière. Charles-Quint, feignant de ne pas le reconnaître, demanda quel était cet homme. « C'est, répondit fièrement Cortès, celui qui vous a donné plus d'États que vos pères ne vous ont laissé de villes. » Puis, la faveur publique s'était détournée du Mexique, qui n'avait pas rendu ce qu'on en avait espéré, et tous les esprits étaient alors tendus vers les richesses merveilleuses du Pérou. Accueilli, cependant, avec honneur par le conseil suprême des Indes, Cortès exposa ses griefs ; mais les débats s'éternisèrent, et il ne put obtenir aucune satisfaction. En 1541, lors de la désastreuse expédition de Charles-Quint contre Alger, Cortès, dont les conseils n'avaient pas été écoutés et qui servait comme volontaire, perdit trois émeraudes sculptées d'une grosseur merveilleuse, joyaux qui auraient payé la rançon d'un empire. À son retour, il reprit ses sollicitations avec aussi peu de succès. Il éprouva un tel chagrin de cette injustice et de ces déceptions répétées, que sa santé en fut gravement atteinte. Il mourut loin du théâtre de ses exploits, le 10 novembre 1547, à Castilleja de la Cuesta, au moment où il se disposait à retourner en Amérique.

« C'était un chevalier errant, dit Prescott. De toute cette glorieuse troupe d'aventuriers que l'Espagne du XVI siècle lança dans la carrière des découvertes et des conquêtes, il n'y en eut pas de plus profondément imbu de l'esprit des entreprises romanesques que Fernand Cortès. La lutte lui plaisait, et il aimait à aborder une entreprise par son côté le plus difficile… »

Cette passion pour le romanesque aurait pu réduire le conquérant du Mexique au rôle d'un vulgaire aventurier ; mais Cortès fut certainement un profond politique et un grand capitaine, si l'on doit donner ce nom à l'homme qui accomplit de grandes actions par son seul génie. Il n'y a pas d'exemple dans l'histoire, qu'une si grande entreprise ait été menée à bonne fin avec des moyens aussi insuffisants. On peut vraiment dire que Cortès a conquis le Mexique avec ses seules ressources.

Son influence sur l'esprit de ses soldats était le résultat naturel de leur confiance dans son habileté, mais on doit l'attribuer aussi à ses manières populaires, qui le rendaient éminemment propre à conduire une bande d'aventuriers. Lorsqu'il fut parvenu à un plus haut rang, si Cortès déploya plus de pompe, ses vétérans, du moins, continuèrent à jouir de la même intimité près de lui. En terminant ce portrait du « conquistador », nous nous associerons pleinement à ce que dit l'honnête et véridique Bernal Diaz : « Il préférait son nom de Cortès à tous les titres qu'on pouvait lui adresser, et il avait de bonnes raisons pour cela, car le nom de Cortès est aussi fameux de nos jours que celui de César parmi les Romains ou d'Annibal parmi les Carthaginois. » Le vieux chroniqueur termine par un trait qui peint bien l'esprit religieux du XVI siècle : « Peut-être ne devait-il recevoir sa récompense que dans un meilleur monde, et je le crois pleinement ; car c'était un

honnête cavalier, très-sincère dans ses dévotions à la Vierge, à l'apôtre saint Pierre et à tous les saints. »

Deuxième partie · Chapitre premier · III

La triple alliance. — François Pizarre et ses frères. — Don Diègue d'Almagro. — Premières tentatives. Le Pérou, son étendue, ses peuples, ses rois. — Prise d'Atahualpa, sa rançon et sa mort. — Pierre d'Alvarado. — Almagro au Chili — Lutte entre les conquérants. — Procès et exécution d'Almagro. — Expéditions de Gonzalo Pizarre et d'Orellana. — Assassinat de François Pizarre. — Révolte et exécution de son frère Gonzalo.

Àpeine les renseignements recueillis par Balboa sur la richesse des pays situés au sud de Panama avaient-ils été connus des Espagnols, que plusieurs expéditions s'étaient organisées pour en tenter la conquête. Mais toutes avaient échoué, soit que les chefs ne fussent pas à la hauteur de leur mission, soit que les moyens fussent insuffisants. Il faut reconnaître aussi que les localités explorées par ces premiers aventuriers, — ces pionniers, comme on dirait aujourd'hui, — ne répondaient en aucune façon à ce qu'en attendait l'avidité espagnole. En effet, tous s'étaient aventurés dans ce qu'on appelait alors la terre Ferme, pays éminemment insalubre, montagneux, marécageux, couvert de forêts, dont les rares habitants, très-belliqueux, avaient ajouté pour les envahisseurs un obstacle à tous ceux dont la nature avait été si prodigue dans cette contrée. Si bien que peu à peu l'enthousiasme s'était refroidi et qu'on ne parlait plus que pour les tourner en dérision des merveilleux récits faits par Balboa.

Cependant, il existait à Panama un homme bien à même d'être fixé sur la réalité des bruits qui avaient couru touchant la richesse des pays baignés par le Pacifique ; c'était Francisco Pizarro, qui avait accompagné Nuñez de Balboa à la mer du Sud, et qui s'associa avec deux autres aventuriers, Diego de Almagro et Fernand de Luque.

Disons tout d'abord quelques mots des chefs de l'entreprise. François Pizarre, né près de Truxillo entre 1471 et 1478, était le fils naturel d'un certain capitaine Gonzalo Pizarro qui ne lui avait appris qu'à garder les cochons. Bientôt las de cette existence et profitant de ce qu'il avait égaré l'un des animaux confiés à sa garde pour ne pas rentrer à la maison paternelle, où il était roué de coups à la moindre peccadille, Pizarre se fit soldat, passa quelques années à guerroyer en Italie et suivit Christophe Colomb en 1510 à l'Española. Il y servit avec distinction ainsi qu'à Cuba, accompagna Hojeda dans le Darien, découvrit, comme nous l'avons dit plus haut, l'océan Pacifique avec Balboa, et aida après l'exécution de ce dernier, Pedrarias Davila, dont il était devenu le favori, à conquérir tout le pays connu sous le nom de Castille d'Or.

Si Pizarre était un enfant naturel, Diego de Almagro était un enfant trouvé, recueilli en 1475 à Aldea del Rey, disent les uns, à Almagro, dont il aurait pris le nom, suivant les autres. Élevé au milieu des soldats, il passa de bonne heure en Amérique, où il avait réussi à amasser une petite fortune. Quant à Fernand de Luque, c'était un riche ecclésiastique de Tabago, qui exerçait les fonctions de maître d'école à Panama.

Le plus jeune de ces trois aventuriers avait alors plus de cinquante ans, et Garcilasso de la Vega raconte que, lorsqu'on

connut leur projet, ils devinrent l'objet de la dérision générale ; mais c'était surtout de Fernand de Luque qu'on se moquait, si bien qu'on ne l'appelait plus que Hernando el Loco, Fernand le Fou.

L'association fut vite conclue entre ces trois hommes, dont deux au moins étaient sans peur, s'ils n'étaient tous trois sans reproches. Luque donna l'argent nécessaire à l'armement des vaisseaux et à la paye des soldats ; Almagro y participa également ; mais Pizarre, qui ne possédait que son épée, dut payer autrement sa contribution. Ce fut lui qui prit le commandement de la première tentative que nous allons raconter avec quelques détails, parce que là éclatent dans tout leur jour la persévérance et l'inflexible obstination du « conquistador. »

« Ayant donc demandé et obtenu permission de Pedro Arias d'Avila, rapporte Augustin de Zarate, un des historiens de la conquête du Pérou, François Pizarre équipa avec assez de peine un vaisseau, sur lequel il s'embarqua avec cent quatorze hommes. Il découvrit à cinquante lieues de Panama une petite et pauvre province nommée Pérou, ce qui depuis a fait donner improprement le même nom à tout le pays qu'on découvrit le long de cette côte par l'espace de plus de douze cents lieues de longueur. Passant outre, il découvrit un autre pays, que les Espagnols nommèrent le Peuple brûlé. Les Indiens lui tuèrent tant de monde qu'il fut contraint de se retirer fort en désordre au pays de Chinchama, qui n'est pas éloigné du lieu d'où il était parti. Cependant Almagro, qui était resté à Panama, y équipait un navire, sur lequel il s'embarqua avec soixante-dix Espagnols et descendit la côte jusqu'à la rivière San-Juan, à cent lieues de Panama. N'ayant pas rencontré Pizarre, il remonta jusqu'au Peuple brûlé,

où, ayant reconnu par quelques marques qu'il y avait été, il débarqua son monde. Mais les Indiens, enflés de la victoire qu'ils avaient remportée sur Pizarre, résistèrent bravement, forcèrent les retranchements dont Almagro s'était couvert et le contraignirent à se rembarquer. Il retourna donc en suivant toujours la côte jusqu'à ce qu'il arrivât à Chinchama, où il trouva François Pizarre. Ils furent fort aises de se revoir, et, ayant joint leurs gens avec quelques nouveaux soldats qu'ils levèrent, ils se virent suivis de deux cents Espagnols et redescendirent encore une fois la côte. Ils souffrirent tellement de la disette des vivres et des attaques des Indiens, que don Diègue retourna à Panama pour y faire quelques recrues et en tirer des provisions. Il en ramena quatre-vingts hommes, avec lesquels et ceux qui leur restaient ils allèrent jusqu'au pays qu'on nomme Catamez, pays médiocrement peuplé et où ils trouvèrent abondamment des vivres. Ils remarquèrent que les Indiens de ces lieux, qui les attaquaient et leur faisaient la guerre, avaient le visage tout parsemé de clous d'or enchâssés dans des trous qu'ils se faisaient exprès pour porter ces ornements. Diego de Almagro retourna encore une fois à Panama tandis que son compagnon l'attendait avec les renforts qu'il devait amener dans la petite île du Coq, où il souffrit beaucoup par la disette où il se trouvait de toutes les choses nécessaires à la vie. »

Àson arrivée à Panama, Almagro ne put obtenir de Los Rios, successeur d'Avila, de faire de nouvelles levées, car il ne devait pas permettre, disait-il, qu'un plus grand nombre de gens allassent inutilement périr dans une entreprise téméraire ; il envoya même à l'île du Coq un bâtiment pour ramener Pizarre et ses compagnons. Mais une telle décision ne pouvait plaire à Almagro et à de Luque. C'étaient des frais perdus ; c'était l'anéan-

tissement des espérances que la vue des ornements d'or et d'argent des habitants de Catamez avaient pu leur faire concevoir. Ils dépêchèrent donc un affidé à Pizarre en lui recommandant de persévérer dans sa résolution et de refuser d'obéir aux ordres du gouverneur de Panama. Mais Pizarre eut beau se répandre en promesses séduisantes, le souvenir des fatigues endurées était trop récent, et tous ses compagnons, à l'exception de douze, l'abandonnèrent.

Avec ces hommes intrépides, dont les noms nous sont parvenus et parmi lesquels était Garcia de Xerès, un des historiens de l'expédition, Pizarre se retira dans une île moins voisine de la côte et inhabitée à laquelle il donna le nom de Gorgone.

Là, les Espagnols vécurent misérablement de mangles, de poissons et de coquillages et attendirent cinq mois durant les secours qu'Almagro et de Luque devaient leur envoyer.

Enfin, vaincu par les protestations unanimes de toute la colonie, qui s'indignait de voir périr ainsi misérablement et comme des malfaiteurs des gens dont le seul crime était de n'avoir pas désespéré de la réussite, Los Rios envoya à Pizarre un petit bâtiment chargé de le ramener. Afin que ce dernier n'eût pas la tentation de s'en servir pour reprendre son expédition, on avait eu soin de n'y embarquer aucun soldat. À la vue du secours qui leur arrivait, oublieux de toutes leurs privations, les treize aventuriers n'eurent rien de plus pressé que de convertir à leurs espérances les matelots qui venaient les chercher. Alors, tous ensemble, au lieu de reprendre la route de Panama, ils firent voile malgré vents et courants dans le sud-est, jusqu'à ce qu'ils arrivassent, après avoir découvert l'île Sainte-Claire, au port de Tumbez, situé au

delà du 3 degré de latitude sud, où ils virent un temple magnifique et un palais appartenant aux souverains du pays, les Incas.

La contrée était peuplée et assez bien cultivée ; mais ce qui séduisit par-dessus tout les Espagnols, et ce qui leur fit croire qu'ils avaient atteint les pays merveilleux dont on avait tant parlé, c'était une abondance de l'or et de l'argent telle que ces métaux étaient employés, non-seulement à la parure et à l'ornement des habitants, mais encore à faire des vases et des ustensiles communs.

Pizarre fit reconnaître l'intérieur du pays par Pietro de Candia et Alonso de Molina, qui lui en rapportèrent une description enthousiaste, et il se fit livrer quelques vases d'or ainsi que des lamas, quadrupèdes domestiqués par les Péruviens. Enfin il prit à son bord deux naturels qu'il se proposait de faire instruire dans la langue espagnole et d'utiliser comme interprètes, lorsqu'il reviendrait dans le pays. Il mouilla ensuite successivement à Payta, à Saugarata et dans la baie de Santa-Cruz, dont la souveraine, Capillana, accueillit ces étrangers avec tant de démonstrations amicales que plusieurs d'entre eux ne voulurent plus se rembarquer. Après avoir descendu la côte jusqu'à Porto-Santo, Pizarre reprit la route de Panama, où il arriva après trois ans entiers passés en explorations dangereuses qui avaient complétement ruiné de Luque et Almagro.

Avant d'entreprendre la conquête du pays qu'il avait découvert et ne pouvant obtenir de Los Rios la permission d'engager de nouveaux aventuriers, Pizarre résolut de s'adresser à Charles-Quint. Il emprunta donc la somme nécessaire au voyage et passa en Espagne, en 1528, pour y rendre compte à l'empereur de ce qu'il avait entrepris. Il lui fit le tableau le plus séduisant des pays

à conquérir et obtint en récompense de ses travaux les titres de gouverneur, capitaine général, et d'alguazil major du Pérou, à perpétuité pour lui et ses héritiers. En même temps, la noblesse lui était conférée avec mille écus de pension. Sa juridiction, indépendante du gouverneur de Panama, devait s'étendre sur un espace de deux cents lieues, au sud de la rivière de Santiago, le long de la côte, qui prendrait le nom de Nouvelle-Castille et dont le gouvernement lui appartiendrait, concessions qui ne coûtaient rien à l'Espagne, car c'était à lui de les conquérir. De son côté, il s'engageait à lever deux cent cinquante hommes, à se pourvoir de vaisseaux, d'armes et de munitions. Pizarre se rendit ensuite à Truxillo, où il détermina ses frères Fernand, Jean et Gonzalo à le suivre, ainsi qu'un de ses frères d'un autre lit nommé Martin d'Alcantara. Il profita de son séjour dans sa ville natale, à Caceres et dans toute l'Estramadure, pour essayer de faire des recrues, qui ne se présentèrent pas en foule cependant, malgré le titre de Caballeros de la Espada dorada qu'il promettait à ceux qui voudraient servir sous ses ordres. Puis, il revint à Panama, où les choses ne se passèrent pas aussi facilement qu'il l'espérait. Il avait bien réussi à faire nommer de Luque évêque protector de los Indios ; mais, pour Almagro, dont il redoutait l'ambition et dont il connaissait les talents, il n'avait demandé que la noblesse et une gratification de cinq cents ducats avec le gouvernement d'une forteresse à élever à Tumbez. Almagro, qui avait dépensé tout ce qu'il possédait dans les voyages préliminaires, peu satisfait de la maigre part qui lui était faite, refusa de participer à la nouvelle expédition, et voulut en organiser une à son compte. Il fallut toute l'adresse de Pizarre, aidée de la promesse que celui-ci lui fit de lui céder la charge d'adelantado, pour l'apaiser et le faire consentir à renouveler l'ancienne association.

Les ressources des trois associés étaient si bornées à ce moment qu'ils ne purent rassembler que trois petits bâtiments avec cent quatre-vingts soldats, dont trente-six cavaliers, qui partirent au mois de février 1531 sous le commandement de Pizarre et de ses quatre frères, tandis qu'Almagro restait à Panama pour organiser une expédition de secours. Au bout de treize jours de navigation, après avoir été emporté par un ouragan cent lieues plus bas qu'il se l'était proposé, Pizarre fut contraint de débarquer ses gens et ses chevaux dans la baie de San-Mateo et de suivre la côte. Cette marche, fut difficile, dans un pays hérissé de montagnes, peu peuplé et coupé de rivières qu'il fallut traverser à leur embouchure. Enfin, on arriva à un lieu nommé Coaqui, où l'on fit un grand butin, ce qui détermina Pizarre à renvoyer deux de ses navires. Ils emportaient à Panama et à Nicaragua une valeur de plus de 30,000 castellanos, ainsi qu'un grand nombre d'émeraudes, riche butin qui devait, selon Pizarre, déterminer beaucoup d'aventuriers à venir le rejoindre.

Puis, le conquérant continua sa marche dans le sud jusqu'à Porto-Viejo, où il fut rejoint par Sébastien Benalcazar et Juan Fernandez, qui lui amenèrent douze cavaliers et trente fantassins. L'effet que la vue des chevaux et les détonations des armes à feu avaient produit au Mexique se renouvela au Pérou, et Pizarre put arriver sans rencontrer de résistance jusqu'à l'île de Puna, dans le golfe de Guayaquil. Mais les insulaires, plus nombreux et plus belliqueux que leurs congénères de la terre ferme, résistèrent vaillamment pendant six mois à toutes les attaques des Espagnols. Bien que Pizarre eût reçu de Nicaragua un secours amené par Fernand de Soto, bien qu'il eût fait décapiter le cacique Tonalla et seize des principaux chefs, il ne put vaincre leur résistance. Il fut donc contraint de regagner le continent, où les mala-

dies du pays frappèrent si cruellement ses compagnons qu'il dut séjourner trois mois à Tumbez, en butte aux attaques continuelles des indigènes. De Tumbez, il se porta ensuite sur le rio Puira, découvrit le port de Payta, le meilleur de toute cette côte, et fonda la colonie de San-Miguel, à l'embouchure du Chilo, afin que les vaisseaux qui viendraient de Panama trouvassent un port assuré. C'est dans ce lieu qu'il reçut quelques envoyés de Huascar, qui lui faisait connaître la révolte de son frère Atahualpa et lui demandait des secours.

Au moment où les Espagnols débarquèrent pour en faire la conquête, le Pérou bordait l'océan Pacifique sur une longueur de quinze cents milles et s'enfonçait à l'intérieur bien loin de la chaîne imposante des Andes. À l'origine, la population se trouvait divisée en tribus sauvages et barbares, n'ayant aucune idée de la civilisation, vivant continuellement en guerre les unes contre les autres. Pendant une longue série de siècles, les choses étaient restées dans le même état, et rien ne faisait présager la venue d'une ère meilleure, lorsque, sur les bords du lac Titicaca, un homme et une femme, qui se prétendaient enfants du soleil, apparurent aux Indiens. Ces deux personnages, d'une figure majestueuse, appelés, Manco-Capac et Mama-Oello, rassemblèrent, vers le milieu du douzième siècle, suivant Garcilasso de la Vega, un grand nombre de tribus errantes et jetèrent les fondements de la ville de Cusco. Manco-Capac avait appris aux hommes l'agriculture et les arts mécaniques, tandis que Mama-Oello enseignait aux femmes l'art de filer et de tisser. Lorsqu'il eut satisfait à ces premières nécessités de toutes les sociétés, Manco-Capac donna des lois à ses sujets et constitua un état politique régulier. C'est ainsi que s'était établie la domination de ces Incas ou seigneurs du Pérou. Leur empire, d'abord borné aux environs de Cusco,

n'avait pas tardé à s'agrandir sous leurs successeurs et à s'étendre depuis le tropique du Capricorne jusqu'à l'île des Perles, sur une longueur de trente degrés. Leur pouvoir était devenu aussi absolu que celui des anciens souverains asiatiques : « Aussi, dit Zarate, n'y eut-il peut-être jamais pays au monde où l'obéissance et la soumission des sujets aient été plus loin. Les Incas étaient pour eux de quasi-divinités ; ils n'avaient qu'à mettre un fil tiré de leur bandeau royal entre les mains de quelqu'un pour qu'il fût respecté et obéi partout, jusque-là qu'on avait une déférence si absolue pour les ordres du roi qu'il portait, qu'il pouvait seul et sans aucun secours de soldats exterminer une province entière et y faire périr hommes et femmes, parce qu'à la seule vue de ce fil tiré de la couronne royale, ils s'offraient tous à la mort volontairement et sans aucune résistance. »

D'ailleurs, les vieux chroniqueurs s'accordent à dire que ce pouvoir sans bornes fut toujours employé par les Incas pour le bonheur de leurs sujets. D'une série de douze rois qui se succédèrent sur le trône du Pérou, il n'en est aucun qui n'ait laissé le souvenir d'un prince juste et adoré de ses peuples. Ne chercherait-on pas vainement dans le reste du monde une contrée dont les annales rapportent un fait analogue ? Ne faut-il pas, dès lors, regretter que les Espagnols aient apporté la guerre et ses horreurs, les maladies et les vices d'un autre climat et ce que, dans leur orgueil, ils appelaient la civilisation, chez des peuples heureux et riches, dont les descendants appauvris, abâtardis, n'ont même pas, pour les consoler de leur irrémédiable décadence, le souvenir de leur antique prospérité ?

« Les Péruviens, dit Michelet dans son admirable Précis d'histoire moderne, transmettaient les principaux faits à la postérité

par des nœuds qu'ils faisaient à des cordes. Ils avaient des obélisques, des gnomons réguliers pour marquer les points des équinoxes et des solstices. Leur année était de trois cent soixante-cinq jours. Ils avaient élevé des prodiges d'architecture et taillé des statues avec un art surprenant. C'était la nation la plus policée et la plus industrieuse du nouveau monde. »

L'Inca Huayna-Capac, père d'Atahualpa sous qui ce vaste empire fut détruit, l'avait beaucoup augmenté et embelli. Cet Inca, qui conquit tout le pays de Quito, avait fait, par les mains de ses soldats et des peuples vaincus, un grand chemin de cinq cents lieues, de Cusco jusqu'à Quito, à travers des précipices comblés et des montagnes aplanies. Des relais d'hommes, établis de demi-lieue en demi-lieue, portaient les ordres du monarque dans tout l'empire.

Telle était leur police, et, si l'on veut juger de leur magnificence, il suffit de savoir que le roi était porté dans ses voyages sur un trône d'or qui pesait 25,000 ducats. La litière d'or, sur laquelle était le trône, était soutenue par les premiers personnages de l'État.

Àl'époque où les Espagnols parurent pour la première fois sur la côte, en 1526, le douzième Inca venait d'épouser, au mépris de la loi antique du royaume, la fille du roi de Quito, qu'il avait vaincu, et en avait eu un fils, nommé Atahualpa, à qui il laissa ce royaume à sa mort, arrivée vers 1529. Son fils aîné Huascar, dont la mère était du sang des Incas, eut le reste de ses États. Mais ce partage, si contraire aux coutumes établies depuis un temps immémorial, excita à Cusco un tel mécontentement, que Huascar, encouragé par ses sujets, se détermina à marcher contre son frère, qui ne voulait pas le reconnaître pour son maître et sei-

gneur, toutefois Atahualpa n'eut pas plus tôt goûté au pouvoir qu'il ne voulut plus l'abandonner. Il s'attacha, par des largesses, la plupart des guerriers qui avaient accompagné son père à la conquête de Quito, et, lorsque les deux armées se rencontrèrent, le sort favorisa l'usurpateur.

N'est-ce pas une curieuse remarque à faire que, au Pérou aussi bien qu'au Mexique, les Espagnols furent favorisés par des circonstances tout à fait exceptionnelles ? Au Mexique, des peuples récemment soumis à la race aztèque, foulés sans merci par leurs vainqueurs, les accueillent comme des libérateurs ; au Pérou, la lutte de deux frères ennemis, acharnés l'un contre l'autre, empêche les Indiens de tourner toutes leurs forces contre les envahisseurs qu'ils auraient facilement écrasés !

Pizarre, en recevant les envoyés d'Huascar qui venaient lui demander secours contre son frère Atahualpa, qu'il représentait comme un rebelle et un usurpateur, avait aussitôt compris tout le parti qu'il pouvait tirer des circonstances. Il comptait bien qu'en prenant la défense de l'un des compétiteurs, il pourrait plus facilement les opprimer tous les deux. Il s'avança aussitôt dans l'intérieur du pays, à la tête de forces peu considérables, soixante-deux cavaliers et cent vingt fantassins dont une vingtaine seulement étaient armés d'arquebuses et de mousquets, car il avait fallu laisser une partie de ses troupes à la garde de San-Miguel, où Pizarre comptait trouver un refuge en cas d'insuccès et où devaient, en tout cas, débarquer les secours qui pourraient lui arriver.

Pizarre se dirigea sur Caxamalca, petite ville située à une vingtaine de journées de marche de la côte. Il dut, pour cela, traverser un désert de sables brûlants, sans eau et sans arbres, qui s'éten-

dait sur vingt lieues de long jusqu'à la province de Motupé, et où la moindre attaque d'un ennemi, jointe aux souffrances endurées par sa petite armée, aurait pu d'un seul coup anéantir l'expédition. Puis, il s'enfonça dans les montagnes, et s'engagea dans des défilés étroits où auraient pu l'écraser des forces peu considérables. Il reçut pendant cette marche un envoyé d'Atahualpa, lui apportant des souliers peints et des manchettes d'or, qu'il était invité à porter lors de sa prochaine entrevue avec l'Inca. Naturellement, Pizarre fut prodigue de promesses d'amitié et de dévouement. Il déclara à l'ambassadeur indien qu'il ne ferait que suivre les ordres du roi son maître en respectant la vie et les biens des habitants. Dès son arrivée à Caxamalca, Pizarre logea prudemment ses troupes dans un temple et un palais de l'Inca, à l'abri de toute surprise. Puis, il envoya un de ses frères avec de Soto et une vingtaine de cavaliers au camp d'Atahualpa, qui n'était éloigné que d'une lieue, pour lui faire connaître son arrivée. Les envoyés du gouvernement, reçus avec magnificence, furent émerveillés de la multitude d'ornements, de vases d'or et d'argent qu'ils virent partout dans le camp indien. Ils revinrent avec la promesse qu'Atahualpa viendrait le lendemain faire visite à Pizarre et lui souhaiter la bienvenue dans son royaume. En même temps, ils rendirent compte des richesses merveilleuses qu'ils avaient vues, ce qui confirma Pizarre dans le projet qu'il avait formé de s'emparer par trahison du malheureux Atahualpa et de ses trésors.

Plusieurs auteurs espagnols, et Zarate notamment, déguisent les faits, qui leur ont sans doute paru trop odieux, et rejettent la trahison sur Atahualpa. Mais on possède aujourd'hui trop de documents pour ne pas être forcé de reconnaître avec Roberston et Prescott toute la perfidie de Pizarre. Il était très-important pour lui d'avoir l'inca en sa possession et d'en user comme d'un instru-

ment, ainsi que Cortès avait fait de Montézuma. Il profita donc de la simplicité et de l'honnêteté d'Atahualpa, qui avait ajouté une entière céance à ses protestations d'amitié et ne se tenait pas sur ses gardes, pour organiser un guet-apens dans lequel ce dernier ne pouvait manquer de tomber. Au reste, pas un scrupule dans l'âme déloyale du conquérant, autant de sang-froid que s'il allait livrer bataille à des ennemis prévenus, et, cependant, cette infâme trahison sera un éternel déshonneur pour sa mémoire.

Pizarre divisa donc sa cavalerie en trois petits escadrons, laissa en un seul corps toute son infanterie, cacha ses arquebusiers sur le chemin que devait parcourir l'Inca et garda auprès de lui une vingtaine de ses plus déterminés compagnons.

Atahualpa, voulant donner aux étrangers une haute idée de sa puissance, s'avançait avec toute son armée. Lui-même était porté sur une sorte de lit décoré de plumes, recouvert de plaques d'or et d'argent, orné de pierres précieuses. Entouré de baladins et de danseurs, il était accompagné de ses principaux seigneurs, portés comme lui sur les épaules de leurs serviteurs. Une telle marche était plutôt celle d'une procession que celle d'une armée.

Dès que l'Inca fut arrivé près du quartier des Espagnols, suivant Robertson, le père Vincent Valverde, aumônier de l'expédition, qui reçut plus tard le titre d'évêque en récompense de sa conduite, s'avança le crucifix d'une main et son bréviaire de l'autre. Dans un interminable discours, il exposa au monarque la doctrine de la création, la chute du premier homme, l'incarnation, la passion et la résurrection de Jésus-Christ, le choix que Dieu avait fait de saint Pierre pour être son vicaire sur la terre, le pouvoir de ce dernier transmis aux papes et la donation faite au roi de Castille par le pape Alexandre de toutes les régions du nou-

veau monde. Après avoir développé toute cette doctrine, il somma Atahualpa d'embrasser la religion chrétienne, de reconnaître l'autorité suprême du pape et de se soumettre au roi de Castille comme à son souverain légitime. S'il se soumettait immédiatement, Valverde lui promettait que le roi, son maître, prendrait le Pérou sous sa protection et lui permettrait de continuer d'y régner ; mais il lui déclarait la guerre et le menaçait d'une terrible vengeance, s'il refusait d'obéir et persévérait dans son impiété.

C'était là, pour le moins, une singulière mise en scène et une étrange harangue, faisant allusion à des faits inconnus des Péruviens et de la vérité desquels un orateur plus habile que Valverde n'aurait pas réussi à les persuader. Si l'on ajoute à cela que l'interprète connaissait si mal l'espagnol qu'il était dans l'impossibilité presque absolue de traduire ce qu'il comprenait à peine lui-même, et que la langue péruvienne devait manquer de mots pour exprimer des idées si étrangères à son génie, on sera peu surpris de savoir que du discours du moine espagnol Atahualpa ne comprit presque rien. Il est certaines phrases, cependant, qui, s'attaquant à son pouvoir, le frappèrent de surprise et d'indignation. Il n'en fut pas moins modéré dans sa réponse. Il dit que, maître de son royaume par droit de succession, il ne comprenait pas qu'on eût pu en disposer sans son consentement ; il ajouta qu'il n'était nullement disposé à renier la religion de ses pères pour en adopter une dont il entendait parler pour la première fois ; à l'égard des autres points du discours, il n'y comprenait rien ; c'était chose, pour lui, toute nouvelle, et il serait bien aise de savoir où Valverde avait appris tant de choses merveilleuses. — « Dans ce livre, » répondit Valverde, en lui présentant son bréviaire. Atahualpa le prit avec empressement, en tourna curieusement quelques feuillets et, l'approchant de son oreille : « Ce que vous

me montrez là, dit-il, ne me parle pas et ne me dit rien ! » Puis il jeta le livre à terre.

Ce fut le signal du combat ou plutôt du massacre. Les canons et les mousquets entrèrent en jeu, les cavaliers s'élancèrent, et l'infanterie tomba l'épée à la main sur les Péruviens stupéfaits. En quelques instants, le désordre fut à son comble. Les Indiens s'enfuirent de tous les côtés sans essayer de se défendre. Quant à Atahualpa, bien que ses principaux officiers s'efforçassent, en l'entraînant, de lui faire un rempart de leur corps, Pizarre fondit sur lui, dispersa ou renversa ses gardes, et, le saisissant par sa longue chevelure, le précipita à bas de la litière qui le portait. La nuit seule put arrêter le carnage. Quatre mille Indiens étaient tués, un plus grand nombre blessés et trois mille faits prisonniers. Ce qui prouve bien jusqu'à l'évidence qu'il n'y eut pas combat, c'est que, de tous les Espagnols, Pizarre seul fut atteint, et encore le fut-il par un de ses soldats, qui voulut trop précipitamment s'emparer de l'Inca.

Le butin, ramassé sur les morts et dans le camp, dépassa tout ce que les Espagnols avaient pu imaginer. Aussi leur enthousiasme fut-il proportionné à la conquête de tant de richesses.

Tout d'abord, Atahualpa supporta avec assez de résignation sa captivité, d'autant plus que Pizarre faisait tout pour l'adoucir, en paroles du moins. Mais, ayant bientôt compris quelle était la convoitise effrénée de ses geôliers, il proposa à Pizarre de lui payer rançon et de faire remplir, jusqu'à la hauteur qu'il pouvait atteindre avec la main, une chambre de vingt deux pieds de longueur sur seize de largeur, de vases, d'ustensiles et d'ornements en or. Pizarre y consentit avec empressement, et l'Inca prisonnier expédia aussitôt, dans toutes les provinces, les ordres néces-

saires, qui furent exécutés promptement et sans murmures. Bien plus, les troupes indiennes furent licenciées, et Pizarre put envoyer Soto et cinq Espagnols à Cusco, ville située à plus de deux cents lieues de Caxamalca, tandis que lui-même soumettait le pays à cent lieues à la ronde.

Sur ces entrefaites, Almagro débarqua avec deux cents soldats. On mit à part pour lui et pour ses hommes, — avec quels regrets, il est facile de l'imaginer, — cent mille pesos ; on réserva le quint du roi, et il resta encore, 528,500 pesos à partager entre Pizarre et ses compagnons. Ce produit du pillage et du massacre fut solennellement réparti entre les ayants-droit, le jour de saint Jacques, patron de l'Espagne, après une fervente invocation à la divinité. Déplorable mélange de religion et de profanation, malheureusement trop fréquent en ces temps de superstition et d'avarice !

Chaque cavalier reçut pour sa part 8,000 pesos et chaque fantassin 4,000, soit quelque chose comme 40,000 et 20,000 francs. Il y avait là de quoi satisfaire les plus difficiles, après une campagne qui n'avait été ni longue ni pénible. Aussi, beaucoup de ces aventuriers, désireux de jouir en paix et dans leur patrie d'une fortune inespérée, s'empressèrent-ils de demander leur congé. Pizarre le leur accorda sans peine, car il comprenait que le bruit de leur rapide fortune ne tarderait pas à lui amener de nouvelles recrues. Avec son frère Fernand, qui allait en Espagne porter à l'empereur la relation de son triomphe et des présents magnifiques, soixante Espagnols partirent, lourds d'argent, mais légers de remords.

Aussitôt sa rançon payée, Atahualpa réclama sa liberté. Pizarre, qui ne lui avait conservé la vie que dans le but de se couvrir

de l'autorité et du prestige que l'empereur avait gardé sur ses sujets et de ramasser tous les trésors du Pérou, fut bientôt obsédé des réclamations du prisonnier. Il le soupçonnait aussi depuis quelque temps d'avoir ordonné secrètement de lever des troupes dans les provinces éloignées de l'empire. De plus, Atahualpa, s'étant aperçu que Pizarre n'était pas plus instruit que le dernier de ses soldats, en avait conçu pour le gouverneur un mépris qu'il ne sut malheureusement pas dissimuler. Tels sont les motifs, bien futiles pour ne pas dire plus, qui déterminèrent Pizarre à faire instruire le procès de l'Inca.

Rien de plus odieux que ce procès dans lequel Pizarre et Almagro furent à la fois juges et parties. Des chefs d'accusation, les uns sont si ridicules, les autres si absurdes, qu'on ne sait vraiment s'il faut le plus s'étonner de l'effronterie ou de l'iniquité de Pizarre, qui soumettait à de telles informations le chef d'un puissant empire sur lequel il n'avait aucune juridiction. Atahualpa, déclaré coupable, fut condamné à être brûlé vif ; mais comme il avait fini, pour se débarrasser des obsessions de Valverde, par demander le baptême, on se contenta de l'étrangler. Digne pendant de l'exécution de Guatimozin ! Forfait des plus atroces et des plus odieux qu'aient commis les Espagnols en Amérique, où ils se sont pourtant souillés de tous les crimes imaginables !

Il y avait encore cependant dans cette tourbe d'aventuriers quelques hommes qui avaient conservé le sentiment de l'honneur et de leur propre dignité. Ils protestèrent hautement au nom de la justice indignement bafouée et vendue ; mais leurs voix généreuses furent étouffées par les déclamations intéressées de Pizarre et de ses dignes acolytes.

Le gouverneur investit alors de la royauté, sous le nom de Paul Inca, un des fils d'Atahualpa. Mais la guerre entre les deux frères et les événements qui s'étaient passés depuis l'arrivée des Espagnols avaient considérablement relâché les liens qui attachaient les Péruviens à leurs rois, et ce jeune homme, qui devait bientôt périr honteusement, n'eut guère plus d'autorité que Manco-Capac, fils d'Huascar, qui fut reconnu par les peuples de Cusco. Bientôt même, quelques-uns des principaux du pays cherchèrent à se tailler des royaumes dans l'empire du Pérou : tel fut Ruminagui, commandant à Quito, qui fit massacrer le frère et les enfants d'Atahualpa, et se déclara indépendant.

La discorde régnait au camp péruvien. Les Espagnols résolurent d'en profiter. Pizarre s'avança rapidement sur Cusco, car, s'il avait jusque-là tardé de le faire, c'est qu'il n'avait sous la main que peu de forces. Maintenant qu'une foule d'aventuriers, alléchés par les trésors rapportés à Panama, se précipitaient à l'envi vers le Pérou, maintenant qu'il pouvait réunir cinq cents hommes, après avoir laissé une garnison importante à San-Miguel sous le commandement de Benalcazar, Pizarre n'avait plus de raisons pour attendre. En chemin, quelques combats furent livrés à de gros corps de troupes ; mais ils se terminèrent, comme toujours, par des pertes très-sérieuses pour les indigènes et insignifiantes pour les Espagnols. Lorsqu'ils entrèrent dans Cusco et qu'ils prirent possession de cette ville, ceux-ci se montrèrent étonnés du peu d'or et de pierres précieuses qu'ils y trouvèrent, bien que cela passât de beaucoup la rançon d'Atahualpa. Est-ce parce qu'ils étaient déjà familiarisés avec les richesses du pays, ou parce qu'ils étaient un plus grand nombre à les partager ?

Pendant ce temps, Benalcazar, fatigué de son inaction, profitait de l'arrivée d'un renfort, venu de Nicaragua et de Panama, pour se diriger vers Quito, où, selon le dire des Péruviens, Atahualpa avait laissé la plus grande partie de ses trésors. Il se mit à la tête de quatre-vingts cavaliers et de cent vingt fantassins, battit, en plusieurs occasions, Ruminagui, qui lui barrait la route, et, grâce à sa prudence et à son habileté, put entrer victorieux à Quito ; mais il n'y trouva pas ce qu'il cherchait, c'est-à-dire les trésors d'Atahualpa.

Àla même époque, Pierre d'Alvarado, qui s'était si fort distingué sous Cortès et qui avait été nommé gouverneur du Guatemala en récompense de ses services, feignit de croire que la province de Quito n'était pas sous le commandement de Pizarre et organisa une expédition forte de cinq cents hommes, dont plus de deux cents servaient à cheval. Débarqué à Porto-Viejo, il voulut gagner Quito, sans guide, en remontant le Guyaquil et en traversant les Andes. Ce chemin a été, de tout temps, un des plus mauvais et des plus pénibles qu'il fût possible de choisir. Avant d'avoir atteint la plaine de Quito, après avoir horriblement souffert de la soif et de la faim, sans parler des cendres brûlantes du Chimborazo, volcan voisin de Quito, et des neiges qui les assaillirent, le cinquième des aventuriers et la moitié des chevaux avaient péri ; le reste était complétement découragé et dans l'impuissance absolue de combattre. Ce fut donc avec la plus vive surprise, en même temps qu'avec un sentiment d'inquiétude, que les compagnons d'Alvarado se virent tout à coup en présence, non pas d'un corps d'Indiens comme ils s'y attendaient, mais d'un corps d'Espagnols sous les ordres d'Almagro. Ces derniers se disposaient à les charger, lorsque certains officiers plus modérés firent adopter un arrangement en vertu duquel Alvarado de-

vait se retirer dans son gouvernement, après avoir touché cent mille pesos pour ses frais d'armement.

Tandis que ces événements se passaient au Pérou, Fernand Pizarre faisait voile pour l'Espagne, où la prodigieuse quantité d'or, d'argent et de pierres précieuses qu'il apportait ne pouvait manquer de lui procurer un excellent accueil. Il obtint pour son frère François la confirmation de ses fonctions de gouverneur avec des pouvoirs plus étendus ; lui-même fut nommé chevalier de Saint-Jacques ; quant à Almagro, il fut confirmé dans son titre d'adelantado, et sa juridiction fut étendue de deux cents lieues, sans être cependant délimitée exactement, ce qui laissait une porte ouverte aux contestations et aux interprétations arbitraires.

Fernand Pizarre n'avait pas encore regagné le Pérou qu'Almagro, ayant reçu la nouvelle qu'un gouvernement spécial lui avait été confié, prétendit que Cusco en dépendait et prit ses dispositions pour en faire la conquête. Mais Jean et Gonzalo Pizarre n'entendaient point se laisser dépouiller. On était sur le point d'en venir aux mains, lorsque François Pizarre, qu'on appelle souvent le Marquis ou le grand Marquis, arriva dans la capitale.

Jamais Almagro n'avait pu pardonner à ce dernier la duplicité dont il avait fait preuve dans ses négociations avec Charles-Quint, ni la désinvolture avec laquelle il s'était fait attribuer aux dépens de ses deux associés la plus grosse part d'autorité et le gouvernement le plus étendu. Mais, comme il rencontra une grande opposition à ses desseins, comme il n'était pas le plus fort, il dissimula son mécontentement, fit bonne mine à mauvais jeu et parut joyeux d'un raccommodement.

« Ils renouèrent donc alors leur société, dit Zarate, à cette condition que don Diègue d'Almagro irait pour découvrir le pays du côté du sud, et que, s'il en trouvait quelqu'un qui fût bon, ils en demanderaient pour lui le gouvernement à Sa Majesté ; que, s'il ne trouvait rien qui l'accommodât, ils partageraient entre eux le gouvernement de don François. Cet accord fut fait d'une manière solennelle, et ils prêtèrent serment sur l'hostie consacrée de ne rien entreprendre à l'avenir l'un contre l'autre. Quelques-uns rapportent qu'Almagro jura qu'il n'entreprendrait jamais rien ni sur Cusco, ni sur le pays qui est par delà jusqu'à cent trente lieues de distance, quand même Sa Majesté lui en donnerait le gouvernement. On ajoute que, s'adressant au Saint-Sacrement, il prononça ces paroles : « Seigneur, si je viole le serment que je fais maintenant, je veux que tu me confondes et me punisses et dans mon corps et dans mon âme. »

Après cet accord solennel qui devait être observé avec aussi peu de fidélité que le premier, Almagro prépara toutes choses pour son départ. Grâce à sa libéralité bien connue autant qu'à sa réputation de courage, il réunit cinq cent soixante-dix hommes, tant cavalerie qu'infanterie, avec lesquels il s'avança par terre vers le Chili. Le trajet fut excessivement pénible, et les aventuriers eurent particulièrement à souffrir des rigueurs du froid dans leur passage des Andes ; de plus, ils eurent affaire à des peuples très-belliqueux, qu'aucune civilisation n'avait amollis, et qui les assaillirent avec une furia dont rien au Pérou n'avait pu leur donner une idée. Almagro ne put créer aucun établissement, car à peine était-il depuis deux mois dans le pays, qu'il apprit que les Indiens du Pérou s'étaient révoltés et avaient massacré la plupart des Espagnols. Il revint aussitôt sur ses pas.

Après la signature du nouvel accord intervenu entre les conquérants (1534), Pizarre avait regagné les provinces voisines de la mer, dans lesquelles il put établir, puisqu'il n'avait plus à craindre de résistance, un gouvernement régulier. Pour un homme qui jamais n'avait étudié la législation, il avait édicté de sages règlements sur l'administration de la justice, sur la perception des impôts, la répartition des Indiens et le travail des mines. Si le « conquistador » avait quelques côtés dans le caractère qui prêtaient facilement à la critique, il est juste de reconnaître qu'il ne manquait pas d'une certaine élévation d'idées et qu'il avait la conscience du rôle qu'il jouait de fondateur d'un grand empire. C'est cela même qui le fit longtemps hésiter sur le choix de la future capitale des possessions espagnoles. Cusco avait bien pour elle d'avoir été la résidence des Incas ; mais cette ville, située à plus de quatre cents milles de la mer, se trouvait fort loin de Quito, dont l'importance paraissait extrême à Pizarre. Il fut bientôt frappé de la beauté et de la fertilité d'une grande vallée arrosée par un cours d'eau, le Rimac. Il y établit en 1536 le siége de sa puissance. Bientôt, grâce au magnifique palais qu'il s'y fit construire, aux somptueuses demeures de ses principaux officiers, la ville des rois (de los Reyes) ou Lima, comme on l'appelle, par corruption du nom du fleuve qui coule à ses pieds, ne tarda pas à prendre l'aspect d'une grande cité. Pendant que ces soins retenaient Pizarre loin de sa capitale, de petits corps de troupes, envoyés dans diverses directions, s'enfonçaient dans les provinces les plus reculées de l'empire, afin d'anéantir les derniers foyers de résistance, de telle sorte qu'il ne restait à Cusco même qu'une quantité peu considérable de troupes. L'Inca, qui était demeuré entre les mains des Espagnols, crut le moment opportun pour fomenter un soulèvement général, dans lequel il espérait

bien que sombrerait la domination étrangère. Bien qu'il fût gardé de fort près, il sut prendre ses mesures avec une telle habileté qu'il n'éveilla point les soupçons des oppresseurs. Il reçut même la permission d'assister à une grande fête qui devait se célébrer à quelques lieues de Cusco, et pour laquelle les personnages les plus considérables de l'empire s'étaient réunis. Aussitôt que l'Inca parut, l'étendard de la révolte fut levé. Des confins de la province de Quito jusqu'au Chili le pays fut bientôt en armes, et nombre de petits détachements espagnols furent surpris et exterminés. Cusco, défendue par les trois frères Pizarre avec cent soixante-dix Espagnols seulement, fut pendant huit mois consécutifs en butte aux attaques incessantes des Péruviens, qui s'étaient exercés au maniement des armes enlevées à leurs adversaires. Les conquérants résistèrent vaillamment, mais éprouvèrent des pertes sensibles et notamment celle de Jean Pizarre. Lorsqu'il apprit ces nouvelles, Almagro quitta précipitamment le Chili, traversa le désert montueux, pierreux et sablonneux d'Atacama, où il souffrit autant de la chaleur et de la sécheresse qu'il avait souffert dans les Andes de la neige et du froid, pénétra sur le territoire péruvien, défit Manco-Capac dans une grande bataille et parvint jusqu'auprès de la ville de Cusco, après avoir chassé les Indiens. Il essaya alors de se faire livrer la ville sous prétexte qu'elle n'était pas comprise dans le gouvernement de Pizarre, et, violant une trêve pendant laquelle les partisans du Marquis prenaient un peu de repos, il pénétra dans Cusco, s'empara de Fernand et de Gonzalo Pizarre, et se fit reconnaître pour gouverneur.

Pendant ce temps, un corps considérable d'Indiens investissait Lima, interceptait toute communication et anéantissait les divers petits corps de troupes qu'à plusieurs reprises Pizarre en-

voya au secours de Cusco. À cette époque, ce dernier expédiait tous ses navires à Panama pour obliger ses compagnons à faire une résistance désespérée ; il rappelait de Truxillo les forces sous les ordres d'Alonzo d'Alvarado et confiait à ce dernier une colonne de cinq cents hommes, qui s'avança jusqu'à quelques lieues de la capitale, sans soupçonner le moins du monde que celle-ci fût entre les mains de compatriotes parfaitement décidés à lui en barrer le chemin. Mais Almagro désirait bien plutôt attirer à lui ces nouveaux adversaires que les détruire ; il s'arrangea donc pour les surprendre et les fit prisonniers. Il avait alors entre les mains une belle occasion de terminer la guerre, et de se rendre, d'un seul coup, maître des deux gouvernements. C'est ce que lui firent observer plusieurs de ses officiers, et notamment Orgoños, qui auraient voulu qu'il fît périr les deux frères du « conquistador », et qu'il s'avançât à marches forcées avec ses forces victorieuses contre Lima, où Pizarre surpris ne pourrait lui résister. Mais ceux que Jupiter veut perdre, a dit un poëte latin, il les affole. Almagro, qui, dans tant d'autres circonstances, avait secoué tout scrupule, ne voulut pas se donner le tort d'envahir le gouvernement de Pizarre à la façon d'un rebelle, et il reprit tranquillement le chemin de Cusco.

Ase placer au point de vue exclusif de ses intérêts, Almagro commettait là une lourde faute dont il ne devait pas être longtemps à se repentir. Mais, si nous considérons, ce qu'on ne devrait jamais perdre de vue, c'est-à-dire l'intérêt de la patrie, ces actes d'agression qu'il avait déjà commis et la guerre civile qu'il soulevait en face d'un ennemi tout prêt à en profiter, constituaient un crime capital. Ses adversaires ne devaient pas tarder à l'en faire souvenir.

S'il fallait à Almagro une prompte décision pour se rendre maître de la situation, Pizarre avait tout à espérer du temps et de l'occasion. En attendant les renforts qu'on lui promettait du Darien, il entama avec son adversaire des négociations qui durèrent plusieurs mois, et pendant lesquelles un de ses frères ainsi qu'Alvarado trouvèrent le moyen de s'évader avec plus de soixante-dix hommes. Bien qu'il eût été tant de fois dupé, Almagro consentit encore à recevoir le licencié Espinosa, chargé de lui représenter que, si l'empereur savait ce qui se passait entre les deux compétiteurs et apprenait l'état où leurs démêlés réduisaient les choses, sans doute il les rappellerait l'un et l'autre et les remplacerait. Enfin, après la mort d'Espinosa, il fut décidé par le frère François de Bovadilla, à qui Pizarre et Almagro avaient remis la décision de leur différend, que Fernand Pizarre serait incontinent rendu à la liberté, que Cusco serait remis entre les mains du Marquis, et qu'on enverrait en Espagne plusieurs officiers des deux partis, chargés de faire valoir les droits réciproques des compétiteurs et d'en remettre la décision a l'empereur.

Àpeine le dernier de ses frères venait-il d'être mis en liberté, que Pizarre, rejetant toute idée de paix et d'arrangement amiable, déclara que les armes seules décideraient qui, de lui ou d'Almagro, serait le maître du Pérou. Il réunit en peu de temps sept cents hommes, dont il confia le commandement à ses deux frères. Dans l'impossibilité où ils se trouvèrent de traverser les montagnes pour gagner Cusco par une route directe, ils suivirent le bord de la mer jusqu'à Nasca et pénétrèrent dans une branche des Andes, qui devait les mener en peu de temps à la capitale.

Peut-être Almagro eût-il dû défendre les défilés des montagnes, mais il n'avait que cinq cents hommes, et il comptait

beaucoup sur sa brillante cavalerie, qu'il n'aurait pu déployer dans un terrain resserré. Il attendit donc l'ennemi dans la plaine de Cusco. Les deux partis s'attaquèrent, le 26 avril 1538, avec un égal acharnement ; mais la victoire fut décidée par deux compagnies de mousquetaires, que l'empereur avait envoyées à Pizarre, quand il avait appris la révolte des Indiens. Cent quarante soldats périrent dans ce combat, qui reçut le nom de las Salinas. Orgoños et plusieurs officiers de distinction furent tués de sang-froid après la bataille. Almagro, vieux et malade, ne put échapper aux Pizarre.

Les Indiens, qui, réunis en armes sur les montagnes environnantes, s'étaient promis de tomber sur le vainqueur, n'eurent rien de plus pressé que de s'enfuir. « Rien, dit Robertson, ne prouve peut-être mieux l'ascendant que les Espagnols avaient pris sur les Américains, que de voir ceux-ci, témoins de la défaite et de la dispersion d'un des partis, n'avoir pas le courage d'attaquer l'autre, affaibli et fatigué par sa victoire même, et n'oser tomber sur leurs oppresseurs lorsque la fortune leur offrait une occasion si favorable de les combattre avec avantage. »

Àcette époque, une victoire, non suivie de pillage, n'était pas complète. Aussi la ville de Cusco fut-elle mise à sac. Toutes les richesses qu'y trouvèrent les compagnons de Pizarre ne suffirent pas à les contenter. Ils avaient tous une si haute idée de leurs mérites et des services qu'ils avaient rendus, qu'à chacun il aurait fallu une place de gouverneur. Fernand Pizarre les dispersa donc et les envoya conquérir de nouveaux territoires avec quelques partisans d'Almagro, qui s'étaient ralliés et qu'il importait d'éloigner.

Quant à ce dernier, Fernand Pizarre, convaincu qu'un foyer d'agitation permanent couvait à l'abri de son nom, il résolut de s'en défaire. Il lui fit donc faire son procès, qui se termina, comme il était facile de le prévoir, par une condamnation à mort. À cette nouvelle et après quelques moments d'un trouble bien naturel, pendant lesquels Almagro fit valoir et son grand âge et la façon toute différente dont il en avait usé à l'égard de Fernand et Gonzalo Pizarre, lorsqu'ils étaient ses prisonniers, il recouvra son sang-froid et attendit la mort avec le courage d'un soldat. Il fut étranglé dans sa prison et décapité publiquement (1538).

Après plusieurs expéditions heureuses, Fernand Pizarre partit pour l'Espagne afin de rendre compte à l'empereur de ce qui s'était passé. Il trouva les esprits étrangement prévenus contre lui et ses frères. Leur cruauté, leurs violences, leur mépris des engagements les plus sacrés, avaient été exposés dans toute leur nudité et sans ménagement par quelques partisans d'Almagro. Aussi fallut-il à Fernand Pizarre une habileté merveilleuse pour faire revenir l'empereur. Hors d'état de juger de quel côté était la justice, puisqu'il n'était éclairé que par les intéressés, Charles-Quint ne voyait que les conséquences, déplorables pour son gouvernement, de la guerre civile. Il se décida donc à envoyer sur les lieux un commissaire auquel il remit les pouvoirs les plus étendus, et qui, après s'être fait rendre compte des événements, devait établir la forme de gouvernement qu'il jugerait la plus utile. Cette mission délicate fut confiée à un juge de l'audience de Valladolid, Christoval de Vaca, qui ne se montra pas au-dessous de sa tâche. Chose digne de remarque ! On lui recommanda d'user des plus grands égards envers François Pizarre, au moment même où son frère Fernand était arrêté et jeté dans une prison où il devait être oublié pendant vingt ans.

Tandis que ces événements se passaient en Espagne, le Marquis partageait le pays conquis, gardait pour lui et ses affidés les districts les plus fertiles ou les mieux situés, et n'accordait aux compagnons d'Almagro, à ceux du Chili comme on les appelait, que des territoires stériles et éloignés. Puis, il confiait à l'un de ses maîtres de camp, Pedro de Valdivia, l'exécution du projet qu'Almagro n'avait pu qu'ébaucher, la conquête du Chili. Parti le 28 janvier 1540 avec cent cinquante Espagnols, parmi lesquels devaient s'illustrer Pedro Gomez, Pedro de Miranda et Alonso de Monroy, Valdivia traversa d'abord le désert d'Atacama, entreprise considérée encore aujourd'hui comme des plus pénibles, et arriva à Copiapo au milieu d'une belle vallée. Reçu très-cordialement d'abord, il eut à soutenir, dès que la récolte fut faite, de nombreux combats contre une race différente des Indiens du Pérou, les Araucans, braves et infatigables guerriers. Il n'en fonda pas moins la ville de Santiago, le 12 février 1541. Valdivia passa huit ans au Chili, présidant à la conquête et à l'organisation du pays. Moins avide que les autres « conquistadores » ses contemporains, il ne recherchait les richesses minérales que pour assurer le développement de la prospérité de sa colonie, dans laquelle il sut tout d'abord encourager l'agriculture. « La plus belle mine que je sache, c'est du blé et du vin, avec la nourriture du bestail. Qui a de ceci, il a de l'argent. Et de mines, nous n'en vivons point, quant à leur substance. Et tel bien souvent a belle mine qui n'a pas bon jeu. » Ces sages paroles de Lescarbot, dans son Histoire de la Nouvelle France, Valdivia aurait pu les prononcer, car elles expriment, on ne peut mieux, ses sentiments. Sa valeur, sa prudence, son humanité, cette dernière surtout, qui brille étrangement à côté de la cruauté de Pizarre, lui assurent un rang à part et l'un des plus élevés parmi les « conquistadores » du XVI siècle.

Àl'époque où Valdivia partait pour le Chili, Gonzalo Pizarre, à la tête de trois cent quarante Espagnols, dont la moitié étaient montés, et de quatre mille Indiens, traversait les Andes au prix de fatigues telles que la plupart de ces derniers périrent de froid ; puis, il s'enfonça à l'est dans l'intérieur du continent, à la recherche d'un pays où abondaient, disait-on, la cannelle et les épices. Accueillis, dans ces vastes savanes, coupées de marais et de forêts vierges, par des pluies torrentielles qui ne durèrent pas moins de deux mois, ne rencontrant qu'une population rare, peu industrieuse et hostile, les Espagnols eurent souvent à souffrir de la faim dans un pays où n'existaient alors ni les bœufs, ni les chevaux, où les plus grands quadrupèdes étaient les tapirs et les lamas, et encore ne rencontrait-on que rarement ces derniers sur ce versant des Andes. En dépit de ces difficultés qui auraient découragé des explorateurs moins énergiques que les descubridores du XVI siècle, ils persistèrent dans leur tentative et descendirent le Rio Napo ou Coca, affluent de gauche du Marañon, jusqu'à son confluent. Là, ils construisirent, à grand'peine, un brigantin, qui fut monté par cinquante soldats, sous le commandement de Francisco Orellana. Mais, soit que la violence du courant ait emporté celui-ci, soit que, n'étant plus sous les yeux de son chef, il ait voulu devenir, à son tour, commandant d'une expédition de découverte, il n'attendit pas Gonzalo Pizarre au rendez-vous fixé et continua de descendre le fleuve jusqu'à ce qu'il arrivât à l'Océan. Une pareille navigation, à travers près de deux mille lieues de régions inconnues, sans guide, sans boussole, sans provisions, avec un équipage qui murmura plus d'une fois contre la folle tentative de son chef, au milieu de populations presque constamment hostiles, est vraiment merveilleuse. De l'embouchure du fleuve qu'il venait de descendre avec sa barque mal

construite et délabrée, Orellana parvint à gagner l'île de Cubagua, d'où il fit voile pour l'Espagne. Si le proverbe : « a beau mentir qui vient de loin », n'avait été connu depuis longtemps, Orellana l'aurait fait inventer. Il débita en effet les fables les plus saugrenues sur l'opulence des pays qu'il avait traversés. Les habitants étaient si riches, que les toits des temples étaient formés de plaques d'or, assertion qui donna naissance à la légende de l'El-Dorado. Orellana avait appris l'existence d'une république de femmes guerrières qui avaient fondé un vaste empire, ce qui a fait donner au Marañon le nom fleuve des Amazones. Que si l'on dépouille, cependant, cette relation de tout ce ridicule et ce grotesque qui devaient plaire aux imaginations de ses contemporains, il n'en demeure pas moins établi que l'expédition d'Orellana est une des plus remarquables de cette époque si féconde en entreprises gigantesques, et qu'elle fournit les premiers renseignements sur l'immense zone de pays qui s'étend entre les Andes et l'Atlantique.

Mais revenons à Gonzalo Pizarre. Son embarras et sa consternation avaient été grands, lorsqu'en arrivant au confluent du Napo et du Marañon, il n'avait pas trouvé Orellana, qui devait l'y attendre. Craignant qu'un accident fût arrivé à son lieutenant, il avait descendu le cours du fleuve pendant cinquante lieues jusqu'à ce qu'il rencontrât un malheureux officier, abandonné pour avoir fait à son chef quelques représentations sur sa perfidie. À la nouvelle du lâche abandon et du dénûment dans lequel on les laissait, les plus braves furent découragés. Il fallut céder à leurs instances et revenir vers Quito, dont on était éloigné de plus de douze cents milles. Pour exprimer quelles furent leurs souffrances dans ce voyage de retour, il suffira de dire qu'après avoir mangé chevaux, chiens et reptiles, racines et bêtes sauvages,

après avoir même mâché tout ce qui était cuir dans leur équipement, les malheureux survivants, déchirés par les broussailles, hâves et décharnés, regagnèrent Quito au nombre de quatre-vingts. Quatre mille Indiens et deux cent dix Espagnols avaient perdu la vie dans cette expédition, qui n'avait pas duré moins de deux ans.

Pendant que Gonzalo Pizarre conduisait la malheureuse expédition que nous venons de raconter, les anciens partisans d'Almagro, qui n'avaient jamais pu se rallier franchement à Pizarre, se groupaient autour du fils de leur ancien chef et complotaient la mort du Marquis. C'est en vain que François Pizarre fut plusieurs fois instruit de ce qui se tramait contre lui, jamais il ne voulut ajouter foi aux avertissements. Il disait : « Soyez tranquilles, je serai en sûreté tant qu'il n'y aura personne au Pérou qui ne sache que je puis en un moment ôter la vie à celui qui oserait concevoir le projet d'attenter à la mienne. »

Le dimanche 26 juin 1541, au moment de la sieste, Jean de Herrada et dix-huit conjurés sortent de la maison d'Almagro, l'épée nue à la main, armés de pied en cap. Ils courent vers la maison de Pizarre en criant : « Mort au tyran ! mort à l'infâme ! » Ils envahissent le palais, tuent François de Chaves, qui accourait au bruit, et pénètrent dans la salle où se tenaient, avec François Pizarre, son frère François-Martin, le docteur Juan Velasquez et une douzaine de serviteurs. Ceux-ci sautent par les fenêtres, à l'exception de Martin Pizarre, de deux autres gentilshommes et de deux grands pages, qui se font tuer en défendant la porte de l'appartement du gouverneur. Lui-même, qui n'a pas eu le temps d'attacher sa cuirasse, saisit son épée et un bouclier, se défend vaillamment, tue quatre de ses adversaires, en blesse plusieurs.

L'un des assaillants se dévoue, attire sur lui les coups de Pizarre. Pendant ce temps, les autres trouvent le moyen d'entrer et le chargent avec tant de furie qu'il ne peut parer tous les coups, étant même si las qu'à peine pouvait-il mouvoir son épée. Ainsi, « ils en vinrent à bout, dit Zarate, et achevèrent de le tuer d'une estocade dans la gorge. En tombant, il demanda à haute voix confession, et, ne pouvant plus parler, il fit à terre une figure de croix qu'il baisa, et ainsi il rendit son âme à Dieu. » Des nègres traînèrent son corps à l'église, où Juan Barbazan, son ancien domestique, osa seul venir le réclamer. Ce fidèle serviteur fit en secret les honneurs de ses funérailles, car les conjurés avaient pillé sa maison et n'avaient pas laissé de quoi payer les cierges.

Ainsi finit François Pizarre, assassiné dans la capitale même du vaste empire que l'Espagne devait à sa vaillance et à sa persévérance infatigable, mais qu'il lui donnait, il faut bien l'avouer, ravagé, décimé, noyé dans un déluge de sang. Souvent comparé à Cortès, il eut autant d'ambition, de courage, de capacité militaire ; mais il poussa à l'extrême les défauts du marquis della Valle, la cruauté et l'avarice, auxquels il joignit la perfidie et la duplicité. Si l'on est porté à expliquer par l'époque où il vécut certains côtés du caractère de Cortès qui sont peu estimables, on est du moins séduit par cette grâce et cette noblesse de manières, par ces façons de gentilhomme au-dessus des préjugés qui le firent tant aimer du soldat. Dans Pizarre, on reconnaît, au contraire, une rudesse, une âpreté de sentiments peu sympathique, et ses qualités chevaleresques disparaissent entièrement derrière cette rapacité et cette perfidie qui sont les traits saillants de sa personnalité.

Si Cortès rencontra dans les Mexicains des adversaires braves et résolus qui lui opposèrent des difficultés presque insurmontables, Pizarre n'eut aucune peine à vaincre les Péruviens, amollis et craintifs, qui ne résistèrent jamais sérieusement à ses armes. Des conquêtes du Pérou et du Mexique, la moins difficile procura le plus d'avantages métalliques à l'Espagne. Aussi fut-elle la plus appréciée.

La guerre civile allait éclater encore une fois après la mort de Pizarre, lorsqu'arriva le gouverneur délégué par le gouvernement métropolitain. Dès qu'il eut réuni les troupes nécessaires, il marcha vers Cusco. Il s'empara sans peine d'Almagro, le fit décapiter avec quarante de ses affidés, et gouverna le pays avec fermeté jusqu'à l'arrivée du vice-roi Blasco Nuñez Vela. Notre intention n'est pas d'entrer dans le détail des démêlés que celui-ci eut avec Gonzalo Pizarre, qui, profitant du mécontentement général causé par de nouveaux règlements sur les repartimientos, se révolta contre le représentant de l'empereur. Après de nombreuses péripéties qui ne peuvent ici trouver leur place, la lutte se termina par la défaite et l'exécution de Gonzalo Pizarre, qui eut lieu en 1548. Son corps fut porté à Cusco et enterré tout habillé, « personne, dit Garcilasso de la Vega, ne voulant donner un pauvre drap. » Ainsi finit l'assassin juridique d'Almagro. N'est-ce pas le cas de répéter cette parole de l'Écriture : « Celui qui frappe de l'épée, périt par l'épée ? »

Deuxième partie · Chapitre II

PREMIER VOYAGE AUTOUR DU MONDE.

Magellan, ses commencements, ses déboires, son changement de nationalité. — Préparatifs de l'expédition. Rio-de-Janeiro. — La baie Saint-Julien. — Révolte d'une partie de l'escadre. — Punition terrible des coupables. — Le détroit de Magellan. — Les Patagons. — Le Pacifique. — Les îles des Larrons. — Zébu et les Philippines. — Mort de Magellan. — Bornéo. — Les Moluques et leurs productions. — Séparation de la Trinidad et de la Victoria. — Retour en Europe par le cap de Bonne-Espérance. — Dernières mésaventures.

On ignorait encore l'immensité du continent découvert par Christophe Colomb. Aussi, cherchait-on obstinément sur la côte d'Amérique, qu'on supposait toujours former plusieurs îles, ce fameux détroit qui devait mener rapidement dans l'océan Pacifique et jusqu'à ces îles des épices dont la possession aurait fait la richesse de l'Espagne. Tandis que Cortereal et Cabot le cherchaient sur l'océan Atlantique, et Cortès jusqu'au fond du golfe de Californie, tandis que Pizarre descendait la côte du Pérou et que Valdivia conquérait le Chili, la solution de ce problème était trouvée par un Portugais au service de l'Espagne, par Fernand de Magellan.

Fils d'un gentilhomme de Cota e Armas, Fernand de Magellan naquit à Porto, à Lisbonne, à Villa-de-Sabrossa ou à Villa-de-Figueiro, on ne sait au juste, à une date inconnue, mais vers la fin du XV siècle. Il avait été élevé dans la maison du roi Jean II, où il reçut une éducation aussi complète qu'on pouvait la donner alors. Après avoir étudié d'une manière toute spéciale les mathématiques et la navigation, —car il existait à cette époque en Portugal un courant irrésistible qui emportait le pays tout entier vers les expéditions et les découvertes maritimes, — Magellan em-

brassa de bonne heure la carrière de la marine et s'embarqua, en 1505, avec Almeida, qui se rendait aux Indes. Il prit part au sac de Quiloa et à tous les événements de cette campagne. L'année suivante, il accompagna Vaz Pereira à Sofala ; puis, de retour à la côte de Malabar, nous le voyons assister à la prise de Malacca avec Albuquerque et s'y conduire avec autant de prudence que de bravoure. Il fit partie de ces expéditions qu'Albuquerque envoya, vers 1510, à la recherche de ces fameuses îles aux épices, sous le commandement d'Antonio de Abreu et de Francisco Serrão, qui découvrirent Banda, Amboine, Ternate et Tidor. Pendant ce temps, Magellan avait abordé à des îles de la Malaisie éloignées de 600 lieues de Malacca, et il obtenait sur l'archipel des Moluques des renseignements circonstanciés qui firent naître, dans son esprit, l'idée du voyage qu'il devait accomplir plus tard.

De retour en Portugal, Magellan obtint, non sans difficulté, l'autorisation de fouiller dans les archives de la couronne. Il acquit bientôt la certitude que les Moluques étaient situées dans l'hémisphère qu'avait attribué à l'Espagne la bulle de démarcation, adoptée à Tordesillas par les rois d'Espagne et de Portugal, et confirmée, en 1494, par le pape Alexandre VI.

En vertu de cette démarcation qui devait donner lieu à tant de débats passionnés, tous les pays situés à trois cent soixante milles à l'ouest du méridien des îles du cap Vert devaient appartenir à l'Espagne, et tous ceux à l'est du même méridien au Portugal.

Magellan avait trop d'activité pour rester longtemps sans reprendre du service. Il alla donc guerroyer en Afrique, à Azamor, ville du Maroc, où il reçut au genou une blessure légère, mais qui, lésant un nerf, le laissa boiteux pour le reste de sa vie et le força à rentrer en Portugal. Conscient de la supériorité que ses connais-

sances théoriques et pratiques, et ses services lui assuraient sur la tourbe des courtisans, Magellan devait ressentir plus vivement qu'un autre l'injuste traitement qu'il reçut d'Emmanuel, au sujet de certaines plaintes portées par les habitants d'Azamor contre les officiers portugais. Les préventions d'Emmanuel se changèrent bientôt en une aversion véritable. Elle se traduisit par cette imputation outrageuse que, pour échapper à des accusations irréfutables, Magellan feignait de souffrir d'une blessure sans conséquence dont il était complétement guéri. Une telle assertion était grave pour l'honneur si susceptible, si ombrageux, de Magellan. Aussi s'arrêta-t-il dès lors à une résolution extrême, qui répondait, d'ailleurs, à la grandeur de l'offense reçue. Pour que personne n'en pût ignorer, il fit constater par acte authentique qu'il renonçait à ses droits de citoyen portugais, changeait de nationalité et prenait en Espagne des lettres de naturalisation. C'était proclamer, aussi solennellement qu'il était possible de le faire, qu'il entendait être traité en sujet de la couronne de Castille, à laquelle il voulait consacrer dorénavant ses services et sa vie tout entière. Grave détermination, on le voit, qui ne trouva personne pour la blâmer, que les historiens les plus rigoristes ont excusée, témoin Barros et Faria y Sousa.

En même temps que lui, un homme profondément versé dans les connaissances cosmographiques, le licencié Ruy Faleiro, également tombé dans la disgrâce d'Emmanuel, quittait Lisbonne avec son frère Francisco et un marchand nommé Christovam de Haro. Il avait conclu avec Magellan un traité d'association pour gagner les Moluques par une voie nouvelle qui n'était pas autrement déterminée et qui restait le secret de Magellan. Dès qu'ils furent arrivés en Espagne (1517), les deux associés soumirent leur projet à Charles-Quint, qui l'accepta en principe. Mais il

s'agissait, ce qui est toujours délicat, de passer aux moyens d'exécution. Par bonheur, Magellan trouva en Juan de Aranda, facteur de la chambre de commerce, un partisan enthousiaste de ses théories, qui lui promit de mettre en jeu toute son influence pour faire réussir l'entreprise. Il vit, en effet, le grand chancelier, le cardinal et l'évêque de Burgos, Fonseca. Il sut exposer avec tant d'habileté le bénéfice considérable, pour l'Espagne, de la découverte d'une route conduisant au centre même de production des épices, et le préjudice immense qui en résulterait pour le commerce du Portugal, qu'une convention fut signée le 22 mars 1518. L'empereur s'engageait à faire tous les frais de l'armement, à condition que la plus grande partie des bénéfices lui reviendrait.

Mais Magellan avait encore bien des obstacles à surmonter avant de prendre la mer. Ce furent, d'abord, les remontrances de l'ambassadeur portugais, Alvaro da Costa, qui essaya même, voyant l'inutilité de ses tentatives, de faire assassiner Magellan, au dire de Faria y Sousa. Puis, il se heurta au mauvais vouloir des employés de la Casa de contratacion de Séville, jaloux de voir donner à un étranger le commandement d'une expédition si importante, et envieux de la dernière faveur qui venait d'être accordée à Magellan et à Ruy Faleiro, nommés commandeurs de l'ordre de Saint-Jacques. Mais Charles-Quint avait donné son consentement par un acte public qui paraissait devoir être irrévocable. On essaya cependant de le faire revenir sur sa décision, en organisant, le 22 octobre 1518, une émeute soldée par l'or du Portugal. Elle éclata sous le prétexte que Magellan, qui venait de faire tirer à terre un de ses navires pour le réparer et le peindre, l'avait décoré des armes portugaises. Cette dernière tentative échoua misérablement, et trois ordonnances des 30 mars, 6 et 30 avril vinrent fixer la composition des équipages et nommer l'état-

major ; enfin une dernière cédule, datée de Barcelone, le 26 juillet 1519, confiait le commandement unique de l'expédition à Magellan.

Que s'était-il passé avec Ruy Faleiro ? nous ne saurions le dire exactement. Mais ce dernier, qui jusqu'alors avait été traité sur le même pied que Magellan, qui avait peut-être conçu le projet, se vit tout à fait exclu du commandement de l'expédition, à la suite de dissentiments dont on ne connaît pas la cause. Sa santé, déjà ébranlée, reçut un dernier coup de cet affront, et le pauvre Ruy Faleiro, devenu presque fou, étant retourné en Portugal pour voir sa famille, y fut arrêté et ne put être relâché que grâce à l'intercession de Charles-Quint.

Enfin, après avoir prêté lui-même foi et hommage à la couronne de Castille, Magellan reçut à son tour le serment de ses officiers et matelots et quitta le port de San-Lucar de Barrameda, le matin du 10 août 1519.

Mais, avant d'entamer le récit de cette mémorable campagne, il nous faut donner quelques détails sur celui qui nous en a conservé la relation la plus complète, sur François-Antoine Pigafetta ou Jérôme Pigaphète, ainsi qu'il est souvent appelé en France. Né à Vicence vers 1491 d'une famille noble, Pigafetta faisait partie de la suite de l'ambassadeur Francesco Chiericalco, que Léon X envoya à Charles-Quint alors à Barcelone. Son attention fut sans doute éveillée par le bruit que faisaient alors en Espagne les préparatifs de l'expédition, et il obtint de prendre part au voyage. Ce volontaire fut d'ailleurs une excellente recrue, car il se montra dans toutes les circonstances aussi fidèle et intelligent observateur que brave et courageux compagnon. Il fut blessé au combat de Zébu à côté de Magellan, ce qui l'empêcha même d'as-

sister au banquet pendant lequel un si grand nombre de ses compagnons devaient trouver la mort. Quant à son récit, à part quelques exagérations de détail dans le goût du temps, il est exact, et la plupart des descriptions que nous lui devons ont été vérifiées par les voyageurs et les savants modernes, notamment par M. Alcide d'Orbigny.

Dès son retour à San-Lucar le 6 septembre 1522, le Lombard, ainsi qu'on l'appelait à bord de la Victoria, après avoir accompli le vœu qu'il avait fait d'aller remercier pieds nus « Nuesta Señora de la Victoria, » présenta à Charles-Quint, alors à Valladolid, le journal complet du voyage. À son retour en Italie, au moyen de l'original ainsi que de notes complémentaires et à la requête du pape Clément VII et du grand maître de l'ordre de Malte, Villiers de l'Isle-Adam, il écrivit un récit plus étendu de l'expédition, dont il adressa plusieurs copies à quelques grands personnages et notamment à Louise de Savoie, mère de François I. Mais cette dernière, ne pouvant comprendre, pense M. Harrisse, le très-érudit auteur de la Bibliotheca americana vetustissima, l'espèce de patois employé par Pigafetta et qui ressemblait à un mélange d'italien, de vénitien et d'espagnol, requit un certain Jacques-Antoine Fabre de le traduire en français. Au lieu d'en donner une traduction fidèle, Fabre en aurait fait une sorte d'abrégé. Quelques critiques supposent cependant que ce récit aurait été écrit originairement en français ; ils fondent leur opinion sur l'existence de trois manuscrits français du XVI siècle, qui présentent des variantes considérables, et dont deux sont déposés à la Bibliothèque nationale de Paris.

Pigafetta mourut à Vicence vers 1534. dans une maison qu'on pouvait encore voir en 1800 rue de la Lune, et qui portait la de-

vise bien connue : « Il n'est ose sans espine. »

Toutefois, nous n'avons pas voulu nous en tenir à la relation de Pigafetta, et nous l'avons contrôlée et complétée au moyen du récit de Maximilien Transylvain, secrétaire de Charles-Quint, dont on trouve la traduction italienne dans le précieux recueil de Ramusio.

La flotte de Magellan se composait de la Trinidad, de 120 tonneaux, sur laquelle battait le pavillon du commandant de l'expédition ; du Sant'-Antonio, également de 120 tonneaux, commandant Juan de Carthagena, le second, la personne conjointe de Magellan, dit la cédule ; de la Concepcion, de 90, commandant Gaspar de Quesada ; de la fameuse Victoria, de 85, commandant Luis de Mendoza ; et enfin du Santiago, de 75, commandant Joao Serrão, dont les Espagnols ont fait Serrano.

Quatre de ces capitaines et presque tous les pilotes étaient Portugais. Barbosa et Gomes sur la Trinidad, Luis Alfonso de Goes et Vasco Gallego sur la Victoria, Serrão, Joao Lopes de Carvalho sur la Concepcion, Joao Rodriguez de Mœfrapil sur le Sant'-Antonio, et Joao Serrao sur le Santiago, ainsi que vingt-cinq matelots, formaient un total de trente-trois Portugais sur un ensemble de deux cent trente-sept individus, dont les noms nous ont été conservés et parmi lesquels figurent un assez grand nombre de Français.

Des officiers dont nous venons de citer les noms, nous rappellerons que Duarte Barbosa était le beau-frère de Magellan, et que Estavam Gomes, qui fut plus tard envoyé par Charles-Quint à la recherche du passage du nord-ouest, et qui, en 1524, longea les côtes d'Amérique depuis la Floride jusqu'à Rhode Island et peut-

être jusqu'au cap Cod, revint à Séville, le 6 mai 1521, sans avoir participé jusqu'à sa fin à ce mémorable voyage.

Rien n'était mieux ordonné que cette expédition, pour laquelle avaient été réunies toutes les ressources que pouvait fournir l'art nautique de cette époque. Au moment du départ, Magellan remit à ses pilotes et à ses capitaines ses dernières instructions, ainsi que les signaux destinés à assurer la simultanéité des manœuvres et à empêcher une séparation possible.

Le lundi matin, 10 août 1519, la flotte leva l'ancre et descendit le Guadalquivir jusqu'à San-Lucar de Barrameda, qui forme le port de Séville, et où elle acheva de s'approvisionner. Ce fut seulement le 20 septembre qu'elle prit définitivement la mer. Six jours après, dans l'archipel des Canaries, elle relâcha à Ténériffe, où elle fit de l'eau et du bois. C'est en quittant ces îles que les premiers symptômes de la mésintelligence qui devait être si funeste à l'expédition éclatèrent entre Magellan et Juan de Carthagena. Ce dernier prétendait être mis au courant, par le commandant en chef, de la route qu'il avait l'intention de faire, prétention aussitôt rejetée par Magellan, qui déclara n'avoir aucun compte à rendre à son subordonné.

Après avoir passé entre les îles du cap Vert et l'Afrique, on atteignit les parages de Sierra-Leone, où des vents contraires et des calmes plats retinrent la flotte pendant une vingtaine de jours.

Un pénible incident se produisit alors. Dans un conseil tenu à bord du vaisseau amiral, une vive discussion s'étant élevée, et Jean de Carthagène, qui affectait de traiter avec mépris le capitaine général, lui ayant répondu avec hauteur et insolence, Magellan se vit contraint de l'arrêter de sa propre main et de le faire

mettre aux ceps, instrument composé de deux pièces de bois superposées et percées de trous où devaient entrer les jambes du matelot qu'on voulait punir. Contre cette punition trop humiliante pour un officier supérieur, les autres capitaines réclamèrent vivement auprès de Magellan, et ils obtinrent que Carthagena fût simplement mis aux arrêts sous la garde de l'un d'entre eux.

Aux calmes succédèrent des pluies, des bourrasques et des rafales impétueuses, qui forcèrent les bâtiments à tenir la cape. Pendant ces orages, les navigateurs furent plusieurs fois témoins d'un phénomène électrique, dont on ne connaissait pas alors la cause, qu'on croyait être un signe manifeste de la protection du ciel, et qui est encore aujourd'hui désigné sous le nom de feu Saint-Elme. Une fois qu'on eut dépassé la ligne équinoxiale, — passage qui ne paraît pas avoir été, à cette époque, célébré par la grotesque cérémonie du baptême en usage jusqu'à nos jours, — on fit route pour le Brésil, où, le 13 décembre 1519, la flotte jeta l'ancre dans le magnifique port de Santa-Lucia, connu aujourd'hui sous le nom de Rio-Janeiro. Ce n'était pas, d'ailleurs, la première fois que cette baie était vue par les Européens, comme on l'a cru longtemps. Dès 1511, elle était désignée sous le nom de Bahia do Cabo-Frio. Elle avait été visitée aussi, quatre ans avant l'arrivée de Magellan, par Pero Lopez, et semble avoir été depuis le commencement du XVI siècle fréquentée par des marins dieppois, qui, héritiers de la passion de leurs ancêtres, les Northmen, pour les navigations aventureuses, coururent le monde et fondèrent un peu partout des établissements ou des comptoirs.

En cet endroit, l'expédition espagnole se procura à bon compte, pour des miroirs, des bouts de ruban, des ciseaux, des

grelots ou des hameçons, quantité de provisions, entre lesquelles Pigafetta cite les ananas, la canne à sucre, des patates, des poules et de la chair d'anta, qu'on croit être le tapir.

Les renseignements qu'on trouve dans la même relation sur les mœurs des habitants sont assez curieux pour être rapportés. « Les Brésiliens ne sont pas chrétiens, dit-il, mais ils ne sont pas non plus des idolâtres, car ils n'adorent rien ; l'instinct naturel est leur unique loi. » C'est là une constatation intéressante, un aveu singulier de la part d'un italien du XVI siècle, fort porté à la superstition, et qui prouve une fois de plus que l'idée de la divinité n'est pas innée, comme l'ont prétendu certains théologiens.

« Ces indigènes vivent très-vieux, ils vont complétement nus, couchent sur des filets de coton, appelés hamacs, suspendus à des poutres par les deux bouts. Quant à leurs barques, appelées canoas, elles sont creusées dans un seul tronc d'arbre et peuvent contenir jusqu'à quarante hommes. Ils sont anthropophages, mais par occasion seulement, et ne mangent guère que leurs ennemis pris dans le combat. Leur habillement de cérémonie est une espèce de veste faite de plumes de perroquets tissées ensemble et arrangées de façon que les grandes pennes des ailes et de la queue leur forment une sorte de ceinture sur les reins, ce qui leur donne une figure bizarre et ridicule. » Nous avons déjà dit que le manteau de plumes était en usage sur le bord du Pacifique, chez les Péruviens ; il est curieux de constater qu'il était également porté par les Brésiliens. On a pu voir quelques spécimens de cette singulière parure à l'exposition du musée ethnographique. Ce n'était pas d'ailleurs le seul ornement de ces sauvages, qui se passaient, par trois trous percés dans la lèvre inférieure, de petits cylindres de pierre, coutume qu'on retrouve chez

bien des peuplades océaniennes et qu'il faut rapprocher de notre mode des boucles d'oreilles. Ces peuples étaient extrêmement crédules et bons. Aussi Pigafetta dit-il qu'on aurait facilement pu les convertir au christianisme, car ils assistèrent en silence et avec recueillement à la messe qui fut dite à terre, remarque déjà faite par Alvarès Cabral.

Après être restée treize jours dans cet endroit, l'escadre continua sa route au sud en longeant la terre et arriva, par 34° 40' de latitude australe, dans un pays où coulait une grande rivière d'eau douce. C'était la Plata. Les indigènes, appelés Charruas, éprouvèrent une telle frayeur à la vue des bâtiments, qu'ils se réfugièrent précipitamment dans l'intérieur du pays avec ce qu'ils avaient de plus précieux et qu'il fut impossible de rejoindre aucun d'eux. C'est dans cette contrée que, quatre ans auparavant, Juan Diaz de Solis avait été massacré par une tribu de Charruas, armés de cet engin terrible dont se servent encore aujourd'hui les gauchos de la République Argentine, ces bolas, qui sont des boules de métal attachées aux deux extrémités d'une longue lanière de cuir appelée lasso.

Un peu au-dessous de l'estuaire de la Plata, autrefois considéré comme un bras de mer débouchant dans le Pacifique, la flottille relâcha au port Désiré. On y fit, pour les équipages des cinq vaisseaux, ample provision de pingouins, volatiles qui ne constituaient pas un manger des plus succulents. Puis, on s'arrêta, par 49° 30', dans un beau port où Magellan résolut d'hiverner et qui reçut le nom de baie Saint-Julien.

Depuis deux mois, les Espagnols se trouvaient en cet endroit, lorsqu'ils aperçurent, un jour, un homme qui leur parut d'une taille gigantesque. À leur vue, il se mit à danser et à chanter en se

jetant de la poussière sur la tête. C'était un Patagon, qui se laissa conduire sans résistance sur les vaisseaux. Il manifesta le plus vif étonnement à la vue de tout ce qui l'entourait, mais rien ne le surprit autant qu'un grand miroir d'acier qu'on lui présenta. « Le géant, qui n'avait pas la moindre idée de ce meuble et qui, pour la première fois sans doute, voyait sa figure, recula si effrayé qu'il jeta par terre quatre de nos gens qui étaient derrière lui. » On le ramena à terre, chargé de présents, et l'accueil bienveillant qu'il avait reçu détermina ses compagnons, au nombre de dix-huit, — treize femmes et cinq hommes, — à monter à bord. Grands, le visage large et teint de rouge, sauf les yeux cerclés de jaune, les cheveux blanchis à la chaux, ils étaient drapés dans d'énormes manteaux de fourrure, et portaient ces larges chaussures en peau qui leur firent donner le nom de Grands-Pieds ou Patagons. Leur taille n'était cependant pas aussi gigantesque qu'elle le parut à notre naïf conteur, car elle varie entre 1,92 et 1,72, ce qui est toutefois au-dessus de la taille moyenne des Européens. Pour armes, ils avaient un arc court et massif et des flèches de roseau dont la pointe était formée d'un caillou tranchant.

Le capitaine, pour retenir deux de ces sauvages qu'il voulait conduire en Europe, usa d'une supercherie que nous qualifierions d'odieuse aujourd'hui, mais qui n'avait rien de révoltant au XVI siècle, alors qu'on considérait partout les nègres et les Indiens comme des sortes d'animaux. Il les chargea de présents, et lorsqu'il les en vit embarrassés, il offrit à chacun d'eux un de ces anneaux de fer qui servent à enchaîner. Ils auraient bien voulu l'emporter, car ils estimaient le fer par dessus tout, mais leurs mains étaient pleines. On leur proposa alors de le leur attacher à la jambe, ce qu'ils acceptèrent sans méfiance. Les matelots fermèrent alors les anneaux, de sorte que les sauvages se trouvèrent

enchaînés. Rien ne peut donner une idée de leur fureur, lorsqu'ils s'aperçurent de ce stratagème, plus digne de sauvages que d'hommes civilisés. On essaya encore, mais vainement, d'en capturer quelques autres, et dans cette chasse, l'un des Espagnols fut blessé d'une flèche empoisonnée, qui causa presque subitement sa mort. Chasseurs intrépides, ces peuples errent constamment à la poursuite des guanaquis et d'autre gibier, car ils sont doués d'une telle voracité que « ce qui suffirait à la nourriture de vingt matelots peut à peine en rassasier sept ou huit. »

Magellan, pressentant que la station allait se prolonger, voyant aussi que le pays ne fournissait que de piètres ressources, ordonna d'économiser les vivres et de mettre les hommes à la ration, afin que l'on pût atteindre le printemps sans trop de privations et gagner une contrée plus giboyeuse.

Mais les Espagnols, mécontents de la stérilité du lieu, de la longueur et de la rigueur de l'hiver, commencèrent à murmurer. Cette terre paraissait s'enfoncer dans le sud jusqu'au pôle antarctique, disaient-ils ; il ne semblait pas y avoir de détroit ; déjà plusieurs étaient morts des privations endurées ; enfin il serait bien temps de reprendre le chemin de l'Espagne, si le commandant ne voulait pas voir tous ses hommes périr en ce lieu.

Magellan, parfaitement résolu à mourir ou à mener à bonne fin l'entreprise dont il avait le commandement, répondit que l'empereur lui avait assigné le cours de son voyage, qu'il ne pouvait ni ne voulait, sous aucun prétexte, s'en départir, et qu'en conséquence il irait droit devant lui jusqu'à la fin de cette terre ou jusqu'à ce qu'il rencontrât quelque détroit. Quant aux vivres, s'ils s'en trouvaient trop à court, ses gens pouvaient ajouter à leur ration le produit de leur pêche ou de leur chasse. Magellan crut

qu'une déclaration si ferme allait imposer silence aux mécontents et qu'il n'entendrait plus parler de privations dont il souffrait aussi bien que les hommes de ses équipages. Il se trompait grossièrement. Certains capitaines, et Juan de Carthagena en particulier, avaient intérêt à ce qu'une révolte éclatât.

Ces rebelles commencèrent donc à rappeler aux Espagnols leur vieille haine contre les Portugais. Le capitaine général, étant de ces derniers, ne s'était jamais franchement rallié, selon eux, au drapeau espagnol. Afin de pouvoir rentrer dans sa patrie et se faire pardonner ses torts, il voulait commettre quelque forfait éclatant, et rien ne serait plus avantageux au Portugal que la destruction de cette belle flotte. Au lieu de les mener dans cet archipel des Moluques dont il leur avait vanté l'opulence, il voulait les entraîner dans des régions glacées, séjour de neiges éternelles, où il saurait bien s'arranger pour les faire périr ; puis, avec l'aide des Portugais embarqués sur l'escadre, il ramènerait dans sa patrie les vaisseaux dont il se serait emparé.

Tels étaient les bruits, les accusations que semaient parmi des matelots les affidés de Juan de Carthagena, de Luis de Mendoza et de Gaspar de Quesada, lorsque, le dimanche des Rameaux, 1 avril 1520, Magellan convoqua les capitaines, officiers et pilotes, pour entendre la messe à son bord et dîner ensuite avec lui. Alvaro de La Mesquita, cousin du capitaine général, se rendit à cette invitation avec Antonio de Coca et ses officiers ; mais ni Mendoza, ni Quesada et à plus forte raison Juan de Carthagena, prisonnier de ce dernier, n'y parurent. La nuit suivante, ils montèrent avec trente hommes de la Conception sur le Sant'-Antonio et voulurent se faire livrer la Mesquita. Le pilote Juan de Eliorraga, en défendant, son capitaine, reçut quatre coups de poignard dans

le bras. Quesada s'écriait en même temps : « Vous allez voir que ce fou va nous faire manquer notre affaire. » Les trois vaisseaux Conception, Sant'-Antonio et Santiago tombèrent sans difficulté entre les mains des rebelles, qui comptaient plus d'un complice dans les équipages. Malgré ce succès, les trois capitaines n'osèrent s'attaquer ouvertement au commandant en chef et lui envoyèrent porter des propositions d'accommodement. Magellan leur répondit de venir à bord de la Trinidad pour s'entendre avec lui ; mais ils s'y refusèrent énergiquement. N'ayant plus alors de ménagements à garder, Magellan fit saisir l'embarcation qui lui avait apporté cette réponse, et, choisissant parmi son équipage six hommes solides et déterminés, il les expédia à bord de la Victoria sous le commandement de l'alguazil Espinosa. Celui-ci remit à Mendoza une lettre de Magellan, lui enjoignant de se rendre à bord de la Trinidad, et, comme il souriait d'un air moqueur, Espinosa lui donna du poignard dans la gorge, tandis qu'un matelot lui portait un coup de coutelas à la tête. Pendant que ces événements se passaient, une autre embarcation, chargée de quinze hommes armés, accostait la Victoria et s'en emparait, sans que les matelots, surpris par la rapidité de l'exécution, opposassent la moindre résistance. Le lendemain, 3 avril, les deux autres bâtiments révoltés furent repris, non sans effusion de sang toutefois. Le corps de Mendoza fut divisé en quartiers, tandis qu'un greffier lisait à haute voix la sentence qui le flétrissait. Trois jours après, Quesada était décapité et coupé en morceaux par son propre domestique, qui se résignait à cette triste besogne pour avoir la vie sauve. Quant à Carthagena, le haut rang que la cédule royale lui avait conféré dans l'expédition le sauvait de la mort, mais il était abandonné, ainsi que le chapelain Gomez de la Reina, sur la plage, où il fut recueilli quelques mois après par Es-

tevam Gomez. Quarante matelots coupables de rébellion reçurent leur pardon, parce que leurs services étaient reconnus indispensables. Après cette sévère répression, Magellan put espérer que l'esprit de mutinerie était décidement dompté.

Lorsque la température devint plus clémente, les ancres furent levées ; l'escadre reprit la mer le 24 août, suivant la côte et explorant avec soin tous les golfes pour y trouver ce détroit si obstinément cherché. À la hauteur du cap Sainte-Croix, un des navires, le Santiago, se perdit sur des rochers pendant une violente rafale qui soufflait de l'est. Par bonheur, on put sauver les hommes et les marchandises, sans compter qu'on parvint à enlever du bâtiment naufragé les agrès et les apparaux qu'on répartit sur les quatre vaisseaux restants.

Enfin, le 21 octobre suivant Pigafetta, le 27 novembre d'après Maximilien Transylvain, la flottille pénétra par un étroit goulet dans un golfe au fond duquel s'ouvrait un détroit, qui, comme on s'en aperçut bientôt, débouchait dans la mer du Sud. On l'appela tout d'abord le détroit des Onze mille Vierges, parce que ce jour leur était consacré. De chaque côté de ce détroit se dressaient des terres élevées et couvertes de neige sur lesquelles on aperçut de nombreux feux, surtout à gauche, mais sans qu'on pût entrer en communication avec les indigènes. Les détails qui nous sont donnés par Pigafetta et par Martin Transylvain sur la disposition topographique et l'hydrographie du détroit, sont assez vagues, et nous aurons d'ailleurs à y revenir, lorsque nous parlerons de l'expédition de Bougainville ; nous ne nous y arrêterons donc pas. Après une navigation de vingt-deux jours à travers cette succession de goulets et de bras de mer, larges tantôt d'une lieue, tantôt de quatre, qui s'étend sur une longueur de quatre cent quarante

milles et qui a reçu le nom de détroit de Magellan, la flotte déboucha sur une mer immense et profonde.

La joie fut générale, lorsqu'enfin on vit atteint le but de tant et de si longs efforts. Désormais la route était ouverte, et les prévisions si habiles de Magellan s'étaient réalisées.

Rien n'est plus extraordinaire que la navigation de Magellan dans cet océan qu'il appela Pacifique, parce que, pendant près de quatre mois, il n'y fut assailli par aucune tempête. Les privations qu'eurent à supporter les équipages pendant ce long espace de temps furent excessives. Le biscuit n'était plus qu'une poussière mêlée de vers, et l'eau corrompue exhalait une odeur insupportable. Il fallut, pour ne pas mourir de faim, manger les souris, se nourrir de sciure de bois et ronger tous les cuirs qu'il fut possible de trouver. Comme il était facile de le prévoir, dans ces conditions, les équipages furent décimés par le scorbut. Dix-neuf hommes moururent, et une trentaine furent atteints aux bras et aux jambes de violentes douleurs qui les firent longtemps souffrir. Enfin, après avoir parcouru plus de 4,000 lieues sans avoir rencontré une seule île, dans une mer où l'on devait découvrir tant d'archipels si peuplés, on tomba sur deux îles désertes et stériles, appelées par cela même Infortunées, mais dont la position est indiquée d'une manière beaucoup trop contradictoire pour qu'il soit possible de les reconnaître.

Par 12° de latitude septentrionale et 146° de longitude, le mercredi 6 mars, les navigateurs découvrirent successivement trois îles, auxquelles on aurait bien voulu s'arrêter pour prendre des rafraîchissements et des provisions ; mais les insulaires, qui montèrent à bord, volèrent tant de choses sans qu'il fût possible de les en empêcher, que l'on dut y renoncer. Ils trouvèrent même

moyen de s'emparer d'une chaloupe. Magellan, outré d'une telle impudence, fit une descente avec une quarantaine d'hommes armés, brûla un certain nombre de cases et d'embarcations et tua sept hommes. Ces insulaires n'avaient ni chef, ni roi, ni religion. La tête couverte de chapeaux de palmiers, ils portaient une barbe et des cheveux qui leur descendaient jusqu'à la ceinture. Généralement olivâtres, ils croyaient s'embellir en se colorant les dents de noir et de rouge, et leur corps était oint d'huile de coco, sans doute pour se protéger contre l'ardeur du soleil. Leurs canots, singulièrement construits, portaient une très-grande voile en nattes, qui pourrait facilement faire chavirer l'embarcation, s'ils n'avaient la précaution de lui donner une assiette bien plus stable au moyen d'une longue pièce de bois maintenue à une certaine distance par deux perches : c'est ce qu'on appelle le « balancier ». Très-industrieux, ces insulaires avaient pour le vol une aptitude singulière, qui a fait donner à leur pays le nom d'îles des Larrons.

Le 16 mars on vit, à trois cents lieues des îles des Larrons, une terre élevée qu'on reconnut bientôt être une île, connue aujourd'hui sous le nom de Samar. Magellan résolut d'y donner quelque repos à ses équipages exténués et fit dresser à terre deux tentes pour les malades. Les indigènes apportèrent bientôt des bananes, du vin de palmier, des cocos et des poissons. On leur offrit en échange des miroirs, des peignes, des grelots et autres bagatelles analogues. Arbre précieux entre tous les autres, le cocotier fournit à ces indigènes leur pain, leur vin, leur huile, leur vinaigre, sans compter qu'ils en tirent, en même temps que des vêtements, le bois nécessaire à la construction et à la couverture de leurs cabanes.

Bientôt familiarisés avec les Espagnols, les indigènes leur apprirent que leur archipel produisait les clous de girofle, la cannelle, le poivre, la noix muscade, le gingembre, le maïs, et qu'on y récoltait même de l'or. Magellan donna à cet archipel le nom d'îles Saint-Lazare, plus tard changé en celui de Philippines, du nom de Philippe d'Autriche, fils de Charles-Quint.

Cet archipel est formé d'un grand nombre d'îles qui s'étendent dans la Malaisie entre 5°,32' et 19°,38' de latitude nord, et 114°,56' et 123°,43' de longitude est du méridien de Paris. Les plus importantes sont : Luçon, Mindoro, Leyte, la Ceylon de Pigafetta, Samar, Panay, Negros, Zébu, Bohol, Palaouan et Mindanao.

Après s'être un peu refaits, les Espagnols reprirent la mer dans le but d'explorer l'archipel. Ils virent successivement les îles de Cenalo, Huinaugan, Ibusson et Abarien, ainsi qu'une autre île appelée Massava, dont le roi, Colambu, put se faire comprendre d'un esclave natif de Sumatra que Magellan avait ramené de l'Inde en Europe, et qui, par sa connaissance du malais, rendit en plusieurs circonstances de signalés services. Le roi monta à bord avec six ou huit de ses principaux sujets. Il apportait au capitaine général quelques présents en échange desquels il reçut une veste de drap rouge et jaune faite à la turque, un bonnet de fin écarlate, tandis que des miroirs et des couteaux étaient donnés aux gens de sa suite. On lui fit voir toutes les armes à feu, et on tira devant lui quelques coups de canon dont il fut fort épouvanté. « Puis Magellan, dit Pigafetta, fit armer de toutes pièces un d'entre nous et chargea trois hommes de lui donner des coups d'épée et de stylet, pour montrer au roi que rien ne pouvait blesser un homme armé de cette manière, ce qui le surprit beaucoup ; et, se tour-

nant vers l'interprète, il dit par son moyen au capitaine qu'un homme armé de cette façon pouvait combattre contre cent. — Oui, répondit l'interprète au nom du commandant, et chacun des trois vaisseaux a deux cents hommes armés de cette façon. » Le roi, étonné de tout ce qu'il avait vu, prit congé du capitaine en le priant d'envoyer avec lui deux des siens pour leur faire voir quelques particularités de l'île. Pigafetta fut désigné et n'eut qu'à se louer de l'accueil qui lui fut fait. Le roi lui dit « qu'on trouvait dans son île des morceaux d'or gros comme des noix et même comme des œufs, mêlés avec de la terre qu'on passait au crible pour les trouver, et que tous ses vases et même quelques ornements de sa maison étaient de ce métal. Il était vêtu fort proprement, selon l'usage du pays, et c'était le plus bel homme que j'aie vu parmi ces peuples. Ses cheveux noirs lui tombaient sur les épaules ; un voile de soie lui couvrait la tête et il portait aux oreilles deux anneaux. De la ceinture jusqu'aux genoux, il était couvert d'un drap de coton brodé en soie. Sur chacune de ses dents on voyait trois taches d'or, de manière qu'on aurait dit qu'il avait toutes ses dents liées avec ce métal. Il était parfumé de storax et de benjoin. Sa peau était peinte, mais le fond en était olivâtre. »

Le jour de la Résurrection, on descendit à terre pour célébrer la messe, après avoir construit sur le rivage une sorte de petite église avec des voiles et des rameaux d'arbres. Un autel avait été dressé, et pendant tout le temps que dura la cérémonie religieuse, le roi, avec une grande affluence de peuple, écouta en silence et imita tous les mouvements des Espagnols. Puis, une croix fut plantée sur une colline avec grand apparat, et on leva l'ancre pour gagner le port de Zébu, qui était le plus propre pour ravitailler les vaisseaux et trafiquer. On y arriva le dimanche 7

avril. Magellan fit aussitôt descendre à terre un de ses officiers avec l'interprète, comme ambassadeur au roi de Zébu. L'envoyé expliqua que le chef de l'escadre était aux ordres du plus grand roi de la terre. Le but du voyage, ajouta-t-il, était les îles Moluques, et le désir de lui faire visite en même temps que de prendre quelques rafraîchissements en échange de marchandises : tels étaient les motifs qui les faisaient s'arrêter dans un pays où ils venaient en amis.

« Ils sont les bienvenus, répondit le roi ; mais, s'ils ont l'intention de trafiquer, ils doivent payer un droit auquel sont soumis tous les bâtiments qui entrent dans mon port, comme l'a fait, il n'y a pas quatre jours, une jonque de Siam qui est venue chercher de l'or et des esclaves, et comme peut en témoigner un marchand maure resté dans le pays. »

L'Espagnol répondit que son maître était un trop grand roi pour se soumettre à pareille exigence. Ils étaient venus avec des idées pacifiques ; mais, si l'on voulait faire la guerre, on trouverait à qui parler.

Le roi de Zébu, averti par le marchand maure de la puissance de ceux qui se présentaient et qu'il prenait pour des Portugais, consentit enfin à renoncer à ses prétentions. Bien plus, le roi de Massava, qui avait tenu à servir de pilote aux Espagnols, changea si bien les dispositions de son confrère, que ceux-ci obtinrent le privilége exclusif du commerce de l'île, et qu'une amitié loyale fut scellée entre le roi de Zébu et Magellan par l'échange du sang qu'ils tirèrent chacun de leur bras droit.

Dès ce moment, des vivres furent apportés, et les relations devinrent cordiales. Le neveu du roi, avec une nombreuse suite,

vint visiter Magellan à son bord. Celui-ci en profita pour lui raconter l'histoire merveilleuse de la création du monde, de la rédemption de l'homme, et pour l'inviter à se convertir au christianisme ainsi que son peuple. Ils ne témoignèrent aucune répugnance à se faire baptiser, et, le 14 avril, le roi de Zébu, celui de Massava, le marchand maure avec cinq cents hommes et autant de femmes, reçurent le baptême. Mais ce qui n'était qu'une mode, puisqu'on ne peut dire que les indigènes connussent la religion qu'ils embrassaient et qu'ils fussent persuadés de sa vérité, devint une véritable frénésie, après une guérison miraculeuse qu'opéra Magellan. Ayant appris que le père du roi était malade depuis deux ans et sur le point de mourir, le capitaine général promit, s'il consentait à se faire baptiser et si les indigènes brûlaient leurs idoles, qu'il se trouverait guéri. « Il ajouta qu'il était si convaincu de ce qu'il disait, raconte Pigafetta, — car il est bon de citer textuellement ses auteurs en pareille matière, — qu'il consentait à perdre la tête si ce qu'il promettait n'arrivait pas sur-le-champ. Nous fîmes alors, avec toute la pompe possible, une procession de la place où nous étions à la maison du malade, que nous trouvâmes effectivement dans un fort triste état, de manière qu'il ne pouvait ni parler ni se mouvoir. Nous le baptisâmes avec deux de ses femmes et dix filles. Le capitaine lui demanda, aussitôt après le baptême, comment il se trouvait, et il répondit soudainement que, grâce à Notre-Seigneur, il se portait bien. Nous fûmes tous témoins de ce miracle. Le capitaine surtout en rendit grâces à Dieu. Il donna au prince une boisson rafraîchissante et continua de lui en envoyer tous les jours jusqu'à ce qu'il fût entièrement rétabli. Au cinquième jour, le malade se trouva parfaitement guéri et se leva. Son premier soin fut de faire brûler en présence du roi et de tout le peuple une idole pour laquelle il avait

grande vénération, et que quelques vieilles femmes gardaient soigneusement dans sa maison. Il fit aussi abattre plusieurs temples placés au bord de la mer, où le peuple s'assemblait pour manger la viande consacrée aux anciennes divinités. Tous les habitants applaudirent à ces exécutions et se proposèrent d'aller détruire toutes les idoles, même celles qui servaient dans la maison du roi, criant en même temps Vive la Castille ! en l'honneur du roi d'Espagne. »

Près de l'île de Zébu se trouve une autre île, nommée Matan, qui avait deux chefs ; l'un avait reconnu l'autorité des Espagnols, l'autre s'y était énergiquement refusé, et Magellan résolut de la lui imposer. Le 26 avril, un vendredi, trois chaloupes portant soixante hommes armés de cuirasses, de casques et de mousquets, et une trentaine de balangais, sur lesquels se tenaient le roi de Zébu, son gendre et quantité de guerriers, partirent pour l'île de Matan. Les Espagnols attendirent le jour et sautèrent à l'eau au nombre de quarante-neuf, car les chaloupes ne pouvaient approcher la terre à cause des rochers et des bas-fonds. Plus de quinze cents indigènes les attendaient. Ils se jetèrent aussitôt sur eux en trois bataillons et les attaquèrent de front et de flanc. Les mousquetaires et les arbalétriers tirèrent de loin sur la multitude des guerriers, sans leur faire grand mal, car ils étaient protégés par des boucliers. Assaillis à coups de pierres, de flèches, de javelots et de lances, accablés sous le nombre, les Espagnols mirent le feu à quelques cases pour écarter et intimider les naturels. Mais ceux-ci, rendus plus acharnés par la vue de l'incendie, redoublèrent d'efforts et pressèrent de tous côtés les Espagnols, qui avaient la plus grande peine à leur résister, lorsqu'un fâcheux incident vint compromettre l'issue du combat. Les indigènes n'avaient pas été longtemps à remarquer que tous les

coups qu'ils dirigeaient vers les parties du corps de leurs ennemis protégées par l'armure ne les blessaient pas. Ils s'attachèrent donc aussitôt à lancer leurs flèches et leurs javelots contre la partie inférieure du corps, qui se trouvait sans défense. Magellan, atteint à la jambe d'une flèche empoisonnée, ordonna la retraite, qui, commencée en bon ordre, se changea peu de temps après en une telle fuite, que sept ou huit Espagnols restèrent seuls à ses côtés. À grand'peine, ils reculaient en combattant pour regagner les chaloupes. Ils avaient déjà de l'eau jusqu'aux genoux, lorsque plusieurs insulaires se jetèrent à la fois sur Magellan, blessé au bras, qui était dans l'impossibilité de tirer son épée, et ils lui donnèrent sur la jambe un tel coup de sabre qu'il tomba aussitôt dans l'eau, où ils n'eurent pas de peine à l'achever. Ses derniers compagnons, tous atteints, et parmi eux Pigafetta, regagnèrent à la hâte les embarcations. Ainsi périt, le 27 avril 1521, l'illustre Magellan. « Il était orné de toutes les vertus, dit Pigafetta ; il montra toujours une constance inébranlable au milieu de ses plus grandes adversités. En mer, il se condamnait lui-même à de plus grandes privations que le reste de son équipage. Versé plus qu'aucun autre dans la connaissance des cartes nautiques, il possédait parfaitement l'art de la navigation, ainsi qu'il l'a prouvé en faisant le tour du monde, ce qu'aucun n'avait osé avant lui. »

L'éloge funèbre de Pigafetta, pour être un peu hyperbolique, n'en est pas moins vrai dans le fond. Il fallut à Magellan une constance, une persévérance singulière pour s'enfoncer, au mépris de la terreur de ses compagnons, dans des régions où l'esprit superstitieux de l'époque imaginait des dangers fantastiques. Il lui fallut, pour arriver à découvrir, à l'extrémité de cette longue côte, le détroit qui porte si justement son nom, une science nautique singulière. Il dut avoir une attention de tous les instants

pour éviter dans ces parages inconnus, et sans instruments de précision, tout accident fâcheux. Si l'un de ses navires se perdit, on le doit imputer à l'orgueil, à l'esprit de révolte du capitaine, bien plutôt qu'à l'impéritie et au manque de précaution du général. Ajoutons, avec notre enthousiaste conteur : « La gloire de Magellan survivra à sa mort. »

Duarte Barbosa, beau-frère de Magellan, et Juan Serrano furent élus commandants par les Espagnols, que d'autres catastrophes allaient atteindre.

L'esclave qui jusqu'alors avait servi d'interprète avait été légèrement blessé pendant le combat. Depuis la mort de son maître, il se tenait à l'écart, ne rendant plus aucun service aux Espagnols, et restait étendu sur sa natte. À la suite de quelques représentations un peu vives de Barbosa, lui faisant observer qu'il n'était pas devenu libre par la mort de Magellan, il disparut tout à coup. Il alla trouver le roi nouvellement baptisé, auquel il exposa que, s'il pouvait attirer les Espagnols dans quelque piége et les y faire périr, il se rendrait ainsi maître de toutes leurs provisions et marchandises. Convoqués à une assemblée solennelle pour recevoir les présents que le roi de Zébu destinait à l'empereur, Serrano, Barbosa et vingt-sept Espagnols, assaillis à l'improviste pendant un festin, furent tous massacrés. Seul Serrano fut amené lié sur le bord de la mer. Là, il supplia ses compagnons de vouloir bien le racheter, sans quoi il allait être massacré. Mais Jean Carvalho et les autres, craignant que le soulèvement ne devînt général, redoutant d'être attaqués pendant les négociations par une flotte nombreuse à laquelle ils n'eussent pas été en état de résister, n'écoutèrent pas les supplications de l'infortuné Serrano. Ils mirent à la voile et gagnèrent l'île peu éloignée de Bohol.

Là, considérant que leur nombre se trouvait alors trop réduit pour gouverner trois vaisseaux, les Espagnols brûlèrent la Concepcion, après avoir transbordé sur les autres navires tout ce que celle-ci portait de précieux. Puis, après avoir côtoyé l'île de Panilongon, ils s'arrêtèrent à Butuan, qui fait partie de Mindanao, île magnifique, aux ports nombreux et aux rivières poissonneuses, au nord-ouest de laquelle gît l'île de Luçon, la plus considérable de l'archipel. Ils touchèrent encore à Paloan, où ils trouvèrent, pour s'approvisionner, des cochons, des chèvres, des poules, des bananes de diverses espèces, des noix de coco, des cannes à sucre et du riz. Ce fut pour eux, suivant l'expression de Pigafetta, une terre promise. Au nombre des choses qui lui parurent dignes de remarque, le voyageur italien cite les coqs que les indigènes entretiennent pour le combat ; passion qui, depuis tant d'années, est encore vivace dans tout l'archipel des Philippines. De Paloan, les Espagnols gagnèrent ensuite l'île de Bornéo, centre de la civilisation malaise. Dès lors, ils n'ont plus affaire à des populations misérables, mais à des peuples riches qui les reçoivent avec magnificence. Leur réception par le rajah est assez curieuse pour que nous en disions quelques mots. Au débarcadère, ils trouvèrent deux éléphants couverts de soie qui les amenèrent à la maison du gouverneur de la ville, tandis que douze hommes portaient les cadeaux qu'ils devaient offrir au rajah. De la maison du gouverneur où ils couchèrent, jusqu'au palais du roi, les rues étaient gardées par des hommes armés. Après être descendus de leurs éléphants, ils furent admis dans une salle remplie de courtisans. Au bout de celle-ci s'ouvrait un autre salon moins grand, tapissé de draps d'or, dans lequel se tenaient trois cents hommes de la garde du roi, armés de poignards. À travers une porte, ils purent alors apercevoir le rajah, assis devant une

table, avec un petit enfant mâchant du bétel. Derrière lui il n'y avait que des femmes.

Le cérémonial exigeait que leur requête passât successivement par la bouche de trois seigneurs plus élevés en grade les uns que les autres, avant d'être transmise, au moyen d'une sarbacane placée dans un trou de la muraille, à l'un des principaux officiers, qui la soumettrait au roi. Il y eut alors un échange de présents à la suite duquel les ambassadeurs espagnols furent ramenés à leurs vaisseaux avec le même cérémonial qu'à l'arrivée. La capitale est bâtie sur pilotis, dans la mer même ; aussi, lorsque la marée monte, les femmes qui vendent les denrées traversent-elles la ville dans des barques. Le 29 juillet, plus de cent pirogues entouraient les deux vaisseaux, en même temps que des jonques levaient l'ancre pour se rapprocher d'eux. Craignant d'être attaqués par trahison, les Espagnols prirent les devants et firent une décharge d'artillerie qui tua beaucoup de monde sur les pirogues. Après quoi, le roi leur fit des excuses en disant que sa flotte n'était pas dirigée contre eux, mais bien contre les gentils, avec lesquels les musulmans avaient des combats journaliers. Cette île produit l'arak, alcool de riz, le camphre, la cannelle, le gingembre, des oranges, des citrons, cannes à sucre, melons, radis, oignons, etc. Ses objets d'échange sont le cuivre, le vif-argent, le cinabre, le verre, les draps de laine et les toiles et surtout le fer et les lunettes, sans parler de la porcelaine et des diamants, dont quelques-uns sont d'une grosseur et d'une valeur extraordinaires. Ses animaux sont les éléphants, les chevaux, les buffles, les cochons, les chèvres et les oiseaux de basse-cour. La monnaie dont on se sert est de bronze et porte le nom de sapèque, piécettes que l'on perfore pour les enfiler.

En quittant Bornéo, les voyageurs cherchèrent un endroit propice pour radouber leurs vaisseaux, qui en avaient le plus pressant besoin, car ils ne passèrent pas moins de quarante-deux jours à cette besogne. « Ce que j'ai trouvé de plus étrange dans cette île, raconte Pigafetta, ce sont des arbres dont les feuilles qui tombent sont animées. Ces feuilles ressemblent à celles du mûrier, si ce n'est qu'elles sont moins longues ; leur pétiole est court et pointu, et, près du pétiole, d'un côté et de l'autre, elles ont deux pieds. Si on les touche, elles s'échappent ; mais elles ne rendent point de sang quand on les écrase. J'en ai gardé une dans une boîte pendant neuf jours : quand j'ouvrais la boîte, la feuille s'y promenait tout alentour ; j'estime qu'elles vivent d'air. Ces très-curieux animaux sont aujourd'hui bien connus et portent le nom vulgaire de mouches-feuille. Ils sont d'un gris brun qui les fait d'autant mieux prendre pour des feuilles mortes qu'ils en ont tout à fait la forme.

Dans ces parages, l'expédition espagnole, qui avait conservé du vivant de Magellan son caractère scientifique, tourna sensiblement à la piraterie. C'est ainsi qu'à plusieurs reprises, on s'empara de jonques dont on força l'équipage à payer de fortes rançons.

On passa ensuite par l'archipel des Soulou, repaire de forbans malais, qui vient d'être seulement dans ces derniers temps soumis aux armes espagnoles, puis par Mindanao, qu'on avait déjà visité, car on savait que les Moluques si ardemment cherchées devaient se trouver dans un voisinage plus ou moins immédiat. Enfin, après avoir vu nombre d'îles, dont la nomenclature ne nous apprendrait pas grand'chose, le mercredi 6 novembre, les Espagnols découvrirent cet archipel sur lequel les Portugais

avaient débité tant de fables effrayantes et ils débarquèrent deux jours plus tard à Tidor. Le but du voyage était atteint.

Le roi vint à la rencontre des Espagnols et les fit entrer dans sa pirogue. « Il était assis sous un parasol de soie qui le couvrait entièrement. Devant lui se tenaient un de ses fils qui portait le sceptre royal, deux hommes ayant chacun un vase d'or plein d'eau pour laver ses mains et deux tenant de petits coffrets dorés remplis de bétel. » Puis, on le fit monter sur les bâtiments, où l'on se montra pour lui rempli d'égards ; en même temps on le chargeait, ainsi que les personnages qui l'accompagnaient, de présents qui leur parurent très-précieux. « Ce roi est maure, c'est-à-dire arabe, assure Pigafetta ; il est âgé d'à peu près quarante-cinq ans, assez bien fait et d'une belle physionomie. Ses vêtements consistaient en une chemise très-fine, dont les manches étaient brodées en or ; une draperie lui descendait de la ceinture jusqu'aux pieds ; un voile de soie, — sans doute un turban, — couvrait sa tête, et sur ce voile il y avait une guirlande de fleurs. Son nom est rajah-sultan Manzor. »

Le lendemain, dans une longue entrevue qu'il eut avec les Espagnols, Manzor déclara son intention de se mettre lui-même, avec ses îles de Tidor et de Ternate, sous la protection du roi d'Espagne.

C'est ici le lieu de donner avec Pigafetta, dont nous suivons la relation pas à pas dans la version qu'a donnée M. Ed. Charton et qu'il a accompagnée de notes si précieuses, quelques détails sur l'archipel des Moluques.

Cet archipel se compose à proprement parler des îles Gilolo, Ternate, Tidor, Mornay, Batchian et Misal ; mais on a souvent

compris sous le nom général de Moluques les groupes de Banda et d'Amboine. Bouleversé autrefois par des commotions volcaniques répétées, cet archipel renferme un grand nombre de volcans presque tous éteints ou endormis depuis une longue suite d'années. L'air y est brûlant et serait presque impossible à respirer, si des pluies fréquentes ne venaient constamment rafraîchir l'atmosphère. Ses productions naturelles sont extrêmement précieuses. Il faut placer au premier rang le sagoutier, dont la moelle, appelée sagou, remplace avec l'igname les céréales dans toute la Malaisie. Une fois que l'arbre est abattu, on en extrait la moelle, qui est alors râpée, passée au tamis, puis découpée en forme de petits pains qu'on fait sécher à l'ombre. Ce sont aussi le mûrier à étoffe, le giroflier, le muscadier, le camphrier, le poivrier et généralement tous les arbres à épices ainsi que tous les fruits des tropiques. Ses forêts renferment des bois précieux, l'ébène, le bois de fer, le tek, célèbre par sa solidité, et employé de toute antiquité pour les constructions luxueuses ; le laurier calilaban, qui donne une huile essentielle aromatique très-recherchée. À cette époque, les animaux domestiques n'étaient qu'en petit nombre aux Moluques, mais, parmi les bêtes sauvages les plus curieuses, on comptait le babiroussa, énorme sanglier aux longues défenses recourbées ; l'opossum, espèce de sarigue un peu plus grande que notre écureuil ; le phalanger, marsupiau qui vit dans les forêts épaisses et sombres, où il se nourrit de feuilles et de fruits ; le tarsier, sorte de gerboise, petit animal fort gracieux, inoffensif, au pelage roussâtre, dont la taille n'est guère plus grande que celle d'un rat, mais dont le corps offre certains rapports avec celui du singe. Parmi les oiseaux, c'étaient les perroquets et les cacatoès, ces oiseaux de paradis, sur lesquels on débitait tant de fables et qu'on croyait jusqu'alors privés de jambes,

les martins-pêcheurs et les casoars, grands échassiers presque aussi gros que les autruches.

Un Portugais du nom de Lorosa était depuis longtemps établi aux Moluques. Les Espagnols lui firent tenir une lettre, dans l'espérance qu'il trahirait sa patrie pour s'attacher à l'Espagne. Ils obtinrent de lui les renseignements les plus curieux sur les expéditions que le roi de Portugal avait envoyées au cap de Bonne-Espérance, au Rio de la Plata, et jusqu'aux Moluques ; mais, par suite de diverses circonstances, ces dernières expéditions n'avaient pu avoir lieu. Lui-même était dans cet archipel depuis seize ans, et les Portugais, installés depuis dix ans, gardaient sur ce fait le plus profond silence. Lorsqu'il vit les Espagnols faire leurs préparatifs de départ, Lorosa se rendit à bord avec sa femme et ses effets pour rentrer en Europe. Le 12 novembre furent débarquées toutes les marchandises destinées à faire l'échange, et qui provenaient pour la plupart de quatre jonques dont on s'était emparé à Bornéo. Certes, les Espagnols firent un commerce avantageux, mais cependant pas autant qu'il eût été possible, parce qu'ils étaient pressés de retourner en Espagne. Des embarcations de Gilolo et de Bachian vinrent également trafiquer avec eux, et, peu de jours après, ils reçurent, du roi de Tidor, une provision considérable de clous de girofle. Ce roi les invita à un grand banquet qu'il avait coutume, disait-il, de donner lorsqu'on chargeait les premiers clous de girofle sur un navire ou sur une jonque. Mais les Espagnols, se rappelant ce qui leur était arrivé aux Philippines, refusèrent en faisant présenter des excuses et des compliments au roi. Lorsque leur chargement fut complet, ils mirent à la voile. À peine la Trinidad eut-elle pris la mer qu'on s'aperçut qu'elle avait une voie d'eau considérable, et il fallut au plus vite regagner Tidor. Les habiles plongeurs que le roi

mit à la disposition des Espagnols n'ayant pu parvenir à la découvrir, il fallut décharger en partie le navire pour faire la réparation nécessaire. Les matelots qui montaient la Victoria ne voulurent pas attendre leurs compagnons, et, comprenant très-bien que la Trinidad ne serait pas en état de rentrer en Espagne, l'état-major décida qu'elle gagnerait le Darien, où sa précieuse cargaison serait déchargée et transportée, à travers l'isthme, jusqu'à l'Atlantique, où un bâtiment viendrait la prendre. Mais ce malheureux bâtiment, pas plus que ceux qui le montaient, ne devait rentrer en Espagne. Commandée par l'alguazil Gonçalo Gomez de Espinosa, qui avait pour pilote Juan de Carvalho, la Trinidad était en si mauvais état, qu'après avoir quitté Tidor, elle fut contrainte de relâcher à Ternate, dans le port de Talangomi. et l'équipage, composé de dix-sept hommes, fut immédiatement emprisonné par les Portugais. Aux réclamations d'Espinosa, on répondit en le menaçant de le pendre à une vergue, et le malheureux alguazil, après avoir été transféré à Cochin, fut envoyé à Lisbonne, où, pendant sept mois, il demeura enfermé dans la prison du Limoeiro avec deux Espagnols, seuls restes de l'équipage de la Trinidad.

Quant à la Victoria, richement chargée, elle quitta Tidor sous le commandement de Juan-Sébastien del Cano, qui, après avoir été simple pilote à bord d'un des navires de Magellan, avait pris le commandement de la Concepcion, le 27 avril 1521, et qui succéda à Juan Lopez de Carvalho, lorsque celui-ci fut démonté de son commandement par suite d'incapacité. Son équipage n'était composé que de cinquante-trois Européens et de treize Indiens. Cinquante-quatre Européens demeuraient à Tidor sur la Trinidad.

Après avoir passé au milieu des îles de Caioan, Laigoma, Sico, Giofi, Cafi, Laboan, Toliman, Bachian, Mata et Batutiga, la Victoria laissa à l'ouest cette dernière île, et, gouvernant dans l'ouest-sud-ouest, s'arrêta pendant la nuit à l'île Sula ou Xula. À dix lieues de là, les Espagnols mouillèrent à Bourou, la Boëro de Bougainville, où ils se ravitaillèrent. Ils s'arrêtèrent trente-cinq lieues plus loin, à Banda, où l'on trouve le macis et la noix muscade, puis à Solor, où l'on faisait un grand commerce de sandal blanc. Ils y passèrent quinze jours pour radouber leur bâtiment, qui avait beaucoup souffert, et y firent une ample provision de cire et de poivre ; puis, ils relâchèrent à Timor, où ils ne purent se ravitailler qu'en retenant par trahison le chef d'un village, venu à bord avec son fils. Cette île était fréquentée par les jonques de Luçon et par les « praos » de Malacca et de Java, qui y faisaient grand commerce de sandal et de poivre. Un peu plus loin, les Espagnols touchèrent à Java, où se pratiquaient, paraît-il, à cette époque, les sutties en usage dans l'Inde jusqu'à ces derniers temps.

Parmi les contes que rapporte sans y croire entièrement Pigafetta, il en est un des plus curieux. Il a trait à un oiseau gigantesque, l'Epyornis, dont a retrouvé, vers 1830, des ossements et des œufs gigantesques à Madagascar. Cela prouve combien il faut être réservé avant de rejeter dans le domaine du merveilleux nombre de ces légendes qui paraissent fabuleuses, mais dont le point de départ est exact. « Au nord de Java Majeure, dit Pigafetta, dans le golfe de la Chine, il y a un très-grand arbre appelé campanganghi, où se perchent certains oiseaux dits garula, si grands et si forts qu'ils enlèvent un buffle et même un éléphant et le portent en volant à l'endroit de l'arbre appelé puzathaer. » Cette légende avait cours dès le neuvième siècle chez les Persans

et les Arabes, et cet oiseau joue dans les contes de ces derniers un rôle merveilleux, sous le nom de rock. Il n'est donc pas étonnant que Pigafetta ait pu recueillir chez les Malais une tradition analogue.

Après avoir quitté Java-Majeure, la Victoria doubla la presqu'île de Malacca, depuis une dizaine d'années déjà soumise au Portugal par le grand Albuquerque. Près de là se trouvent Siam et le Cambodge, puis Chiempa, où croît la rhubarbe. On trouve cette substance de la manière suivante : « Une compagnie de vingt à vingt-cinq hommes vont dans le bois, où ils passent la nuit sur les arbres pour se mettre en sûreté contre les lions, — notez qu'il n'y a pas de lions dans ces pays, — et les autres bêtes féroces, et en même temps pour mieux sentir l'odeur de la rhubarbe que le vent porte vers eux. Le matin, ils vont vers l'endroit d'où venait l'odeur et y cherchent la rhubarbe jusqu'à ce qu'ils la trouvent. La rhubarbe est le bois putréfié d'un gros arbre qui acquiert son odeur de sa putréfaction même ; la meilleure partie de l'arbre est sa racine ; cependant le tronc, qu'on appelle calama, a la même vertu médicinale. »

Décidément, ce n'est pas chez Pigafetta qu'il faudra chercher nos connaissances botaniques ; nous risquerions fort de nous tromper en prenant au sérieux les bourdes que lui racontait le Maure, auprès duquel il cherchait ses renseignements. Et cependant, le voyageur lombard nous donne avec le plus grand sérieux du monde des détails fantastiques sur la Chine et tombe dans de lourdes erreurs, qu'avait évitées Duarte Barbosa, son contemporain. Grâce à ce dernier, nous savons que le commerce de l'anfian ou de l'opium existait dès cette époque.

Une fois que la Victoria fut sortie des parages de Malacca, Sébastien del Cano eut bien soin d'éviter la côte de Zanguebar, où les Portugais étaient établis depuis le commencement du siècle. Il fit route en pleine mer jusque par 42° de latitude sud et dut pendant neuf semaines tenir les voiles serrées en vue de ce cap, à cause des vents d'ouest et de nord-ouest qui finirent par une horrible tempête. Pour tenir cette route, il fallut au capitaine une grande persévérance et non moins d'envie d'amener à bonne fin son entreprise. Le navire avait plusieurs voies d'eau, et nombre de matelots réclamaient une relâche à Mozambique, car, les viandes non salées s'étant corrompues, l'équipage n'avait plus pour boisson et pour nourriture que de l'eau et du riz. Enfin le 6 mai, le cap des Tempêtes fut doublé, et l'on put espérer la favorable issue du voyage. Cependant, bien des traverses attendaient encore les navigateurs. En deux mois, vingt et un hommes, tant Européens qu'Indiens, moururent de privations, et si, le 9 juillet, ils n'avaient pris terre à Santiago du cap Vert, ils seraient tous morts de faim. Comme cet archipel appartenait au Portugal, on eut soin de raconter qu'on venait d'Amérique, et l'on cacha soigneusement la route qu'on avait découverte. Mais un des matelots ayant eu l'imprudence de dire que la Victoria était le seul des vaisseaux de l'escadre de Magellan qui revînt en Europe, les Portugais se saisirent aussitôt de l'équipage d'une chaloupe et se disposèrent à attaquer le navire espagnol. Cependant, del Cano surveillait de son bord tous les mouvements des Portugais. Soupçonnant, par les préparatifs dont il était témoin, qu'on voulait se saisir de la Victoria, il fit mettre à la voile, laissant entre les mains des Portugais treize hommes de son équipage. Maximilien Transylvain attribue à la relâche aux îles du cap Vert un autre motif que Pigafetta. Il prétend que la fatigue des équipages, réduits par

les privations et qui malgré tout n'avaient cessé de se tenir aux pompes, avait déterminé le capitaine à s'arrêter pour acheter quelques esclaves qui les aidassent à la manœuvre. N'ayant pas d'argent, les Espagnols auraient payé avec des épices, ce qui aurait ouvert les yeux aux Portugais.

« Pour voir si nos journaux étaient bien tenus, raconte Pigafetta, nous fîmes demander à terre quel jour de la semaine c'était. On répondit que c'était jeudi, ce qui nous surprit, parce que. suivant nos journaux, nous n'étions qu'au mercredi. Nous ne pouvions nous persuader de nous être trompés d'un jour ; j'en fus moi-même plus étonné que les autres, parce qu'ayant toujours été assez bien portant pour tenir mon journal, j'avais, sans interruption, marqué les jours de la semaine et les quantièmes du mois. Nous apprîmes ensuite qu'il n'y avait point d'erreur dans notre calcul, parce qu'ayant toujours voyagé vers l'ouest, en suivant le cours du soleil, et étant revenus au même point, nous devions avoir gagné vingt-quatre heures sur ceux qui étaient restés en place ; et il ne faut qu'y réfléchir pour en être convaincu. »

Sébastien del Cano gagna ensuite rapidement la côte d'Afrique et entra, le 6 septembre, dans la baie de San-Lucar de Barrameda, avec un équipage de dix-sept personnes, presque toutes malades. Deux jours après, il jetait l'ancre devant le môle de Séville, après avoir accompli en entier le tour du monde.

Dès son arrivée, Sébastien del Cano se rendit à Valladolid, où était la cour, et reçut de Charles-Quint l'accueil que méritaient tant de traverses courageusement surmontées. Le hardi marin, avec une pension de cinq cents ducats, eut la permission de prendre des armoiries représentant un globe avec cette devise : Primus circumdedisti me. Le riche chargement de la Victoria dé-

cida l'empereur à expédier une seconde flotte aux Moluques. Cependant, le commandement suprême n'en fut pas donné à Sébastien del Cano ; il fut réservé au commandeur Garcia de Loaisa, qui n'avait d'autre titre que son grand nom. Toutefois, après la mort du chef de l'expédition, arrivée dès que la flotte eut franchi le détroit de Magellan, del Cano se trouva investi du commandement, mais il ne le conserva pas longtemps, car il mourut six jours après.

Quant au navire la Victoria, il fut longtemps conservé dans le port de Séville, et, malgré tous les soins dont il fut entouré, il finit par périr de vétusté.

Deuxième partie · Chapitre III · I

Les expéditions polaires et la recherche du passage du Nord-Ouest.

Les Northmen. — Erik-le-Rouge. — Les Zeni. — Jean Cabot. — Cortereal. — Sébastien Cabot. — Willoughby. — Chancellor.

En découvrant l'Islande, la fameuse Thulé, et cet océan cronien dont la vase, les bas-fonds et les glaces rendaient la navigation dangereuse, où les nuits sont aussi claires qu'un crépuscule, Pithéas avait ouvert aux Scandinaves la route du Nord. La tradition des navigations accomplies par les anciens aux Orcades, aux Féroë et jusqu'en Islande se conserva chez les moines irlandais, hommes instruits, hardis marins eux-mêmes, ainsi que le prouvent leurs établissements successifs dans ces archipels. Aussi furent-ils les pilotes des Northmen, nom que l'on donne généralement à ces pirates scandinaves, norvégiens et danois, qui se

rendirent pendant le moyen âge si redoutables à l'Europe entière. Mais, si toutes les informations que nous devons aux anciens, grecs et romains, sur ces contrées hyperboréennes sont extrêmement vagues et pour ainsi dire fabuleuses, il n'en est pas de même pour ce qui concerne les entreprises aventureuses des « hommes du nord. » Les Sagas, — c'est ainsi qu'on désigne les chants islandais et danois, — sont excessivement précises, et les données si nombreuses que nous leur devons se trouvent tous les jours confirmées par les découvertes archéologiques, faites en Amérique, au Groenland, en Islande, en Norvége et en Danemark. Il y a là une source de renseignements des plus précieuses, longtemps inconnue et inexploitée, dont on doit la révélation à l'érudit danois C.-C. Rafn, et qui nous fournit, sur la découverte précolombienne du continent américain, des faits authentiques du plus haut intérêt.

La Norvége était pauvre et chargée de population. De là nécessité d'une émigration permanente qui permît à une notable partie de ses habitants de chercher, dans des régions plus favorisées, la nourriture qu'un sol glacé leur refusait. Lorsqu'ils avaient trouvé quelque contrée assez riche pour leur fournir un abondant butin, ils revenaient au pays et repartaient, le printemps suivant, accompagnés de tous ceux qu'entraînaient l'amour du lucre, de la vie facile et la soif des combats.

Chasseurs et pêcheurs intrépides, accoutumés aux dangers de la navigation entre le continent et cette masse d'îles qui le bordent et semblent le défendre des assauts de l'Océan, à travers ces fiords étroits et profonds qui semblent coupés dans le sol même par quelque gigantesque épée, ils partaient sur ces navires de chêne dont l'apparition fit trembler les riverains de la mer du

Nord et de la Manche. Quelquefois pontés, ces bâtiments, grands ou petits, longs ou courts, étaient le plus souvent terminés à l'avant par un éperon, d'une taille énorme, au-dessus duquel la proue s'élevait parfois à une grande hauteur, en affectant la forme d'un S. Les hällristningar, ainsi nomme-t-on les représentations graphiques si souvent rencontrées sur les rochers de la Suède et de la Norvége, nous permettent de nous figurer ces rapides embarcations, qui pouvaient porter un équipage considérable. Tels le Long-Serpent d'Olaf Tryggvason qui avait trente-deux bancs de rameurs et contenait quatre-vingt-dix hommes, le navire de Kanut qui en portait soixante, et les deux bâtiments d'Olaf le Saint que montaient parfois deux cents hommes. Les rois de la mer, comme on appela souvent ces aventuriers, vivaient sur l'Océan, ne s'établissant jamais à terre, passant du pillage d'un château à l'incendie d'une abbaye, dévastant les côtes de France, remontant les rivières, notamment la Seine jusqu'à Paris, courant la Méditerranée jusqu'à Constantinople, s'établissant plus tard en Sicile, et laissant dans toutes les régions du monde connu des traces de leurs incursions ou de leur séjour.

C'est que la piraterie, loin d'être comme aujourd'hui un acte qui tombe sous le coup des lois, était, dans cette société barbare ou à demi civilisée, non-seulement encouragée, mais chantée par les scaldes, qui réservaient leurs louanges les plus enthousiastes pour célébrer les luttes chevaleresques, les courses aventureuses et toutes les manifestations de la force. Dès le VIII siècle, ces redoutables coureurs des mers fréquentèrent les groupes des Orcades, des Hébrides, des Shetland et des Féroë, où ils rencontrèrent des moines irlandais, qui s'y étaient établis, depuis un siècle environ, pour catéchiser les populations idolâtres.

En 861, un pirate norvégien, nommé Naddod, fut emporté par la tempête vers une île couverte de neige qu'il baptisa Snoland (terre de neige), nom changé plus tard en celui d'Iceland (terre de glace). Là encore les Northmen trouvèrent, sous le nom de Papis, les moines irlandais dans les cantons de Papeya et de Papili.

Ingolf s'installa quelques années après dans le pays et fonda Reijkiavik. En 885, le triomphe d'Harold Haarfager, qui venait de soumettre à ses armes toute la Norvége, porta en Islande un flot considérable de mécontents. Ils y établirent la forme de gouvernement républicaine, qui venait d'être renversée dans leur patrie et qui subsista jusqu'en 1261, époque à laquelle l'Islande passa sous la domination des rois de Norvége.

Ces hardis compagnons, amoureux des aventures et des longues courses à la poursuite des phoques et des walrus, une fois installés en Islande, conservèrent leurs habitudes errantes et poussèrent des pointes hardies dans l'ouest, où, trois ans seulement après l'arrivée d'Ingolf, Guunbjorn découvrit les cimes chenues des montagnes du Groenland. Cinq ans plus tard, un banni, Erik le Rouge, chassé d'Islande pour un meurtre, retrouva la terre entrevue par Guunbjorn par 64° de latitude septentrionale. La stérilité de cette côte et ses glaces le déterminèrent à chercher dans le sud une température plus clémente, des terres plus ouvertes et plus giboyeuses. Il doubla donc le cap Farewell à l'extrémité du Groenland, se fixa sur la côte occidentale et construisit pour lui et ses compagnons de vastes demeures, dont M. Jorgensen a retrouvé les ruines. Cette contrée pouvait alors mériter le nom de Terre-Verte (Groenland), que lui donnèrent les Northmen ; mais l'accroissement annuel et considérable des glaciers en a fait, depuis cette époque, une terre de désolation.

Erik revint en Islande chercher ses amis, et l'année même de son retour à Brattahalida (ainsi s'appelait son établissement), quatorze navires chargés d'émigrants venaient le rejoindre. C'était un véritable exode. Ces faits se passaient en l'an 1000. Aussi vite que les ressources du pays le permirent, la population groenlandaise s'accrut, et, en 1121, Gardar, la capitale du pays, devint le siége d'un évêché, qui subsista jusqu'après la découverte des Antilles par Christophe Colomb.

En 986, Bjarn Heriulfson, venu de Norvége en Islande pour passer l'hiver avec son père, apprit que celui-ci avait rejoint Erik le Rouge au Groenland. Sans hésiter, le jeune homme reprend la mer. Il cherche au hasard un pays dont il ne connaît pas même exactement la situation, et les courants le jettent sur des côtes qu'on croit être celles de la Nouvelle-Écosse, de Terre-Neuve et du Maine. Il finit cependant par arriver au Groenland, où Erik, le puissant jarl norvégien, lui reprocha de n'avoir pas examiné, avec plus de soin, les pays dont il devait la connaissance à une heureuse fortune de mer.

Erik avait envoyé son fils Leif à la cour de Norvége, tant étaient fréquentes, à cette époque, les relations entre la métropole et ses colonies. Le roi, qui s'était converti au christianisme, venait d'expédier en Islande une mission chargée de renverser le culte d'Odin. Il confia à Leif quelques prêtres qui devaient catéchiser les Groenlandais ; mais, à peine de retour dans sa patrie, le jeune aventurier laissa les saints hommes travailler à l'accomplissement de leur tâche difficile, et, apprenant la découverte de Bjarn, il équipa ses navires et se mit à la recherche des terres entrevues. Successivement, il débarque dans une plaine pierreuse et désolée, à laquelle il donne le nom d'Helluland et qu'on a recon-

nue sans hésitation pour Terre-Neuve, puis sur une côte basse, sablonneuse, derrière laquelle se déroulait un immense rideau de sombres forêts, égayées par le chant d'innombrables oiseaux. Une troisième fois il reprend la mer, et, poussant au sud, il arrive dans la baie de Rhode-Island, au doux climat, dont la rivière est si peuplée de saumons qu'il s'y établit et y construit de vastes bâtiments en planches, qu'il nomme Leifsbudir (maison de Leif). Puis, il envoie quelques-uns de ses compagnons pour explorer la contrée, et ils reviennent avec cette bonne nouvelle que la vigne sauvage pousse dans le pays, ce qui lui vaut le nom de Vinland. Au printemps de l'année 1001, Leif, après avoir chargé son navire de peaux, de raisin, de bois et d'autres productions du pays, reprit la route du Groenland, ayant fait cette observation précieuse que le jour le plus court au Vinland durait encore neuf heures, ce qui a permis de placer par 41° 24′ 10″ l'emplacement de Leifsbudir. Cette heureuse campagne et le sauvetage d'une embarcation norvégienne, portant quinze hommes, valurent au fils d'Erik le surnom de Fortuné.

Cette expédition fit grand bruit, et le récit des merveilles du pays où Leif s'était établi, engagea son frère Thorvald à partir avec trente hommes. Après avoir passé l'hiver à Leifsbudir, Thorvald explora les côtes au sud, revint en automne dans le Vinland, et, l'année suivante, en 1004, il longea la côte au nord de Leifsbudir. Pendant ce voyage de retour, les Northmen rencontrèrent pour la première fois des Esquimaux, et les égorgèrent impitoyablement, sans motif. La nuit suivante, ils se trouvèrent tout à coup environnés d'une nombreuse flottille de Kayacs, d'où partit une nuée de flèches. Seul, Thorvald, le chef de l'expédition, fut blessé mortellement, et ses compagnons l'enterrèrent sur un pro-

montoire auquel ils donnèrent le nom de promontoire de la Croix.

Or, dans le golfe de Boston, on découvrit, au XVIII siècle, un tombeau en maçonnerie où l'on trouva, avec des ossements, une poignée d'épée en fer. Les Indiens ne connaissant pas ce métal, ce ne pouvait être un de leurs squelettes ; ce n'étaient pas non plus les restes d'un des Européens débarqués après le XV siècle, dont les épées n'avaient pas cette forme si caractéristique. On a cru reconnaître le tombeau d'un Scandinave, nous n'osons dire celui de Thorvald, le fils d'Erik le Rouge.

Au printemps de 1007, trois navires, emportant cent soixante hommes et des bestiaux, quittèrent l'Eriksfjord. Il s'agissait cette fois de fonder un établissement permanent. Les émigrants reconnurent l'Helluland, le Markland et le Vinland, débarquèrent dans une île, où ils construisirent des baraques, et commencèrent des travaux de culture. Il faut croire qu'ils avaient mal pris leurs mesures ou qu'ils avaient manqué de prévoyance, car l'hiver les surprit sans provisions, et ils souffrirent cruellement de la faim. Ils eurent, cependant, le bon esprit de regagner le continent, où ils purent, dans une abondance relative, attendre la fin de l'hiver.

Au commencement de 1008, ils se mirent à la recherche de Leifsbudir, et s'établirent à Mount-Hope-Bay, sur la rive opposée à l'ancien établissement de Leif. Là furent nouées, pour la première fois, quelques relations avec des indigènes appelés Skrellings dans les sagas, et qu'à leur portrait il est facile de reconnaître pour des Esquimaux. La première rencontre fut pacifique. Un commerce d'échanges se fit jusqu'au jour où le désir qu'avaient les Esquimaux de se procurer des haches de fer, toujours prudemment refusées par les Normands, les poussa à des

agressions qui déterminèrent, après trois ans de séjour, les nouveaux venus à regagner leur patrie, sans avoir laissé de trace durable de leur passage dans le pays.

On comprend facilement que nous ne puissions raconter en détail toutes les expéditions qui, parties du Groenland, se succédèrent sur les rivages du Labrador et des États-Unis. Ceux de nos lecteurs qui voudraient des renseignements circonstanciés, nous les renverrons à l'intéressante publication de M. Gabriel Gravier, l'ouvrage le plus complet sur la matière, et auquel nous emprunterons d'ailleurs tout ce qui est relatif aux expéditions normandes.

L'année même où Erik le Rouge prenait terre au Groenland, en 983, un certain Hari Marson fut jeté par la tempête hors des routes ordinaires, sur les côtes d'un pays désigné sous le nom de Terre des hommes blancs, et qui s'étendait, selon Rafn, depuis la baie Cheasapeak jusqu'à la Floride.

Pourquoi ce nom de Terre des hommes blancs ? Quelques compatriotes de Marson y étaient-ils déjà établis ? Il y a lieu de le supposer d'après les termes mêmes de la chronique. On comprend quel intérêt il y aurait à pouvoir déterminer la nationalité de ces premiers colons. Au reste, les sagas n'ont pas révélé tous leurs secrets. Il en est encore probablement d'inconnues, et, comme celles qu'on a retrouvées successivement ont confirmé des faits déjà admis, on a tout lieu d'espérer que nos connaissances des navigations islandaises deviendront plus précises.

Une autre légende, dont bien des parties sont romanesques, mais qui renferme cependant un fond de vérité, raconte qu'un certain Bjorn, contraint de quitter l'Islande à la suite d'une passion malheureuse, se serait réfugié dans les pays au delà du Vin-

land, où l'auraient retrouvé, en 1027, quelques-uns de ses compatriotes.

En 1051, pendant une nouvelle expédition, une femme islandaise fut tuée par des Skrellings, et l'on a exhumé, en 1867, un tombeau qui portait une inscription runique, des os et des objets de toilette qui sont aujourd'hui conservés au musée de Washington. Cette découverte a été faite à l'endroit précis indiqué par la saga qui racontait ces événements, et qui elle-même n'a été retrouvée qu'en 1863.

Mais les Northmen, établis en Islande et au Groenland, ne furent pas les seuls à fréquenter les côtes d'Amérique aux environs de l'an 1000, comme le prouve le nom de Grande-Irlande, donné aussi à la Terre des hommes blancs. Ainsi que le constate l'histoire de Madoc-op-Owen, des Irlandais et des Gallois y fondèrent des colonies, sur lesquelles nous ne possédons que peu de renseignements. Malgré leur vague et leur incertitude, MM. d'Avezac et Gaffarel s'accordent cependant pour reconnaître leur vraisemblance.

Après avoir dit quelques mots des courses et des établissements des Northmen au Labrador, au Vinland et dans les contrées plus méridionales, il nous faut revenir au nord. Les colonies fondées, primitivement, dans les environs du cap Farewell, n'avaient pas tardé à s'étendre le long de la côte occidentale, qui était à cette époque infiniment moins désolée qu'aujourd'hui, jusqu'à des latitudes boréales qu'on n'a plus atteintes que de nos jours. C'est ainsi qu'à cette époque, on pêchait le phoque, le morse et la baleine dans la baie de Discö ; et l'on comptait cent quatre-vingt-dix villes dans le Westerbygd et quatre-vingt-six

dans l'Esterbygd. On est bien loin aujourd'hui d'un pareil nombre d'établissements danois sur ces côtes glacées.

Ces villes n'étaient vraisemblablement que des groupes peu considérables de ces maisons en bois et en pierre dont on a retrouvé quantité de ruines depuis le cap Farewell jusqu'à Upernavik, par 72° 50. En même temps, de nombreuses inscriptions runiques, aujourd'hui déchiffrées, sont venues apporter un degré de certitude absolue à des faits si longtemps ignorés. Mais combien de ces vestiges du passé restent encore à découvrir ! combien sont à jamais ensevelis sous les glaciers, de ces précieux témoignages de la hardiesse et de l'esprit d'entreprise de la race scandinave !

On a également acquis la preuve que le christianisme avait été apporté en Amérique et notamment au Groenland. Dans ce pays eurent lieu, suivant les instructions du pape Grégoire IV, des visites pastorales pour fortifier dans leur foi les Northmen nouvellement convertis et pour évangéliser les tribus indiennes et les Esquimaux. Bien plus, en 1865, M. Riant a établi d'une manière irréfutable que les croisades avaient été prêchées tant au Groenland, dans l'évêché de Gardar, que dans les îles et terres voisines, et que jusqu'en 1418, le Groenland paya au Saint-Siége la dîme et le denier de Saint-Pierre, qui se composaient, pour cette année, de deux mille six cents livres de dents de morses.

Les colonies norvégiennes durent leur décadence et leur ruine à des causes diverses : à l'extension très-rapide des glaciers — Hayes a constaté que le glacier du Frère-Jean marche avec une vitesse de trente mètres par an ; — à la mauvaise politique de la mère-patrie, qui empêcha le recrutement des colons ; à la peste noire, qui décima la population du Groenland de 1347 à 1351 ;

enfin aux déprédations de pirates qui, en 1418, ravagèrent ces contrées déjà affaiblies, et dans lesquels on a cru reconnaître certains habitants des Orcades et des Féroë, dont nous allons parler.

Un des compagnons de Guillaume le Conquérant, nommé Saint-Clair ou Sinclair, n'ayant pas trouvé proportionnée à ses mérites la portion du pays conquis qu'il avait reçue, alla courir les aventures en Écosse, où il ne tarda pas à s'élever à la fortune et aux honneurs. Dans la seconde moitié du XIV siècle, les îles Orcades passèrent sous la domination de ses descendants.

Vers 1390, un certain Nicolo Zeno, appartenant à l'une des familles les plus nobles et les plus anciennes de Venise, qui avait armé un bâtiment à ses frais pour visiter dans un but de curiosité l'Angleterre et la Flandre, fit naufrage dans l'archipel des Orcades, où il avait été jeté par la tempête. Il allait être massacré par les habitants, lorsque le comte Henri Sinclair le prit sous sa protection. L'histoire de ce naufrage, des aventures et des découvertes qui en furent la suite, publiée dans le recueil de Ramusio, avait été écrite, dit l'érudit géographe Clements Markham dans ses Abords de la région inconnue, par Antoine Zeno. Par malheur, un de ses descendants, nommé Nicolas Zeno, né en 1515, déchira, étant enfant, ces papiers dont il ne connaissait pas la valeur. « Quelques lettres ayant survécu, il put plus tard rédiger le récit, tel que nous l'avons maintenant et tel qu'il fut imprimé à Venise. On avait aussi trouvé dans le palais une vieille carte pourrie par la vétusté, et qui expliquait ces voyages. Il en fit une copie, malheureusement en complétant, d'après la rédaction de son récit, ce qu'il croyait nécessaire pour son intelligence. En le faisant d'une façon étourdie, sans être guidé par la connaissance géographique qui nous permet de reconnaître où il se trompe, il mit la

confusion la plus déplorable dans toute la géographie qu'il avait tirée du récit, tandis que les parties de la carte qui ne sont pas altérées de cette façon, et qui sont originales, présentent une exactitude en avance de bien des générations sur la géographie même de Nicolas Zeno le jeune, et confirment d'une façon remarquable la position de la vieille colonie du Groenland. Dans ces faits, nous n'avons pas seulement la solution de toutes les discussions qui se sont élevées sur ce sujet, mais la preuve la plus indiscutable de l'authenticité du récit, car, évidemment, Nicolas Zeno le jeune ne pouvait pas inventer ingénieusement une histoire, dont il aurait pour ainsi dire défiguré par ignorance la vérité à l'encontre de la carte. »

Le nom de Zichmni, dans lequel les écrivains contemporains, et au premier rang M. H. Major, qui a tiré ces faits du domaine de la fable, voient le nom de Sinclair, ne paraît être en effet applicable qu'à ce comte des Orcades.

Àcette époque, les mers du nord de l'Europe étaient infestées de pirates scandinaves. Sinclair, qui avait reconnu dans Zeno un habile marin, se l'attacha et fit avec lui la conquête du pays de Frisland, nid de forbans qui ravageaient tout le nord de l'Écosse. Dans les portulans de la fin du XV siècle et les cartes du commencement du xvi, ce nom désigne l'archipel des Féroë, indication vraisemblable, car Buache a retrouvé, dans les dénominations actuelles des havres et des îles de cet archipel, bon nombre de celles données par Zeno ; enfin les détails qu'on doit au navigateur vénitien, sur les eaux poissonneuses et dangereuses par leurs bas-fonds qui divisent cet archipel, sont encore vrais aujourd'hui.

Satisfait de sa position, Zeno écrivit à son frère Antonio de le venir rejoindre. Tandis que Sinclair faisait la conquête des Féroë, les pirates norvégiens désolaient les Shetland, alors nommées Eastland. Nicolo fit voile pour leur livrer bataille, mais lui-même dut s'enfuir devant leur flotte, beaucoup plus nombreuse que la sienne, et se réfugier sur une petite île de la côte d'Islande.

Après avoir hiverné en cet endroit, Zeno serait débarqué l'année suivante sur la côte orientale du Groenland, par 69 degrés de latitude septentrionale, dans un endroit « où se trouvaient un monastère de l'ordre des prédicateurs et une église dédiée à Saint-Thomas. Les cellules étaient chauffées par une source naturelle d'eau chaude que les moines employaient à préparer leurs aliments et à faire cuire leur pain. Les moines avaient de même des jardins couverts pendant la saison d'hiver et chauffés de la même façon, de sorte qu'ils étaient en état de produire des fleurs, des fruits et des herbes, comme s'ils avaient vécu dans un climat tempéré. » Ce qui semblerait confirmer ces récits, c'est que, de 1828 à 1830, un capitaine de la marine danoise a rencontré par le 69 degré une population de six cents individus de type nettement européen.

Mais cette course aventureuse, dans des contrées dont le climat ressemblait si peu à celui de Venise, fut fatale à Zeno, qui mourut peu de temps après son retour en Frisland.

Un vieux marin, revenu avec le Vénitien, qui avait été, disait-il, pendant de longues années prisonnier dans les pays de l'extrême ouest, aurait donné à Sinclair des détails si précis et si tentants sur la fertilité et l'étendue de ces régions, que ce dernier résolut d'en faire la conquête avec Antonio Zeno, qui avait rejoint son frère. Mais les populations se montrèrent partout si hostiles,

opposèrent une telle résistance au débarquement des étrangers, que Sinclair dut, après une longue et périlleuse navigation, regagner le Frisland. Ce sont là tous les détails qui nous ont été conservés, et ils nous font regretter vivement la perte de ceux qu'Antonio devait donner, dans ses lettres à son père Carlo, au sujet des contrées que Forster et Malte-Brun ont cru pouvoir identifier avec Terre-Neuve.

Qui sait si, dans son voyage en Angleterre, pendant ses pérégrinations jusqu'à Thulé, Christophe Colomb n'entendit pas parler des antiques expéditions des Northmen et des Zeni, et si ces renseignements ne venaient pas apporter une confirmation singulière aux théories qu'il professait, aux idées pour la réalisation desquelles il était venu réclamer l'appui du roi d'Angleterre ?

De l'ensemble des faits que nous venons d'exposer brièvement, il résulte que l'Amérique était connue des Européens et colonisée avant Colomb. Mais, par suite de diverses circonstances, au premier rang desquelles il convient de placer la rareté des communications que les peuples du nord de l'Europe entretenaient avec ceux du midi, les découvertes des Northmen n'étaient sues que bien vaguement en Espagne et en Portugal. Selon toute apparence, nous en savons aujourd'hui beaucoup plus sur ce sujet que les compatriotes et les contemporains de Colomb. Si le marin génois eut connaissance de quelques bruits, il les rapprocha des indices qu'il avait recueillis dans les îles du cap Vert, et de ses souvenirs classiques sur la fameuse île Antilia et sur l'Atlantide de Platon. De ces renseignements, venus de tant de côtés différents, naquit chez lui la certitude que l'orient pouvait être atteint par les routes de l'occident. Quoi qu'il en soit, sa gloire reste entière ; il est bien l'inventeur de l'Amérique, et non pas ceux que

le hasard des vents et des tempêtes y avait poussés malgré eux, sans la volonté arrêtée d'atteindre les rivages asiatiques, ce que Christophe Colomb aurait fait, si l'Amérique ne lui avait barré le chemin.

Les renseignements que nous allons donner sur la famille Cortereal, pour être beaucoup plus complets que tous ceux qu'on rencontre dans les dictionnaires biographiques, sont encore bien vagues. Il faut néanmoins s'en contenter, car jusqu'ici l'histoire n'en a pas recueilli davantage sur cette race d'intrépides navigateurs.

Joao Vaz Cortereal était bâtard d'un gentilhomme appelé Vasco Annes da Costa, qui avait reçu, du roi de Portugal, le sobriquet de Cortereal à cause de la magnificence de sa maison et de sa suite. Voué comme tant d'autres gentilshommes de cette époque aux aventures de mer, Joao Vaz aurait enlevé, en Galice, une jeune fille nommée Maria de Abarca, dont il fit sa femme.

Après avoir été huissier de l'infant don Fernand, il aurait été envoyé par le roi, avec Alvaro Martins Homem, dans l'Atlantique septentrional. Les deux navigateurs auraient alors vu une île, désignée depuis cette époque sous le nom de Terra dos Bacalhaos, terre des morues, et qui serait vraisemblablement Terre-Neuve. La date de cette découverte est approximativement fixée par ce fait qu'à leur retour, ils abordèrent à Terceira, et que, trouvant la capitainerie vacante par la mort de Jacome de Bruges, ils vinrent la demander à l'infante doña Brites, veuve de l'infant don Fernand, qui la leur accorda, à condition qu'ils la partageraient entre eux, fait confirmé par une donation datée d'Évora le 2 avril 1464.

Sans qu'on puisse garantir l'authenticité de cette découverte de l'Amérique, il est cependant un fait certain, c'est que le voyage de Cortereal dut être signalé par quelque événement extraordinaire. On ne faisait alors des donations de cette importance qu'à ceux qui avaient rendu quelque grand service à la couronne.

Établi à Terceira, Vaz Cortereal s'était fait construire, de 1490 à 1497, dans la ville d'Angra, un beau palais qu'il habitait avec ses trois enfants. Gaspard, son troisième fils, après avoir été au service du roi Emmanuel, alors que celui-ci n'était que duc de Beja, s'était de bonne heure senti attiré vers les entreprises de découvertes qui avaient illustré son père. Par un acte daté de Cintra, le 12 mars 1500, le roi Emmanuel fit don à Gaspard Cortereal des îles ou de la terre ferme qu'il pourrait découvrir, et le roi ajoutait ce renseignement précieux que « déjà et à d'autres époques il les avait cherchées pour son compte et à ses dépens. »

Gaspard Cortereal n'en était donc pas alors à son coup d'essai. Vraisemblablement, ses recherches avaient dû être dirigées dans les parages où son père avait signalé l'île des Morues. À ses frais, quoique avec l'aide du roi, Gaspard Cortereal équipa deux navires, au commencement de l'été de 1500, et, après avoir fait escale à Terceira, il fit voile vers le nord-ouest. Sa première découverte fut celle d'une terre dont l'aspect plantureux et verdoyant semble l'avoir charmé. C'était le Canada. Il y vit un grand fleuve charriant de la glace, le Saint-Laurent, que quelques-uns de ses compagnons prirent pour un bras de mer, et auquel il donna le nom de Rio-Nevado. « Le débit en est si considérable, qu'il n'est pas probable que ce pays soit une île, sans compter qu'il doit être partout couvert d'une couche de neige très-épaisse pour pouvoir donner naissance à un tel cours d'eau ».

Les maisons de cette contrée étaient en bois, couvertes de fourrures et de peaux. Les habitants ne connaissaient pas le fer et se servaient d'épées de pierre aiguisée, et leurs flèches étaient armées d'os de poisson ou de pierres. Grands et bien faits, ils avaient la face et le corps peints de diverses couleurs par galanterie, portaient des manilles d'or et de cuivre et s'habillaient de vêtements de fourrure.

Cortereal poursuivit son voyage et arriva au cap des Bacalhaos, « poissons qui se rencontrent sur cette côte en quantité si considérable qu'ils ne permettent pas aux caravelles d'avancer. » Puis, il suivit le rivage sur une étendue de deux cents lieues, du 56 au 60 degré ou même davantage, nommant les îles, les rivières et les golfes qu'il rencontrait ainsi que le prouvent Terra do Labrador, Bahia de Conceiçao, etc., débarquant et se mettant en rapports avec les naturels. Des froids très-rigoureux et un véritable fleuve de gigantesques glaçons empêchèrent l'expédition de remonter plus haut, et elle revint en Portugal avec cinquante-sept indigènes.

L'année même de son retour, le 15 mai 1501, Gaspard Cortereal, suivant un ordre du 15 avril, reçut des approvisionnements et quitta Lisbonne avec l'espoir d'étendre le champ de ses découvertes. Mais on n'entendit plus parler de lui depuis cette époque. Michel Cortereal son frère, qui était premier huissier du roi, demanda alors et obtint la permission d'aller à sa recherche et de poursuivre son entreprise. Par un acte du 15 janvier 1502, il lui fut fait donation de la moitié de la terre ferme et des îles que son frère aurait pu trouver. Parti le 10 mai de cette même année avec trois navires, Michel Cortereal gagna Terre-Neuve, où il divisa sa petite escadre afin que chacun des bâtiments pût explorer isolé-

ment la côte, et indiqua un lieu de rendez-vous. Mais, à l'époque fixée, il ne reparut pas, et les deux autres navires, après l'avoir attendu jusqu'au 20 août, reprirent le chemin du Portugal.

En 1503, le roi envoya deux caravelles pour tâcher d'avoir des nouvelles des deux frères, mais les recherches furent vaines, et elles revinrent sans avoir rien appris.

Lorsqu'il sut ces tristes événements, le dernier des frères Cortereal, Vasco Annes, qui était capitaine et gouverneur des îles de Saint-Georges et Terceira et alcaide mõr de la ville de Tavilla, résolut d'armer à ses frais un navire et de partir à la recherche de ses frères. Le roi dut s'y opposer dans la crainte de perdre le dernier de cette race de bons serviteurs.

Sur les cartes de cette époque, le Canada est souvent désigné sous le nom de Terra dos Cortereales, dénomination qui s'étend même parfois beaucoup plus bas et embrasse une grande partie de l'Amérique du Nord.

Tout ce qui concerne Jean et Sébastien Cabot est resté plongé jusqu'à ces derniers temps dans un vague qui n'est même pas encore complétement dissipé, malgré les études si consciencieuses de l'Américain Biddle, en 1831, de notre compatriote M. d'Avezac et de l'Anglais M. Nicholls, qui, mettant à profit les trouvailles faites dans les archives de l'Angleterre, de l'Espagne et de Venise, a construit un monument imposant, bien que discutable en certaines de ses parties. C'est dans ces deux derniers ouvrages que nous puiserons les éléments de cette étude rapide, mais surtout dans le travail de M. Nicholls, qui a, sur la plaquette de M. d'Avezac, l'avantage de raconter la vie entière de Sébastien Cabot.

On n'est fixé ni sur le nom ni sur la nationalité de Jean Cabot, encore moins sur l'époque de sa naissance. Jean Cabota, Caboto ou Cabot serait né, sinon à Gênes même, selon M. d'Avezac, du moins dans le voisinage de cette ville et peut-être même à Castiglione, vers le premier quart du XV siècle. Quelques historiens en ont fait un Anglais, et l'amour-propre national pousserait peut être M. Nicholls à adopter cette opinion ; c'est du moins ce qui semble résulter des expressions qu'il emploie. Ce qu'on sait, à n'en pouvoir douter, c'est que Jean Cabot vint à Londres pour s'occuper de commerce et qu'il ne tarda pas à s'établir à Bristol, alors la seconde ville du royaume, dans un des faubourgs qui avait reçu le nom de Cathay, sans doute à cause des nombreux Vénitiens qui y résidaient et du commerce qu'ils faisaient avec les pays de l'extrême Orient. C'est là que seraient nés les deux derniers enfants de Cabot, Sébastian et Sanche, si l'on s'en rapporte à ce que raconte le vieux chroniqueur Eden : « Sébastien Cabot me dit qu'il était né à Bristol, et qu'à quatre ans il était parti avec son père pour Venise et qu'il était revenu avec lui en Angleterre quelques années après, ce qui avait fait penser qu'il était né à Venise. » En 1476, Jean Cabot était à Venise et il y reçut, le 29 mars, des lettres de naturalisation, ce qui prouve qu'il n'était pas originaire de cette ville, et qu'il devait avoir mérité cet honneur par quelque service rendu à la République. M. d'Avezac incline à penser qu'il s'était adonné à l'étude de la cosmographie et de la navigation, peut-être même avec le célèbre Florentin Paul Toscanelli, dont il aurait alors connu les théories sur la distribution des terres et des mers à la surface du globe. En même temps, il aurait pu entendre parler des îles situées dans l'Atlantique et désignées sous les noms d'Antilia, de Terre des Sept-Cités ou de Brésil. Ce qui paraît plus certain, c'est que les affaires de son commerce

l'appelèrent dans le Levant, à la Mecque, dit-on, et que, là. il aurait appris de quel pays venaient ces épices qui constituaient alors la branche la plus importante du commerce des Vénitiens.

Quoi qu'il en soit de ces théories spéculatives, Jean Cabot, on en est certain, fonda à Bristol un important établissement de commerce. Son fils Sébastien, à qui ces premiers voyages avaient donné le goût de la mer, s'instruisit dans toutes les branches connues de la navigation et fit quelques courses sur l'Océan pour se rendre familier avec la pratique de cet art, comme il l'était déjà avec sa théorie. « Depuis sept ans, dit l'ambassadeur espagnol dans une dépêche du 25 juillet 1498, à propos d'une expédition commandée par Cabot, ceux de Bristol arment, chaque année, deux, trois ou quatre caravelles pour aller chercher l'île du Brésil et des Sept-Cités, suivant la fantaisie de ce Génois. » A cette époque, l'Europe entière retentissait du bruit que venaient de faire les découvertes de Colomb, « Il me naquit, dit Sébastien Cabot, dans un récit que nous a conservé Ramusio, un grand désir et comme une ardeur dans le cœur de faire, moi aussi, quelque chose de signalé, et sachant, par l'examen de la sphère, que, si je naviguais au moyen du vent d'ouest, j'arriverais plus rapidement à trouver l'Inde, je fis aussitôt connaître mon projet à Sa Majesté, qui en fut très-satisfaite. » Le roi auquel s'adressa Cabot est ce même Henri VII qui, quelques années avant, avait refusé tout appui à Christophe Colomb. On comprend qu'il ait accueilli avec faveur le projet que venaient lui soumettre Jean et Sébastien Cabot, car, bien que Sébastien, dans le fragment que nous venons de reproduire, s'attribue à lui seul tout l'honneur du projet, il n'en est pas moins vrai que son père fut le promoteur de l'entreprise, ainsi qu'en témoigne la charte suivante, que nous traduisons en l'abrégeant : « Nous Henry... permettons à nos amés Je-

han Cabot, citoyen de Venise, et à Louis, Sébastien et Sanche, ses fils, de sous notre pavillon et avec cinq navires du tonnage et de l'équipage qu'ils jugeront convenables, découvrir à leurs propres dépens et charges..... nous leur octroyons, ainsi qu'à leurs descendants et ayants-droit, licence d'occuper, posséder.... À la charge de par eux, sur les profits, bénéfices et avantages résultant de cette navigation, nous payer en marchandises ou en argent le quint du profit ainsi obtenu, pour chacun de leurs voyages, toutes les fois qu'ils rentreront au port de Bristol (auquel port ils seront astreints d'aborder)..... promettons et garantissons à eux, leurs héritiers ou ayants-droit, qu'ils seront exempts de tous droits de douane pour les marchandises qu'ils apporteront des pays ainsi découverts..... Mandons et ordonnons à tous nos sujets, aussi bien sur terre que sur mer, de donner assistance audit Jehan et à ses fils..... Donné à..... le 5 mars 1495. »

Telle est la charte qui fut accordée à Jean Cabot et à ses fils à leur retour du continent américain, et non pas, comme l'ont prétendu certains auteurs, antérieurement à ce voyage. Dès que la nouvelle de la découverte faite par Colomb fut parvenue en Angleterre, c'est-à-dire vraisemblablement en 1493, Jean et Sébastien Cabot préparèrent l'expédition à leurs propres frais et partirent au commencement de l'année 1494 avec l'idée d'atteindre le Cathay et ensuite les Indes. Il ne peut y avoir doute sur ce point, car on conserve, à la Bibliothèque nationale de Paris, l'unique exemplaire de la carte gravée en 1544, c'est-à-dire du vivant de Sébastien Cabot, qui relate ce voyage et la date exacte et précise de la découverte du cap Breton.

Il est probable qu'il faut attribuer aux intrigues de l'ambassadeur espagnol le retard subi par l'expédition de Cabot, car l'année

1496 se passa tout entière sans qu'il eût accompli ce voyage.

L'année suivante, il partit au commencement de l'été. Après avoir retrouvé la Terre Prime-Vue, il suivit la côte et ne tarda pas à s'apercevoir, à son grand désappointement, qu'elle courait vers le nord. « Alors, la longeant pour m'assurer si je ne trouverais pas quelque passage, je n'en pus découvrir, et m'étant avancé jusqu'au 56 degré, et voyant qu'à cet endroit la terre tournait à l'est, je désespérai de découvrir un passage, et je virai de bord pour examiner la côte dans cette direction, vers la ligne équinoxiale, toujours avec le même objet de trouver un passage aux Indes, et à la fin j'atteignis le pays aujourd'hui nommé Floride où, les provisions commençant à me manquer, je pris la résolution de regagner l'Angleterre. » Ce récit, dont nous avons donné plus haut le commencement, fut fait par Cabot à Fracastor, quarante à cinquante ans après l'événement. Aussi n'est-il pas étonnant que Cabot y mêle deux navigations parfaitement distinctes, celle de 1494 et celle de 1497. Ajoutons encore quelques réflexions à ce récit : la première terre vue fut, sans contredit, le cap Nord, extrémité septentrionale de l'île du cap Breton, et l'île qui lui est opposée est celle du Prince-Édouard, longtemps connue sous le nom d'île Saint-Jean. Cabot pénétra vraisemblablement dans l'estuaire du Saint Laurent, qu'il prit pour un bras de mer, près de l'endroit où s'élève aujourd'hui Québec, et côtoya la rive septentrionale du golfe tant qu'il ne vit pas la côte du Labrador s'enfoncer dans l'est. Il prit Terre-Neuve pour un archipel et continua sa route au sud, non pas sans doute jusqu'à la Floride comme il le dit, — le temps consacré au voyage s'opposant à ce qu'il descendît si bas, — mais jusqu'à la baie Cheasapeake. Ce sont les pays que les Espagnols appelèrent plus tard « Terra de Estevam Gomez. »

Le 3 février 1498, le roi Henri VII signa à Westminster de nouvelles lettres patentes. Il autorisait Jean Cabot ou son représentant dûment autorisé à prendre dans les ports d'Angleterre six navires de deux cents tonneaux de jauge, et à acquérir au même prix que pour la couronne tout ce qui serait nécessaire à l'armement. Il lui permettait d'embarquer tels maîtres mariniers, pages et autres sujets, qui de leur propre volonté voudraient aller et passer avec lui à la terre et aux îles récemment découvertes. Jean Cabot fit alors les frais de l'équipement de deux navires, et trois autres furent armés aux dépens de marchands de Bristol.

Selon toute vraisemblance, c'est la mort, — une mort inopinée et subite — qui empêcha Jean Cabot de prendre le commandement de cette expédition. Son fils Sébastien dirigea donc la flotte, qui portait trois cents hommes et des vivres pour un an. Après avoir vu la terre par 45°, Sébastien Cabot suivit la côte jusqu'au 58 degré, peut-être même plus haut ; mais alors il faisait si froid, et il y avait une telle abondance de glaces flottantes, bien qu'on fût au mois de juillet, qu'il eût été impossible de s'enfoncer plus avant dans le nord. Les jours étaient très-longs et la nuit excessivement claire, détail intéressant pour fixer la latitude atteinte, car nous savons que sous le soixantième parallèle les plus longs jours sont de dix-huit heures. Ces divers motifs déterminèrent Sébastien Cabot à virer de bord, et il toucha aux îles Bacalhaos, dont les habitants, couverts de peaux d'animaux, avaient pour armes l'arc et les flèches, la lance, le javelot et l'épée de bois. Les navigateurs pêchèrent en cet endroit un grand nombre de morues ; elles étaient même si nombreuses, dit une vieille relation, qu'elles empêchaient le navire d'avancer. Après avoir longé la côte d'Amérique jusqu'au 38 degré, Cabot reprit la route d'Angleterre, où il arriva au commencement de l'automne.

En somme, ce voyage avait un triple but de découverte, de commerce et de colonisation, comme l'indiquent et le nombre des navires qui y prirent part et la force des équipages. Cependant, il ne paraît pas que Cabot ait débarqué personne ou qu'il ait fait quelques tentatives d'établissement soit au Labrador, soit dans la baie d'Hudson qu'il devait explorer plus complétement en 1571, sous le règne de Henri VIII, soit même au-dessous des parages des Bacalhaos, désignés sous le nom générique de Terre-Neuve.

Àla suite de cette expédition presque complétement improductive, nous perdons de vue Sébastien Cabot, sinon complètement, du moins assez pour être insuffisamment renseignés sur ses actions et ses voyages jusqu'en 1517. Le voyageur Hojeda, dont nous avons raconté plus haut les différentes entreprises, avait quitté l'Espagne au mois de mai 1499. Nous savons que, dans ce voyage, il rencontra un Anglais, à Caquifbaco, sur la côte d'Amérique. Serait-ce Cabot ? Rien n'est venu nous fixer sur ce point ; mais on peut croire qu'il ne resta pas oisif et qu'il dut entreprendre quelque nouvelle expédition. Ce que nous savons, c'est qu'au mépris des engagements solennels qu'il avait pris avec Cabot, le roi d'Angleterre accorda à des Portugais et à des négociants de Bristol certains priviléges de commerce dans les pays découverts par celui-ci. Cette manière peu généreuse de reconnaître ses services blessa le navigateur et le décida à accepter les offres qui lui avaient été faites à différentes reprises de prendre du service en Espagne. Depuis la mort de Vespuce, arrivée en 1512, Cabot était le voyageur le plus en renom. Pour se l'attacher, Ferdinand écrivit donc, le 13 septembre 1512, à lord Willoughby, commandant en chef des troupes transportées en Italie, de traiter avec le navigateur vénitien.

Dès son arrivée en Castille, Cabot reçut, par une cédule du 20 octobre 1512, le grade de capitaine avec 5,000 maravédis d'appointements. Séville lui fut fixée pour résidence jusqu'à ce que se présentât l'occasion d'utiliser ses talents et son expérience. Il était question pour lui de prendre le commandement d'une expédition très-importante, lorsque Ferdinand le Catholique vint à mourir, le 23 janvier 1516. Cabot retourna aussitôt en Angleterre, après avoir obtenu vraisemblablement un congé.

Eden nous apprend que Cabot fut nommé l'année suivante, avec sir Thomas Pert, au commandement d'une flotte qui devait gagner la Chine par le nord-ouest. Le 11 juin, il était dans la baie d'Hudson par 67° 1/2 de latitude ; la mer libre de glace s'étendait devant lui si loin qu'il comptait réussir dans son entreprise, lorsque la lâcheté de son compagnon, la couardise et la mutinerie des équipages, qui refusèrent d'aller plus loin, vinrent le forcer de rentrer en Angleterre. Dans son Theatrum orbis terrarum, Ortelius trace la forme de la baie d'Hudson, telle qu'elle est véritablement, il indique même à son extrémité septentrionale un détroit qui se dirige vers le nord. Comment le géographe a-t-il pu être si exact ? Qui lui a donné les informations que reproduit sa carte, sinon Cabot ? dit M. Nicholls.

Àson retour en Angleterre, Cabot trouva le pays ravagé par une horrible peste, qui arrêtait jusqu'aux transactions commerciales. Bientôt, soit que le temps de son congé fût écoulé, soit qu'il voulût se soustraire au fléau ou qu'il fût rappelé en Espagne, le navigateur vénitien regagna ce pays. En. 1518, le 5 février, Cabot fut nommé pilote-major avec des appointements qui, ajoutés à ceux qu'il touchait déjà, formaient un total de 125,000 maravédis, soit 300 ducats. Il n'exerça véritablement les fonctions de sa

charge qu'au retour de Charles-Quint d'Angleterre. Son office principal consistait à examiner les pilotes, à qui l'on ne permettait pas d'aller aux Indes sans avoir subi cet examen.

L'époque n'était guère favorable aux grandes expéditions maritimes. La lutte entre la France et l'Espagne absorbait toutes les ressources en hommes et en argent de ces deux pays. Aussi Cabot, qui semble avoir eu pour patrie la science bien plutôt que telle ou telle contrée, fit-il à l'ambassadeur de Venise, Contarini, quelques ouvertures pour prendre du service sur les flottes de la République ; mais lorsque arriva la réponse favorable du Conseil des Dix, il avait d'autres projets en tête et ne poussa pas plus loin sa tentative.

En 1524, au mois d'avril, Cabot préside une conférence de marins et de cosmographes, réunis à Badajoz pour discuter si les Moluques appartenaient, d'après le célèbre traité de Tordesillas, à l'Espagne ou au Portugal. Le 31 mai, il fut décidé que les Moluques étaient par 20 degrés dans les eaux espagnoles. Peut-être cette résolution de la junte, dont il était président et qui remettait entre les mains de l'Espagne une grande partie du commerce des épices, ne fut-elle pas sans influence sur les résolutions du conseil des Indes. Quoi qu'il en soit, au mois de septembre de la même année, Cabot fut autorisé à prendre le commandement, avec le titre de capitaine général, de trois vaisseaux de cent tonneaux et d'une petite caravelle qui portaient cent cinquante hommes.

Le but annoncé du voyage était de traverser le détroit de Magellan, d'explorer avec soin les côtes occidentales de l'Amérique et de gagner les Moluques, où l'on trouverait pour le retour un chargement d'épices. Le mois d'août 1525 avait été fixé comme

date du départ, mais les intrigues du Portugal réussirent à le faire retarder jusqu'en avril 1526.

Différentes circonstances purent dès ce moment faire mal augurer du voyage. Cabot n'avait qu'une autorité nominative, et l'association de marchands, qui avait fait les frais de l'armement, ne l'acceptant pas de bon gré comme chef, avait trouvé le moyen de contrarier tous les plans du voyageur vénitien. C'est ainsi qu'à la place du commandant en second qu'il avait désigne, on lui en imposa un autre, et que des instructions, destinées à être décachetées en pleine mer, furent remises à chaque capitaine. Elles renfermaient cette absurde disposition qu'en cas de mort du capitaine général, onze individus devaient lui succéder chacun à son tour. N'était-ce pas un encouragement donné à l'assassinat ?

Àpeine était-on hors de la vue de terre que le mécontentement se fit jour. Le bruit se répandit que le capitaine général n'était pas à la hauteur de sa tâche ; puis, comme on vit que ces calomnies ne l'atteignaient pas, on prétendit que la flottille était déjà à court de vivres. La mutinerie éclata dès qu'on fut à terre ; mais Cabot n'était pas homme à se laisser annihiler ; il avait trop souffert de la lâcheté de sir Thomas Pert pour supporter un pareil affront. Afin de couper le mal dans sa racine, il s'empara des capitaines mutinés. Malgré leur réputation et l'éclat de leurs services passés, il les fit descendre dans un canot et abandonner à terre. Quatre mois après, ils eurent la chance d'être recueillis par une expédition portugaise, qui semble avoir eu pour instruction de contrecarrer les projets de Cabot.

Le navigateur vénitien s'enfonça alors dans le Rio de la Plata, dont son prédécesseur, de Solis, avait commencé l'exploration comme pilote-major. L'expédition ne se composait plus alors que

de deux bâtiments, l'un s'étant perdu pendant le voyage. Cabot remonta la Rivière de l'Argent et découvrit une île qu'il nomma François-Gabriel, et sur laquelle il construisit le fort de San-Salvador, dont il confia le commandement à Antonio de Grajeda. Avec une de ses caravelles, dont il avait enlevé la quille, Cabot, remorqué par ses embarcations, entra dans le Parana, bâtit au confluent du Carcarama et du Terceiro un nouveau fort, et, après avoir ainsi assuré sa ligne de retraite, il s'enfonça dans l'intérieur de ces cours d'eau. Arrivé au confluent du Parana et du Paraguay, il suivit le second, dont la direction s'accordait mieux avec son projet de gagner à l'ouest la région d'où venait l'argent. Cependant le pays ne tarda pas à changer d'aspect et les habitants à modifier leur attitude. Jusqu'alors, ils étaient accourus, émerveillés, à la vue des bâtiments ; mais, sur les bords cultivés du Paraguay, ils s'opposèrent avec courage au débarquement des étrangers, et trois Espagnols ayant essayé d'abattre les fruits d'un palmier, une lutte s'engagea pendant laquelle trois cents naturels perdirent la vie. Cette victoire avait mis hors de combat vingt-cinq Espagnols. C'était trop pour Cabot, qui évacua rapidement ses blessés sur le fort San Spirito et se retira en faisant face aux assaillants.

Déjà Cabot avait envoyé à l'empereur deux de ses compagnons pour le mettre au courant de la tentative de révolte de ses capitaines, lui faire connaître les motifs qui l'obligeaient à modifier le cours fixé de son voyage et lui demander des secours en hommes et en provisions. La réponse arriva enfin. L'empereur approuvait ce que Cabot avait fait, lui ordonnait de coloniser le pays dans lequel il venait de s'établir, mais il ne lui envoyait ni un homme ni un maravédis. Cabot essaya de se procurer dans le pays les ressources qui lui manquaient et fit commencer des essais de

culture. En même temps, pour tenir ses troupes en haleine, il réduisait à l'obéissance les nations voisines, faisait construire des forts, et, remontant le Paraguay, il atteignait Potosi et les cours d'eau des Andes qui alimentent le bassin de l'Atlantique. Enfin, il se préparait à pénétrer au Pérou, d'où venaient l'or et l'argent qu'il avait vus entre les mains des indigènes ; mais, pour tenter la conquête de cette vaste région, il fallait plus de troupes qu'il n'en pouvait réunir. Cependant, l'empereur était dans l'impossibilité de lui en envoyer. Les guerres d'Europe absorbaient toutes ses ressources, les cortès refusaient de voter de nouveaux subsides, et les Moluques venaient d'être engagées au Portugal. Dans ces conditions, après avoir occupé cinq ans le pays et attendu pendant tout ce temps des secours qui n'étaient jamais arrivés, Cabot fit en partie évacuer ses établissements et revint en Espagne avec une partie de son monde. Le reste, composé de cent vingt hommes laissés à la garde du fort San Spirito, après bien des péripéties que nous ne pouvons raconter ici, périt de la main des Indiens, ou fut obligé de se réfugier sur les côtes du Brésil dans les établissements portugais. C'est aux chevaux, importés par Cabot, qu'est due la merveilleuse race sauvage qui vit aujourd'hui en troupes nombreuses dans les pampas de la Plata, et ce fut là le seul résultat de cette expédition.

Quelque temps après son retour en Espagne, Cabot résigna sa charge et vint s'établir à Bristol vers 1548, c'est-à-dire au commencement du règne d'Édouard VI. Quels furent les motifs de ce nouveau changement ? Cabot était-il mécontent d'avoir été laissé à ses propres forces pendant son expédition ? Se trouva-t-il blessé de la manière dont furent récompensés ses services ? Nous ne saurions le dire. Mais Charles-Quint profita du départ de Cabot pour lui rayer sa pension, qu'Édouard VI s'empressa de rempla-

cer, en lui faisant payer annuellement 250 marcs, soit 116 livres sterling et une fraction, ce qui était une somme considérable pour l'époque.

Le poste qu'occupa Cabot en Angleterre semble ne pouvoir être désigné que du nom d'intendant de la marine, car il paraît avoir veillé à toutes les affaires maritimes sous l'autorité du roi et du conseil. Il donne des permissions, il examine des pilotes, il rédige des instructions, il trace des cartes, besogne multiple, variée, pour laquelle il possédait, ce qui est si rare, les connaissances théoriques et pratiques. En même temps, il enseignait la cosmographie au jeune roi, il lui expliquait la variation du compas et savait l'intéresser aux choses de la navigation et à la gloire qui résulte des découvertes maritimes. C'était là une situation considérable, presque unique. Cabot s'en servit pour mettre à exécution un projet qu'il caressait depuis longtemps.

Àcette époque, le commerce n'existait pour ainsi dire pas en Angleterre. Tout le trafic était entre les mains des villes hanséatiques, Anvers, Hambourg, Brême, etc. Ces compagnies de marchands avaient, à différentes reprises, obtenu des abaissements de droits d'entrée considérables, et ils avaient fini par monopoliser le commerce anglais. Cabot pensait que les Anglais avaient autant de qualités qu'eux pour devenir des manufacturiers, et que la marine déjà puissante que possédait l'Angleterre pourrait merveilleusement servir à l'écoulement des produits du sol et des fabriques. À quoi bon recourir à des étrangers lorsqu'on pouvait faire ses affaires soi-même ? Si l'on n'avait pu, jusqu'ici, gagner le Cathay et l'Inde par le nord-ouest, ne pourrait-on pas essayer de l'atteindre par le nord-est ? Et si l'on ne réussissait pas, ne trouverait-on pas de ce côté des peuples plus commerçants, plus civi-

lisés que les misérables Esquimaux des côtes de Labrador et de Terre-Neuve ?

Cabot réunit un certain nombre de notables commerçants de Londres, leur exposa ses projets, et les constitua en une association dont il fut nommé, le 14 décembre 1551, président à vie. En même temps, il agissait très-vigoureusement auprès du roi et, lui ayant fait connaître le tort que causait à ses sujets le monopole dont jouissaient les étrangers, il obtenait son abolition le 23 février 1551, et inaugurait la pratique de la liberté commerciale.

L'association des marchands anglais, qui prit le nom de « marchands aventuriers », s'empressa de faire construire des navires appropriés aux difficultés de la navigation dans les régions arctiques. Le premier perfectionnement que la marine anglaise dut à Cabot, ce fut le doublage de la quille, qu'il avait vu faire en Espagne, mais qui n'était pas encore pratiqué en Angleterre.

Une flottille de trois navires fut réunie à Deptford. C'étaient la Buona-Speranza, dont le commandement fut donné à sir Hugh Willoughby, vaillant gentilhomme qui s'était acquis à la guerre une grande réputation ; la Buona-Confidencia, capitaine Cornil Durforth ; et le Bonaventure, capitaine Richard Chancellor, habile marin, ami particulier de Cabot, qui reçut le titre de pilote-major. Le sailing master du Bonaventure était Stephen Burrough, marin consommé, qui devait faire de nombreuses courses dans les mers du nord et devenir plus tard pilote en chef d'Angleterre.

Si l'âge et ses importantes fonctions empêchèrent Cabot de se mettre à la tête de l'expédition, il voulut du moins présider à tous les détails de l'armement. Il rédigea même des instructions qui

nous ont été conservées et qui prouvent la prudence et l'habileté de ce remarquable navigateur. Il y recommande l'usage du loch, instrument destiné à mesurer la vitesse du navire, et il veut que le journal des événements de mer soit tenu avec régularité, qu'on recueille par écrit toutes les informations sur le caractère, les mœurs, les habitudes, les ressources des peuples qu'on visitera, ainsi que sur les productions du pays. On ne devra faire aucune violence aux natifs, mais agir envers eux avec courtoisie. Tout blasphème ou juron doit être sévèrement puni ainsi que l'ivrognerie. Les exercices religieux sont prescrits, la prière doit être faite matin et soir ainsi que la lecture des saintes Écritures une fois par jour. Il termine en recommandant par-dessus tout l'union et la concorde, rappelle aux capitaines la grandeur de leur entreprise et l'honneur qu'ils vont recueillir ; enfin il leur promet de joindre ses prières aux leurs pour le succès de leur œuvre commune.

L'escadre mit à la voile le 20 mai 1558 en présence de la cour, réunie à Greenwich, au milieu d'un immense concours de population, après des fêtes et des réjouissances auxquelles le roi, qui était malade, ne put assister. Près des îles Loffoden, sur la côte de Norvége, à la hauteur de Wardhöus, l'escadre fut séparée du Bonaventure. Emportés par la tourmente, les deux vaisseaux de Willoughby touchèrent sans doute à la Nouvelle-Zemble et furent forcés par les glaces de redescendre au sud. Le 18 septembre, ils entrèrent dans le port formé par l'embouchure de la rivière Arzina dans la Laponie orientale. Quelque temps après, la Buona-Confidencia, séparée de Willoughby par une nouvelle tempête, rentra en Angleterre ; quant à ce dernier, des pêcheurs russes retrouvèrent l'année suivante son navire au milieu des glaces. L'équipage entier était mort de froid. C'est du moins ce que donna à

penser le journal tenu, jusqu'au mois de janvier 1554, par l'infortuné Willoughby.

Chancellor, après avoir vainement attendu ses deux conserves au rendez-vous qui avait été fixé en cas de séparation, se crut dépassé par elles, et, doublant le cap Nord, il entra dans un vaste golfe qui n'est autre que la mer Blanche, puis débarqua à l'embouchure de la Dwina, près du monastère Saint-Nicolas, sur l'emplacement où devait bientôt s'élever la ville d'Arkhangel. Les habitants de ces lieux désolés lui apprirent que le pays était sous la domination du grand-duc de Russie. Il résolut aussitôt de se rendre à Moscou, malgré l'énorme distance qui l'en séparait. C'était alors le czar Ivan IV Wassiliewitch, dit le Terrible, qui était sur le trône. Depuis quelque temps déjà, les Russes avaient secoué le joug tartare, et Ivan avait réuni toutes les petites principautés rivales en un seul corps d'état, dont la puissance commençait à devenir considérable. La situation de la Russie, exclusivement continentale, loin de toute mer fréquentée, isolée du reste de l'Europe dont elle ne faisait pas encore partie, tant ses mœurs et ses habitudes étaient encore asiatiques, promettait le succès à Chancellor. Le czar, qui jusqu'alors n'avait pu se procurer que par la voie de la Pologne les marchandises d'origine européenne, et qui voulait arriver jusqu'aux mers germaniques, vit avec plaisir les Anglais essayer d'établir un commerce qui devait être avantageux pour les deux parties. Non-seulement il accueillit Chancellor avec courtoisie, mais il lui fit les offres les plus avantageuses, lui accorda de grands priviléges et l'encouragea, par l'affabilité de sa réception, à renouveler son voyage. Chancellor vendit avec bénéfice ses marchandises, prit une autre cargaison de fourrures, d'huile de phoque et de baleine, de cuivre et d'autres produits, puis il regagna l'Angleterre avec une lettre du czar. Les avantages

que la Compagnie des marchands aventuriers avait tirés de ce premier voyage l'encouragea à en tenter un second. Chancellor fit donc, l'année suivante, une nouvelle course à Arkhangel et amena en Russie deux agents de la Compagnie, qui conclurent avec le czar un traité avantageux. Puis, il reprit la route de l'Angleterre avec un ambassadeur et sa suite qu'Ivan envoyait en Grande-Bretagne. Des quatre navires qui composaient la flotte, l'un périt sur les côtes de Norvége, un autre en quittant Drontheim, et le Bonaventure, que montaient Chancellor et l'ambassadeur, sombra dans la baie de Pitsligo sur la côte orientale d'Écosse, le 10 novembre 1556. Chancellor se noya dans le naufrage, moins heureux que l'ambassadeur moscovite, qui eut la chance de se sauver ; mais les présents et les marchandises qu'il portait en Angleterre furent perdus.

Tels ont été les commencements de la Compagnie anglaise de Russie. Bon nombre d'expéditions se sont succédé dans ces parages, mais ce serait sortir de notre cadre que de les raconter. Nous reviendrons donc à Cabot.

On sait que la reine d'Angleterre, Marie, avait épousé le roi d'Espagne Philippe II. Lorsque celui-ci vint en Angleterre, il se montra fort mal disposé pour Cabot, qui avait abandonné le service d'Espagne et procurait en ce moment même à l'Angleterre un commerce qui allait bientôt accroître singulièrement la puissance maritime d'un pays déjà redoutable. Aussi ne sera-t-on pas étonné d'apprendre que, huit jours après le débarquement du roi d'Espagne, Cabot fut forcé de résigner sa place et sa pension, qui toutes deux lui avaient été données à vie par Édouard VI. Worthington fut nommé à sa place. M. Nicholls pense que cet homme peu honorable, qui avait eu des démêlés avec la justice, avait

pour mission secrète de saisir parmi les plans, les cartes, les instructions et les projets de Cabot, ceux qui pouvaient être utiles à l'Espagne. Le fait est que tous ces documents sont aujourd'hui perdus, à moins qu'on ne les retrouve dans les archives de Simancas.

Àpartir de cette époque, l'histoire perd complétement de vue le vieux marin. Le même mystère qui plane sur sa naissance enveloppe le lieu et la date de sa mort. Ses immenses découvertes, ses travaux cosmographiques, son étude des variations de l'aiguille aimantée, sa sagesse, son humanité, son honorabilité assurent à Sébastien Cabot un des premiers rangs parmi les découvreurs. Figure perdue dans l'ombre et le vague de la légende jusqu'à nos jours, Cabot doit à ses biographes Biddle, d'Avezac et Nicholls d'être mieux connu, plus apprécié et d'avoir été pour la première fois mis en lumière.

Deuxième partie · Chapitre III · II

Jean Verrazzano. — Jacques Cartier et ses trois voyages au Canada. — La ville de Hochelaga. — Le tabac à fumer. — Le scorbut. — Voyage de Roberval. — Martin Frobisher et ses voyages. — John Davis. — Barentz et Heemskerke. — Le Spitzberg. — Hivernage à la Nouvelle-Zemble. — Retour en Europe. — Reliques de l'expédition.

Depuis 1492 jusqu'à 1524, la France s'était tenue, officiellement du moins, à l'écart des entreprises de découverte et de colonisation. Mais François I ne pouvait voir d'un œil tranquille la puissance de son rival Charles-Quint recevoir un accroissement

considérable par la conquête du Mexique. Il chargea donc le Vénitien Jean Verrazzano, qui était à son service, de faire un voyage d'exploration. Nous nous y arrêterons un peu, bien que les lieux visités aient été déjà reconnus à plusieurs reprises, parce que, pour la première fois, le pavillon de la France flotte sur les rivages du Nouveau-Monde. Cette exploration, d'ailleurs, allait préparer celles de Jacques Cartier et de Champlain au Canada, aussi bien que les malheureuses expériences de colonisation en Floride de Jean Ribaut et de Laudonnière, le sanglant voyage de représailles de Gourgues et la tentative d'établissement au Brésil de Villegagnon.

On ne possède aucun détail biographique sur Verrazzano. Dans quelles circonstances entra-t-il au service de la France ? Quels étaient ses titres au commandement d'une telle expédition ? Rien n'est connu du voyageur vénitien, car on ne possède de lui que la traduction italienne de son rapport à François I, publiée dans le recueil de Ramusio. La traduction française de cette traduction italienne existe, en abrégé, dans l'ouvrage de Lescarbot sur la Nouvelle France et dans l'Histoire des Voyages. Nous nous servons, pour ce résumé très-rapide, du texte italien de Ramusio, sauf en quelques passages, où la traduction de Lescarbot nous a paru pouvoir donner une idée de cette langue si riche, si originale, si merveilleusement modulée du XVI siècle.

Parti avec quatre navires pour faire des découvertes dans l'Océan, dit Verrazzano dans une lettre adressée de Dieppe, le 8 juillet 1524, à François I, il fut forcé par la tempête de se réfugier avec deux de ses navires, la Dauphine et la Normande, en Bretagne, où il put réparer ses avaries. De là, il fit voile pour les côtes

d'Espagne, sur lesquelles il semble avoir donné la chasse à quelques vaisseaux espagnols. Nous le voyons quitter avec la Dauphine seulement, le 17 janvier 1524, un petit îlot inhabité dans le voisinage de Madère, et se lancer sur l'Océan avec un équipage de cinquante hommes, bien fournis de vivres et de munitions pour huit mois de voyage.

Vingt-cinq jours plus tard, il a fait cinq cents lieues dans l'ouest, lorsqu'il est assailli par une terrible tempête, et vingt-cinq jours après, c'est-à dire le 8 ou le 9 mars, ayant fait quatre cents lieues environ, il découvre, par 30° de latitude nord, une terre qu'il pensait ne pas avoir été explorée jusque-là. « D'arrivée, elle nous sembla fort basse, mais approchant à un quart de lieue, nous reconnûmes par les grands feux que l'on faisait le long des havres et orées de la mer, qu'elle était habitée, et, nous mettant en peine de prendre port pour surgir et avoir connaissance du pays, nous navigâmes plus de cinquante lieues en vain, si que voyant que toujours la côte tournait au midi nous délibérâmes de rebrousser chemin. » Les Français, trouvant un lieu propre au débarquement, aperçurent beaucoup d'indigènes qui venaient à eux, mais qui s'enfuirent, lorsqu'ils leur virent prendre terre. Ramenés bientôt par les signes et les démonstrations amicales des Français, ils se montrèrent grandement émerveillés de leurs habits, de leur figure et de la blancheur de leur peau. Les indigènes étaient entièrement nus, sauf le milieu du corps, couvert de peaux de martre, suspendues à une étroite ceinture d'herbes gentillement tissée et ornée de queues d'autres animaux qui leur tombaient jusqu'aux genoux. Quelques-uns portaient des couronnes de plumes d'oiseaux. « Ils sont bruns de peau, dit la relation, et tout semblables aux Sarrazins ; leurs cheveux sont noirs, pas très-longs, liés ensemble derrière la tête en forme de petite

queue. Ils ont les membres bien proportionnés, sont de médiocre stature, bien qu'un peu plus grands que nous, et n'ont d'autre défaut que d'avoir le visage assez large ; ils sont peu forts, mais agiles et des plus grands et des plus vîtes coureurs de la terre. » Il fut impossible à Verrazzano de recueillir des détails sur les mœurs et le genre de vie de ces peuples, à cause du peu de temps qu'il demeura avec eux. Le rivage était, en cet endroit, formé de menu sablon. bossué çà et là de petites collines aréneuses, derrière lesquelles étaient semés « bocages et forêts très-touffues si plaisantes à voir que c'est merveille. » Il y avait dans ce pays, autant qu'il fut possible d'en juger, abondance de cerfs, de daims et de lièvres, des lacs et des étangs d'eau vive ainsi que quantité d'oiseaux.

Cette terre gît par 34°. C'est donc la partie des États-Unis qui porte aujourd'hui le nom de Caroline. L'air y est pur et salubre, le climat tempéré, la mer est partout sans écueils, et, malgré le manque de ports, elle n'est pas fâcheuse aux navigateurs.

Pendant tout le mois de mars, les Français longèrent la côte, qui leur sembla habitée par des peuples nombreux. Le défaut d'eau les força plusieurs fois à aborder, et ils purent constater que ce qui plaisait le plus aux sauvages, c'étaient des miroirs, des sonnettes, des couteaux, des feuilles de papier. Un jour, ils envoyèrent à terre une chaloupe avec vingt-cinq hommes. Un jeune marinier sauta à l'eau, « pour ce qu'il ne pouvait prendre terre à cause des flots et courants, afin de donner quelques petites denrées à ce peuple, et les leur ayant jetées de loin, pour ce qu'il se méfiait d'eux, il fut poussé violemment par les vagues sur la rive. Les Indiens, le voyant en cet état, le prennent et le portent bien loin de la marine, au grand étonnement du pauvre matelot, le-

quel s'attendait qu'on l'allât sacrifier. L'ayant mis au pied d'un coteau, à l'object du soleil, ils le dépouillèrent tout nu, s'ébahissant de la blancheur de sa chair, et allumant un grand feu, le firent revenir et reprendre de la force, et ce fut lors, que tant ce pauvre jeune homme que ceux qui étaient au bateau estimaient que ces Indiens le dussent massacrer et immoler, faisant rôtir sa chair en ce grand brasier et puis en prendre leur curée ainsi que font les cannibales. Mais il en advint tout autrement ; car ayant témoigné le désir de revenir à l'embarcation, ils le reconduisirent à l'orée de la mer, et, l'ayant baisé très-amoureusement, ils se retirèrent sur une colline pour le voir rentrer dans la barque. »

Continuant à suivre le rivage vers le nord pendant plus de cinquante lieues, les Français atteignirent une terre qui leur parut plus belle, étant couverte de bois épais. Dans ces forêts, vingt hommes s'enfoncèrent de plus de deux lieues et ne regagnèrent le rivage que dans la crainte de s'égarer. Ayant, dans ce trajet, rencontré deux femmes, une jeune et une vieille avec des enfants, ils se saisirent d'un de ces derniers, qui pouvait avoir huit ans, dans le but de l'emmener en France ; mais ils ne purent en faire autant de la jeune femme, qui se mit à crier de toutes ses forces, appelant à son secours ses compatriotes qui étaient cachés dans les bois. En cet endroit, les sauvages étaient plus blancs que tous ceux qu'on avait rencontrés jusque-là ; ils prenaient les oiseaux au lacet et faisaient usage d'un arc en bois très-dur et de flèches armées d'os de poisson. Leurs canots, longs de vingt pieds et larges de quatre, étaient creusés au feu dans un tronc d'arbre. Les vignes sauvages étaient nombreuses et escaladaient les arbres en longs festons, ainsi qu'elles font en Lombardie. Avec un peu de culture, elles auraient sans doute produit un excellent vin, « car le fruit en était suave et doux, semblable au nôtre, et nous pen-

sâmes que les indigènes n'y étaient pas insensibles, car partout où ces vignes poussaient, ils avaient soin d'enlever les branches des arbres environnants afin que le fruit pût mûrir. » Des roses sauvages, des lis, des violettes et toute sorte de plantes et de fleurs odoriférantes, nouvelles pour des Européens, tapissaient partout le sol et répandaient dans l'air des parfums embaumés.

Après être restés pendant trois jours dans ces lieux enchanteurs, les Français continuèrent à suivre la côte vers le nord, naviguant le jour et jetant l'ancre la nuit. Comme la terre tournait à l'est, ils firent encore une cinquantaine de lieues dans cette direction, et découvrirent une île de forme triangulaire, éloignée du continent d'une dizaine de lieues, semblable comme grandeur à l'île de Rhodes, et à laquelle on donna le nom de la mère de François I, Louise de Savoie. Puis, ils atteignirent une autre île éloignée d'une quinzaine de lieues, qui possédait un port magnifique et dont les habitants vinrent en foule visiter les navires étrangers. Deux rois, surtout, étaient d'une belle stature et d'une grande beauté. Vêtus d'une peau de cerf, la tête nue, les cheveux ramenés en arrière et liés en bouquet, ils portaient au cou une large chaîne, ornée de pierres de couleur. C'était la plus remarquable nation qu'on eût jusqu'alors rencontrée. « Les femmes sont gracieuses, dit la relation publiée par Ramusio. Les unes portaient sur les bras des peaux de loup cervier ; leur tête était ornée de leurs cheveux tressés, et de longues nattes leur pendaient des deux côtés de la poitrine ; les autres avaient des coiffures qui rappelaient celles des femmes d'Égypte et de Syrie ; c'étaient les plus âgées et les femmes mariées qui portaient des pendants d'oreilles en cuivre travaillé. Cette terre est située sous le parallèle de Rome, par 41 degrés deux tiers, mais le climat en est bien plus froid. »

Le 5 mai, Verrazzano quitta ce port et longea le littoral pendant cent cinquante lieues. Enfin il arriva à un pays dont les habitants ne ressemblaient guère à ceux qu'il avait rencontrés jusqu'alors. Ils étaient si sauvages qu'il fut impossible d'entretenir avec eux aucun commerce, aucune relation suivie. Ce qu'ils paraissaient estimer par-dessus tout, c'étaient les hameçons, les couteaux et tout objet en métal, n'attachant aucun prix à toutes les babioles qui avaient jusqu'alors servi aux échanges. Vingt-cinq hommes armés descendirent et s'enfoncèrent de deux ou trois lieues dans l'intérieur du pays. Ils furent accueillis par les naturels à coups de flèches ; après quoi ceux-ci se retirèrent dans les immenses forêts qui semblaient couvrir toute la contrée.

Cinquante lieues plus loin s'étale un vaste archipel, composé de trente-deux îles, toutes voisines de la terre, séparées par d'étroits canaux, qui rappelèrent, au navigateur vénitien, les archipels qui, dans l'Adriatique, bordent les côtes de l'Esclavonie et de la Dalmatie. Enfin, cent cinquante lieues plus loin encore, par 50 degrés de latitude, les Français parvinrent aux terres autrefois découvertes par les Bretons. Se trouvant alors à court de provisions, et ayant reconnu la côte d'Amérique sur une longueur de 700 lieues, ils regagnèrent la France et débarquèrent heureusement à Dieppe au mois de juillet 1524.

Quelques historiens racontent que Verrazzano, fait prisonnier par les sauvages qui habitent les côtes du Labrador, aurait été mangé. Fait matériellement impossible, puisqu'il adressa de Dieppe à François I le récit de voyage que nous venons de résumer. D'ailleurs, les Indiens de ces régions n'étaient pas anthropophages. Certains auteurs, nous n'avons pu découvrir sur la foi de quels documents ni dans quelles circonstances, racontent que

Verrazzano, tombé au pouvoir des Espagnols, aurait été mené en Espagne, où il aurait été pendu. Il est plus sage d'avouer que nous ne savons rien de certain sur Verrazzano, et que nous ignorons totalement quelles récompenses son long voyage a pu lui procurer. Peut-être, lorsqu'un érudit aura compulsé nos archives, dont le dépouillement et l'inventaire sont loin d'être terminés, recouvrera-t-on quelque nouveau document ; mais, pour le moment, il faut nous en tenir au récit de Ramusio.

Dix ans plus tard, un capitaine malouin du nom de Jacques Cartier, né le 21 décembre 1484, conçut le projet d'établir une colonie dans les parties septentrionales de l'Amérique. Favorablement accueilli par l'amiral Philippe de Chabot et par François I, qui demandait à voir l'article du testament d'Adam qui le déshéritait du Nouveau-Monde au profit des rois d'Espagne et du Portugal, Cartier quitta Saint-Malo avec deux navires, le 20 avril 1534. Le bâtiment qui le portait ne jaugeait que soixante tonneaux et avait soixante et un hommes d'équipage. Au bout de vingt jours seulement, tant la navigation fut heureuse, Cartier découvrit Terre-Neuve au cap Bonne-Vue. Il remonta alors dans le nord jusqu'à l'île aux Oiseaux, qu'il trouva environnée d'une glace toute rompue et déliquescente, mais sur laquelle il put, cependant, faire une provision de cinq ou six tonneaux de guillemots, de macareux et de pingouins, sans compter ceux qui furent consommés frais. Il explora ensuite toute la côte de l'île, qui portait à cette époque quantité de noms bretons, ce qui prouve la fréquentation assidue de nos compatriotes dans ces parages. Puis, pénétrant dans le détroit de Belle-Ile, qui sépare le continent de l'île de Terre-Neuve, Cartier parvint au golfe de Saint-Laurent. Sur toute cette côte les ports sont excellents. « Si la terre correspondait à la bonté des ports, dit le navigateur ma-

louin, ce serait un grand bien ; mais on ne la doit point appeler terre ; ce sont bien plutôt cailloux et rochers sauvages et lieux propres aux bêtes farouches : d'autant qu'en toute la terre vers le nord, je n'y vis pas tant de terre qu'il en pourrait tenir en un benneau (tombereau). » Après avoir côtoyé le continent, Cartier fut rejeté par la tempête sur la côte occidentale de Terre-Neuve, où il explora les caps Royal, de Lait, les îles Colombaires, le cap Saint-Jean, les îles de la Madeleine, et la baie de Miramichi sur le continent. En cet endroit, il eut quelques relations avec les sauvages, qui montrèrent « une grande merveilleuse allégresse d'avoir des ferrements et autres choses, dansant toujours et faisant plusieurs cérémonies, et, entre autres, ils se jetaient de l'eau de mer sur la tête avec les mains ; si bien qu'ils nous donnèrent tout ce qu'ils avaient, ne retenant rien. » Le lendemain, le nombre des sauvages fut encore plus considérable, et nos marins français firent ample récolte de fourrures et de peaux d'animaux. Après avoir exploré la baie des Chaleurs, Cartier arriva à l'entrée de l'estuaire du Saint-Laurent, où il vit des naturels qui n'avaient ni les façons ni le langage des premiers. « Ceux-ci peuvent être vraiment appelés sauvages, d'autant qu'il ne se peut trouver gens plus pauvres au monde, et je crois que, tous ensemble, ils n'eussent pu avoir la valeur de cinq sous, excepté leurs barques et leurs rets. Ils portent la tête entièrement rasée, hormis un floquet de cheveux au plus haut de la tête, lesquels ils laissent croître longs comme une queue de cheval, et qu'ils lient sur la tête avec des aiguillettes de cuir. Ils n'ont d'autre demeure que dessous leurs barques lesquelles ils renversent et s'étendent dessous sur la terre, sans aucune couverture. » Après avoir planté une grande croix en ce lieu, Jacques Cartier obtint du chef qu'il emmènerait avec lui deux de ses enfants et qu'il les ramènerait à son prochain

voyage. Puis, il reprit la route de France et débarqua à Saint-Malo, le 5 septembre 1534.

L'année suivante, le 19 mai, Cartier quitta Saint-Malo, à la tête d'un armement composé de trois navires appelés la Grande et la Petite Hermine et l'Emerillon, sur lesquels avaient pris passage quelques gentilshommes des plus qualifiés, entre lesquels il convient de citer Charles de la Pommeraye et Claude de Pont-Briant, fils du sieur de Moncevelles et échanson du Dauphin. Tout d'abord, l'escadre fut dispersée par la tempête et ne put se réunir qu'à Terre-Neuve. Après avoir abordé à l'île des Oiseaux, au havre du Blanc-Sablon, qui est dans la baie des Châteaux, Cartier pénétra dans la baie Saint-Laurent. Il y découvrit l'île Natiscotec, que nous appelons Anticosti, et pénétra dans un grand fleuve appelé Hochelaga, qui mène au Canada. Sur les bords du fleuve est le pays de Saguenay, d'où vient le cuivre rouge, appelé caquetdazé par les deux sauvages qu'il avait pris à son premier voyage. Mais, avant de pénétrer dans le Saint-Laurent, Cartier voulut reconnaître tout le golfe pour voir s'il n'existait aucun passage vers le nord. Il revint ensuite à la baie des Sept-Iles, remonta le fleuve et gagna bientôt la rivière de Saguenay, qui se jette dans le Saint-Laurent sur sa rive septentrionale. Un peu plus loin, après avoir dépassé quatorze îles, il entra sur les terres du Canada, que jamais voyageur n'avait visitées avant lui.

« Le lendemain, le seigneur de Canada, nommé Donnaconna, vint avec douze barques près des bâtiments, accompagné de seize hommes. Il commença par le travers du plus petit de nos navires à faire une prédication et prêchement à leur mode, en agitant son corps et ses membres d'une merveilleuse sorte, ce qui est une cérémonie de joie et assurance. Et lorsqu'il fut arrivé à la nef géné-

rale, où étaient les deux Indiens ramenés de France, ledit seigneur parla à eux, et eux à lui. Et ils commencèrent à lui conter ce qu'ils avaient vu en France, et le bon traitement qui leur avait été fait, de quoi fut ledit seigneur fort joyeux et pria le capitaine de lui bailler ses bras pour les baiser et accoler, ce qui est leur mode de faire chère en ladite terre. Le pays de Stadaconé ou de Saint-Charles est fertile et plein de bien beaux arbres de la nature et sorte de France, comme chênes, ormes, pruniers, ifs, cèdres, vignes, aubépines, qui portent des fruits aussi gros que des prunes de dame, et autres arbres, sous lesquels croît aussi bon chanvre que celui de France. » Cartier parvint ensuite, avec ses barques et son galion, jusqu'à un endroit qui est le Richelieu d'aujourd'hui, puis jusqu'à un grand lac formé par le fleuve, le lac Saint-Pierre, et arriva enfin à Hochelaga ou Montréal, c'est-à-dire à deux cent dix lieues de l'embouchure du Saint-Laurent. En ce lieu sont « terres labourées et belles grandes campagnes pleines de blé de leurs terres, qui est comme mil de Brésil, aussi gros ou plus que pois, duquel ils vivent ainsi que nous faisons du froment. Et parmi ces campagnes est située et assise la dite ville de Hochelaga près et joignant une montagne qui est alentour d'elle, bien labourée et fort petite, de dessus laquelle on voit fort loin. Nous nommâmes cette montagne le Mont-Royal. »

L'accueil fait à Jacques Cartier fut on ne peut plus cordial. Le chef ou Agouhanna, qui était tout perclus de ses membres, pria le capitaine de les toucher comme s'il lui eût demandé guérison. Puis des aveugles, des borgnes, des boiteux, des impotents vinrent s'asseoir auprès de Jacques Cartier, pour qu'il les touchât, tellement il semblait que ce fût un Dieu descendu pour les guérir. « Ledit capitaine, voyant la piété et foi de ce dit peuple, dit l'évangile de Saint-Jean, savoir : In principio, faisant le signe de

la croix sur les pauvres malades, priant Dieu qu'il leur donnât connaissance de notre sainte foi et grâce de recouvrer chrétienté et baptême. Puis ledit capitaine prit un livre d'heures et tout hautement lut la passion de Notre-Seigneur, si bien que tous les assistants le purent ouïr, tout ce pauvre peuple faisant un grand silence, regardant le ciel et faisant pareilles cérémonies qu'ils nous voyaient faire. » Après avoir pris connaissance du pays qu'on découvrait à trente lieues à la ronde du haut du Mont-Royal et avoir recueilli certains renseignements sur les sauts et rapides du Saint-Laurent, Jacques Cartier reprit la route du Canada, où il ne tarda pas à rejoindre ses navires. Nous lui devons les premiers renseignements sur le tabac à fumer, qui ne paraît pas avoir été en usage dans toute l'étendue du nouveau monde. « Ils ont une herbe, dit-il, dont ils font grand amas durant l'été pour l'hiver ; ils l'estiment fort, et les hommes seulement en usent de la façon qui suit : ils la font sécher au soleil et la portent à leur cou en une petite peau de bête, en guise de sac, avec un cornet de pierre ou de bois ; puis à toute heure ils font poudre de ladite herbe et la mettent à l'un des bouts dudit cornet ; puis ils mettent un charbon de feu dessus et soufflent par l'autre bout, tant qu'ils s'emplissent le corps de fumée, tellement qu'elle leur sort par la bouche et les narines, comme par un tuyau de cheminée. Nous avons expérimenté ladite fumée, après laquelle avoir mis dans notre bouche, il semble y avoir de la poudre de poivre, tant elle est chaude. » Au mois de décembre, les habitants de Stadaconé furent atteints d'une maladie contagieuse, qui n'était autre que le scorbut. « Ladite maladie prit tellement en nos navires qu'à la mi-février, de cent dix hommes que nous étions, il n'y en avait pas dix sains. » Ni prières, ni oraisons, ni vœux à Notre-Dame de Roquamadour n'amenèrent de soulagement. Vingt-cinq Français

périrent jusqu'au 18 avril, et il n'y en avait pas quatre qui ne fussent atteints de la maladie. Mais, à cette époque, un chef sauvage apprit à Jacques Cartier que la décoction des feuilles et le jus d'un certain arbre qu'on croit être le sapin du Canada ou l'épine-vinette étaient très-salutaires. Dès que deux ou trois en eurent éprouvé les effets bienfaisants, « il y eut une telle presse qu'on se voulait tuer sur ladite médecine à qui en aurait la premier ; de sorte qu'un arbre aussi gros et aussi grand que je vis jamais a été employé en moins de huit jours, lequel a fait telle opération, que si tous les médecins de Louvain et de Montpellier y eussent été avec toutes les drogues d'Alexandrie, ils n'en eussent pas tant fait en un an que ledit arbre a fait en huit jours. »

Quelque temps après, Cartier, ayant remarqué que Donnacona tâchait à exciter quelque sédition contre les Français, le fit saisir ainsi que neuf autres sauvages pour les emmener en France, où ils moururent. Il mit à la voile du havre Sainte-Croix le 6 mai, descendit le Saint-Laurent, et, après une navigation qui ne fut marquée par aucun incident, il débarqua à Saint-Malo le 16 juillet 1536.

François I, à la suite du rapport que le capitaine malouin lui fit de son voyage, résolut de prendre possession effective du pays. Après avoir nommé François de la Roque, sieur de Roberval, vice-roi du Canada, il fit armer cinq navires, qui, chargés de provisions et de munitions pour deux ans, devaient transporter, dans la nouvelle colonie qu'on allait établir, Roberval et un certain nombre de soldats, d'artisans et de gentilshommes. Les cinq navires mirent à la voile le 23 mai 1541. Ils furent si contrariés des vents qu'il leur fallut plus de trois mois pour gagner Terre-Neuve. Cartier n'atteignit le havre Sainte-Croix que le 23 août.

Dès qu'il eut débarqué ses provisions, il renvoya en France deux de ses bâtiments, avec des lettres au roi, lui rendant compte de ce qui avait été fait et comme quoi le sieur de Roberval n'avait pas encore paru et qu'on ne savait ce qui lui était arrivé. Puis, il fit commencer des travaux de défrichement, bâtir un fort et jeter les premiers fondements de la ville de Québec. Il prit ensuite avec lui Martin de Paimpont et d'autres gentilshommes, gagna Hochelaga et alla examiner les trois sauts de Sainte-Marie, de la Chine et de Saint-Louis. À son retour à Sainte-Croix, il trouva Roberval qui venait d'arriver, et il rentra à Saint-Malo au mois d'octobre 1542, où il mourut vraisemblablement dix ans plus tard. Quant à la nouvelle colonie, Roberval ayant péri dans un second voyage, elle végéta et ne fut plus qu'un comptoir jusqu'en 1608, époque de la fondation de Québec par M. de Champlain, dont nous raconterons un peu plus loin les services et les découvertes.

Nous venons de voir comment Cartier, d'abord parti à la recherche du passage du nord-ouest, avait été amené à prendre possession du pays et à jeter les bases de la colonie du Canada. En Angleterre, un mouvement semblable se produisait, entretenu par les écrits de sir Humphrey Gilbert et de Richards Wills. Ils finirent par entraîner l'opinion publique, et démontrer qu'il n'était pas plus difficile de trouver ce passage qu'il ne l'avait été de découvrir le détroit de Magellan. Un des plus ardents partisans de cette recherche était un hardi marin, nommé Martin Frobisher, qui, après s'être maintes fois adressé à de riches armateurs, trouva enfin dans Ambroise Dudley, comte de Warwick, favori de la reine Élisabeth, un protecteur dont les secours pécuniaires lui permirent d'armer une pinasse et deux méchantes barques de vingt à vingt-cinq tonneaux. C'est avec d'aussi faibles moyens que l'intrépide navigateur allait affronter les glaces dans des parages

qui n'avaient plus été fréquentés depuis les Northmen. Parti de Deptford le 8 juin 1576, il reconnut le sud du Groenland, qu'il prit pour le Frisland de Zeno. Bientôt arrêté par les glaces, il dut rétrograder jusqu'au Labrador sans pouvoir y aborder, et pénétra dans le détroit d'Hudson. Après avoir côtoyé les îles Savage et Résolution, il entra dans un détroit qui a reçu son nom, mais également appelé par quelques géographes entrée de Lunley. Il descendit sur la terre de Cumberland, prit possession du pays au nom de la reine Élisabeth et noua quelques relations avec les indigènes. Le froid augmentant rapidement, il fut contraint de rentrer en Angleterre. Frobisher ne rapportait que des détails scientifiques et géographiques assez vagues sur les contrées qu'il avait visitées ; il reçut cependant un accueil des plus flatteurs, lorsqu'il montra une pierre noire et lourde dans laquelle on trouva un peu d'or. Les imaginations s'enflammèrent aussitôt. Plusieurs seigneurs, la reine elle-même, contribuèrent aux frais d'un nouvel armement, composé d'un bâtiment de deux cents tonneaux et de cent hommes d'équipage, et de deux barques plus petites, qui emportaient pour six mois de provisions de guerre et de bouche. Sous ses ordres, Frobisher avait des marins expérimentés, Fenton, York, Georges Beste et C. Hall. Le 31 mai 1577, l'expédition mit à la voile, revit le Groenland, dont les montagnes étaient couvertes de neige, et dont le rivage était défendu par un boulevard de glace. Le temps était mauvais. Des brouillards excessivement intenses, épais comme de la purée de pois, diraient des matelots anglais, des îles de glace d'une demi-lieue de tour, des montagnes flottantes qui plongeaient de soixante-dix à quatre-vingts brasses dans la mer, tels furent les obstacles qui empêchèrent Frobisher d'atteindre, avant le 9 août, le détroit qu'il avait découvert pendant la campagne précédente. On prit possession du pays et l'on

poursuivit sur terre et sur mer quelques pauvres Esquimaux, qui, blessés « en cette rencontre, sautèrent en désespérés du haut des rochers dans la mer, dit Forster dans ses Voyages dans le nord, ce qui ne serait pas arrivé s'ils s'étaient montrés plus soumis, ou si nous avions pu leur faire comprendre que nous n'étions pas leurs ennemis. » On découvrit bientôt une grande quantité de pierres semblables à celle qui avait été rapportée en Angleterre. C'était de la marcassite d'or, et l'on se hâta d'en recueillir deux cents tonnes. Dans leur joie, les marins anglais dressèrent une colonne commémorative sur un pic auquel ils donnèrent le nom de Warwick-Mount, et rendirent des actions de grâces solennelles. Frobisher s'éleva ensuite d'une trentaine de lieues dans le même détroit, jusqu'à une petite île qui reçut le nom de Smith's Island. Les Anglais y trouvèrent deux femmes ; ils en prirent une avec son enfant et laissèrent l'autre à cause de son extrême laideur. Soupçonnant, tant la superstition et l'ignorance florissaient à cette époque, que cette femme avait les pieds fourchus, ils lui firent retirer sa chaussure pour s'assurer qu'elle avait bien les pieds faits comme eux. Puis, Frobisher voyant le froid augmenter et voulant mettre en sûreté les trésors qu'il pensait avoir recueillis, renonça pour cette fois à chercher plus longtemps le passage du nord-ouest. Il fit donc voile pour l'Angleterre, où il arriva, après une tempête qui dispersa sa flotte, à la fin du mois de septembre. L'homme, la femme et l'enfant, dont on s'était emparé, furent présentés à la reine. On raconte, à ce propos, que le sauvage, voyant, à Bristol, le trompette de Frobisher à cheval, voulut en faire autant et s'y mit, la tête tournée du côté de la queue de l'animal. Accueillis avec curiosité, ces sauvages obtinrent de la reine la permission de tirer, sur la Tamise, toutes sortes d'oiseaux, même des cygnes, ce qui était défendu à tout le

monde sous les peines les plus sévères. Au reste, ils ne vécurent pas longtemps et moururent avant que l'enfant eût quinze mois.

On n'avait pas tardé à reconnaître que les pierres rapportées par Frobisher contenaient réellement de l'or. Une fièvre qui tenait du délire s'empara aussitôt de la nation, mais surtout des hautes classes. On avait trouvé un Pérou, un Eldorado ! La reine Élisabeth, malgré son grand sens pratique, céda au courant. Elle résolut de bâtir un fort dans le pays nouvellement découvert, auquel elle donna le nom de Meta incognita (borne inconnue), et d'y laisser, avec cent hommes de garnison, sous le commandement des capitaines Fenton, Beste et Filpot, trois bâtiments qui prendraient chargement de pierres aurifères. Ces cent hommes furent soigneusement choisis ; c'étaient des boulangers, des charpentiers, des maçons, des raffineurs d'or et autres appartenant à tous les corps de métiers. La flotte se composait de quinze vaisseaux, qui appareillèrent d'Harwich, le 31 mai 1578. Vingt jours après, les côtes du Frisland occidental furent découvertes. Les baleines, en troupes innombrables, se jouaient autour des navires. On raconte même qu'un des bâtiments poussé par un bon vent, donna si fort contre une baleine, que la violence du choc l'arrêta subitement, et que celle-ci, après avoir jeté un grand cri, aurait fait un saut hors de l'eau et se serait enfoncée subitement. Deux jours plus tard, la flotte rencontra une baleine morte qu'on crut être celle qui avait été frappée par la Salamandre. Lorsque Frobisher se présenta à l'entrée du détroit qui avait reçu son nom, il le trouva encombré de glaces flottantes. La barque Dennis de cent tonnes, dit la vieille relation de Georges Beste, « reçut d'un écueil de glace un tel choc qu'elle coula à pic en vue de toute la flotte. » À la suite de cette catastrophe, « soudain une horrible tempête s'éleva du S.-E., les bâtiments furent entourés de tous

côtés par la glace, ils en laissèrent beaucoup derrière eux, à travers laquelle ils purent passer, en trouvèrent encore plus devant eux, qu'il leur fut impossible de traverser. Certains, soit qu'ils aient trouvé un endroit moins encombré de glaces et rencontré une place où courir, carguèrent leurs voiles et s'en allèrent à la dérive ; des autres, plusieurs s'arrêtèrent et jetèrent l'ancre sur une grande île de glace. Les derniers furent si rapidement enfermés au milieu d'un nombre infini d'îlots de glace et de fragments de banquise, que les Anglais furent obligés de s'en remettre, eux et leurs navires, à la merci de la glace, et de protéger les flancs des bâtiments avec des câbles, des coussins, des mâts, des planches et toute espèce d'objets, qui furent suspendus aux bordages, afin de les défendre des chocs furieux et des assauts de la glace. » Frobisher lui-même fut jeté hors de sa route. Dans l'impossibilité de rallier son escadre, il longea la côte occidentale du Groenland par le détroit qui devait bientôt recevoir le nom de Davis, et pénétra jusqu'à la baie de la Comtesse-Warwick. Dès qu'il eut réparé ses bâtiments avec les bois qui devaient servir à la construction de l'habitation, il chargea cinq cents tonneaux de pierres semblables à celles qu'il avait déjà rapportées. Jugeant alors la saison trop avancée, considérant aussi que les provisions avaient été consommées ou perdues avec le Dennis, que les bois de construction avaient été employés à réparer les navires, ayant perdu quarante hommes, il reprit la route d'Angleterre le 31 août. Les tempêtes et les ouragans l'accompagnèrent jusqu'au rivage de sa patrie. Quant aux résultats de son expédition, ils étaient à peu près nuls comme découvertes, et les pierres qu'il était allé charger au milieu de tant de dangers étaient sans valeur.

C'est le dernier voyage arctique auquel ait pris part Frobisher. Nous le retrouvons, en 1585, vice-amiral de Drake ; en 1588, il se

distingue contre l'invincible Armada ; en 1590, il fait partie de la flotte de Walter Raleigh sur les côtes d'Espagne ; enfin, dans une descente sur les côtes de France, il est si grièvement blessé qu'il n'a que le temps de ramener son escadre à Portsmouth avant de mourir.

Si les voyages de Frobisher n'eurent que l'intérêt pour but, il faut s'en prendre, non au navigateur, mais aux passions de l'époque. Il n'en est pas moins vrai que, dans des circonstances difficiles et avec des moyens dont l'insuffisance fait sourire, il fit preuve de courage, d'habileté et de persévérance. À Frobisher revient, en un mot, la gloire d'avoir montré la route à ses compatriotes et d'avoir fait les premières découvertes dans les parages où devait s'illustrer le nom anglais.

S'il fallait renoncer à l'espoir de trouver dans les régions circumpolaires des contrées où l'or fût aussi abondant qu'au Pérou, ce n'était pas un motif pour ne pas continuer à y chercher un passage vers la Chine. Des marins très-habiles soutenaient cette opinion, qui rencontra auprès des marchands de Londres d'assez nombreux adhérents. Avec l'aide de plusieurs hauts personnages, deux navires furent équipés : le Sunshine, de cinquante tonneaux et de vingt-trois hommes d'équipage, et le Moonshine, de trente-cinq tonneaux. Ils quittèrent Portsmouth, le 7 juin 1585, sous le commandement de John Davis.

Celui-ci découvrit l'entrée du détroit qui reçut son nom, et dut traverser d'immenses champs de glace en dérive, après avoir rassuré son équipage, effrayé du choc des banquises et de l'éclatement des blocs, au milieu d'un brouillard intense. Le 20 juillet, Davis découvrit, sans pouvoir y aborder, la terre de Désolation. Neuf jours plus tard, il donnait dans la baie Gilbert, où il échan-

geait, avec une population pacifique, des peaux de veaux marins et des fourrures contre quelques bagatelles. Ces indigènes, quelques jours après, vinrent en si grand nombre, qu'il n'y eut pas moins de trente-sept canots autour des bâtiments de Davis. En cet endroit, le navigateur constata la présence d'une énorme quantité de bois flottés, parmi lesquels il cite un arbre entier qui n'aurait pas eu moins de soixante pieds de long. Le 6 août, il jetait l'ancre près d'une montagne de couleur d'or, qui reçut le nom de Raleigh, dans une belle baie appelée Tottness ; en même temps, il donnait à deux caps de cette terre de Cumberland les noms de Dyer et de Walsingham.

Pendant onze jours, Davis fit encore voile vers le nord, dans une mer libre de glaces, largement ouverte et dont l'eau avait la couleur de l'Océan. Déjà, il se croyait à l'entrée de la mer qui communiquait avec le Pacifique, lorsque le temps changea tout à coup et devint si brumeux, qu'il se vit forcé de regagner Yarmouth, où il débarqua le 30 septembre.

Davis eut l'habileté de faire partager à ses armateurs l'espoir qu'il avait conçu. Aussi, le 7 mai suivant (1586), repartait-il avec les deux navires qui avaient fait la campagne précédente. On leur adjoignit la Mermaid, de cent vingt tonneaux, et la pinasse North-Star. Lorsqu'il atteignit la pointe méridionale du Groenland, le 25 juin, Davis dépêcha le Sunshine et le North-Star vers le nord afin de chercher un passage sur la côte orientale, tandis qu'il faisait la même route que l'année précédente et s'enfonçait dans le détroit qui porte son nom jusqu'au 69 degré. Mais les glaces étaient bien plus nombreuses cette année, et, le 17 juillet, l'expédition rencontra un « icefield » d'une telle dimension, qu'elle mit treize jours à le côtoyer. Le vent, après avoir passé sur

cette plaine de glace, était si froid, que les agrès et les voiles furent gelés et que les matelots refusèrent d'aller plus loin. Il fallut donc redescendre dans l'est-sud-est. Là, Davis explora la terre de Cumberland sans trouver le détroit qu'il cherchait, et, après une escarmouche avec les Esquimaux, dans laquelle il eut trois morts et deux blessés, il reprit, le 19 septembre, la route de l'Angleterre.

Bien que, cette fois encore, ses recherches n'eussent pas été couronnées de succès, Davis avait toujours bon espoir, comme en témoigne la lettre qu'il écrivit à la Compagnie, dans laquelle il disait qu'il avait réduit le passage à une espèce de certitude. Prévoyant, toutefois, qu'il aurait plus de peine à décider l'envoi d'une nouvelle expédition, il ajoutait que les frais de l'entreprise seraient amplement couverts par le profit de la pêche des morses, des phoques et des baleines, si nombreux en ces parages qu'ils semblaient y avoir établi leur quartier général. Le 13 mai 1587, il mit à la voile avec le Sunshine, l'Elisabeth, de Darmouth, et l'Hélène, de Londres. Cette fois, il remonta encore plus haut qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, puisqu'il atteignit 72° 12', c'est-à-dire à peu près la latitude d'Upernavik, et qu'il signala le cap Handerson's Hope. Arrêté par les glaces, forcé de rebrousser chemin, il navigua dans le détroit de Frobisher, et, après avoir traversé un large golfe, il arriva, par 61°10' de latitude, en vue d'un cap auquel il donna le nom de Chudleigh. Ce cap fait partie de la côte du Labrador et forme l'entrée méridionale du détroit d'Hudson. Après avoir côtoyé les rivages d'Amérique jusqu'au 32 degré, Davis reprit le chemin de l'Angleterre, où il arriva le 15 septembre.

Bien que la solution du problème ne fût pas trouvée, on avait néanmoins obtenu des résultats précieux, mais auxquels on n'at-

tachait pas alors grand prix. Près de la moitié de la baie de Baffin était reconnue, et l'on avait des notions précises sur ces rivages et sur les peuples qui les habitent. C'étaient, au point de vue géographique, des acquisitions considérables, mais qui n'étaient guère faites pour toucher les marchands de la Cité. Aussi les tentatives par le nord-ouest furent-elles abandonnées des Anglais pendant une assez longue période.

Un nouveau peuple venait de naître. Les Hollandais, à peine délivrés du joug espagnol, inaugurèrent la politique commerciale, qui devait faire la grandeur et la prospérité de leur patrie, par l'envoi successif de plusieurs expéditions à la recherche, par le nord-est, d'une route vers la Chine ; projet autrefois formé par Sébastien Cabot, et qui avait donné à l'Angleterre le commerce de la Russie. Avec leur instinct pratique, les Hollandais s'étaient tenus au courant de la navigation anglaise. Ils avaient même établi des comptoirs à Kola et à Arkhangel, mais ils voulaient aller au delà chercher de nouveaux débouchés. La mer de Kara leur semblant trop difficile, ils résolurent, d'après les conseils du cosmographe Plancius, de tenter une nouvelle voie par le nord de la Nouvelle-Zemble. Les marchands d'Amsterdam s'adressèrent alors à un marin expérimenté, à Wilhelm Barentz, né dans l'île de Terschelling, près du Texel. Ce navigateur partit du Texel, en 1594, sur le Mercure, doubla le cap Nord, vit l'île de Waigatz, et se trouva le 4 juillet en vue de la côte de la Nouvelle-Zemble par 73°25'. Il navigua le long du littoral, doubla le cap Nassau le 10 juillet, et fut en contact avec les glaces trois jours plus tard. Jusqu'au 3 août, il tenta de se frayer un passage, tâtant la banquise de côtés différents, remontant jusqu'aux îles Orange à l'extrémité de la Nouvelle-Zemble, parcourant dix-sept cents milles et virant de bord jusqu'à quatre-vingt-une fois.

Nous ne croyons pas que jusqu'alors aucun navigateur ait fait preuve d'une telle persévérance. Ajoutons qu'il mit à profit cette longue croisière pour fixer astronomiquement et avec une rare précision la latitude d'une série de positions. Enfin, lassé de cette lutte infructueuse, l'équipage demanda merci, et il fallut rentrer au Texel.

Les résultats obtenus furent jugés si importants que, l'année suivante, les États de Hollande confièrent à Jacques Van Heemskerke le commandement d'une flotte de sept bâtiments, dont Barentz fut nommé pilote en chef. Après avoir touché en différents points les côtes de la Nouvelle-Zemble et de l'Asie, cette escadre fut forcée par les glaces de rétrograder, sans avoir fait de découverte importante, et de rentrer en Hollande le 18 septembre.

En général, les gouvernements n'ont pas la persévérance des simples particuliers. L'armement considérable de l'année 1595 n'avait rien produit et avait coûté une grosse somme. Ce fut assez pour décourager les États de Hollande. Les commerçants d'Amsterdam, substituant alors leur action à celle du gouvernement, qui se contentait de promettre une prime à celui qui découvrirait le passage du nord-est, armèrent deux bâtiments, dont ils confièrent le commandement à Heemskerke et à Jean Cornelis-zoon-Rijp. Barentz n'avait en réalité que le titre de pilote, mais c'était lui le véritable commandant. L'historien du voyage, Gerrit de Veer, était aussi embarqué comme contre-maître.

Les Hollandais partirent d'Amsterdam le 10 mai 1596, passèrent par les Shetland et les Feroë, et, le 5 juin, ils virent les premières glaces, « dont nous fûmes bien ébahis, croyant premièrement que c'étaient des cygnes blancs. » C'était au sud du Spitz-

berg, dans les parages de l'île aux Ours, qu'ils ne tardèrent pas à atteindre et sur laquelle ils débarquèrent le 11 juin. Ils y récoltèrent un grand nombre d'œufs de mouettes et tuèrent à grand'peine, à quelque distance de la mer, un ours blanc qui devait donner son nom à la terre que Barentz venait de découvrir. Le 19 juin, ils débarquèrent sur une grande terre qu'ils crurent faire partie du Groenland, et à laquelle ils donnèrent le nom de Spitzberg à cause de ses montagnes aiguës ; ils en explorèrent une bonne partie de la côte occidentale. Forcés par les glaces de redescendre à l'île aux Ours, ils se séparèrent à cette hauteur de Jean Rijp, qui devait essayer encore une fois de faire route par le nord. Le 11 juillet, ils étaient dans les parages du cap Kanin, et, cinq jours plus tard, ils avaient gagné la côte occidentale de la Nouvelle-Zemble, qui portait le nom de Terre de Willoughby. Ils changèrent alors de direction, et, remontant au nord, ils arrivèrent le 19 à l'île des Croix, où la glace, encore attachée au rivage, leur barra la route. Ils demeurèrent en cet endroit jusqu'au 4 août, et, deux jours plus tard, ils doublèrent le cap Nassau. Après plusieurs péripéties qu'il serait trop long de raconter, ils atteignirent les îles Orange, à l'extrémité septentrionale de la Nouvelle-Zemble. Ils commencèrent à descendre le long de la côte orientale, mais ils furent bientôt obligés d'entrer dans un havre, où ils se trouvèrent complétement bloqués par les glaces et où « ils furent forcés, en grand froid, pauvreté et tristesse, de demeurer tout l'hiver. » On était au 26 août. « Le 30, les glaçons commencèrent à s'entasser l'un sur l'autre contre le navire avec une neige volante. Le navire fut soulevé et environné, de manière que tout ce qui était auprès et alentour commença à craquer et à crever. Il semblait que le navire dût se crever en mille pièces, chose épouvantable à voir et à ouïr et à faire dresser les cheveux.

Le navire fut depuis en semblable péril, quand la glace vint dessous, le dressant et poussant comme s'il eût été levé par quelque instrument. » Bientôt le bâtiment craqua tellement que la prudence commanda de débarquer quelques provisions, des voiles, la poudre à canon, le plomb, les arquebuses ainsi que les autres armes, et de dresser une tente ou cabane pour se mettre à l'abri de la neige et des atteintes des ours. Quelques jours plus tard, des matelots qui s'étaient avancés de deux ou trois lieues dans l'intérieur du pays, trouvèrent auprès d'une rivière d'eau douce quantité de bois flotté ; ils y découvrirent en outre des traces de chevreaux sauvages et de rennes. Le 11 septembre, voyant que la baie s'était remplie de blocs énormes, entassés les uns sur les autres et soudés ensemble, les Hollandais comprirent qu'ils allaient être obligés d'hiverner en ce lieu, et résolurent, « afin d'être mieux gardés contre la froidure et armés contre les bêtes féroces, » d'y bâtir une maison qui fût en état de les contenir tous, tandis qu'on abandonnerait à lui-même le navire, qui devenait tous les jours moins sûr et confortable. Par bonheur, ils trouvèrent sur le rivage des arbres entiers, venus sans doute de Sibérie et poussés là par le courant, en nombre tel qu'ils suffirent non-seulement à la construction de leur habitation, mais encore à leur chauffage pendant tout l'hiver.

Jamais Européen n'avait encore hiverné dans ces régions, au milieu de cette mer paresseuse et immobile, qui, suivant les expressions si fausses de Tacite, forme la ceinture du monde, où l'on entend la rumeur du soleil qui se lève. Aussi les dix-sept Hollandais ne pouvaient-ils s'imaginer les souffrances dont ils étaient menacés. Ils les supportèrent d'ailleurs avec une patience admirable, sans un mot de murmure, sans la moindre tentative d'indiscipline ou de révolte. La conduite de ces braves matelots,

ignorants de ce qu'un avenir si sombre leur réservait et qui avaient remis avec une confiance admirable « leurs affaires entre les mains de Dieu, » pourra toujours être donnée comme exemple, même aux marins d'aujourd'hui. On peut dire qu'ils avaient bien réellement au cœur l'æs triplex dont parle Horace. C'est grâce à l'habileté, à la science, à la prévoyance de leur chef Barentz, autant qu'à leur esprit de discipline, qu'ils durent de sortir de la Nouvelle-Zemble, leur tombeau probable, et de revoir les plages de leur patrie.

Les ours, extrêmement nombreux à cette époque de l'année, firent de fréquentes visites à l'équipage. Plus d'un fut tué, mais les Hollandais se contentèrent de les écorcher pour prendre leur fourrure et ne les mangèrent pas, sans doute parce qu'ils en croyaient la chair malsaine. C'eût été, pourtant, un supplément considérable de nourriture, qui leur aurait permis de ne pas toucher à leurs viandes salées et d'éviter plus longtemps les atteintes du scorbut. Mais n'anticipons pas et continuons à suivre le journal de Gerrit de Veer.

Le 23 septembre, le charpentier mourut et fut enterré le lendemain dans la fente d'une montagne, parce qu'il était impossible de bêcher la terre, tant le froid était grand. Les jours suivants furent consacrés au transport des bois flottés et à la construction de la maison. Il fallut, pour la couvrir, démolir les chambres d'avant et d'arrière du navire ; elle fut montée le 2 octobre, et l'on y planta, en guise de mai, une pièce de neige gelée. Le 31, il fit grand vent du nord-ouest ; la mer était entièrement ouverte et sans glace, si avant que la vue pouvait s'étendre. « Mais nous demeurâmes comme pris et arrêtés en la glace, et le navire était bien de deux ou trois pieds élevé sur la glace, et nous

ne pouvions penser autre chose, si ce n'est que l'eau était gelée jusqu'au fond, quoiqu'il y eût une profondeur de trois brasses et demie. »

Le 12 octobre, on commença à coucher dans la maison, bien qu'elle ne fût pas terminée. Le 21, la meilleure partie des vivres, les meubles et tout ce dont on pouvait avoir besoin, fut tiré du navire, car on sentait que le soleil allait bientôt disparaître. Une cheminée avait été élevée sur le toit de la maison ; à l'intérieur une pendule hollandaise fut pendue ; des lits se dressèrent le long des murs et un tonneau se transforma en baignoire, car le chirurgien avait sagement recommandé l'usage fréquent des bains pour maintenir la santé des hommes. Ce qui tomba de neige pendant cet hiver est vraiment merveilleux. La maison disparut tout entière sous cet épais manteau, qui éleva d'ailleurs sensiblement la température intérieure. Chaque fois qu'ils avaient besoin de sortir, les Hollandais étaient obligés de creuser un long corridor sous la neige. Toutes les nuits, ils entendaient les ours d'abord, puis les renards qui se promenaient sur le toit de l'habitation et tâchaient d'enlever quelques planches du toit pour pénétrer dans l'intérieur. Aussi prirent-ils l'habitude de grimper dans la cheminée, d'où, comme d'une guérite, ils pouvaient les tirer et les chasser. Ils avaient confectionné un grand nombre de piéges, dans lesquels tombèrent quantité de renards bleus, dont la précieuse fourrure leur servait à se garantir du froid et dont la chair leur permettait d'économiser leurs provisions. Toujours gais et de bonne humeur, ils supportèrent tant bien que mal l'ennui de la longue nuit polaire et la rigueur du froid. Il fut tel, que, pendant deux ou trois jours, comme ils n'avaient pu faire autant de feu qu'auparavant à cause de la fumée rabattue par le vent, il gela si fort dans la maison, que les pa-

rois et les sols furent glacés à la profondeur de deux doigts, même dans les cabanes où ces pauvres gens étaient couchés. Il fallut faire dégeler le vin de Xérès, lors de la distribution qui s'en faisait tous les deux jours par mesure d'une demi-pinte.

« Le 7 décembre, continua le rude temps avec une tempête violente, venant du nord-est, qui produisit un froid horrible. Comme nous ne savions aucun moyen pour nous en garantir, et que nous délibérions ensemble sur ce que nous pourrions faire de mieux, l'un des nôtres, en cette extrême nécessité, proposa d'user de la houille, que nous avions apportée de notre navire en la maison, et d'en faire du feu, parce que le feu en est ardent et de longue durée. Sur le soir, nous fîmes un grand feu de cette houille, qui donna une grande chaleur ; mais nous ne prîmes pas garde à ce qui pouvait en advenir ; car, comme la chaleur nous ranima entièrement, nous cherchâmes à la retenir longtemps. À cette fin, nous trouvâmes bon de bien étouper tous les huis et la cheminée, pour tenir la douce chaleur enclose. Et ainsi, chacun alla dormir en sa cabane, bien animé par cette chaleur acquise, et nous discourûmes longtemps ensemble. Mais à la fin, il nous prit un tournoiement de tête, toutefois à l'un plus qu'à l'autre ; et nous nous en aperçûmes premièrement à l'un des nôtres qui était malade, et qui, par cette raison, le pouvait moins endurer. Et aussi par nous-mêmes ; nous sentîmes qu'une grande angoisse nous surprit, de manière que quelques-uns, qui furent les plus vaillants, sortirent de leur cabane et commencèrent par déboucher la cheminée, puis après ouvrirent l'huis. Mais celui qui ouvrit l'huis s'est évanoui et tomba sans connaissance sur la neige, ce qu'apercevant, j'y courus et le trouvai couché tout évanoui. Je m'en allai en hâte chercher du vinaigre et lui en frottai la face jusqu'à ce qu'il revînt de sa pamoison. Puis après, quand nous fûmes

revenus à nous, le capitaine donna à chacun un peu de vin pour nous réconforter le cœur.

« Le 11, continua le temps clair avec une extrême froidure, telle que celui qui ne l'a pas éprouvée ne voudrait le croire ; même les souliers, gelés à nos pieds, étaient aussi durs que de la corne, et intérieurement ils étaient couverts de glace, de manière que nous ne pouvions plus nous en servir. Les vêtements sur nos corps étaient tout blancs de la gelée et de la glace. »

Le 25 décembre, jour de Noël, le temps fut aussi rude que les jours précédents. Les renards faisaient rage sur la maison, ce que l'un des matelots dit être de mauvais présage, et comme on lui demandait pourquoi, il répondit : « Parce qu'on ne pouvait les mettre en un pot ou à la broche, ce qui eût été bon présage. »

Si l'année 1596 avait fini par un froid extrême, le commencement de 1597 ne fut pas plus agréable. Tempêtes de neige et gelées très-violentes ne permirent pas aux Hollandais de sortir de la maison. Ils y célébrèrent gaiement la fête des Rois, comme le rapporte le naïf et touchant récit de Gerrit de Veer. « C'est pourquoi, nous avons demandé au capitaine qu'au milieu de notre misère, nous pussions nous divertir un peu, y employant une partie du vin qu'on devait nous distribuer de deux en deux jours. Ayant deux livres de farine, nous fîmes des crêpes à l'huile. Et chacun apporta un biscuit de pain blanc, que nous avons trempé dans le vin et mangé. Et il nous sembla que nous étions en notre patrie et entre nos parents et amis ; et nous en fûmes autant récréés que si nous eussions fait un banquet d'honneur, tant nous en trouvâmes bonne saveur. Nous fîmes aussi un roi à l'aide de billets, et notre maître-canonnier fut roi de la Nouvelle-Zemble, pays enclos entre deux mers et bien long de deux cents lieues. »

Àpartir du 21 janvier, les renards devinrent moins nombreux, les ours reparurent, et le jour commença à s'accroître, ce qui permit aux Hollandais, depuis si longtemps reclus, de sortir quelque peu. Le 24, un des matelots, qui était depuis longtemps malade, mourut et fut enterré dans la neige à quelque distance de la maison. Le 28, par un très-beau temps, tous sortirent, se promenèrent, s'exercèrent à courir, à jeter la boule pour assouplir leurs membres, car ils étaient d'une extrême faiblesse et presque tous malades du scorbut. Ils étaient si débilités qu'ils furent obligés de s'y prendre à plusieurs fois pour apporter à leur maison le bois qui leur était nécessaire. Enfin, dans les premiers jours de mars, après plusieurs tempêtes et chasses de neige, ils purent constater qu'il n'y avait plus nulle glace en mer. Malgré cela, le temps était encore rude et le froid glacial. Il ne fallait pas encore songer à reprendre la mer, d'autant plus que le navire était toujours engagé dans la glace. Le 15 avril, ils y firent une visite et le trouvèrent en assez bon état.

Au commencement de mai, les matelots commencèrent à s'impatienter et demandèrent à Barentz s'il ne comptait pas bientôt prendre les dispositions nécessaires au départ. Mais celui-ci leur répondit qu'il fallait attendre jusqu'à la fin du mois, et qu'alors, s'il était impossible de dégager le navire, on s'arrangerait pour disposer la chaloupe et le grand canot, et les rendre propres à naviguer en mer. Le 20 du mois, les préparatifs du départ furent commencés ; on peut deviner avec quelle joie et quelle ardeur. La chaloupe fut radoubée, les voiles furent raccommodées, le canot et la chaloupe traînés à la mer, les provisions embarquées. Puis, voyant que l'eau était ouverte et qu'il ventait fort, Heemskerke alla trouver Barentz, qui avait été longtemps malade, et lui déclara « qu'il lui semblait bon de partir de

là et de commencer, au nom de Dieu, le voyage pour abandonner la Nouvelle-Zemble. »

« Guillaume Barentz avait auparavant écrit un billet expliquant comment nous étions partis de Hollande pour aller vers le royaume de Chine, et tout ce qui était advenu, afin que si, par aventure, quelqu'un venait après nous, il pût savoir ce qui nous était arrivé. Il a mis ce billet dans le fourreau d'un mousquet et l'a pendu à la cheminée. »

Le 13 juin 1597, les Hollandais abandonnèrent donc le navire, qui n'avait pas bougé de sa prison de glace, et, se mettant sous la garde de Dieu, les deux chaloupes prirent la mer. Elles gagnèrent les îles Orange et redescendirent la côte occidentale de la Nouvelle-Zemble au milieu de périls sans cesse renaissants.

« Le 20 juin, Nicolas Andrieu devint très-faible, et nous vîmes bien qu'il expirerait bientôt. Le lieutenant du gouverneur vint en notre chaloupe et nous dit que Nicolas Andrieu était fort mal disposé, et qu'il était bien apparent qu'il finirait bientôt ses jours. Sur quoi, Guillaume Barentz dit : « Il me semble aussi que ma vie ne durera guère. » Nous ne pensions pas que Barentz fût si malade, car nous causions ensemble, et Guillaume Barentz regardait la petite carte que j'avais faite de notre voyage. Nous eûmes ensemble divers propos. À la fin, il déposa la carte et me dit : « Gérard, donne-moi à boire. » Après qu'il eut bu, il lui survint une telle faiblesse qu'il tournait les yeux dans sa tête, et il mourut si subitement que nous n'eûmes pas le temps d'appeler le capitaine, qui était sur l'autre barque. Cette mort de Guillaume Barentz nous contrista grandement, vu qu'il était notre principal conducteur et notre seul pilote, en qui nous avions mis toute notre

confiance. Mais nous ne pouvions résister à la volonté de Dieu, et cette pensée nous calma quelque peu. »

Ainsi mourut au milieu de ses découvertes, comme ses successeurs Franklin et Hall, l'illustre Barentz. Dans les termes si mesurés et si sobres de la courte oraison funèbre de Gerrit de Veer, on sent percer l'affection, la sympathie et la confiance que ce hardi marin avait su inspirer à ses malheureux compagnons. Barentz est une des gloires de la Hollande, si féconde en braves et habiles navigateurs. Nous dirons, tout à l'heure, ce qui a été fait pour honorer sa mémoire.

Après avoir été plusieurs fois obligés de tirer de l'eau les embarcations, sur le point d'être broyées entre les glaçons, après avoir vu à mainte reprise la mer s'ouvrir et se refermer devant eux, après avoir souffert de la soif et de la faim, les Hollandais gagnèrent le cap Nassau. Forcés, un jour, de tirer sur la banquise leur canot qui menaçait d'être défoncé, ils perdirent une partie de leurs provisions et faillirent être tous noyés, car la glace se rompait sous leurs pieds. Au milieu de tant de misères, ils avaient quelquefois de bonnes aubaines. C'est ainsi qu'ayant gagné sur la glace l'île des Croix, ils y trouvèrent soixante-dix œufs de canard de montagne. « Mais ils ne savaient dans quoi les mettre pour les porter. Finalement, l'un d'eux ôta ses braies, les liant par en bas, et, y ayant mis les œufs, ils les ont portés à deux sur une pique, et le troisième portait le mousquet. Ils revinrent ainsi après avoir été douze heures partis, ce qui nous faisait craindre que quelque malheur leur fût arrivé. Les œufs furent les bienvenus, et nous en mangeâmes comme des seigneurs. » À partir du 19 juillet, les Hollandais voguèrent sur une mer, sinon libre de glaces, tout au moins débarrassée de ces grands bancs qui leur avaient donné

tant de mal à franchir. Le 28 juillet, en entrant dans le golfe Saint-Laurent, ils rencontrèrent deux barques russes, dont ils n'osèrent tout d'abord s'approcher. Mais, lorsqu'ils virent les matelots venir à eux, sans armes et avec des démonstrations d'amitié, ils bannirent toute crainte, d'autant plus qu'ils les reconnurent pour les avoir rencontrés l'année précédente dans les environs de Waigatz. Ils en reçurent quelque secours, et reprirent leur voyage en continuant à longer, d'aussi près que la glace le permettait, le rivage de la Nouvelle-Zemble. Dans une descente à terre, ils découvrirent la cochléaria, plante dont les feuilles et les semences sont un des plus puissants anti-scorbutiques connus. Aussi en mangèrent-ils à pleines mains et en éprouvèrent-ils presque aussitôt un grand soulagement. Cependant, leurs provisions s'épuisaient ; ils n'avaient plus qu'un peu de pain et presque plus de viande. Ils se décidèrent alors à prendre le large, afin de raccourcir la distance qui les séparait des côtes de Russie, où ils espéraient trouver quelques barques de pêcheurs qui pourraient les secourir. Leur espoir ne fut pas trompé, quoiqu'ils aient encore eu bien des maux à souffrir. Les Russes se montrèrent très-touchés de leur infortune, et consentirent à leur céder à plusieurs reprises des vivres, qui les empêchèrent de mourir de faim. Par un épais brouillard, les deux embarcations avaient été séparées. Elle ne se retrouvèrent que bien au delà du cap Kanine, de l'autre côté de la mer Blanche, à l'île Kildyn, où des pêcheurs apprirent aux Hollandais qu'à Kola se trouvaient trois navires de leur nation, prêts à mettre à la voile pour retourner dans leur patrie. Ils dépêchèrent donc un des leurs, accompagné d'un Lapon, qui revint trois jours après, avec une lettre signée Jean Rijp. Grande fut la stupéfaction des Hollandais à la vue de cette signature. Ce n'est qu'en comparant la lettre qu'ils venaient de rece-

voir avec plusieurs autres qu'Heemskerke avait en sa possession, qu'ils furent persuadés qu'elle émanait bien du capitaine qui les avait accompagnés l'année précédente. Quelques jours après, le 30 septembre, Rijp vint lui-même, avec une barque chargée de provisions, pour les chercher et les amener dans la rivière de Kola, où était ancré son navire.

Rijp fut grandement émerveillé de tout ce qu'ils lui racontèrent, et du terrible voyage d'environ quatre cents lieues qu'ils avaient fait et qui n'avait pas duré moins de cent quatre jours, du 13 juin au 25 septembre. Quelques jours de repos, une nourriture saine et abondante, suffirent pour faire disparaître les dernières traces du scorbut et remettre les marins de leurs fatigues. Le 17 septembre, Jean Rijp sortit de la rivière de Kola, et, le 1 novembre, l'équipage hollandais arriva à Amsterdam. « Nous avions, dit Gerrit de Veer, les mêmes vêtements que nous portions dans la Nouvelle-Zemble, ayant en tête des bonnets de renard blanc, et nous allâmes à l'hôtel de Pierre Hasselaer, qui avait été l'un des curateurs de la ville d'Amsterdam, chargé de présider à l'appareil des deux navires de Jean Rijp et de notre capitaine. Arrivés à cet hôtel, au milieu de l'étonnement général, parce que depuis longtemps nous passions pour morts et que le bruit s'en était répandu par la ville, la nouvelle de notre arrivée parvint aussi à l'hôtel du prince, où étaient alors à table monseigneur le chancelier et l'ambassadeur du très-illustre roi de Danemark, Norvége, des Goths et des Vandales. En sorte que nous avons été amenés près d'eux par M. L'Écoutets et deux seigneurs de la ville, et nous avons fait audit seigneur ambassadeur et aux seigneurs bourgmestres le récit de notre voyage. Puis, chacun de nous s'est retiré dans sa maison. Ceux qui n'étaient pas de la ville furent logés dans une hôtellerie pendant quelque temps, jusqu'à

ce que nous reçûmes notre argent, alors chacun s'en est allé. Voici les noms de ceux qui revinrent de ce voyage : Jacques Heemskerke, commis et capitaine, Pierre Peterson Vos, Gérard de Veer, maître, Jean Vos, chirurgien, Jacques Jansen Sterrenburg, Léonard Henri, Laurent Guillaume, Jean Hillebrants, Jacques-Jansen Hoochwout, Pierre Corneille, Jacques de Buisen et Jacques Everts. »

De tous ces braves marins nous n'avons plus rien à dire, sinon que de Veer publia, l'année suivante, le récit de son voyage ; et qu'Heemskerke, après avoir fait plusieurs campagnes dans l'Inde, reçut en 1607 le commandement d'une flotte de vingt-six vaisseaux, à la tête de laquelle il livra, le 25 avril, aux Espagnols, sous le canon de Gibraltar, un rude combat, dans lequel les Hollandais furent vainqueurs, mais où il perdit la vie.

Ce n'est qu'en 1871, près de trois cents ans plus tard, que fut revu le lieu d'hivernage de l'infortuné Barentz et de ses compagnons. Le premier, il avait doublé la pointe septentrionale de la Nouvelle-Zemble, et il était resté le seul jusqu'à cette époque. Le 7 septembre 1871, le capitaine norvégien Elling Carlsen, connu par de nombreuses courses dans la mer du Nord et dans l'océan Glacial, arriva au Havre de Grâce de Barentz, et, le 9, il découvrit la maison qui avait abrité les Hollandais. Elle semblait avoir été construite la veille, tant elle était dans un étonnant état de conservation. Tout se trouvait dans la même position qu'au départ des naufragés. Seuls, les ours, les renards et les autres habitants de ces régions inhospitalières avaient visité cet endroit. Autour de la maison étaient épars de grands tonneaux, des amas d'os de phoques, de morses et d'ours. Dans l'intérieur, tout se trouvait en place. C'était la reproduction fidèle de la curieuse gra-

vure de Gerrit de Veer. Les lits étaient rangés le long de la cloison comme ils sont figurés dans le dessin, ainsi que l'horloge, les mousquets, la hallebarde. Parmi les ustensiles de ménage, les armes et les différents objets rapportés par le capitaine Carlsen, nous citerons deux casseroles marines de cuivre, des gobelets, des canons de fusil, des gouges et des limes, une paire de bottes, dix-neuf cartouchières, dont quelques-unes encore pleines de poudre, la pendule, une flûte, des serrures et cadenas, vingt-six chandeliers d'étain, des fragments de gravures et trois livres hollandais, dont une Histoire de Chine, la dernière édition de Mendoza, qui montre le but que Barentz poursuivait dans cette expédition, et un Manuel de la navigation, qui prouve tout le soin que le pilote mettait à se tenir au courant des choses de sa profession.

Àson retour au port d'Hammerfest, le capitaine Carlsen rencontra un Hollandais, M. Lister Kay, qui acheta les reliques de Barentz et les transmit au gouvernement néerlandais. Ces objets ont été déposés au musée de la marine de la Haye, et une maison, ouverte par devant, a été construite, entièrement semblable à celle que reproduit le dessin de Gerrit de Veer. Chacun des objets ou des instruments rapportés a pris la place qu'il occupait dans la maison de la Nouvelle-Zemble. Entourés de tout le respect et de toute l'affection qu'ils méritent, ces précieux témoignages d'un événement maritime important, du premier hivernage dans les mers arctiques, ces touchants souvenirs de Barentz, de Heemskerke et de ses rudes compagnons, constituent un des monuments les plus intéressants du musée. À côté de l'horloge, figure un cadran de cuivre au milieu duquel un méridien est tracé. Ce curieux cadran, inventé par Plancius et qui servait sans doute à déterminer les déviations de la boussole, est aujourd'hui le seul modèle existant d'un instrument nautique qui n'a jamais dû être

très-répandu. À ce titre encore, il est aussi précieux que le sont, à un autre point de vue, la flûte qui servait à Barentz et les souliers du pauvre matelot décédé pendant l'hivernage. On ne peut voir sans une émotion poignante cette curieuse collection.

Deuxième partie · Chapitre IV

Les voyages d'aventures et la guerre de course.

Drake. — Cavendish. — De Noort. — Walter Raleigh.

Une chaumière bien misérable de Tavistock dans le Devonshire, tel fut, en 1540, le lieu de naissance de Francis Drake, qui devait, par son courage indomptable, gagner des millions, qu'il perdit avec autant de facilité, d'ailleurs, qu'il les avait gagnés. Edmund Drake, son père, était un de ces prêtres qui s'adonnent à l'éducation du peuple. Sa pauvreté n'avait d'égale que l'estime qu'on professait pour son caractère. Chargé de famille, le père de François Drake se vit dans la nécessité de laisser son fils embrasser la profession maritime, pour laquelle il avait d'ailleurs une vive passion, et servir comme mousse à bord d'un caboteur qui faisait le transit avec la Hollande. Laborieux, actif, opiniâtre, économe, le jeune Francis Drake eut bientôt acquis les connaissances théoriques nécessaires à la conduite d'un bâtiment. Lorsqu'il eut réalisé quelques économies, grossies par la vente d'une embarcation que lui avait léguée son premier patron, il fit quelques voyages plus étendus, visita la baie de Biscaye, le golfe de Guinée, et dépensa tout son avoir pour se procurer une cargaison qu'il devait vendre aux Indes occidentales. Mais il ne fut pas plus tôt arrivé au rio de la Hacha, que navire et chargement

furent confisqués, on ne sait sous quel futile prétexte. Toutes les réclamations de Drake, qui se voyait ruiné, furent inutiles. Il jura de se venger d'une telle injustice et tint parole.

En 1567, c'est-à-dire deux ans après cette aventure, une petite flotte de six bâtiments, dont le plus fort jaugeait 700 tonneaux, quitta Plymouth, avec l'approbation de la reine, pour faire une expédition sur les côtes du Mexique. Drake commandait un navire de 50 tonneaux. Tout d'abord, on captura quelques nègres au cap Vert, sorte de répétition générale de ce qui devait se passer au Mexique. Puis, on assiégea la Mina, où l'on prit encore des nègres, qu'on alla vendre aux Antilles. Hawkins, sans doute sur les conseils de Drake, s'empara de la ville de Rio-de-la-Hacha ; puis, il gagna Saint-Jean d'Ulloa, après une terrible tempête. Mais le port renfermait une flotte nombreuse et était armé d'une puissante artillerie. La flotte anglaise fut défaite, et Drake eut grand peine à regagner les côtes d'Angleterre en janvier 1568.

Drake fit ensuite deux expéditions aux Indes occidentales pour étudier le pays. Lorsqu'il crut avoir réuni les connaissances nécessaires, il arma à ses frais deux navires : le Swan, de 25 tonneaux, que commanda son frère John, et le Pacha de Plymouth, de 70 tonneaux. Les deux bâtiments avaient pour équipage soixante-treize loups de mer, sur lesquels on pouvait compter. De juillet 1572 à août 1573, tantôt seul, tantôt de concert avec un certain capitaine Rawse, Drake fit une fructueuse croisière sur les côtes du Darien, attaqua les villes de Vera-Cruz et de Nombre-de-Dios et fit un butin considérable. Malheureusement, ces excursions n'allèrent pas sans bien des cruautés, des actes de violence, dont on rougirait aujourd'hui. Mais nous n'insisterons pas sur

des scènes de piraterie et de barbarie qui ne sont que trop fréquentes au XVI siècle.

Après avoir coopéré à la répression de la révolte d'Irlande, Drake, dont le nom commençait à être connu, se fit présenter à la reine Élisabeth. Il lui exposa son projet d'aller ravager les côtes occidentales de l'Amérique du Sud, en passant par le détroit de Magellan, et obtint, avec le titre d'amiral, une flotte de cinq bâtiments, sur laquelle furent embarqués cent soixante matelots d'élite.

Parti de Plymouth le 15 novembre 1577, Francis Drake eut des relations avec les Maures de Mogador, dont il n'eut pas à se louer, fit quelques captures de peu d'importance avant de gagner les îles du cap Vert, où il prit des rafraîchissements, et mit cinquante-six jours pour traverser l'Atlantique et gagner la côte du Brésil. Il la suivit, alors, jusqu'à l'estuaire de la Plata, où il fit provision d'eau, atteignit la baie des Phoques, en Patagonie, trafiqua avec les sauvages et tua un grand nombre de pingouins et de loups marins, pour l'approvisionnement de ses équipages. « Quelques-uns des Patagons, qui furent vus le 13 mai, un peu au-dessous de la baie des Phoques, dit la relation originale, portaient sur leur tête une apparence de corne et presque tous avaient pour chapeaux force belles plumes d'oiseaux. Ils avaient aussi le visage peint et diversifié de plusieurs sortes de couleurs, et ils tenaient chacun un arc dans la main, duquel, à chaque coup qu'ils tiraient, ils décochaient deux flèches. Ce sont des hommes fort agiles et, à ce que nous avons pu voir, assez bien entendus au fait de la guerre, car ils tenaient un bon ordre en marchant et avançant, et, de peu d'hommes qu'ils étaient, ils se faisaient paraître en grand nombre. » M. Charton, dans ses Voyageurs an-

ciens et modernes, fait remarquer que Drake n'insiste pas sur la taille extraordinaire que Magellan avait attribuée aux Patagons. Il y a pour cela plus d'une bonne raison. Il existe en Patagonie plus d'une tribu, et la description que Drake nous donne ici des sauvages qu'il rencontra ne ressemble guère à celle que fait Pigafetta des Patagons du port Saint-Julien. S'il existe, comme cela paraît aujourd'hui prouvé, une race d'hommes à la taille élevée, son habitat paraît fixé sur les bords du détroit, à l'extrémité méridionale de la Patagonie, et non à quinze jours de navigation du port Désiré, où Drake arriva le 2 juin. Le jour suivant, il atteignit le havre Saint-Julien, où il trouva une potence jadis dressée par Magellan pour punir quelques rebelles de son équipage. Drake, à son tour, choisit ce lieu pour se débarrasser d'un de ses capitaines, nommé Doughty, depuis longtemps accusé de trahison et de détournement, et qui, à plusieurs reprises, s'était séparé de la flotte. Quelques matelots ayant avoué qu'il les avait sollicités de se joindre à lui pour rompre le voyage, il fut convaincu du crime de rébellion et d'embauchage, et, suivant les lois d'Angleterre, condamné par un conseil de guerre à avoir la tête tranchée. Cette sentence fut incontinent exécutée, bien que Doughty eût jusqu'au dernier moment énergiquement protesté de son innocence. La culpabilité du capitaine Doughty était-elle bien prouvée ? Si Drake fut accusé, à son retour en Angleterre, et malgré la modération dont il fit toujours preuve envers les siens, d'avoir profité de l'occasion pour se débarrasser d'un rival qu'il redoutait, il est difficile d'admettre que les quarante juges qui prononcèrent la sentence se soient concertés pour obéir aux secrets desseins de leur amiral et condamner un innocent.

Le 20 août, la flotte, réduite à trois navires, par suite d'avaries survenues à deux bâtiments bientôt détruits par l'amiral, donna

dans le détroit, qui n'avait pas été franchi depuis Magellan. S'il rencontra de beaux havres, Drake constata qu'il était difficile d'y mouiller à cause de la profondeur de l'eau près de la terre, en même temps que des vents violents, soufflant par rafales subites, qui rendaient la navigation dangereuse. Dans une tourmente qui l'assaillit à la sortie du détroit dans le Pacifique, Drake vit périr un de ses navires, tandis que son dernier compagnon était séparé de lui, quelques jours après, sans qu'il le revît jusqu'à la fin de la campagne. Entraîné par les courants, au sud du détroit jusque par 55° 1/3 Drake n'avait plus que son seul bâtiment ; mais, par le mal qu'il fit aux Espagnols, il montra les ravages qu'il aurait pu exercer s'il avait eu sous ses ordres la flotte avec laquelle il avait quitté l'Angleterre. Dans une descente dans l'île de la Mocha, les Anglais eurent deux tués, plusieurs blessés, et Drake lui-même, atteint de deux flèches à la tête, se vit dans l'impossibilité absolue de punir les Indiens de leur perfidie. Dans le port de Valparaiso, il s'empara d'un bâtiment richement chargé de vins du Chili et de lingots d'or estimés à 37,000 ducats ; puis il pilla la ville, abandonnée précipitamment par ses habitants. À Coquimbo, sa présence avait été signalée ; aussi trouva-t-il des forces imposantes qui le forcèrent à se rembarquer. À Arica, il pilla trois petites barques, dans l'une desquelles on trouva cinquante-sept barres d'argent estimées à 50,160 livres. Dans le port de Lima, où étaient mouillés douze navires ou barques, le butin fut considérable. Mais ce qui réjouit le plus Drake, ce fut d'apprendre qu'un galion, nommé le Cagafuego, très-richement chargé, faisait voile pour Paraca. Il s'élança aussitôt à sa poursuite, captura, chemin faisant, une barque portant quatre-vingts livres d'or, soit 14,080 écus de France, et n'eut pas de peine, à la hauteur du cap San-Francisco, à s'emparer du Caga-Fuego, sur lequel il trouva

quatre-vingts livres d'or. Cela fit dire en riant au pilote espagnol : « Capitaine, notre navire ne doit plus se nommer Caga-Fuego (crache-feu), mais bien Caga Plata (crache-argent), c'est le vôtre qui doit s'appeler Caga-Fuego. » Après un certain nombre d'autres prises plus ou moins riches sur la côte du Pérou, Drake, apprenant qu'un armement considérable se préparait contre lui, pensa qu'il était temps de rentrer en Angleterre. Pour cela, trois routes s'ouvraient devant son navire : repasser par le détroit de Magellan, ou traverser la mer du Sud et doubler le cap de Bonne-Espérance pour revenir par l'Atlantique, ou bien remonter la côte de Chine et rentrer par la mer Glaciale et le cap Nord. C'est à ce dernier parti, comme au plus sûr, que Drake s'arrêta. Il prit donc le large, gagna le 38 degré de latitude nord et débarqua dans la baie de San-Francisco, qui avait été vue trois ans auparavant par Bodega. On était alors au mois de juin. La température était très-basse et la terre couverte de neige. Les détails que Drake donne sur sa réception par les indigènes sont assez curieux : « Quand nous sommes arrivés, les sauvages ont témoigné une grande admiration de nous voir, et, pensant que nous étions des dieux, ils nous ont reçus avec une grande humanité et révérence.

« Tant que nous sommes demeurés, ils ont continué de nous venir revoir, nous apportant tantôt de beaux panaches faits de plumes de diverses couleurs, et tantôt du petun (tabac), qui est une herbe dont les Indiens usent ordinairement. Mais, avant que de nous les présenter, ils s'arrêtaient un peu loin, en un lieu où nous avions dressé nos tentes. Puis ils faisaient de longs discours en façon de harangue, et, quand ils avaient fini, ils laissaient leurs arcs et flèches en cette place, et s'approchaient de nous pour nous offrir leurs présents.

« La première fois qu'ils y sont venus, leurs femmes se sont arrêtées en la même place et se sont égratigné et arraché la peau et la chair de leurs joues, se lamentant d'une manière admirable, de quoi nous nous sommes étonnés. Mais nous avons appris que c'était une forme de sacrifice qu'elles nous faisaient. »

Les détails que Drake donne à propos des Indiens de la Californie sont à peu près les seuls qu'il fournisse sur les mœurs et les usages des nations qu'il a visitées. Nous ferons remarquer, à ce sujet, cette habitude des longues harangues que le voyageur a bien soin de noter, et que nous retrouvons chez les Indiens du Canada, comme Cartier l'avait constaté une quarantaine d'années plus tôt.

Drake ne remonta pas plus haut dans le nord et renonça à son projet de revenir par la mer Glaciale. Lorsqu'il mit à la voile, ce fut pour redescendre vers la ligne, gagner les Moluques et revenir en Angleterre par le cap de Bonne-Espérance. Comme cette partie du voyage se fait dans des pays déjà connus et que les observations rapportées par Drake ne sont ni nombreuses ni nouvelles, nous la raconterons assez rapidement.

Le 13 octobre 1579, Drake atteignit, par 8° de latitude nord, un groupe d'îles dont les habitants avaient les oreilles fortement allongées par le poids des ornements qui y étaient suspendus ; leurs ongles, qu'ils laissaient croître, semblaient leur servir d'armes défensives ; leurs dents, « noires comme poix de navires, » contractaient cette couleur par l'usage du bétel. Après s'y être reposé, Drake passa par les Philippines, et arriva le 14 novembre à Ternate. Le roi de cette île vint à son bord avec quatre canots chargés de ses principaux officiers, revêtus de leurs costumes de cérémonie. Après un échange de politesses et de pré-

sents, les Anglais reçurent du riz, des cannes à sucre, des poules, du figo, des clous de girofle et de la farine de sagou. Le lendemain, quelques matelots, descendus à terre, assistèrent au conseil. « Lorsque le roi est arrivé, on portait devant lui une riche ombrelle ou parasol tout brodé d'or. Il était vêtu selon la mode du pays, mais d'un habillement extrêmement magnifique, car il était couvert depuis les épaules jusqu'en terre d'un long manteau de drap d'or. Il avait pour ornement de tête une forme de turban tout ouvragé de fin or et enrichi de pierreries et de houppes, de même étoffe. De son col lui pendait une belle chaîne d'or avec de larges boucles doublées et redoublées. En ses doigts, il avait six bagues de pierres extrêmement précieuses et ses pieds étaient chaussés de souliers de maroquin. »

Après être resté quelque temps dans le pays pour refaire son équipage, Drake reprit la mer ; mais il échoua, le 9 janvier 1580, sur une roche, et fut forcé, pour se renflouer, de jeter par-dessus bord huit pièces de canon et une grande quantité de provisions. Un mois après, il arrivait à Baratène, où il réparait son navire. Cette île produisait à profusion de l'argent, de l'or, du cuivre et du soufre, des épices, des limons, concombres, cocos et autres fruits délicieux. « Nous en avons chargé nos navires abondamment, pouvant confesser que, depuis notre partement d'Angleterre, nous n'avons passé par aucun lieu où nous avons trouvé plus de commodité de vivres et de rafraîchissements qu'en cette île et celle de Ternate. »

En quittant cette île si riche, Drake fit terre à Java major, où il fut très-chaleureusement accueilli par les cinq rois qui se partageaient l'île et par la population. « Ce peuple est de belle corpulence, il est aussi très-curieux et bien garni d'armes, comme

épées, dagues et rondaches, et toutes ces armes sont faites d'une artificielle façon. » Drake était depuis peu de temps à Java, lorsqu'il apprit que non loin de là était à l'ancre une flotte puissante, qu'il soupçonna être une flotte espagnole. Pour l'éviter, il mit à la voile précipitamment. Il doubla le cap de Bonne-Espérance dans les premiers jours de juin, s'arrêta à Sierra-Leone pour faire de l'eau, et rentra à Plymouth le 3 novembre 1580, après une absence de trois ans moins quelques jours.

L'accueil qu'il reçut en Angleterre fut tout d'abord extrêmement froid. Ses coups de main sur les villes et les navires espagnols, alors que les deux nations étaient en pleine paix, le faisaient à juste titre considérer par une partie de la société comme un pirate qui foule aux pieds le droit des gens. Pendant cinq mois, la reine elle-même, retenue par des nécessités diplomatiques, feignit d'ignorer son retour. Mais, au bout de ce temps, soit que les circonstances eussent changé, soit qu'elle ne voulût pas tenir plus longtemps rigueur à cet habile marin, elle se rendit à Deptford, où était ancré le bâtiment de Drake, monta à bord et conféra au navigateur le titre de chevalier.

Àpartir de cette époque, son rôle de découvreur est fini, et sa vie d'homme de guerre et d'ennemi implacable des Espagnols ne nous appartient plus. Chargé d'honneurs, investi de commandements importants, Drake mourut en mer, le 28 janvier 1596, pendant une expédition contre les Espagnols.

Alui revient l'honneur d'avoir, le second, passé le détroit de Magellan et d'avoir vu la Terre de Feu jusque dans les parages du cap Horn. Il remonta également, sur la côte de l'Amérique du Nord, plus haut que ne l'avaient fait ses devanciers et reconnut plusieurs îles et archipels. Très-habile navigateur, il se tira fort

rapidement du détroit de Magellan, et si on lui attribue peu de découvertes, c'est vraisemblablement parce qu'il négligea de les enregistrer dans son journal, ou parce qu'il les désigne souvent d'une manière si inexacte qu'on a peine à les retrouver. C'est lui qui inaugura cette guerre de course dans laquelle les Anglais et plus tard les Hollandais devaient faire tant de mal aux Espagnols. Les profits considérables qu'il en retira encouragèrent ses contemporains et firent naître en eux l'amour des longues navigations aventureuses.

Entre tous ceux qui prirent exemple sur Drake, le plus illustre est, sans contredit, Thomas Cavendish ou Candish. Entré fort jeune dans la marine militaire anglaise, Cavendish eut une jeunesse très-orageuse, pendant laquelle il dissipa rapidement sa petite fortune. Ce que le jeu lui avait enlevé, il résolut de le regagner sur les Espagnols. Ayant obtenu en 1585 des lettres de marque, il fit la course dans les Indes orientales et rentra en Angleterre avec un butin considérable. Encouragé par ce succès facile de détrousseur de grands chemins maritimes, il se dit qu'acquérir un peu d'honneur et de gloire, tout en faisant sa fortune, cela ne valait que mieux. Il acheta donc trois navires, le Désir de 20, le Content de 60, et le Hugh-Gallant de 40 tonneaux, sur lesquels il embarqua cent vingt-trois soldats et matelots. Ayant mis à la voile le 22 juillet 1586, il passa par les Canaries, descendit à Sierra-Leone, attaqua et pilla la ville, puis remit à la voile, traversa l'Atlantique, releva le cap Saint-Sébastien au Brésil, longea la côte de Patagonie et arriva le 27 novembre au port Désiré. Il y trouva une prodigieuse quantité de chiens marins, très-grands et si forts que quatre hommes avaient peine à les tuer, et une masse d'oiseaux que leur manque d'ailes empêchait de voler et qui se nourrissaient de poissons. On les désigne généralement sous les

noms de manchots et de pingouins. Dans ce port très-sûr, les navires furent tirés à sec pour être réparés. Pendant cette relâche, Cavendish eut quelques escarmouches avec les Patagons « hommes d'une taille gigantesque et dont les pieds avaient 18 pouces de long », qui lui blessèrent deux matelots, avec des flèches armées d'un caillou tranchant.

Le 7 janvier 1597. Cavendish donna dans le détroit de Magellan et recueillit, dans la partie la plus étroite du canal, vingt et un Espagnols et deux femmes, seuls survivants de la colonie fondée trois ans auparavant, sous le nom de Philippeville, par le capitaine Sarmiento. Construite pour empêcher le passage du détroit, cette ville ne comptait pas moins de quatre forts et plusieurs églises. Cavendish put apercevoir la forteresse alors déserte et déjà tombant en ruines. Ses habitants, mis par les attaques continuelles des sauvages dans l'impossibilité absolue de faire leurs récoltes, étaient morts de faim ou avaient péri en essayant de regagner les établissements espagnols du Chili. Cavendish, à la suite de ce lamentable récit, changea le nom de Philippeville en celui de Port-Famine, sous lequel cet endroit est encore aujourd'hui désigné. Le 21, il entra dans une belle baie, qui reçut le nom d'Élisabeth et dans laquelle fut enterré le charpentier du Hugh-Gallant. Non loin de là débouchait une belle rivière, sur les bords de laquelle habitaient les anthropophages, qui avaient fait une si rude guerre aux Espagnols, et qui essayèrent vainement d'attirer les Anglais dans l'intérieur du pays.

Le 24 février, comme la petite escadre débouquait dans la mer du Sud, elle fut assaillie par une violente tempête qui la dispersa. Le Hugh-Gallant, resté seul, faisant eau de toutes parts, eut toutes les peines du monde à être maintenu à flot. Rallié le 15 par

ses conserves, Cavendish essaya vainement de débarquer à l'île de la Mocha, où Drake avait été si maltraité par les Araucans. Cette contrée, riche en or et en argent, n'avait pu être jusqu'alors asservie par les Espagnols, et ses habitants, décidés à tout pour garder leur liberté, repoussaient à main armée toute tentative de descente. Il fallut donc gagner l'île Sainte-Marie, où les Indiens, prenant les Anglais pour des Espagnols, leur fournirent en abondance du maïs, des poules, des patates, des cochons et d'autres provisions.

Le 30 du même mois, Cavendish jeta l'ancre par 32° 50' dans la baie de Quintero. Des bœufs, des vaches, des chevaux sauvages, des lièvres, des perdrix en abondance, tels furent les animaux que rencontrèrent, en s'avançant dans le pays, une trentaine de mousquetaires. Attaqué par les Espagnols, Cavendish dut regagner ses bâtiments, après avoir perdu douze hommes. Il ravagea ensuite, pilla ou brûla les villes de Paraca, Cincha, Pisca, Païta, et dévasta l'île de Puna, où il fit un butin de 645,000 livres d'or monnayé. Après avoir coulé le Hugh-Gallant vu l'impossibilité absolue où il était de tenir la mer, Cavendish continua sa fructueuse croisière, brûla, à la hauteur de la Nouvelle-Espagne, un bâtiment de 120 tonneaux, pilla et incendia Aguatulio, et s'empara, après six heures de combat, d'un vaisseau de 708 tonneaux, chargé de riches étoffes et de 122,000 pesos d'or. Alors, « victorieux et content », Cavendish voulut mettre à l'abri d'un revers les dépouilles opimes qu'il emportait. Il gagna les îles des Larrons, les Philippines, Java major, doubla le cap de Bonne-Espérance, se rafraîchit à Sainte-Hélène, et mouilla, le 9 septembre 1588, à Plymouth, après deux ans de voyage, de courses et de combats. Un dicton affirme qu'il est plus difficile de conserver que d'acquérir : Cavendish fit ce qu'il fallait pour le confirmer.

Deux ans après son retour, de l'immense fortune qu'il avait rapportée, il ne possédait plus que la somme nécessaire à l'armement d'une troisième expédition. Ce devait être la dernière.

Parti avec cinq bâtiments, le 6 août 1591, Cavendish vit sa flottille dispersée par la tempête sur la côte de Patagonie, et ne put la rallier qu'au port Désiré. Assailli dans le détroit de Magellan par des ouragans terribles, il fut obligé de rebrousser chemin, après s'être vu abandonné par trois de ses bâtiments. Le manque de vivres frais, le froid, les privations de toute sorte qu'il eut à subir et qui avaient décimé son équipage, le contraignirent à remonter le littoral du Brésil, où les Portugais s'opposèrent à toute tentative de descente. Il dut donc reprendre la mer sans avoir pu se ravitailler. De chagrin peut-être autant que de privations, Cavendish mourut, avant d'avoir pu regagner les côtes d'Angleterre.

Un an après le retour des compagnons de Barentz, deux vaisseaux, le Mauritius et le Hendrick-Fredrick, ainsi que les deux yachts Eendracht et Espérance, montés par deux cent quarante-huit hommes d'équipage, quittèrent Amsterdam, le 2 juillet 1598. Le commandant en chef de cette escadre était Olivier de Noort, alors âgé de trente ans ou environ, homme connu par plusieurs voyages au long cours. Il avait pour second, pour vice-amiral, Jacques Claaz d'Ulpenda, et pour pilote un certain Melis, habile marin d'origine anglaise. Cette expédition, armée par plusieurs marchands d'Amsterdam avec l'aide et le concours des États de Hollande, devait poursuivre un double but ; elle était à la fois commerciale et militaire. Autrefois, les Hollandais se contentaient de prendre en Portugal les marchandises qu'ils transportaient, avec leurs caboteurs, dans l'Europe entière ; ils étaient aujourd'hui réduits à aller les chercher dans leur centre même de

production. Pour cela, de Noort devait montrer à ses compatriotes la route inaugurée par Magellan et faire, sur son chemin, le plus de mal possible aux Espagnols et aux Portugais. À cette époque, Philippe II, dont les Hollandais avaient secoué le joug et qui venait de réunir le Portugal à ses États, avait défendu à ses sujets toute relation commerciale avec les révoltés des Pays-Bas. Il y avait donc pour la Hollande, si elle ne voulait pas être ruinée, et par cela même retomber sous la domination espagnole, nécessité absolue de se frayer un chemin vers les îles aux épices. La route la moins fréquentée par les navires ennemis était celle du détroit de Magellan ; elle fut prescrite à de Noort.

Après avoir touché à Gorée, les Hollandais relâchèrent, dans le golfe de Guinée, à l'île do Principe. Les Portugais, feignant d'accueillir avec amitié les hommes descendus à terre, profitèrent d'une occasion favorable pour se jeter sur eux et les massacrer sans pitié. Au nombre des morts, furent Cornille de Noort, frère de l'amiral, Melis, Daniel Gœrrits et Jean de Bremen ; seul, le capitaine Pierre Esias put échapper. C'était une triste entrée en campagne, un funeste présage qui ne devait pas être trompeur. Furieux de ce guet-apens, de Noort débarqua cent vingt hommes ; mais il trouva les Portugais si bien fortifiés, qu'après une vive escarmouche, dans laquelle il eut encore dix-sept hommes tués ou blessés, il dut lever l'ancre, sans avoir pu tirer vengeance de l'indigne et lâche trahison dont son frère et douze de ses compagnons avaient été victimes. Le 25 décembre, un des pilotes, nommé Jean Volkers, fut abandonné sur la côte d'Afrique à cause de ses menées déloyales, du découragement qu'il cherchait à semer dans les équipages et de sa rébellion bien constatée. Le 5 janvier, l'île d'Annobon, située un peu audessous de la ligne, dans le golfe de Guinée, fut reconnue, et l'on changea de

route pour traverser l'Atlantique. À peine de Noort venait-il de mouiller dans la baie de Rio-Janeiro, qu'il envoya à terre des matelots pour faire de l'eau et acheter aux naturels quelques provisions. Mais les Portugais s'opposèrent à la descente et tuèrent onze hommes. Alors, chassés de la côte du Brésil par les Portugais et les indigènes, repoussés par les vents contraires. ayant vainement essayé d'atteindre l'île Sainte-Hélène, où ils comptaient prendre des rafraîchissements, dont ils avaient le plus pressant besoin, les Hollandais, privés de leur pilote, errent à l'aventure sur l'Océan. Ils débarquent aux îles désertes de Martin-Vaz, regagnent la côte du Brésil, au Rio-Doce, qu'ils prennent pour l'île de l'Ascension, et sont finalement forcés d'hiverner dans l'île déserte de Santa-Clara. Cette relâche fut signalée par plusieurs événements fâcheux. Le vaisseau amiral toucha contre un écueil avec tant de violence, que, par une mer un peu forte, il eût été perdu. Il y eut aussi quelques exécutions sanglantes et barbares de matelots rebelles, notamment celle d'un pauvre homme qui, ayant blessé un pilote d'un coup de couteau, fut condamné à avoir la main clouée au grand mât. Les malades, nombreux sur la flotte, furent débarqués, et presque tous guérirent au bout de quinze jours. Du 2 au 21 juin, de Noort demeura dans cette île, qui n'était éloignée que d'une lieue du continent. Mais, avant de reprendre la mer, il fut forcé d'incendier l'Eendracht, car il n'avait plus assez de matelots pour le manœuvrer. Ce n'est que le 20 décembre, après avoir été drossé par mainte tempête, qu'il put mouiller au port Désiré, où l'équipage tua en quelques jours quantité de chiens et de lions de mer, ainsi que plus de cinq mille pingouins. « Le général est allé à terre, dit la traduction française du récit de de Noort, publiée par de Bry, avec un parti de gens armés, mais ils n'aperçurent personne, bien

aucunes sépultures auxquelles ils mettent leurs morts, posées en hautes levées de rochers où ils mettent beaucoup de pierres, toutes teintes en rouge dessus là sépulture, ayant en outre orné leurs sépultures avec dards, pennaches et autres étrangetés qu'ils usent pour armes. »

Les Hollandais virent aussi, mais de trop loin pour pouvoir les tirer, des buffles, des cerfs et des autruches, et ramassèrent, dans un seul nid, dix œufs de cet oiseau. Le capitaine Jacques-Iansz Huy de Cooper mourut pendant cette relâche et fut enterré au port Désiré. Le 23 novembre, la flotte donna dans le détroit de Magellan. Pendant une descente à terre, trois Hollandais ayant été tués par des Patagons, leur mort fut vengée par le massacre de toute une tribu d'Enoos. Cette longue navigation, à travers les défilés et les lacs du détroit de Magellan, fut encore signalée par la rencontre de deux navires hollandais, sous la conduite de Sebald de Weerdt, qui avait hiverné non loin de la baie Mauritius, et par l'abandon du vice-amiral Claaz, qui s'était, dit-on, rendu plusieurs fois coupable d'insubordination. N'y a-t-il pas, dans ces actes que nous voyons commettre si fréquemment à cette époque par des navigateurs espagnols, anglais et hollandais, un signe des temps ? Ce que nous traiterions aujourd'hui de barbarie épouvantable semblait sans doute une peine relativement douce à ces hommes habitués à faire peu de cas de la vie humaine. Et cependant est-il rien de plus cruel que d'abandonner un homme, sans armes et sans provisions, dans un pays désert ? Le débarquer dans une contrée peuplée de féroces cannibales qui doivent se repaître de sa chair, n'est-ce pas le condamner à une mort horrible ?

Le 29 février 1600, de Noort déboucha dans le Pacifique, après avoir mis quatre-vingt-dix-neuf jours à traverser le détroit. Quinze jours plus tard, une tempête le séparait du Handrik-Fredrick, dont on n'entendit plus jamais parler. Pour lui, resté seul avec un yacht, il relâcha à l'île de la Mocha, et, contrairement à ses devanciers, fut bien accueilli par les naturels. Puis, il longea la côte du Chili, où il put se procurer des vivres en abondance en échange de couteaux de Nuremberg, de cognées, de chemises, de chapeaux et d'autres objets sans grande valeur. Après avoir ravagé, pillé et brûlé nombre de villes sur cette côte et sur celle du Pérou, après avoir coulé tous les bâtiments qu'il rencontra et ramassé un butin considérable, de Noort, apprenant qu'une escadre sous les ordres du frère du vice-roi, don Luis de Velasco, avait été envoyée à sa poursuite, jugea à propos de cingler vers les îles des Larrons, où il atterrit le 16 septembre. « Les habitants vinrent avec plus de deux cents canots autour de notre navire, étant trois, quatre ou cinq hommes dans chaque canot, criant à grande foule : Hierro, hierro (du fer, du fer), qui est fort requis d'eux. Ils vivent aussi bien dans l'eau que sur terre et savent dextrement plonger, ce que nous vîmes en jetant cinq pièces de fer à la mer, qu'un seul homme alla quérir. » De Noort put constater, à ses dépens, que ces îles méritaient bien leur nom. Les insulaires cherchèrent, en effet, à arracher les clous du navire et s'emparèrent de tout ce qui leur tombait sous la main. L'un d'eux, étant parvenu à grimper le long d'un cordage, eut même l'audace de pénétrer dans une cabine et de se saisir d'une épée, avec laquelle il se jeta à la mer.

Le 14 octobre suivant, de Noort traversa l'archipel des Philippines, où il opéra plusieurs descentes et brûla, pilla ou coula nombre de navires espagnols ou portugais et de jonques chi-

noises. Il croisait dans le détroit de Manille, lorsqu'il fut attaqué par deux gros vaisseaux espagnols. Dans le combat qui s'ensuivit, les Hollandais eurent cinq tués et vingt-cinq blessés et perdirent leur brigantin, qui fut pris avec ses vingt-cinq hommes d'équipage. Les Espagnols perdirent plus de deux cents hommes, car le feu prit à leur vaisseau amiral, qui fut coulé. Loin de recueillir les blessés et les hommes valides qui essayaient de se sauver à la nage, les Hollandais, « cinglant avec le trinquet au travers des têtes nageantes, en percèrent encore aucunes à coups de lance et y délâchèrent aussi le canon dessus. » De Noort, à la suite de cette sanglante et stérile victoire, alla se réparer à Bornéo, prit une riche cargaison d'épices à Java, et, ayant doublé le cap de Bonne-Espérance, débarqua le 26 août à Rotterdam, après un voyage de près de trois années, n'ayant plus qu'un seul navire et quarante-huit hommes d'équipage. Si les négociants qui avaient fait les frais de l'armement approuvèrent la conduite de de Noort, qui rapportait une cargaison les couvrant bien au delà de leurs déboursés et qui avait montré à ses compatriotes la route de l'Inde, nous devons, tout en louant ses qualités de marin, faire de grandes réserves sur la façon dont il exerça le commandement et jeter un blâme sévère sur la barbarie qui a marqué d'une tache sanglante le premier voyage autour du monde exécuté par les Hollandais.

Nous allons maintenant parler d'un homme qui, doué de qualités éminentes et de défauts au moins égaux, poussa sa vie dans des directions différentes, souvent même opposées, et qui, après être arrivé au comble des honneurs auxquels peut prétendre un gentilhomme, porta sa tête sur un échafaud, accusé de trahison et de félonie. Il s'agit de sir Walter Raleigh. S'il doit trouver une place dans cette galerie des grands voyageurs, ce n'est ni comme

fondateur de la colonisation anglaise, ni comme marin, c'est comme découvreur, et ce que nous devons dire de lui n'est pas à son avantage. Walter Raleigh, étant resté cinq ans en France à guerroyer contre la Ligue, au milieu de tous ces Gascons qui formaient le fond des armées d'Henri de Navarre, perfectionna dans un tel milieu les habitudes de hâblerie et de mensonge qui lui étaient naturelles. En 1577, après une campagne aux Pays-Bas contre les Espagnols, il rentre en Angleterre et prend un vif intérêt aux questions qui passionnaient ses trois frères utérins, Jean, Onfroy et Adrien Gilbert. À cette époque, l'Angleterre subissait une crise économique très-grave. L'agriculture se transformait. Partout le pacage était substitué au labourage, et le nombre des ouvriers agricoles s'en trouva singulièrement réduit. De là une misère générale, et par cela même un surcroît de population qui ne tarda pas à devenir inquiétant. En même temps, aux longues guerres succède la paix, qui doit durer pendant tout le règne d'Élisabeth, si bien qu'un grand nombre d'aventuriers ne savent plus comment donner satisfaction à leurs goûts pour les émotions violentes. À ce moment, il y a donc nécessité d'une émigration, qui délivre le pays de sa population, qui permette à tous les misérables mourant de faim de subvenir à leur existence dans une terre vierge, et qui accroisse par cela même l'influence et la prospérité de la mère patrie. Tous les bons esprits, qui suivent en Angleterre le mouvement des idées, Hackluyt, Thomas Harriot, Carlyle, Peckham et les frères Gilbert, sont frappés de cette nécessité. Mais c'est à ces derniers qu'il appartient d'avoir su désigner l'endroit favorable à l'établissement de colonies. Raleigh ne fit que s'associer à ses frères, imiter leur exemple, mais il n'a ni conçu ni commencé, comme on lui en fait beaucoup trop souvent l'honneur, l'exécution de ce fécond projet : la colonisation des ri-

vages américains sur l'Atlantique. Si Raleigh, tout-puissant auprès de la reine Elisabeth, changeante et cependant jalouse dans ses affections, encourage ses frères, s'il dépense lui-même 40,000 livres sterling dans ses tentatives de colonisation, il a cependant bien soin de ne pas quitter l'Angleterre, car la vie de patience et de dévouement du colonisateur ne peut lui convenir. Il abandonne et vend sa patente, en n'oubliant pas de se réserver le cinquième des bénéfices éventuels de la colonie, dès qu'il s'aperçoit de l'inutilité de ses efforts.

En même temps, Raleigh arme des navires contre les possessions espagnoles ; lui-même prend bientôt part à la lutte et aux combats qui sauvèrent l'Angleterre de l'invincible Armada, puis il va soutenir les droits du prieur de Crato au trône de Portugal. C'est peu de temps après son retour en Angleterre qu'il tombe dans la disgrâce de sa royale maîtresse, et qu'après sa sortie de prison, lorsqu'il est enfermé dans son château princier de Sherborne, il conçoit le projet de son voyage en Guyane. Pour lui, c'est une entreprise gigantesque, dont les résultats merveilleux doivent attirer les regards du monde entier et lui ramener la faveur de sa souveraine. Comment la découverte et la conquête de l'Eldorado, de ce pays où, suivant Orellana, les temples sont couverts de lames d'or, où tous les instruments, même les plus vils, sont en or, où l'on marche sur les pierres précieuses, ne procurerait-elle pas « plus de gloire — ce sont les termes mêmes que Raleigh emploie dans sa relation — que n'en acquirent Cortès au Mexique, Pizarre au Pérou ? Il aura sous lui plus de villes et de peuples et d'or que le roi des Espagnes, que le sultan des Turcs et que n'importe quel empereur ! » Nous avons parlé des fables qu'Orellana avait débitées en 1539 et qui avaient enfanté plus d'une légende. Humboldt nous dévoile ce qui leur avait donné

naissance, en nous peignant la nature du sol et des rochers qui entourent le lac Parima, entre le rio Essequibo et le rio Branco. « Ce sont, dit ce grand voyageur, des roches d'ardoise micacée et de talc étincelant qui resplendissent au milieu d'une nappe d'eau miroitant sous les feux du soleil des tropiques. » Ainsi s'expliquent ces dômes d'or massif, ces obélisques d'argent et toutes ces merveilles que l'esprit enthousiaste et hâbleur des Espagnols leur fit entrevoir. Raleigh croyait-il à l'existence de cette ville d'or pour la conquête de laquelle il allait sacrifier tant d'existences ? Était-il lui-même bien persuadé, et ne céda-t-il pas aux illusions de son esprit avide de gloire ? On ne saurait le dire, mais ce qui est indiscutable, c'est que, pour employer les expressions propres de M. Philarète Chasles, « au moment même où il s'embarquait, on ne croyait pas à ses promesses, on se défiait de ses exagérations, on craignait les résultats d'une expédition dirigée par un esprit aussi hasardeux et d'une moralité aussi équivoque. »

Cependant, il semblait que Raleigh eût tout prévu pour cette œuvre et qu'il eût fait les études nécessaires. Non-seulement il parlait de la nature du sol de la Guyane, de ses productions et de ses peuples avec un aplomb imperturbable, mais il avait eu soin d'envoyer à ses frais un navire commandé par le capitaine Whiddon, afin de préparer les voies à la flotte qu'il allait conduire en personne sur les bords de l'Orénoque. Toutefois, ce qu'il se garda bien de confier au public, c'est qu'il ne reçut de son émissaire que des renseignements défavorables à l'entreprise. Lui-même partit de Plymouth, le 9 février 1595, avec une petite flotte de cinq vaisseaux et cent soldats, sans compter les marins, les officiers et les volontaires. Après s'être arrêté quatre jours à Fuertaventura, l'une des Canaries, pour y faire du bois et de l'eau, il gagna Ténériffe, où devait le rejoindre le capitaine Brereton. L'ayant vaine-

ment attendu huit jours, Raleigh partit pour la Trinité, où il rallia Whiddon. L'île de la Trinité était alors gouvernée par don Antonio de Berreo, qui, disait-on avait recueilli sur la Guyane des renseignements précis. Il ne vit pas avec plaisir l'arrivée des Anglais et dépêcha immédiatement à Cumana et à l'île Marguerite des émissaires chargés de réunir des troupes pour les attaquer. En même temps, il défendait sous peine de la vie aux Indiens et aux Espagnols d'entretenir aucune relation avec les Anglais. Raleigh, averti, résolut de le prévenir. La nuit venue, il descendit secrètement à terre avec cent hommes, s'empara sans coup férir de la ville de Saint-Joseph, à laquelle les Indiens mirent le feu, et emmena à son bord Berreo et les principaux personnages. En même temps arrivèrent les capitaines Georges Gifford et Knynin, dont il avait été séparé sur les côtes d'Espagne. Il fit aussitôt voile pour l'Orénoque, pénétra dans la baie Capuri avec une grosse galère et trois embarcations chargées d'une centaine de matelots et de soldats, s'engagea dans le labyrinthe inextricable d'îles et de canaux qui forment son embouchure, et remonta le fleuve sur un parcours de cent dix lieues. Les renseignements que Raleigh donne sur sa campagne sont tellement fabuleux, il entasse, avec la désinvolture d'un Gascon transporté sur les bords de la Tamise, tant de mensonges les uns sur les autres, qu'on serait tenté de ranger son récit au nombre des voyages imaginaires. Quelques Espagnols, qui avaient vu la ville de Manoa, appelée Eldorado, lui racontèrent, dit-il, que cette ville dépasse par sa grandeur et sa richesse toutes les villes du monde et tout ce que les « conquistadores » ont vu en Amérique. « Là, point d'hiver, ajoute-t-il, un sol sec et fertile, du gibier et des oiseaux de toute espèce en grande abondance ; des oiseaux remplissaient l'air de chants inconnus, c'était pour nous un véritable concert. Mon capitaine,

envoyé à la recherche des mines, aperçut des veines d'or et d'argent ; mais, comme il n'avait que son épée pour instrument, il ne put détacher ces métaux pour les examiner en détail, il en emporta cependant plusieurs morceaux qu'il se réservait d'examiner plus tard. Un Espagnol de Caracas appela cette mine Madre del Oro (mère de l'or). » Puis, comme Raleigh sent bien que le public est en garde contre ses exagérations, il ajoute : « On pensera peut-être qu'une fausse et trompeuse illusion m'a joué, mais, pourquoi aurais-je entrepris un voyage aussi pénible, si je n'avais eu la conviction que sur la terre il n'y avait pas un pays plus riche en or que la Guyane ? Whiddon et Milechappe, notre chirurgien, rapportèrent plusieurs pierres qui ressemblaient beaucoup aux saphirs. Je montrai ces pierres à plusieurs habitants de l'Orénoque, qui m'ont assuré qu'il en existait une montagne entière. » Un vieux cacique de cent dix ans, qui cependant pouvait faire encore dix milles à pied sans se fatiguer, vint le voir, lui vanta la puissance formidable de l'empereur de Manoa et lui prouva que ses forces étaient insuffisantes. Il lui dépeignit ces peuples comme très-civilisés, portant des habits, possédant de grandes richesses, notamment en plaques d'or ; enfin il lui parla d'une montagne d'or pur. Raleigh raconte qu'il voulut en approcher, mais, fâcheux contre-temps, elle était à ce moment à demi submergée. « Elle avait la forme d'une tour et me parut plutôt blanche que jaune. Un torrent qui s'en précipitait, encore gonflé par les pluies, faisait un bruit formidable, qu'on entendait de plusieurs lieues et qui assourdissait notre monde. Je me rappelai la description que Berreo avait faite de l'éclat du diamant et des autres pierres précieuses disséminées dans les différentes parties du pays. J'avais bien quelque doute sur la valeur de ces pierres ; cependant leur blancheur extraordinaire me surprit. Après un

moment de repos sur les bords du Vinicapara et une visite au village du cacique, ce dernier me promit de me conduire au pied de la montagne par un détour ; mais, à la vue des nombreuses difficultés qui se présentaient, je préférai retourner à l'embouchure du Cumana, où les caciques des environs venaient d'apporter différents présents consistant en productions rares du pays. » Nous ferons grâce au lecteur de la description de peuples trois fois plus grands que les hommes ordinaires, de cyclopes, d'indigènes qui avaient les yeux sur les épaules, la bouche sur la poitrine et les cheveux plantés au milieu du dos, — toutes affirmations, relatées sérieusement, mais qui donnent à la relation de Raleigh une ressemblance singulière avec un conte de fée. On croirait, en la lisant, que c'est une page détachée des Mille et une Nuits.

Si nous mettons de côté tous ces contes d'une imagination en délire, que reste-t-il pour le géographe ? Rien, ou presque rien. Ce n'était vraiment pas la peine d'annoncer à grand fracas, à grand renfort de réclame, cette expédition fantaisiste, et ne pourrions-nous pas dire avec le fabuliste :

Je me figure un auteur
Qui dit : Je chanterai la guerre
Que firent les Titans au maître du tonnerre !
C'est promettre beaucoup : mais qu'en sort-il souvent ?
Du vent.

Deuxième partie · Chapitre V · I

Missionnaires et colons. Commerçants et touristes.

Caractère nettement tranché du XVII siècle. — Exploration plus complète des régions déjà découvertes. — À la soif de l'or succède le zèle apostolique. — Les missionnaires italiens au Congo. — Les missionnaires portugais en Abyssinie. — Brue au Sénégal et Flacourt à Madagascar. — Les apôtres de l'Inde, de l'Indo-Chine et du Japon.

Le XVII siècle tranche nettement sur celui qui l'a précédé, en ce sens que les grandes découvertes sont toutes à peu près faites, et qu'on ne va plus, dans toute cette période, que compléter les renseignements déjà acquis. Il contraste également avec celui qui va le suivre, parce que les méthodes scientifiques ne sont pas encore appliquées, comme elles le seront cent ans plus tard, par les astronomes et les marins. Il semble, en effet, que les récits des premiers explorateurs, qui n'ont, pour ainsi dire, pu prendre qu'un aperçu des régions parcourues en guerroyant, aient exercé une influence fâcheuse sur certains côtés de l'esprit public. La curiosité, dans le sens étroit du mot, est poussée à l'extrême. On parcourt le monde pour avoir une idée des habitudes et des mœurs de chaque nation, des productions et de l'industrie de chaque contrée, mais on n'étudie pas. On ne cherche pas à remonter aux sources, à se rendre compte scientifiquement du pourquoi des choses. On voit, la curiosité est satisfaite, et l'on passe. Les observations ne sont que de surface, et il semble qu'on ait hâte de parcourir toutes les régions que le XVI siècle a dévoilées.

Puis, l'abondance des richesses, répandues tout à coup dans l'Europe entière, a amené une crise économique. Le commerce, comme l'industrie, se transforme et se déplace. De nouvelles voies sont ouvertes, de nouveaux intermédiaires surgissent, de

nouveaux besoins naissent, le luxe s'accroît, et l'envie de faire rapidement fortune par les spéculations tourne bien des têtes. Si Venise est morte au point de vue commercial, les Hollandais vont se faire, pour employer une heureuse expression de M. Leroy-Beaulieu, « les rouliers et les facteurs de l'Europe, » et les Anglais se préparent à jeter les bases de leur immense empire colonial.

Aux marchands succèdent les missionnaires. Ils s'abattent en troupes nombreuses sur les contrées nouvellement découvertes, évangélisant, civilisant les peuples sauvages, étudiant, décrivant le pays. Le développement du zèle apostolique est un des traits dominants du XVII siècle, et nous devons reconnaître tout ce que la géographie et les sciences historiques doivent à ces hommes dévoués, instruits et modestes. Le voyageur ne fait que passer, le missionnaire séjourne dans le pays. Ce dernier a évidemment bien plus de facilités pour acquérir une connaissance intime de l'histoire et de la civilisation des peuples qu'il étudie. Il est donc tout naturel que nous leur devions des récits de voyages, des descriptions, des histoires encore consultées avec fruit et qui ont servi de base aux travaux postérieurs.

S'il est un pays auquel s'appliquent plus particulièrement ces réflexions, c'est l'Afrique et notamment l'Abyssinie. Que connaissait-on de ce vaste continent triangulaire au XVII siècle ? Rien que les côtes, dira-t-on ! Erreur. Depuis les temps les plus reculés, l'Astapus et le Bahr-el-Abiad, les deux branches du Nil, étaient connus des anciens. Ceux-ci s'étaient même avancés, si l'on en croit les listes de peuples et de pays retrouvés à Karnak par M. Mariette, jusqu'aux grands lacs intérieurs. Au XII siècle, le géographe arabe Edrisi écrit, pour Roger II de Sicile, une excellente description de l'Afrique et confirme ces données. Plus tard,

Cadamosto et Ibn Batutah parcourent l'Afrique, et ce dernier va jusqu'à Tombouctou. Marco Polo déclare que l'Afrique ne tient à l'Asie que par l'isthme de Suez et visite Madagascar. Enfin, lorsque les Portugais, à la suite de Vasco da Gama, ont accompli le périple de l'Afrique, quelques-uns s'arrêtent en Abyssinie, et bientôt il s'établit entre cette contrée et le Portugal des relations diplomatiques. Nous avons déjà dit quelques mots de Francesco Alvarez ; à sa suite s'installent dans le pays plusieurs missionnaires portugais, parmi lesquels nous devons citer les pères Paez et Lobo.

Le père Paez quitta Goa en 1588 pour aller prêcher le christianisme sur la côte orientale de l'Afrique septentrionale. À la suite de longues et douloureuses mésaventures, il débarqua à Massaouah, en Abyssinie, parcourut le pays et poussa en 1618 une pointe jusqu'aux sources du Nil bleu, — découverte dont Bruce devait plus tard contester l'authenticité, mais dont le récit ne diffère qu'en quelques particularités sans importance de celui du voyageur écossais. En 1604, Paez, arrivé près du roi Za Denghel, avait prêché avec un tel succès qu'il l'avait converti avec toute sa cour. Il avait même, bientôt, conquis sur le monarque abyssin une telle influence que celui-ci, ayant écrit au pape et au roi d'Espagne pour leur offrir son amitié, leur demandait des hommes en état d'instruire son peuple.

Le père Jeronimo Lobo débarqua en Abyssinie avec Alphonse Meneses, patriarche d'Éthiopie, en 1625. Mais les temps étaient bien changés. Le roi converti par Paez avait été massacré, et son successeur, qui avait appelé les missionnaires portugais, ne tarda pas à mourir. Un violent revirement se produisit contre les chrétiens, et les missionnaires furent chassés, emprisonnés ou livrés

aux Turcs. Lobo fut alors chargé d'aller quêter la somme nécessaire au rachat de ses confrères. Après de nombreuses péripéties qui le menèrent au Brésil, à Carthagène, à Cadix, à Séville, à Lisbonne et à Rome, où il donna au roi d'Espagne et au pape des détails précis et nombreux sur l'Église d'Éthiopie et sur les mœurs des habitants, il fit un dernier voyage dans l'Inde, et revint mourir à Lisbonne en 1678.

Sur la côte de l'Atlantique, au Congo, le christianisme avait été introduit, en 1489, l'année même de la découverte par les Portugais. Tout d'abord, des dominicains y furent envoyés ; mais, comme leurs progrès étaient presque nuls, le pape y expédia des capucins italiens, avec le consentement du roi de Portugal. Ce furent Carli de Placenza en 1667, Jean-Antoine Cavazzi de 1654 à 1668, puis Antonio Zucchelli et Gradisca de 1696 à 1704. Nous ne citons que ces missionnaires parce qu'ils ont publié les relations de leurs voyages. Cavazzi explora tour à tour l'Angola, le pays de Matamba, les îles de Coanza et Loana. Dans l'ardeur de son zèle apostolique, il ne trouvait rien de mieux, pour convertir les noirs, que de brûler leurs idoles, que de réprimander les rois sur l'usage antique de la polygamie, que de soumettre au supplice de la question ou de faire déchirer à coups de fouet ceux qui retombaient dans l'idolâtrie. Malgré cela, il acquit sur les indigènes un ascendant considérable, qui, mieux dirigé, aurait pu produire des résultats très-utiles au développement de la civilisation et au progrès de la religion. Les mêmes reproches peuvent être adressés au père Zucchelli et aux autres missionnaires du Congo.

La relation de Cavazzi, publiée à Rome en 1687, affirmait que l'influence portugaise s'étendait à deux ou trois cents milles de la côte. À l'intérieur, existait une ville très-importante, connue sous

le nom de San-Salvador, qui possédait douze églises, un collège de jésuites et une population de 50 000 âmes. À la fin du xvi siècle, Pigafetta publia le récit de voyage de Duarte Lopez, ambassadeur du roi de Congo auprès des cours de Rome et de Lisbonne. Une carte, qui accompagne ce récit, nous représente un lac Zambré à la place occupée par le Tanganyîka, et plus à l'ouest le lac Acque Lunda, d'où sortait le Congo ; sous l'équateur sont indiqués deux lacs : l'un, le lac du Nil ; l'autre, plus à l'est, porte le nom de Colué ; ils semblent être l'Albert et le Victoria Nyanza. Ces informations si curieuses furent rejetées par les géographes du xix siècle, qui laissèrent en blanc tout l'intérieur de l'Afrique.

Sur la côte occidentale d'Afrique, à l'embouchure du Sénégal, nous avions fondé des établissements, qui, sous l'habile administration d'André Brue, ne tardèrent pas à prendre une extension considérable. Celui-ci, commandant pour le roi et directeur général de la Compagnie royale de France aux côtes du Sénégal et autres lieux d'Afrique, — tel était son titre officiel, — bien qu'il soit peu connu et que l'article qui le concerne soit des plus écourtés dans les grands recueils biographiques, mérite d'occuper une des premières places parmi les colonisateurs et les explorateurs. Non content d'étendre notre colonie jusqu'à ses limites actuelles, il a exploré des contrées qui n'ont été revues que dans ces derniers temps par le lieutenant Mage, ou qui n'ont pas été visitées depuis lors. André Brue porta les postes français : dans l'est, au-dessus de la jonction du Sénégal et de la Falémé ; dans le nord, jusqu'à Arguin, que nous avons abandonné depuis, tout en réservant nos droits, et, au midi, jusqu'à l'île de Bissao. Il explora, dans l'intérieur, le Galam et le Bambouk, si fertile en or, et recueillit les premiers documents sur les Pouls, Peuls ou Fouls, sur

les Yoloffs et sur les Musulmans ; qui, venus du nord, tentaient la conquête religieuse de toutes les populations noires du pays. Les renseignements, ainsi assemblés par Brue sur l'histoire et les migrations de ces peuples, sont des plus précieux ; ils éclairent encore aujourd'hui d'une vive lumière le géographe et l'historien. Non-seulement, Brue nous a laissé le récit des faits dont il a été le témoin et la description des lieux qu'il a visités, mais nous lui devons aussi de nombreuses indications sur les produits du pays, les plantes, les animaux et tous les objets qui peuvent donner lieu à une exploitation commerciale ou industrielle. Ces documents si curieux, mis en œuvre assez maladroitement par le père Labat, il faut le reconnaître, ont fait l'objet, il y a quelques années, d'un très-intéressant travail de M. Berlioux.

Au sud-est de l'Afrique, pendant la première moitié du XVII siècle, les Français fondèrent quelques établissements de commerce à Madagascar, île longtemps connue sous le nom de Saint-Laurent. Ils élèvent le fort Dauphin, sous l'administration de M. de Flacourt ; plusieurs districts inconnus de l'île sont reconnus ainsi que les îles voisines de la côte ; les îles Mascareignes sont occupées en 1649. S'il fut ferme et modéré avec ses compatriotes, de Flacourt n'usa pas de la même réserve avec les naturels ; il amena même une révolte générale, à la suite de laquelle il fut rappelé. Au reste, les courses dans l'intérieur de Madagascar furent excessivement rares, et il faut attendre jusqu'à nos jours pour rencontrer une exploration sérieuse.

De l'Indo-Chine et du Thibet, les seules informations parvenues en Europe pendant tout le cours du XVII siècle, furent dues aux missionnaires. Les noms des pères Alexandre de Rhodes, Ant. d'Andrada, Avril, Bénédict Goes, ne peuvent être passés

sous silence. On trouve, dans leurs Lettres annuelles, quantité de renseignements, qui ont encore aujourd'hui conservé un réel intérêt, sur ces régions si longtemps fermées aux Européens. Dans la Cochinchine et le Tonkin, le père Tachard se livra à des observations astronomiques dont le résultat prouva, avec la dernière évidence, combien étaient erronées les longitudes données par Ptolémée. Elle appelèrent l'attention du monde savant sur la nécessité d'une réforme dans la représentation graphique des pays de l'extrême orient, et, pour y arriver, sur le besoin absolu de bonnes observations, faites par des savants spéciaux ou des navigateurs familiers avec les calculs astronomiques. Le pays qui tentait le plus particulièrement les missionnaires, c'était la Chine, cet immense empire, si populeux, qui, depuis l'arrivée des Européens dans l'Inde, appliquait avec la dernière rigueur cette politique absurde : l'abstention de tout rapport, quel qu'il fût, avec les étrangers. C'est seulement à la fin du XVI siècle, que les missionnaires obtinrent enfin cette permission, tant de fois demandée, de pénétrer dans l'Empire du Milieu. Leurs connaissances en mathématiques et en astronomie facilitèrent leur établissement et leur permirent de récolter, soit dans les anciennes annales du pays, soit pendant leurs voyages, une prodigieuse quantité d'informations des plus précieuses pour l'histoire, l'ethnographie et la géographie du Céleste Empire. Les pères Mendoza, Ricci, Trigault, Visdelou, Lecomte, Verbiest, Navarrete, Schall et Martini méritent une mention spéciale pour avoir porté en Chine les sciences et les arts de l'Europe, et répandu en Occident les premières notions précises et véridiques sur la civilisation immobile de la Terre des Fleurs.

Deuxième partie · Chapitre V · II

Les Hollandais aux îles aux Épices. — Lemaire et Schouten. — Tasman. — Mendana. — Queiros et Torrès. — Pyrard de Laval. — Pietro della Valle. — Tavernier. — Thévenot. — Bernier. — Robert Knox. — Chardin. — De Bruyn. — Kæmpfer.

Les Hollandais n'avaient pas été longtemps à s'apercevoir de la faiblesse et de la décadence de la puissance portugaise en Asie. Ils sentaient avec quelle facilité une nation habile et prudente pourrait s'emparer, en peu de temps, de tout le commerce de l'extrême Orient. Après un assez grand nombre d'expéditions particulières et de voyages de reconnaissance, ils avaient fondé, en 1602, cette célèbre Compagnie des Indes, qui devait porter à un si haut degré la prospérité et la richesse de la métropole. Dans ses luttes avec les Portugais, tout aussi bien que dans ses rapports avec les indigènes, la Compagnie poursuivit une politique de modération très-habile. Loin de fonder des colonies, de réparer et d'occuper les forteresses qu'ils prenaient aux Portugais, les Hollandais se donnaient comme de simples commerçants, exclusivement occupés de leur trafic. Ils évitaient de bâtir tout comptoir fortifié, sauf à l'intersection des grandes routes de commerce. Aussi purent-ils, en peu de temps, s'emparer de tout le cabotage entre l'Inde, la Chine, le Japon et l'Océanie. La seule faute que commit la toute-puissante Compagnie, ce fut de concentrer entre ses mains le monopole du commerce des épices. Elle chassa les étrangers qui s'étaient établis ou qui venaient prendre charge aux Moluques et aux îles de la Sonde ; elle arriva même, pour élever la valeur des précieuses denrées, à proscrire la culture de certains produits dans un grand nombre d'îles, et à défendre, sous peine de mort, l'exportation et la vente des graines et des boutures des

arbres à épices. En peu d'années, les Hollandais étaient établis à Java. Sumatra, Bornéo, aux Moluques, au cap de Bonne-Espérance, points de relâche des mieux placés pour les navires rentrant en Europe.

C'est à ce moment qu'un riche marchand d'Amsterdam, nommé Jacques Lemaire, conçut, avec un habile marin du nom de Wilhem Cornelis Schouten, le projet de gagner les Indes par une route nouvelle. Les États de Hollande avaient en effet défendu à tout sujet des Provinces-Unies qui n'était pas au service de la Compagnie des Indes, d'atteindre les îles aux Épices par le cap de Bonne-Espérance ou par le détroit de Magellan. Schouten, disent les uns, Lemaire, suivant les autres, aurait eu l'idée d'éluder cette interdiction en cherchant un passage au sud du détroit de Magellan. Ce qui est certain, c'est que Lemaire fit une moitié des frais de l'expédition, tandis que Schouten, avec l'aide de divers négociants dont les noms ont été conservés et qui occupaient les premières charges de la ville de Horn, fit l'autre moitié. Ils équipèrent un vaisseau de 360 tonneaux, la Concorde, et un yacht, qui portaient un équipage de 65 hommes et 29 canons. Assurément, c'était là un armement peu en rapport avec la grandeur de l'entreprise. Mais Schouten était un habile marin, l'équipage avait été trié sur le volet, et les navires étaient abondamment fournis de vivres et de manœuvres de rechange. Lemaire était le commis et Schouten le capitaine du navire. La destination fut tenue secrète. Officiers et matelots prirent l'engagement illimité d'aller partout où on les conduirait. Le 25 juin 1615, c'est-à-dire onze jours après qu'on eut quitté le Texel, lorsqu'une indiscrétion n'était plus à craindre, les équipages furent rassemblés pour entendre la lecture d'un ordre portant : « que les deux vaisseaux chercheraient un autre passage que celui de Magellan pour entrer

dans la mer du Sud et pour y découvrir certains pays méridionaux, dans l'espérance d'y faire d'immenses profits, et que, si le ciel ne favorisait pas ce dessein, on se rendrait par la même mer aux Indes orientales. » Cette déclaration fut reçue avec enthousiasme par l'équipage tout entier, animé, comme tous les Hollandais à cette époque, de l'amour des grandes découvertes.

La route, alors généralement suivie pour gagner l'Amérique du Sud, longeait, comme on l'a peut-être remarqué, les côtes d'Afrique jusqu'au dessous de la ligne équinoxiale. La Concorde n'eut garde de s'en écarter ; elle gagna le littoral du Brésil, la Patagonie et le port Désiré, à cent lieues au nord du détroit de Magellan. La tempête empêcha, pendant plusieurs jours, les navires d'entrer dans le port. Le yacht resta même, durant toute une marée, couché sur le flanc et à sec, mais la pleine eau le remit à flot, pour peu de temps cependant, car tandis qu'on réparait sa carène, le feu prit aux agrès et le bâtiment fut consumé malgré les efforts énergiques des deux équipages. Le 13 janvier 1616, Lemaire et Schouten atteignirent les îles Sébaldines, découvertes par Sebald de Weerdt, et suivirent le rivage de la Terre de Feu à peu de distance de terre. La côte courait à l'est-quart-sud-est et était bordée de hautes montagnes couvertes de neige. Le 24 janvier à midi, on en aperçut l'extrémité, mais à l'est s'étendait une autre terre qui parut également fort élevée. La distance entre ces deux îles, suivant l'estime générale, parut être de huit lieues, et l'on s'engagea dans le détroit qui les séparait. Il était tellement encombré de baleines, que le navire dut courir plus d'une bordée pour les éviter. L'île, située à l'est, reçut le nom de Terre des États, et celle de l'ouest le nom de Maurice-de-Nassau.

Vingt-quatre heures après avoir embouqué ce détroit, qui reçut le nom de Lemaire, la flottille en sortait, et donnait à un archipel de petites îles situées à tribord le nom de Barnevelt, en l'honneur du grand pensionnaire de Hollande. Par 58 degrés, Lemaire doubla le cap Horn, ainsi nommé en souvenir de la ville où l'expédition avait été armée, et il entra dans la mer du Sud. Lemaire remonta ensuite jusque par le travers des îles de Juan-Fernandez, où il jugea à propos de s'arrêter, afin de rafraîchir son équipage attaqué du scorbut. Comme l'avait fait Magellan, Lemaire et Schouten passèrent, sans les voir, entre les principaux archipels de la Polynésie, et atterrirent, le 10 avril, à l'île des Chiens, où il ne fut possible de se procurer qu'un peu d'eau douce et quelques herbages. On espérait atteindre les îles Salomon, mais on passa dans le nord de l'archipel Dangereux, où furent découvertes l'île Waterland, ainsi nommée parce qu'elle contenait un grand lac, et l'île aux Mouches, parce qu'une nuée de ces insectes s'attacha au bâtiment, et qu'il ne fut possible de s'en débarrasser qu'au bout de quatre jours, grâce à une saute de vent. Puis Lemaire traversa l'archipel des Amis, et atteignit celui des Navigateurs ou de Samoa, dont quatre petites îles conservent encore les noms qui leur furent alors donnés : les îles Goed-Hope, des Cocos, de Horn et des Traîtres. Les habitants de ces parages se montrèrent extrêmement enclins au vol ; ils s'efforcèrent d'arracher les chevilles du bâtiment et de casser les chaînes. Comme le scorbut continuait à sévir parmi l'équipage, on fut heureux de recevoir, comme présents du roi, un sanglier noir et des fruits. Le souverain, appelé Latou, ne tarda pas à venir dans une grande pirogue à voile, de la forme des traîneaux de Hollande, escorté d'une flottille de vingt-cinq embarcations. Il n'osa pas monter lui-même à bord de la Concorde ; mais son fils eut plus de har-

diesse, et se rendit compte, avec une vive curiosité, de tout ce qu'il voyait. Le lendemain, le nombre des pirogues avait augmenté sensiblement, et les Hollandais, à certains indices, reconnurent qu'une attaque se préparait. En effet, une grêle de pierres tombe sur le bâtiment, à l'improviste ; les embarcations se rapprochent, deviennent gênantes, et les Hollandais sont réduits, pour s'en débarrasser, à faire une décharge de mousqueterie. Cette île reçut, à bon droit, le nom d'île des Traîtres.

On était au 18 mai. Lemaire fit alors changer la route et porter au nord pour gagner les Moluques par le nord de la Nouvelle-Guinée. Il passa probablement en vue de l'archipel de Salomon, des îles de l'Amirauté et des Mille-Iles ; puis il longea la côte de la Nouvelle-Guinée depuis 143° jusqu'à la baie Geelwink. Il débarqua fréquemment et nomma une foule de points : les Vingt-Cinq-Iles qui font partie de l'archipel de l'Amirauté, le Haut-Coin, le Haut-Mont (Hoog-Berg), qui semble correspondre à une portion de la côte voisine de la baie Kornelis-Kinerz, Moa et Arimoa, deux îles revues plus tard par Tasman, l'île qui reçut alors le nom de Schouten, appelée aujourd'hui Mysore et qu'il ne faut pas confondre avec d'autres îles Schouten situées sur la côte de Guinée, mais bien plus à l'ouest, enfin le cap Goed-Hope, qui paraît être le cap Saavedra à l'extrémité occidentale de Mysore. Après avoir vu la terre des Papuas, Schouten et Lemaire atteignirent Gilolo, l'une des Moluques, où ils reçurent de leurs compatriotes un accueil empressé.

Lorsqu'ils furent bien reposés de leurs fatigues et guéris du scorbut, les Hollandais se rendirent à Batavia, où ils arrivèrent le 23 octobre 1616, treize mois seulement après avoir quitté le Texel et n'ayant perdu dans ce long voyage que treize hommes. Mais la

Compagnie des Indes n'entendait pas que ses priviléges fussent lésés et qu'on pût parvenir aux colonies par une voie non prévue dans les lettres patentes qui lui avaient été accordées, lors de son établissement. Le gouverneur fit saisir la Concorde et arrêter officiers et matelots qu'il embarqua pour la Hollande, où ils devaient être jugés. Le pauvre Lemaire, qui s'attendait à une autre récompense de ses travaux, de ses fatigues et des découvertes qu'il avait faites, ne put supporter le coup qui le frappait si inopinément ; il tomba malade de chagrin et mourut à la hauteur de l'île Maurice. Quant à Schouten, il ne paraît pas avoir été inquiété à son retour dans sa patrie, et il fit plusieurs autres voyages aux Indes, qui ne furent marqués par aucune nouvelle découverte. Il revenait en 1625, en Europe, lorsque le mauvais temps le força d'entrer dans la baie d'Antongil, sur la côte orientale de Madagascar, où il mourut.

Telle fut cette expédition importante qui ouvrait, par le détroit de Lemaire, une nouvelle voie moins longue et moins dangereuse que par celui de Magellan, expédition marquée par plusieurs découvertes en Océanie, et par une exploration plus attentive de points déjà vus par des navigateurs espagnols ou portugais. Mais il est souvent difficile d'attribuer avec certitude à l'un ou l'autre de ces peuples la découverte de certaines îles, terres ou archipels voisins de l'Australie.

Puisque nous parlons des Hollandais, nous laisserons un peu de côté l'ordre chronologique des découvertes pour raconter, avant celles de Mendana et de Quiros, les expéditions de Jean-Abel Tasman.

Quels furent les débuts de Tasman, par suite de quelles circonstances embrassa-t-il la vie de marin, comment acquit-il cette

science et cette habileté nautiques dont il donna tant de preuves et qui l'amenèrent à des découvertes importantes ? Voilà ce qu'on ignore. Sa biographie commence à son départ de Batavia, le 2 juin 1639. Après avoir passé les Philippines, il aurait visité avec Mathieu Quast, pendant ce premier voyage, les îles Bonin, alors connues sous le nom fantastique d' « îles d'Or et d'Argent. » Dans une seconde expédition, composée de deux bâtiments qu'il commandait en chef et qui partirent de Batavia le 14 août 1642, il gagna l'île Maurice, le 5 septembre, et s'enfonça ensuite dans le sud-est, à la recherche du continent austral. Le 24 novembre, par 42°25' de latitude sud, il découvrit une terre, à laquelle il donna le nom de Van-Diemen, gouverneur des îles de la Sonde, et qui est aujourd'hui à bien plus juste titre appelée Tasmanie. Il y mouilla dans la baie Frédéric-Henry, et reconnut que cette terre était habitée, mais sans qu'il pût, cependant, apercevoir aucun indigène.

Après avoir suivi cette côte pendant un certain temps, il fit voile dans l'est, avec l'intention de remonter ensuite dans le nord, pour gagner l'archipel des Salomon. Le 13 décembre, il arriva, par 42°10' de latitude, en vue d'une terre montueuse qu'il suivit vers le nord jusqu'au 18 décembre. Là, il mouilla dans une baie ; mais les plus hardis des sauvages qu'il y rencontra ne s'approchèrent du navire qu'à la distance d'un jet de pierre. Leur voix était rude, leur taille grande, leur couleur d'un brun tirant sur le jaune ; leurs cheveux noirs, à peu près aussi longs que ceux des Japonais, étaient relevés au sommet de la tête. Ils osèrent le lendemain venir à bord d'un des vaisseaux pour faire quelques échanges. Tasman, voyant ces dispositions pacifiques, expédia vers la terre une chaloupe pour prendre une connaissance plus approfondie du rivage. Des marins qui la montaient, trois furent

tués sans provocation par les indigènes, et les autres, se sauvant à la nage, furent recueillis par les embarcations des navires. Lorsqu'on fut en état de faire feu sur les assaillants, ils avaient déjà disparu. Le lieu où s'était passé ce funeste événement reçut le nom de baie des Assassins (Moordenaars bay). Tasman, persuadé qu'il ne pouvait entamer aucune relation avec des peuples si féroces, leva l'ancre et remonta les côtes jusqu'à leur extrémité, qu'il nomma cap Maria-Van-Diemen, en l'honneur de sa « dame, » car une légende veut qu'ayant eu l'audace de prétendre à la main de la fille du gouverneur des Indes orientales, celui-ci l'aurait embarqué sur deux bâtiments délabrés, le Heemskerke et le Zeechen.

La terre ainsi découverte reçut le nom de Terre des États, bientôt changé en celui de Nouvelle-Zélande. Le 21 janvier 1643, Tasman découvrit les îles Amsterdam et Rotterdam, où il trouva une grande quantité de porcs, de poules et de fruits. Le 6 février, les navires donnèrent dans un archipel d'une vingtaine d'îles, qui furent appelées îles du prince Guillaume, et, après avoir vu Anthong-Java, Tasman suivit la côte de la Nouvelle-Guinée, à partir du cap Santa-Maria, passa par les points qui avaient été reconnus antérieurement par Schouten et Lemaire, et mouilla à Batavia, le 15 juin suivant, après dix mois de voyage.

Dans une seconde expédition, Tasman, d'après ses instructions datées de 1664, devait visiter la Terre de Van Diemen et faire une exploration attentive de la côte occidentale de la Nouvelle-Guinée, jusqu'à ce qu'il eût atteint le 17 degré de latitude sud, afin de reconnaître si cette île appartenait au continent austral. Il ne paraît pas que Tasman ait mis à exécution ce programme. Du reste, la perte de ses journaux nous réduit à l'incer-

titude la plus complète sur la route qu'il suivit et sur les découvertes qu'il put faire. Depuis cette époque, on ignore complétement les événements qui marquèrent la fin de sa carrière, ainsi que le lieu et la date de sa mort.

Àpartir de la prise de Malacca par Albuquerque, les Portugais comprirent qu'un monde nouveau s'étendait au sud de l'Asie. Leurs idées furent bientôt partagées par les Espagnols, et dès lors une série de voyages se firent dans l'océan Pacifique, à la recherche d'un continent austral, dont l'existence paraissait géographiquement nécessaire pour contre-balancer l'immense étendue des terres connues. Java la grande, désignée plus tard sous les noms de Nouvelle-Hollande et d'Australie, aurait été vue, par des Français peut-être, ou, ce qui est plus probable, par Saavedra, de 1530 à 1540, et elle fut cherchée par une foule de navigateurs, parmi lesquels nous citerons les Portugais Serrao et Meneses, et les Espagnols Saavedra, Hernando de Grijalva, Alvarado, Inigo Ortiz de Retes, qui explorèrent la plupart des îles au nord de la Nouvelle-Guinée et cette grande île elle-même. À la suite viennent Mendana, Torrès et Quiros, sur lesquels nous nous attarderons un peu, à cause de l'importance et de l'authenticité des découvertes qui leur sont dues.

Alvaro Mendana de Neyra était neveu du gouverneur de Lima, don Pedro de Castro, qui appuya vivement, auprès du gouvernement métropolitain le projet conçu par son neveu de chercher de nouvelles terres dans l'océan Pacifique. Mendana avait vingt et un ans lorsqu'il prit le commandement de deux navires et de cent vingt-cinq soldats et matelots. Il appareilla du port de Callao, de Lima, le 19 novembre 1567. Après avoir vu la petite île de Jésus, il reconnut, le 7 février entre 7 et 8° de latitude sud, l'île de Sainte-

Isabelle, où les Espagnols construisirent un brigantin, avec lequel ils firent la reconnaissance de l'archipel dont elle faisait partie. « Les habitants, dit la relation d'un compagnon de Mendana, sont anthropophages, ils se dévorent entre eux lorsqu'ils peuvent se faire prisonniers de guerre et même sans être en hostilité ouverte, quand ils réussissent à se prendre par trahison. » Un des chefs de l'île envoya à Mendana, comme un mets délectable, un quartier d'enfant ; mais le général espagnol le fit enterrer en la présence des naturels. Ceux-ci se montrèrent très-choqués d'un acte qu'ils ne pouvaient comprendre. Les Espagnols parcoururent l'île de las Palmas (des Palmiers), l'île de los Ramos, ainsi nommée parce qu'elle fut découverte le jour des Rameaux, l'île de la Galère et l'île Buena-Vista, dont les habitants, sous des démonstrations amicales, cachaient des intentions hostiles, qui ne tardèrent pas à se faire jour. Même accueil à l'île San-Dimas, à Sesarga et à Guadalcanar, où l'on trouva des gingembres pour la première fois. Dans le voyage de retour vers Sainte-Isabelle, les Espagnols suivirent une route qui leur permit de découvrir l'île Saint-Georges, où ils constatèrent la présence de chauves-souris aussi grosses que des milans. À peine le brigantin avait-il rallié le port de Sainte-Isabelle que l'ancre fut levée, car le lieu était si malsain que cinq soldats moururent et un grand nombre d'autres tombèrent malades. Mendana s'arrêta à l'île Guadalcanar, où, de dix hommes qui étaient descendus à terre pour faire de l'eau, un nègre échappa seul aux coups des indigènes, qui avaient vu avec un extrême déplaisir l'enlèvement d'un des leurs par les Espagnols. Le châtiment fut terrible. Vingt hommes furent tués et nombre de maisons incendiées. Puis, Mendana visita plusieurs îles de l'archipel de Salomon, entre autres les Trois-Maries et San-Juan. Dans cette dernière, tandis que l'on radoubait et calfa-

tait les navires, plusieurs rixes eurent lieu avec les naturels, auxquels on fit quelques prisonniers. Après cette relâche accidentée, Mendana reprit la mer, visita les îles San-Christoval, Santa-Catalina et Santa-Anna. Mais, à ce moment, le nombre des malades étant considérable, les vivres, les munitions, à peu près épuisés, les agrès pourris, on reprit la route du Pérou. La séparation du vaisseau amiral, la découverte d'un certain nombre d'îles, qu'il est difficile d'identifier, et probablement des îles Sandwich, de violentes tempêtes, pendant lesquelles les voiles furent emportées, les maladies causées par l'insuffisance et la putréfaction de l'eau et du biscuit, signalèrent ce long et pénible voyage de retour, qui prit fin au port de Colima, en Californie, après cinq mois de navigation.

Le récit de Mendana n'excita pas d'enthousiasme, malgré le nom de Salomon qu'il donna à l'archipel par lui découvert, pour faire croire que de là venaient les trésors du roi des Juifs. Les récits merveilleux n'avaient plus de prise sur ces hommes gorgés des richesses du Pérou. Il leur fallait des preuves ; la plus petite pépite d'or, le moindre grain d'argent aurait bien mieux fait leur affaire. Mendana dut attendre vingt-sept ans avant de pouvoir organiser une nouvelle expédition.

Cette fois, l'armement était considérable, car on se proposait de fonder une colonie dans l'île de San-Christoval, qu'Alvaro de Mendana avait vue à son premier voyage. Aussi, quatre navires portant près de quatre cents personnes, la plupart mariées et parmi lesquelles il convient de citer doña Isabelle, femme de Mendana, les trois beaux-frères du général, et le pilote Pedro-Fernandez Quiros, qui devait s'illustrer plus tard comme commandant en chef d'une autre expédition, partirent du port de

Lima le 11 avril 1595. Ils ne laissèrent définitivement que le 16 juin la côte du Pérou, où ils avaient achevé de s'équiper. Au bout d'un mois d'une navigation qui ne fut marquée par aucun incident, on découvrit une île, qui, suivant la coutume, reçut le nom de la sainte qu'on fêtait ce jour-là, et fut appelée Madeleine. Immédiatement, la flotte fut entourée d'une foule de canots, portant plus de quatre cents Indiens presque blancs, d'une belle taille, et qui, tout en donnant aux matelots des cocos et d'autres fruits, semblaient les engager à débarquer. Ils ne furent pas plus tôt montés à bord qu'ils se mirent à piller ; il fallut tirer un coup de canon pour s'en débarrasser, et l'un d'eux, qui avait été blessé dans la bagarre, eut bientôt changé leurs dispositions. On dut répondre par la mousqueterie à la grêle de flèches et de pierres qu'ils lancèrent sur les bâtiments. Non loin de cette île, on en découvrit trois autres, San-Pedro, la Dominica et Santa-Christina. On donna au groupe le nom de las Marquezas de Mendoça, en l'honneur du gouverneur du Pérou. Si amicales avaient été les premières relations, qu'une Indienne, en voyant les beaux cheveux blonds de doña Isabelle de Mendoça, lui avait demandé par signe de lui en donner une boucle ; mais, par la faute des Espagnols, les relations ne tardèrent pas à devenir hostiles, jusqu'au jour où les naturels, s'étant rendu compte de l'énorme infériorité de leurs armes, demandèrent la paix.

Le 5 août, la flottille espagnole reprit la mer et fit quatre cents lieues dans l'ouest-nord-ouest. Le 20 août, furent découvertes les îles Saint-Bernard, appelées depuis îles du Danger, puis les îles de la Reine-Charlotte, sur lesquelles on ne débarqua pas, malgré la pénurie des vivres. Après l'île Solitaire, dont le vocable en dit assez sur sa situation, on atteignit l'archipel de Santa-Cruz. Mais, à ce moment, pendant un orage, le vaisseau amiral se sépara de

la flotte, et bien qu'à plusieurs reprises on eût envoyé à sa recherche, on n'en eut plus de nouvelles. Une cinquantaine de canots s'approchèrent aussitôt du navire. Ils étaient montés par une foule de naturels au teint basané ou d'un noir vif. « Tous avaient les cheveux frisés, blancs, rouges ou d'autre couleur (car ils étaient peints) ; les dents de même, teintes de rouge ; la tête à demi rasée ; le corps nu, à l'exception d'un petit voile de toile fine, le visage et les bras peints en noir, reluisants, rayés de diverses couleurs ; le cou et les membres chargés de plusieurs tours de cordon en petits grains d'or ou de bois noir, en dents de poissons, en espèces de médailles de nacre, de perles. Pour armes, ils avaient des arcs, des flèches empoisonnées, à pointes aiguës, durcies au feu ou armées d'os et trempées dans un suc d'herbe, de grosses pierres, des épées de bois lourd, d'un bois raide, avec trois pointes de harpon, de plus d'une palme chacun. Ils avaient en bandoulière des havresacs de feuilles de palmier fort bien travaillés, remplis de biscuits qu'ils font de certaines racines dont ils se nourrissent. »

Mendana crut d'abord les reconnaître pour les habitants des îles dont il était en quête, mais il ne tarda pas à être détrompé. Les vaisseaux furent accueillis par une grêle de flèches. Ces événements étaient d'autant plus fâcheux que Mendana, voyant qu'il ne pouvait retrouver les îles Salomon, s'était déterminé à établir sa colonie dans cet archipel. À ce propos, la discorde divisa bientôt les Espagnols ; une révolte, fomentée contre le général, fut presque aussitôt réprimée, et les coupables furent exécutés. Mais, ces tristes événements et les fatigues du voyage avaient si profondément atteint la santé du chef de l'expédition, qu'il mourut, le 17 octobre, après avoir eu le temps de désigner sa femme pour lui succéder dans la conduite de l'expédition. Mendana mort, les

hostilités avec les naturels redoublèrent ; plusieurs Espagnols étaient si épuisés par les maladies et les privations qu'une vingtaine d'indigènes bien déterminés en auraient eu facilement raison. Persister à vouloir fonder un établissement dans de telles conditions, c'eût été folie ; tous le comprirent, et l'ancre fut levée le 18 novembre. Le projet de doña Isabelle de Mendoça était de gagner Manille, où l'on recruterait des colons pour revenir fonder un établissement. Elle consulta tous les officiers, qui approuvèrent par écrit son projet, et elle trouva dans Quiros un dévouement et une habileté qui n'allaient pas tarder à être mis à une rude épreuve. On s'écarta tout d'abord de la Nouvelle-Guinée, afin de ne pas s'embarrasser dans les nombreux archipels qui l'environnent et pour gagner au plus tôt les Philippines, comme l'exigeait l'état de délabrement des navires. Après avoir passé en vue de plusieurs îles entourées de récifs madréporiques, où les équipages voulaient aborder, permission que Quiros refusa toujours avec beaucoup de prudence, après avoir été séparé d'un des bâtiments de l'escadre, qui ne pouvait ou ne voulait pas suivre, on atteignit les îles des Larrons, qui devaient bientôt prendre le nom d'îles Mariannes. Les Espagnols allèrent plusieurs fois à terre pour acheter des vivres ; les indigènes ne voulaient ni de leur or ni de leur argent, mais faisaient le plus grand cas du fer et de tous les outils de ce métal. La relation contient ici quelques détails sur le culte des sauvages pour leurs ancêtres, et ils sont assez curieux pour que nous les reproduisions textuellement : « Ils désossent les cadavres de leurs parents, brûlent les chairs et avalent la cendre mêlée avec du tuba, qui est un vin de coco. Ils pleurent les défunts tous les ans, pendant une semaine entière. Il y a un grand nombre de pleureuses qu'on loue exprès. Outre cela, tous les voisins viennent pleurer dans la maison du défunt ; on

leur rend la pareille quand le tour vient de faire la fête chez eux. Ces anniversaires sont fort fréquentés, parce qu'on y régale copieusement les assistants. On pleure toute la nuit et l'on s'enivre tout le jour. On récite, au milieu des pleurs, la vie et les faits du mort, à partir du moment de sa naissance, durant tout le cours de son âge, racontant sa force, sa taille, sa beauté, en un mot tout ce qui peut lui faire honneur. S'il se rencontre dans le récit quelque action plaisante, la compagnie se met à rire à gorge déployée, puis subitement on boit un coup et l'on se remet à pleurer à chaudes larmes. Il se trouve quelquefois deux cents personnes à ces ridicules anniversaires. » Lorsqu'il arriva aux Philippines, l'équipage espagnol n'était plus qu'une réunion de squelettes, hâves, à demi morts de faim. Doña Isabelle débarqua à Manille, le 11 février 1596, au bruit du canon, et fut reçue solennellement, au milieu des troupes sous les armes. Le reste des équipages, qui avaient perdu cinquante hommes depuis le départ de Santa-Cruz, fut logé et nourri aux frais du public, et les femmes trouvèrent toutes à se marier à Manille, sauf quatre ou cinq qui entrèrent en religion. Quant à doña Isabelle, elle fut reconduite quelques temps après au Pérou par Quiros, qui ne tarda pas à soumettre au vice-roi un nouveau projet de voyage. Mais Luis de Velasco, qui avait succédé à Mendoza, renvoya le navigateur au roi d'Espagne et au conseil des Indes, en prétextant qu'une semblable décision dépassait les bornes de son autorité. Quiros passa donc en Espagne, puis à Rome, où il trouva un bienveillant accueil auprès du pape, qui le recommanda chaudement à Philippe III. Enfin, après des démarches et des sollicitations sans nombre, il obtint, en 1605, les pouvoirs nécessaires pour armer à Lima les deux vaisseaux qu'il jugerait les plus convenables, pour aller à la recherche du continent austral et continuer les découvertes de

Mendana. Avec deux navires et un bâtiment léger, Quiros partit du Callao, le 21 décembre 1605. À mille lieues du Pérou, il n'avait encore découvert aucune terre. Par 25 degrés de latitude méridionale, il eut connaissance d'un groupe de petites îles qui appartiennent à l'archipel Dangereux. C'étaient la Convercion-de-San-Pablo, l'Osnabrugh de Wallis, et la Decena, ainsi nommée parce qu'elle fut vue la dixième. Bien que cette île fût défendue par des rochers, on se mit en relations avec les naturels, dont les habitations étaient éparses au bord de la mer, au milieu des palmiers. Le chef de ces indigènes, forts et bien proportionnés, portait sur la tête une sorte de couronne faite de petites plumes noires, si fines et si souples qu'on les eût prises pour de la soie. Une chevelure blonde, qui lui descendait jusqu'à la taille, excita l'admiration des Espagnols. Ceux-ci, ne pouvant comprendre qu'un homme au visage si basané pût avoir une chevelure d'un blond si flavescent, « aimèrent mieux croire qu'il était marié et qu'il portait les cheveux de sa femme. » Cette couleur singulière n'était due qu'à l'usage habituel de la poudre de chaux, qui brûle les cheveux et les fait jaunir.

Cette île, qui reçut de Quiros le nom de Sagittaria, est, d'après Fleurieu, l'île de Taïti, l'une des principales du groupe des îles de la Société. Les jours suivants, Quiros reconnut encore plusieurs îles, sur lesquelles il ne débarqua pas, et auxquelles il imposa des noms empruntés au calendrier, suivant une coutume qui a transformé en une véritable litanie tous les vocables indigènes de l'Océanie. Il atteignit, notamment, une île, qui fut appelée de la Gente Hermosa, à cause de la beauté de ses habitants, de la blancheur et de la coquetterie des femmes, que les Espagnols déclarèrent l'emporter en grâces et en attraits même sur leurs propres compatriotes de Lima, dont la beauté est cependant proverbiale.

Cette île était située, suivant Quiros, sous le même parallèle que Santa-Cruz, où il avait l'intention de se rendre. Il fit donc route à l'ouest et gagna une île appelée Taumaco par les indigènes, sur 10° de latitude méridionale et à quatre-vingts lieues dans l'est de Santa-Cruz. Ce serait l'une des îles Duff. Là, Quiros apprit que, s'il dirigeait sa course au sud, il découvrirait une grande terre dont les habitants étaient plus blancs que ceux qu'il avait rencontrés jusqu'alors. Cette information le décida à abandonner son projet de gagner Santa-Cruz. Il fit route dans le sud-ouest, et, après avoir découvert plusieurs petites îles, il arriva, le 1 mai 1606, dans une baie large de plus de huit lieues. Il donna à cette île le nom de Saint-Esprit, qu'elle a conservé. C'était une des Nouvelles-Hébrides. Quels événements se passèrent pendant cette relâche ? La relation est muette sur ce sujet. Mais nous savons, d'autre part, que l'équipage révolté fit Quiros prisonnier, et, abandonnant le second vaisseau et le brigantin, reprit, le 11 juin, la route d'Amérique, où il arriva, le 3 octobre 1606, après neuf mois de voyage. M. Ed. Charton n'éclaircit pas cet événement. Il se tait sur la révolte de l'équipage et jette même tout le tort de la séparation sur le commandant du second bâtiment, Luis Vaes de Torrès, qui aurait abandonné son général en quittant la Terre du Saint-Esprit. Or, on sait, par une lettre même de Torrès au roi d'Espagne, — publiée par lord Stanley à la fin de son édition anglaise de l'Histoire des Philippines par Antoine de Morga, — qu'il resta « quinze » jours à attendre Quiros dans la baie de Saint-Philippe et de Saint-Jacques. Les officiers, réunis en conseil, résolurent de lever l'ancre le 26 juin, et de continuer la recherche du continent austral. Retardé par les mauvais temps, qui l'empêchent de faire le tour de l'île du Saint-Esprit, assailli par les réclamations d'un équipage sur lequel souffle un vent de révolte,

Torrès se décide à faire route au nord-est pour gagner les îles espagnoles. Par onze degrés et demi, il découvre une terre qu'il pense être le commencement de la Nouvelle-Guinée. « Toute cette terre est terre de Nouvelle-Guinée, dit Torrès, elle est peuplée par des Indiens qui ne sont pas très-blancs, et qui vont nus, quoique leur ceinture soit couverte d'écorces d'arbres..... Ils combattent avec des javelines, des boucliers et certaines massues de pierre, le tout orné de beaucoup de belles plumes. Le long de cette terre sont d'autres îles habitées. Il y a sur toute la côte de nombreux et vastes ports avec de très-larges rivières et beaucoup de plaines. En dehors de ces îles s'étendent récifs et bas-fonds ; les îles sont entre ces dangers et la terre ferme, et un chenal court au milieu. Nous prîmes possession de ces ports au nom de Votre Majesté... Ayant couru trois cents lieues sur cette côte, et vu décroître notre latitude de deux degrés et demi, jusqu'à nous trouver par neuf degrés, en ce point a commencé un banc de trois à neuf brasses qui longeait la côte par sept degrés et demi. Ne pouvant aller plus loin à cause des basses nombreuses et des puissants courants que nous rencontrions, nous nous décidâmes à tourner notre course au sud-ouest par le chenal profond dont il a été parlé jusque vers le onzième degré. Il y a là, d'un bout à l'autre, un archipel d'îles innombrables, par lequel je passai. À la fin du onzième degré, le fond devient plus bas. Il y avait là de très-grandes îles, et il en paraissait davantage vers le sud ; elles étaient habitées par un peuple noir, très-robuste et tout nu, ayant pour armes de longues et fortes lances, des flèches et des massues de pierre mal façonnées. »

Dans les parages ainsi désignés, les géographes modernes ont été d'accord pour reconnaître cette patrie de la côte australienne qui se termine par la péninsule York, et l'extrémité de la Nou-

velle-Guinée, récemment visitée par le capitaine Moresby. On savait que Torrès avait embouqué le détroit qui a reçu son nom et qui sépare la Nouvelle-Guinée du cap York ; mais l'exploration toute récente de la partie sud-est de la Nouvelle-Guinée, où l'on a constaté la présence d'un peuple au teint relativement clair, très-différent des Papous, est venue donner un degré de certitude inattendu aux découvertes de Quiros. C'est pourquoi nous avons tenu à nous y arrêter quelque peu, en nous référant à un très-érudit travail de M. E. T. Hamy, paru dans le Bulletin de la Société de géographie.

Nous devons dire maintenant quelques mots de voyageurs qui ont parcouru des contrées peu fréquentées et qui ont fourni à leurs contemporains une connaissance plus exacte d'un monde naguère tout à fait inconnu. Le premier de ces voyageurs est François Pyrard, de Laval. Embarqué en 1601, sur un navire malouin, pour aller commercer aux Indes, il fit naufrage sur l'archipel des Maldives. Ces îlots, ou attolls, au nombre de douze mille au moins, situés au sud de la côte de Malabar, descendent dans l'océan Indien depuis le cap Comorin jusqu'à l'équateur. Le bon Pyrard nous raconte son naufrage, la fuite d'une partie de ses compagnons de captivité dans l'archipel, et le long séjour de sept années qu'il fit aux Maldives, séjour rendu presque agréable par le soin qu'il avait eu d'apprendre la langue indigène. Il eut tout le temps de s'instruire des mœurs, des habitudes, de la religion, de l'industrie des habitants, ainsi que d'étudier les productions et le climat du pays. Aussi sa relation est-elle très-riche en détails de toute sorte. Jusqu'à ces dernières années, elle avait conservé son attrait, parce que les voyageurs ne fréquentent pas volontiers cet archipel malsain, dont l'isolement avait écarté les étrangers et les

conquérants. La relation de Pyrard est donc encore instructive et agréable à lire.

En 1607, une flotte fut envoyée aux Maldives par le roi de Bengale, afin de s'emparer des cent ou cent vingt canons que leur souverain devait au naufrage de nombreux bâtiments portugais. Pyrard, malgré toute la liberté qu'on lui laissait et bien qu'il fût devenu propriétaire, voulait revoir sa chère Bretagne. Aussi, saisit-il avec empressement cette occasion de quitter l'archipel avec les trois compagnons qui lui restaient seuls de l'équipage entier. Mais l'odyssée de Pyrard n'était pas complète. Conduit d'abord à Ceylan, il fut transporté au Bengale et essaya de gagner Cochin. Emprisonné par les Portugais dans cette dernière ville, il tomba malade et fut soigné dans l'hôpital de Goa. Il n'en sortit que pour servir pendant deux ans comme soldat, au bout desquels il fut de nouveau jeté en prison. C'est en 1611 seulement qu'il put revoir sa bonne ville de Laval. Après tant de traverses, Pyrard dut sans doute sentir le besoin du repos, et l'on est fondé à croire, par le silence de l'histoire sur la fin de sa vie, qu'il sut enfin trouver le bonheur.

Si l'honnête bourgeois François Pyrard fut, pour ainsi dire, malgré lui et pour avoir voulu faire fortune trop rapidement, lancé dans des aventures où il faillit laisser sa vie, ce furent des circonstances autrement romanesques qui décidèrent Pietro della Valle à voyager. Descendant d'une noble et antique famille, il est tour à tour soldat du pape et marin, faisant la chasse aux corsaires barbaresques. À son retour à Rome, il trouve, auprès d'une jeune fille qu'il devait épouser, la place prise par un rival qui a profité de son absence. Un si grand malheur appelle un remède héroïque. Della Valle jure de visiter, en pèlerin, le tombeau du

Christ. Mais s'il n'est chemin, dit le proverbe, qui ne mène à Rome, il n'est si long détour qui ne conduise à Jérusalem. Della Valle devait le prouver. Il s'embarque en 1614 à Venise, passe treize mois à Constantinople, gagne par mer Alexandrie, puis le Caire, et se joint à une caravane qui le mène enfin à Jérusalem. Mais, chemin faisant, della Valle avait sans doute pris goût à la vie de voyage, car il visite successivement Bagdad, Damas, Alep, et pousse même une pointe jusqu'aux ruines de Babylone. Il faut croire que della Valle avait été marqué comme une victime facile, car, à son retour, il tombe amoureux d'une jeune chrétienne de Mardin, d'une merveilleuse beauté, et il l'épouse. On pourrait penser que voilà fixée la destinée de cet infatigable voyageur. Il n'en est rien. Della Valle trouve moyen d'accompagner le shah dans sa guerre contre les Turcs et de parcourir pendant quatre années consécutives les provinces de l'Iran. Il quitte Ispahan en 1621, perd sa femme au mois de décembre de la même année, la fait embaumer et se fait suivre de son cercueil pendant quatre autres années, qu'il consacre à explorer Ormuz, les côtes occidentales de l'Inde, le golfe Persique, Alep et la Syrie, pour débarquer enfin à Naples en 1626.

Les pays que visita ce singulier original, poussé par un entraînement vraiment extraordinaire, sont par lui décrits en style alerte, gai, naturel, avec une certaine fidélité même. Mais il inaugure la pléiade des voyageurs amateurs, des curieux et des marchands. Il est le premier de cette féconde race de touristes qui encombrent, tous les ans, la littérature géographique de nombreux volumes, où le savant ne trouve guère à glaner que de maigres renseignements.

Tavernier est un curieux insatiable. À vingt-deux ans, il a parcouru la France, l'Angleterre, les Pays-Bas, l'Allemagne, la Suisse, la Pologne, la Hongrie et l'Italie. Puis, quand l'Europe n'offre plus un aliment suffisant à sa curiosité, il part pour Constantinople, où il s'arrête un an, et gagne la Perse, où l'occasion et

Quelque diable, aussi, le poussant,

il se met à acheter des tapis, des tissus, des pierres précieuses et ces mille bibelots, pour lesquels la curiosité allait se passionner et qu'elle devait payer des sommes fabuleuses. Le bénéfice que Tavernier tira de sa cargaison l'engage à recommencer son voyage. Mais, en homme sage et prudent, avant de se mettre en route, il apprit chez un joaillier l'art de connaître les pierres précieuses. Pendant quatre voyages successifs, de 1638 à 1663, il parcourut la Perse, le Mogol, les Indes, jusqu'à la frontière de Chine, et les îles de la Sonde. Aveuglé par l'immense fortune que son trafic lui avait procurée, Tavernier voulut jouer au grand seigneur et se vit bientôt à la veille de la ruine. Il espérait la conjurer en envoyant un de ses neveux en Orient avec une pacotille considérable ; mais elle fut au contraire consommée par ce jeune homme, qui, jugeant à propos de s'approprier le dépôt qui lui avait été confié, s'établit à Ispahan.

Tavernier, qui était instruit, a recueilli nombre d'observations intéressantes sur l'histoire, les productions, les mœurs, les usages des pays qu'il a visités. Sa relation a certainement contribué à donner à ses contemporains une idée beaucoup plus juste que celle qu'ils se faisaient des contrées de l'Orient.

Au reste c'est de ce côté que, pendant le règne de Louis XIV, se dirigent tous les voyageurs, quel que soit le but qu'ils se pro-

posent. L'Afrique est entièrement délaissée, et si l'Amérique est le théâtre d'une véritable exploration, elle se fait sans l'aide du gouvernement.

Pendant que Tavernier accomplissait ses dernières et lointaines excursions, un archéologue distingué, Jean de Thévenot, neveu de Melchisédec Thévenot, l'érudit à qui l'on doit la publication d'une intéressante série de voyages, parcourait l'Europe d'abord, puis Malte, Constantinople, l'Égypte, Tunis et l'Italie. Il rapportait, en 1661, une importante collection de médailles, d'inscriptions de monuments, aujourd'hui d'un si puissant secours pour l'historien et le philologue. En 1664, il partait de nouveau pour le Levant, visitait la Perse, Bassorah, Surate et l'Inde, où il vit Masulipatam, Berampour, Aurengabad et Golconde. Mais les fatigues qu'il avait éprouvées l'empêchèrent de regagner l'Europe, et il mourut dans l'Arménie en 1667. Le succès de ses relations, bien mérité par le soin et l'exactitude d'un voyageur dont la science en histoire, en géographie, en mathématiques, dépassait, de beaucoup, le niveau moyen de ses contemporains, fut considérable.

Il nous faut maintenant parler de l'aimable Bernier, le « joli philosophe », ainsi qu'il était appelé dans son cercle galant. Là, se rencontraient Ninon et La Fontaine, madame de la Sablière, Saint-Évremont et Chapelle, sans compter tant d'autres bons et gais esprits, réfractaires à la solennité gourmée qui pesait alors sur l'entourage de Louis XIV. Bernier ne pouvait échapper à la mode des voyages. Après avoir vu sommairement la Syrie et l'Égypte, il résida douze ans dans l'Inde, où ses connaissances spéciales en médecine lui concilièrent la faveur du grand Aureng-

Zeb et lui permirent de voir, en détail et avec fruit, un empire alors dans tout l'épanouissement de sa prospérité.

Au sud de l'Indoustan, Ceylan réservait plus d'une surprise à ses explorateurs. Robert Knox, fait prisonnier par les indigènes, dut à cette triste circonstance de résider longtemps dans le pays et de recueillir, sur les immenses forêts et les peuples sauvages de Ceylan, les premiers documents authentiques. Les Hollandais, par une jalousie commerciale dont ils ne furent pas les seuls à donner l'exemple, avaient jusqu'alors tenu secrets les renseignements qu'ils s'étaient procurés sur une île dont ils cherchaient à faire une colonie.

Encore un négociant, Jean Chardin, fils d'un riche joaillier de Paris, qui, jaloux des succès de Tavernier, veut, comme lui, faire fortune dans le commerce des diamants. Les pays qui les attirent, ces marchands, ce sont ceux dont la renommée de richesse et de prospérité est devenue proverbiale ; ce sont la Perse et l'Inde, aux riches costumes étincelants de pierreries et d'or, aux mines de diamants d'une grosseur fabuleuse. Le moment est bien choisi pour visiter ces pays. Grâce aux empereurs Mogols, la civilisation et l'art se sont développés ; les mosquées, les palais, les temples se sont élevés, des villes ont surgi tout d'un coup. Leur goût, — ce goût si étrange, si nettement caractérisé, si différent du nôtre, — éclate dans la construction des édifices gigantesques, tout aussi bien que dans la bijouterie et l'orfévrerie, dans la fabrication de ces riens coûteux pour lesquels l'Orient commençait à se passionner. En habile homme, Chardin prend un associé, aussi connaisseur que lui-même. Il ne fait d'abord que traverser rapidement la Perse pour gagner Ormuz et s'embarquer pour les Indes. L'année suivante, il est de retour à Ispahan et s'empresse d'apprendre la

langue du pays, afin de traiter les affaires directement et sans intermédiaire. Il a le bonheur de plaire au shah Abbas II. Dès lors sa fortune est faite, car il est à la fois de bon ton et d'un courtisan avisé d'avoir le même fournisseur que son souverain. Mais Chardin eut un autre mérite que celui de faire fortune. Il sut recueillir sur le gouvernement de la Perse, les mœurs, les croyances, les usages, les villes, la population de ce pays, une masse considérable de renseignements qui ont fait de son récit, jusqu'à nos jours, le vade-mecum du voyageur. Ce guide est d'autant plus précieux que Chardin avait eu soin d'engager à Constantinople un habile dessinateur du nom de Grelot, par lequel furent reproduits les monuments, les cités, les scènes, les costumes, les cérémonies qui peignent si bien ce que Charron appelait « le tous les jours d'un peuple. »

Quand Chardin revint en France, en 1670, la révocation de l'édit de Nantes avait chassé de leur patrie, à la suite de persécutions barbares, une foule d'artisans, qui allèrent enrichir l'étranger de nos arts et de notre industrie. Chardin, protestant, comprit très-bien que sa religion l'empêcherait d'arriver ce à ce qu'on appelle honneurs et avancement. » Comme, suivant son expression, « on n'est pas libre de croire ce qu'on veut, » il résolut de retourner aux Indes, « où, sans être pressé de changer de religion, » il ne pouvait manquer d'atteindre une position honorable. Ainsi donc, la liberté de conscience était alors plus grande en Perse qu'en France. Cette assertion, de la part d'un homme qui a fait la comparaison, est peu flatteuse pour le petit-fils de Henri IV.

Mais, cette fois, Chardin ne suivit pas la même route. Il passa par Smyrne, par Constantinople, et de là, traversant la mer Noire, il débarqua en Crimée sous un costume religieux. En pas-

sant à travers la région du Caucase, il eut l'occasion d'étudier les Abkases et les Circassiens. Il pénétra ensuite dans la Mingrélie, où il fut dépouillé d'une partie des bijoux qu'il rapportait d'Europe, de ses effets et de ses papiers. Lui-même ne put échapper que grâce au dévouement des théatins, chez lesquels il avait reçu l'hospitalité. Ce ne fut cependant que pour tomber entre les mains des Turcs, qui le rançonnèrent à leur tour. Il arriva, après d'autres mésaventures, à Tiflis, le 17 décembre 1672. Comme la Géorgie était alors gouvernée par un prince tributaire du shah de Perse, il lui fut facile de gagner Erivan, Tauris, et enfin Ispahan.

Après un séjour de quatre années en Perse et un dernier voyage dans l'Inde, pendant lequel il réalisa une fortune considérable, Chardin revint en Europe et se fixa en Angleterre, car sa patrie lui était interdite pour cause de religion.

Le journal de son voyage forme un ouvrage considérable, dans lequel tout ce qui a trait à la Perse est particulièrement développé. Son long séjour dans le pays et sa fréquentation des premiers personnages de l'État lui permirent de réunir des documents nombreux et authentiques. Aussi peut-on dire que la Perse était mieux connue au XVII siècle qu'elle ne le fut cent ans plus tard.

Les contrées que Chardin venait de visiter furent revues quelques années après par un peintre hollandais, Corneille de Bruyn, ou Le Brun. Ce qui fait le prix de son ouvrage, c'est la beauté et l'exactitude des dessins qui l'accompagnent, car, pour le texte, on n'y trouve rien qu'on ne connût auparavant, si ce n'est cependant sur les Samoyèdes, qu'il fut le premier à visiter.

Il nous faut parler maintenant du Westphalien Kæmpfer, presque naturalisé Suédois par le long séjour qu'il avait fait dans

les pays scandinaves. Il y refusa la brillante position qu'on lui offrait, pour accompagner, comme secrétaire, un ambassadeur qui se rendait à Moscou. Il put ainsi voir les principales cités de la Russie, pays alors à peine entré dans la voie de la civilisation occidentale ; puis il gagna la Perse, où il abandonna l'ambassadeur Fabricius, afin de s'engager au service de la Compagnie hollandaise des Indes et de continuer ses voyages. C'est ainsi qu'il vit tout d'abord Persépolis, Schiraz, Ormuz sur le golfe Persique, où il fut gravement malade et où il s'embarqua, en 1688, pour les Indes orientales. L'Arabie heureuse, l'Inde, la côte de Malabar, Ceylan, Java, Sumatra et le Japon, tels sont les pays qu'il visita plus tard. Le but de ces voyages était exclusivement scientifique. Médecin, mais adonné spécialement aux études d'histoire naturelle, Kæmpfer récolta, décrivit, dessina ou dessécha un nombre considérable de plantes alors inconnues en Europe, donna, sur leur emploi pharmaceutique ou industriel, des renseignements nouveaux, et recueillit un immense herbier, aujourd'hui conservé avec la plupart de ses manuscrits au British museum de Londres. Mais la partie la plus intéressante de sa relation, aujourd'hui bien vieillie, bien incomplète, depuis que le pays est ouvert à nos savants, a longtemps été celle qui est relative au Japon. Il avait su se procurer les livres traitant de l'histoire, de la littérature et des sciences du pays, quand il n'avait pu tirer de certains personnages, auprès desquels il avait su se faire bien venir, des renseignements qu'on n'était pas dans l'habitude de communiquer aux étrangers.

En somme, si tous les voyageurs dont nous venons de parler ne sont pas à proprement parler des découvreurs, s'ils n'explorent pas des pays inconnus avant eux, ils ont tous, à degrés inégaux et suivant leurs aptitudes ou leurs études, le mérite d'avoir

mieux fait connaître les contrées qu'ils visitèrent. En outre, ils ont su reléguer dans le domaine des fables bien des récits que d'autres, moins éclairés, avaient acceptés naïvement, et qui étaient depuis lors si bien passés dans le domaine public que personne ne songeait à les contester.

Grâce à eux, l'histoire de l'Orient était un peu connue ; on commençait à soupçonner les migrations des peuples, et à se rendre compte des révolutions de ces grands empires dont l'existence avait été si longtemps problématique.

Deuxième partie · Chapitre VI · I

Guillaume Dampier ou un roi de la mer au XVII siècle.

Né en 1612, à East Toker, Guillaume Dampier se trouva dès l'enfance livré à lui-même par la mort de ses parents. Sans grand goût pour l'étude, il aimait mieux courir les bois et batailler contre ses camarades que rester tranquille sur les bancs de l'école. Aussi fut-il de bonne heure embarqué comme mousse sur des bâtiments de commerce. Après un voyage à Terre-Neuve et une campagne dans les Indes orientales, il s'engagea dans la marine militaire, et, blessé dans un combat, il revint se faire soigner à Greenwich. Libre de préjugés, Dampier oublia son engagement en sortant de l'hôpital militaire, et partit pour la Jamaïque en qualité de gérant d'une plantation. Il ne lui fallut pas longtemps pour s'apercevoir que ce métier ne pouvait lui plaire. Aussi, il abandonna ses nègres au bout de six mois, et s'embarqua pour la baie de Campêche, où il travailla pendant trois ans à récolter des bois de teinture.

Au bout de ce temps, on le retrouve à Londres ; mais les lois, et les agents chargés de les faire respecter, le gênent. Il regagne la Jamaïque, où il ne tarde pas à se mettre en rapport avec ces fameux boucaniers et flibustiers qui firent, à cette époque, tant de mal aux Espagnols.

Établis dans l'île de la Tortue, sur la côte de Saint-Dominique, ces aventuriers, Anglais ou Français, avaient juré une haine implacable à l'Espagne. Leurs ravages ne se bornèrent pas au seul golfe du Mexique ; ils traversèrent l'isthme de Panama et dévastèrent les côtes de l'océan Pacifique, depuis le détroit de Magellan jusqu'à la Californie. La terreur exagérait encore les exploits de ces flibustiers, qui tenaient, cependant, du merveilleux.

C'est parmi ces aventuriers, alors commandés par Harris, Sawkins et Shays, que Dampier s'engagea. En 1680, nous le voyons dans le Darien. Il y pille Santa-Maria, essaie vainement de surprendre Panama, et capture avec ses camarades, montés sur de mauvais canots volés aux Indiens, huit navires bien armés, qui étaient au mouillage, non loin de la ville. En cette circonstance, les pertes des flibustiers ont été si considérables dans le combat, et le butin si maigre, qu'ils se séparent. Les uns regagnent le golfe du Mexique, les autres s'établissent à l'île Juan-Fernandez, d'où ils ne tardent pas à attaquer Arica. Mais ils furent, cette fois encore, si maltraités, qu'une nouvelle scission se produisit, et que Dampier dut gagner la Virginie, où son capitaine espérait faire quelques recrues. Là, le capitaine Cook armait un navire, avec l'intention de pénétrer dans l'océan Pacifique par le détroit de Magellan. Dampier est du voyage. On commence par faire la course sur la côte d'Afrique, aux îles du cap Vert, à Sierra-Leone, dans la rivière Scherborough, car c'est la route que

suivent habituellement les bâtiments à destination de l'Amérique du Sud. Par 36° de latitude méridionale, Dampier, qui note sur son journal tous les faits intéressants, remarque que la mer est devenue blanche ou plutôt pâle, sans pouvoir s'en expliquer la raison. S'il eût fait usage du microscope, il s'en serait facilement rendu compte. Les îles Sébaldines sont passées sans incident, le détroit de Lemaire est traversé, le cap Horn est doublé le 6 février 1684, et, dès qu'il a pu échapper aux tempêtes qui assaillent ordinairement les navires entrant dans le Pacifique, le capitaine Cook gagne l'île Juan-Fernandez, où il espère se ravitailler. Dampier se demandait s'il allait y retrouver un Indien du Nicaragua, qui y avait été laissé, en 1680, par le capitaine Sharp. « Cet Indien avait demeuré seul plus de trois ans dans l'île. Il était dans les bois à la chasse des chèvres, lorsque le capitaine anglais avait fait rembarquer ses gens, et l'on avait mis à la voile sans s'apercevoir de son absence. Il n'avait que son fusil et son couteau, avec une petite corne de poudre et un peu de plomb. Après avoir consommé son plomb et sa poudre, il avait trouvé le moyen de scier, avec son couteau, le canon de son fusil en petits morceaux et d'en faire des harpons, des lances, des hameçons et un long couteau. Avec ces instruments, il eut toutes les provisions que l'île produit : chèvres et poissons. À un demi-mille de la mer, il avait une petite hutte revêtue de peaux de chèvres. Il ne lui était pas resté d'habit ; une simple peau servait à lui couvrir les reins. »

Si nous nous sommes arrêté, quelque peu sur cet ermite forcé, c'est qu'il a servi de type à Daniel de Foe pour son Robinson Crusoe, ce roman qui a fait les délices de tous les enfants.

Nous ne raconterons pas ici par le menu toutes les expéditions auxquelles participa Dampier. Il nous suffira de dire qu'il visita, dans cette campagne, les îles Gallapagos. Voyant la plupart de ses entreprises échouer, le capitaine Swan, sur le bord duquel Dampier servait en 1686, gagna les Indes orientales, où les Espagnols se tenaient moins sur leurs gardes, et où il comptait s'emparer du galion de Manille. Mais nos aventuriers arrivèrent à Guaham, n'ayant plus que trois jours de vivres. Les matelots avaient concerté de manger successivement, si la route se prolongeait, tous ceux qui s'étaient déclarés pour le voyage, et de commencer par le capitaine, qui en avait fait la proposition. Dampier aurait eu son tour après lui. « De là vient, dit-il assez plaisamment, qu'après avoir mouillé à Guaham, Swan lui dit en l'embrassant : « Ah ! Dampier, vous leur auriez fait faire un bien mauvais repas ! » Il avait raison, ajoute-t-il, « car j'étais aussi maigre et décharné qu'il était gras et dodu. » Mindanao, Manille, certaines côtes de la Chine, les Moluques, la Nouvelle-Hollande et les îles Nicobar, tels furent les points visités et pillés par Dampier en cette campagne. Dans ce dernier archipel, il se sépara de ses compagnons et fut recueilli à demi mort sur la côte de Sumatra.

Pendant cette campagne, Dampier avait découvert plusieurs îles jusqu'alors inconnues, et notamment le groupe des Baschi. En véritable aventurier qu'il était, aussitôt rétabli, il parcourut tout le sud de l'Asie, Malacca, le Tonkin, Madras et Bencoulen, où il s'engagea comme artilleur au service de l'Angleterre. Cinq mois après, il désertait et rentrait à Londres. Le récit de ses aventures et de ses courses lui attira un certain nombre de sympathies parmi la haute société, et il fut présenté au comte d'Oxford, lord de l'Amirauté. Il ne tarda pas à recevoir le commandement du vaisseau le Roebuck, pour tenter un voyage de découverte dans

les mers qu'il avait déjà explorées. Il quitta l'Angleterre, le 14 janvier 1699, avec le projet de passer par le détroit de Magellan, ou de faire le tour de la Terre de Feu, pour commencer ses découvertes par les côtes du Pacifique, qui avaient reçu jusque-là le moins grand nombre de visiteurs. Après avoir passé l'équateur, le 10 mars, il fit voile pour le Brésil, où il se ravitailla. Loin de pouvoir redescendre la côte de la Patagonie, il se trouva alors rejeté par les vents à seize lieues dans le sud du cap de Bonne-Espérance, d'où il fit voile par l'E.-S.-E vers la Nouvelle-Hollande. Cette longue traversée ne fut signalée par aucun incident. Le 1 août, Dampier aperçut la terre et chercha aussitôt un havre pour y débarquer. Cinq jours plus tard, il abordait dans la baie des Chiens marins, sur la côte occidentale de l'Australie ; mais il ne trouva qu'une terre stérile, où il ne rencontra ni eau ni végétation. Jusqu'au 31 août, il longea ce littoral sans découvrir ce qu'il cherchait. Dans une descente, il eut une légère escarmouche avec quelques habitants, qui semblaient extrêmement clair-semés dans le pays. Leur chef était un jeune homme de taille médiocre, mais vif et alerte ; ses yeux étaient entourés d'un seul cercle de peinture blanche, et une raie de la même couleur lui descendait depuis le haut du front jusqu'au bout du nez ; sa poitrine et ses bras étaient également zébrés de blanc. Quant à ses compagnons, ils avaient la peau noire, le regard féroce, les cheveux crépus, la taille haute et déliée.

Depuis cinq semaines qu'il rangeait de près la terre, Dampier n'avait trouvé ni eau ni vivres ; cependant, il ne voulait pas lâcher prise et entendait continuer à remonter la côte vers le nord. Toutefois, les bas-fonds qu'il rencontra sans cesse, la mousson du nord-ouest qui allait arriver, le forcèrent à renoncer à son entreprise, après avoir découvert plus de trois cents lieues du

continent austral. Il se dirigea ensuite vers Timor, où il comptait reposer et refaire son équipage épuisé par ce long voyage. Mais il connaissait peu ces parages, et ses cartes étaient tout à fait insuffisantes. Il fut donc obligé d'en opérer la reconnaissance, comme si les Hollandais n'y fussent pas établis depuis longtemps. C'est ainsi qu'il découvrit, entre Timor et Anamabao, un passage à l'endroit où sa carte n'indiquait qu'une baie. L'arrivée de Dampier dans un port qu'eux seuls connaissaient, surprit et mécontenta gravement les Hollandais. Ils se figurèrent que les Anglais n'avaient pu y parvenir qu'au moyen de cartes prises sur un vaisseau de leur nation. Cependant, ils finirent par revenir de leur frayeur et les accueillirent avec bienveillance.

Bien que les préludes de la mousson se fissent sentir, Dampier reprit la mer et se dirigea vers la côte septentrionale de la Nouvelle-Guinée, qu'il atteignit, le 4 février 1700, près du cap Maho des Hollandais. Parmi les choses qui le frappèrent, Dampier cite la prodigieuse quantité d'une espèce de pigeons, des chauves-souris d'une taille extraordinaire, et des pétoncles, sorte de coquillage, dont l'écaille vide ne pesait pas moins de 258 livres. Le 7 février, il approche de l'île du Roi-Guillaume et court dans l'est, où il ne tarde pas à voir le cap de Bonne-Espérance de Schouten et l'île qui a reçu le nom de ce navigateur. Le 24, l'équipage fut témoin d'un spectacle singulier : « Deux poissons, qui accompagnaient le vaisseau depuis cinq ou six jours, aperçurent un gros serpent marin et se mirent à le poursuivre. Ils étaient à peu près de la figure et de la grandeur des maquereaux, mais de couleur jaune et verdâtre. Le serpent, qui les fuyait d'une grande vitesse, portait la tête hors de l'eau, et l'un des poissons s'efforçait de lui saisir la queue. Aussitôt qu'il se retournait, le premier poisson demeurait en arrière et l'autre prenait sa place. Ils le tinrent

longtemps en haleine, toujours attentif à se défendre en fuyant, jusqu'à ce qu'on les perdît de vue. »

Le 25, Dampier donna le nom de Saint-Mathias à une île montagneuse, longue d'une dizaine de lieues, située au-dessus et à l'est des îles de l'Amirauté. Sept ou huit lieues plus loin, il découvrit une autre île, laquelle reçut le nom de l'Orageuse, à cause de violents tourbillons qui empêchèrent d'y aborder. Dampier se croyait alors près de la côte de la Nouvelle-Guinée, tandis qu'il longeait celle de la Nouvelle-Irlande. Il tenta d'y descendre ; mais il était environné de pirogues portant plus de deux cents naturels, et le rivage était couvert d'une foule nombreuse. Voyant qu'il serait imprudent d'envoyer à terre une chaloupe, Dampier fit virer de bord. À peine cet ordre était-il donné, que le navire fut criblé de pierres, que les indigènes lançaient avec une machine dont il ne put découvrir la forme, mais qui fit donner à cet endroit le nom de baie des Frondeurs. Un seul coup de canon les frappa de stupeur et mit fin aux hostilités. Un peu plus loin, à quelque distance du rivage de la Nouvelle-Irlande, ce sont les îles Denis et Saint-Jean que les Anglais découvrent. Le premier, Dampier, passe par le détroit qui sépare la Nouvelle-Irlande de la Nouvelle-Bretagne, reconnaît les îles Volcan, de la Couronne, G. Rook, Long-Rich et l'île Brûlante.

Après cette longue croisière signalée par des découvertes importantes, Dampier reprit la route de l'ouest, regagna l'île Missory, et atteignit enfin l'île de Ceram, l'une des Moluques, où il fit une assez longue relâche. Il se rendit ensuite à Bornéo, passa par le détroit de Macassar et atterrit à Batavia, dans l'île de Java, le 23 juin. Il y resta jusqu'au 17 octobre, et fit route pour l'Europe. En arrivant à l'île de l'Ascension, le 23 février 1701, son navire

avait une voie d'eau si considérable qu'il fut impossible de la boucher. On dut échouer le bâtiment et transborder à terre l'équipage et le chargement. Par bonheur, l'eau ne manquait pas, non plus que les tortues, les chèvres et les écrevisses de terre. On était donc assuré de ne pas mourir de faim, jusqu'au jour où un navire relâcherait dans l'île et rapatrierait les naufragés. Ce moment ne se fit pas attendre, car, le 2 avril, un bâtiment anglais les prenait à son bord et les ramenait en Angleterre. Nous aurons encore occasion de parler de Dampier, à propos des voyages de Wood Rodgers.

Deuxième partie · Chapitre VI · II

Hudson et Baffin. — Champlain et La Sale. — Les Anglais sur la côte de l'Atlantique. — Les Espagnols dans l'Amérique du Sud. — Résumé des connaissances acquises à la fin du XVII siècle. — La mesure du degré terrestre. — Progrès de la cartographie. — Inauguration de la géographie mathématique.

Si les tentatives pour trouver un passage par le nord-ouest avaient été abandonnées depuis une vingtaine d'années par l'Angleterre, on n'avait cependant pas renoncé à chercher, par cette voie, un passage qu'on ne devait découvrir que de nos jours, et encore pour constater son impraticabilité absolue. Un habile marin, Henri Hudson, dont Ellis a dit « que jamais personne n'entendit mieux le métier de la mer, que son courage était à l'épreuve de tous les événements et que son application fut infatigable, » conclut un traité avec une compagnie de marchands pour chercher le passage par le nord-ouest. Le 1 mai 1607, parti

de Gravesend avec une simple barque, le Hopewell, et douze hommes d'équipage, il atteignit, le 13 juin, la côte orientale du Groenland par 73°, et lui donna un nom qui répondait à ses espérances en l'appelant cap Tiens-Bon (hold with hope). Le temps était plus beau et moins froid que dix degrés plus bas. Le 27 juin, Hudson avait remonté de cinq degrés dans le nord, mais le 2 juillet, par un de ces brusques revirements si fréquents dans ces contrées, le froid devint rigoureux. Cependant, la mer restait libre, l'air était calme, des bois flottés dérivaient en grande quantité. Le l4 du même mois, par 33° 23', le contremaître et le bosseman du navire descendirent sur une terre qui formait la partie septentrionale du Spitzberg. Des traces de bœufs musqués et de renards, une grande abondance d'oiseaux aquatiques, deux ruisseaux d'eau douce, et chaude dans l'un des deux, prouvèrent à nos navigateurs que la vie était possible, sous ces latitudes extrêmes, à cette période de l'année. Hudson, qui n'avait pas tardé à reprendre la mer, se vit arrêté à la hauteur du 82 degré, par une épaisse banquise, qu'il s'efforça, mais vainement, de percer ou de tourner. Il dut rentrer en Angleterre, où il arriva le 15 septembre, après avoir découvert une île qui est vraisemblablement celle de Jean Mayen. La route suivie dans ce premier voyage n'ayant pu donner issue vers le nord, Hudson en tenta une autre. En effet, il partit le 21 avril de l'année suivante, et s'avança entre le Spitzberg et la Nouvelle-Zemble ; mais il dut se contenter de suivre, pendant un certain temps, le rivage de cette grande terre, sans pouvoir s'élever autant qu'il l'aurait voulu. L'échec de cette seconde tentative était plus complet que celui de la campagne de 1607. Aussi la Compagnie anglaise qui avait fait les frais de ces deux tentatives se refusa-t-elle à recommencer. C'est sans doute

ce motif qui détermina Hudson à prendre du service en Hollande.

La Compagnie d'Amsterdam lui remit, en 1609, le commandement d'un navire, avec lequel il partit du Texel au commencement de l'année. Après avoir doublé le cap Nord, il s'avança le long des côtes de la Nouvelle-Zemble ; mais son équipage, composé d'Anglais et de Hollandais, qui avaient fait les campagnes des Indes orientales, fut bientôt rebuté par le froid et les glaces. Hudson se vit forcé de changer de route et de proposer à ses matelots en pleine révolte de chercher le passage, soit par le détroit de Davis, soit par les côtes de la Virginie, où devait se trouver une issue, suivant les informations du capitaine Smith, qui avait fréquenté ces côtes. Le choix de cet équipage, peu soumis à la discipline, ne pouvait être douteux. Hudson, pour ne pas compromettre entièrement les dépenses de la Compagnie d'Amsterdam, dut gagner les îles Féroë, descendre vers le sud jusqu'au 44 parallèle, et chercher, sur la côte d'Amérique, le détroit dont on lui avait certifié l'existence. Le 18 juillet, il débarqua sur le continent afin de remplacer son mât de misaine brisé pendant une tempête ; il en profita pour échanger des pelleteries avec les indigènes. Mais ses matelots indisciplinés, ayant soulevé par leurs exactions les pauvres sauvages si paisibles, le contraignirent à remettre à la voile. Il continua de suivre la côte jusqu'au 3 août, et prit terre une seconde fois. Par 40°30', il découvrit une grande baie, qu'il remonta pendant plus de cinquante lieues en canot. Cependant, les provisions commençaient à manquer, et il n'était pas possible de s'en procurer à terre. L'équipage, qui semble avoir, durant toute cette campagne, imposé ses volontés à son capitaine, s'assembla, les uns proposant d'hiverner à Terre-Neuve pour reprendre l'année suivante la recherche du passage, les

autres voulant gagner l'Irlande. On s'arrêta à ce dernier parti ; mais, lorsqu'on approcha des côtes de la Grande-Bretagne, la terre exerça un si puissant attrait sur ses hommes qu'Hudson fut obligé de relâcher, le 7 novembre, à Darmouth.

L'année suivante, 1610, malgré tous les ennuis qu'il avait supportés. Hudson essaya de renouer avec la Compagnie hollandaise. Mais le prix qu'elle mit à son concours le fit bientôt renoncer à son projet et l'engagea à en passer par les exigences de la Compagnie anglaise. Celle-ci imposa à Hudson la condition d'embarquer, plutôt comme assistant que comme second, un marin habile, appelé Coleburne, dans lequel elle avait toute confiance. On comprend combien une telle exigence était blessante pour Hudson. Aussi, ce dernier profita-t-il de la première occasion pour se débarrasser du surveillant qui lui avait été imposé. Il n'était pas encore sorti de la Tamise, qu'il renvoyait à terre Coleburne, avec une lettre pour la Compagnie, dans laquelle il s'efforçait de pallier et de justifier ce procédé au moins étrange.

Dans les derniers jours de mai, alors que le navire venait de relâcher dans un des ports de l'Islande, l'équipage forma, au sujet de Coleburne, un premier complot sans peine réprimé, et lorsqu'il quitta cette île, le 1 juin, Hudson avait rétabli son autorité. Après avoir passé le détroit de Frobisher, Hudson reconnut la terre de Désolation de Davis, donna dans le détroit qui a reçu son nom et ne tarda pas à s'enfoncer dans une large baie, dont il visita toute la côte occidentale jusqu'au commencement de septembre. À cette époque, un des bas officiers, ne cessant d'exciter la révolte contre son chef, fut démonté, mais cette mesure de justice ne fit qu'exciter les matelots. Dans les premiers jours de novembre. Hudson, arrivé au fond de la baie, chercha un endroit

propre à y hiverner, et, l'ayant bientôt trouvé, il fit mettre le navire à sec. Une pareille résolution se conçoit difficilement. D'une part, Hudson n'avait quitté l'Angleterre qu'avec six mois de vivres, déjà bien largement entamés, et il ne fallait guère songer, vu la stérilité du pays, à s'y procurer un supplément de nourriture ; d'autre part, l'équipage avait donné de si nombreux signes de mutinerie qu'il ne pouvait guère compter sur sa discipline et sa bonne volonté. Toutefois, bien que les Anglais aient dû souvent se contenter d'une maigre ration, ils ne passèrent pas un hiver trop pénible, grâce à de nombreux arrivages d'oiseaux. Mais, dès que le printemps fût revenu et que le navire fut paré pour reprendre la route d'Angleterre, Hudson comprit que son sort était décidé. Il prit donc ses dispositions en conséquence, distribua à chacun sa part de biscuit, paya la solde et attendit les événements. Ce ne fut pas long. Les conjurés se saisirent de leur capitaine, de son fils, d'un volontaire, du charpentier et de cinq matelots, les embarquèrent dans une chaloupe, sans armes, sans provisions, sans instruments, et les abandonnèrent à la merci de l'Océan. Les coupables regagnèrent l'Angleterre, non pas tous cependant, car deux furent tués dans une rencontre avec les Indiens, un autre mourut de maladie et les autres furent gravement éprouvés par la famine. Au reste, aucune poursuite ne fut commencée contre eux. Seulement, en 1674, la Compagnie procura un emploi, à bord d'un navire, au fils de Henri Hudson, « disparu dans la découverte du nord-ouest », qui était absolument sans fortune.

Les expéditions d'Hudson furent suivies de celles de Button et de Gibbons, à qui l'on doit, à défaut de nouvelles découvertes, de sérieuses observations sur les marées, sur les variations du temps et de la température et sur nombre de phénomènes naturels.

En 1615, la Compagnie anglaise confia à Byleth, qui avait pris part aux derniers voyages, le commandement d'un bâtiment de 50 tonneaux. Son nom, la Découverte, était de bon augure. Il emportait, comme pilote, le fameux Guillaume Baffin, dont la renommée a éclipsé celle de son capitaine. Partis d'Angleterre le 13 avril, les explorateurs anglais reconnurent le cap Farewell dès le 6 mai, passèrent de l'île Désolation aux îles des Sauvages, où ils rencontrèrent un grand nombre de naturels, et remontèrent dans le nord-ouest jusqu'à 64°. Le 10 juillet, la terre était à tribord et la marée venait du nord ; ils en conçurent un tel espoir pour l'existence du passage cherché, qu'ils donnèrent au cap découvert en cet endroit le nom de Confort. C'était vraisemblablement le cap Walsingham, car ils constatèrent, après l'avoir doublé, que la terre tournait au nord-est et à l'est. C'est à l'entrée du détroit de Davis que s'arrêtèrent leurs découvertes pendant cette année. Ils étaient de retour à Plymouth le 9 septembre, sans avoir perdu un seul homme.

Si grandes étaient les espérances conçues par Byleth et par Baffin. qu'ils obtinrent de reprendre la mer sur le même bâtiment l'année suivante. Le 14 mai 1616, après une navigation qui n'eut rien de remarquable, les deux capitaines pénétrèrent dans le détroit de Davis, reconnurent le cap Espérance de Sanderson, point extrême atteint autrefois par Davis, et remontèrent jusqu'à 72° 40, à l'île des Femmes, ainsi nommée parce qu'on y rencontra quelques Esquimaudes. Le 12 juin, Byleth et Baffin furent forcés par les glaces d'entrer dans une baie de la côte. Des Esquimaux leur apportèrent beaucoup de cornes, sans doute des défenses de morses, ou des cornes de bœufs musqués ; ce qui fit appeler cette entrée Horn sound (détroit des cornes). Après une station de quelques jours en cet endroit, il fut possible de re-

prendre la mer. À partir de 75° 40, on rencontra une immense étendue d'eau libre de glaces, et l'on pénétra, sans grands dangers, jusqu'au delà du 78 degré de latitude, à l'entrée du détroit qui prolongeait au nord l'immense baie qu'on venait de parcourir, et qui reçut le nom de Baffin. Faisant alors route à l'ouest, puis au sud-ouest, Byleth et Baffin découvrirent les îles Carey, le détroit de Jones, l'île Cobourg et le détroit de Lancastre. Enfin, ils descendirent toute la rive occidentale de la baie de Baffin jusqu'à la terre de Cumberland. Désespérant alors de pouvoir pousser plus loin ses découvertes, Byleth, qui comptait dans son équipage un grand nombre de scorbutiques, se vit forcé de regagner les côtes d'Angleterre, où il débarqua à Douvres, le 30 août.

Si cette expédition se terminait encore par un échec, en ce sens qu'on n'avait pas trouvé le passage du nord-ouest, les résultats obtenus étaient cependant considérables. Byleth et Baffin avaient prodigieusement reculé les bornes des mers connues dans les parages du Groenland. Le capitaine et le pilote, comme ils l'écrivirent au directeur de la Compagnie, assuraient que la baie par eux visitée était un excellent lieu de pêche, où se jouaient des milliers de baleines, de phoques et de walrus. L'événement ne devait pas tarder à leur donner amplement raison.

Redescendons maintenant sur la côte d'Amérique, jusqu'au Canada, et voyons les événements qui s'y étaient passés depuis Jacques Cartier. Ce dernier, on se le rappelle, avait fait un essai de colonisation, qui n'avait pas produit de résultats importants. Cependant, quelques Français étaient restés dans le pays, s'y étaient mariés et avaient fait souche de colons. De temps à autre, ils recevaient quelques renforts amenés par des bâtiments pêcheurs de Dieppe ou de Saint-Malo. Mais le courant d'émigration

avait de la peine à s'établir. C'est dans ces circonstances qu'un gentilhomme nommé Samuel de Champlain, vétéran des guerres de Henri IV, et qui, pendant deux ans et demi, avait couru les Indes orientales, fut engagé par le commandeur de Chastes avec le sieur de Pontgravé, pour continuer les découvertes de Jacques Cartier et choisir les lieux les plus favorables à l'établissement de villes et de centres de population. Ce n'est pas ici le lieu de nous occuper de la façon dont Champlain entendit son rôle de colonisateur, ni de ses grands services, qui auraient pu le faire surnommer le père du Canada. Nous laisserons donc, de parti pris, tout ce côté de son rôle, et non le moins brillant, pour nous occuper seulement des découvertes qu'il réalisa dans l'intérieur du continent.

Partis de Honfleur le 15 mars 1603, les deux chefs de l'entreprise remontèrent d'abord le Saint-Laurent jusqu'au havre de Tadoussac, à quatre-vingts lieues de son embouchure. Ils reçurent un bon accueil de ces populations qui n'avaient pourtant « ni foi, ni loi, vivant sans Dieu et sans religion, comme bêtes brutes. » Laissant en ce lieu leurs navires, qui n'auraient pu s'avancer plus haut sans danger, ils gagnèrent en barque le saut Saint-Louis, où s'était arrêté Jacques Cartier, s'enfoncèrent même quelque peu dans l'intérieur et revinrent en France, où Champlain fit imprimer pour le roi une relation de ce voyage.

Henri IV résolut de continuer l'entreprise. Sur ces entrefaites, M. de Chastes étant venu à mourir, son privilége fut transmis à M. de Monts, avec le titre de vice-amiral et de gouverneur de l'Acadie. Champlain accompagna M. de Monts au Canada et passa trois ans entiers, soit à l'aider de ses conseils et de ses soins dans ses tentatives de colonisation, soit à explorer les côtes de

l'Acadie, qu'il releva jusqu'au delà du cap Cod, soit à faire des courses dans l'intérieur et à visiter les tribus sauvages qu'il importait de se concilier. En 1607, après un nouveau voyage en France pour recruter des colons, Champlain retourna de nouveau dans la Nouvelle-France et fonda, en 1608, une ville qui devait être Québec. L'année suivante fut consacrée à remonter le Saint-Laurent et à en faire l'hydrographie. Monté sur une pirogue, avec deux compagnons seulement, Champlain pénétra, avec quelques Algonquins, chez les Iroquois, et demeura vainqueur dans une grande bataille donnée sur les bords d'un lac qui a reçu son nom ; puis il redescendit la rivière Richelieu jusqu'au Saint-Laurent. En 1610, il fait une nouvelle incursion chez les Iroquois, à la tête de ses alliés les Algonquins, auxquels il a toutes les peines du monde à faire observer la discipline européenne. Pendant cette campagne, il employa des machines de guerre qui surprirent grandement les sauvages et lui assurèrent facilement la victoire. Dans l'attaque d'un village, il fit construire un cavalier de bois que deux cents hommes des plus vigoureux « portèrent devant ce village à la longueur d'une pique, il y fit montrer trois arquebusiers bien à couvert des flèches et des pierres qui pourraient leur être tirées ou lancées. » Un peu plus tard, nous le voyons explorer la rivière Ottawa et s'avancer, dans le nord du continent, jusqu'à soixante-quinze lieues de la baie d'Hudson. Après avoir fortifié Montréal, en 1615, il remonte deux fois l'Ottawa, explore le lac Huron et parvient par terre jusqu'au lac Ontario, qu'il traverse.

Il est bien difficile de faire deux parts dans la vie si occupée de Champlain. Toutes ses courses, toutes ses reconnaissances n'avaient pour but que le développement de l'œuvre à laquelle il avait consacré son existence. Ainsi détachées de ce qui fait leur intérêt, elles nous paraissent sans importance, et cependant, si la

politique coloniale de Louis XIV et de son successeur avaient été différentes, nous posséderions en Amérique une colonie qui ne le céderait assurément pas en prospérité aux États-Unis. Malgré notre abandon, le Canada a conservé un fervent amour pour la mère-patrie.

Il faut maintenant sauter une quarantaine d'années, pour arriver à Robert Cavelier de la Sale. Pendant ce temps, les établissements français ont pris quelque importance au Canada, et se sont étendus sur une grande partie du nord de l'Amérique. Nos chasseurs, nos trappeurs parcourent les bois et apportent tous les ans, avec leur chargement de fourrures, de nouvelles informations sur l'intérieur du continent. Ils sont puissamment secondés dans cette dernière tâche par les missionnaires, au premier rang desquels nous devons ranger le père Marquette, que l'étendue de ses courses sur les grands lacs et jusqu'au Mississipi désigne particulièrement à notre reconnaissance. Deux hommes méritent aussi d'être cités, pour les encouragements et les facilités qu'ils donnèrent aux explorateurs ; ce sont M. de Frontenac, le gouverneur de la Nouvelle-France, et l'intendant de justice et de police Talon. En 1678, arriva au Canada, sans but bien déterminé, un jeune homme nommé Cavelier de La Sale. « Il était né à Rouen, dit le P. Charlevoix, d'une famille aisée ; mais, ayant passé quelques années chez les jésuites, il n'avait point eu de part à l'héritage de ses parents. Il avait l'esprit cultivé, il voulait se distinguer et il se sentait assez de génie et de courage pour y réussir. En effet, il ne manqua ni de résolution pour entreprendre, ni de constance pour suivre une affaire, ni de fermeté pour se roidir contre les obstacles, ni de ressource pour réparer ses pertes ; mais il ne sut pas se faire aimer, ni ménager ceux dont il avait besoin, et, dès qu'il eut de l'autorité, il l'exerça avec dureté et avec

hauteur. Avec de tels défauts, il ne pouvait pas être heureux, aussi ne le fut-il point. »

Ce portrait du père Charlevoix nous paraît un peu poussé au noir, et il ne nous semble pas qu'il apprécie à sa juste valeur la grande découverte que nous devons à Cavelier de La Sale, découverte qui n'a sa pareille, nous ne disons pas son égale, que celle du fleuve des Amazones par Orellana, au XVI siècle, et celle du Congo par Stanley, au xix. Toujours est-il qu'à peine arrivé dans le pays, il se mit, avec une application extraordinaire, à étudier les idiomes indigènes, à fréquenter les sauvages pour se mettre au courant de leurs mœurs et de leurs habitudes. En même temps, il recueillait, auprès des trappeurs, une masse de renseignements sur la disposition des fleuves et des lacs. Il fit part de ses projets d'exploration à M. de Frontenac, qui l'encouragea et lui donna le commandement d'un fort construit au débouché du lac dans le Saint-Laurent. Sur ces entrefaites, un certain Jolyet arriva à Québec. Il apportait la nouvelle qu'avec le père Marquette et quatre autres personnes, il avait atteint un grand fleuve appelé Mississipi, coulant vers le sud. Cavelier de La Sale eut bientôt compris tout le parti qu'on pourrait tirer d'une artère de cette importance, surtout si le Mississipi avait, comme il le pensait, son embouchure dans le golfe du Mexique. Par les lacs et l'Illinois, affluent du Mississipi, il était facile de mettre en communication le Saint-Laurent avec la mer des Antilles. Quel merveilleux profit la France allait tirer de cette découverte ! La Sale expliqua le projet qu'il avait conçu au comte de Frontenac et obtint de lui des lettres de recommandation très-pressantes pour le ministre de la marine. En arrivant en France, La Sale apprit la mort de Colbert ; mais il remit à son fils, le marquis de Seignelay, qui lui avait succédé, les dépêches dont il était porteur. Ce projet,

qui paraissait reposer sur des bases sérieuses, ne pouvait que plaire à un jeune ministre. Aussi Seignelay présenta-t-il La Sale au roi, qui lui fit expédier des lettres de noblesse, lui accorda la seigneurie de Catarocouy et le gouvernement du fort qu'il avait bâti, avec le monopole du commerce dans les contrées qu'il pourrait découvrir.

La Sale avait également trouvé moyen de se faire patronner par le prince de Conti, qui lui demanda d'emmener le chevalier Tonti, fils de l'inventeur de la Tontine, auquel il s'intéressait. C'était pour La Sale une précieuse acquisition. Tonti, qui avait fait campagne en Sicile, où il avait eu la main emportée par un éclat de grenade, était un brave et habile officier, qui se montra toujours excessivement dévoué.

La Sale et Tonti s'embarquèrent à La Rochelle, le 14 juillet 1678, emmenant avec eux une trentaine d'hommes, ouvriers et soldats, et un récollet, le père Hennepin, qui les accompagna dans tous leurs voyages.

Puis, comprenant que l'exécution de son projet exigeait des ressources plus considérables que celles dont il disposait, La Sale fit construire une barque sur le lac Érié et consacra une année entière à courir le pays, visitant les Indiens, faisant un actif commerce de pelleteries, qu'il emmagasina dans son fort du Niagara, tandis que Tonti agissait de même sur d'autres points. Enfin, vers la mi-août de l'année 1679, sa barque, le Griffon, étant en état de faire voile, il s'embarqua sur le lac Érié, avec une trentaine d'hommes et trois pères récollets pour Machillimackinac. Il essuya, dans la traversée des lacs Saint-Clair et Huron, une rude tempête qui causa la désertion d'une partie de ses gens, que le chevalier Tonti lui ramena. La Sale, arrivé à Machillimackinac,

entra bientôt dans la baie Verte. Mais, pendant ce temps, ses créanciers à Québec faisaient vendre tout ce qu'il possédait, et le Griffon, qu'il avait expédié, chargé de pelleteries, au fort de Niagara, se perdait ou était pillé par les Indiens, on n'a jamais su au juste. Pour lui, bien que le départ du Griffon eût mécontenté ses compagnons, il continua sa route et atteignit la rivière Saint-Joseph, où se trouvait un campement de Miamis et où Tonti ne tarda pas à le rejoindre. Leur premier soin fut de construire un fort en cet endroit. Ils traversèrent ensuite la ligne de partage des eaux entre le bassin des grands lacs et celui du Mississipi ; puis ils gagnèrent la rivière des Illinois, affluent de gauche de ce grand fleuve. Avec sa petite troupe, sur laquelle même il ne pouvait entièrement compter, la situation de La Sale était critique, au milieu d'un pays inconnu, chez une nation puissante, les Illinois, qui, d'abord alliés de la France, avaient été prévenus et excités contre nous par les Iroquois et les Anglais, jaloux des progrès de la colonie canadienne.

Cependant, il fallait, à tout prix, s'attacher ces Indiens, qui, par leur situation, pouvaient empêcher toute communication entre La Sale et le Canada. Afin de frapper leur imagination, Cavelier de La Sale se rend à leur campement, où plus de trois mille hommes sont rassemblés. Il n'a que vingt hommes, mais il traverse fièrement leur village et s'arrête à quelque distance. Les Illinois, qui n'ont pas encore déclaré la guerre, sont surpris. Ils s'avancent vers lui et l'accablent de démonstrations pacifiques. Tant est versatile l'esprit des sauvages ! tant fait d'impression sur eux toute marque de courage ! Sans tarder, La Sale profite de leurs dispositions amicales, et bâtit, sur l'emplacement même de leur camp, un petit fort qu'il nomme Crèvecœur, par allusion aux chagrins qu'il a déjà éprouvés. Il y laisse Tonti avec tout son

monde, et pour lui, inquiet du sort du Griffon, il regagne, avec trois Français et un Indien, le fort de Catarocouy que cinq cents lieues séparent de Crèvecœur. Avant de partir, il avait détaché avec le P. Hennepin, un de ses compagnons, nommé Dacan, avec mission de remonter le Mississipi au delà de la rivière des Illinois, et, s'il était possible, jusqu'à sa source, « Ces deux voyageurs, dit le père Charlevoix, partirent du fort de Crèvecœur le 28 février, et, étant entrés dans le Mississipi, le remontèrent jusque vers le 46° de latitude nord. Là, ils furent arrêtés par une chute d'eau assez haute, qui tient toute la largeur du fleuve et à laquelle le P. Hennepin donna le nom de Saint-Antoine-de-Padoue. Ils tombèrent alors, je ne sais par quel accident, entre les mains des Sioux, qui les retinrent assez longtemps prisonniers. »

Dans son voyage de retour à Catarocouy, La Sale, ayant découvert un nouvel emplacement propre à la construction d'un fort, y appela Tonti, qui se mit aussitôt à l'œuvre, tandis qu'il continuait sa route. C'est le fort Saint-Louis. À son arrivée à Catarocouy, La Sale apprit des nouvelles qui auraient abattu un homme moins bien trempé. Non-seulement le Griffon, sur lequel il avait pour 10,000 écus de fourrures, était perdu, mais un bâtiment, qui lui apportait de France une cargaison estimée 22,000 francs, avait fait naufrage, et ses ennemis avaient répandu le bruit de sa mort. N'ayant plus rien à faire à Catarocouy, ayant prouvé par sa présence que tous les bruits répandus sur sa disparition étaient faux, il regagna le fort Crèvecœur, où il fut bien étonné de ne trouver personne.

Voici ce qui s'était passé. Tandis que le chevalier Tonti était occupé à la construction du fort Saint-Louis, la garnison du fort Crèvecœur s'était soulevée, avait pillé les magasins, en avait fait

autant au fort Miani et avait fui jusqu'à Machillimackinac. Tonti, presque seul en face des Illinois soulevés contre lui par les déprédations de ses hommes, et jugeant qu'il ne pourrait résister dans son fort de Crèvecœur, en était sorti, le 11 septembre 1680, avec les cinq Français qui composaient sa garnison, et s'était retiré jusqu'à la baie du lac Michigan. Après avoir mis garnison à Crèvecœur et au fort Saint-Louis, La Sale vint à Machillimackinac, où il retrouva Tonti. Ils en repartirent ensemble vers la fin d'août pour Catarocouy, où ils s'embarquèrent sur le lac Érié avec cinquante-quatre personnes, le 28 août 1681. Après une course de quatre-vingts lieues le long de la rivière glacée des Illinois, ils atteignirent le fort de Crèvecœur, où les eaux libres leur permirent de se servir de leurs canots. Le 6 février 1682, La Sale arriva au confluent de l'Illinois et du Mississipi. Il descendit le fleuve, reconnut l'embouchure du Missouri, celle de l'Ohio, où il éleva un fort, pénétra dans le pays des Arkansas, dont il prit possession au nom de la France, traversa le pays des Natchez, avec lesquels il fit un traité d'amitié, et déboucha enfin, le 9 avril, après une navigation de trois cent cinquante lieues sur une simple barque, dans le golfe du Mexique. Les prévisions si habilement conçues par Cavelier de La Sale étaient réalisées. Il prit aussitôt solennellement possession de la contrée, à laquelle il donna le nom de Louisiane, et appela Saint-Louis le fleuve immense qu'il venait de découvrir.

Il ne fallut pas moins d'un an et demi à La Sale pour revenir au Canada. Il n'y a pas lieu de s'en étonner, quand on songe à tous les obstacles semés sur son chemin. Quelle énergie, quelle force d'âme il fallut à l'un des plus grands voyageurs dont la France puisse s'enorgueillir, pour mener à bien semblable entreprise !

Par malheur, un homme, cependant bien intentionné, mais qui se laissa prévenir contre La Sale par ses nombreux ennemis, M. Lefèvre de la Barre, qui avait succédé à M. de Frontenac, comme gouverneur du Canada, écrivit au ministre de la marine qu'on ne devait pas regarder les découvertes de La Sale comme bien importantes. « Ce voyageur, disait-il, était actuellement, avec une vingtaine de vagabonds français et sauvages, dans le fond de la baie, où il tranchait du souverain, pillait et rançonnait ceux de sa nation, exposait les peuples aux incursions des Iroquois, et couvrait toutes ces violences du prétexte de la permission, qu'il avait de Sa Majesté, de faire seul le commerce dans les pays qu'il pourrait découvrir. »

Cavelier de La Sale ne pouvait rester en butte à ces imputations calomnieuses. D'un côté, l'honneur lui commandait de rentrer en France pour se disculper ; de l'autre, il entendait ne pas laisser à autrui le profit de sa découverte. Il partit donc, et reçut de Seignelay un accueil bienveillant. Le ministre n'avait pas été ému des lettres de M. de La Barre ; il avait compris qu'on n'accomplit pas de grandes choses sans froisser bien des amours-propres, sans se faire de nombreux ennemis. La Sale en profita pour lui exposer son projet de reconnaître par mer l'embouchure du Mississipi, afin d'en frayer le chemin aux vaisseaux français et d'y fonder un établissement. Le ministre entra dans ces vues et lui remit une commission qui plaçait sous ses ordres Français et sauvages, depuis le fort Saint-Louis des Illinois jusqu'à la mer. En même temps, le commandant de l'escadre qui le transporterait en Amérique serait sous sa dépendance et lui fournirait, lors de son débarquement, tous les secours qu'il lui réclamerait, pourvu que ce ne fût pas au préjudice du roi. Quatre bâtiments, dont une frégate de quarante canons commandée par M. de Beaujeu,

devaient porter deux cent quatre-vingts personnes, y compris les équipages, à l'embouchure du Mississipi, et former le noyau de la nouvelle colonie. Soldats et artisans avaient été fort mal choisis, on s'en aperçut trop tard, et pas un ne savait son métier. Partie de La Rochelle, le 24 juillet 1684, la petite escadre fut presque aussitôt forcée de rentrer au port, le mât de beaupré de la frégate ayant cassé tout à coup, par le plus beau temps du monde. Cet accident inexplicable fut le point de départ de la mésintelligence entre M. de Beaujeu et M. de La Sale. Le premier ne pouvait se voir avec plaisir subordonné à un simple particulier et ne le pardonnait pas à Cavelier. Rien n'eût été cependant plus simple que de refuser ce commandement. Le second n'avait pas la douceur de manières et l'urbanité nécessaires pour faire revenir son compagnon. La brouille ne fit que s'accentuer durant le voyage, en raison des entraves qu'apportait M. de Beaujeu à la rapidité et au secret de l'expédition. Les tracas de La Sale étaient même devenus si grands, lorsqu'on arriva à Saint-Domingue, qu'il tomba gravement malade. Il guérit cependant, et l'expédition remit à la voile le 25 novembre. Un mois après, elle était à la hauteur de la Floride ; mais, comme « on avait assuré à La Sale que, dans le golfe du Mexique, tous les courants portaient à l'est, il ne douta pas que l'embouchure du Mississipi ne lui restât bien à l'ouest ; erreur qui fut la source de toutes ses disgrâces. »

La Sale fit donc porter à l'ouest et dépassa sans s'en apercevoir, sans vouloir même faire attention à certains indices qu'on le priait de remarquer, l'embouchure du Mississipi. Quand il s'aperçut de son erreur et qu'il pria M. de Beaujeu de revenir en arrière, celui-ci ne voulut plus y consentir. La Sale, voyant qu'il ne pouvait rien gagner sur l'esprit contrariant de son compagnon, se décida à débarquer ses hommes et ses provisions dans la baie

Saint-Bernard. Mais, jusque dans ce dernier acte, Beaujeu mit une mauvaise volonté coupable et qui fait aussi peu d'honneur à son jugement qu'à son patriotisme. Non-seulement il ne voulut pas débarquer toutes les provisions, sous prétexte que, certaines étant à fond de cale, il n'avait pas le temps, de changer tout son arrimage, mais encore il donna asile sur son bord au patron et à l'équipage de la flûte chargée des munitions, des ustensiles et des outils nécessaires à un nouvel établissement, gens que tout semble convaincre d'avoir jeté, de propos délibéré, leur bâtiment à la côte. En même temps, quantité de sauvages profitèrent du désordre causé par le naufrage de la flûte pour dérober tout ce qui put leur tomber sous la main. Cependant, La Sale, qui avait le talent de ne paraître jamais abattu par la mauvaise fortune et qui trouvait dans son génie des ressources appropriées aux circonstances, fit commencer les travaux d'établissement. Pour donner courage à ses compagnons, il mit plus d'une fois la main à l'ouvrage ; mais les travaux n'avancèrent que lentement à cause de l'ignorance des ouvriers. Bientôt, frappé de la ressemblance du langage et des habitudes des Indiens de ces parages avec ceux du Mississipi, La Sale se persuada qu'il n'était pas éloigné de ce fleuve et fit plusieurs excursions pour s'en rapprocher. Mais, s'il trouvait un pays beau et fertile, il n'en était pas plus avancé pour ce qu'il cherchait. Il revenait chaque fois au fort, plus sombre et plus dur, et ce n'était pas le moyen de remettre le calme dans ces esprits aigris par les souffrances et l'inanité de leurs efforts. Des graines avaient été semées ; mais presque rien n'avait levé, faute de pluie. Ce qui avait poussé n'avait pas tardé d'être ravagé par les sauvages et par les bêtes fauves. Les chasseurs qui s'éloignaient du camp étaient massacrés par les Indiens, et les maladies trouvaient une proie facile dans ces hommes accablés par

l'ennui, le chagrin et la misère. En peu de temps, le nombre des colons tomba à trente-sept. Enfin, La Sale résolut de tenter un dernier effort pour gagner le Mississipi et, en descendant ce fleuve, trouver du secours chez les nations avec lesquelles il avait fait alliance. Il partit, le 12 janvier 1687, avec son frère, ses deux neveux, deux missionnaires et douze colons. Il s'approchait du pays des Cenis, lorsqu'à la suite d'une altercation entre l'un de ses neveux et trois de ses compagnons, ceux-ci assassinèrent le jeune homme et son domestique pendant leur sommeil et résolurent aussitôt d'en faire autant du chef de l'entreprise. De La Sale, inquiet de ne pas voir revenir son neveu, partit à sa recherche, le 19 au matin, avec le père Anastase. Les assassins, en le voyant s'approcher, s'embusquèrent dans un fourré, et l'un d'eux lui tira dans la tête un coup de fusil qui l'étendit roide mort. Ainsi périt Robert Cavelier de La Sale, « homme d'une capacité, au dire du P. Charlevoix, d'une étendue d'esprit, d'un courage et d'une fermeté d'âme qui auraient pu le conduire à quelque chose de grand, si, avec tant de bonnes qualités, il avait su se rendre maître de son humeur sombre et atrabilaire, fléchir sa sévérité ou plutôt la dureté de son naturel… » On avait répandu contre lui nombre de calomnies ; mais il faut d'autant plus se tenir en garde contre tous ces bruits malveillants, « qu'il n'est que trop ordinaire d'exagérer les défauts des malheureux, de leur en imputer même qu'ils n'avaient pas, surtout quand ils ont donné lieu à leur infortune et qu'ils n'ont pas su se faire aimer. Ce qu'il y a de plus triste pour la mémoire de cet homme célèbre, c'est qu'il a été plaint de peu de personnes, et que le mauvais succès de ses entreprises — de sa dernière seulement — lui a donné un air d'aventurier, parmi ceux qui ne jugent que sur les apparences. Par mal-

heur, c'est ordinairement le plus grand nombre, et en quelque sorte la voix du public. »

Nous n'avons que peu de chose à ajouter à ces dernières paroles si sages. La Sale ne sut pas se faire pardonner son premier succès. Nous avons dit par suite de quel concours de circonstances sa seconde entreprise échouait. Il mourut victime, on peut le dire, de la jalousie et du mauvais vouloir du chevalier de Beaujeu. C'est à cette petite cause que nous devons de ne pas avoir fondé en Amérique une colonie puissante, qui se fût bientôt trouvée en état de lutter avec les établissements anglais.

Nous avons raconté les commencements des colonies anglaises. Les événements qui se passèrent en Angleterre leur furent très-favorables. Les persécutions religieuses, les révolutions de 1648 et de 1688 fournirent quantité de recrues, qui, animées d'un excellent esprit, se mirent au travail et transportèrent au delà de l'Atlantique les arts, l'industrie et en peu de temps la prospérité de la mère-patrie. Bientôt, les immenses forêts qui couvraient le sol de la Virginie, de la Pensylvanie, de la Caroline, tombèrent sous la hache du « squatter » et furent défrichées, tandis que les coureurs des bois, repoussant les Indiens, faisaient mieux connaître l'intérieur du pays et préparaient l'œuvre de la civilisation. Au Mexique, dans toute l'Amérique centrale, au Pérou, au Chili et sur les bords de l'Atlantique, les choses se passaient autrement. Les Espagnols avaient étendu leurs conquêtes ; mais, loin de travailler comme les Anglais, ils avaient réduit les Indiens en esclavage. Au lieu de s'adonner aux cultures propres à la variété des climats et des contrées dont ils s'étaient emparés, ils ne cherchaient que dans le produit des mines les ressources et la prospérité qu'ils auraient dû demander à la terre. Si un pays

peut ainsi parvenir rapidement à une richesse prodigieuse, ce régime tout factice n'a qu'un temps. Avec les mines ne tarde pas à s'épuiser une prospérité qui ne se renouvelle pas. Les Espagnols devaient en faire la triste expérience.

Ainsi donc, à la fin du XVII siècle, une grande partie du nouveau monde était connue. Dans l'Amérique du Nord, le Canada, les rivages de l'océan Atlantique et du golfe du Mexique, la vallée du Mississipi, les côtes de la Californie et du Nouveau-Mexique étaient reconnus ou colonisés. Tout le milieu du continent, à partir du Rio-del-Norte jusqu'à la Terre Ferme, était soumis, nominalement du moins, aux Espagnols. Dans le Sud, les savanes et les forêts du Brésil, les pampas de l'Argentine et l'intérieur de la Patagonie se dérobaient encore aux regards des explorateurs. Il devait longtemps encore en être de même.

En Afrique, la longue ligne de côtes qui se déroule sur l'Atlantique et la mer des Indes avait été patiemment suivie et relevée par les navigateurs. En quelques points seulement, des colons ou des missionnaires avaient tenté de pénétrer le mystère de ce vaste continent. Le Sénégal, le Congo, la vallée du Nil et l'Abyssinie, voilà tout ce que l'on connaissait alors avec un peu de détail et de certitude.

Si bien des contrées de l'Asie, parcourues par les voyageurs du moyen âge, n'avaient pas été revues depuis cette époque, nous avions soigneusement exploré toute la partie antérieure de ce continent, l'Inde nous était révélée, nous y fondions même quelques établissements, la Chine était entamée par nos missionnaires, et le Japon, ce fameux Cipango qui avait exercé une si puissante attraction sur les voyageurs du siècle précédent, nous était enfin connu. Seuls la Sibérie et tout l'angle nord-est de

l'Asie avaient échappé à nos investigations, et l'on ignorait encore si l'Amérique n'était pas rattachée à l'Asie, mystère qui devait être bientôt éclairci.

Dans l'Océanie, nombre d'archipels, d'îles ou d'îlots isolés restaient encore à découvrir, mais les îles de la Sonde étaient colonisées, les côtes de l'Australie et de la Nouvelle-Zélande avaient été reconnues en partie, et l'on commençait à douter de l'existence de ce grand continent austral qui s'étendait, selon Tasman, de la Terre de Feu à la Nouvelle-Zélande ; mais il fallait cependant encore les longues et soigneuses reconnaissances de Cook pour reléguer définitivement dans le pays des fables une chimère si longtemps caressée.

La géographie était sur le point de se transformer. Les grandes découvertes, faites en astronomie, allaient être appliquées à la géographie. Les travaux de Fernel et surtout de Picard, sur la mesure d'un degré terrestre entre Paris et Amiens, avaient permis de savoir que le globe n'est pas une sphère, mais un sphéroïde, c'est-à-dire une boule aplatie aux pôles et renflée à l'équateur. C'était trouver du même coup la forme et la dimension du monde que nous habitons. Enfin les travaux de Picard, continués par La Hire et Cassini, furent terminés, au commencement du siècle suivant. Les observations astronomiques, rendues possibles par le calcul des satellites de Jupiter, permettaient de faire la rectification de nos cartes. Si cette rectification s'était produite déjà sur certains lieux, elle devenait indispensable depuis que le nombre des points, dont la position astronomique avait été observée, s'était considérablement augmenté. Ce devait être l'œuvre du siècle suivant. En même temps, la géographie historique était plus étudiée ; elle commençait à prendre pour base l'étude des

inscriptions, et l'archéologie allait devenir un des instruments les plus utiles de la géographie comparée. En un mot, le XVII siècle est une époque de transition et de progrès ; il cherche et il trouve les puissants moyens que son successeur, le XVIII siècle, devait mettre en œuvre. L'ère des sciences vient de s'ouvrir, et avec elle le monde moderne commence.

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/D%C3%A9couverte_de_la_Terre. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.